



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

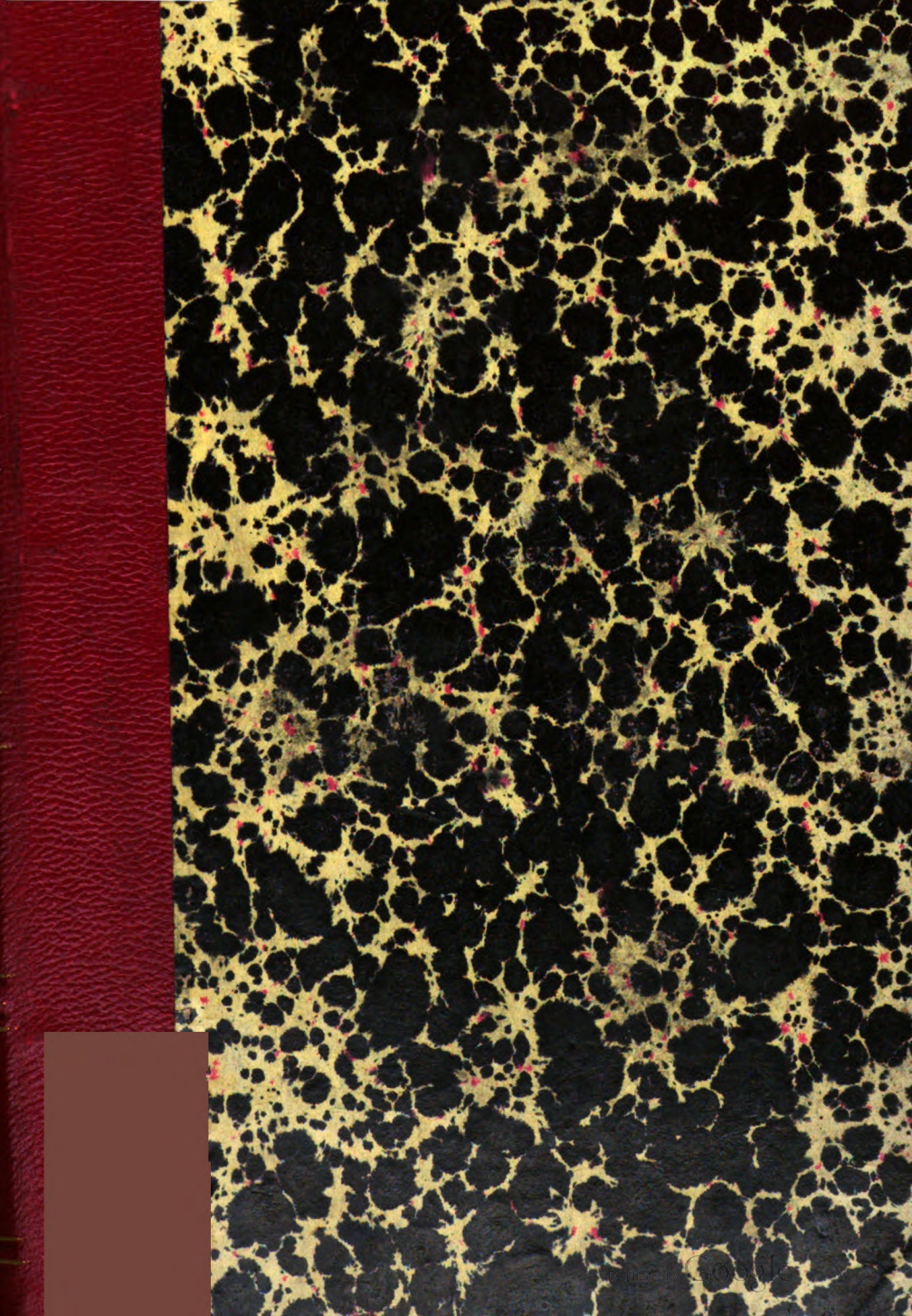
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HDI



HW 29AZ G



Geog 39.T KE 948

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY

PETER PAUL FRANCIS DEGRAND

(1787-1855)

OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

SEIZIÈME ANNÉE

1889



PARIS
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

30, RUE DU BAC, 30

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

~~Geog 39.1~~



DEGRAND FUND

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE	V
Inauguration de la plaque commémorative de la naissance d'Adolphe Joanne, à Dijon, le 8 mars 1890. Discours de MM. Party, Ch. Durier et Paul Joanne	xi

COURSES ET ASCENSIONS

I. La Tsanteleina (3,606 mètr.), étude orographique sur le haut bassin de l'Isère et sur la chaîne frontière franco-italienne entre le col du Carro et l'Aiguille de la Grande-Sassière (<i>Première ascension du Pic du Ribon, 3,543 mètr., et de la Pointe de la Goletta, 3,291 mètr. ; ascension du Rochemelon, 3,537 mètr., de la Pointe des Arses, 3,203 mètr., des crêtes de l'Ai- guille Pers, 3,317, 3,399 et 3,431 mètr., des crêtes du Carro, et de la Tsanteleina, 3,606 mètr.</i>), par M. Henri Ferrand.	3
II. Ascension du Mont-Tondu (3,196 mètr.), par M. Pierre Puisseux.	54
III. Rochers et Aiguille de l'Argentière, du massif de Belledonne et des Sept-Laux (première ascension), par M. V. Cadiat.	69
IV. La frontière franco-suisse entre les cols de Balme et du Tour, par M. P. Beaumont.	78
V. Le Pic de Campbieil (3,175 mètr.), par M. J. Fontès.	84
VI. Sous terre : deuxième campagne. Exploration des avens des Causses, par M. E.-A. Martel.	100
VII. Grottes et abîmes (Basses-Cévennes), par M ^{me} Gabrielle Vallot.	143
VIII. En barque sur l'Ardèche, par M. P. Bauron.	170
IX. Dix jours en Provence, par M. R. de C.	191

	Pages.
X. Six jours au pays des Ksour (Sud Oranais), par M. Victor Riston.	218
XI. Les montagnes du Tirol : ascension de l'Ortler (3,905 mèl.), par M. Edgar Vatin.	253
XII. De Lisbonne à Ronda par Rio Tinto, par M. L. De Launay	264
XIII. De Tamatave à Tananarive (Madagascar) : 325 kilomètres en six jours. Notes de voyage (1888), par M. Georges Louvier.	297
XIV. Autour de la mer des Antilles, par M. A. Salles. . .	320

SCIENCES ET ARTS

I. Extrait de la relation d'un voyage au Mont-Cenis fait en 1787 (d'après un manuscrit attribué à Pison Du Galland, annoté par M. J. Martin-Franklin).. . .	351
II. Le Pic du Ger (2,612 mèl.) ; géologie, flore, faune, par M. le comte de Bouillé.	386
III. L'Ardenne, esquisse de géographie pittoresque, par M. Paul Collinet.	415
IV. Les mouvements des glaciers de Chamonix : le glacier de Tacconnaz, par M. Ch. Durier.	434

MISCELLANÉES

I. En Corse, par M. Amédée Matton	443
II. Le col du Grand-Cornier ou de la Dent-Blanche (3,544 mèl.), par M. Charles Massin	458
III. Un phénomène d'optique, par M. S. J.	461

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

Direction Centrale : Rapport annuel	465
Listes des membres de la Direction Centrale et des bureaux des Sections	473

CARTES ET PLANS

Carte de la frontière franco-suisse, entre les cols de Balme et du Tour, dessin de M. P. Beaumont.	80
Plan de l'Abîme de Rabanel, levé par M. E.-A. Martel . .	112
Plan de l'Aven de Mas-Raynal, levé par M. E.-A. Martel. .	116

TABLE DES MATIÈRES.

VII

	Pages.
Plan de la grotte du Sergent, levé par M. E.-A. Martel. .	123
Plan de la grotte de Gériols et de l'Aven de la Bastarde, levé par M. J. Vallot.	147
Plan de la grotte de la Vacquerie, levé par M. J. Vallot. .	151
Plan des Abîmes du Mas de Rouquet et de la rivière sou- teraine de Labeil, levé par M. J. Vallot.	157

ILLUSTRATIONS

1. Panorama Nord et Nord-Est du signal du Rochemelon, dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Henri Ferrand	10
2. Chute du glacier du Ribon, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Henri Ferrand.	13
3. Massif de la Tsanteleina vu de l'Aiguille Pers, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Henri Ferrand	16
4. Chaîne de l'Iseran, vue prise du col de Rhêmes, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Henri Ferrand	17
5. Glacier des sources de l'Isère, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Henri Ferrand.	29
6. Vallée de Tignes, dessin de Slom, d'après une photo- graphie de M. Henri Ferrand	37
7. La Tsanteleina vue de la Pointe de la Goletta, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Henri Ferrand.	49
8. Le Mont-Tondu, dessin de F. Schrader, d'après un croquis de M. Pierre Puiseux	61
9. Le Pic-Long vu du Pic de Campbieil, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Sé- journé.	89
10. Sommet du Pic de Campbieil, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Séjourné	95
11. Descente de l'Aven de l'Ègue, reproduction d'une photographie de M. G. Gaupillat.	105
12. Vue d'ensemble de Montpellier-le-Vieux, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. G. Gau- pillat.	125
13. Chaos de Rajol (Causse Noir), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat. . .	129

	Pages.
14. Pont de Saint-Etienne d'Issensac sur l'Hérault, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat	131
15. Saint-Jean-de-Buèges, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat.	135
16. Ravin des Arcs. Le Grand-Arc vu du sommet de la falaise de gauche, à 130 mètr. en contre-bas, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. G. Gaupillat	139
17. Ravin des Arcs. Grand-Arc et Grand-Gour, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. G. Gaupillat	141
18. Rochers de Labeil, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot	155
19. L'Obélisque et sa fille (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot	161
20. La Crypte (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.	164
21. Les Orgues de la salle de l'Obélisque (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.	165
22. Le Vestibule (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.	167
23. Cirque sur les bords de l'Ardèche, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Bauron.	177
24. Le Pont d'Arc, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Bauron.	181
25. Un des coudes de l'Ardèche, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Bauron.	185
26. La tour de Taradeau, reproduction d'une photographie.	198
27. Vallée de l'Argens, dessin de Vuillier, d'après une photographie	207
28. L'Oued-Tiout et son barrage, reproduction d'une photographie de M. E. Gonet, de Saïda.	243
29. Une rue de Tiout, reproduction d'une photographie de M. E. Gonet, de Saïda	247
30. L'Ortler, dessin de F. Schrader, d'après une photographie.	259
31. Coupe verticale en travers du filon de Rio Tinto.	275
32. Sortie de la sierra en face de Ronda, dessin de Vuillier, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.	285

TABLE DES MATIÈRES.

IX
Pages.

33.	Pont de Ronda, dessin de F. Schrader, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.	289
34.	Vue générale de Ronda, dessin de F. Schrader, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.	293
35.	Le palais de la reine à Tananarive, dessin de Taylor, d'après une photographie.	315
36.	Buvette sur la route de la plaine de Cul-de-Sac, Haïti, dessin de Armand Guéry, d'après une photographie de M. A. Salles.	335
37.	La Guadeloupe, vue des Saintes, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. A. Salles. . . .	341
38.	Rade des Saintes, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. A. Salles.	344
39.	Le glacier de Tacconnaz en septembre 1889, reproduction d'une photographie de M. J. Tairraz. . . .	435
40.	Figure schématique relative à un phénomène d'optique	462



INAUGURATION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE
DE LA
NAISSANCE D'ADOLPHE JOANNE
A DIJON

LE 8 MARS 1890

Le 8 mars 1890 a eu lieu à Dijon l'inauguration d'une plaque commémorative placée, par les soins de la Section de la Côte d'Or et du Morvan du Club Alpin Français, sur la maison où est né Adolphe Joanne.

Toutes les Sections du Club, ainsi que la Direction Centrale, avaient été invitées à cette cérémonie. Trois discours ont été prononcés, par M. Party, président de la Section de la Côte d'Or; par M. Ch. Durier, vice-président de la Direction Centrale, et par M. Paul Joanne.

Nous donnons ci-dessous le texte de ces discours :

DISCOURS DE M. PARTY

PRÉSIDENT DE LA SECTION DE LA CÔTE D'OR ET DU MORVAN

MESSIEURS,

S'il est un devoir étroit pour tout homme d'honneur, c'est de rendre un juste hommage à la mémoire de ceux qui, par leurs vertus ou leurs talents, ont marqué un progrès dans les connaissances humaines ou rendu quelque important service à leurs concitoyens.

Vous le sentez si bien, Messieurs, que vous êtes accourus avec le plus vif empressement pour assister à cette fête de famille, et inaugurer avec nous un simple monument qui rappellera à tous la mémoire d'un homme modeste autant que bon, travailleur infatigable, alpiniste convaincu.

C'est dans cette maison, où son père exerçait la profession de joaillier, que, le 15 septembre 1813, naquit Adolphe Joanne. Nous avons peu de détails sur ses premières années, qui s'écoulèrent paisiblement entre les jeux de l'enfance et les études au lycée, alors collège royal. Cependant je ne puis résister au désir de vous citer quelques-uns de ses camarades de classe dont les noms sont bien connus des habitants de notre ville :

Je nommerai M. le colonel Pierre, secrétaire général honoraire du Club Alpin Français, celui qui fut pendant longtemps, avec un dévouement sans égal, l'organisateur du Club; — MM. Joseph Garnier, conservateur de nos archives, vivante encyclopédie des choses dijonnaises, toujours complaisamment ouverte; — Philibert Milsand, un bibliothécaire doublé d'un fin bibliophile; — puis d'autres qui, hélas! ne sont déjà plus : Antoine Lamarche, le libraire bien connu; — Jules Chevillard, ancien préfet, auteur d'un ouvrage sur le droit administratif; — le peintre Félix Frillié, — et tous ceux que j'oublie...

Rien alors ne faisait prévoir ce que serait Adolphe Joanne et la voie dans laquelle il devait s'engager plus tard. En 1827, il quitte Dijon avec son père, qui allait à Paris exploiter une invention nouvelle, fruit des labeurs paternels.

Qu'advint-il du jeune homme?

Une voix plus autorisée que la mienne vous dira ce que fut l'homme de lettres, le géographe, le fondateur du Club Alpin Français!

Homme de lettres? Il le fut! Ouvrez ses Guides : quel style simple et clair! quelle poésie dans les descriptions!

— Géographe? Nul mieux que lui ne connut les beautés de la France et ne sut mieux les populariser! — Fondateur du Club Alpin Français? A ce titre, il nous appartient tout entier : c'est son œuvre qui nous aide à vivre!

Adolphe Joanne aimait passionnément le Club Alpin, dont il fut pendant plusieurs années le président. Je relisais encore hier, non sans une profonde émotion, les lignes qu'il traçait, d'une main déjà bien malade, dans la préface de l'*Annuaire* de 1878. Il disait :

« Cet *Annuaire* est le dernier dont j'aurai l'honneur de préparer et de diriger la publication. Avant qu'il soit achevé, je cesserai d'être le président du Club Alpin Français et du comité de rédaction. Ce ne sont pas seulement de douloureuses raisons de santé qui m'ont déterminé à donner ma démission, c'est le désir de céder à des collègues plus jeunes, plus actifs, plus entreprenants, sinon plus dévoués, une tâche devenue trop lourde pour moi. »

Écoutez encore ceci, Messieurs :

« ... Si je n'ai pas fait tout ce que j'aurais *dû* faire pendant ma présidence, j'ai la satisfaction de penser que j'ai fait tout ce que j'ai *pu* pour augmenter le nombre des membres du Club et réaliser dans toutes ses branches notre programme patriotique. »

C'était là, Messieurs, son testament. Adolphe Joanne mourait, comme vous le savez, le 1^{er} mars 1881. De même qu'il a légué ses manuscrits à son digne fils, qui continue son œuvre avec un saint respect des traditions paternelles, de même il nous a laissé ses préceptes et ses enseignements qui sont devenus notre loi. Pieusement nous avons recueilli cet héritage, et les dernières paroles qu'il a prononcées, nous les méditerons toujours.

Ne pensez-vous pas, Messieurs, que c'était un devoir impérieux pour nous d'honorer d'une façon toute spéciale la mémoire d'Adolphe Joanne?

Le conseil municipal de Dijon nous a devancés. Accueil-

lant avec faveur la demande qui lui fut faite, et estimant avec raison que l'histoire d'une ville doit être écrite sur ses murs, il décida, par une délibération du 19 juillet 1885, qu'une des rues de la ville porterait le nom d'Adolphe Joanne.

Nous aussi, Messieurs, et je n'oublie pas que je parle au nom de la Section de la Côte d'Or et du Morvan du Club Alpin Français, nous avons voulu, en gravant cette inscription, apporter notre tribut d'hommages à Adolphe Joanne; nous avons voulu que chacun de nos concitoyens, que l'étranger, que le touriste, même le plus indifférent, reconnût sur cette façade le nom de l'homme dont il tient le Guide à la main, et saluât sa mémoire.

DISCOURS DE M. CHARLES DURIER

VICE-PRÉSIDENT DU CLUB A PARIS

MESSIEURS,

Ce n'était pas à moi de prendre la parole dans cette solennité au nom de la Direction Centrale et d'apporter ici, devant ce marbre qui consacre à jamais une chère mémoire, l'hommage du Club Alpin Français. Il y a neuf ans qu'Adolphe Joanne succombait aux atteintes d'un mal implacable. Il y a neuf ans, presque à pareil jour, par un ciel brumeux, par un ciel triste comme l'étaient nos cœurs, nous le conduisions à sa dernière demeure. C'est M. Xavier Blanc qui fut alors l'interprète de nos regrets, c'est lui qui eut la mission douloureuse de dire tout ce que nous perdions, tout ce que la mort venait de nous ravir, tout ce qui disparaissait de bon, de noble, de généreux dans la fosse qui s'ouvrait à nos pieds. Il eût été touchant d'entendre la même voix s'élever dans la cérémonie qui nous assemble aujourd'hui.

Là-bas c'était la tombe d'où rien ne s'échappe ; ici, c'est le souvenir qui se grave à jamais et parle à tous les yeux. Ce n'est plus ce qui passe et s'éteint que M. Xavier Blanc aurait salué, c'est ce qui demeure et ce qui survit. Comme il a adressé le dernier adieu à l'ami, au président vénéré que nous pleurions, il eût été là aussi pour accueillir sa mémoire au seuil de cette vie nouvelle que la postérité donne à ceux dont l'œuvre a été saine et féconde.

Car il convient maintenant de bannir la tristesse, et ce jour n'est pas un jour de deuil. On peut parler avec liberté d'esprit de celui que vous avez voulu honorer en gravant son nom sur la maison qui l'a vu naître. M. Party vient de vous le rappeler : il ne passa à Dijon que les années de son enfance. Et cependant, Messieurs, vous avez eu raison de le compter parmi les illustrations de votre ville. L'homme tient de son pays, comme il tient de sa mère, et que la mère meure jeune, ou que, jeune encore, l'homme quitte son pays natal, la douce influence persiste et rayonne sur la vie entière.

Aussi, n'en doutez pas, les premières impressions de l'enfance, un moment submergées dans l'étourdissement de la vie parisienne, sont revenues à la surface, et ce sont elles qui ont déterminé la vocation d'Adolphe Joanne.

C'est à Paris qu'il complète ses études, — au lycée Charlemagne, puis à l'École de droit ; — à Paris, il entre dans la carrière du journalisme, donnant tour à tour des articles au *Journal de l'Instruction publique*, au *Journal des Tribunaux*, au *Siècle*, au *National*, au *Droit*, à l'*Illustration*, qu'il fonde avec Édouard Charton, — Édouard Charton qui vient d'entrer à son tour dans l'éternel repos ; — à la *Revue Britannique* dont il fut longtemps un des collaborateurs les plus actifs et les plus accrédités.

Paris, Messieurs, pas plus, peut-être moins qu'une autre ville, ne dépose dans le cerveau de l'enfant qui vient au jour, le germe du talent, des aptitudes originales ; c'est

seulement un milieu très favorable à leur éclosion, au développement des facultés intellectuelles. J'admettrai que la fréquentation des esprits distingués qui honoraient alors la presse parisienne ait enseigné à Adolphe Joanne cette fermeté de style, cette clarté d'expression que signalait tout à l'heure M. Party, ces qualités d'écrivain si merveilleusement appropriées au genre de littérature qui devait populariser son nom ; — mais ce ne sont pas les bancs de l'école, ce n'est pas le cabinet du journaliste, ce n'est pas le pavé de Paris, qui ont pu lui mettre au cœur l'amour, la passion ardente pour la montagne qui bientôt s'est révélée chez lui et l'a poussé dans la voie dont il ne devait plus s'écarter. Sans doute, enfant, il s'était promené dans vos campagnes si accidentées, tour à tour riantes et sévères ; peut-être, un jour, du sommet du Mont-Afrique, avait-il aperçu la chaîne brillante des Alpes se détacher en blanc dans le ciel bleu, et cette vision resplendissante, en plein tumulte parisien, entre les murs étroits de sa chambre, il la revoyait les yeux fermés, qui lui souriait et l'appelait à elle.

C'était sa vocation qui lui faisait signe et se faisait connaître. Il alla vers les Alpes et en rapporta l'*Itinéraire en Suisse*. Il n'avait pas encore trente ans. De tous ses ouvrages l'*Itinéraire en Suisse* est celui pour lequel Adolphe Joanne s'est toujours senti le plus de prédilection. C'était une œuvre d'initiative, accomplie dans toute l'ardeur de la jeunesse ; jusqu'à son dernier jour, il l'a revue, corrigée, retouchée, il l'a amenée à la perfection. Et pourtant, elle ne fut en quelque sorte pour lui qu'un essai, une préparation. Les beautés de la Suisse lui firent découvrir les beautés de la France et, de ce jour, c'est à faire connaître la France, ses montagnes, ses sites remarquables, ses édifices merveilleux qu'il s'attacha sans trêve ni relâche. *Itinéraires, Dictionnaire géographique, Géographies départementales*, depuis la plaquette jusqu'au gros in-quarto, il varia l'enseignement, le présenta sous toutes les formes afin de

le faire pénétrer partout, au salon, à l'atelier, dans l'école. Voyages incessants, écrasants travaux de cabinet, rien ne lui coûta. Pour venir à bout d'un pareil labeur, il fallait un de ces travailleurs obstinés que produit cette généreuse terre de Bourgogne, comme elle produit ses vins, par la vertu du terroir.

Adolphe Joanne ne s'en tint pas là pourtant. Il avait créé les *Itinéraires*, il voulut créer les touristes, et le Club Alpin Français fut fondé. Si sa modestie ne lui a pas permis d'en être le premier président, s'il a voulu qu'un autre avant lui occupât la place, nous ne le reconnaissons pas moins pour le véritable promoteur de notre association. C'est sous l'abri de son nom, c'est grâce à son expérience, à ses conseils, à ses relations étendues, que le Club Alpin a pu se constituer; il l'avait mis en si bonne voie, il en avait si bien indiqué le but patriotique que, au lendemain de sa mort, nous obtenions sans peine la reconnaissance d'utilité publique.

Pour les alpinistes, Adolphe Joanne restera l'initiateur par excellence; c'est lui qui a secoué la torpeur des jeunes générations, qui a éveillé leur curiosité, suscité chez nous l'esprit d'aventures, et rendu nos coureurs de montagnes aussi durs à la fatigue, aussi insoucieux du danger que leurs rivaux d'Angleterre.

Des qualités de l'homme privé, Messieurs, des qualités de l'ami, je ne dirai rien. Il y a ici quelqu'un à qui je ne veux pas faire violence, mais devant qui je n'ose pas rendre un témoignage qui aurait bien moins d'autorité que le sien. Et je ne crois pas pourtant que, parmi ceux qui n'ont approché Adolphe Joanne que vers la fin de sa carrière, il en soit aucun qui n'ait senti pour lui autant de respect que d'affection : ce respect, nous l'avons reporté vers sa digne veuve, vers son plus ancien et plus fidèle ami; cette affection, nous l'avons reportée à ses enfants, à son fils et à sa jeune femme.

Aussi, nous ne saurions trop remercier la Section de la Côte d'Or et du Morvan, ainsi que la municipalité de Dijon, de l'hommage qu'elles ont rendu à sa mémoire. Elles ont réalisé un de nos vœux les plus chers. Cette inscription, les concitoyens d'Adolphe Joanne l'auront toujours sous les yeux. Et plus d'une fois aussi elle fixera l'attention de l'étranger, du voyageur de passage. Ne craignons pas qu'il cherche longtemps dans ses souvenirs — cela arrive quelquefois — quel était cet enfant de Dijon et par quoi il a mérité que son nom fût inscrit à cette place. Non, il ne cherchera pas, car cette célébrité n'est pas une célébrité locale, elle est générale et il n'y en a pas de mieux acquise. Il est bien juste que toutes nos provinces se souviennent de celui qui les a toutes décrites, la France de celui qui l'a aimée du plus pur de son cœur.

DISCOURS DE M. PAUL JOANNE

MESSIEURS,

Comme fils d'Adolphe Joanne, laissez-moi vous dire quelles douces émotions cette touchante cérémonie a fait naître en mon âme. Je suis profondément ému et en même temps j'éprouve une bien vive satisfaction. En effet, si quelque chose peut nous faire moins regretter la perte de ceux que nous avons aimés, c'est bien le sentiment que leur souvenir est toujours présent à nos esprits et que leur œuvre subsiste solide et prospère. C'est un spectacle consolant de voir réunis ici, dans une pensée commune, des habitants de Dijon, compatriotes d'Adolphe Joanne, et des membres du Club Alpin Français, cette grande et noble famille au développement et à la prospérité de laquelle mon père a consacré les dernières années de sa vie. Vous tous qui êtes venus honorer le nom de celui dont la devise,

devise essentiellement bourguignonne, a toujours été : « Travail et probité, » recevez mes remerciements les plus chaleureux. J'y joins ceux de ma mère à qui son état de santé n'a pas permis de venir et qui m'a chargé de vous transmettre l'expression de sa profonde gratitude. Merci à vous, monsieur le maire de Dijon, à qui je suis heureux de renouveler ici de vive voix tous mes remerciements pour le vote émis l'année dernière en faveur de la rue Adolphe Joanne : merci à vous, anciens camarades de mon père, collègues, amis, qui m'entourez ; merci du fond du cœur à vous, M. Party, président de la Section de la Côte d'Or du Club Alpin Français, qui avez eu la généreuse idée de cet hommage public rendu à la chère mémoire de mon bien-aimé père.

La maison où est né Adolphe Joanne porte le n° 85 de la rue de la Liberté. Voici l'inscription gravée sur la plaque commémorative :

ADOLPHE JOANNE

HOMME DE LETTRES, GÉOGRAPHE
ET L'UN DES FONDATEURS
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
EST NÉ DANS CETTE MAISON
LE 15 SEPTEMBRE 1813
MORT A PARIS LE 1^{er} MARS 1881

COURSES ET ASCENSIONS

I

LA TSANTELEINA

(3,606 MÈT.)

ÉTUDE OROGRAPHIQUE

SUR LE HAUT BASSIN DE L'ISÈRE
ET SUR LA CHAÎNE FRONTIÈRE FRANCO-ITALIENNE
ENTRE LE COL DU CARRO ET L'AIGUILLE DE LA GRANDE-SASSIÈRE

PREMIÈRE ASCENSION DU PIC DU RIBON (3,543 MÈT.)
ET DE LA POINTE DE LA GOLETTA (3,291 MÈT.).
— ASCENSIONS DU ROCHEMELON (3,537 MÈT.) —
DE LA POINTE DES ARSES (3,203 MÈT.) — DES CRÊTES
DE L'AIGUILLE PERS (3,317, 3,399 ET 3,451 MÈT.)
— DES CRÊTES DU CARRO ET DE LA TSANTELEINA
(3,606 MÈT.)

Le 19 juillet 1889 je trouvais fidèles au rendez-vous à Modane mes deux braves compagnons de l'année dernière, Christophe Roderon et Blanc le Greffier; et, désireux d'aborder cette fois par le versant italien le théâtre de nos observations, nous nous rendions directement à Suse par la voie ferrée.

PREMIÈRE ASCENSION DU PIC DU RIBON (3,543 MÈT.).

Notre premier objectif était le Rochemelon, et je ne parlais certainement pas de cette ascension rebattue sans

l'assez désagréable incident qui la marqua. Venant en Italie avec des guides, des cartes et un appareil photographique, je me doutais bien un peu que j'aurais à subir le contre-coup de la tension momentanée de nos rapports avec la diplomatie transalpine, et j'en'avais eu garde d'oublier mon carnet de membre du Club Alpin Italien ; assuré d'autre part de la présence de quelques amis, j'aurais désiré que l'autorité, si elle avait à s'enquérir de mes desseins, le fit à Suse même, et, obligé par un assez violent orage d'y séjourner quelques heures, je m'occupai à y prendre quelques photographies, notamment sur le vieil arc de triomphe romain. Je m'aperçus bien d'une certaine surveillance ; mais on ne me demanda rien, et, le temps s'étant rasséréiné le lendemain, je partis de Suse à 10 h. 30 min. du matin pour monter jusqu'à la Casa d'Asti (2,834 mètr.), où l'on passe généralement la nuit.

Le 21 juillet, nous avions quitté à 4 h. 30 min. la triste chapelle où nous avions passé la plus froide et la plus mauvaise nuit dont il me souvienne depuis dix ans, et nous nous élevions sur le sentier des pèlerins, quand nous voyons des carabiniers arriver à la Casa d'Asti, fouiller une à une les trois ou quatre cabanes ruinées qui entourent la chapelle, puis, nous apercevant sur le flanc de la montagne, s'élancer vivement à notre poursuite. Nous continuons l'ascension, mais les carabiniers nous gagnent, ils sont bientôt à portée de la voix et nous hêlent, nous sommant de nous arrêter. Nous aurions certainement pu, en accentuant l'allure, arriver avant eux au sommet du Rochemelon, et de là regagner la frontière par une belle glissade sur le cône glacé ; mais outre que cette... fuite aurait fait croire à de mauvais desseins de notre part et risqué d'autoriser toutes les sévérités, elle m'empêchait de faire mon panorama du Rochemelon, l'un des buts principaux de mon excursion.

Nous faisons donc encore quelques pas pour arriver jus-

qu'à la Crocetta (3,312 mètr.), renflement de l'arête, où est scellée une petite croix de fer, et, commodément installés au soleil, nous procédons à la première collation pour occuper le temps en attendant nos poursuivants. Il est près de 6 h. 45 min. quand ils nous atteignent, essoufflés comme de juste, et le brigadier leur chef m'expose que je suis un officier français, faisant en Italie une tournée d'inspection non autorisée, — de l'espionnage, en un mot, — et qu'il faut le suivre à Suse. Certes, je n'étais guère inquiet de ce qui m'arriverait à Suse, mais c'était une magnifique journée perdue, et un retard de deux ou trois jours dans une campagne dont le temps était strictement limité. Je parle donc pour établir mon identité; mais cartes de visite, lettres, carte d'électeur, voire même diplôme de membre du C. A. F., rien n'y fait et ne pourra me dispenser de la visite au sous-préfet de Suse, qui revient comme un refrain monotone. Je vous demande vraiment, puisque ce fonctionnaire avait une telle envie de faire ma connaissance, s'il ne l'aurait pas pu faire avec moins de dérangement pendant la journée que j'avais passée à photographier les curiosités de sa résidence! Mais je tenais en réserve pour la bonne bouche mon carnet de membre du Club Alpin Italien, visé l'année même par la Direction Centrale de Turin. Devant cet argument inattendu mon homme est désarçonné, et, après des excuses plus polies qu'il ne faudrait en attendre en semblable occurrence de nos gendarmes français, il redescend, un peu penaud de son inutile fatigue. C'est bien là probablement l'arrestation la plus élevée qui ait été essayée en Europe.

Un épilogue curieux de l'aventure me fut apporté à quelques jours de là à Tignes par un numéro de la *Gazzetta del Popolo* du 25 juillet qui racontait l'histoire, en ajoutant que la louable prudence de la police m'avait néanmoins fait redescendre à Suse, et renvoyé en France par le chemin de fer. D'où je ne serais pas éloigné de conclure que mon

pauvre brigadier aura été vertement blâmé de son intelligence et de sa modération.

Il ne serait que juste, si de semblables désagréments doivent arriver à nos collègues alpinisant outre-monts, que le gouvernement italien veuille bien nous en faire prévenir. Je ne réclamerais pas la réciprocité de bons procédés pour les alpinistes piémontais; mais, du moins, nous n'irions pas dépenser notre argent dans un pays si hospitalier, et c'est là tout l'intérêt et toute la morale à tirer de cet incident.

Rendus à la liberté de l'ascension à 7 h. 15 min., nous étions à 8 h. au sommet du Rochemelon (3,548-3,537 mètr. '), et là un panorama merveilleux me dédommage de mes peines. Lors de ma première ascension en 1878 ², un humide et épais brouillard m'avait mis, suivant la pittoresque expression de Blanc, la tête dans le sac; mais cette année le Rochemelon justifie amplement la renommée dont il jouit auprès des alpinistes italiens.

Vers l'Est la plaine et le cours du Pô se dessinent nettement, précédant les reliefs fuyants des Apennins; je distingue facilement Turin et même la Superga. Au Sud, dans un dédale de pics qui me sont inconnus, je vois surgir la pyramide hardie du Viso, puis celle de Rochebrune. Mais à l'Ouest mon attention se fixe sur ce massif peu fréquenté des touristes français, qui sépare le col du Mont-Cenis du

1. Lorsque deux cotes sont placées à la suite l'une de l'autre, reliées par un simple trait d'union, la première est celle de la carte de l'État-major français, la seconde celle de la carte de l'État-major italien.

Je dois saisir l'occasion de compléter la nomenclature des cartes de la région que j'ai donnée l'année dernière. A la carte de l'Institut topographique italien, dite nouvelle carte italienne, et dont il existe des éditions au 50,000^e, au 75,000^e et au 100,000^e, il faut maintenant ajouter l'excellente carte au 100,000^e qui accompagne le nouveau Guide des Alpes Occidentales publié par MM. Martelli et Vaccarone sous les auspices de la Section de Turin du Club Alpin Italien.

2. *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, année 1878-79, pp. 179 et suiv.

nœud du mont Thabor. En première ligne, c'est le plateau neigeux de la Cima Ciusalet, couvert du glacier de Bard et dominé par le Signal de Cléry (3,320-3,313 mèt.); derrière lui s'ouvre le col Clapier (2,491-2,472 mèt.), tandis que sur son arête Nord le col de Giaset le sépare de la Pointe Droset (2,942 mèt.), dite Monte Malamot (2,913 mèt.) par la carte italienne. De l'autre côté du col Clapier se dresse l'Aiguille de Savine (3,382 mèt.), appelée Punta del Gran Vallone (3,343 mèt.) par la carte italienne, et Tre Denti d'Ambin par le Guide de Martelli et Vaccarone, qui, rocheuse et escarpée, sert de nœud de suture à un petit chaînon se projetant au Nord en France entre le vallon de Savine et le vallon d'Ambin, et portant la Pointe du Grand-Vallon (3,123 mèt.). La ligne d'arête nous amène ensuite au Sud au Signal du Mont d'Ambin ou Rocca d'Ambin (3,381-3,377 mèt.). Le col de Rochemolle ou dell'Agnello le sépare de la Pointe de Ferrand ou Punta Ferrant (3,374-3,364 mèt.), dite mont Niblé par la carte italienne, et qui se dresse au fond de la vallée française d'Ambin. La ligne de partage des eaux fermant cette vallée se compose encore, après l'échancrure du col d'Ambin (2,854 mèt.), du mont Ambin (3251-3270 mèt.) et de la Pointe Sommeiller ou mont Balme (3334-3321). De cette dernière cime se détache en Italie un chaînon qui entoure le vallon de Rochemolle, et se termine, après le col neigeux de Gallambra, à la Pointe du Vallonnet (3,222 mèt.).

La chaîne frontière revient ensuite vers le Nord par la Rognosa d'Etiache (3,389-3,385 mèt.), qui nous apparaît au-dessus du col de Rochemolle, et qui détache en France un chaînon invisible à nos yeux entre le vallon d'Ambin et le vallon d'Etiache. Elle passe par les Rochers-Cornus (3,127 mèt.) et le Gros-Peyron (3,050-3,048 mèt.), avant d'arriver au col d'Etiache (2,814-2,787 mèt.) et au signal de Pierre-Minie ou Punta San Michele (3,255-3,209 mèt.), tous en dessous de notre ligne d'horizon. Mais

elle nous apparaît de nouveau au-dessus de la Cima Ciusalet, avec la belle Aiguille de Scolette ou Pierre-Menue (3,506-3,505 mèt.), qui va ensuite se rattacher au col de Fréjus par le col de Pelouse (2,802-2,796 mèt.), la Cima Gardiora (3,158-3,091 mèt.) et la cime du Grand-Vallon (3,134-3,128 mèt.). Ce massif se terminait vers le Nord à nos yeux par le signal de Longe-Côte (3,108 mèt.), prolongement de l'Aiguille de Scolette.

Au Nord-Ouest, le plateau du Mont-Cenis ouvrait dans l'horizon une vaste brèche que remplissaient au loin les cimes de la Savoie et du Dauphiné, le massif de l'Aiguille de Polset et de la Pointe de l'Échelle, la Dent-Parrachée et les crêtes du Chasseforêt et de la Vanoise.

Mais en plein Nord recommençait pour moi un spectacle intéressant. Je me trouvais au sommet d'un immense triangle de neiges, formé par les glaciers du Rochemelon et du Ribon. La branche de gauche de ce triangle, qui dominait par des pentes abruptes l'entonnoir de la Novalaise, s'abaissait d'abord rapidement, par l'une des parois du cône du Rochemelon, pour venir former le col de la Novalaise (3,209 mèt.), puis remontait à une pointe innommée (3,390 mèt.), s'abaissait de nouveau vers le Mont-Tour (3,260 mèt.) et le col des Trois-Dents pour s'épanouir au plateau glacé compris entre la Roche-Michel (3,444-3,413 mèt.), la Pointe Lamet (3,478 mèt., carte italienne) et la Cime du Chapeau (3,452-3,440 mèt.), et se terminer au dôme glacé de la Pointe de Ronce (3,618-3,620 mèt.)

Quant à la branche de droite, elle plongeait au col Della Resta (3,275 mèt.) donnant dans la vallée de Malciaussia, puis formait un large plateau aboutissant à droite à la Pointe du Fort (3,389 mèt.) et se relevant à gauche à une belle cime innommée cotée 3,543 mèt. sur toutes les cartes. De là cette branche se prolongeait entre les vallées du Ribon et d'Avérole par des renflements peu saillants, la Grande-Felouse (3,491 mèt.), la Pointe du Grand-Fond

(3,543 mètr.), et venait aboutir à la majestueuse pyramide tronquée de Charbonnel (3,760 mètr.).

Au milieu du triangle, entre la Pointe de Ronce et la cime de Charbonnel, le rideau d'horizon se formait de la chaîne du Vallonnet et du Grand Roc-Noir, derrière laquelle apparaissaient les sommets de la Grande-Casse, de la Grande-Motte et les massifs de l'Aiguille du Midi et du Mont-Pourri.

Au Nord-Est la chaîne des cimes de la vallée d'Avérole, que j'avais déjà distinguée l'année dernière du sommet de l'Albaron, se révélait tout entière à mes yeux, et après la Pointe du Fort (3,389 mètr.), qui me cachait la Pointe Avril (3,220-3,714), je voyais la ligne de partage des eaux former un cône aigu à la Punta Costanz (3,300 mètr.), derrière laquelle s'ouvrait le col facile de l'Autaret (3,083-3,070 mètr.) au pied de la pyramide triangulaire de la Pointe de l'Autaret (3,350-3,338 mètr.).

De cette pyramide rayonnait en France un chaînon terminé par l'Ouille du Favre (3,432 mètr.) dans la vallée d'Avérole, tandis que la chaîne frontière, s'infléchissant pour entourer en Italie la vallée de Malciaussia, formait la double cime de la Punta Valetta (3,385-3,378 mètr.), point de départ en Italie d'un chaînon qui après le col Solé (3,073 mètr.) portait la Testa del Solé (3,387 mètr.) et le Monte Lera (3,355 mètr.). A partir de la Punta Valetta, la dorsale alpestre avec une ondulation inverse revient au Nord par le col de la Valetta (3,245-3,241 mètr.) et les magnifiques dômes de la Croce Rossa (3,564-3,567 mètr.), et de l'Ouille d'Arbéron ou Roccie Rosse, dite Pointe d'Arnès par les alpinistes italiens (3,587-3,540 mètr.). Vient ensuite une dépression assez marquée, où se trouvent le col d'Arnès (3,035-3,014 mètr.) et la Pointe d'Arnès (3,218 mètr.), puis se dresse la grande paroi noirâtre de la Bessanese ou Uja di Bessans (3,617-3,637 mètr.), qui précède le col du Collierin (3,238-3,202 mètr.). De mon belvédère je

vois alors la ligne frontière monter à la Pointe rocheuse de l'Ouillarse (3,491 mè.), point de suture de l'éperon de l'Albaron (3,662 mè.), puis s'infléchir brusquement à l'Est pour arriver au dôme neigeux du Chalanson. J'aperçois encore dans la même direction la belle Ciamarella (3,698 mè.), les deux Levanna, et plus loin encore tout le massif du Grand-Paradis.

Je passe plus d'une heure et demie, soit à relever le panorama photographique du Rochemelon, soit à étudier les parties de la chaîne frontière qui se déroulaient sous mes yeux de l'un et de l'autre côté de mon observatoire, et ce n'est qu'à 9 h. 40 min. que nous nous remettons en route. Le baromètre marquait 505 millimètres et demi, soit une hauteur brute de 3,370 mètres.

Mon projet était d'aller descendre dans le vallon d'Avérole par le Passo Castagneri. Mais connaissant la difficulté toute spéciale de ce passage qui n'a encore été pratiqué qu'une fois et en sens inverse¹, je ne voulais pas m'y aventurer sans l'avoir au préalable soigneusement examiné. Le Rochemelon ne pouvait me fournir le poste désirable, mais j'avais bien pensé le trouver au pic 3,543, dont la position oblique et la proximité de la vallée d'Avérole devaient me permettre de scruter dans toute son étendue le trajet du Passo Castagneri jusqu'au glacier de Derrière-le-Clapier.

En 20 min. (10 h.) nous sommes au bas du cône de notre pic, et nous voilà à découper vers le Nord l'immense plateau du glacier de Rochemelon. La surface ondulée recouverte d'une couche de neige fraîche qui s'enfonçait sous le pied rendait notre marche lente et pénible. A 10 h. 45 min. nous arrivons sur une arête qui domine le vallon de Malciaussia, un peu au Nord du col della Resta, et, suivant à peu près le sommet de la dorsale, nous atteignons à 11 h.

1. Par M. Filippo Vallino : *Bollettino del Club Alpino Italiano* n° 50, année 1883, p. 264 ss.

Grande-Casse.

Cime 3,390 m.

Grande-Motte.

Mont-Pourri.

Vallée de Ribon.



PANORAMA N. ET N.-E. DU S

l'arête qui ferme la vallée d'Avérole, entre la Pointe du Fort et le pic 3,543. Nous remontons alors cette arête à pentes très douces, et à 11 h. 20 min. nous sommes presque au point culminant. Une brèche rocheuse et escarpée, profonde d'une dizaine de mètres environ, nous sépare encore du véritable sommet : nous y descendons bien vite, et à 11 h. 30 nous sommes tous trois réunis sur le pic 3,543. Aucun vestige du passage de l'homme ne s'y montre, c'est bien une cime vierge que nous venons de vaincre si facilement, et mes guides se hâtent d'y élever une petite pyramide dans laquelle je dépose un court procès-verbal de l'ascension. Ce pic nouveau commandant toute la vallée du Ribon, et ne présentant pas d'ailleurs d'autre particularité spéciale, je le baptise Pic du Ribon¹. Le baromètre marque encore exactement 505 millimètres et demi comme au sommet du Rochemelon ; mais comme le temps s'est un peu gâté depuis tout à l'heure et que de sombres nuages commencent à envahir l'horizon, mon observation vient corroborer les mesures de la carte italienne, qui attribue au Pic du Ribon une prééminence de 16 mètr. sur le Rochemelon, ne cotant celui-ci qu'à 3,537 mètres.

Le panorama dont nous jouissons est encore plus imposant que celui de tout à l'heure : malheureusement le vent du Sud-Ouest qui souffle en tempête ne laisse aucune stabilité à mon appareil, et après de vaines tentatives, dont l'une manque d'envoyer la chambre noire sur le glacier de Derrière-le-Clapier, je me vois à mon grand regret obligé de renoncer à la photographie.

Nous sommes entourés de glaciers de toutes parts, nous plongeons à la fois dans la vallée du Ribon et dans la vallée d'Avérole, et, comme je l'avais prévu, nous avons sous les yeux tout le trajet du Passo Castagneri. La pente

1. *Rivista mensile del Club Alpino Italiano*, vol. VIII, année 1889, n° 8, pp. 253-254. — *Alpine Journal*, vol. XIV, novembre 1889, n° 106, p. 495.

du couloir est effrayante, et une magnifique rimaye est béante à sa base; avec une bonne neige de l'hiver la descente ne serait pas impossible; mais aujourd'hui, avec la neige fraîche qui pourrait partir en avalanche, l'entreprise serait trop téméraire. En revanche, je découvre bien vite un autre passage plus direct et tout à fait facile pour gagner le glacier de Derrière-le-Clapier. A 500 mètr. de notre sommet environ, notre arête, qui se prolonge avec de faibles ondulations jusqu'à la Pointe de Charbonnel, s'incurve légèrement, et, de cette sorte de coude, à peu près au point coté 3,361 sur la carte française, une pente très praticable, partie en neiges, partie en éboulis, s'abaisse jusqu'au fond de la vallée. La rejoindre par notre facile arête serait l'affaire de dix minutes¹, et nous allions nous mettre en devoir d'ajouter un col vierge à une cime vierge, quand une première ondée ramène notre attention sur le temps qui s'est tout à fait gâté avec une rapidité surprenante.

Comme il nous faut arriver à Bessans, et que le trajet de la vallée du Ribon est plus court que celui de la vallée d'Avérole, nous sommes bien obligés de renoncer à notre nouveau col, et, quittant le sommet du Pic du Ribon à midi 30 min., nous nous lançons à la glissade sur les pentes qui nous séparent du glacier du Ribon. Malgré toute notre hâte, la pluie nous atteint avant la fin de la descente des rochers qui succèdent au glacier et à côté desquels il fait une si belle cascade de séracs, et sous ses coups pressés notre retraite se change en déroute. Ce corridor de la vallée du Ribon est interminable, et nous sommes trempés à fond quand à 6 h. 30 min. nous faisons notre entrée à Bessans.

1. J'ai eu le plaisir d'apprendre depuis que mon excellent ami Coolidge avait frayé le 7 septembre cette voie et trouvé même un passage plus direct encore que celui-ci que je lui avais signalé. (Voir *Alpine Journal*, vol. XIV, novembre 1889, n° 106, p. 495.)



Chute du glacier du Ribon, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Ferrand.

POINTE DES ARSES (3,203 MÈT.)

A Bessans, je trouve chez Cimaz, à côté du pont de l'Arc, une auberge très confortable, et que son propriétaire intelligent ne demande qu'à améliorer : je me fais donc un devoir de la signaler à nos collègues que la beauté du site et le nombre des excursions environnantes attireraient dans la Haute-Maurienne, d'autant plus que Bonneval est maintenant bien déshérité par la disparition de l'hospitalière maison Culet.

La tempête qui nous avait fait renoncer à la descente sur Avérole se prolongea pendant deux jours, et le 23 juillet il pleuvait encore, quand je me décidai à gagner Bonneval. Je voulais cette année faire une reconnaissance aussi complète que possible du massif de l'Iseran, et, le lendemain de mon arrivée, le temps ayant l'air de se mettre au beau, je commençai par faire la charmante et facile promenade de la Pointe des Arses. (*Annuaire du Club Alpin Français*, 1878, p. 198.)

Parti à 6 h. 50 min. du matin, et quittant au bout d'une heure dans le vallon de la Lenta le chemin du col d'Iseran pour gravir à droite des pentes de prairies, puis de rocailles, j'arrivais en quatre heures d'une ascension lente au sommet du belvédère, juste au moment où le dernier brouillard disparaissait sous les assauts répétés du vent du Nord.

Un panorama merveilleux et presque circulaire s'étendait autour de nous, et, à l'abri dans une sorte de niche dans les rochers du sommet, je me hâte d'en relever la photographie. A Bonneval le baromètre avait donné une pression de 617 millimètres, soit au cadran orométrique une hauteur brute de 1,760 mèt. avec une erreur de 80 mèt. en moins. Au sommet je trouvais une pression de 522 millimètres un quart, soit une hauteur brute de 3,115 mèt., et avec la correction une hauteur de 3,195 mèt. La carte de

l'État-major donnant à cette pointe une hauteur de 3,203 mèl., on voit que ce chiffre peut parfaitement être considéré comme exact.

Nous déjeunons dans notre niche, et, après une halte prolongée en face de cet admirable spectacle, nous descendons à l'échancrure qui sépare la Pointe des Arses de l'Ouille-Noire, et qui, d'un accès facile des deux côtés, mérite d'être appelée col des Arses (3,093 mèl.). Nous venons passer vers le pied de l'Ouille de Rei, et, suivant la belle terrasse de prairies du Plan des Eaux et des Lauzes, nous rentrons à Bonneval à 5 h. 30 min. du soir.

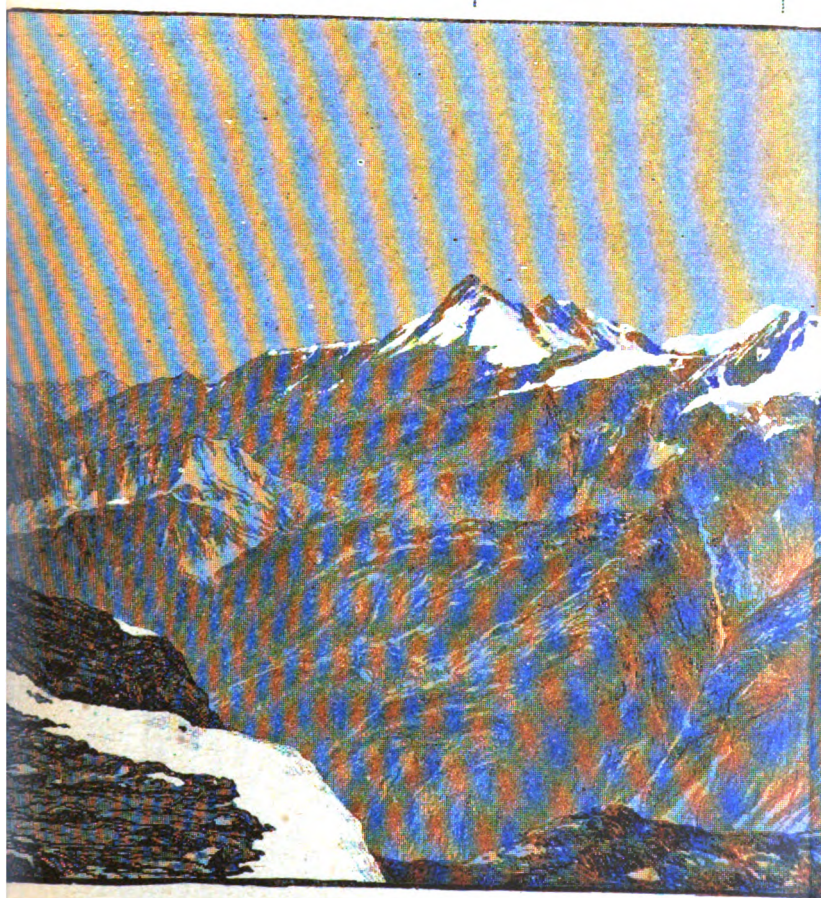
ASCENSION DE L'AIGUILLE PERS (3,451 MÈT.)

Le 25 juillet, nous reprenons à 5 h. 15 min. le chemin du col d'Iseran, et à 7 h. 30 min., après avoir longé la curieuse chaîne de l'Arselle et des Lessières, nous nous arrêtons au pied de la dernière montée du col pour procéder à une collation. Repartis à 8 h. 20 min., nous quittons le chemin muletier, et, suivant toujours le thalweg du vallon, nous nous élevons par des pentes douces de prairies, puis de neige, au col Pers que nous atteignons à 10 h. (3,015 mèl.). A notre arrivée sur le col, les montagnes de la Haute Tarentaise se démasquent à nous brusquement, et je fixe en deux plaques un panorama allant du col de la Galise au col de la Bailletta, et notamment un aspect très intéressant du massif de la Tsanteleina.

Le signal d'Iseran élève à l'Ouest du col sa lourde masse défendue par une ceinture d'escarpements qui ne seraient pas inaccessibles; mais l'aller et le retour nous prendraient bien une heure et demie que nous emploierons plus utilement ailleurs, car son panorama ne peut pas rivaliser avec celui de l'Aiguille Pers. Cette ascension

Grande-Sassière.

Mont-Blanc.



LE MASSIF DE LA TSA

doit être combinée avec le passage même du cold'Iseran, dont elle peut constituer une variante.

A 10 h. 15 min. nous remontons l'arête orientale du col Pers, et nous nous élevons sans peine par une pente douce sur une roche qui, aux abords du col, est un calcaire ayant l'aspect du tuf, et qui redevient bientôt le gneiss schisteux micacé qui forme tout le massif. A 11 h. nous sommes au pic coté 3,317, et, comme le vent qui redouble m'inspire des craintes sur le temps, je mets à profit la sérénité de l'atmosphère pour relever en cinq plaques un

Signal
d'Iseran.

Col Pers.

Aiguille Pers.

Col de Roche-
Montet. Noir.

Grande Aiguille-Rous-



Chaîne de l'Iseran, vue prise du col de Rhêmes, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Ferrand.

horizon s'étendant de la Grande-Sassière à l'Aiguille-Rousse.

A midi, lestés d'une seconde collation, nous repartons, et, après une faible dépression, par une arête rocailleuse toujours aussi facile, nous arrivons à midi 30 min. au pic 3,399, l'une des pointes de l'Aiguille Pers, formant un nœud important du massif. Le relief général du massif d'Iseran est en effet fort simple : il se compose d'une chaîne dorsale qui va presque en ligne droite de l'Ouest à l'Est, du signal d'Iseran au col du Bouquetin, en passant par le col Pers, les pics 3,317 et 3,399 de l'Aiguille Pers, la Roche-Noire, le col de Montet et l'Aiguille-Rousse, et d'un chaînon à angle droit qui se détache précisément du pic 3,399 pour se projeter directement au Sud par le point culminant de l'Aiguille Pers (3,451 mèt.), l'Ouille-Noire, la Pointe des Arses et la Pointe de Cueigne. Signalons en passant que le figuré du terrain de la carte française est défectueux surtout au point où il dessine un angle très prononcé entre les cotes 3,317, 3,399 et 3,177 : la ligne y est au contraire presque droite.

Une autre erreur de la carte que nous n'avions pu relever l'année dernière, mais qui de notre pic 3,399 apparaît clairement aux yeux, c'est celle qui place le col de Montet entre ce pic et la Roche-Noire : en ce point, l'arête, en forme de scie, étroite et dentelée, serait presque infranchissable, tandis que la large et facile dépression du col de Montet s'ouvre plus à l'Est, entre la Roche-Noire et la Petite Aiguille-Rousse, vers le point coté 3,175 mèt.

Nous avons compté, de ce pic, continuer à suivre l'arête dorsale, ou tout au moins descendre directement sur le glacier de Montet pour gagner la Roche-Noire ; mais c'est en vain que mes guides cherchent un passage dans l'escarpement que nous dominons. On y monterait peut-être, mais la descente de ces schistes pourris serait trop hasardeuse. Nous prenons alors l'arête qui se prolonge vers le Sud : mais elle est formée de blocs chancelants, et il ne

nous faut pas moins d'une demi-heure pour atteindre le point culminant de l'Aiguille Pers, coté 3,431 mètr., celui même que M. Rochat proposait d'appeler Dent de Montet (*Annuaire du Club Alpin Français*, 1878, p. 168).

Ici c'est un panorama féerique qui se développe tout autour de nous. De la vue merveilleuse que nous avons à l'Est et au Sud sur les massifs de la Levanna, de Mulinet, de la Ciamarella et de l'Albaron, je ne dirai rien, car j'ai amplement décrit l'année dernière cette partie de la chaîne frontrière. Pourtant je dois relever une erreur que j'ai commise (*Annuaire du Club Alpin Français*, 1888, pp. 73, 94 et 104) en identifiant, dans le massif de la Levanna, la *Punta della Uja* avec l'Aiguille-Percée. Cette dernière n'est qu'un renflement sans importance de l'arête de la Levanna, tandis que la *Punta della Uja* (3,394-3,330 mètr.), située entre l'Aiguille-Percée et le col du Carro, est une petite cime donnant naissance à un chaînon secondaire qui se projette en Italie.

Mais le panorama Nord est d'un intérêt tout particulier, car, de même, du reste, qu'à nos deux précédentes stations des pics 3,317 et 3,399, mais avec plus d'ampleur, nous dominons tout le bassin des sources de l'Isère.

Vers l'Est, à partir de la pointe 3,399 où nous nous trouvions tout à l'heure, nous suivons de l'œil les crêtes noires et dentelées qui aboutissent à la pyramide écrasée de la Roche-Noire (3,301 mètr.), derrière laquelle s'ouvre le col neigeux de Montet, et ensuite à la masse de l'Aiguille-Rousse qui nous cache le col du Bouquetin et le col d'Oin. La dorsale alpestre reparait à la Cime d'Oin (3,277 mètr.), puis après une brèche sans nom remonte à la Cime de la Vache (3,189 mètr.), qui s'abaisse par un escarpement abrupt au large col de la Vache; elle continue par les quatre dentelures peu marquées de la crête du Grand-Cocor (3,022 mètr.), et aboutit par le petit col de la Galise à l'énorme masse du Bousson. Ce renflement est le point de suture

d'une longue et importante chaîne qui se projette en Italie vers le Nord, courant entre le val de Rhêmes et le val Savaranche, et se relie à l'Est par le col de Nivolet au massif du Grand-Paradis. On appelle proprement massif du Bousson le premier anneau de cette chaîne, qui, séparé des autres par le col italien du Rousset, présente sur la ligne frontière la Pointe de la Galise (3,342-3,345 mètr.) et plus au Nord trois autres mamelons, la Punta Bousson (3,341 mètr.), la Punta Basei (3,338 mètr.) et la cime Gran Vaudala (3,254 mètr.).

De la Pointe de la Galise, point culminant du Bousson et nœud de la chaîne, la dorsale s'infléchit à l'Ouest et revient presque parallèlement à l'axe principal du massif d'Iseran pour former avec lui le haut bassin de l'Isère.

Elle présente tout d'abord une large dépression glacée, le col de Bassagne (3,160 mètr.), franchi par M. Coolidge le 31 août 1889¹, puis le Roc de Bassagne (3,232-3,224 mètr.), renflément à deux têtes faisant une faible saillie sur les nappes glacées qui l'entourent, séparant le col de Bassagne du col plus marqué de Calabre (3,081 mètr.). Vient ensuite la belle Pointe de Calabre (3,363-3,276 mètr.), appelée Roc del Fonte par la carte italienne², qui précède le magnifique col de Rhêmes (3,062-3,101 mètr.) par lequel la dorsale aboutit au massif de la Tsanteleina.

Le massif de la Tsanteleina, que la carte de l'État-major français appelle massif de la Grande-Parei, est un des plus importants de cette partie de la chaîne frontière et se trouve à l'un des points où ses inflexions sont le plus tourmentées. Il a été pendant longtemps peu connu, parce qu'il s'abrite, pour les habitants de la vallée de l'Isère, derrière une première ceinture de pics escarpés qui en dérobent les points

1. *Alpine Journal*, vol. XIV, novembre 1889, n° 106, p. 491. — Voir aussi *Annuaire du Club Alpin Français*, 1878, pp. 215-221.

2. *Alpine Journal*, loc. cit. — *Annuaire du Club Alpin Français*, 1888, p. 114 ss.

principaux, et que du côté italien il gît au fond des steppes glacés de l'immense glacier de Rhêmes. Nous en donnerons plus loin une étude complète. Mentionnons seulement pour le moment les points qui faisaient saillie dans notre panorama : la grosse Pointe de Bazel (3,443 mètr.), qui domine à l'Ouest le col de Rhêmes, les crêtes dentelées de Quart-Dessus (3,474 mètr.), dominées par le point culminant de la Tsanteleina (3,606 mètr.), et la cime du Santet (3,473 mètr.)

Celle-ci n'appartient déjà plus à la dorsale, et, à partir de ce point, la crête qui limitait le haut bassin de l'Isère s'abaissait brusquement au col de la Bailetta (2,855 mètr.) pour remonter au Pic de la Bailetta (3,060 mètr.), au cylindre du Dôme (3,033 mètr.) et se terminer au-dessus de Val-d'Isère par le signal de la Pointe du Front (2,964 mètr.)

Derrière cette chaîne qui, de notre belvédère, se déroulait si bien sous les yeux, surgissaient, ai-je besoin de le dire, des seconds plans plus grandioses encore : tout le massif du Grand-Paradis et de la Grivola, les chaînes du Tout-Blanc, de la Becca de l'Invergnan, de la Sassièrre, et plus loin encore les pics suisses et le massif du Mont-Blanc.

Cette contemplation fait courir les heures avec une incroyable rapidité ; mais quand, revenu au sentiment de notre situation, j'examine la route à suivre, je m'aperçois que la descente sur le glacier de Montet n'est pas plus facile d'ici que du point 3,399. La portion d'arête que nous avons suivie depuis lors ne me fait pas mieux augurer de celle qui nous resterait à faire pour gagner au Sud la seule voie de descente qui nous paraisse possible, celle de la brèche ouverte entre notre crête et l'Ouille-Noire, et nous nous décidons alors à descendre tout simplement à l'Ouest sur le haut plan du glacier du Grand-Pissailas, pour faire plus rapidement ce trajet.

Nous quittons à 2 h. 30 min. notre sommet, et en dix minutes un bon couloir de neige nous amène sur le glacier

que nous arpentons à grandes enjambées. A 3 h. 20 min. nous sommes à notre brèche (3,258 mèl.), qui est un col largement ouvert par l'abaissement de l'arête et que je propose d'appeler col de l'Ouille-Noire, comme je proposais dans l'excursion précédente d'appeler col des Arses l'échancre qui lui fait pendant de l'autre côté de l'Ouille-Noire.

D'ici l'ascension de l'Ouille-Noire (3,366 mèl.) serait des plus simples par une douce pente de neiges et de rocailles, mais ce belvédère ne pourrait rien nous offrir de neuf. Nous nous mettons donc aussitôt en devoir de découper le glacier de Montet. La neige fraîche y est profonde et ramollie, et nous nous apercevons bientôt que ce sera une bien longue affaire que de gagner le pied de la Roche-Noire. Alors nous nous demandons ce que nous irions y faire : elle n'a point de nouvelles constatations à nous permettre, et l'heure est trop avancée pour que nous puissions ensuite remonter sur l'Aiguille-Rousse ; autant réserver nos forces pour demain, et nous voilà changeant de direction et dévalant, par le glacier de Montet et les rocailles qui le soutiennent, vers l'entonnoir du ruisseau de Montet. Traversant ensuite sur notre gauche des terrasses herbeuses, nous arrivons à 6 h., au milieu d'un splendide coucher de soleil, au chalet de Léchans, où nous allions passer la nuit.

LES CRÊTES DU CARRO ET LE GLACIER DES SOURCES DE L'ISÈRE

J'ai déjà chanté l'année dernière les louanges du chalet de Léchans, qui se trouve dans une situation admirable pour desservir comme refuge toutes ces montagnes du haut bassin de l'Arc, et il serait bien à désirer que le Club en fit l'acquisition dans la succession du père Culet ou fit construire à proximité un refuge spécial ; car maintenant aux mains des héritiers ce chalet va se trouver, comme les

autres, habité dans la belle saison par ses propriétaires, leurs animaux et leurs parasites. En 1889, le chalet du père Culet était encore tel que nous l'avions laissé l'année précédente, et nous y passâmes comme alors une excellente nuit.

Le matin du 26 juillet ne s'annonçait pas comme l'aurore d'un beau jour. Le baromètre, qui marquait la veille 575 millimètres, n'en marquait plus que 572 et demi, et le ciel s'estompait de petits nuages rouges qui ne disaient rien de bon. Mon projet pour la journée était de suivre l'arête frontière du col du Bouquetin au col de la Galise, escaladant à la suite l'une de l'autre la Cime d'Oin, la Cime de la Vache et les crêtes du Grand-Cocor : cela ne devait être ni long ni difficile, et je pensais bien en être venu à bout avant que le temps ne se gâtât.

Malheureusement, en dépit des conseils de Blanc, je voulus chercher une variante à mon couloir du col du Bouquetin, et, au lieu d'en faire l'ascension en somme fort débonnaire malgré l'aspect rébarbatif du passage, j'eus la malencontreuse idée de tenter de rejoindre le plateau du Bouquetin par le col du Carro : de là vint tout notre malheur.

Nous quittons donc à 5 h. 20 min. le chalet de Léchans, et nous suivons le chemin de la Levanna jusqu'au lac Blanc que nous atteignons à 6 h. 30 min. ; de là nous allons faire une reconnaissance à la mine de fer qui s'exploitait jadis à proximité, et où l'on voit encore les débris d'un four à griller les minerais et l'entrée de deux galeries. Je prends des échantillons de ce minerai, qui me parait à première vue un oxyde cristallin analogue au fer oligiste (ces échantillons se perdirent durant la tempête que nous allions essuyer), je fis quelques photographies, nous déjeunâmes, perdant là un temps précieux, et enfin ce ne fut qu'à 8 h. 15 min. que nous nous remîmes en marche sur le sentier assez bien tracé du col du Carro. A 9 h. 15 min. nous sommes sur le col, où le baromètre marque 523 mil-

limètres, soit une altitude au cadran orométrique de 3,400 mètr. et avec l'erreur observée ce matin à Léchans 3,135 mètr., ce qui se rapproche beaucoup de la cote 3,140 mètr. de la carte italienne, probablement plus exacte que celle de 3,202 de la carte française.

Ici, je suis obligé de rectifier une erreur consignée en mon article de l'an dernier, où je disais (page 94 de l'*Annuaire* de 1888) que le plateau ondulé du Carro va du col du Carro au col d'Oin. Ce plateau, qui n'est pas figuré du tout sur la carte française, mais l'est assez exactement sur la carte italienne, est en réalité une sorte de triangle neigeux compris entre le col d'Oin au Nord, le redan rocheux 3,184 que la carte italienne appelle Cime d'Oin à l'Est, et le col du Bouquetin et la Cime du Carro (3,345-3,310 mètr.), au Sud. Entre la Cime du Carro et notre col s'étend une muraille étroite, escarpée sur le versant italien presque autant que sur le versant français, et dont l'arête dentelée présente une succession de tours et d'aiguilles pires que les dents d'une scie. J'aurais du reste bien dû m'en souvenir, car elle était figurée sur diverses de mes photographies, et notamment sur le fragment du panorama de la Levanna qui a été publié à la page 107 de l'*Annuaire* de l'an dernier¹.

Blanc me propose de contourner cette muraille en descendant en Italie sur le glacier du Carro pour aller remonter par une pente neigeuse assez douce au redan 3,184 mètr. C'eût été prudent et sûr, mais j'ai la folle idée que les crêtes seraient moins longues, et je tiens absolument à les suivre. Nous voilà donc à essayer de cheminer sur l'arête. Mais ces crêtes sont bientôt impraticables, le versant fran-

1. A propos de cette gravure, remarquons que la légende pourrait induire le lecteur en erreur. Elle annonce en effet une « vue de la Cime d'Oin ». Or la Cime d'Oin figure bien sur le dessin, mais elle n'y joue pas le premier rôle. Le beau pic qui occupe le milieu de la gravure est la Grande Aiguille-Rousse, tandis que la Cime d'Oin n'est qu'une modeste éminence qui se trouve sur la droite, à côté d'un autre monticule, la Cime de la Vache, située plus à droite encore.

çais est absolument vertical, et nous sommes obligés de nous risquer sur le versant italien. Décrire la voltige à laquelle il faut dès lors nous livrer, suspendus à des saillies infinitésimales à plus de 200 mètr. au-dessus du glacier du Carro, serait plus difficile encore que de l'exécuter. Le long de la paroi rocheuse nous montons, nous descendons au gré de terrasses qui n'ont pas la largeur de nos semelles, et encore bien rarement nous trouvons-nous sur la roche en place et solide : le plus souvent nous devons nous tenir en équilibre sur les arêtes de blocs qui au moindre faux mouvement nous entraîneraient dans le vide. Enfin nous nous en sommes tirés, mais c'est une tentative que je ne conseillerais à personne de recommencer. A 11 h. 30 min., nous prenons pied sur le plateau du Carro, un peu en dessous de la crête 3,346-3,310, ayant mis par conséquent plus de deux heures à effectuer un trajet d'environ 1 kilomètre.

Il est temps d'arriver à un sol plus clément, car à peine avons-nous fixé la corde et pris la livrée des glaciers que la tempête qui s'était peu à peu formée depuis le matin éclate avec une rage effroyable. En un clin d'œil nous sommes criblés des mille piqures infligées par un grésil cristallin que le vent nous fouette dans la figure. Nous découpons rapidement notre plateau pendant qu'on y voit encore un peu, pour rejoindre l'arête qui va du col du Bouquetin au col d'Oin que nous connaissons bien et où nous ne pouvons nous égarer. Mais dans une pareille tourmente les dentelures qui l'émaillent, très anodines en temps ordinaire, nous demandent des précautions infinies, et ce n'est qu'à midi 15 min. que nous pouvons nous abriter un moment au col d'Oin.

Avec ce temps-là, le trajet que j'avais prémédité sur les cimes devient aussi impossible qu'inutile : nous sommes trop heureux de nous trouver sur un glacier bien connu pour chercher autre chose, et, quittant à midi 25 min. notre

abri, nous nous empressons autant que possible de longer le haut plateau du glacier des Sources de l'Isère. A midi 45 min., nous avons contourné la Cime d'Oin et la Cime de la Vache, et nous sommes sur le col de la Vache. J'avais si bien perdu ma direction dans la tourmente que, seul, je serais sûrement descendu en Italie. Blanc me montre dans la blanche obscurité qui nous environne les mamelons à peine saillants du Grand-Cocor, que nous nous remettons à longer. Leur développement est assez considérable, et ce n'est qu'à 1 h. 30 min. que nous atteignons une sorte de petite barre rocheuse qui, en dessous de la quatrième bosse, séparerait un petit glacier de la Galise, formant entonnoir au pied de la pointe et du col de ce nom, de l'immense glacier des sources de l'Isère que nous venons de traverser dans presque toute sa longueur. Nous dévalons par la moraine de la Galise ; la tourmente s'apaise un peu, et elle a cessé tout à fait quand à 2 h. nous rejoignons les premières têtes de gazon.

On peut enfin s'arrêter, et c'est bien le cas de faire une petite collation. Un rayon de soleil vient même nous réchauffer et nous égayer, puis à 2 h. 45 min. nous reprenons la descente par le bon sentier du col de la Galise. A 3 h. 30 min., nous sommes au Prarion où l'on construit un nouveau chalet¹. La Section de Tarentaise du Club, bien inspirée, s'est abouchée avec le propriétaire, et une chambre de ce nouveau chalet formera un refuge très bien situé pour les visiteurs de ce cirque.

L'éclaircie ne dure guère, et à l'entrée du Malpasset (3 h. 45 min.), très heureusement amélioré, nous retrouvons la tourmente ; seulement c'est maintenant de la pluie au lieu du grésil de tout à l'heure que le vent nous souffle à la figure. Piolets sous le bras, chapeaux rabattus, mains dans les

1. C'est là que l'Isère prend naissance par la réunion des écoulements du magnifique cirque de glaciers qui du Roc de Bassagne à l'Aiguille Pers entoure ce vallon.

poches et dos arrondis, nous précipitons la marche ; à 4 h. 15 min., nous passons aux chalets de Saint-Charles ; à 4 h. 40 min., au Fornet, nous trouvons l'amorce de la route, et l'aspersion est complète quand, à 5 h. 10 min., nous atteignons Val-d'Isère où nous attendait heureusement une douce et confortable hospitalité dans le nouvel hôtel Morris.

SOUVENIRS DE L'ASCENSION DE LA GRANDE-SASSIÈRE (3,756-3,759 MÈT.)

L'orage qui nous avait si durement ramenés des sources de l'Isère nous réduisit à l'inaction pendant trois jours, qui eussent été insupportables sans les bons soins et l'excellente cuisine de M^{me} Morris, ainsi que le confort tout spécial de son hôtel, qui laisse bien loin derrière lui tous les Reviale de Tignes.

Ce temps ainsi perdu ne peut être mieux employé qu'à rappeler brièvement les résultats, au point de vue de la reconnaissance générale de la topographie de ces montagnes, acquis par mon ascension de la Grande-Sassière, dont la relation n'avait pu trouver place dans l'*Annuaire* de l'an dernier.

L'ascension en elle-même est très connue, et n'avait eu de notable que la rapidité de la descente en regard de la longueur de la montée, rapidité due à une descente directe dans les schistes noirâtres de la paroi méridionale. Partis le 20 août 1888 de Tignes à 4 h. 10 min. du matin, nous étions aux chalets des Sales à 5 h. 45 min., et nous gravissions aussitôt la pente des prairies au Nord de ces chalets pour aller prendre la grande arête occidentale. Après une halte de trois quarts d'heure consacrée à un premier déjeuner à mi-hauteur des prairies, et une seconde d'une demi-heure dans les rocailles, nous arrivions à 10 h. 45 min.

au point coté 3,278 mètr., où commence une sorte de plateau neigeux assez allongé; à 11 h. 20 min. nous abordions la dernière pente, et à midi 40 min. nous nous groupions au sommet de la Sassièrè.

Pour le retour, partis à 1 h. 45 min., nous rejoignions à 2 h. 30 min. le point coté 3,278, puis, après une halte d'une heure, nous prenions la grande pente de schistes, terrifiante à l'œil mais très praticable; nous touchions à 5 h. 10 min. le fond du vallon de la Sassièrè, nous passions aux Sales à 5 h. 20 min., et rentrions à Tignes à 6 h. 25 min., ayant ainsi employé sept heures et quart à la montée et trois heures quarante minutes à la descente.

J'étais monté sur la Sassièrè, attiré non pas par l'ascension, qui est d'une monotonie désespérante, mais parce que l'altitude de ce pic, qui domine toutes les cimes environnantes, me paraissait devoir en faire un magnifique belvédère pour le bassin des sources de l'Isère. Je m'étais trompé, car un massif intermédiaire, presque aussi élevé, celui de la Tsanteleina, me les dérobait; mais quel prestigieux spectacle se déroulait à mes yeux! En effet, de notre belvédère même part une arête aiguë qui plonge brusquement au Sud, puis qui fuit vers l'Est pour aller après une série d'ondulations former le pic de la Traversièrè (3,321-3,341 mètr.), à la fois nœud et coude de la chaîne frontière. Il sert de point de suture à une longue chaîne qui s'enfonce en Italie, remontant vers le Nord entre le vallon de Rhêmes et la vallée de Valgrisanche, et qui porte notamment la Traversièrè ou mont Bassac Sud (3,495 mètr.), et la Becca de l'Invergnan (3,608 mètr.). Nous dominons de ce côté un immense cirque de glaces composant les glaciers de la Gliairèta, de Vaudet et de Bassac-Déré, dont les écoulements forment à l'Alpe de Vaudet les sources de la Doire de Valgrisanche.

La chaîne frontière descend du Pic de la Traversièrè au col de la Goleffa (3,063-3,120 mètr.), mal à propos appelé

Pointe de la Galise.

Cime de la
Vache.

Grande Aiguille-
Rousse.



Glacier des sources de l'Isère, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Forrand.

encore col de Rhêmes par les cartes française et italienne, et qui nous est caché par le pic ; et continuant au Sud elle remonte, par une arête de glaces formant un dos d'âne arrondi, à un monticule rocheux (3,279-3,291 mèt.) qui n'aurait pas d'importance s'il n'était encore un point de suture, car de là part à l'Est d'abord, puis au Nord, un court chaînon qui se projette au milieu de l'immense glacier de Rhêmes et se redresse pour former la pointe de la *Granta-Parei* (3,463-3,473 mèt.). De ce monticule la dorsale s'infléchit au Sud-Ouest, et, passant par une belle échancrure de glaces, le col de la Tsanteleina (3,161 mèt.), nettement ouvert sous nos yeux, elle remonte par une magnifique pente de neige au majestueux pic de la Tsanteleina (3,606 mèt.), qui se trouve pour nous en projection immédiate au-dessous des Levanna.

De mon observatoire je voyais que le col de la Tsanteleina doit communiquer, par le haut plan du glacier de Rhêmes, avec le col de Rhêmes, permettant ainsi un tour de la Tsanteleina très instructif ; j'admiraï l'immense étendue de ces nappes glaciaires qui tapissent le fond des vallées de Rhêmes et de Valgrisanche, et je constatais sur l'observation de mes guidés que l'on pourrait descendre en Italie par les rochers scabreux de l'arête Sud-Est pour prendre ensuite les pentes abordables en cet endroit du glacier de la Sassièrè ou de la Gliairèta. J'ai su depuis du reste que cet itinéraire avait été à peu près exactement suivi à la montée par M. Coolidge dans son ascension du 6 août 1878¹, et que M. Yeld y était monté par l'arête qui vient du pic de la Traversièrè (Petit mont Bassac-Déré de la carte de Nichols)², ainsi que le docteur Vallino (1^{er} août 1885)³.

1. *Alpine Journal*, vol. IX, n° 62, novembre 1878, pp. 101-102. — *Ibidem*, n° 68, mai 1880, p. 483.

2. *Ibidem*, pp. 102 et 480.

3. *Rivista mensile*, vol. IV, 1885, p. 218.

Mon belvédère, qui, comme on le voit, n'était pas très bien choisi pour le haut bassin de l'Isère, aurait peut-être pu en revanche me livrer dans tous ses replis la chaîne frontalière septentrionale courant de la Sassièrè au Petit Saint-Bernard. Mais un vent glacé ne me permit pas de photographier ni d'observer cette partie de l'horizon, et comme je n'en trouve trace ni dans ma mémoire ni dans mes notes, il est fort possible que cette chaîne nous ait été cachée par la cime 3,653-3,673 (Pointe de la Sassièrè, de Henri Cordier; *Annuaire du Club Alpin Français*, année 1876, p. 162), qui se rattachait à nous par une longue arête neigeuse.

Quant au rideau lointain qui, de tous côtés, était merveilleux, des Alpes Dauphinoises aux Alpes valaisanes, je n'en parlerai pas, pour ne pas compliquer cette nomenclature.

PREMIÈRE ASCENSION DE LA POINTE DE LA GOLETTA

(3,291 MÈT.)

ASCENSION DE LA TSANTELEINA (3,606 MÈT.)

PREMIER TOUR DE LA TSANTELEINA

Le soleil écarta les nuages dans l'après-midi du 28 juillet, mais la neige fraîche était encore trop abondante pour qu'il fût prudent de se remettre en route. J'employai donc la fin de cette journée à prendre quelques photographies du village qui s'appelait naguère Laval de Tignes, et dont le nom officiel est maintenant Val-d'Isère. J'allai revoir à côté de l'église intéressante (joli retable de 1745) la pierre aux curieuses armoiries¹, et surtout je profitai de ce que la solennité du dimanche avait groupé au chef-lieu les divers habitants de la commune pour recueillir auprès des

1. Ces armoiries, que j'ai déjà signalées dans mon *Itinéraire de la Maurienne et de la Tarentaise* (Grenoble, Dupont, 1876), et dont personne, parmi les spécialistes que j'ai consultés, n'a pu me donner l'explication, représentent une étoile à six branches, deux croissants et une montagne qui fume, logés entre les bras d'une croix mise en biais.

Mangard et des autres chasseurs tous les renseignements possibles sur la montagne que je me proposais d'escalader.

Leurs dires, rapprochés des détails que j'avais obtenus des habitants de Rhêmes par l'intermédiaire de mon vieil ami l'abbé Gorret, m'ont permis d'arriver à une conclusion certaine au sujet du nom de cette montagne si diversement baptisée sur les cartes.

La vraie forme du nom est celle adoptée par la carte italienne : *Tsanteleina* ; ce nom a été donné à la montagne par les habitants de Rhêmes, et il dérive pour eux de l'aspect physique des lieux. En effet, du val de Rhêmes on aperçoit au fond du glacier deux cimes rapprochées, celle qui est cotée 3,473 et celle qui est cotée 3,606. La première présente un majestueux escarpement, et elle a reçu dans ces conditions le nom de *Granta-Parei*, tandis que la seconde, qui se voit par sa face Nord, montre une grande pente de neige, et on l'a nommée *Tsanteleina*, les formes de *Tzanté*, *Tzantelà*, désignant dans le patois de Rhêmes une pente plus ou moins adoucie. Ces formes se retrouvent du reste les mêmes, avec la dentale forte en moins, dans le patois de Val-d'Isère, où l'on dit une *Santé*, une *Santella* pour désigner les pentes : ce qui a évidemment formé pour les mêmes raisons les noms de Cime du Santet, glacier de Derrière-le-Santet, et lac du Santet.

Lors de la première ascension de Nichols le 9 août 1865, le guide de Rhêmes qui accompagnait les touristes anglais leur indiqua ce nom, qu'ils prirent pour une contraction de *Santa Elena*, et qui fut dès lors traduit en Sainte-Hélène.

Quant aux chasseurs de Val-d'Isère et de ses environs, comme les hautes cimes leur sont cachées par le rideau de la Pointe du Front et du Dôme, et que de chez eux on aperçoit seulement le glacier et l'escarpement de la Pointe de Bazel, comme d'ailleurs avant l'invasion des touristes ils n'étaient guère curieux de voir ou d'observer ce qu'il y avait au delà, toutes les fois qu'on leur demandait le nom

de ce massif, ils répondaient que c'était la Pointe de Bazel, sans connaître sans doute le nom des autres cimes, qui n'étaient dénommées que là où on les voyait.

Enfin M. Dulong de Rosnay a parfaitement raison quand il dit que pour la masse des habitants ¹, ceux qui ne sont jamais allés là-haut et pour qui nous sommes d'incompréhensibles extravagants, il n'y a pas de distinction, et tous ces escarpements sont enveloppés du nom générique de Grande-Parei, depuis les rochers qui soutiennent le glacier de Bassagne jusqu'à ceux qui dominent le lac de Santet. Pour eux ces parois bornent leur vie et leur ambition, et cette dédaigneuse généralité se retrouve dans le massif du Pourri pour les pointes 3,611 et 3,478, et dans les montagnes d'Avérole pour le pic 3,617 (appelé depuis Bessanese). A notre point de vue, c'est la manifestation de l'ignorance, et M. Dulong de Rosnay est bien d'accord avec moi maintenant ² pour écarter cette source de dénomination.

Pour les chemins d'ascension, il était difficile de démêler quelque chose de certain au milieu d'explications peu claires : heureusement j'avais mon projet fait depuis l'année dernière grâce à mon panorama de la Sassièrre. Pourtant l'un des Mangard m'apprit qu'un alpiniste italien était descendu en 1888 directement sur le glacier de Rhêmes (ascension Giov. Bobba, 8 août 1888 ³).

Maintenant, quelle était l'altitude de la montagne ? Mes interlocuteurs ne pouvaient, bien entendu, me fournir à ce sujet d'utiles renseignements. Mais on sait comment se pose le problème : Y-a-t-il une seule cime, à la cote 3,606 ? ou deux cimes distinctes, l'une de 3,606 mèt., et l'autre de 3,617 mèt. d'altitude ?

Sur la question des deux cimes, mon opinion est déjà

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1888, p. 122.

2. *Bulletin du Club Alpin Français*, novembre 1889, n° 8, p. 276.

3. *Rivista mensile del Club Alpino Italiano*, vol. VIII, 1889, n° 4, pp. 106 et 107.

presque arrêtée par l'examen que j'en ai fait de la Grande-Sassière, et surtout de l'Aiguille Pers. D'ailleurs, je verrai bien sur place. Mais à supposer qu'il y en ait deux, d'où vient la cote 3,617 mèt. ? Qu'il l'a mesurée ? Qui la maintient comme résultant de ses travaux et de ses observations ? Les touristes se la sont copiée l'un à l'autre, et le premier qui l'a lancée, M. Arnollet, reconnaît l'avoir prise dans le Guide Joanne ¹. Or si l'on se reporte au volume *le Jura et les Alpes françaises*, page 495 ², on voit que l'auteur a voulu tout simplement traduire les 11,861 pieds anglais donnés par Nichols, Blanford et Rowsell. Remontons à ces messieurs, et nous verrons que, si bien dans le récit de l'ascension ³ ils mentionnent l'altitude de 11,861 pieds, lorsque Nichols dresse sa carte des Alpes Graïes, qui est pour l'époque une merveille d'exactitude, il ne laisse plus à sa Sainte-Hélène que 11,831 pieds (équivalant à 3,606 mèt.). On voit donc que la cote 3,617 n'est que le résultat d'un premier calcul approximatif. Il n'y a pas en réalité d'autre document que la cote 3,606 reproduite par les cartes française et italienne qui font, pour le massif de la Tsanteleina, trêve à leurs habituelles divergences, ce qui donnerait à croire que ce massif a été plus soigneusement nivelé que les autres.

Le 29 juillet, nous partions à 2 heures de l'après-midi pour descendre à Tignes où nous arrivions à 3 h. 10 min., retardés par une flânerie toujours nouvelle dans ces belles

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 9^e année, 1882, pp. 164 et 165.

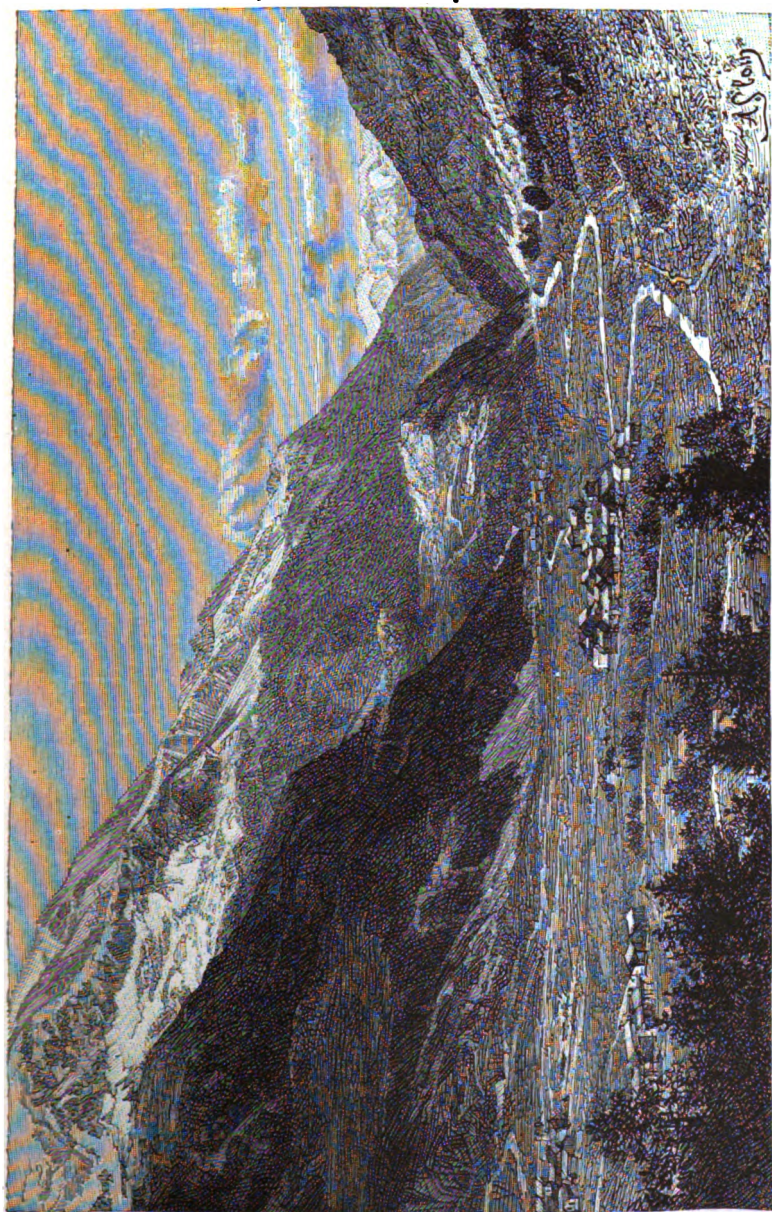
2. La note du *Guide Joanne* semble provenir d'une confusion. Elle mentionne d'abord l'ascension du Grand-Apparei (*Granta-Parei*) faite le 22 août 1863 par MM. Nichols et Blanford, qu'elle attribue à tort à MM. Mathews et Jacomb, et elle leur fait atteindre un sommet coté 3,606 mèt., tandis que leur article (*Alpine Journal*, vol. II, n° 9, p. 23) ne donne au pic atteint qu'une moyenne de 11,494 pieds, ce qui correspond à 3,502 mèt., écart assez faible des 3,473 aujourd'hui attribués à la Granta-Parei. Elle passe ensuite à l'ascension du 9 août 1865, et c'est en l'analysant qu'elle donne à la Sainte-Hélène l'altitude de 3,617 mètres.

3. *Alpine Journal*, vol. II, n° 16, p. 395.

gorges de l'Isère. A Tignes, où le télégraphe arrive depuis l'année dernière, nous faisons une station chez David Reviale, à l'hôtel du Club Alpin, où je m'étais fait adresser ma correspondance; puis nous montons en une heure trois quarts par le Villaret du Mial et les chalets du Saut ou des Sales ($B = 584$ millimèt. et demi, soit brut 2,205 mèt., tandis que la cote est 2,296 mèt.) aux chalets de la Sassière, que nous atteignons à 6 h. et où nous allons passer la nuit.

La température fut très froide. Commodément installés dans le foin du père Boch, nous n'en souffrîmes pas; mais le lendemain au matin, tout le pâturage était couvert d'une épaisse couche de givre, et (qu'on juge de la rusticité des animaux à la montagne!) nous dérangéames à peu de distance du chalet un troupeau de bêtes à cornes qui avaient passé la nuit en plein air: les places occupées par leurs corps formaient seules des taches vertes sur la blanche uniformité du givre!

Quittant le 30 juillet à 5 h. du matin les chalets de la Sassière, nous nous élevons, par le chemin bon et fréquenté du col de la Goletta, dans un vallon charmant, entre les schistes noirs de la Sassière à gauche, et des rocailles herbeuses qui précèdent les pentes du Dôme, à droite. A 5 h. 45 min. nous arrivons au bord du lac de la Sassière et nous commençons à apercevoir devant nous la large ouverture du col de la Goletta, et les blanches draperies de la Tsanteleina. Le baromètre marque 572 millimèt. et je l'observe avec soin, comptant y trouver un nouvel argument pour la question des 3,606 ou 3,617 au sommet; mais, en dépit de la teinte azurée que va garder le ciel toute la journée, le calme n'est pas encore rétabli dans les hautes régions, et mes observations vont finir par me donner tout à l'heure des résultats inadmissibles. La cote du lac de la Sassière étant à sa rive de 2,446 mèt., comme je me trouve un peu au-dessus, et que l'échelle orométrique me donne 2,380, c'est donc une erreur à enregistrer d'environ 90 mè-



Vallée de Tignes, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Ferrand.

tres, qui correspond bien à celle que j'avais observée hier à Tignes et aux chalets des Sales.

Le chemin que nous suivons gravit la moraine du glacier de la Goletta, bien improprement appelé de Rhêmes sur la carte française, puis à 6 h. 45 min., sur un épaulement baigné des bienfaisants rayons du soleil, nous procédons à la première collation. Remis en marche à 7 h. 40 min. nous abordons le glacier à 8 h. 10 min, et, dès les premiers pas, nous voyons que les effets encore persistants du dernier orage vont nous créer de sérieuses difficultés. En effet, tout le glacier est recouvert d'une couche de 30 à 40 centimèt. d'épaisseur de neige fraîche, sèche et farineuse, n'offrant aucune consistance, mais dissimulant très profondément les crevasses fort nombreuses. Nous avons mis la corde, cela va sans dire, et il faut avancer presque à l'aveuglette, tâtant partout avec le piolet, faisant des zig-zags insensés pour n'avancer que de très peu de chose: tant et si bien que nous mettons une heure quarante minutes à traverser ce malencontreux glacier, qui demande à peine quarante minutes d'ordinaire.

Enfin à 9 h. 50 min. nous sommes sur le col de la Goletta, nous avons devant nous les formes un peu massives de la Granta-Parei, et notre regard s'en va plongeant dans le vallon de Rhêmes. Le baromètre me donne ici 530 millimèt., soit 3,000 mètr. d'altitude à son échelle orométrique, ce qui ferait 3,090 mètr. environ avec la correction observée. C'est à peu près un intermédiaire entre la cote de la carte italienne, 3,120 mètr., et celle de la carte française 3,063 mètr. *In medio...*

Si notre objectif avait seulement été l'ascension de la Tsanteleina, c'eût été une maladresse que de pousser jusqu'au col de la Goletta, et nous aurions dû depuis déjà une bonne demi-heure incliner sur la droite pour aller passer au pied d'un escarpement noirâtre qui fait tache sur le glacier et gagner la gracieuse échancrure du col qui se dé-

coupe là-haut sur le ciel, et où commence la grande calotte glacée de notre montagne. Mais je voulais me rendre compte de la face postérieure de la Tsanteleina, de cet immense bassin supérieur du glacier de Rhêmes, et de la chaîne qui relie l'une à l'autre la Granta-Parei et la Tsanteleina. Nous voilà donc, au col de la Goletta, à tourner à droite et à suivre l'arête de partage des eaux qui forme là un large dos d'âne glacé sans ligne bien précise, mais encore tout parsemé de crevasses.

A 10 h. 15 min. après avoir gravi un petit renflement, nous nous trouvons au point de suture des deux arêtes, et, au bas d'un escarpement abrupt de 40 à 60 mètr. de haut qui nous en sépare, le magnifique glacier de Rhêmes vient mourir à nos pieds.

Quelques pas à gauche pour tâcher de nous mettre à l'abri du vent dans une sorte de niche creusée par le soleil dans l'épaisse couche de glaces qui recouvre le rocher, et nous nous installons commodément pour admirer cet immense amphithéâtre de glaciers, et étudier le chemin que nous nous proposons de suivre cet après-midi pour rejoindre le col de Rhêmes. Ainsi que nous l'avions bien pensé, rien ne sera plus facile, et nous n'aurons qu'un court ressaut de séracs à descendre pour arriver presque de plain-pied au merveilleux portique qui s'ouvre en face de nous.

Nous sommes un peu à l'Est et un peu au-dessous du point de suture, coté sur la carte italienne 3,291 mètr., et 3,279 mètr. sur la carte française. Sur la gauche, la chaîne qui relie la Tsanteleina à la Granta-Parei forme sur le glacier de Rhêmes un escarpement qui va toujours en augmentant à mesure que s'abaisse ce glacier ; de temps en temps des couloirs très rapides le sillonnent, et c'est l'un d'eux, pratiqué en 1878 par M. Yeld¹, qui a reçu le nom,

1. *Alpine Journal*, vol. IX, novembre 1878, n° 62, pp. 100-101.

peut-être un peu ambitieux, de col de la Granta-Parei. A droite, au contraire, l'escarpement va en s'abaissant, jusqu'à ce qu'il cesse tout à fait au beau col de la Tsanteleina, largement ouvert dans les glaces au pied de la pente Nord de la montagne, et qui fait communiquer directement le glacier français de la Goletta avec le glacier italien de Rhêmes, que la carte italienne appelle en cet endroit glacier de Socce.

La grande pente se montre de profil à nos yeux au-dessus de formidables escarpements, qui se continuent encore au revers des crêtes de Quart-Dessus, puis le glacier de Rhêmes escalade par une pente douce la massive pointe de Bazel qu'il vient couronner. Viennent ensuite, dans cet émouvant panorama que je m'empresse de photographier : le large col de Rhêmes, la Pointe de Calabre, le Roc de Bassagne et tout le revers de la chaîne du Bousson, depuis la Pointe de la Galise jusqu'au col du Rousset. Mais le spectacle attirant entre tous, c'est celui de cet immense fleuve de glaces qui tapisse la vallée et le revers de toutes ces cimes, et que j'appelle du seul nom de glacier de Rhêmes, tandis que la carte italienne, faisant des distinctions entre ses différents plans, y marque un glacier de Socce, un glacier de Centelina, un glacier del Fonte, et un glacier de Lavassey.

A notre station, mon baromètre indique une pression de 521 millimèt. $\frac{2}{3}$, soit une cote brute de 3,125 mètr. et avec la correction 3,213 mètr. ; mais cette correction n'est peut-être déjà plus suffisante, car nous sommes ici à peine en dessous de la pointe 3,279-3,291.

A 11 h. nous nous mettons en marche, en suivant l'arête ; nous montons à la pointe 3,279-3,291, qu'en raison de son importance orographique il convient de dénommer, et pour cela le nom de Pointe de la Goletta me paraît tout naturel — encore une première ascension bien facile ; — puis, après deux nouvelles dentelures, nous descendons

au col de la Tsanteleina que nous atteignons à 11 h. 30 min. Le baromètre y marque 525 millimèt. $\frac{1}{4}$, soit une cote brute de 3,070 mètr. qui, avec la correction, ferait 3,160 mètr. : la carte italienne lui donne 3,167 mètr.

C'est là que le véritable travail va commencer, et, pour être plus libres, nous laissons dans les rocailles de la fin de l'arête les sacs et tout ce qui ne nous est pas absolument nécessaire au sommet. La taille des marches commence à 200 mètr. à peine du col, et mes deux braves guides se relaient à tour de rôle pour tracer dans la neige durcie, et par-ci par-là dans la glace découverte, les lacets qui doivent nous amener au sommet. De temps en temps on est obligé de se rapprocher très près des rochers qui dominent le glacier de Rhêmes, la pente va en se redressant tout le temps, et il ne faut pas craindre le vertige. Un vent glacé et violent rend réellement douloureuses les haltes que nécessite la taille des marches ; enfin cette pente qui a paru si longue et si fastidieuse à M. Bobba qui l'a franchie en deux heures, et que M. Coolidge n'avait mis avec une bonne neige qu'une heure et quart à gravir¹, nous demande deux heures cinquante minutes d'efforts incessants, et ce n'est qu'à 2 h. 20 min. que nous sommes au sommet de la Tsanteleina.

A l'inverse de nos prédécesseurs français, c'est le point culminant de l'arête que nous atteignons tout d'abord, et nous prenons pied sur les rochers à côté du cairn de M. Bobba. Ces rochers sont bizarres. Nulle part on ne sent la roche en place. La partie culminante est formée d'énormes blocs rougeâtres d'une sorte de gneiss chaudement coloré, soudés ensemble par la glace. L'arête supérieure, qui n'a pas de largeur bien appréciable, et qui n'est que la ligne de coupe du plan de glaces que nous venons de gravir avec le plan rocheux qui domine et termine le glacier de Quart-Dessus, a une vingtaine de mètres de longueur avec une

1. *Alpine Journal*, vol. IX, novembre 1878, n° 62, p. 101.

très légère inclinaison. Nous la suivons, et arrivés à son extrémité nous voyons alors qu'elle se déprime de quelques mètres par une belle selle de neige dont l'autre côté forme un dôme neigeux qui peut avoir 5 à 6 mètres de moins que nous et être éloigné de nous d'une trentaine de mètres au plus. Dans ces conditions, que j'examine avec d'autant plus de soin qu'elles avaient déjà attiré mon attention du haut de la Sassièrè, et m'avaient été signalées par mon guide Roderon après son ascension d'il y a quelques jours en compagnie de M. l'abbé Favrichon, il me paraît impossible de considérer là deux pointes différentes séparées par un col, mais bien une seule et même arête, un seul et même sommet, moins large et moins dentelé que l'Albaron ou la Levanna.

Maintenant, c'est là évidemment affaire d'appréciation, comme le dit très justement M. Dulong de Rosnay dans la note insérée au *Bulletin* du C. A. F. de novembre 1889, p. 277. De combien faut-il que deux points appartenant à la même cime soient distants pour faire deux pointes différentes? Quelle profondeur doit être celle de la dépression qui les sépare? Il n'y a pas de code pour régler tout cela. Mes prédécesseurs avaient estimé à 11 mètres la différence de niveau de leurs deux pointes : moi je l'estime seulement à 5 ou 6. Mais admettons même qu'ils eussent raison, comme la dépression séparative n'a pas plus de 2 mètr. au-dessous de la plus basse, ainsi qu'on peut presque le mesurer sur le panorama que j'en ai relevé, je conclus, avec M. Coolidge, M. Bobba et les ingénieurs de la carte italienne, à l'existence d'une seule cime, allongée d'une cinquantaine de mètres dans le sens de l'Est à l'Ouest, avec inflexions peu importantes, et dont le point culminant est à l'extrémité orientale¹.

1. Voici à ce sujet les observations de M. Nichols lors de son ascension de 1865 (*Alpine Journal*, vol. II, page 395) :

« ... A 9 h. 15 min., nous arrivâmes sur le sommet de la montagne.

Cet examen fait, je descendis de 2 à 3 mètres dans les rocailles au Sud pour me mettre à l'abri du vent du Nord et me reposer aux bons rayons du soleil de la continuelle dépense de forces que je venais de faire.

Le baromètre n'aurait pas dû être fatigué : cependant il a beaucoup faibli, et sa pression accuse ici 501 millimèt. et demi, soit à l'échelle orométrique 3,440 mètr., et avec la correction de ce matin 3,530 mètr., ce qui est évidemment insuffisant, et ne me permet surtout pas de trancher la question 3,606 ou 3,617. Mais j'ai déjà dit ce que je pensais de cette seconde cote, que ne donne aucun document de contrôle.

Un peu remis, je dresse l'appareil, et je m'occupe à relever tout ce que je peux prendre de notre admirable panorama sans m'exposer au vent du Nord qui continue à siffler avec violence.

Nous trouvâmes qu'il consistait en deux pics rocheux, se redressant à peine au-dessus d'une arête unie de neige, d'une longueur d'environ 50 yards, qui les réunissait, courant à peu près de l'E.-N.-E. au S.-S.-O. Le sommet de l'Est, le plus éloigné, était le plus élevé de quelques pieds. Le gravissant d'abord, nous y consultâmes le baromètre qui marquait 19,426, temp. 40° (Fahrenheit), air 30,2°, d'après comparaison avec Aoste 11,861 pieds pour la hauteur de la montagne. »

L'auteur anglais ajoute en note : « Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai pu examiner une photographie partielle de la carte de l'État-major français, non encore achevée. La Sainte-Hélène n'est pas très bien représentée, mais, sur le point qui paraît être figuré comme le sommet, est indiquée la hauteur de 3,606 mètr. ou 11,831 pieds. »

Puis le texte continue : « Nous revînmes ensuite sur le pic de l'Ouest qui nous offrait plus de place pour y demeurer... Nos guides, en gens avisés, se mirent à se réchauffer en édifant un homme de pierre, grâce auquel le petit pic dépassa bientôt de quelques pieds le pic le plus élevé. »

Cette mention humoristique traduit bien le sentiment de l'auteur (qui ajoute plus loin qu'il est resté quatre heures à cette place) que la différence de niveau des deux points est très faible, et dans la première esquisse de sa carte jointe à son article, il ne reproduit pour sa Sainte-Hélène que la cote 11,831 pieds, admettant par conséquent la hauteur 3,606 de la carte française comme plus exacte que son observation barométrique de 11,861 pieds.

Le panorama de la Tsanteleina est moins étendu comme lointains, moins planant que celui de la Grande-Sassière, mais je le trouve plus saisissant. De même que de la Sassière, on voit le Cervin, le Mont-Rose, etc., les Alpes Suisses d'un côté, les Alpes Dauphinoises de l'autre ; mais il est convenu que je ne m'occupe pas de ces infinis. A l'Est nous sommes pour ainsi dire en surplomb au-dessus de l'immense nappe du glacier de Rhêmes, et nous distinguons au delà tout le massif du Grand-Paradis, se profilant au-dessus de la chaîne du Bousson et du Gran Vaudala. Curieuse est l'inflexion de la chaîne frontière qui nous rattache au Bousson : sous nos pieds elle descend tout droit vers le Sud, d'abord à cette coche que M. Bobba a prise pour exécuter sa descente, puis à la première dentelure de la crête de Quart-Dessus (3,474 mèt.). Là elle contourne en quart de cercle sa lame de scie et, après une seconde dentelure notable, prend franchement la direction de l'Est pour s'abaisser par une arête neigeuse à la dépression cotée 3,355 sur la carte italienne, d'où se relève dans la même direction la large croupe de Bazel (3,443 mèt.). Cette croupe nous cache le col de Rhêmes, et laisse seulement surgir la Pointe de Calabre (3,363-3,276 mèt.), qui est déjà entièrement à notre Orient. La courbe se prolonge jusqu'au Roc de Bassagne (3,232-3,224 mèt.), dont l'une des deux cornes forme la plus grande convexité de cet arc ; puis elle vient se souder à la Pointe de la Galise en reprenant un peu la direction du Midi. Alors les crêtes du Grand-Cocor, la Cime de la Vache, la Cime d'Oin, la Grande Aiguille-Rousse reviennent en un nouveau zigzag au-dessus de notre croupe de Bazel, et là nous retrouvons au Midi les dentelures du massif de l'Iseran et celles des chaînes de Maurienne, qui nous sont trop familières pour qu'il y ait à en recommencer l'énumération. Les Levanna, la crête du Mulinet, la Ciamarella, l'Albaron, Charbonnel et la Pointe de Ronce émergent de cette forêt de pics, tous neigeux, tous étincelants, tous sublimes.

Au Sud-Ouest nous sommes au-dessus du glacier de Quart-Dessus qui vient se souder à nos blocs, et à l'Ouest, au-dessous de la Grande-Motte, nous voyons la Cime du Santet (3,473 mèl.), sommet de l'une des arêtes qui encadrent le glacier de Derrière-le-Santet, et la courbe élégante qui vient la joindre à l'extrémité occidentale de notre cime.

Vers le Nord, après le plan lointain du Mont-Pourri, c'est notre station de l'année dernière, la belle Sassièrè, qui se dresse, merveilleusement blanche, et projetant vers nous cette arête aiguë qui limite le glacier de Bassac-Déré, tandis que fuit plus vers le Nord encore la chaîne frontière qui porte la Pointe de la Sassièrè (3,656-3,653 mèl.), la pointe 3,609, et jusqu'à la Becca di Suessa (3,421 mèl.), où une nouvelle inflexion la dérobe à nos yeux, ainsi qu'à l'objectif.

Oui, c'est bien là le vrai belvédère pour saisir le mécanisme de toute cette partie de la frontière. De la Pointe de Bazel on plongerait mieux sur le haut bassin de l'Isère, mais on n'en comprendrait peut-être pas si bien la structure.

Mais nous sommes arrivés bien tard sur la pointe superbe, le soleil commence à décliner, et il nous reste une longue traite à fournir, car l'examen que nous avons pu faire du glacier de Rhêmes n'a fait que nous confirmer dans notre intention de le traverser pour rejoindre le col de Rhêmes. Mes guides, plus raisonnables que moi, me forcent à partir à 3 h. 30 min. ; nous repassons au point culminant, laissant notre carte au point où nous avons séjourné, et nous revoilà sur la grande pente. Les premiers pas sont émouvants, mais les marches sont bonnes, et nous ne mettons que cinquante minutes à descendre ce dont la montée nous avait demandé près de trois heures.

A 4 h. 20 min., au col de la Tsanteleina, nous retrouvons les sacs et les provisions, auxquelles nous nous hâtons de faire un honneur mérité. Le baromètre y est revenu aussi

à de meilleurs sentiments, car il retrouve sa cote de 525 millimèt. $1/4$, dont nous avons indiqué la concordance avec le nivellement italien.

A 5 h. nous nous mettons en marche pour rejoindre le col de Rhêmes, et nous nous apercevons avec un plaisir extrême qu'ici l'orage d'il y a trois jours n'a pas semé de neige fraîche, et que la bonne neige de l'hiver, solide sous le pied, va nous fournir un trajet aussi facile que rapide. Nous descendons en biais sur la droite la partie haute que la carte italienne appelle le glacier des Socce; puis, arrivés à un ressaut qui est le prolongement de l'escarpement de Bazel et qui limite la portion plus basse dite glacier de Centelina, nous trouvons dans les séracs un passage facile. Alors, nous n'avons plus qu'à remonter par une pente douce en suivant la base des escarpements qui s'accroissent de plus en plus jusqu'au splendide col de Rhêmes (3,063-2,101 mètr.), que nous atteignons à 5 h. 40 min., et quand, en nous retournant, nous voyons en arrière la chaîne escarpée de la Granta-Parei et le col de la Tsanteleina, notre point de départ, nous sommes stupéfaits d'avoir parcouru un tel espace en si peu de temps.

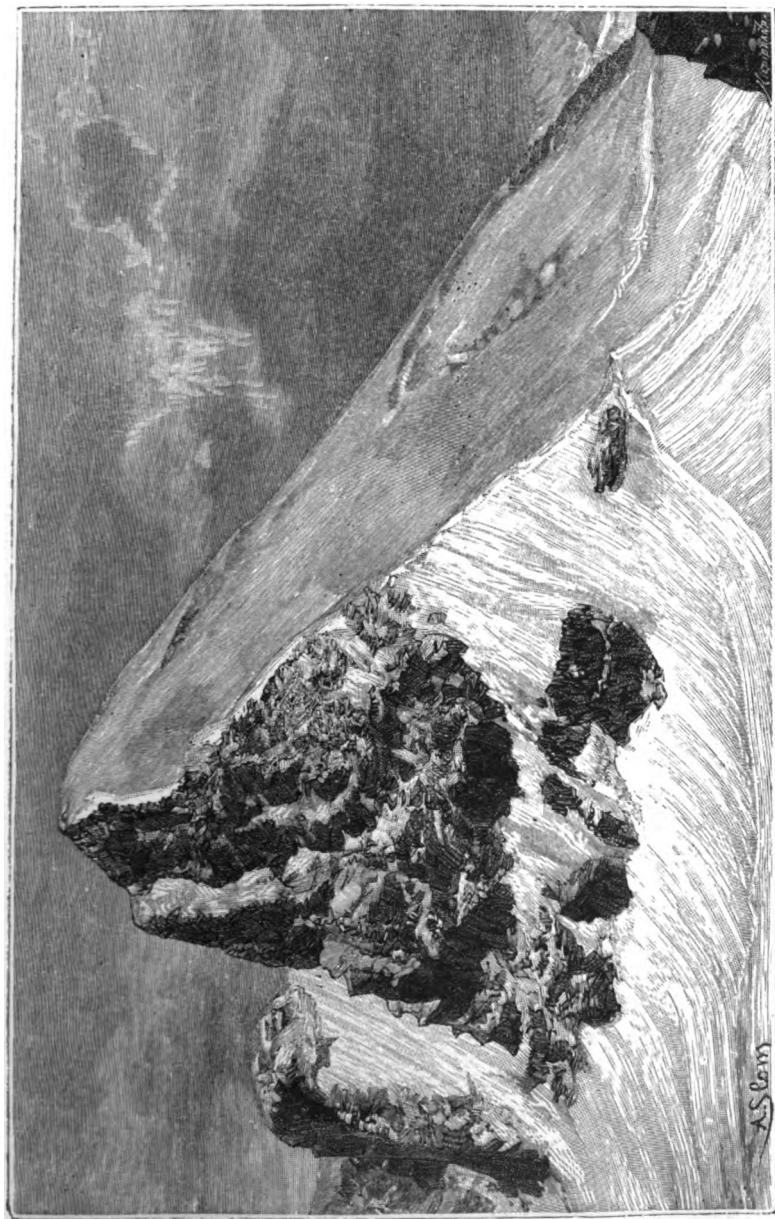
J'emploie ma dernière plaque à prendre une vue du massif de l'Iseran, aux neiges empourprées par le soleil couchant, puis à 6 h. nous commençons la descente bien connue du col de Rhêmes. A 6 h. 20 min. nous étions au bas du glacier, à 6 h. 40 min. au bas de la moraine, à 7 h. à l'extrémité du petit vallon, où un bouquetin nous regarde de très près avec le profond dédain qu'ont les animaux de la montagne pour les gens qui ne portent pas de fusil; puis, descendant à la course dans l'obscurité qui commence la rude pente de prairies rocailleuses, nous atteignons à 7 h. 45 min. le chemin de la Galise à l'entrée du Malpasset, nous repassons à 8 h. 25 min. au Fernet, et nous rentrons à 8 h. 55 min. à Val-d'Isère, où l'excellent souper de M^{me} Morris commençait à s'im-

patienter. Dernière observation tout en souplant : le baromètre marque 616 millimèt., ce qui donne à son échelle 1,775 mètr. ; c'est à peu de chose près notre différence appliquée depuis le matin et juste partout, sauf au sommet de la Tsanteleina, Val-d'Isère étant à 1,850 mètr., et l'hôtel Morris à quelques mètres de plus que le point coté sur la carte.

LES CHEMINS D'ACCÈS DE LA TSANTELEINA

On comprendra sans peine que le lendemain d'une aussi rude journée ait été, dans nos projets, consacré au repos. Aussi, malgré l'engageante pureté de l'atmosphère, nous bornâmes-nous le 31 juillet à une promenade sur les pentes du Grand-Vallon, contrefort du signal d'Iseran, ascension anodine qui nous permit d'examiner tout à notre aise la face méridionale de notre conquête de la veille et d'en relever un très beau panorama.

Maistout en flânant avec mes guides, nous philosophions et nous considérions que de huit ascensions alors faites de la montagne, bien peu s'étaient effectuées par la même voie, et encore bien souvent les ascensionnistes, ennuyés des difficultés qu'ils avaient eu à vaincre pour monter, avaient-ils cherché un autre passage pour descendre. C'est ainsi que MM. Nichols et consorts sont montés à peu près par l'arête occidentale qui nait entre les lacs de la Sassièree et du Santet ; — que M. Coolidge (5 août 1878) s'est élevé par la partie la plus occidentale de la pente Nord ; — que M. Arnollet, monté par l'arête Sud-Ouest entre les glaciers de Derrière-le-Santet et de Quart-Dessus, est descendu par une voie intermédiaire entre les itinéraires Nicholset Coolidge ; — que M. Vallino, après avoir remonté pendant quelque temps la face Nord, n'a pas craint d'achever son ascension par les précipices qui dominent le glacier de Rhêmes ; — que



La Tsanteleina vue de la Pointe de la Goletta, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Ferrand.

M. Bobba, après être monté par la partie orientale de la face Nord, a rejoint le glacier de Rhêmes par un couloir effrayant; — que M. Dulong de Rosnay a cru devoir revenir à la route Nichols, M. l'abbé Favrichon y faire quelques variantes peu importantes, et que nous-mêmes nous avons repris le chemin Bobba.

Et cette diversité d'itinéraires n'était cependant pas un argument en faveur de la facilité d'accès de la montagne, chacun ayant rencontré à son entreprise des difficultés qu'il traduisait plus ou moins vivement. Si donc la montagne n'était pas commode, et si personne n'avait encore trouvé de chemin qui ralliât les suffrages des autres, la conclusion qui en dérivait était qu'on n'avait pas encore trouvé le vrai chemin. Aussi scrutons-nous de l'œil et de la lunette la face Sud de notre montagne, en vertu de cet axiome bien connu que pour les hautes cimes, c'est la face Sud qui est généralement la face d'ascension.

A force d'attention, je crois fort que nous avons enfin trouvé le vrai chemin, et, si rien ne m'en empêche, je compte bien l'essayer dans la campagne de cette année. Bien d'autres garderaient pour eux cette indication, mais un tel sentiment n'est pas le mien, et si quelque collègue me devance sur cette voie et arrive au sommet en suivant mes avis, loin d'en être jaloux, je serai au contraire satisfait de voir justifier mes indications.

Le départ doit se prendre de Val-d'Isère, et il faut suivre le chemin du col de la Bailledda, jusqu'à la terrasse de prairies qui précède ce col. On prolonge alors cette terrasse dans la direction de l'Est, et on arrive aux moraines inférieures du glacier de Quart-Dessus qui sont généralement recouvertes d'un beau névé se relevant vers les crêtes de Quart-Dessus. C'est en remontant ce névé dans la direction de ces crêtes, presque jusqu'au pied des escarpements, puis en revenant sur la gauche et en franchissant par des corniches qui nous ont paru faciles la barre de rocs qui soutient le glacier de

Quart-Dessus, qu'il faut prendre pied sur ce glacier. De là, en se tenant sur sa partie orientale, on aurait, pour gagner l'orifice du couloir Bobba et le sommet, des pentes moins accentuées que celles de la face Nord, et l'ascension serait plus directe et plus courte. Je suis persuadé, et mes guides sont de mon avis, que c'est là le vrai chemin de la Tsanteleina.

A la fin de ce même mois d'août 1889, le 29, M. Coolidge montait au col de Rhêmes, et de là, par une grande fissure que j'avais bien examinée à mon tardif passage, il s'élevait sans peine au sommet de la Pointe de Bazel; puis, passant par la dépression 3,355, il gravissait les crêtes de Quart-Dessus et ne s'arrêtait, en raison de l'heure avancée, qu'en un point d'où il ne voyait plus de difficultés pour atteindre le sommet de la Tsanteleina. Ce serait donc encore une route pour cette cime, mais certainement plus compliquée et plus longue que celle que je viens d'exposer.

RETOUR

Le temps que nous pouvions consacrer aux excursions de Tarentaise touchait à sa fin, et nous avions maintenant achevé la reconnaissance de cette curieuse partie de la chaîne frontière qui s'étend entre la Galise et la Sassièrè.

Le 1^{er} août nous prenions congé de nos hôtes Morris et, séduit par l'enthousiaste description de M. Arnollet, c'est par les cols combinés de la Tourne et de la Grasse que je revenais au Bois de Champagny, à Brides et à Moutiers. Ce passage de la Tourne est réellement fort curieux, et le beau temps dont nous y jouîmes me permit encore de prendre sur les massifs de la Sassièrè et de la Tsanteleina une photographie d'ensemble qui est la justification du talent de dessinateur de notre collègue Greyfié de Bellecombe. On se souvient en effet que ce compagnon de

M. Arnollet dessina du col de la Tourne le massif de la Tsanteleina, et ce dessin, publié à la page 183 de l'*Annuaire du Club Alpin Français* de 1882, est une reproduction très fidèle de mon panorama, et par conséquent de la nature.

Au point de vue qui me préoccupe toujours dans ces études de la chaîne frontière, celui du perfectionnement de nos cartes, on a vu au cours de ce récit qu'il y a encore bien des progrès à réaliser. Mais on s'en occupe, et, en vérifiant avec soin la carte italienne, en ne la suivant pas aveuglément comme l'a trop fait la carte du service vicinal, en corrigeant ses fautes et ses lacunes comme elle a déjà corrigé une grande partie de celles de la carte française, on finira par avoir, même pour ces régions tourmentées, un instrument d'une parfaite exactitude; si je puis y avoir contribué pour une faible part, soit par ces études, soit par les nombreux panoramas se recoupant sous des angles divers que j'ai photographiés de leurs principaux points, j'aurai été largement payé de mes peines.

H. FERRAND,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Tarentaise et du Mont-Blanc).

II

ASCENSION DU MONT-TONDU

(3,196 MÈT.).

Le temps n'est pas loin de nous où l'ambition suprême de tout homme bien né allait à devenir moutardier du pape ou chambellan du roi. S'il est présomptueux d'admettre que des générations entières se soient en cela grossièrement trompées, n'est-il pas juste d'accorder quelque attention à des pics peu importants par eux-mêmes, mais qui jouissent du privilège de s'élever à l'ombre des cimes souveraines et sous le reflet de leurs neiges radieuses?

Il en est ainsi, je crois, de plus d'une montagne délaissée jusqu'à ce jour, bien que située à proximité du Mont-Blanc. Mais, dira-t-on, votre monarque est bon prince et d'abord facile. S'il ne va pas s'asseoir, et pour cause, sous le chêne de Saint-Louis, du moins n'exige-t-il pas de lettre d'audience. Qu'avons-nous donc à faire avec les gentils-hommes de la chambre? Je répondrai d'abord que ces subalternes sont gens estimables et dignes d'être fréquentés pour eux-mêmes, ensuite que monter au Mont-Blanc n'est pas la seule ni même la meilleure façon de le connaître. Il faut le voir sous toutes ses faces, de près et de loin. Et qui peut dire, avant de l'avoir essayée, ce qu'une pareille étude promet d'enchantements et de surprises? On a dit avec

raison de telle montagne de second ordre, comme la Dent du Midi ou le Muveran, qu'elle recélait dans ses vallons et ses contreforts de quoi charmer et occuper toute une existence. Combien cela n'est-il pas plus vrai de la cime qui avant toute autre doit nous intéresser, comme alpinistes et comme Français ?

C'est au Brévent, au Buet, au Mont-Joli, au Cramont, que le grand nombre des touristes va contempler la montagne géante. On ne saurait à coup sûr les en blâmer. De tous ces points le massif du Mont-Blanc, si bien délimité par la nature, forme un ensemble panoramique déployé sur une moitié d'horizon. Rien de mieux au point de vue de l'ingénieur et du cartographe : on peut jauger les glaciers, nombrer les aiguilles. Mais le Mont-Blanc, placé sur la même ligne que ses satellites, n'apparaît pas avec la majesté qui lui appartient. Ce n'est qu'un tambour-major dans le rang, *primus inter pares*. Le Mont-Fleuri, l'Aiguille de Varan, sont déjà préférables. Grâce au changement de direction que subit la ligne de faite au Dôme du Goûter, le Mont-Blanc bénéficie à la fois d'une altitude et d'une proximité plus grande, et sa supériorité s'affirme avec plus d'éclat. Mais n'obtiendrait-on pas un effet plus heureux, plus artistique, si toutes les aiguilles venaient se grouper dans un espace restreint, et servir à la coupole suprême de contrefort et de piédestal ? Il suffit d'aller se placer dans l'axe de la chaîne pour répondre à cette question, et ceux qui auront joui d'une matinée sereine au sommet de Lancebranlette ou de la Dent de Morcles, la résoudront volontiers par l'affirmative.

A tort ou à raison, la génération actuelle exige davantage. C'est peu pour elle qu'une vue du Mont-Blanc, si elle n'est acquise au prix d'une belle escalade et complétée par un riche premier plan de glaciers. C'est dans la chaîne même du Mont-Blanc qu'il faut faire un choix si l'on veut réaliser cette double condition. Toutes les grandes aiguilles

seraient dignes de prendre part au concours; mais la plupart, trop difficiles d'accès, ne peuvent séduire que de rares adeptes. Les traiter de mâts de cognac serait encourir la juste indignation des vrais alpinistes; à les recommander comme belvédères on ferait fausse route. Nul n'est jamais monté au Géant ni au Charmoz pour voir quelle figure ferait de là-haut une autre montagne. Le Pic du Tacul, l'Aiguille des Grands-Montets, offrent de merveilleuses perspectives. Mais dominés de trop près, humiliés par le voisinage écrasant des Jorasses et de l'Aiguille-Verte, ils ne donnent pas à un degré suffisant le sentiment de l'espace et de la hauteur. Veut-on compléter une belle vue du Mont-Blanc par un horizon vaste, dégagé, n'encourir ni péril ni fatigue appréciable, pouvoir, sans assistance étrangère, initier un ami aux splendeurs de la haute montagne, il faut aller aux extrémités du massif, aux dernières pointes rocheuses émergeant des neiges avant la chute inéluctable vers les vallées. Le poste avancé du côté du Nord est tenu par la Pointe d'Orny. Justice lui a été rendue depuis longtemps par les grimpeurs suisses. La montagne qui occupe la position correspondante vers le Sud est en entier sur le territoire français et se nomme le Mont-Tondu. Nombre de touristes ont franchi le col qui porte le même nom et s'ouvre à la base orientale du pic. Combien s'étaient détournés pour en gravir la plus haute cime avant l'excursion que j'y ai faite le 21 août dernier? Pas un, si j'en crois le silence des publications alpines et l'absence de cartes de visite au sommet. Absolu ou relatif, ce délaissement est injuste, et j'espère le démontrer.

Le Mont-Tondu ne mérite pas plus ce vilain nom que toute autre montagne d'altitude équivalente. Je crois cependant qu'il est sensible au reproche, car il s'y dérobe le plus souvent qu'il peut en se coiffant de nuages. Qu'un bon vent du Nord ou de l'Est le débarrasse de sa perruque vaporeuse, et rien n'est plus facile que de le voir. Il doit à sa

projection énergique en dehors du reste de la chaîne d'apparaître dans l'axe de la vallée de Montjoie. Il concourt avec le Dôme de Miage à encadrer les sites lumineux et verdoyants qui font le charme de Saint-Gervais. S'il n'étaie pas comme son voisin un large rideau glaciaire, il n'est pas non plus dénué de toute parure. Lui aussi a sa couronne de neiges virginales, coquettement redressée en une arête courbe, dont le pur modelé et les ombres transparentes attireront au soleil couchant les yeux de l'artiste. Si chez celui-ci le dilettante est doublé d'un observateur attentif, une surprise l'attend quand il aura franchi le Plan-Jovet dans la tournée classique du Mont-Blanc. Le dôme de neige, un instant caché, se remontre ; mais, relégué dans un rang subalterne, il doit se contenter de la côte 3,156 mètr. inscrite sur la carte. A son revers, jusqu'alors invisible, se soude une palissade granitique, aux flancs verticaux, qui va s'élevant progressivement, et dont l'extrémité Sud, vraie cime du Mont-Tondu, domine à pic les déserts pierreux du col d'Enclave. Quelques talus d'avalanche rompent seuls de ce côté la monotonie des pentes.

Qu'on gravisse le col de la Seigne, et la même silhouette reparait en ordre inverse. L'âpreté des rocs ne s'est point adoucie, et il devient clair qu'on ne peut accéder à la pointe extrême qu'en suivant la crête. A sa base est une terrasse, occupée en partie par un petit glacier, chemin tout indiqué pour qui veut abréger le tour du Mont-Blanc. Franchir ce glacier n'est rien ; mais à son origine règne une muraille continue, dont le point faible n'est pas visible au premier coup d'œil. On le trouve cependant, et une courte escalade porte le voyageur sur le col du Mont-Tondu. La vue est superbe au Nord sur le névé de Trélatête et les cimes de premier rang qui l'encadrent. Le paisible bassin neigeux par où s'effectue la descente manque bientôt sous les pas et va rejoindre le courant principal sous forme de bosses de glace convexes et crevassées. Si les chaleurs

d'un long été ont dégarni de neige les deux rives, on pourra se trouver dans le cas de jouer sérieusement du piolet. De toute manière on atteindra le plateau central de Trélatête et bientôt après le pavillon, où l'on trouve toujours bon accueil et crème savoureuse. De cette aimable et rustique auberge on a le choix des sentiers pour rentrer dans la vallée de Montjoie. Êtes-vous pressé ? Une heure de descente directe vous mène aux Contamines. Êtes-vous de loisir, et capable de vous démêler dans les détours brusques et les éclipses perfides d'un sentier de forêt ? Il vaudra mieux prendre, sur une arête de gazon, la direction de Nant-Borant. Vous pourrez mettre le même temps pour y arriver, si peu que vous vous laissiez séduire par la beauté de la vue, l'ombrage des sapins et le fracas des cascades.

Le clubiste qu'aura une fois mordu au cœur l'ambition grimpeuse n'accomplira pas ce tour du Mont-Tondu sans éprouver le désir d'en fouler la cime. J'avais cédé comme un autre à cette loi de nature ; mais, après quatre visites au pavillon de Trélatête, mon projet n'avait pas encore reçu d'exécution. De ces ajournements multiples il fallait accuser les caprices du ciel, et aussi, je dois le dire au risque de faire tort à mon client, l'attrait de cimes plus hautes et plus renommées également à portée du pavillon. Je m'y retrouvai le 20 août dernier en compagnie de MM. Émile Picard et Maurice Baudry. Le résultat de notre conseil de guerre fut encore défavorable au Mont-Tondu. On condescendit à peine à le classer comme pis aller pour le cas où l'incertitude du temps nous imposerait un départ tardif. Mais le lendemain, à 2 heures du matin, le plus idéal des clairs de lune argentait les gazons et mettait en relief l'âpreté des rocs. Quand un coup d'œil jeté à la fenêtre m'eut révélé cet état de choses, je me mis en devoir d'éveiller toute la maison une heure plus tôt qu'il n'était convenu, et de proclamer que, vu les circonstances, nous ne pouvions viser moins haut qu'à l'Aiguille du Glacier (3,834 mètr.).

Cette opinion ne trouva pas un écho aussi unanime qu'il l'aurait fallu. Émile Picard se déclara indisposé. En vain nous cherchâmes à le convaincre que la marche et la fraîcheur matinale seraient pour lui un remède souverain. Craignant d'être pour nous une entrave, il refusa de nous accompagner même au Mont-Tondu. Ce désistement imprévu changeait du tout au tout la situation. Il n'est pas besoin d'être adonné au sport vélocipédique pour saisir la différence entre la troisième roue d'un tricycle et la cinquième roue d'un carrosse. M'engager dans une longue traversée de glaciers seul avec Maurice Baudry, que je n'avais jamais vu à l'épreuve, c'était encourir une responsabilité sérieuse. Moins que tout autre je pouvais l'ignorer, ayant passé il y a une dizaine d'années par les anxiétés les plus vives, au cours d'une excursion entreprise avec mon frère sur ce même glacier de Trélatête. Toutefois, après réflexion, notre premier dessein fut maintenu, sous la réserve que l'on ne s'obstinerait pas contre le mauvais temps ou les autres chances contraires qui pourraient surgir.

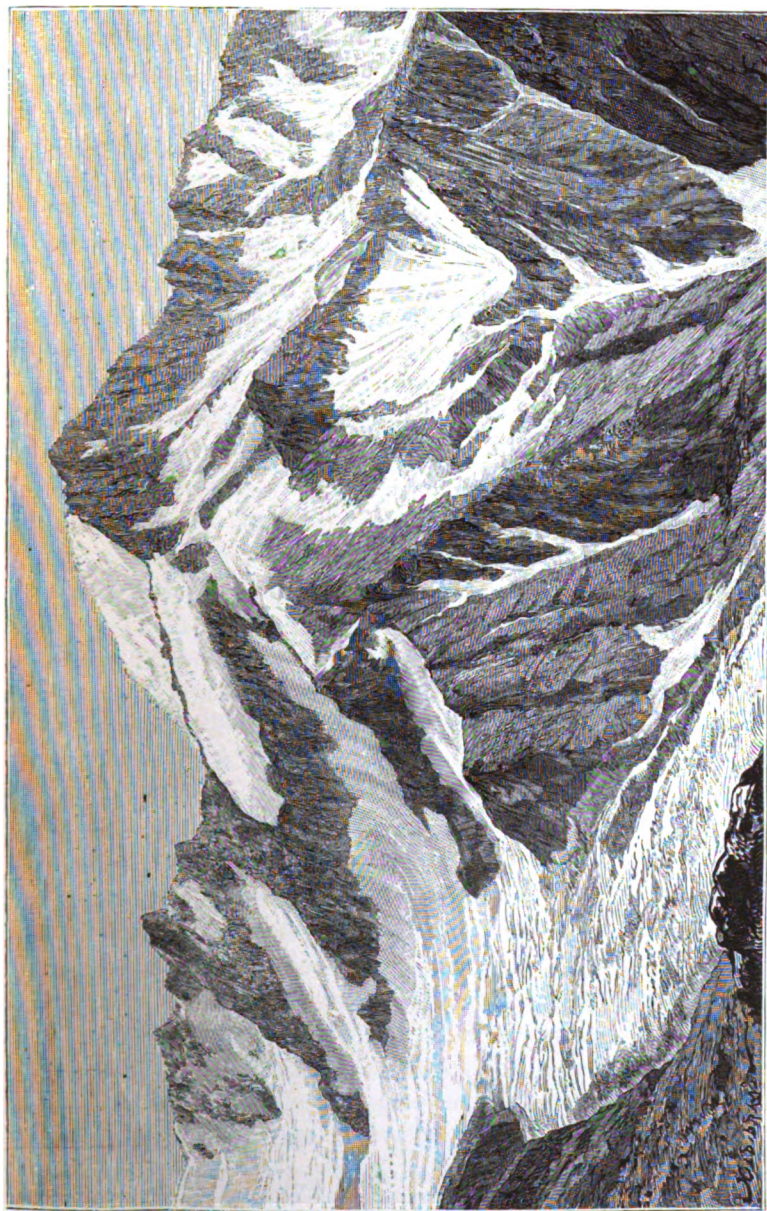
Une bonne heure s'était passée en délibérations, et la clarté de la lune avait fait place à celle de l'aurore. Nous n'eûmes donc pas à faire preuve de flair ou de mémoire pour retrouver la corniche étroite, agrémentée d'une rampe en fer à demi descellée, par où l'on accède sur la glace ¹. Le premier plateau fut franchi aussi vite que le permit le verglas matinal, mais la dénivellation accentuée qui se présente ensuite marque le début d'une épreuve plus sérieuse. Encaissé entre deux bosses rocheuses, le glacier est profondément disloqué sur ses deux rives. Celle du Nord est un labyrinthe confus et inextricable. Celle du Sud

1. De l'inspection de ce passage, il résulte que le glacier de Trélatête est plus volumineux aujourd'hui qu'il y a dix ans. Le progrès est peut-être plus manifeste en ce qui concerne les glaciers voisins de Miage et de Bionnassay. Celui-ci aurait gagné cinquante pieds d'épaisseur dans sa partie basse, au dire des gens du pays, d'accord sur ce point avec mes souvenirs.

est fendue en crevasses étonnamment larges et régulières qui courent parallèlement sur plusieurs centaines de mètres de longueur. Leurs profondeurs béantes ouvrent de saisissantes échappées sur le monde glaciaire. Autant il est facile de les côtoyer, autant il l'est peu de les franchir. On doit se rejeter sur le centre, où les deux réseaux de crevasses, fondus et entremêlés, doivent se faire des concessions réciproques, et finissent par livrer au prix d'une infinité de détours un passage facile.

A qui n'est pas prévenu cette montée semble éternelle. Mais cette impression décourageante s'efface quand on voit s'ouvrir, à deux heures du pavillon, le plateau central du glacier, qui tourne à angle droit vers le Nord. Purs névés à gauche, précipices et séracs suspendus à droite lui forment un grandiose entourage, splendide quelquefois, sinistre à cette heure, car le jour n'a pas tenu les promesses de la nuit. Des nuages sombres ont envahi le ciel et font tourbillonner la neige autour des cimes. A peine au couchant un furtif rayon de soleil glisse-t-il encore sur les rochers de la Tournette et réveille au milieu de cette nature glaciale et désolée le souvenir des paysages riants du lac d'Annecy.

En face, nous dominant d'un millier de mètres, l'arête méridionale de l'aiguille se développe dans toute sa longueur. Le contrefort rocheux par où j'espérais la rejoindre se trouve à sa base taillé à pic et inabordable. Sur ses deux flancs se précipitent des glaciers latéraux raides et crevassés, celui de gauche surtout, souvent mitraillé par les débris des séracs. La même objection s'applique dans une moindre mesure au glacier de droite, et empêche d'y suivre la direction la plus facile, celle des neiges d'avalanche qui tapissent la rive orientale. Il faut à toute force passer au milieu, où l'enchevêtrement des crevasses exige une tactique prévoyante et une circonspection sévère. Plus d'une fois la glace découverte réclame l'emploi du piolet



Le Mont-Tondou, dessin, d'après un croquis de M. Puisoux.

et fait partager aux bras le travail des jambes. Deux heures s'écoulaient ainsi, sans que nous puissions, à travers la brume, apprécier au juste le résultat obtenu. Voici enfin la bergschrund, depuis longtemps souhaitée. Les ponts n'y manquent pas, et un escalier de 300 marches nous portera sur la crête. Avant d'entreprendre cette rude corvée, nous entaillons dans la pente le petit replat nécessaire au déjeuner. Peut-être le ciel profitera-t-il de cet arrêt pour s'éclaircir? Vain espoir; c'est la neige qui tombe et fait la nuit autour de nous.

En insistant davantage, nous risquons de nous trouver engagés dans de sérieuses difficultés pour le retour. Mieux vaut descendre avant que nos traces ne soient effacées. Ainsi faisons-nous, à grandes enjambées, et une agréable glissade nous ramène à 9 h. 30 min. sur le plateau central. Regagner le pavillon sans autre résultat serait humiliant, d'autant que la menace d'orage est déjà passée, et que les nuages, obstinément adhérents aux cimes, ont repris un aspect bénin. Il est trop tard pour remonter les 500 mèt. que nous venons de descendre et donner un nouvel assaut à l'aiguille. Mais une compensation est possible, et le Mont-Tondu, la chose est claire, n'a été placé là que pour nous l'offrir.

Voici justement à deux pas de nous le glacier latéral qui mène au col du Mont-Tondu. J'ai déjà suivi, il y a quelques années, cette route, qui se fait en entier sur la neige. La face occidentale du pic promet d'être plus intéressante et plus variée. Elle présente une série de terrasses horizontales, dessinées par autant de bandes de névé. De l'une à l'autre les rochers se redressent en murailles abruptes, sillonnées au printemps par d'énormes avalanches. On n'en saurait douter devant les amas de neige durcie et semée de pierres qui couvrent la rive gauche du glacier de Trélatête, et nous offrent pour dix minutes un chemin facile.

Le premier gradin, chargé d'une épaisse tranche de

glace, n'a peut-être pas tout à fait renoncé à l'habitude d'envoyer des projectiles. Nous l'éviterons par un détour considérable vers le Sud, sur des lits de neige dont l'inclinaison, progressivement accusée, fait espérer de belles glissades à la descente. Un petit col, ouvert au bout de cette longue montée, nous découvre une perspective inattendue. Sous nos pieds apparaissent le bassin gazonné du Plan-Jovet et le petit lac Noir, avec sa ceinture de rochers sévères. Plus loin les cimes neigeuses de la Savoie font pour percer les nuages des efforts louables mais couronnés d'un faible succès.

Tournant brusquement à gauche, nous avons affaire à deux étages de rochers séparés par un champ de neige. Le second est raide, un peu disloqué, assez rébarbatif à distance pour nous déterminer à prendre la corde. Mais un couloir inespéré nous livre un passage facile, et toute la stratégie combinée reste sans emploi. Voici enfin les neiges du dôme, vallonnées sur la gauche d'une dépression par où l'on rejoindrait le col du Mont-Tondu, renflées au milieu en une vague superbe dont la crête scintille au soleil, et plongeant à droite en de sombres précipices. Suivre de ce côté la lisière des rocs serait la voie la plus expéditive pour atteindre le sommet du dôme. La ligne de falte, infiniment plus aérienne et plus poétique, eût nos préférences. Les pentes n'y sont guère moins prononcées qu'aux Bosses du Dromadaire, et à du moins on ne tombe pas du haut de ses illusions en trouvant un chemin tout fait. Le nombre des marches taillées avait depuis longtemps passé la centaine avant qu'une inclinaison plus douce nous permit de revenir au mode de progression ordinaire. Sur l'esplanade finale la neige était trop molle pour offrir une installation commode. Nous allâmes nous échouer plus au Sud sur un flot rocheux d'altitude à peu près égale. Un brouillard intense nous dérobait le reste du monde, mais une indiscutable pyramide attestait que d'autres avant

nous avaient trouvé ici l'accomplissement de leurs désirs.

Je tirai ma montre : il était 1 heure passée, ce qui n'est plus, en matière alpine, l'heure des aventures. « Si vous le voulez bien, dis-je à mon compagnon, nous décréterons qu'ici est le vrai sommet du Mont-Tondu, » et je me mis en devoir d'extraire d'une bouteille cachée sous les pierres les noms de nos précurseurs. J'avais parlé trop tôt : quelques doutes flottaient encore dans mon esprit, et un déchirement soudain de la brume vint les changer en certitude. Elle était là, cette palissade dont j'avais autrefois constaté l'existence. L'une derrière l'autre les dents de granit surgissaient avec une âpreté croissante, et finissaient par dépasser notre niveau de 30 ou 40 mètr. Nous n'avions atteint qu'un faux sommet, à l'usage des paresseux, et le devoir, ainsi qu'on l'entend dans l'estimable confrérie des grimpeurs, exigeait qu'on fit au moins une tentative sérieuse pour aller plus loin. La parfaite solidité des rocs, leur texture rugueuse, me donnaient la conviction que nous pouvions exercer sur eux, sans ombre de péril, nos faibles talents, mais je redoutais un peu pour mon compagnon l'effet moral d'une suspension prolongée sur les abîmes. Maurice Baudry, qui n'avait jamais été à pareille fête, se déclara enchanté et prêt à me suivre partout où j'irais. Restait la crainte d'être pris par la nuit et de provoquer des inquiétudes sur notre sort. On résolut, pour y parer, de faire volte-face si, au bout d'une demi-heure, la pointe suprême n'était pas clairement en notre pouvoir. Ce fut à peu près le temps qu'il nous fallut pour l'atteindre, et mes souvenirs alpins ne me retracent guère de moments plus agréables et mieux remplis. Tantôt perchés sur un étroit piédestal, ivres d'air et d'espace, et heureux en même temps de pouvoir explorer les profondeurs d'un regard libre de vertige, tantôt cramponnés à quelque paroi où se trouvaient toujours à point de solides corniches, nous sentions se réduire d'une minute à l'autre l'intervalle qui nous

séparait du but convoité, et nous appelions de nos vœux des difficultés nouvelles, tellement nous nous sentions sûrs de les vaincre.

En parlant de difficulté, je n'entends pas dire que nous ayons trouvé un seul passage pouvant embarrasser un guide sérieux, ou mettre un grimpeur passable dans le cas de réclamer l'assistance d'autrui. Mais les crêtes sont si aiguës, les parois si raides, les saillies si étroites, quoique sûres et nettes, qu'on hésitera toujours, à distance, à croire le trajet possible. Nul danger, du reste, si l'on prend son temps, car partout on peut faire passer la corde par-dessus quelque angle de rocher, et se prémunir ainsi contre les suites d'un faux mouvement. La ligne de falte nous a paru en général le meilleur chemin; on doit cependant en dévier un peu sur la droite dans la première partie du trajet, qui est la plus vertigineuse.

A 2 h. un dernier effort nous place au-dessus de toutes les pointes environnantes. Cinq ou six pierres superposées attestent le passage de quelque chasseur; à cela près, nulle trace d'une ascension antérieure. Peu de vue, ce qui est d'autant plus regrettable que nous serions admirablement placés pour étudier la chaîne du Mont-Blanc et les Alpes Graïes. L'heure s'avancait, et il fallut repartir sans avoir rien découvert que des échappées plongeantes sur les vallons et les glaciers du voisinage. Mais en repassant au premier sommet, une large compensation nous fut donnée, et, derrière le rideau soulevé, nous vîmes resplendir tout le névé supérieur de Trélatête. Des aiguilles qui l'encadrent, et qui d'en bas semblent si fières, à peine était-il question, tant elles étaient dominées de haut par la coupole solitaire et immaculée du Mont-Blanc. Cet aspect est bien connu des touristes qui ont visité la Savoie du Sud, mais nous avions ici l'avantage d'une proximité plus grande et d'un premier plan singulièrement beau. Sous un soleil oblique, à cette heure avancée du jour, le névé qui tapisse le flanc

Nord du Tondou est à lui seul un spectacle enchanteur par la pureté des lignes et la douceur des teintes.

Mon compagnon redoutait un peu la descente de l'arête de neige. Je lui promis qu'en suivant les règles dictées par l'expérience, cette opération serait la plus simple du monde, et l'événement me donna raison. Nous reprîmes à grande vitesse, et le plus souvent par glissades, la route suivie en montant. Trois heures suffirent pour revenir au pavillon, malgré quelques intermèdes de flânerie. Une caravane constituée assez solidement pour ne pas se préoccuper des crevasses cachées préférera sans doute varier son itinéraire en descendant par le col du Mont-Tondou. On pourrait aussi, avec un bénéfice possible d'une demi-heure, passer d'un plateau à l'autre du glacier de Trélatête en suivant strictement la rive gauche au lieu de s'engager dans le labyrinthe du centre. La neige d'avalanche accumulée de ce côté participe bien un peu à la dislocation générale, mais il est à croire que, si l'année n'a pas été trop sèche, elle tient en réserve le plus court passage.

Quoi qu'il en soit de ces variantes, il me semble difficile que l'on suive nos traces sans reconnaître dans le Mont-Tondou un but d'ascension d'un exceptionnel attrait. Il a de quoi satisfaire toutes les catégories de touristes, hormis une seule, celle pour qui un grain de danger et une cote d'altitude sonnante sont des condiments nécessaires. Plus varié d'aspect que l'Aiguille de Bérenger, moins fatigant que le Dôme de Miage, le premier sommet se recommande aux visiteurs de Saint-Gervais qui voudront bien acheter un panorama superbe et une riche collection de tableaux glaciaires au prix d'une facile journée de sept à huit heures. Ceux dont l'ambition monte un peu plus haut, et que l'attrait d'une belle grimpée ne laisse pas insensibles, exécuteront la traversée de l'arête. Ils en rapporteront, avec une confiance plus grande dans leurs propres forces, le désir de tenter davantage.

Notre ami nous attendait, prêt à descendre avec nous aux Contamines. Mais rien ne pressait, et il fut décidé que l'on passerait une seconde nuit au pavillon. Regagner la vallée le jour même d'une ascension n'est pas, quand on peut faire autrement, un heureux calcul. Ces descentes longues et précipitées laissent trop souvent une impression pénible et jettent sur les plus belles courses une ombre fâcheuse. Plus sages, nous irons, en attendant l'heure du souper, nous installer sur un tertre de gazon et jouir d'une soirée limpide, fortune rare dans cette capricieuse année 1889, qui semble avoir gardé pour l'arrière-saison ses plus clairs sourires. Bien d'autres ont pu observer comme nous, d'une station élevée, le charmant contraste des vallées envahies par l'ombre et de la moisson de roses que le crépuscule répand sur les neiges. Mais au montagnard seul la lumière qui s'attarde sur les hautes cimes et leur prolonge ses derniers adieux apparaîtra comme une révélation intime et comme la parfaite image de ce qui se passe en lui-même. Il sentira qu'il a contracté un lien de plus avec ses chères montagnes, bienfaitrices infatigables de son intelligence et de son corps. Lui seul, après un jour d'activité et de lutte, goûtera dans sa plénitude cet état d'abandon et de doux annihilation, cette absorption de toute volonté et de tout effort au sein de la nature, sentiment exquis et indéfinissable que je laisserai à l'auteur des *Poèmes tragiques* le soin de traduire :

Et l'âme, qui contemple et soi-même s'oublie
Dans la splendide paix du silence divin,
Sans regret ni désir, sachant que tout est vain,
En un rêve éternel s'abîme enseveli.

PIERRE PUISEUX,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

ROCHERS & AIGUILLE DE L'ARGENTIÈRE

DU MASSIF DE

BELLEDONNE ET DES SEPT-LAUX

(PREMIÈRE ASCENSION)

Dans mes ascensions assez nombreuses autour d'Allevard, à la recherche de nouveautés, j'avais été souvent attiré par les sommets que la carte d'État-major désigne sous le nom de Rochers de l'Argentière. Ils font partie de la ligne de faite de la chaîne qui, partant de Séchilienne, s'élève rapidement jusqu'à Belledonne, et dont les hautes murailles à pic côtoient longtemps la rivière de l'Eau-d'Olle, pour aller ensuite par dégradations successives reprendre terre au confluent de l'Arc et de l'Isère. Ils sont compris entre le col de la Croix et un col de neige sans nom d'où part la branche droite du glacier de la Combe de Madame. Tout y est pour séduire : leur élévation ne le cède pas de beaucoup à celle des trois cimes reines de la région, Belledonne, le Puy-Gris, et le Rocher-Blanc ou Pyramide ; leur silhouette se profile sur le ciel en une série de dents aiguës ; un charmant glacier leur est adossé au Nord, peu étendu, il est vrai, mais délicieusement encadré, et le seul peut-être de tous les environs qui montre d'aussi belles crevasses larges, bleues et profondes ; enfin leur accès, couvert par des dé-

fenses sérieuses, paraît difficile, et n'avait pas encore été forcé. La masse la plus élevée, dont le sommet est coté 2,917 mèt. sur la carte, est à l'Ouest, directement au-dessus du col de neige ; dans le pays, on l'appelle Aiguille de l'Argentière. Elle a l'aspect caractéristique de la plupart des rochers déchiquetés par une active destruction : on la dirait hérissée de fers de lance inclinés pêle-mêle en tous sens.

Dans de précédentes courses j'avais été reconnaître le glacier de l'Argentière, où je crois qu'on n'avait pas encore mis le pied. Il s'élève très haut sur la pente des rochers, et par conséquent il semblait devoir en favoriser l'accès. La première fois, des bergschrunds trop ouvertes et trop escarpées pour être franchies coupaient toute communication avec les couloirs neigeux qui en descendent. La seconde fois, accompagné du guide Joseph Baroz, j'ai été plus heureux : un pont de neige existait encore. Nous avons pu le traverser, et nous élever dans un couloir de névé très raide aboutissant à une entaille qui sépare l'aiguille du reste des rochers très sensiblement moins élevés qu'elle. Nous avons vite reconnu que nos peines étaient perdues : elle est inattaquable par là, la paroi étant presque verticale et tout à fait lisse. Il n'y fallait pas songer un instant. C'était dommage, car nous n'étions plus qu'à 150 ou 200 mèt. du sommet convoité. Mais je m'en suis largement consolé en admirant le spectacle merveilleux qu'encadraient les parois de cette brèche. Percée dans une mince muraille verticale, très haute, et étroite à ne pas laisser passer le corps d'un homme, c'était comme une fenêtre brusquement ouverte sur le pays des enchantements. A nos pieds, une sombre et formidable cheminée à pic paraissait descendre d'un jet à 1,800 mèt. de profondeur jusqu'à l'Eau-d'Olle ; devant nous, les neiges des Grandes-Rousses, les innombrables glaciers de l'Oisans, la Meije, les Écrins, le Mont-de-Lans, inondés de lumière, semblaient devenus

plus éclatants, plus féériques encore, par le contraste du cadre noir que leur faisait cette fente étroite. Le regard pouvait aller très loin, et il rencontrait si peu d'obstacles qu'on voyait près des deux tiers des Enfatchores dégringolant comme une cascade de scories sur la blancheur immaculée du glacier de la Meije. Je conseille aux touristes en quête de chemins peu frayés dans la région d'aller sur ce petit glacier et de monter jusqu'à cette brèche. Ce n'est pas très difficile quand les crevasses ne sont pas trop ouvertes, et ils y seront largement récompensés de leurs peines. On finira par la baptiser, car elle mérite d'avoir un nom. Une petite excavation grande comme une boîte aux lettres semble même y avoir été préparée par la nature, exprès pour recevoir la carte de visite des grimpeurs, avec le témoignage de leur admiration.

L'escalade de l'aiguille n'étant pas possible de ce côté, il fallait se rabattre d'un autre, et celui qui désormais semblait indiqué c'est le côté exactement opposé, c'est-à-dire l'arête occidentale qui, vue de loin, paraît continuer le col de neige du glacier de la Combe. L'année suivante, donc, deux de nos collègues et moi, assistés de deux guides, nous nous sommes acheminés dans cette direction. Mais arrivés au col nous avons été assaillis par un vent très violent chassant des nuages pleins de pluie. Voyant à quelles cascades de pierres branlantes nous aurions affaire, nous avons craint de nous risquer en aussi grand nombre, par un mauvais temps, et d'un accord unanime nous n'avons absolument rien tenté. Nous avons sagement fait, je l'ai vérifié plus tard ; d'autant mieux, d'ailleurs, que le retour s'est effectué sous une des pluies les plus serrées dont j'aie gardé le souvenir.

Depuis, plusieurs personnes ont été au même point, pour essayer cette escalade ; mais au premier quart de la hauteur elles ont rencontré des difficultés devant lesquelles elles se sont retirées.

•
Cette année enfin (1889), j'ai voulu me débarrasser de cette Aiguille de l'Argentière qui était devenue pour moi une obsession dès que je mettais le pied à Allevard, et, le 31 août à 4 h. du matin, j'ai appareillé de Curtillard avec mon fidèle Joseph Baroz et un porteur, pour faire une dernière tentative. Nous nous sommes dirigés sur le même col, que nous avons atteint à 10 h. Son altitude évaluée par l'indication de mon baromètre est d'environ 2,590 mètr. La vue y est splendide, mais nous n'avions pas de temps à dépenser en contemplations, et, pour le moment, c'était la physiologie et la structure de notre aiguille qui nous importaient. Des cheminées et des couloirs nombreux et très inclinés la raient de ce côté, dans toute sa hauteur. La roche y est polie par les chutes de pierres, chutes fréquentes, à en juger par les souillures répandues au-dessous, sur le glacier. Çà et là des débris de toute dimension s'y sont momentanément arrêtés, formant des obstructions que le moindre ébranlement précipitera en bas. Ces couloirs sont séparés les uns des autres par d'étroites arêtes, où l'œil cherche vainement à discerner la charpente solide de la montagne, car il n'y existe que des blocs déchiquetés, affectant des poses d'équilibre si risquées, qu'on se croirait au lendemain d'une crise géologique ; beaucoup sont énormes.

La seule de ces arêtes qui paraisse praticable, au moins dans sa partie inférieure, aboutit justement à la crête du col de neige. Grâce à cette heureuse circonstance il suffit d'un pas pour prendre pied sur le rocher, autrement ce serait assez difficile. Là nous déposons sacs, provisions et piolets, ne gardant que la corde, et une gourde confiée au porteur, et nous gravissons sans trop de peine. Mais l'arête ne tarde pas à présenter de tels ressauts, qu'on doit descendre sur la rive du couloir qui est à sa droite. A partir de ce moment il faut, jusqu'à la fin, marcher avec circonspection et calculer tous ses pas, car un pied mal posé, un mouvement mal combiné fait écrouler la pierre

qu'on touche. Non seulement elle pousse devant elle celles qui sont plus bas, mais encore elle semble attirer celles qui sont au-dessus, en sorte que le grimpeur en tête de file n'est pas moins menacé que ceux qui le suivent. Toute cette pierraille finit par dégringoler très vite, par bondir, et on l'entend tomber sur le glacier. Aussi l'instinct de la conservation nous a-t-il promptement rendus si habiles, si légers, qu'après un début un peu impétueux il n'y a plus guère de pierres qui bougent, sauf celles dont on se débarrasse à dessein pour frayer le passage.

Nous arrivons ainsi sans encombre à l'endroit où se sont arrêtés mes devanciers, à un quart environ de la hauteur à gravir. Le couloir y est bloqué, et, de quelque côté que l'on cherche, on ne voit pas la possibilité de monter davantage sans recourir à un rocher incliné, placé à droite, qui s'avance comme un toit au-dessus du vide, et sur lequel il faut passer en rampant, car il est dominé lui-même de très près par une corniche parallèle. Baroz profite de quelques aspérités pour se hisser peu à peu jusqu'en haut de cet obstacle et m'envoie la corde, heureusement assez longue pour favoriser la montée. Nous sommes alors sur une selle étroite dont les côtés tombent à pic très bas, et qui est comprise entre un grand clocheton à droite, et une série de très hautes dalles redressées verticalement à gauche. C'est évidemment parmi ces dernières qu'il faut passer, si l'on veut continuer.

Là, le porteur déclare qu'il ne se sent pas assez sûr de lui pour aller plus loin. Nous le laissons sur cette selle, où il peut s'installer et même s'étendre assez commodément, le dos appuyé au clocheton, à la condition toutefois qu'il ne fera pas trop de mouvements. Je n'affirmerai pas que sa position fût gaie devant la perspective d'un séjour prolongé; d'autant qu'il avait sous les yeux ce rocher incliné par où nous étions arrivés, l'invitant à réfléchir aux moyens d'y opérer sa retraite tout seul dans le cas où nous ne

reviendrions pas. « Si j'étais M. Carnot, nous crie-t-il en nous voyant partir, je vous mettrais en prison pour vous empêcher de recommencer des courses pareilles, — et, » ajoutait-il sans doute *in petto*, « pour vous punir d'entraîner un pauvre porteur dans un tel guet-apens ! »

Nous continuons pourtant, et, non sans avoir à ramper plusieurs fois, nous côtoyons, sur une petite corniche, cette muraille de lames disloquées qui partait de la selle, pour arriver à un couloir faisant presque suite à celui que nous avons abandonné plus bas. Là cela devenait très mauvais, et il aurait fallu battre en retraite définitivement, si le hasard n'y avait arrêté dans sa chute, précisément au point voulu, une grande dalle plate horizontale, un peu branlante, qui nous a servi de pont pour prendre pied dans le couloir en un point où il n'est pas trop raide. A partir de là, il n'y a plus d'hésitation possible, le couloir s'élève franchement, et tout ce qui est à droite et à gauche sera longtemps impraticable. La montée est pénible : il faut constamment s'aider des mains, et l'attention que nécessite le peu de solidité des points d'appui est épuisante à la longue. Nous nous félicitons de l'abandon du porteur, dont la présence n'aurait pas été utile, et aurait au contraire augmenté les dangers de chutes de pierres.

Au bout de quelque temps la pente se redresse par trop, il n'y a plus d'aspérité où les doigts puissent s'accrocher, et, pour s'empêcher de tomber en arrière, on n'a d'autre ressource que la pression de la paume des mains sur la roche. Nous pouvons cependant sortir de ce mauvais passage, et entrer dans une autre cheminée sur la gauche, qui finit par nous amener sur une terrasse inclinée, hérissée de blocs aigus. Un dernier rocher la termine. Il n'a pas plus de 15 mètr. d'élévation ; nous allons être au bout de nos peines, et crier victoire du haut de la dernière grande cime de la région qui soit restée vierge, car nous ne voyons plus rien qui nous domine, ni à droite, ni en arrière, ni à

gauche. Mais en approchant, et à regarder de près, il est infranchissable, ce rocher ! Sa forme est presque celle d'une maison : un mur droit et lisse, et, au-dessus, un toit non moins régulier incliné vers nous. Nous cherchons à faire le tour de cet édifice pour le prendre par le côté ou à revers. C'est impossible, car la terrasse n'est pas plus large que la façade : le mur latéral de gauche, jusqu'à l'arête duquel on peut avancer, plonge indéfiniment dans le vide ; et il en est de même de celui de droite, autant qu'on en peut juger par les abords, car on n'en approche pas aussi librement. On dirait une tourelle quadrangulaire, un moucharabié, au saillant d'un bastion. Cette similitude est frappante lorsque, étant au pied du Rocher Badon¹, on regarde le sommet de l'Aiguille ; on voit même le second versant du toit opposé à celui qui nous dominait. Baroz s'évertue à trouver quelque fissure propice à l'escalade ; c'est peine perdue !

Une montagne n'étant définitivement vaincue que quand on tient sous son talon le sommet le plus élevé, celle-ci résistera toujours par ces derniers mètres, à moins qu'on ne l'attaque avec des engins inusités dans la pratique ordinaire des escalades. Dans ces conditions l'honneur d'une expédition est sauf, et la victoire incomplète vaut d'autres succès poussés jusqu'au bout.

Peut-être, par acquit de conscience, nous attarderions-nous à quelques recherches sur la droite, parce que les abords étant plus bouleversés, l'impossibilité n'y est pas aussi évidente qu'à gauche où tout est lisse et vertical. Mais, outre la presque certitude d'y échouer, nous mourons de faim et de soif, car il est midi 20 min., et depuis sept heures nous n'avons ni mangé ni bu. Toutes les provisions sont au col, et, par une désolante étourderie, la gourde a été oubliée par nous sur le dos du porteur remisé en bas. Je

1. La carte de l'État-major commet une erreur en appelant Rocher Badon la pointe qui est au S.-S.-O. du Rocher-Blanc. Ce nom appartient à celui qui est au N.-E. de ce dernier.

n'ai dans ma poche que quatre pruneaux coriaces mêlés à du tabac, que je partage avec mon guide, sans qu'il ait rien à me donner en échange; le soleil nous grille; nous avons la gorge desséchée au point de ne plus pouvoir parler : il faut donc repartir, car la descente peut exiger encore de la peine et du temps, et ménager des surprises désagréables. Il n'en a trop rien été, grâce à la solidité de Baroz. Nous sommes repassés par les mêmes chemins, avec les précautions voulues, recourant plusieurs fois à la corde, et à 1 h. 10 min. nous relevions le porteur de sa longue faction. Il était resté patiemment au même endroit, et avait scrupuleusement respecté la bienheureuse gourde, fait assurément trop méritoire pour ne pas être signalé. Enfin, à 1 h. 30 min., après avoir repris notre bagage, nous remettons les pieds sur le glacier et nous dévalions vers sa rive gauche à la recherche d'un filet d'eau courant sur la glace, qui, nous donnant à boire, permet de déballer nos provisions.

Mais les montées ne sont pas encore terminées : mon intention étant de faire le lendemain une ascension qui nécessite la descente préalable de la Cheminée du Diable, il faut gagner le refuge des Sept-Laux pour y passer la nuit. Nous recommençons donc à grimper, pour atteindre le sommet de la Pyramide (2,931 mèt.), où nous arrivons à 4 h. et que nous passons en col, pour entrer enfin à 7 h. seulement au refuge, où nous trouvons bon gîte et un repos bien gagné.

Comme conclusion, l'ascension de l'Aiguille de l'Argentière est laborieuse, puisqu'il a fallu deux heures vingt min. pour gravir les 310 mètres qu'il y a du col au point que nous avons atteint. Certains passages sont difficiles. Tout le temps elle est rendue assez énervante par le manque de solidité des points d'appui; les chutes de pierres y sont imminentes partout, et elles constitueraient un péril certain et continu s'il faisait mauvais temps, ou s'il ventait un peu

fort ; enfin, il n'y faut pas être nombreux. Elle ne procurera cependant qu'une médiocre satisfaction à ceux pour qui ces difficultés sont un attrait, puisqu'on est forcé de s'arrêter au-dessous du point culminant. Je me suis juré de ne plus la recommencer. Mais c'était en montant, et on sait ce que deviennent ces serments, après que tout s'est passé sans encombre, alors qu'on est tout heureux d'être en bas ; aussi ne serais-je point surpris de m'y revoir une autre année, muni d'un attirail quelconque pour faciliter l'escalade du dernier sommet. Et très certainement Baroz, qui a juré aussi de n'y plus aller, sera de la partie.

V. CADIAT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

IV

LA FRONTIÈRE FRANCO-SUISSE

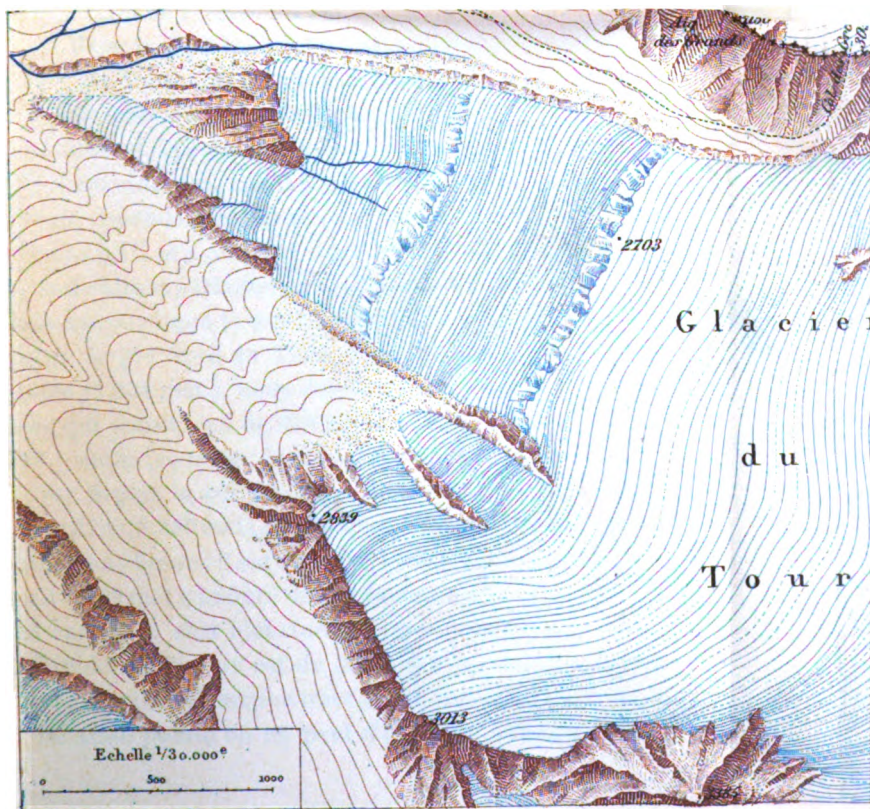
ENTRE LES COLS DE BALME ET DU TOUR

La partie de la frontière franco-suisse qui s'étend du col de Balme à celui du Tour est assez peu fréquentée : j'avais déjà, en 1887, traversé tout le glacier des Grands, pour faire l'Aiguille du Tour par un chemin nouveau : cette année, je résolus d'étudier la frontière en elle-même et dans ses détails : j'engageai les deux guides bien connus, François et Joseph Fournier, de Salvan.

Partis de Vernayaz, le 18 septembre 1889, avec le premier train, nous arrivons à 4 h. du soir à la cabane d'Orny (2, 690. mèt.) par Martigny, le lac Champex et le col de la Breyaz.

Le lendemain, jeudi 19 septembre, prévoyant une longue journée, nous partons à 4 h. ; les premiers pas, sur la moraine, dans l'obscurité, sont assez pénibles ; les pierres roulent, amenant de nombreux faux pas ; puis, jusqu'au pied de la Pointe d'Orny, le glacier, découvert et très crevasse, nous oblige à des détours ; aussi est-ce à 7 h. seulement que nous faisons la première halte, à quelques pas du col du Tour : le temps est splendide et l'air très froid.

Nous laissons de côté l'Aiguille du Tour (3, 531 mèt.), dont les deux pics sont parfaitement connus ; nous-même les avons gravis deux fois en 1884 et 1887 : nous en contour-



Dessiné par E. Beaumont.

nous la base au-dessous de la rimaye, pour arriver à une sorte d'échancrure entre la pointe Nord du Tour et l'Aiguille du Pissoir : nous jetons un coup d'œil sur le glacier du Tour.

Il paraît que Javelle s'était proposé d'atteindre les Aiguilles du Tour par le versant français; j'ignore si lui ou quelque autre a mis ce projet à exécution; mais celui qui le fera pourra se vanter d'être un rude grimpeur; tout ce côté n'est que couloirs de glace verticaux, faces de rochers surplombantes, arêtes vertigineuses coupées d'à-pic formidables.

De ce point, en quelques minutes, nous sommes sur l'Aiguille du Pissoir, où la frontière tourne à angle droit, dans la direction de l'Ouest : il est 8 h. 30 min.

Le Pissoir, dont la structure est semblable à celle de l'Aiguille du Tour, comprend deux petites têtes, séparées par une encoche : je consulte le baromètre et j'y relève, avec étonnement, la cote de 3,446 mètr. : or les cartes française et suisse donnent comme altitude à ce point 3,349 mètr. : j'avais cependant réglé mon baromètre la veille, et les indications qu'il m'a données dans tout le reste de la course — indications parfaitement concordantes avec les cartes — m'ont prouvé que je pouvais me fier à cet instrument : en outre, le pic Nord du Tour, dont l'altitude n'est pas contestée (3,531 mètr.), nous domine sur la gauche d'une hauteur qui paraît bien de 80 à 90 mètr., mais jamais de près de 200 ; enfin (et cette dernière raison me paraît péremptoire), depuis le col du Tour dont l'altitude est parfaitement fixée (3,350 mètr.), nous n'avons fait que monter pendant une bonne heure ; il est donc impossible que nous ne soyons qu'à 3,349 mètr. ; malgré tout le respect que je professe pour les cartes, je suis bien forcé d'y reconnaître une erreur ; l'altitude du Pissoir est de 3,450 mètr. environ. Ses deux cimes ne portent aucune trace d'une précédente ascension.

De cette pointe on ne peut descendre directement vers

l'Ouest; il faut revenir à la neige, longer l'arête rocheuse qui du Pissoir tombe jusqu'aux séracs du Trient et la traverser par un col, bien marqué sur la carte Siegfried et s'ouvrant au pied du point 3,167. Baromètre : 3,160 mèt. J'ai déjà franchi ce passage en juin 1887 et ai proposé de lui donner le nom de *col du Pissoir*; il met en communication directe le glacier des Grands et le plateau du Trient et permet de se rendre, en neuf heures, de l'hôtel de la Forclaz à la cabane d'Orny.

La rimaye du col nous donne un peu de peine; nous traversons une petite combe de glace; en face de nous, l'Aiguille du Midi, qui est pour le moment notre objectif; une pente de neige raide, coupée d'une autre rimaye fort respectable, nous en sépare; pour éviter la taille des marches, nous revenons, sur la gauche, à la frontière où s'ouvre, entre le Pissoir et l'Aiguille du Midi, une large dépression; baromètre : 3,120 mèt.; nous passons sur le versant français; quelques pas dans une pente d'éboulis nous mènent sur le glacier du Tour.

Contournant sur la neige la face Sud de l'aiguille, nous remontons à l'arête par un névé et une autre pente d'éboulis, le tout un peu raide mais fort court : nous nous retrouvons au milieu d'un nouveau col, qui débouche sur le névé supérieur des Grands; baromètre : 3,180 mèt. Il est 10 h.; en face de nous descend la pente abrupte du glacier des Grands; à droite, l'Aiguille du Midi; à gauche, un joli dôme de neige, qui nous intrigue fortement.

En vingt minutes, nous sommes sur l'Aiguille du Midi (3,270 mèt.), dont le sommet déchiqueté est atteint sans la moindre difficulté; et une demi-heure plus tard sur le dôme de neige en question, dont la tête est formée d'un petit rocher; ce point n'est pas marqué sur les cartes, qui placent en cet endroit la cote 3,270 mèt. sur une pointe unique, tandis qu'en réalité, il y en a deux. Baromètre, 3,245 mèt.

Cette petite cime doit être celle que, dans le pays, on appelle Aiguille du Génipy; je fonde ma conviction à ce sujet sur un travail des plus remarquables paru dans le n° 2 de l'*Echo des Alpes* de 1887 : cet article, intitulé : « le Massif du Trient », est dû à M. de La Harpe, secrétaire de la Section des Diablerets du Club Alpin Suisse, alpiniste de premier ordre, très compétent et connaissant à fond cette région; voici ce qu'il dit à la page 114 :

« Les trois pointes secondaires du Pissoir, de l'Aiguille du Midi et de l'Aiguille du Génipy — dont deux ne sont pas indiquées sur les cartes — dominent le glacier des Grands et sont difficiles à distinguer de loin; on n'en connaît pas d'ascension certaine, mais il serait fort possible que deux d'entre elles, au moins, eussent déjà reçu la visite de quelque chevrier du pays.

« Le col des Grands permet de passer directement, etc. »

L'ordre dans lequel M. de La Harpe énumère ces quatre points paraît bien indiquer que l'Aiguille du Génipy est placée entre l'Aiguille du Midi et le col des Grands; en outre, dit l'auteur, « elle domine le glacier des Grands »; or notre cime est la seule qui réponde à cette description.

De même que le Pissoir, les Aiguilles du Midi et du Génipy ne portent aucune trace d'ascension précédente.

A 11 h. 45 min., nous commençons à descendre l'arête rocheuse qui tombe sur le glacier des Grands; elle est bien marquée sur la carte Siegfried, mais doit être reportée plus à gauche, ainsi que le col des Grands; une pente de neige glacée nous oblige à tailler et prend un peu de temps; vers midi 30 min., nous sommes au col des Grands (3,050 mèt.). Ce beau passage, découvert par Javelle en 1875, peut remplacer avec avantage le col de Balme; je l'ai fait, en août 1885, du chalet supérieur des Grands au village du Tour : c'est une course charmante.

Du col, nous gravissons une paroi de rochers délités, de couleur rougeâtre et assez désagréables. En une demi-

heure nous atteignons l'Aiguille des Grands (3,150 mèr.); nous y jouissons d'une vue merveilleuse, que nous contemplons longuement; sauf au Sud-Est, où les Aiguilles du Tour et du Pissoir arrêtent la vue, un horizon sans limites s'offre à nos regards: plusieurs cimes du Valais, une partie de l'Oberland, les Diablerets, la Dent du Midi, le Buet, les Aiguilles-Rouges et surtout la magnifique chaîne du Mont-Blanc se détachent crûment sous un soleil éclatant; malheureusement, de longs cirrus commencent à se montrer derrière l'Aiguille du Gôûter et présagent que le mauvais temps est proche.

L'Aiguille des Grands, qui n'est pas indiquée sur les cartes, porte un cairn; je savais, du reste, que l'ascension en avait déjà été faite, notamment par M. Fiaux, chef du service sténographique au Grand Conseil du canton de Vaud.

A 1 h. 30 min., nous reprenons la marche sur l'arête frontière même, désormais large et facile: elle fait ici un angle obtus, saillant du côté de la France, angle dont le sommet est le point coté 3,082 mèr.; de là elle tombe brusquement à une nouvelle encoche, par où l'on pourrait passer du glacier de Bron à celui du Tour; j'ai oublié, je l'avoue, un peu de fatigue aidant, de relever au baromètre l'altitude de ce col: elle doit être, à peu près, de 2,900 mèr.

Au delà de cette échancrure, l'arête se relève pour atteindre un petit pic coté sur la carte 2,965 mèr. Ma foi! nous en avons assez de monter et remonter: repassant sur le versant français, nous descendons à une petite plate-forme, située droit sous le point 2,965; de là, une corniche horizontale et facile nous ramène à l'arête, que nous suivons de nouveau jusqu'à une large dépression (2,730 mèr.), qui domine immédiatement le lac de Charamillon et par où l'on irait, sans difficultés, des chalets de ce nom à ceux des Grands.

Nous en descendons, sur le côté suisse, à une petite « gouille » qui n'est pas marquée sur la carte, mais se trouve près du point coté 2,630 mèr. Nous étions privés d'eau de-

puis le matin et fort heureux d'en trouver : il est 3 heures.

Après une heure de repos, nous continuons, un peu au-dessous de l'arête, par une marche de flanc horizontale, qui nous mène en une demi-heure à la Tête des Grandes-Autannes (2,677 mèr.); cette cime porte un énorme cairn, mais n'offre absolument rien d'intéressant.

A 5 h., nous repassons, une dernière fois, sur le versant français, et, pour abrégér, nous traversons une cheminée assez abrupte, où se trouve un petit mauvais pas; d'où, en quelques enjambées, nous revenons à l'arête et dégringolons, au pas de course, au col de Balme.

A 6 h. nous faisons notre entrée à l'hôtel; une colossale absinthe au kirsch, agrémentée de limonade, termine la journée; je recommande ce mélange à mes collègues : il n'est rien d'aussi salulaire, après une grande fatigue.

Dans la soirée, le ciel devient noir comme l'encre; un vent furieux s'élève, et quand, le lendemain à 7 h., nous mettons le nez à la fenêtre, c'est pour constater que nous sommes au milieu de nuages qui vont d'un train d'enfer.

Nous nous hâtons de filer, à toute vitesse, vers les chalets des Jeurs; mais, plus lesté que nous, la pluie nous atteint un peu avant l'hôtel du Châtelard, où nous allons serrer la main au guide Bochatay; enfin nous rentrons, par Finshauts, à Salvan, où nous arrivons trempés, mais fort contents. Nous avons eu la chance de profiter des derniers beaux jours de la saison alpine de 1889.

Quant à mes guides, je n'ai eu qu'à me louer d'eux de toutes façons; du reste, pour qui connaît les frères Fournier, cet éloge est tellement superflu qu'il peut presque paraître une banalité.

P. BEAUMONT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris)
et du Club Alpin Suisse
(Section du Monte-Rosa).

V

LE PIC DE CAMPBIEIL

(3,175 MÈT.)

Aucune carte embrassant une grande étendue, même celle de l'État-major au 320,000^e, même la carte de M. Schraeder, celle qui permet le mieux de se faire une idée exacte des massifs qui forment le relief pyrénéen, ne donne à l'œil la sensation de l'importance que présente en réalité, sur une grande longueur, la crête séparative des bassins de l'Adour et de la Garonne.

Ce chaînon ¹ secondaire est, en effet, le seul du versant français qui conserve sur un long parcours un relief comparable à celui de la chaîne principale. De la Munia (3,150 mèt.), ou, pour s'exprimer avec plus de précision, du pic de Troumouse (3,086 mèt.) à l'Arbizon (2,831 mèt.) où elle s'abaisse brusquement pour aller mourir au plateau de Lannemezan, sa crête se maintient partout au-dessus de 2,450 mèt.). Elle dépasse 3,000 mèt. au Campbieil (3,175 mèt.), au Badet (3,161 mèt.), au Pic-Long, son point le plus élevé (3,194 mèt.), et au Néouvielle (3,092 mèt.). Ses ports, dont le plus bas est le col de Barèges ou Port-Viel (2,490 mèt.), ne s'ouvrent à aucune voie carrossable, et il faut dépasser Arreau vers

1. Le mot « chaînon » est ici une expression purement géographique qui n'implique en rien la négation de l'expression géologique « massifs ».

le Nord pour trouver au col d'Aspin la première route qui permette, en partant de la vallée d'Aure, d'atteindre Bagnères-de-Bigorre par Campan, et Barèges par le Tourmalet.

La ligne Munia-Pic-Long-Arbizon mérite ainsi d'attirer l'attention, à quelque point de vue qu'on se place. A cet important mouvement du sol correspond pour le géologue le troisième tronçon primitif dont parle M. Schrader dans sa note de l'*Annuaire* de 1886 (p. 558), et le relèvement schisteux auquel on doit les principaux sommets. Pour le militaire, c'est une muraille qui peut intercepter sur un long parcours les communications entre deux corps d'armée. L'ingénieur contemple avec admiration les cirques granitiques du centre du chaînon, où la nature semble avoir disposé tout exprès les belles vasques d'Orédon, d'Aumar, d'Aubert et de Cap-de-Long, alimentées par des glaciers, pour en faire à peu de frais de puissants réservoirs. Enfin, pour ceux qui ne cherchent qu'à se procurer de belles vues d'ensemble de la grande chaîne pyrénéenne, il est aisé de voir *a priori* qu'ils y réussiront en prenant pour belvédères les plus hauts sommets de cette sorte d'écran interposé entre les parties Est et Ouest des Pyrénées Françaises.

Si l'on suit sur la carte la direction du chaînon, on voit qu'il subit d'abord, à partir du pic de Troumouse, une importante dépression, dont les points bas sont le col des Aiguillons (2,590 mèt.) et le port de Campbieil (2,595 mèt.), qui font communiquer respectivement la vallée d'Aure avec Héas et Gèdre. Le pic de Campbieil, placé à l'angle d'une brisure du chaînon, en marque le premier relèvement. Cette circonstance le désigne tout naturellement comme un excellent poste d'observation de la chaîne dite principale, aucune cime atteignant 3,000 mèt. ne venant s'interposer entre lui et les grands massifs de celle-ci, et promet en même temps de belles vues sur le reste du chaînon secondaire.

Aussi, dit le Guide Joanne, « c'est un magnifique obser-

valoire. On ne connaît pourtant que deux ¹ ascensions de cette belle et facile montagne. »

Les montagnes de plus de 3,000 mèt. ne sont pas, en général, aussi faciles que belles dans les Pyrénées. Ce libellé laconique, joint à l'étude de la carte, m'avait vigoureusement tenté. Aussi, avant de partir pour ma tournée annuelle au lac d'Orédon (1,875 mèt.), avais-je prévenu mes collègues de la Section des Pyrénées Centrales de mon intention de grimper sur le pic en passant par le lac de Cap-de-Long où j'avais quelque chose à voir.

Deux d'entre eux seulement répondirent à mon appel, notre secrétaire M. Batigne et M. Séjourné. Le 8 août au soir, je les voyais arriver au lac vers 6 h., et nous fixions notre excursion au lendemain.

Les renseignements que j'avais recueillis en arrivant au lac étaient peu favorables à l'itinéraire, un peu différent de la route classique, que je me proposais de suivre. On prétendait que la neige, très abondante cette année, avait formé le long du Campbieil une sorte de petit glacier où, peu de jours auparavant, un chasseur d'isards s'était trouvé en danger à la descente vers Cap-de-Long. On me conseillait de descendre la veille à Aragnouet et d'aller coucher au Plan pour monter au port de Campbieil et suivre les crêtes jusqu'au sommet. Par là, me disaient mes hommes, on me conduirait à cheval jusqu'auprès du pic.

Connaissant la solidité à toute épreuve des deux piolets qui venaient me renforcer, je ne me laissai pas détourner de mon projet par les racontars, et le 8 au soir, après avoir confié mes deux collègues au dieu Morphée, je préparais les sacs avec les trois braves montagnards d'Aragnouet qui devaient le lendemain nous guider et porter vivres et appareil photographique.

1. Ce chiffre est peut-être au-dessous de la réalité. Il est certain que les ascensions du Campbieil, qui n'offrent pas de difficultés sérieuses, n'auront pas toutes été officiellement enregistrées.

Il faut que je vous les présente.

Le plus âgé, Navarre, Louis, est peut-être le plus leste des gens d'Aragnouet. En tout cas, personne ne connaît mieux que lui les montagnes de la région. Habile ouvrier couvreur, il se fait maçon, manœuvre, et chasseur d'isards quand les autres métiers ne donnent pas. Peu bavard de sa nature, il ne répond guère aux questions qu'on lui pose que par monosyllabes ou par gestes, pour ne pas perdre ses paroles. Au surplus, rude à la fatigue, sobre, dévoué et honnête.

Fouga, Guillaume, charpentier intelligent et au besoin surveillant de travaux, représente mieux que Navarre un vrai guide, bien qu'il consulte toujours ce dernier sur la route à suivre. C'est aussi un brave garçon, laborieux et estimable. Les régions de l'Estartagne et du Pic-Long ont peu de secrets pour lui.

Le plus jeune, Moulié, Jean-Marie, est bâti en hercule. J'ai pu apprécier son adresse, sa force et son dévouement sur les pentes difficiles de la Neste de Clarabide. Aussi l'ai-je choisi pour porter l'appareil photographique.

Après un court conciliabule où Navarre déclare « qu'on peut essayer de monter », nous décidons de tenter au retour, pour [gagner du temps, d'aller chercher l'Estartagne en suivant les crêtes et, de là, de redescendre directement sur la prade d'Orédon. Je congédie ensuite mes trois hommes en leur donnant rendez-vous pour le lendemain matin à 3 h. moins un quart.

A 2 h. 30 min., réveil, absorption d'un *tourrin* bien chaud et d'une tasse de thé; les guides paraissent; vite sac au dos et, à 3 h., en route! Il fait noir, la lune s'est couchée et le soleil n'est pas encore levé. La lumière des étoiles qui scintillent ne suffit pas pour nous guider. Aussi devons-nous recourir à l'aide d'une bougie pour nous embarquer sur la prade de Camou¹ dans le canot qui doit

1. La prairie qui descend de la crête d'Estoudou, et sur laquelle sont

nous épargner de contourner la moitié du réservoir, ce qui est long et fatigant, pour atteindre la prade d'Orédon, pied de la montée de Cap-de-Long. Nous emportons la bougie, dont nous pourrions avoir besoin pour le débarquement. Pendant cette navigation en pleine nuit, M. Séjourné, encore endormi, se frotte les yeux, tandis que M. Batigne fredonne de joyeuses barcarolles. Quant à votre serviteur, sous le coup d'une affreuse migraine depuis minuit, il est assez maussade à la pensée que, si son malaise ne se dissipe pas¹, il devra fausser compagnie à ses deux collègues. Le débarquement sur la prade d'Orédon, en pleine nuit, ne se fait pas sans difficultés malgré la lueur de la bougie. Après quelques minutes de tâtonnements exigés par la prudence, on parvient à trouver un bon endroit pour prendre pied au moment où notre lumière va s'éteindre.

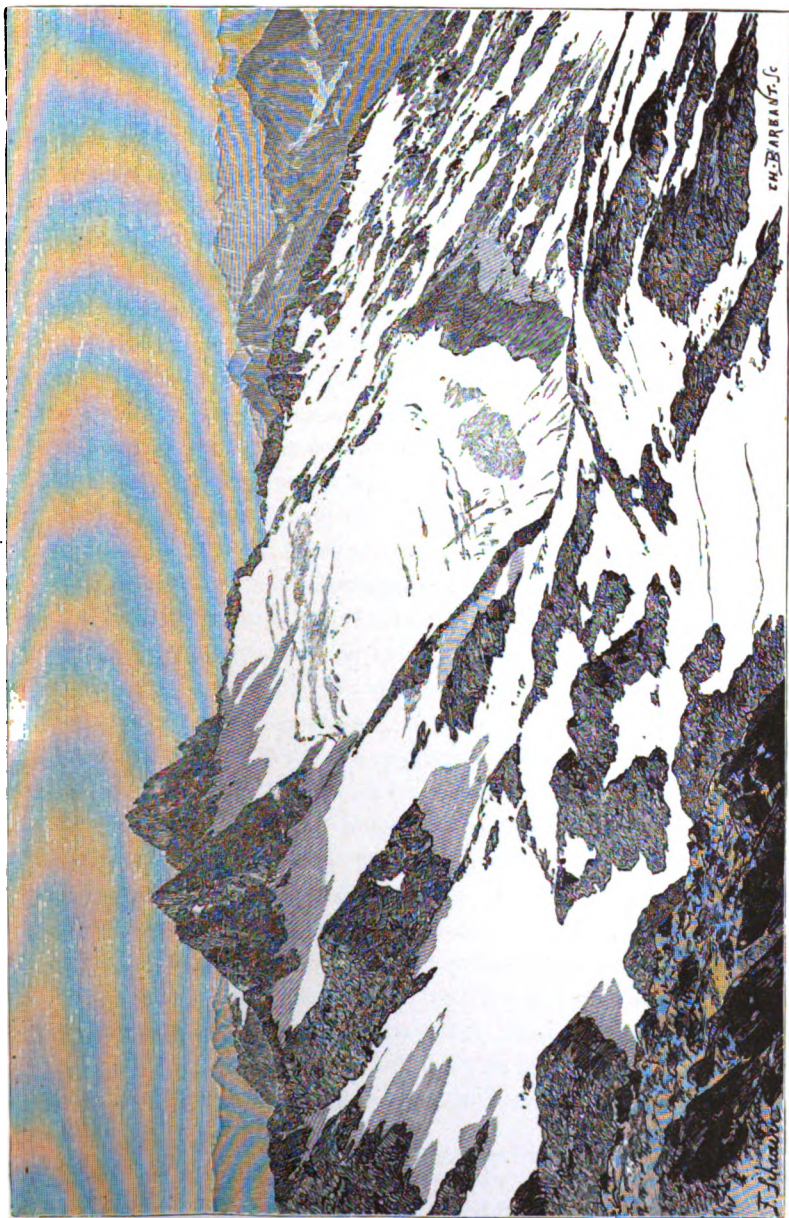
Le sentier qui conduit à travers les sapins au lac de Cap-de-Long est gravi doucement, et l'aube vient éclairer la caravane avant qu'elle en ait atteint le déversoir. On passe bientôt au-dessous du joli lac de l'Hostallat, qu'on néglige de visiter pour ne pas perdre de temps.

Rectifions ici en passant quelques erreurs qui se sont accréditées au sujet de cette région.

En premier lieu, le lac de Cap-de-Long n'a pas en plan la forme suivant laquelle le représente la carte au 80,000^e. Sa configuration se rapproche beaucoup plus d'un croissant que celle qui lui y est donnée. Chose curieuse, la vieille carte de Cassini, si voisine du roman dans cette partie des Pyrénées, le représente avec plus de ressemblance que celle de l'État-major.

établis la cantine et la plupart des bâtiments du réservoir, porte le nom de prade de Camou. C'est la prairie diamétralement opposée par rapport au lac qui est dénommée prade d'Orédon. Elle a donné son nom au lac. Cependant, celui-ci a été quelquefois appelé jadis lac de Camou.

1. Très conseillé en pareil cas : le jus d'un citron dans une tasse de thé. Il a fait merveille dans l'espèce.



Le Pic-Long vu du Pic de Campbiell, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Séjourné.

En second lieu, d'après la plupart des ouvrages, le niveau du lac serait à la cote 2,230, ce qui le placerait plus haut que son voisin del'Hostallat coté par l'État-major 2,182. C'est le contraire qui a lieu : la véritable cote du lac de Cap-de-Long est 2,120.

Enfin on trouve sur la rive Sud (droite) de ce dernier lac deux chemins, établis à des niveaux différents, qu'on peut suivre sans difficultés, tandis que la rive Nord (gauche), qui longe les escarpements du Néouvielle, et qui est recommandée, est actuellement ' encombrée d'éboulis qui y rendent la marche, sinon difficile, au moins assez fatigante.

Quoi qu'il en soit, les alpinistes murmurent en se voyant obligés de suivre le croissant du lac sans gagner un mètre en hauteur, et l'innocente et limpide pièce d'eau est l'objet de bien des malédictions.

Enfin vers 6 h. apparaissent les pâturages qui verdoient à l'amont du lac et la cabane où dorment encore les Espagnols qui les ont affermé cette année. On va enfin pouvoir commencer à gravir les gigantesques ressauts qui conduisent au Campbieil, lequel ne se laisse pas encore apercevoir. A ce moment, mon malaise de la nuit a disparu sans laisser de traces et je puis, à ma grande joie, suivre sans trop de peine le mouvement. A 7 h. nous n'avons encore gagné que peu de hauteur au-dessus du premier ressaut, mais les estomacs réclament. Première halte : lunch sérieux d'œufs durs, de veau froid et de fromage, en un point où la cime de notre objectif commence à se profiler. M. Séjourné profite de ce temps d'arrêt pour prendre quelques clichés, puis on se remet en marche le long des imposants gradins.

Comme on nous l'avait annoncé, nous trouvons beaucoup de neige là où, paraît-il, il n'y en avait pas les années précédentes. Mais quelle neige ! Suffisamment ferme pour

1. Il est probable qu'il existait un bon chemin de ce côté et que le phénomène incessant de la désagrégation des crêtes du Néouvielle en a fait disparaître la trace sous les éboulements.

porter, pas assez dure pour faire glisser, c'est l'idéal de la neige ! Les névés reposent un peu du rocher, et la caravane atteint ainsi sans fatigue un immense tapis blanc qui entoure le lac glacé et monte jusqu'auprès de la cime du Campbieil, que nous voyons maintenant nettement dégagée. C'est la neige qui facilitera notre ascension en nous permettant de ne pas aller chercher trop loin l'arête exempte d'éboulis qui mène aisément au sommet. Après un court conciliabule, l'escalade commence. La pente de la neige, d'abord faible, devient plus raide. M. Séjourné prend la tête et fait des pas qu'un guide de profession ne désavouerait pas. On atteint la fin du névé ; mais, ô horreur ! ce sont les éboulis schisteux qui lui succèdent, et quels éboulis ! Terreux, fluents, encore humides de la fonte récente des neiges qui les recouvraient, ils nous forcent à nous enfoncer jusqu'à mi-cuisse, redescendant quelquefois plus bas que nous n'étions montés. MM. Séjourné et Batigne, dont j'envie la légèreté, s'en tirent non sans peine, mais avec honneur, tandis que je dois être remorqué à bout de piolet par Moulié, suivi par Navarre et Fougas, qui me poussent quand je fais mine de redescendre. Quelle humiliation pour un vice-président, et quel martyr pour 85 kilogr. de bonne volonté ! Ce supplice ne dure heureusement que quelques minutes, et nous arrivons à la crête terminale où un terrain solide nous fait vite oublier l'affreux éboulis. Chacun fait *ouf !* et avant de monter à la pyramide du sommet, que nous voyons à quelques pas de nous, on s'installe le mieux possible derrière la crête, à l'abri du vent qui vient de tourner.

Il est midi, le ciel est pur, rien autour de nous ne fait prévoir de mauvais temps, notre dîner nous attendra patiemment à Orédon, et nous pouvons jouir du plaisir, inconnu de tant d'électeurs et d'éligibles, qu'on éprouve à se prélasser à 3,175 mètr. au-dessus du niveau de la mer.

Le Guide Joanne n'a pas menti en traitant cet obser-

vatoire de magnifique. Il aurait pu dire « merveilleux ».

Devant nous, formant premier plan, de l'autre côté du lac glacé qui est à nos pieds, se dressent le Pic-Long et le pic Badet avec leurs physionomies rébarbatives. Le glacier oriental du Pic-Long est superbe : on y entrevoit la glace dure sous la neige qui la recouvre encore. Sa rimaye s'ouvre menaçante, prête à engloutir des victimes qu'elle ne rendra qu'au bout de vingt-huit ans ¹. Les deux pics semblent écraser de toute leur hauteur le Néouvielle, qui n'apparaît plus que comme une petite saillie d'une longue crête. Le Pic du Midi de Bagnères (2,877 mèt.), qu'on aperçoit derrière cet écran, et l'Arbizon, qui se montre à l'extrémité du chaînon, au-dessus du col de Pourtet (2,213 mèt.), diminuent encore son importance. Quant à l'Estarragne et même au Pic-Méchant, qui sont d'un si bel effet vus d'Orédon, ils ont perdu tout leur prestige. Le tour des premiers plans se complète de la façon la plus pittoresque par la vue du fond de la haute vallée d'Aure, qui étend sa nappe verte aux pieds du spectateur, et où l'on distingue nettement le petit village du Plan, la dernière agglomération d'Aragnouet.

Parcourons maintenant ce panorama en sens inverse, c'est toute la grande chaîne des Pyrénées, à part le massif que nous occupons, qui va se dérouler à nos yeux.

L'Ardiden (2,889 mèt.), Barbe-de-Bouc (2,962 mèt.), le pic Pallas, le Bat-Laëtous (3,146 mèt.), la Frondella, la Grande-Fache (3,020 mèt.) et les pics d'Enfer se font surtout remarquer vers l'Est. Puis vient le Vignemale (3,298 mèt.), assez rapproché pour faire admirer son imposant glacier. C'est un des plus beaux épisodes du tableau ! On arrive ensuite au massif calcaire qui, un peu entouré de nuages à notre arrivée, ne tarde pas à se dégager complètement. Gabiétou (3,033 mèt.), Taillon (3,146 mèt.), Fausse-Brè-

1. Des corps en état de parfaite conservation, sauf la tête, ont été retrouvés en bas du glacier au bout de ce laps de temps.

che (2,948 mètr.), Brèche (2,804 mètr.), Casque (3,006 mètr.), Marboré (3,253 mètr.) et Cylindre (3,327 mètr.) se distinguent avec une netteté parfaite, et après eux nous voyons apparaître le Mont-Perdu, le Soum de Ramond (3,248 mètr.), la terrasse de Bellevue (2,800 mètr., comte Russell), le col (2,475 mètr.) et les trois pics de Niscle. Au loin, tout au loin, l'énorme citadelle du Cotiella profile dans la brume sa silhouette qu'on ne peut méconnaître.

L'œil fatigué qui s'abaisse rencontre l'avant-massif calcaire, les deux Astazou (3,024 mètr. et 3,080 mètr.) et la brèche de Tuquerouye (2,675 mètr.). Il distingue ensuite vers l'Est les escarpements du cirque de Troumouse, au-dessus desquels la Munia (3,150 mètr.) très distincte ferme cette belle partie du tableau, faisant pour ainsi dire pendant au Vignemale dans une sorte d'encadrement du sujet principal, le massif du Mont-Perdu. On est maintenant revenu au-dessus de la vallée d'Aure, dont on aperçoit les principaux passages vers l'Espagne. Puis la chaîne semble s'enfuir vers le lointain. On voit s'échelonner le Batoa (3,035 mètr.), le Pic de Lustou (3,025 mètr.), le Pétard (3,178 mètr.), le glacier du Seil de la Baque, le Pic des Hermitans (3,114 mètr.) et le Perdighero (3,220 mètr.).

Malheureusement pour la curiosité, heureusement peut-être pour le côté artistique du tableau, des nuages, qui semblent indiquer que des orages s'amoncellent sur les Monts-Maudits, viennent interrompre en quelques points la monotonie du ciel, laissant toutefois entrevoir les Posets dans la brume. Puis, dans des alternatives d'éclaircies et de brouillard, on voit fuir, vers la Méditerranée, le reste de la chaîne dont les formes un peu indécises ne permettent pas à M. Séjourné, pour qui presque tous les pics sont de vieilles connaissances, des déterminations aussi précises que du côté de l'Ouest.

On regarde, on regarde encore, jusqu'à ce que l'œil se fatigue et, en terminant le tour complet d'horizon, on re-

grette à peine qu'une foule de nuages cache des portions de plaine qu'on doit entrevoir par un temps absolument clair.

Il n'y a qu'un mot pour rendre la sensation qu'on éprouve : C'est merveilleux ! MM. Batigne et Séjourné, qui en sont



Sommet du Pic de Campbieil, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Séjourné.

à ne plus craindre aucun pic, sont empoignés comme à une première ascension.

Une heure, deux heures se passent, chacun employant le temps à sa guise. L'infatigable Séjourné braque son objectif sur divers points de l'horizon, puis sur nos personnes. M. Batigne prend des croquis. Quant à moi, j'essaie de démontrer sur ma personne qu'on peut faire de l'eau rouge avec de la neige sans nuire à sa santé (ce que l'expérience a prouvé être exact), à la condition de ne boire que

quand toute la neige est fondue, de remuer l'eau et de rejeter tout ce qui peut rester de solide. Puis, tous ensemble, nous cherchons à compenser la déperdition de forces employées à la montée, en puisant dans une boîte de sardines¹, et en vidant un litre de café. Enfin, il faut se retirer, pour regagner Orédon avant qu'il soit une heure trop avancée. Les cartes sont déposées dans la bouteille à café, qu'on dépose elle-même dans le cairn obligatoire, les sacs bouclés, et on se remet en route.

Nos trois montagnards prétendent gagner plus d'une heure en nous faisant suivre à la descente une crête qui doit nous conduire à un col d'où nous pourrions dévaler sur les pentes de l'Estarragne. Mais ils n'ont pas calculé que leurs chaussures, c'est-à-dire les *avarques*, inférieures à nos souliers sur la neige, ont une trop grande supériorité sur le rocher. Dès les premiers pas nous parvenons sur une roche schisteuse glissante où M. Batigne et moi devons avancer assis, soutenus par nos guides.

Ce mauvais pas franchi, en continuant à suivre la crête, Navarre nous fait tout à coup signe d'avancer sans bruit. Deux isards reposent paisiblement sur une roche schisteuse à moins de 100 mètr. au-dessous de nous. M. Batigne pousse des coups de sifflet terribles, tout le monde hurle. Ce ne sont pas deux isards, c'est toute une bande qui vient vers nous. Grâce au vent, qui souffle d'eux à nous, l'écho les a trompés sur la provenance du son. Ils pointent droit sur nous et nous avons l'heureuse chance de voir deux de ces gracieux quadrupèdes s'approcher à quelques mètres de notre caravane. On peut penser si nos chasseurs d'isards ont la mort dans l'âme en pensant aux fusils absents !

1. Je demande pardon de ce détail trivial. Mais j'ai toujours vu les conserves de sardines très appréciées aux grandes altitudes. L'huile qu'elles contiennent humecte le pain toujours trop sec et fournit un aliment respiratoire. Les montagnards, par instinct, n'en laissent jamais au fond des boîtes.

On se remet en marche. Autre mauvais pas ! Il faudra la corde pour franchir celui-là. Décidément nos excellents montagnards se sont trompés sur nos aptitudes. Pendant qu'il est encore temps, on délibère sur la voie à suivre pour le retour. Pour éviter de nouveaux mécomptes qui pourraient se traduire par un vrai danger, je forme la majorité pour le retour par Cap-de-Long.

M. Séjourné se lance sur une immense pente de neige qui le conduit rapidement sur le premier ressaut précédant immédiatement le pic. M. Batigne et moi nous dévalons, avec quelque peine d'abord, sur des éboulis dont un insolent morceau a le mauvais goût de frapper au pied notre vaillant secrétaire ; puis nous rejoignons M. Séjourné avec plus de facilité sur la neige. Nous sommes tous réunis sur le premier gradin et nous disons avec regret adieu au beau trio : Campbieil, Badet, Pic-Long.

Que dire de notre retour ? Chacun s'en va content d'être monté, content d'avoir vu, et plus content encore en pensant à la barque qui nous attend sur la rive d'Orédon et nous conduira au souper. La marche de flanc le long du lac de Cap-de-Long, plus fastidieuse encore qu'au départ, est le seul nuage de la situation, et le pauvre lac, qui commence à se couvrir de flocons de brouillard, reçoit encore plus d'injures qu'au départ. On le quitte enfin pour redescendre sur la prade, et les coups de sifflet de Fouga, lancé en avant à la recherche du navire, nous apprennent qu'il est à l'ancre et nous attend. Encore vingt minutes dans la brume, il sera 8 heures, et la réponse du garde à nos sifflements nous apprendra qu'on nous attend à Camou, non sans une certaine appréhension, des malins ayant déclaré que nous devions coucher dans la montagne. On s'attarde peu au débarquement, car la soupe est prête, et il faut se garder de la faire attendre, sous peine de la manger froide. Là se termine notre odyssée commune, MM. Batigne et Séjourné devant monter le lendemain au

Néouvielle où, pour plusieurs raisons, je ne devais pas les suivre.

Je ne saurais trop conseiller l'ascension de la belle montagne du Campbieil, qui peut être tentée sans danger, à condition de ne pas faire d'imprudences, et sans difficultés, par des alpinistes encore peu expérimentés. Seulement, pour éviter les éboulis du versant Nord-Est, qui ne sont pas recouverts de neige pendant les étés normaux, on fera bien de ne pas suivre notre itinéraire. Celui que conseille le Guide Joanne, en partant de Gèdre, avec descente sur Orédon par Cap-de-Long, me paraît le plus intéressant. Quant aux ascensionnistes partant de la vallée d'Aure, je leur conseillerais (bien que je sois payé pour me défier des appréciations généralement trop optimistes de nos montagnards) la montée par le Plan d'Aragnouet ¹ et le port de Campbieil, dont une partie peut être faite à cheval, en suivant les crêtes à partir du port ou peut-être mieux en redescendant quelque peu du côté opposé pour suivre le vallon classique. L'important, pour éviter la fatigue, est d'aborder le plus tôt possible la crête du chaînon, sur laquelle les mauvais éboulis ne peuvent se tenir.

Cette crête offre un bel exemple du phénomène de la désagrégation dans toute son intensité et, à ce point de vue, elle est curieuse pour les géologues, qui peuvent en même temps y rencontrer de beaux échantillons de fulgurite (que nous n'avons pu emporter à cause de leur poids), et qui suivront avec intérêt, dans les années où la neige sera moins abondante qu'en 1889, les points de jonction du granit et des schistes, que le tapis blanc nous a empêchés d'observer. Les naturalistes y trouveront quelques insectes, témoin une superbe arachnide (que venait-elle faire là !) qu'avec un peu plus d'adresse j'aurais pu capturer.

1. Ou à Fabian (Castets de l'État-major), où on trouve chez M. Fougà, instituteur, un refuge qui correspond assez à ce qu'est une posada espagnole.

Enfin les photographies qu'a pu rapporter notre habile collègue M. Séjourné de cette courte promenade sont de nature à encourager les photographes. Une vue panoramique du centre des Pyrénées prise du haut du Campbieil serait unique en son genre.

Horaire (arrêts compris).

Départ en bateau de la prade de Camou .	3 heures	du matin.
Débarquement sur la prade d'Orédon . .	3 h. 30 min.	—
Extrémité du lac de Cap-de-Long	5 h. 30	—
Crête terminale	midi.	
Départ du sommet	2 h. 30 min.	du soir.
Embarquement sur la prade de Camou. .	7 h. 30	—
Arrivée à la maison de garde	8 heures.	

Les dix-sept heures employées se décomposent comme suit :

Bateau	1 heure.
Arrêts	5 —
Montée	6 heures 30 min.
Descente	4 — 30 —

J. FONTÈS,

Membre du Club Alpin Français,
Vice-président de la Section
des Pyrénées Centrales.

SOUS TERRE

(2^e CAMPAGNE)

EXPLORATION DES AVENS DES CAUSSES

En juin-juillet 1889 j'ai continué, avec le concours de mon cousin G. Gaupillat, érigé au rang de photographe de l'expédition, mes recherches commencées en 1888 *sous* les Causses.

On a vu dans le dernier *Annuaire* comment notre première campagne sous terre nous avait fait découvrir une admirable grotte de 2,800 mètr. de développement (Dargilan), traverser de part en part l'intérieur d'un causse de 100 mètr. d'épaisseur et une rivière souterraine de 700 mètr. de longueur (Bramabiau), et recueillir (aux Baumes-Chaudes) d'importantes données sur l'hydrologie des Causses.

La deuxième a eu pour principal objet l'exploration des *avens* ou abîmes, et elle a été des plus fructueuses. Je rappelle que pour les géologues il y avait dans les Causses un curieux problème de géographie physique à résoudre. Les rivières qui séparent les plateaux les uns des autres (Tarn, Jonte, Dourbie, Tarnon, Vis) n'ont pas d'affluents à ciel ouvert : tous leurs tributaires jaillissent du pied même des hautes falaises qui les encaissent, soit sous des gueules de cavernes largement ouvertes, soit à travers les interstices des éboulements, soit par les étroites fissures ou les joints des assises rocheuses.

En haut, sur les plateaux, entre 100 et 600 mètr. au-dessus du niveau des vallées, les pluies, les orages même ne forment aucun ruisseau; les innombrables fentes naturelles du sol calcaire les absorbent en entier, soit goutte à goutte, quand elles sont étroites, presque invisibles; soit par véritables trombes, quand elles s'épanouissent en larges *avens*, abîmes ou puits naturels très creux; elles ne les rendent sous forme de courtes et puissantes fontaines vauclusiennes qu'après un long et profond voyage souterrain. Comment s'opère cette transformation intérieure des pluies en sources, que l'on constate d'ailleurs dans tous les pays calcaires (Jura, Karst Autrichien, Grèce)? Voilà le problème que nous avons voulu résoudre.

On croyait que les *avens* avaient plusieurs centaines de mètres de profondeur et communiquaient directement avec les fontaines d'en bas. Il n'en est rien. La communication (nous l'avons constaté) n'existe que dans des cas rares où les bouches de gouffres sont bien plus rapprochées du fond des gorges, c'est-à-dire où les plateaux sont peu épais. Les résultats scientifiques de ces recherches seront résumés brièvement tout à l'heure; nous voulons surtout en exposer ici le côté pittoresque et anecdotique.

Les *avens* ou abîmes s'ouvrent en pleins champs, trous béants de toutes formes et de toutes dimensions, ronds ou allongés, étroits ou larges; leurs gueules noires bâillent brusquement sans que rien en signale l'abord, soit horizontales au beau milieu d'une lande inculte, soit à flanc de coteau sur une pente, soit verticales dans l'escarpement d'une falaise.

Ils font peur: pendant les nuits sans lune ou les brouillards épais, maint voyageur s'y est « pəri », dit-on; les pâtres n'en laissent pas approcher leurs troupeaux et les chutes de bétail égaré y sont fréquentes. Des légendes les rendent plus effrayants encore. Dans l'un on vit un soir un cavalier jaloux précipiter sa dame belle et suppliante. Dans

l'autre un berger perdit son fouet, qui fut retrouvé par sa mère au débouché d'une fontaine à plusieurs kilomètres de distance et à 500 mètr. en dessous du plateau : « Mère, je t'enverrai ainsi une brebis par l'abîme. » Et de mener la bestiole au bord du trou; mais la pauvre se débattit si bien que le pâtre seul roula au gouffre; il fut sortir comme le fouet et se faire recueillir par les mêmes mains. Ailleurs, ce sont des feux follets qui attirent les passants dans le précipice ou des brigands qui les y jettent.

On a bien vouté quelques-uns de ces trous trop voisins des routes, des pâturages, des fermes, ou entouré leur orifice d'un mur de pierres sèches; mais comme il y en a plusieurs centaines qui percent les causses en écumoirs, on ne saurait les fermer tous.

Aussi personne ne s'était-il risqué dans ces affreuses bouches de l'enfer, qui restaient une énigme géologique.

Accompagné de mon cousin G. Gaupillat, j'en ai exploré quatorze, profonds de 30 à 212 mètr., à la grande terreur des paysans (onze en 1889 et trois en 1888¹⁾).

Lorsque nous descendions dans les gouffres obscurs, les vieilles femmes se signaient et marmottaient entre deux *Pater* : « Pour sûr vous y descendrez, nos bons messieurs, mais vous n'en remonterez jamais plus. » Quant aux braves curés de campagne chez lesquels nous logions souvent

1. Liste et situation des avens explorés : I. CAUSSE DE SAUVETERRE : 1° *Grotte de Baumes-Chaude*s, 1888, profondeur 90 mètr., près Saint-Georges-de-Levejac, gorges du Tarn (Lozère); 2° *Aven de Bessoles*, profondeur 53 mètr., près Aguessac et Millau (Aveyron). — II. CAUSSE MÉJAN : 3° *Hures*, profondeur 116 mètr., entre Meyrucis et Sainte-Énimie (Lozère). — III. CAUSSE NOIR : 4° *Aven de Dargilan*, 30 mètr., 1888 (Lozère); 5° *Allayrac*, 70 mètr.; 6° *Guisolte*, 72 mètr.; 7° *Combelongue*, 85 mètr.; 8° *L'Égue*, 90 mètr.; 9° *La Bresse*, 120 mètr.; 10° *Ta-bourel*, 133 mètr. (Aveyron); 11° *Bramabiau*, 90 mètr., 1888 (Gard). — IV. LARZAC : 12° *Mas-Raynal*, 106 mètr. (Aveyron); 13° *Rabanel*, 212 mètr., près Gangès (Hérault). — V. CAUSSE DE GRAMAT : 14° *Gouffre du puits de Padirac*, 108 mètr. (Lot). — Plus quatre avens sondés seulement : *Drigas*, 32 mètr. (Causse Méjan); *Valat-Nègre*, 55 mètr.; *Peveral*, 72 mètr.; *Trouchiols*, 130 mètr. (Causse Noir).

faute d'auberge, ils nous octroyaient de paternelles bénédictions.

Parfois nous ne pouvions recruter qu'à grand'peine les quelques hommes nécessaires pour aider notre propre escouade à manipuler tout notre matériel.

Et ce matériel ne stupéfiait pas que les gamins et les badauds. Quand par malheur nous opérions un dimanche, des villages entiers s'ameutaient au bord de l'aven du jour, encombrant indiscretement le champ de bataille que nous appelions, non sans quelque superstition, le *lieu du sinistre*. Nous-mêmes nous nous prenions quelquefois à sourire devant cette accumulation de cordages, de poulies, de treuils, de chèvres, d'échelles en cordes et en bois, de pioches et masses, d'ustensiles variés d'éclairage (magnésium, électricité, lanternes), amenés en pleine montagne, dans des chemins invraisemblables, sur plusieurs voitures aux ressorts surnaturels ; sans parler des appareils de topographie, de photographie, des vêtements de rechange, provisions de bouche, bonbonnes de vin et menus bagages. Le tout manœuvré par une dizaine d'hommes travaillant militairement sous les ordres de nos deux chefs d'équipe dévoués, Louis Armand, d'Aguessac, et Émile Foulquier, de Peyreleau, disciplinés, solides et agiles comme des pompiers parisiens, seuls maîtres de la vie de leur semblable suspendue parfois à 100 mètr. dans le vide au bout d'une corde de 12 millimèt. de diamètre.

Aujourd'hui, ce qui nous étonne le plus, c'est que tout se soit terminé sans accident. Puissent nos futures explorations réussir pareillement à ce point de vue !

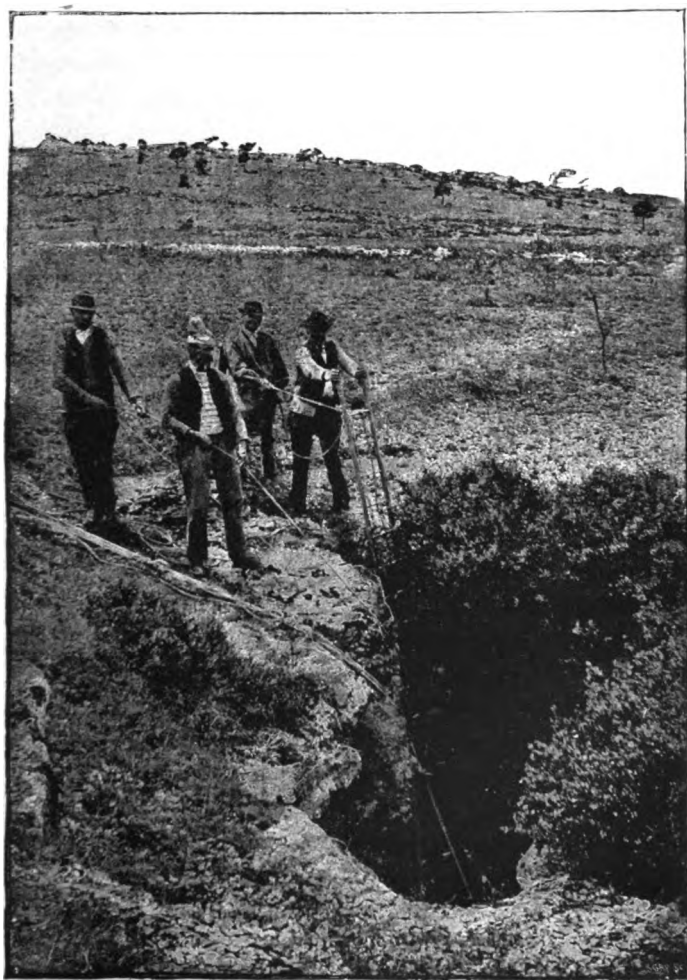
Pour revenir à notre *impedimentum* et à l'impression qu'il produisait, on nous demanda un jour à Ganges (Hérault) « si nous n'étions pas un cirque et si nous avions l'autorisation du maire ». A Millau (Aveyron), on m'appelait « le monsieur qui voyage pour les trous » ! J'étais devenu *commis voyageur en trous* !

Deux objets surtout excitaient la surprise : le bateau de toile imperméable démontable, et le téléphone. Le bateau vient d'Amérique, de chez Osgood, à Battle Creek (Michigan), pèse 18 à 25 kilos, selon la quantité d'agrès dont on le charge, et coûte 200 francs ; en quelques minutes, il se monte, se démonte et se case dans une malle en bois ou dans deux sacs de toile¹. Si l'aven aboutit à une nappe d'eau ou à une rivière, on fait descendre les sacs, on procède au montage, et vogue la galère à la recherche du sombre inconnu !

Dans ces longs puits généralement élargis à la base, la voix se perd toute par résonance et cesse d'être distincte dès 30 ou 40 mètr. de profondeur. Nos premiers essais de 1888 nous avaient démontré son impuissance ; et cette année nous n'eussions pu obtenir les résultats atteints sans le concours du remarquable téléphone magnétique de De Branville, d'ailleurs en usage dans l'armée. Chaque poste, à la fois récepteur et transmetteur, pèse 480 grammes et mesure 8 centimèt. de diamètre et 3 d'épaisseur ; dans la poche il ne tient pas de place, et le léger câble téléphonique que l'on emmène dans la descente assure la communication avec l'extérieur. Nous avons 400 mètr. de ce câble à double fil de cuivre et à multiples enveloppes de gutta-percha absolument imperméables. Ainsi la parole électrique se transmettait claire et sonore des entrailles du sol à la surface, reliant les explorateurs ensevelis sous terre aux camarades non privés du soleil, à travers gouffres et cavernes, sous torrents et lacs souterrains. Grande sécurité, certes ; puissant appui moral qui double l'audace par la confiance dans la possibilité du secours. C'est, croyons-nous, la première application de ce genre que l'on ait faite du merveilleux instrument.

Bref, énergie, précautions, matériel, bon vouloir des auxiliaires, et bonne chance surtout, nous ont permis de

1. Voir la *Nature*, n° 813 du 29 décembre 1888, et le journal *le Sport nautique*, 1889 : *Sous terre et sur mer*.



Descente de l'aven de l'Égne, reproduction d'une photographie de G. Ganpillat.

mener à bien de fantastiques excursions souterraines, de découvrir d'admirables sites que n'éclairera jamais la lumière du jour, et de récolter de précieuses données scientifiques.

Nous ne saurions faire un *journal* de nos *descensions*; beaucoup se ressemblaient et quelques-unes n'ont qu'un intérêt théorique. Il suffira d'indiquer les traits généraux et de glaner parmi nos notes de voyage les péripéties les plus marquantes.

Partout se répétaient les mêmes opérations préliminaires : sondage du trou ; disposition en travers de l'orifice d'une forte poutre pour amarrer la poulie destinée à faciliter la traction de la corde ; établissement, avec des pieux et une cordelette, d'un *périmètre*, comme sur les champs de courses, pour empêcher tout accident parmi la troupe de curieux ; allongement des cordes sur le terrain, pour éviter qu'elles s'emmêlassent pendant la descente ; dévidage du câble téléphonique, etc. Plusieurs heures se passaient ainsi.

Puis, à cheval sur un fort bâton de 70 centimèt. de longueur, fixé au bout d'une corde, un premier explorateur descendait, attaché lui-même à une deuxième corde dite de sûreté, et armé du précieux téléphone. Dès qu'il avait pris pied plus ou moins profondément, on engageait par le câble une conversation du genre de celle-ci : « Tout va bien, je suis solide. Il y a une galerie latérale ; je vais voir où elle mène ; attendez un peu. » Dix minutes de silence. « Allo ! allo ! — Qu'y a-t-il ? — La galerie a 10 mètr. de long, elle aboutit à un puits vertical de 18 mètr. ; il faut descendre Armand et ensuite la grande échelle de cordes de 20 mètr. et de quoi l'amarrer. Je me détache ; remonte les cordes ; je garde le bâton, pour qu'il ne s'embrouille pas dans le fil du téléphone ; vous en couperez un autre là-haut ; est-ce compris ? — Oui, Armand va descendre et l'échelle après. — Bon, tirez ! »

Et rapidement les deux cordages remontent, ils laissent seul dans l'abîme à 60, 80, 100, 150 mèt. sous terre, ne tenant plus au monde humain que par deux fils de cuivres un homme qu'une fausse manœuvre peut ensevelir vivant,

Ensuite un compagnon, puis l'échelle et les différents objets commandés, outils, éclairage, ou bateau, le rejoignent lentement, quelquefois au bout de deux ou trois heures seulement, car les cordes et le câble s'entortillaient, les échelles s'accrochaient aux aspérités du roc ; les ordres téléphoniques étaient mal compris. Et alors venaient les impatiences, les imprécations même, provoquées par l'énervement inévitable en telle occurrence. Un jour (à Rabanel), on perdit une heure et quart à rétablir le fonctionnement d'une corde sortie de la gorge de la poulie et engagée dans les tourillons. J'étais seul en bas, tempêtant à 130 mèt. et grelottant sous terre à la fraîche température de 7°,5. Quand un deuxième puits était suivi d'un troisième, il fallait expédier de nouveaux aides et de nouveaux engins, long et pénible travail. A Tabourel (133 mèt.), il y avait ainsi cinq puits superposés de 30, 10, 12, 18 et 20 mèt. de hauteur respective. La grande échelle (20 mèt.) dut être déplacée trois fois, et, en trois points, on mit en faction dans l'intérieur de l'abîme, à différents niveaux, des hommes chargés, au fur et à mesure que nous remontions, de retirer l'échelle à eux à l'aide d'une cordelette, et de la fixer de nouveau pour nous permettre l'escalade du retour. Rien n'est pénible comme ces longues stations parfois de six ou huit heures, immobile, solitaire, dans la froide humidité (7° à 11° C.) des cavernes, alors que l'on ne voit et n'entend rien de ce qui se passe en haut sur le plateau ni en bas dans les arcanes du gouffre ; car si le téléphone descend avec les découvreurs et les relie toujours aux gens du dehors, ceux des postes intermédiaires n'en ont pas le réconfortant usage. Et si ces *relais* fussent tombés en syncope, la situation eût été critique. L'aven de Tabourel nous a occupés

deux jours entiers : un vieillard de soixante-douze ans, René Robert, fermier au Maubert, près de Montpellier-le-Vieux, suivit jusqu'au fond, « ne s'étant jamais douté que si vieux il descendrait si bas », et enchanté d'être « encore assez gaillard pour visiter le mauvais trou, matin » ! Et certes bien des jeunes du pays n'avaient pas son vigoureux sang-froid !

L'éclairage est une des grosses difficultés à surmonter : les courants d'air et les suintements d'eau éteignent les bougies et le magnésium ; les lanternes se cassent ou se faussent ; les lampes de mineur se renversent ; les appareils électriques sont trop fragiles et d'un emploi peu pratique, nous n'en avons pas encore trouvé un seul satisfaisant.

La grosse bougie à très forte mèche est encore la meilleure source de lumière (car le magnésium ne saurait être constamment employé ; il dégage en brûlant un produit pharmaceutique bien connu dont l'aspiration prolongée produits sur les intestins délicats des effets thérapeutiques vraiment gênants). L'embarras est de la tenir quand il s'agit de descendre à l'échelle ou de parer les chocs contre les murailles dans un puits étroit. A Rabanel, en arrivant tout étourdi à 130 mètr. après un vertigineux tournoie-ment, je fus surpris de percevoir une odeur de brûlé : une chaleur à la tête m'en fournit vite l'explication ; c'était mon chapeau qui flambait, allumé par une bougie mal fixée dessus. J'ai gardé comme un précieux trophée ce feutre avec lequel faillit se consumer ma chevelure !

Il faut prendre garde aussi d'enflammer les cordes qui vous retiennent ; il est vrai qu'au contact des roches humides elles deviennent rebelles à la combustion.

Tout cela donne une idée des innombrables et méticuleuses précautions indispensables pour éviter, non seulement des accidents, mais encore des catastrophes, car on jongle avec l'existence dans le gouffre immense et vide, et la moindre maladresse serait la mort.

Mais passons en revue les incidents mémorables. A l'aven de l'Ègue, il y avait un premier puits absolument vertical de 60 mèt., merveilleux de régularité, aux parois creusées par les eaux anciennes en gigantesque hélice ; au fond on voyait assez clair pour lire, et la vaste lucarne de ciel bleu de l'ouverture faisait le plus étrange effet ; à travers deux ou trois petits puits inférieurs et quelques couloirs latéraux, nous avons trouvé l'extrémité de la fissure, l'argile et une vasque d'eau, comme dans presque tous les abîmes. Tout avait bien marché, l'aven était un des plus beaux connus ; il ne restait qu'un homme à extraire, Émile Foulquier, l'un de mes deux fidèles. A peine commençait-on à le hisser que nous l'entendons crier sans distinguer ses paroles (le téléphone était remonté) : les hommes à la poulie tirent ferme, suant et soufflant, et bientôt on perçoit ces mots douloureusement articulés en patois : « Vous me crevez ! vous me crevez ! » On tire plus vite, pris d'angoisse ; la voix du malheureux faiblissait, j'étais terrifié. Un dernier effort : à la margelle du puits apparaissent la tête, puis les épaules ; des bras vigoureux empoignent l'homme, qui s'évanouit presque sur l'herbe, blême et les yeux injectés de sang. Il était temps : une corde mal attachée autour de la poitrine avait formé nœud coulant étrangleur, Foulquier étouffait ; si le puits avait eu 80 mètres au lieu de 60, si l'ascension avait duré deux minutes de plus, une congestion était fatale. Un cordial réagit immédiatement, et nous en fûmes quittes pour une grande peur ; mais le soir, avant l'extinction des feux, ma troupe dut subir une longue conférence démonstrative sur la manière de faire les nœuds !

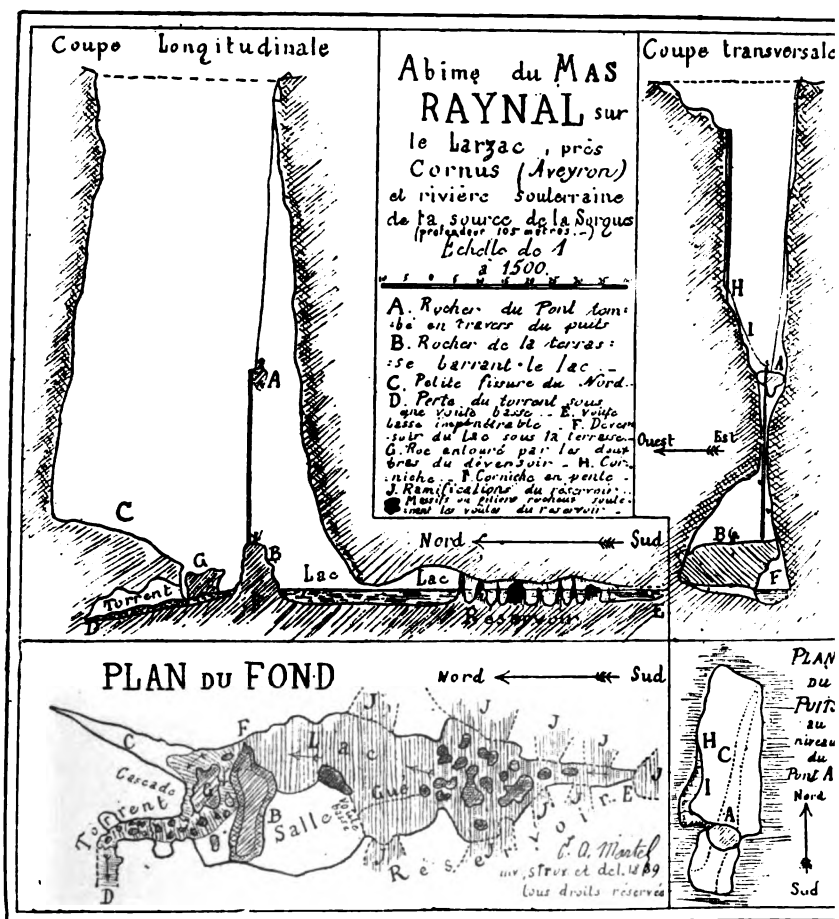
A Combelongue, Armand et moi nous avons pu descendre à 60 mèt. en nous faufilant dans une étroite fente verticale et en nous servant surtout des genoux et des coudes ; plus bas le rétrécissement s'accroissait, les deux poings ne pouvaient pas passer ; cependant le vide paraissait plus grand à quelques centimètres en dessous, et les pierres je-

tées tombaient encore d'au moins 20 mèl.; à coups de marteau Armand élargit le trou et ne réussit pas à se faire place; plus mince, et retirant veste et gilet, je m'y glisse à grand'peine, attaché à la corde que retient mon compagnon : soudain je me sens enlever mon chapeau; c'est le puits qui me l'a pris et, dès que j'ai assez d'espace pour rejeter la tête en arrière, je le vois suspendu par les bords aux aspérités de la roche et arrêté en travers de la fente. Comme un ramoneur dans une cheminée, je descends encore de 25 mèl., et j'ai le plaisir d'atteindre le fonds du puits que je voulais voir : de même je remonte le tuyau, et ma tête s'emboîte au passage et automatiquement dans mon couvre-chef qui n'a pas pu me suivre. J'avoue avoir été singulièrement oppressé pendant toute cette opération. Le soir, rentré au gîte à Saint-André-de-Veyzines, on s'aperçoit que le sac contenant la provision de bougies a été oublié au fond du premier puits à 25 mèl.; le lendemain matin on perd trois heures à l'aller quérir, mais on ramène en même temps deux superbes pièges à renard, dont un paysan m'offre cinq francs!

Car on trouve de tout au fond des avens; des pièges avec lesquels les animaux pris ont été se précipiter affolés, des fagots, des troncs d'arbres, des outils, même un jour une roue de voiture neuve qui fit la joie d'un charron, et valut à mes hommes un litre d'eau-de-vie, — et surtout (c'est peut-être ce qui nous ennuyait le plus dans nos périlleuses descentes) les carcasses en décomposition des bestiaux tombés par accident ou jetés là après leur mort : pour les Caussenards en effet les avens tiennent lieu de voierie. Maintes fois nous n'avons pu supporter l'horrible odeur de ces charniers qu'en brûlant sans discontinuité du papier d'Arménie ou de l'encens.

L'aven de Guisotte, un des premiers explorés, n'est qu'un puits unique de 72 mèl., large, à l'ouverture, d'un mètre à peine; Armand y descendit le premier *sans téléphone*. L'étroitesse de l'abîme est telle qu'à 30 mèl. nous cessâmes de

nous entendre. Quand il fut au fond, ni cris ni signaux à la trompe de chasse ne purent nous maintenir en communication. Les hommes à la poulie tiraient en vain sur la corde; résistance complète, rien ne vibrait, silence absolu. Cela dura une demi-heure. Nous le crûmes mort, écrasé par quelque bloc, arrêté sous quelque encorbellement. Ce jour-là, ce fut notre plus grande frayeur. A la fin, je me fis descendre avec l'appareil auditif, et trouvai en bas mon Armand sifflotant un air connu : « Je vous attendais, mais « ç'a été long. — Ah bien ! vous nous avez fait une jolie « peur ! Pourquoi n'appeliez-vous pas ? — Mais j'ai crié à en « perdre la voix. — Nous n'avons rien entendu. — Moi « non plus. — Pourquoi ne lâchiez-vous pas la corde ? Vous « sentiez bien que nous tirions. — Oui, mais je l'avais attachée parce qu'en remontant à vide elle se serait prise « dans cette fissure et sous cette saillie que vous voyez là-haut, et alors plus moyen de la décrocher. — Oh ! c'est « juste ! mais nous ne pouvions pas deviner ; enfin la morale, c'est que nous ne descendrons jamais plus sans le « téléphone. — Oh ! bien entendu. » Et comme au fond de Guisotte il n'y avait rien à découvrir nous commandâmes : « Oh ! hisse ! » Tiré trop fort, je faillis avoir la tête prise sous la saillie en forme de dais coupé en deux qui avait inquiété Armand ; heureusement j'eus l'idée et le temps de repousser du bras la paroi du puits et de m'imprimer dans le vide un balancement qui me fit dépasser l'obstacle : ce mouvement éteignit ma bougie et je m'enchevêtrai comme une mouche dans le réseau des quatre cordes et du câble téléphonique formant toile d'araignée ; mais n'étant plus qu'à 23 mètr. de l'orifice, je pus heureusement me faire entendre et ordonner de stopper ; je mis 20 minutes à rallumer la bougie et à débrouiller l'écheveau de cordages entortillés autour de mon corps et de mon bâton, avec 47 mètr. de vide noir sous les pieds ; Armand sifflotait toujours et remonta sans encombre. La nuit, nous eûmes tous le cauchemar.



A la Bresse (120 mè.), autres histoires : un commandement mal compris fit retirer à notre insu une échelle posée pour le retour dans un puits de 6 mè.; je ne sais comment s'y prit Armand pour gravir la muraille lisse et me tendre ensuite un bout de corde, où je grimpai à la force du poignet ! L'auteur involontaire de la méprise faillit tomber du haut mal en nous voyant pris ainsi dans la souricière : Armand, d'ailleurs, ne lui ménagea pas les vertes apostrophes ; l'incident clôtura par une chaude dispute à 89 mè. sous terre. Comme tout le monde était énervé, le surplus de la manœuvre marcha fort mal ; le plus grand puits se trouvait si étroit que les barreaux de l'échelle de corde pris en travers refusaient de déraiper ou encore s'accrochaient aux saillies. Échelon par échelon, on mit trois heures à la sortir, plusieurs hommes étant dangereusement suspendus tout du long afin de la dégager. Pour finir, à 10 h. du soir, par une nuit sans lune, nos voitures s'égarèrent en pleine forêt, et nous dûmes rentrer au Maubert à travers champs et rochers, au grand dam des pauvres chevaux !

Enfin, à Hures (116 mè.), nouvel accident de bougies. Je demeurai trois quarts d'heure à 40 mè. au-dessous de mes compagnons, balancé sur l'échelle de cordes, avant qu'une seule allumette voulût bien prendre. Sans lumière je ne pouvais ni remonter ni descendre. La lanterne envoyée à mon secours s'était ouverte et éteinte en route !

Trois avens (d'ailleurs les trois derniers explorés), Rabanel, Mas-Raynal et Padirac, méritent plus de détails, étant vraiment extraordinaires, le premier comme le plus profond (212 mè.), les deux autres comme nous ayant enfin menés aux rivières souterraines que nous cherchions avec tant d'acharnement.

L'abîme de Rabanel s'ouvre près de Ganges (Hérault), à l'altitude de 360 mè., sur le penchant de la montagne de la Séranne. Ses proportions sont gigantesques : l'ouverture,

ovale, mesure 40 mètr. sur 25. C'est une fissure du sol élargie par les eaux, longue de 80 mètr., large en bas de 10 à 12, profonde de 165, et greffée sur une vaste grotte qui descend à 47 mètr. plus bas, soit à l'énorme distance verticale de 212 mètr.

Rabanel nous a pris six jours et coûté 600 francs : trois journées entières ont été consacrées à la construction d'un échafaudage et à l'établissement de deux chèvres avec treuils à 38 mètr. de profondeur, sur un rocher tombé en travers du gouffre et formant pont.

Le premier à-pic absolu est de 130 mètr. : en défalquant les 38 mètr. ci-dessus, il en reste 92 qu'il faut descendre dans le vide complet en tournant quarante-cinq à cinquante fois sur soi-même. Avec le treuil l'opération dure dix minutes (9 mètr. par minute) qui semblent dix heures ; c'est étourdissant, affolant, il n'y a qu'un moyen de ne pas perdre la tête : compter les tours bien patiemment. J'ai exécuté deux fois la descente de Rabanel : la première, tout seul dans le noir inconnu, sans savoir où j'allais ; croyant même, par suite d'une illusion d'optique, que le sondage avait été mal fait et que les 130 mètr. n'étaient qu'une partie du gouffre. En remontant, je me jurai à moi-même, pendant l'effroyable giration, de n'y jamais retourner si je réussissais à regagner le sol ! Quatre jours après je redescendais, suivi cette fois de Gaupillat et de Foulquier ; le charme était rompu ! Et nous nous rappellerons longtemps le déjeuner pris ensemble à 400 pieds sous terre à la lueur de trois bougies, alors que par téléphone nous commandions aux amis de la surface une bouteille de vin supplémentaire, vite expédiée au bout d'une cordelette ! Quel éclat de rire quand sur l'ordre : « Halte, gare à la casse ! » transmis à travers le câble, le fragile vase s'arrêtait net à 1 mètr. au-dessus d'un tas de pierres. Détail puéril, qui fait peut-être sourire, mais qui nous laisse le regret de ne pas pouvoir mener tous les jours cette existence si peu banale ! Au

ABIME DE RABANEL

près Cange (Ardennes)
profondeur totale 212 mètres

I. Plan du fond (projeté horizontale)

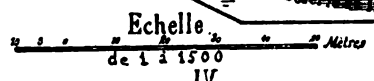
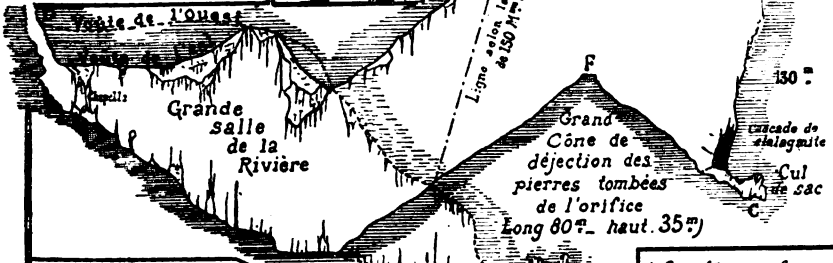
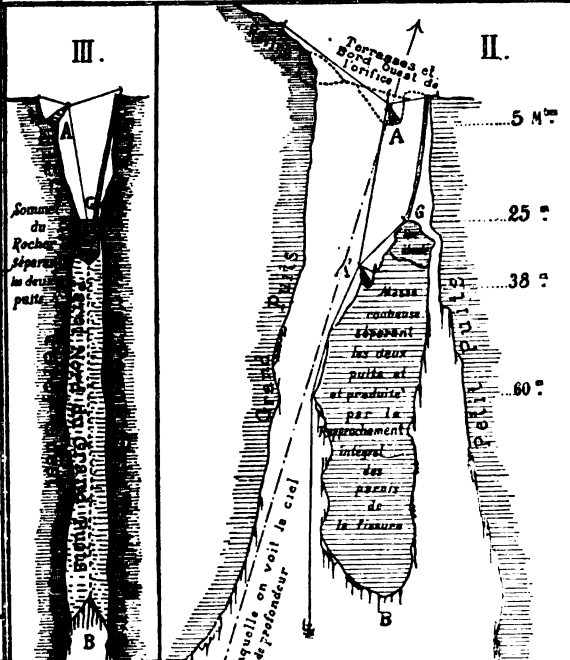
etc. stalactites
sit d'une rivière
intermittente ne coulant
qu'après les fortes pluies
D. Lits à double bouche
s'élevant verticalement
craquant les eaux et rempli
d'argile
E. Disposition du lit
dans l'argile fissurée
F. Vase forme large de
3 mètres (sibaccatère)

II. Coupe verticale et longitudinale.

(direction Nord-Sud)
partie inférieure
située dans un
plan plus acci-
denté

III. Coupe verticale à transver-
sale montrant comment le
rapprochement des parois de la
fente a produit un puits double.

IV. Plan de l'orifice



Longueur extrême de l'ouverture 40 Mètres
largeur extrême 25 ---
Altitude 360 ---

A. Petite chaire de puits
A'. Grande chaire de travail
B. Jonction des deux puits.
DEF. comme pour I.

retour, je questionnai Gaupillat sur son impression durant le hissage : « Je me suis demandé, dit-il, à partir de quelle hauteur on serait au moins sûr de se tuer du coup ! »

En effet, l'ascension est pire que la descente, car on devine (plus qu'on ne l'entend) l'effort de traction opéré là-haut, bien haut, près du ciel, et l'on se dit, si brave que l'on soit : « Tout de même ! si la corde cassait ! »

En revanche, quel spectacle féérique : les 130 mètr. ne sont pas le fond du puits ; il y a encore un talus de pierre haut de 35 mètr. et incliné à 33°. Il aboutit à la grotte, dont la plus grande salle mesure 60 mètr. de longueur, 25 de largeur et 45 de hauteur. Du milieu du talus, l'œil contemple ce spectacle inouï d'une véritable et étroite nef d'église longue de près de 100 mètr., élevée de 150 mètr., percée à cette prodigieuse hauteur d'une fenêtre ovale découpée sur l'azur du firmament ; la lumière en tombe tamisée, étrange, irisant de reflets violacés les stalactites qui pendent en larmes de cristal aux parois du puits. C'est bien là une chose que les hommes n'ont jamais vue et qu'ils ne sauraient imaginer : l'appareil photographique même s'est refusé à l'enregistrer ; il n'a donné qu'une tache blanche entre deux raies noires. C'est trop immense !

En arrière, la grotte est superbe et ferait la fortune d'un village de Suisse ; elle possède même un second puits de 26 mètr. pour l'exploration duquel il a fallu faire descendre les colis d'échelles de cordes à 170 mètr. sous terre ; mais ses brillantes et rigides cascades de carbonate de chaux ne nous ont pas émus comme le grand puits lui-même. Pourquoi faut-il que tant de splendeurs soient inaccessibles !

Avant de remonter, nous faisons en plusieurs longs voyages hisser les paquets de cordes, d'échelles et d'autres ustensiles ; l'un d'eux mal arrimé se détache presque en arrivant et fait pleuvoir tout son contenu (marteau, burins, gourdes, pied photographique, lanternes, etc.) sur nos têtes, de 90 mètr. de hauteur ! Le moindre des objets précé-

pités nous eût brisé le crâne. Nous avons pu nous garer !
Je ne compte pas redescendre à Rabanel !

Au Mas-Raynal (sur le Larzac, entre Saint-Affrique et Lodève, 106 mèr.), nous percevons dès notre arrivée au bord du trou le bruit d'un cours d'eau intérieur : les manœuvres et précautions d'usage nous conduisent, Armand et moi, en six heures de travail, à un puissant torrent souterrain qui alimente la belle source de la Sorgues (2 kilomèt. et demi au Nord-Ouest); la correspondance est certaine, comme le prouvent la direction du flot et la similitude de la température de l'eau aux deux points (10°,5). Mais nous n'avons pu suivre le courant que pendant 130 mèr.; en deçà et au delà, la voûte s'abaisse au niveau de l'eau, et tout passage est impossible. Au milieu des cascades qui nous couvrent de leur écume, j'ai une oreille assourdie par le fracas du torrent grondeur, tandis que l'autre, collée au téléphone, perçoit la musique et la cadence d'un bal champêtre organisé là-haut (c'est dimanche) au bord du trou, par la jeunesse turbulente du village voisin ! Saisissant contraste qui, en présence d'un grandiose et terrible spectacle naturel, nous rattachait de si bas aux gaietés de la vie !

Mais la merveille de l'expédition, c'est Padirac ! • Là, à 108 mèr. sous terre, nous avons sur une rivière ignorée navigué pendant 2 kil., sans voir la fin de ce nouveau Styx.

Dans le département du Lot, sur le causse de Gramat, non loin du village de Miers, au Nord-Est de Rocamadour, lieu célèbre de pèlerinage, il y a dans un champ plat un trou rond géant de 35 mèr. de diamètre. Rien n'en signale l'approche, on ne le voit que quand on est au bord, et alors on recule instinctivement. La corde de sonde donne 76 mèr. au point le plus creux, 56 mèr. seulement au sommet du talus de pierres qui forme cône au fond du gouffre. C'est là le *puits de Padirac*.

Comme cela arrive souvent aux bêtes égarées des troupeaux d'alentour, un homme y tomba il y a vingt-cinq ans : la justice, indécise entre le crime, le suicide ou l'accident, ordonna une enquête ; il fallut quérir le cadavre, ce que l'on fit avec grande crainte et à puissant renfort de chèvres, de poulies, de treuils et de cordages. Puis l'on remonta vite, sans explorer deux ouvertures latérales, béantes au fond du puits. Largement ouvert et bien éclairé, il n'avait cependant rien de terrible, ce gouffre, en comparaison des abîmes étroits, sombres et beaucoup plus creux des causses lozériens et aveyronnais ; mais, comme tous ses semblables, il faisait peur, et à le scruter en détail personne ne songeait.

Le 9 juillet 1889, une échelle de cordes me mène, avec mon cousin G. Gaupillat et mes deux fidèles et dévoués auxiliaires Louis Armand et Émile Foulquier, au sommet du talus de pierres, à 56 mètr. en contre-bas du sol : au pied de ce talus s'ouvre une grande arcade carrée haute de 20 mètr., dans un angle du gouffre : nous y descendons sans peine. En levant la tête, l'impression est singulière : on se trouve au fond d'un télescope qui a pour objectif un morceau de ciel circulaire, la lumière verticale éclaire bizarrement les parois du puits taillées en falaises et même en encorbellement ; à l'orifice et aux saillies du colossal cylindre pendent gracieusement de longues touffes de plantes amies de l'ombre et de l'humidité. L'échelle de corde se balance au milieu d'elles, et le mince câble du téléphone qui nous rattache aux vivants semble un noir fil d'araignée tendu en travers de l'abîme. Nous atteignons à 86 mètr. de profondeur l'entrée d'une obscure galerie inexplorée ; on allume, on pénètre, et au bout de quelques pas un murmure frappe nos oreilles : c'est l'eau, c'est un ruisseau ! A 98 mètr. sous terre, nous rencontrons une toute petite nappe d'eau sortant d'une voûte basse et s'écoulant en un filet liquide. Voilà la source cachée des fontaines aériennes, constituée dans une vasque d'argile par l'eau de pluie qui suinte des

voûtes d'une caverne. Pendant 150 mètr. nous suivons le ruisseau : soudain il se perd dans les cailloux et passe sous le fond même du puits de Padirac, sans doute à travers le talus de pierres. Peut-être allons-nous le retrouver au bas de l'autre orifice que nous n'avons fait qu'entrevoir ! Car notre marche est arrêtée : l'eau seule peut se glisser dans les interstices de la pierre. Dans un angle opposé du gouffre de Padirac, la deuxième ouverture pratiquée à 76 mètr. de profondeur est celle d'un puits pas tout à fait vertical, étroit, profond lui-même de 32 mètr. et au pied duquel à 108 mètr. le ruisseau perdu rejaillit d'un trou du roc. Ici la scène change : ce n'est plus un abîme ni une caverne qui s'offre à nos yeux étonnés, c'est une monumentale avenue, haute de 10 à 40 mètr., large de 5 à 10, dirigée droit vers le Nord et voûtée en ogive sombre ; nous la suivons à côté du ruisseau qui s'enfle toujours par la pluie tombant des voûtes. Des légions de chauves-souris s'effarouchent à notre approche ; leurs déjections couvrent le sol et nous nommons *Pas du Guano* un endroit où il faut, bon gré mal gré, enfoncer les poings dans un amas de ce fumier pour se cramponner au rocher.

Si loin que porte la lueur presque solaire du magnésium, nous ne voyons pas cette fois la fin du grandiose couloir ; il y a quelques coudes, deux ou trois flaques d'eau à traverser ; en avant ! Et nous allons ainsi pendant 300 mètres ; soudain la route est barrée ; l'onde occupe toute la largeur de la galerie, et elle a plusieurs mètres de profondeur ! Plus de doute, nous sommes en train de découvrir une rivière souterraine ! L'obstacle ne saurait nous arrêter : nous avons là-haut dans ses deux sacs le bateau de toile démontable qui nous accompagne dans toutes nos explorations intérieures. Mais il est 7 heures du soir ; j'ai pour principe absolu de ne jamais coucher sous terre, il faut deux heures pour regagner l'orifice du puits de Padirac ; volte-face, la suite à demain.

Et sortis sains et saufs à 9 heures du soir, nous soupçons en plein air et passons la nuit au bord du trou, dans et sous l'omnibus qui nous a amenés de Rocamadour avec armes et bagages et nos six hommes de renfort.

Le lendemain matin, à 6 heures, nous redescendons tous quatre, bateau en sacs, et à 10 h. Gaupillat et moi nous flottons librement sur une rivière large et profonde de 5 à 8 mèt.; Armand et Foulquier vont nous attendre... pendant six heures et demie.

Quatre bougies sont fixées aux bordages de la frêle embarcation et le réflecteur à magnésium ne chôme guère : l'un de nous s'en sert pour éclairer la voie et scruter le mystérieux défilé où nous pénétrons; l'autre pagaie tranquillement dans l'eau limpide et presque sans courant. Et cela se prolonge pendant 350 mèt. sous une voûte d'environ 40 mèt. de hauteur. La surprise nous rend muets. Bientôt la silencieuse rivière (que nous baptisons la *Rivière Plane*) se met à bruire faiblement, quelques roches l'encombrent. Voici un premier rapide ou cascатель, il faut débarquer et porter le bateau de l'autre côté: c'est vite fait, et ce que nous découvrons alors ne se décrit pas. Quatre petits lacs formés par des expansions de la rivière se succèdent sans interruption. Comme dans les plus belles grottes connues, le brillant revêtement des stalactites et des stalagmites lambrisse leurs parois; des colonnes déliées, des pendeloques, des girandoles longues de 20 mèt. et plus, s'abaissent des plafonds jusqu'à la surface des lacs; le long des murs s'étagent et scintillent des rangées de bouquets, des bénitiers, des statuettes, des clochetons de blanc cristal; le magnésium fait de tout cela l'intérieur d'un pur diamant; sur l'onde unie comme un miroir, le reflet double la splendeur; aucun bruit ne trouble le majestueux silence de cette merveille inconnue; le flot même ne murmure pas. Seules les gouttes d'eau tombées des voûtes sonnent aiguës ou graves, argentines ou sourdes selon la distance; mates

sur la rivière, sonores sur la stalagmite; et l'écho, qui discrètement les répercute, combine toutes ces notes en un chant mélodieux, en une musique douce, plus harmonieuse et pénétrante que les plus suaves timbres terrestres. Nul être humain ne nous a précédés dans ces profondeurs, nul ne sait où nous sommes ni ce que nous voyons; nous sommes isolés deux dans la barque loin de tout contact avec la vie; rien d'aussi étrangement beau ne s'est jamais présenté à nos yeux: ensemble et spontanément nous nous posons la même question réciproque: « Est-ce que nous ne rêvons pas? » Ces sensations-là sont inoubliables!

Le passage des lacs n'a guère qu'une soixantaine de mètres de longueur, et 14 mètr. de largeur maximum.

Jusqu'ici la navigation est très aisée, mais les difficultés vont commencer et grandir à chaque pas.

D'abord c'est la rivière, qui, entre deux stalagmites, se rétrécit à 91 centimètr. de largeur; notre bateau en mesure 90; nous passons juste, par une grande chance, car les murailles sont perpendiculaires, lisses, sans corniches pour débarquer, et l'eau a plusieurs mètres de profondeur.

Puis vient un deuxième rapide qui sera suivi de trente autres. Ces barrages sont eux-mêmes une curiosité, et constitués par une sorte de digue semi-circulaire de stalagmite concave en arrière, convexe en avant; ils forment ainsi de vrais bassins de retenue et ressemblent aux *gours* que les cascades et les pierres creusent dans le lit des torrents. Leur rebord cristallin délicatement ciselé et frangé comme du corail blanc est à fleur d'eau et large de 3 à 4 centimètr. à peine; vers l'amont il se creuse en encorbellement sous l'eau et vers l'aval se bombe en surface sphérique inclinée à 30° environ, sur laquelle la rivière, trop-plein du bassin, glisse en nappe liquide. A chaque gour nous débarquons sur la fragile crête stalagmitique, sortant le bateau et le descendant par-dessus le barrage dans le bassin suivant. Trente-deux fois, *la bougie entre les dents*, nous avons répété

cette dangereuse manœuvre, et plus d'une fois une glissade impossible à éviter nous a fait prendre un bain complet ; les gours ont de 50 centimèt. à 4 mètr. de hauteur ; le plus grand mesure 6 à 8 mètr. de longueur.

Entre le deuxième et le troisième gour, la roche s'avance en surplomb à 30 centimèt. au-dessus de l'eau ; il faut nous coucher dans le bateau, qui heureusement n'a que 20 centimèt. de saillie, casser avec la tête les petites stalactites qui nous déchireraient, et avancer en poussant du dos : c'est le *Pas du Tiroir*, long de 5 à 6 mètr. et où nous glissons comme dans une rainure.

Après le troisième gour vient le *Pas des Palettes*. La fissure que parcourt la rivière n'a au niveau du courant que quelques centimètres de large : nous devons débarquer dans l'eau jusqu'à la ceinture, dévisser les palettes démontables de la pagaie et des avirons, les poser en travers de la galerie au point où elle a 1 mètr. de largeur, c'est-à-dire bien au-dessus de nos têtes, élever le bateau à bras tendus, puis le faire glisser sur les palettes jusqu'à ce que la fin du rétrécissement lui permette de reprendre flottaison. Une palette se dérobe et la barque tombe sur nous ; nous finissons par la porter sur la tête en avançant bras et jambes en croix en travers du courant, accrochés aux fluettes aspérités du rocher. Si le fond de toile de l'esquif eût été sec, nos bougies (toujours aux dents) y eussent mis le feu.

Enfin nous nous reposons au bord d'un grand lac circulaire de 50 mètr. de diamètre ; le magnésium nous le montre coupé d'une multitude de gours et d'îlots de stalagmites ; la voûte ne mesure guère plus de 15 mètr. de hauteur. Tandis que Gaupillat m'éclaire avec le réflecteur, j'explore le lac à pied en équilibre sur la crête des gours, et je reconnais une issue ; la rivière tourne à gauche et se poursuit ; je rétrograde par l'autre bord de la nappe d'eau ; là il y a moins de gours, ce sera plus commode pour le bateau ; mais la rive est argileuse, glissante, abrupte, une

saillie de pierre se rompt dans ma main et... je rejoins mon compagnon à la nage; ce bain frais à 14° C. ne m'a pas paru trop désagréable. L'ennui c'est que nos allumettes et briquets se trouvent mis hors de service. Aussi nous procédons à une véritable illumination : six bougies sont adaptées au bordage de crainte que l'éclairage ne vienne à manquer; géniale précaution: car, au retour, une fausse manœuvre en souffle quatre à la fois !

Au delà du grand lac, les gours se succèdent presque sans interruption; plusieurs sont multiples; le quinzième débouche dans un sixième lac de 35 mètr. de diamètre : nulle part, même dans la galerie qui se maintient entre 2 et 5 mètr. de largeur, on ne peut atterrir; les murailles latérales plongent sous l'eau perpendiculaires, et la profondeur dépasse 6 mètres. Il y a plusieurs coudes rectangulaires, mais la direction générale est toujours droit au Nord vers la Dordogne. Seizième gour, dix-septième gour; nous commençons à être harassés, et voilà que la rivière n'a plus que 70 centimètr. d'espacement. De précaires corniches nous permettent de nous suspendre par les mains, à 1^m,50 de hauteur, à peu près, puis avec nos cannes à crochet nous faisons passer le bateau en l'inclinant sur le côté presque de champ; la toile s'érafle sur le rocher, les membrures gémissent, rien ne casse toutefois, et le *passage des Étroits* (ainsi nommé en souvenir des gorges du Tarn) se franchit plus difficilement même que ceux du Tiroir et des Palettes. Deux nouveaux gours; la galerie n'a plus de stalactites; ensuite un beau lac rond sous un dôme de 20 mètr. de hauteur et de diamètre. C'est la fin, tout paraît clos autour de nous, la rivière s'enfuit par dessous, sans doute ! Erreur : dans un angle s'est percé un tunnel, large, mais haut seulement de 50 centimètr. : au-dessus point de fissure, le terrain paraît changer de nature. Cependant, l'écho nous envoie par le tunnel la lointaine et douce harmonie de gouttes qui chantent en tom-

PLAN

Longueur totale des galeries
1100 mètres.

Fissure au fond du lac
insaisissable

Nord

Sud

GROTTE DU SERGENT

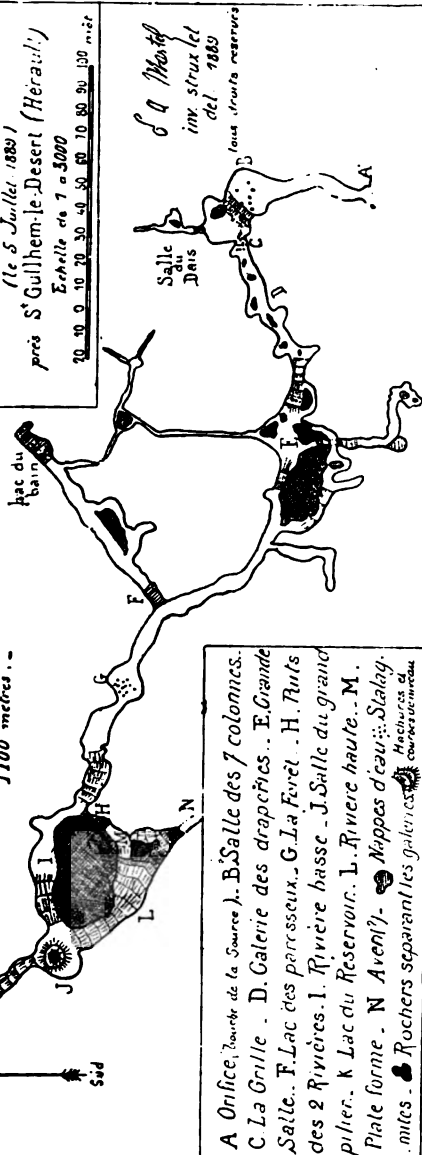
source intermittente à sec

(le 5 Juillet 1889)

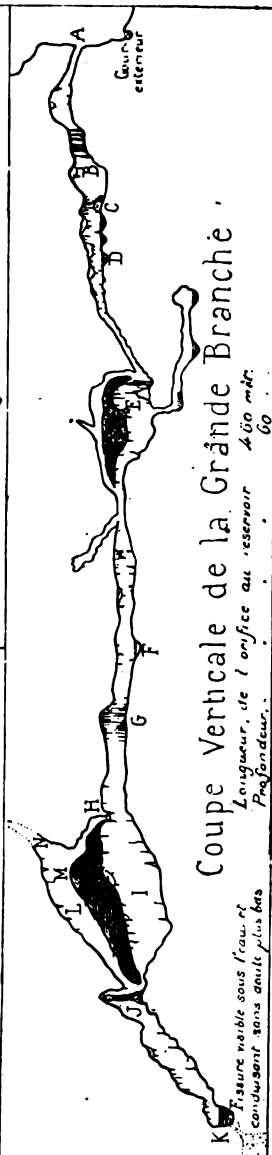
près S^t Guilhem-le-Desert (Hérault)

Echelle de 1 à 3000

10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 120 mètre



A Onfice, l'entrée de la Source J. B Salle des 7 colonnes.
C La Grille. D Galerie des drapèrès. E Grande
Salle. F Lac des parasseux. G La Fèvre. H Ruis
des 2 Rivières. I Rivière basse. J Salle du grand
pilier. K Lac du Réservoir. L Rivière haute. M.
Plate forme. N Aven. O Nappes d'eau. Stalag-
mites. Rochers séparant les galeries. Hauteur au
courant d'eau



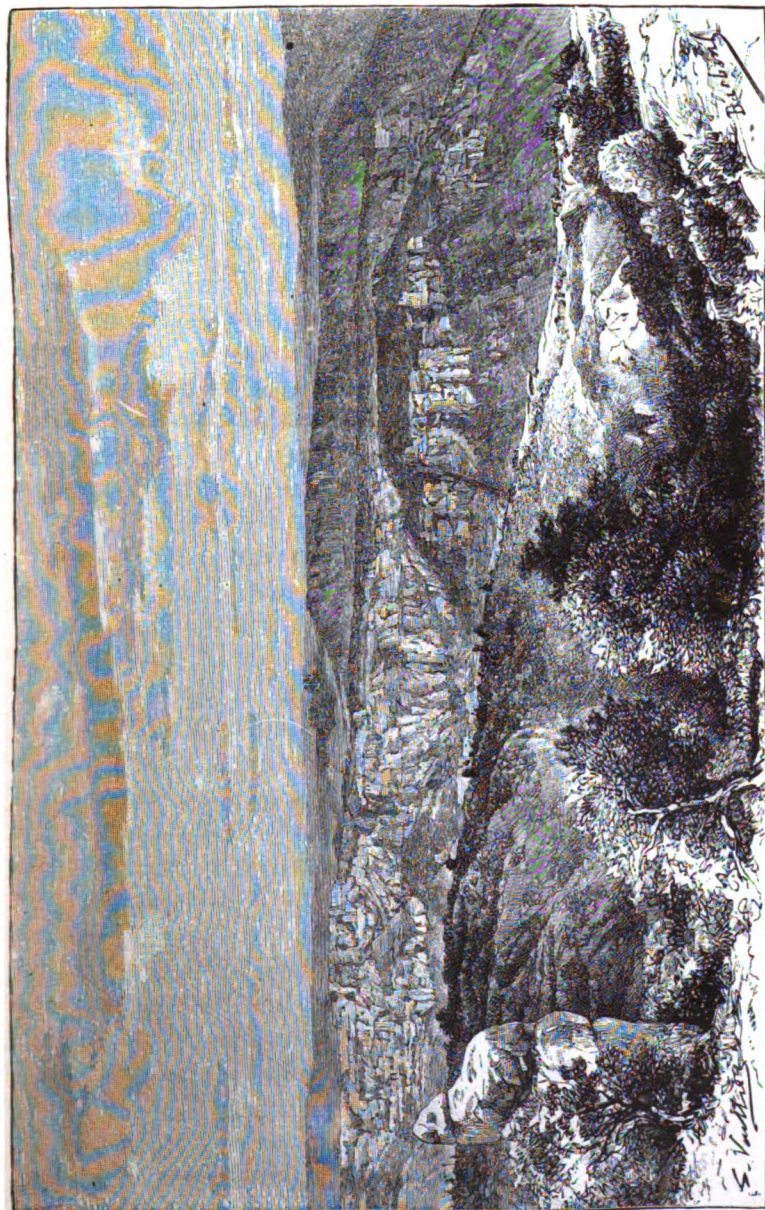
Coupe Verticale de la Grande Branché

Longueur de l'orifice au réservoir 400 mtr.
Profondeur 60

Fissure visible sous l'eau et
conduisant sans arrêt plus bas

bant. La merveille se continuerait-elle donc? Nous tenons conseil : il a plu hier, le temps était orageux ce matin, et depuis sept heures que nous sommes enterrés, peut-être le ciel s'est-il ouvert, peut-être la rivière va-t-elle gonfler ! Pourrons-nous repasser? Eh ! qu'importe? L'inconnue prolonge, attirant irrésistible; en avant, toujours, à la découverte... Hourrah ! Le tunnel a 10 mètr. de long et débouche dans une nouvelle fissure dont le plafond se relève à 30 mètr.; jusqu'où irons-nous donc? Les trois gours n° 21 à 23 coupent le plus grand lac, le huitième, long de 75 mètr., large de 20 : c'est celui de la *Chapelle*, ainsi nommé par nous d'une jolie petite baie creusée en forme d'absidiole. Là aussi il y a une issue continuant cette galerie qui nous entraîne toujours et toujours. Encore neuf gours très rapprochés : nous sommes ruisselants ; l'eau commence à engourdir nos membres ; la provision de bougies s'épuise ; il est 2 heures, voilà quatre heures que nous naviguons et portons le bateau seuls tous deux ; 1,600 mètr. nous séparent d'Armand et de Foulquier, et 2 kilomèt. de l'orifice de Padirac ; à 30 mètr. devant nous murmure un trente-troisième gour, puis la galerie tourne à gauche. Où va-t-elle? Nous ne le saurons pas cette fois, car le retour s'impose : la fatigue nous prend et les obstacles seront peut-être plus pénibles à remonter qu'à descendre. En retraite, hélas ! et la suite à l'année prochaine, car nos vacances sont finies !

En deux heures et demie nous rétrogradons à travers le mirifique souterrain sans trop de difficultés, connaissant maintenant le chemin ; mais il faut bien soigneusement revoir notre croquis topographique et apprécier aussi exactement que possible les distances pour dresser un plan sommaire sans lequel nos futurs comptes-rendus risqueraient de passer pour un roman ; au Grand-Gour (le neuvième) nos bras se refusent à tout service, et sur le lit rugueux de la cascade stalagmitique nous traînons notre malheureuse embarcation que nous n'avons plus la force de soulever :



Vue d'ensemble de Montpelier-le-Vieux, dessin de Vuillier, d'après une photographie de G. Gaupillat.

la coque se déchire ; voilà une voie d'eau, que nous bouchons tant bien que mal : il faut éponger constamment. Enfin les Palettes et le Tiroir se franchissent laborieusement, et nous trouvons avec joie la fin de nos peines et le renouvellement de notre admiration aux quatre petits lacs. En quelques minutes nous remontons les 350 mèt. de la rivière plane, et à 4 h. 30 min., après six heures et demie d'absence, nous rejoignons nos deux compagnons fort inquiets sur notre sort et stupéfaits de notre récit. Déjà Armand songeait à organiser un sauvetage. A 7 heures nous étions tous quatre rendus à la surface de la terre avec armes et bagages. Bien heureux, Gaupillat et moi, d'échanger nos vêtements trempés contre des secs, aux chauds rayons d'un magnifique soleil couchant, et de nous restaurer copieusement : depuis treize heures nous n'avions rien bu ni mangé.

Où débouche la rivière souterraine de Padirac ? Probablement à la source de Gintrac, sur la rive gauche de la Dordogne, à 3 kilomèt. en droite ligne et à 80 mèt. ou 100 mèt. en contre-bas du point extrême que nous avons atteint. Notre prochaine expédition nous le dira : peut-être nous réserve-t-elle de pires difficultés et de plus grandes surprises encore. Mais, instruits par l'expérience, nous serons mieux armés et plus nombreux pour cette lutte contre la ténébreuse nature. Aussi ne publions-nous pas cette année le plan que nous avons commencé à lever.

Quelques mots, pour finir, sur les résultats scientifiques de toutes ces explorations, que les mères de famille traitent de folies !

On croyait que les avens et autres puits naturels étaient surtout à des effondrements, et qu'ils jalonnaient comme des *regards* le cours des rivières souterraines. Opinion beaucoup trop absolue : en réalité les avens sont surtout des fractures préexistantes du sol, que les eaux sauvages superficielles ont élargies par voie d'érosion ; l'effondre-

ment est un facteur puissant assurément (à Padirac par exemple), mais pas unique. Ces gouffres ne communiquent avec les courants souterrains qu'*accidentellement*, lorsque l'épaisseur du terrain à traverser n'est pas trop grande (Bramabiau, Mas-Raynal, Padirac), et lorsque certaines relations de coïncidence existent entre la fracture superficielle de l'aven et la cassure interne où s'écoule la rivière cachée.

Pour l'hydrologie des plateaux calcaires des Causses, les conclusions sont les mêmes que celles déduites en 1888 de nos explorations de Bramabiau, Dargilan et Baumes-Chaudes : les avens percent les zones supérieures des dolomies compactes, à la base desquelles le sommet des marnes (terrains argilo-calcaires) recueille toutes les eaux suintant des avens et des grottes à travers 100 à 250 mètr. de terrain ; parmi les marnes, ces eaux ne circulent que par suintement dans d'étroites fissures impénétrables. Puis la plus basse zone est encore faite de dolomies ou de calcaires compacts, dans les fractures élargies desquels coulent de véritables rivières peu à peu formées et grossies par le simple égouttement des voûtes.

Contrairement à ce que l'on croyait, les avens n'aboutissent pas à de vastes cavernes, ne sont pas percés au-dessus de vides immenses.

En résumé, la masse interne des Causses est bien moins caverneuse qu'on ne le supposait, et les eaux souterraines, au lieu de s'y accumuler en réservoirs étendus, paraissent descendre d'abord par voie de simple suintement, puis se réunir en minces ruisselets vite transformés en importants cours d'eau dans de longues galeries, hautes ou basses, étroites ou larges, selon la nature des terrains traversés¹.

1. Voir Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences, 3 déc. 1888, 14 oct. et 25 nov. 1889 ; *Bulletin de la Société géologique*, 1889 et 1890 ; E.-A. MARTEL, *les Cévennes* (Paris, Delagrave, 1890), chap. XXIII.



Chaos du Rajol (Causse Noir), dessin de Vuillier, d'après une photographie de G. Gaupillat.

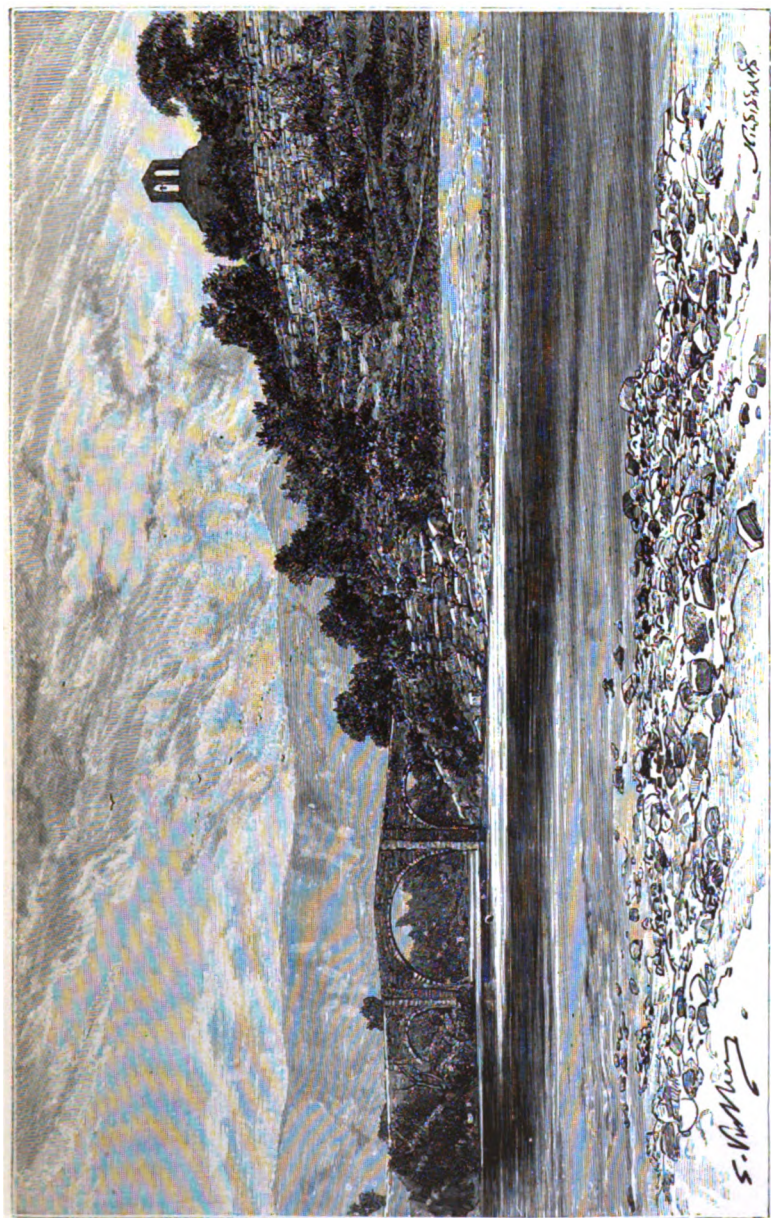
Outre les avens, nous avons achevé l'exploration de la grotte de Ganges (Hérault), et effectué entièrement celle de la grotte du Sergent près Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault).

La première est située à 5 kilomèt. au S.-E. de Ganges, au sommet d'un plateau (montagne de Thaurac), coupé à pic sur la rive gauche de l'Hérault. C'est la célèbre *grotte des Demoiselles* ou *Doumizelles* (altitude 370 mètr.), connue depuis plus d'un siècle, découverte les 7 juin et 15 juillet 1780 par Marsollier des Vivetières.

Sur la foi d'un plan inexact, le Guide Joanne des *Cévennes* (qui donne d'ailleurs 475 mètr. d'altitude à l'orifice) déclare que le fond inconnu de la grotte se trouve à peu près au niveau de l'Hérault, et que l'on doit opérer ainsi une descente de 334 mètres. Tout cela est fantaisiste. Le fond, en effet, n'était pas connu : nous ne l'avons atteint que le 28 juin 1889 ; mais il est formé par un simple puits de 25 mètr. de profondeur, sans intérêt, semblable à ceux des avens et rempli d'argile ; sa base est à 90 mètres seulement en dessous de l'entrée de la grotte, soit à 140 mètr. environ au-dessus du niveau de l'Hérault. La caverne n'a même pas 500 mètr. de ramifications en tout, et ne vaut en aucune façon celle de Dargilan : toutefois la plus grande salle, dite de la Vierge et haute de 48 mètr.¹, est vraiment une des plus belles que l'on puisse voir : on y remarque surtout la stalagmite de la *Vierge*, un grand clocher et un porche naturel haut de 6 mètr. et large de 3.

A 25 kilomèt. à vol d'oiseau au S.-O. de la caverne des « Doumizelles », et sur la rive droite de l'Hérault, se trouve celle du Sergent, à une heure au Nord de Saint-Guilhem-le-Désert, dans la sauvage combe de l'« Arbousier », par 210 mètr. d'altitude. Nous en avons fait le 5 juillet 1889 la première exploration et le plan. C'est une « source temporaire » qui coule quelques jours seulement chaque année

1. D'après de récentes mesures, et non de 100 mètr., comme le répètent par erreur divers ouvrages.



Pont de Saint-Étienne-d'Issensac sur l'Hérault, dessin de Vuillier, d'après une photographie de G. Gaupillat.

après les fortes pluies et la fonte des neiges (plus de deux semaines en 1868, 1875 et 1886). L'entrée est à 60 mètr. au-dessus du niveau du fond. La galerie principale a 460 mètr. de longueur et se termine par un petit lac de 10 mètr. de diamètre, très profond : une fissure y est visible sous l'eau ; elle conduit sans doute à des canaux situés plus bas encore, et où s'accumule la provision d'eau d'une source (dite de Cabrier), qui jaillit toute l'année au bord de l'Hérault à 120 mètr. au-dessous de la grotte et à 60 mètr. au-dessous du petit lac. Les autres ramifications de la grotte (dont le développement total est de 1,100 mètr.) retiennent dans leurs dépressions et à différents niveaux plusieurs petits bassins ou laquets, restes du dernier dégagement par en haut. La grotte du Sergent n'est donc que le trop-plein du réservoir d'une source ; trop-plein que la nature du terrain et la disposition des lieux ont ouvert en caverne, car sa forme prouve qu'elle ne vomit de l'eau que lorsque toutes les galeries en sont entièrement remplies ; il n'y a là aucun mécanisme de siphon mis en jeu. — La communication avec la source inférieure n'est pas démontrée, mais elle est fort vraisemblable. (Voir la planche, p. 123.)

Quelques groupes de stalactites et stalagmites (les Sept-Colonnes, le Dais, les Draperies, la Forêt, le Gros-Pilier) feraient fort honorable figure à Dargilan même. Toutefois le Sergent est bien moins pittoresque que la grotte de Ganges, quoique sa disposition soit infiniment plus curieuse pour les géologues. Le parcours en est des plus aisés.

Il me reste à parler de divers autres sites plus ou moins *inédits* que nous avons rencontrés encore en 1889 à la surface même des plateaux et jusque dans le fond des vallées.

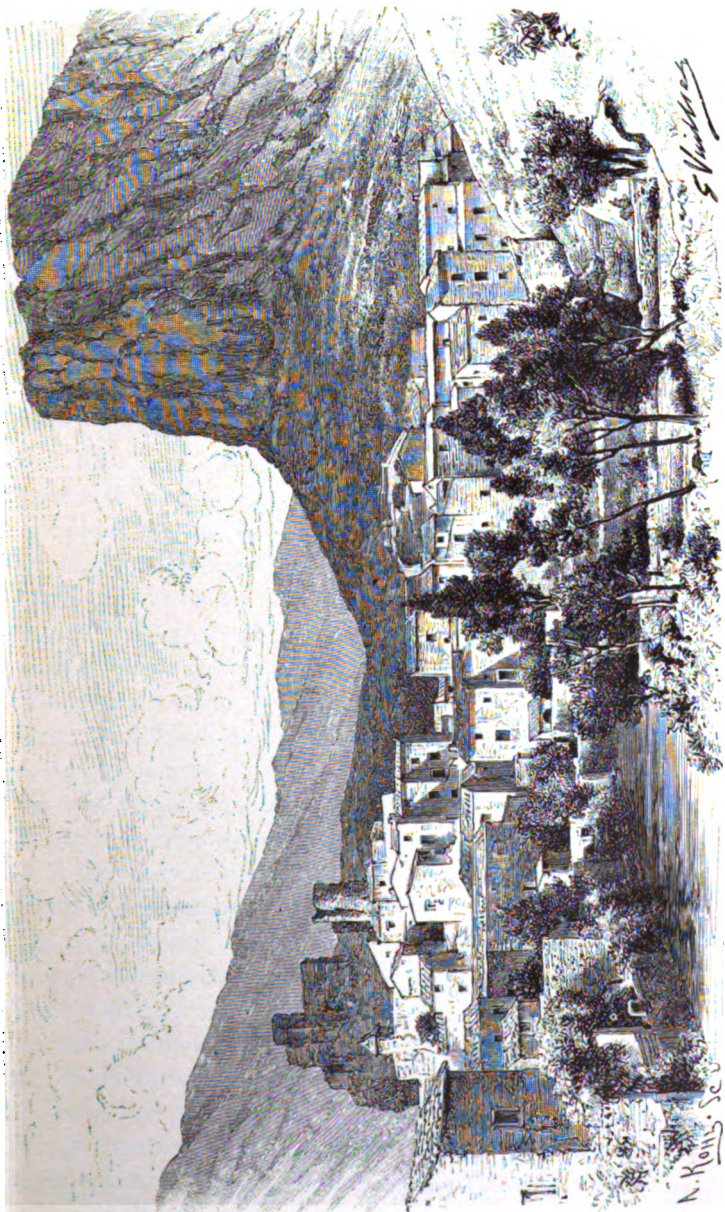
En courant sur le Causse Noir, de bouche d'aven en bouche d'aven, nous avons mis, comme par hasard, la main sur un certain nombre d'étranges rochers que nul touriste ne connaissait.

C'est d'abord un pont naturel situé à 3 kilomèt. et demi à l'O.-S.-O. de Peyreleau (Aveyron, sur la Jonte), au fond du ravin de la Rouvière, à mi-distance entre les cotes 811 et 720 de la feuille de Séverac (n° 208) de la carte au 80,000°. On l'appelle le *pont des Arcs*¹ : il a 6 mètr. d'ouverture ou de largeur ; 4^m,20 de hauteur dont 3^m,50 sous voûte, ce qui laisse 0^m,70 d'épaisseur au tablier. La largeur de ce tablier, que l'on peut parcourir très aisément, est de 1^m,20. Le pont est formé par une roche longue de 14 mètr., évidée par les eaux et dont l'extrémité s'appuie sur un autre bloc. Les charrettes passent sous cette belle roche quand elles vont recueillir dans la forêt les bois coupés. Nous devons cette jolie trouvaille à notre ami M. Fabié, notaire et maire de Peyreleau.

Sur le rebord méridional du Causse Noir, au-dessus de la vallée de la Dourbie, à l'Ouest du ravin du Valat-Nègre, entre Montpellier-le-Vieux et le hameau de Longuiers, le chaos rocheux de *Caussou*, inexploré jusqu'en 1889, nous a révélé des obélisques naturels, des arcades, des pyramides de 10 à 20 mètr. de hauteur, sculptés, évidés par les anciennes eaux sauvages aux dépens des parties les plus friables de la roche. Une fenêtre ogivale large et haute de 3 mètr., et ouverte dans une longue muraille de dolomie, donne la véritable illusion d'un porche artificiel. De là on a une vue d'ensemble fantastique sur Montpellier-le-Vieux ; la gravure de la page 125 n'en peut donner qu'une très imparfaite idée. Elle rend bien toutefois l'immensité et le vide de l'horizon des Causses.

Enfin, à 4 kilomèt. plus à l'Est, de l'autre côté du Riou-Sec, au Nord-Est du hameau de la Roque-Sainte-Marguerite, nous avons visité pour la première fois le sauvage entassement du *Rajol*, littéralement suspendu sur la crête du plateau à 400 mètr. au-dessus du thalweg de la Dourbie.

1. Ne pas confondre avec le Grand-Arc du ravin des Arcs, dont nous donnons la photographie plus loin.



Saint-Jean-de-Buèges. dessin de Vuillier, d'après une photographie de G. Gaupillat.

Là, les mots manquent pour décrire : les caprices de la nature sont peut-être encore plus surprenants qu'à Montpellier-le-Vieux même. Sur 500 mètr. de longueur et 300 de largeur, dans le prolongement des Roques-Altes que la carte mentionne avec 847 mètr. d'altitude, on ne voit que statues géantes, pilastres architecturaux, pyramides sculptées, portails romans ou gothiques, bastions puissants et chemins de ronde en encorbellement. Une douzaine d'obélisques aux formes contournées, et hauts parfois de 20 mètr., rappellent de loin soit une procession de moines en cagoules, soit les piliers d'une salle hypostyle déséquilibrés par quelque tremblement de terre ; l'un d'eux, couronné d'un vrai chapiteau et élevé de 15 mètr., devrait s'appeler la Colonne Égyptienne.

Au milieu des ruines se dresse un donjon naturel, avec ses créneaux et ses meurtrières à travers lesquels on passe la tête pour voir couler la Dourbie dans son vertigineux précipice de 1,200 pieds de profondeur. Au bord est percée la double porte du Dromadaire : ici deux ouvertures ovales ont été, dans la roche, creusées juste l'une au-dessous de l'autre ; l'architrave de la plus élevée forme le cou et la tête, un peu longue, il est vrai, du dromadaire, qui a pour bosse une protubérance du roc ; d'un point de vue favorable, la ressemblance est absolument risible.

Et il faut une demi-journée pour examiner toutes ces étrangetés artistement fouillées par le burin de l'érosion à même les assises du causse. Peut-être en reste-t-il à découvrir de semblables dans la région ?

Tandis qu'Armand et Foulquier passaient trois jours à construire l'échafaudage nécessaire pour opérer la descente de l'abîme de Rabanel (voir ci-dessus), nous fîmes seuls, Gaupillat et moi, une charmante excursion à l'air libre agrémentée d'une promenade nautique sur l'Hérault et dans les ravins qui l'avoisinent entre Ganges et Saint-Guilhem-le-Désert.

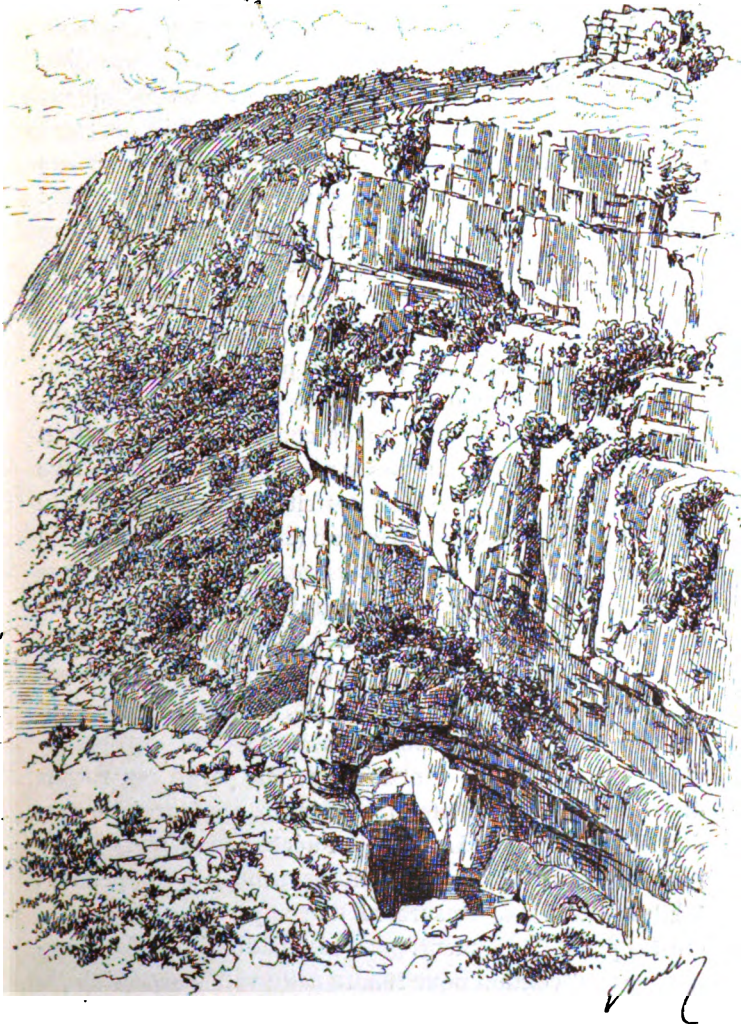
Par un temps superbe, nous fûmes bien heureux de respirer à pleins poumons pendant ces quelques heures d'*entr'acte*, loin de l'oppressante obscurité des cavernes et de la froide humidité des abîmes.

Quelle que soit la beauté de ces rives du moyen Hérault, aussi ignorées des voyageurs que l'était il y a sept ans Montpellier-le-Vieux lui-même, je ne m'attarderai pas à les décrire longuement : déjà les grottes ne touchent guère à l'alpinisme que par le mérite de la difficulté vaincue, et si l'*Annuaire* se laissait envahir par des récits de sport nautique, nos puristes collègues de l'*Alpine Club* pourraient à bon droit nous rappeler à l'étude classique et exclusive des montagnes de neige.

Toutefois il s'agit vraiment de nouveautés, — ces nouveautés sont en France, — enfin les photographies rapportées ont tenté le crayon de nos amis Schrader et Vuillier : trois excuses, trois motifs plutôt pour leur consacrer quelques lignes.

L'Hérault, de Saint-Bauzille-le-Putois (à 6 kilomèt. Sud-Est de Ganges) au village célèbre de Saint-Guilhem-le-Désert, s'abaisse de 50 mètr. en 33 kilomèt. (1^m,55 par kilomèt.); quelques moulins le barrent, trois ponts le franchissent, entre autres celui de Saint-Étienne d'Issensac que représente une de nos gravures; mais 16 kilomèt. et demi sur ces 33 sont dépourvus de routes, voire même de sentiers riverains; aucun bateau n'avait jamais effectué cette descente *impossible à pied*; en somme, plus de la moitié restait inconnue de cet autre véritable petit cañon, calcaire aussi, et profond de 150 à 400 mètr. (Voir l'article de M. Lequeutre dans l'*Annuaire* de 1882.)

Les 30 juin et 1^{er} juillet 1889, dans notre canot d'Osgood en toile démontable, nous avons, pour la première fois, suivi le fleuve de Saint-Bauzille à Saint-Guilhem; périlleuse entreprise, à cause des innombrables remous et rapides qui barrent la route; très fatigante surtout, car

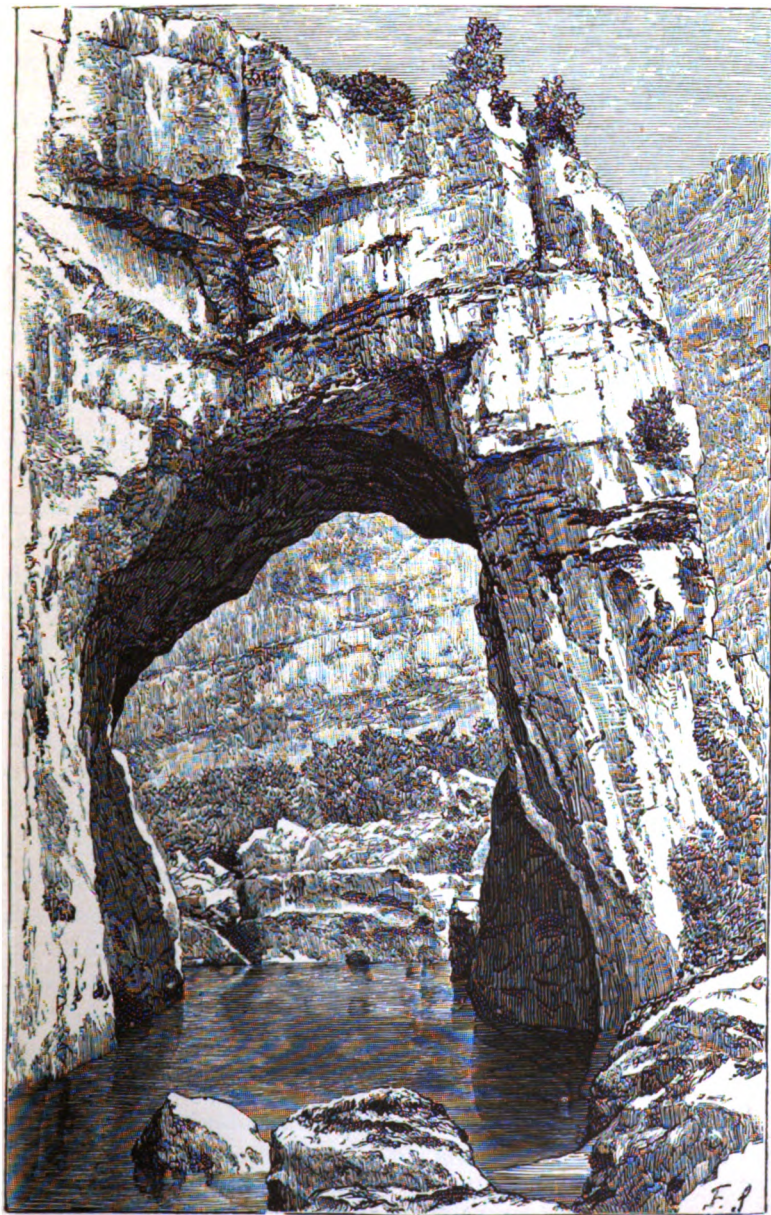


Ravin des Arcs.

**Le Grand-Arc vu du sommet de la falaise de gauche, à 150 mètr. en contro-bas ;
dessin de Vuillier, d'après une photographie de G. Gaupillat.**

dans maint endroit, où les rives se trouvaient à pic et le lit encombré d'écueils redoutables, il fallait se plonger entièrement dans l'eau, s'accrocher d'une main aux aspérités du roc et retenir ou diriger de l'autre la frêle embarcation parmi les obstacles. Deux fois elle faillit nous échapper, emportée par le courant très violent ; trois fois un *ratch* formant coude nous jeta irrésistiblement sur les branchages qui hérissaient les bords et manqua de nous faire chavirer ; sans parler des paquets d'eau embarqués qui auraient pu nous couler à pic. Ce ne fut pas précisément une partie de plaisir, le labeur étant excessif pour deux hommes seuls, et les portages par trop multipliés ; le plus grand « planiol » où l'on puisse naviguer à l'aise n'a pas un kilom. de longueur ; nous dûmes opérer plus de cinquante débarquements. Il est bien fâcheux qu'un chemin de piétons tout au moins ne se continue pas sans interruption sur la rive droite, car on admirerait là des sites presque dignes du Tarn : la crête du sommet Baudran (257 mèt.), le planiol du moulin Bertrand, la cascade et le moulin des Figuières avec sa vieille tour de défense, la muraille de Puéchabon surtout, haute de 482 à 505 mèt., longue de 3 kilomèt. et verticale ; à quoi bon décrire tout cela ? Nous répéterions le portrait des autres cañons ; et puis, quels touristes iraient donc se rompre les jambes au bord de cette sauvage rivière, au pied de ces pentes escarpées, parmi ces roches droites, ces éboulements inconsistants, ces fourrés de verdure impénétrables ? Le long du Puéchabon même, dans la plus belle partie de la gorge imparcourue, il n'y a, pendant 7 kilomèt., ni une mesure ni une apparence de sentier. C'est superbe d'isolement. Quand la Section du Midi demandera une subvention pour rendre cette vallée accessible, la Direction Centrale pourra la lui octroyer sans discussion !

Dans cette partie de son cours l'Hérault reçoit deux affluents principaux : l'un à droite est le ruisseau de Buèges, l'autre à gauche le torrent de Lamalou ; ni l'un



Ravin des Arcs. — Grand-Arc et Grand-Gour, dessin de Fr. Schrader,
d'après une photographie de G. Gaupillat.

ni l'autre n'est navigable, même pour le bateau de toile.

La vallée de Buèges, au Sud-Ouest de Ganges, ignorée des touristes, est très pittoresque, d'aspect africain et creusée au pied des escarpements gris et nus de la montagne de la Séranne, qui la domine de 600 mètr. : au milieu le village de Saint-Jean forme un tableau bien original, avec son pont du moyen âge, son vieux château, et un farouche roc en pain de sucre haut de 250 mètr. Le Buèges a 15 kilomèt. de cours entre la Séranne et le plateau du Causse de la Selle (voir l'*Annuaire* de 1882). A Méjanel, au pied de Peyre-Martine (782 mètr.), sa source ordinaire est une *foux* puissante au fond d'un cirque très escarpé; elle se grossit parfois de courants temporaires torrentueux; notamment du ruisseau de Pontel, qui court du Sud-Ouest depuis 5 kilomèt. Il y a un moulin à l'altitude de 167 mètr. Une route unit Ganges à Pégairolles-de-Buèges, dont la tour (290 mètr.), signalée par les officiers d'État-major, domine de plus de 100 mètr. la foux du Buèges, sise à son pied Nord. Sous cette même route, à Saint-Jean-de-Buèges, le ruisseau passe à moins de 140 mètr. d'altitude, et la crête de la Séranne, haute à gauche de 730 et 763 mètr., éloignée à vol d'oiseau de 1,200 mètr. seulement, lui cache le soleil bien longtemps avant son coucher.

Enfin, de Saint-Jean au pont d'Embougette, au confluent de l'Hérault, le ravin de Buèges a encore 10 kilomèt. de sinuosités; pas une maison, à peine de chemins sur les rives, un ou deux ponceaux, plus de 200 mètr. de creux, et parfois moins de 500 mètr. de largeur au sommet.

L'autre affluent de l'Hérault, celui de gauche, est le ruisseau souvent sans eau de Lamalou, qui, par 11 kilomèt. de replis, conduit les eaux d'orage presque en face d'Embougette et du confluent du Buèges; or la partie moyenne de ce sillon tourmenté est un des plus curieux ravins de toutes les Cévennes. Les touristes le délaissent, et les géographes l'ignorent encore; ni par l'amont ni par l'aval, ni de

la route ni de l'Hérault on ne peut y accéder; des murs de rochers hauts de plusieurs mètres, tonnantes cascades après les crues, barrent le lit en haut et en bas. De flanc seulement il se laisse aborder, si l'on vient du Sud, de Saint-Martin-de-Londres et du Mascla, à travers champs. Non moins capricieusement que dans les dolomies des causses majeurs, les eaux ont façonné les roches en fausses ruines, et la multiplicité des portes et arcades naturelles a fait attribuer à cette admirable portion du vallon le nom de *ravin des Arcs*. Dans les larges *gours* ou marmites des géants que les eaux anciennes y ont creusés, il faut parfois, après les grandes pluies, se mettre à la nage si l'on veut visiter toute la gorge. Originale promenade s'il en fut, et rafraîchissante lors des chaudes journées d'été. Certaines vasques ont plus de 100 mètr. de diamètre. Nous avons photographié l'une de ces arcades naturelles, le *Grand-Arc*, sous laquelle s'étale l'eau transparente d'un gour de proportions considérables, baptisé le *Grand-Gour*.

Tel est le bilan de notre campagne de 1889, à la fin de laquelle je me suis demandé quand seront décidément finies les *découvertes* dans ce merveilleux pays des Causses, qui chaque année révèle quelque nouveauté, non seulement dans son sous-sol, mais encore à sa surface, en plein soleil.

E.-A. MARTEL.

Membre du Club Alpin Français

(Sections de Paris, de la Lozère et des Causses.)

VII

GROTTES ET ABIMES

(BASSES-CÉVENNES)

Les Cévennes, longtemps méconnues, commencent à être estimées à leur juste valeur. Grâce aux efforts de quelques voyageurs, et principalement de M. E.-A. Martel, l'intrépide explorateur des grottes de la Lozère, les touristes affluent depuis quelque temps aux gorges du Tarn, à Montpellier-le-Vieux, à Dargilan, etc. Les basses Cévennes sont assurément moins grandioses, mais cependant elles offrent bien des sites remarquables, en ne comptant que ceux qui sont généralement connus.

Passant chaque année trois mois aux environs de Lodève, nous avons résolu, mon mari et moi, d'entreprendre l'exploration méthodique de notre région, principalement en ce qui concerne la géographie souterraine. L'exemple était donné, le matériel indiqué dans les publications de M. Martel ; il suffisait d'un peu d'audace et d'initiative pour mettre notre projet à exécution.

Nous avons commencé par nous munir de l'attirail nécessaire pour de pareilles recherches, cordes, poulies, échelles, lanternes, bateau de toile démontable, ceintures de gymnastique, lampe à magnésium, etc. Il a fallu ensuite se mettre en quête d'hommes d'équipe assez alertes et assez audacieux pour ne redouter ni l'obscurité ni l'escalade.

Un ouvrier de la ville, Randon, habitué à l'élagage des énormes platanes de Lodève, nous avait été indiqué et s'est montré grimpeur de première force. Le second, Amédée Brun, cocher chez le loueur Montel, s'est aussi trouvé très habile dans les passages difficiles. C'est avec ces deux aides que nous avons fait toutes nos explorations, en y joignant parfois un homme de la localité.

Outre les lanternes à bougies, nous emportons toujours une *lampe à pétrole*, à bec circulaire, de Peigniet-Changeur, qui, avec son réflecteur, donne une lumière de la force de quatorze bougies. Cette lampe est un peu inconmode à porter, mais elle a l'avantage de pouvoir être allumée constamment, sauf dans les passages trop scabreux, et elle peut ainsi remplacer presque tout le temps la lampe à magnésium. Pour les photographies, nous emportons un appareil détective 13—18 de Nadar. L'éclairage nécessaire pour chaque épreuve était produit par la combustion de 2 grammes de magnésium en poudre, projetés par un soufflet dans la flamme d'une lampe à alcool à bec circulaire. Cette méthode permet d'obtenir, dans les grottes les plus obscures, des épreuves instantanées avec personnages.

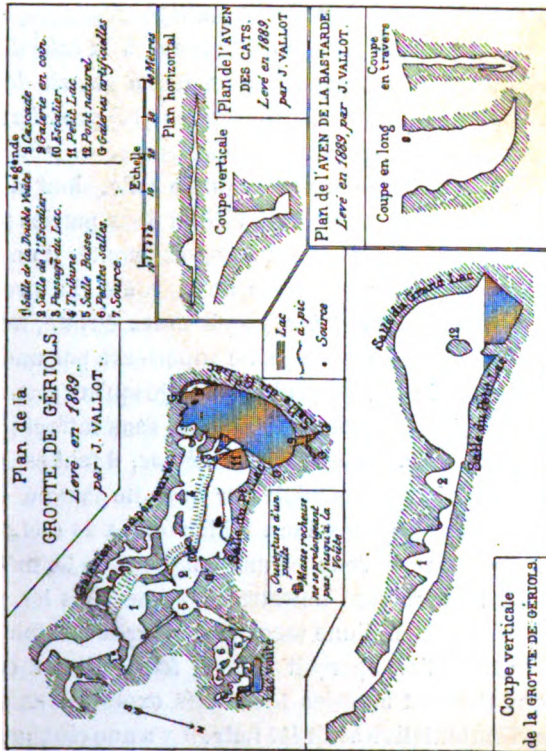
Les plans topographiques ont été faits à la boussole et au cordeau, pour les dimensions principales, sauf à la grotte de Labeil, où les longueurs ont été mesurées au pas. Comme un seul explorateur ne suffit pas pour tout ce travail, mon mari s'est occupé des plans et des photographies, tandis que je me chargeais des notes et de la description.

GROTTE DE GÉRIOLS

La *grotte de Gériols*¹ s'ouvre dans le domaine de Montplaisir, à 2 kilomètres de Lodève. Connue dès l'antiquité,

1. Exploration faite par M. et M^{me} J. Vallot et M. Hubert Vitalis, membres du Club, accompagnés de Randon, Guiraudon et Pierre Caon.

elle est souvent visitée, en raison de sa proximité de la ville et de sa facilité d'accès; aussi ses galeries ont-elles été explorées depuis longtemps dans leurs moindres replis; mais aucune description n'en avait jamais été faite.



Elle est creusée dans des calcaires anciens, que les géologues rattachent à l'époque dévonienne. Ces roches sont parcourues par des filons de plomb argentifère, qui ont été autrefois exploités dans la grotte même. L'opinion populaire fait remonter cette exploitation à l'époque romaine, mais cette assertion ne repose sur aucun document certain.

L'entrée de la grotte est en forme d'un entonnoir à ciel

ouvert. On entre par une galerie basse très inclinée, qui donne accès par un passage étroit dans la *salle de la Double-Voûte* [1], où s'ouvrent plusieurs puits communiquant avec les salles inférieures et les galeries supérieures, sortes de boyaux étroits dont le niveau atteint la voûte des salles. Une petite galerie conduit par un passage très exigü, creusé ou au moins agrandi de main d'homme, à la *salle de l'Escalier* [2], où l'on remarque une ancienne galerie de mine [G] de 2 mètr. de long et un escalier [10] grossièrement taillé, conduisant aux galeries supérieures.

On pénètre ensuite dans une grande salle, dont la voûte a 45 mètr. de portée; elle est divisée en deux parties par un rocher occupant la partie basse, surmonté d'un pont naturel, montant à mi-hauteur de la voûte. La première partie, ou *salle du Petit-Lac*, paraît assez étroite, mais sa largeur est doublée dans la partie supérieure par une sorte de tribune à pic [4], se prolongeant jusqu'au grand lac. Une pente raide conduit à un petit lac sans intérêt [11].

Pour passer dans la *salle du Grand-Lac*, il faut escalader un petit à-pic [3], qui conduit sur l'étroite langue de rocher qui sépare les deux lacs. Ici la voûte a 24 mètr. d'élévation au-dessus de l'eau et une longueur de 30 mètr. Les parois des rochers sont noirâtres, comme dans les autres salles, à l'exception d'une assez jolie cascade de stalactites blanches, que l'on aperçoit dans le fond. C'est à cet endroit que s'étaient arrêtées toutes les explorations précédentes. Une tentative avait été faite, il y a une cinquantaine d'années, pour naviguer sur le lac avec un radeau; mais l'esquif, mal construit, avait chaviré, tout près du bord fort heureusement, laissant dans l'opinion populaire l'idée que l'eau *ne portait pas* !

Malgré les avis des gens de la localité, nous n'avons pas hésité à lancer notre bateau démontable, qui s'est fort bien conduit d'ailleurs, et qui nous a permis de découvrir quelques détails intéressants. La profondeur du lac, que l'on

prétendait insondable, varie de 6 mètres à 9^m,50. La température est de 14°,5, égale du reste à la température de l'air de la grotte. Du côté de la cascade, où l'on peut débarquer, nous avons trouvé des planches, débris du radeau, ainsi que de nombreux fragments de torches, ce qui semblerait montrer qu'il y a un léger courant de ce côté. Nous n'avons pu découvrir aucune galerie servant de déversoir ; il est donc probable que l'eau s'écoule par des fissures étroites, et les nombreux débris de torches que nous avons trouvés sur les rochers, jusqu'à 1^m,50 au-dessus du niveau du lac, paraissent établir que ce niveau s'élève quelquefois jusqu'à cette hauteur.

Cette petite navigation nous a révélé l'existence de quatre amorces de galeries, taillées de main d'homme dans les parois verticales de la roche. Trois d'entre elles sont sans profondeur ; elles sont situées aux deux extrémités du lac et au fond d'une fissure naturelle en forme de coin. Au milieu d'une des parois de cette fissure [9] s'ouvre la quatrième galerie, de 5 à 6 mètr. de long ; elle paraît fermée par une pente de sable. Ce qui est surprenant, c'est que cette galerie et les amorces des trois autres, de la plus grande régularité, sont percées exactement au même niveau, et qu'elles sont entièrement immergées dans le lac, jusqu'à 0^m,20 de la voûte. La hauteur de l'eau était donc plus basse au moins de 1^m,50 lorsque les galeries ont été creusées, et, comme dans les saisons les plus sèches le lac ne descend jamais à un niveau inférieur à celui que nous avons vu, on peut supposer que des travaux avaient été faits pour le vider en partie.

Il y a une cinquantaine d'années, en cherchant l'origine d'une source près de la rivière, à 600 mètr. environ de l'entrée de la grotte, et à 500 mètr. du lac souterrain, on mit à découvert l'ouverture d'une galerie horizontale, taillée de main d'homme, qui se prolongeait en ligne droite dans la montagne. Cette galerie était complètement envasée, elle

fut dégorgée sur une longueur de 200 mètr., puis les travaux furent suspendus et n'ont jamais été repris. Cette sorte de tunnel, très régulièrement taillé dans le roc vif, sert de conduit à une source importante. Comme il est percé dans la direction de la grotte, on suppose qu'il a été fait, soit pour amener l'eau du lac, soit pour le vider et permettre ainsi d'attaquer des filons au-dessous du niveau de l'eau. Il est fort possible, en effet, que ce tunnel vienne aboutir à la petite galerie ensablée que j'ai indiquée au fond du lac.

Avant de sortir de la grotte, et si l'on tient à la connaître dans toutes ses parties, on peut franchir une arcade [5] s'ouvrant à gauche dans la salle de l'Escalier, puis une galerie qui mène, par des ouvertures extrêmement étroites, à une série de salles très petites [6] aboutissant à un petit lac à voûte basse, dans lequel coule une source [7]. Au point de vue du touriste, ces galeries n'offrent aucun intérêt, et on peut se borner à sortir de la grotte après la visite des grandes salles.

GROTTE DE LA VACQUERIE

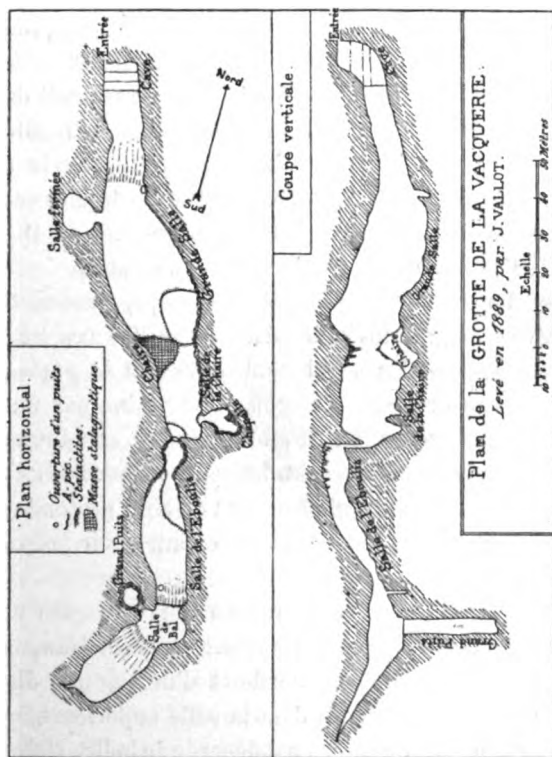
Cette grotte ¹ est située près du village de la Vacquerie, à peu de distance de la route de Lodève au Vigan. Elle est creusée dans les dolomies du Larzac.

Partisen voiture de Lodève, nous arrivons en deux heures au rendez-vous de chasse de notre collègue du Club M. Étienne Vitalis, qui s'est montré, pendant deux jours, hôte aussi gracieux que compagnon aimable et expérimenté.

L'entrée de la grotte a été utilisée comme cave à fromages.

1. M. et M^{me} Joseph Vallot, M. Émile Vallot et M. Étienne Vitalis, membres du Club, accompagnés de Randon, Brun, Coste et le menuisier de la Vacquerie, ont fait l'exploration complète. M. Hubert Vitalis, membre du Club, le concessionnaire de la cave et trois habitants de la Vacquerie sont venus le premier jour.

Nous descendons d'abord trois étages de constructions souterraines, dont les rayons sont chargés de 5,000 fromages de Roquefort. La première salle, creusée dans une roche noirâtre, n'a rien de bien curieux. Un grand portique mène à la *Grande-Salle* dont la voûte s'élève à 20 mètr. de



hauteur et dont les parois sont garnies de belles stalactites. Le sol de cette salle et de la suivante est couvert d'énormes blocs, tombés de la voûte, qui rendent la circulation pénible. Un passage étroit entre ces blocs conduit à la *salle de la Chaire*; un monticule stalagmitique, surmonté d'une gracieuse draperie de stalactites, lui donne son nom. De

tous côtés ce ne sont que tuyaux d'orgues, scintillants à la lumière du magnésium. Une petite salle basse, la *Chapelle*, d'un accès assez difficile, est remarquable par ses stalactites.

Au fond de la *salle de la Chaire* s'ouvre une étroite cheminée : c'est là que s'arrêtent tous les visiteurs ; mais M. Vincent Vitalis nous avait assuré être allé plus loin, accompagné de son frère et de son beau-frère. Nous faisons donc dresser une échelle de 2 mèt., qui nous avait déjà été fort utile pour faciliter la traversée des blocs. Ensuite mon mari s'élève en grimpant le long des parois de la roche, emportant avec lui une lanterne et une corde. Parvenu à la salle supérieure, il fixe la corde aux rochers, et Randon, Brun et Coste peuvent ainsi se hisser à sa suite.

Ils reviennent au bout de quelque temps, racontant qu'ils ont trouvé de grandes salles dans lesquelles des traces de bougies, apparentes sur le sol, dénotent le passage des premiers explorateurs. La grotte se termine par un puits d'une grande profondeur. Randon voulait absolument s'y faire descendre ; mais, par prudence, mon mari fait d'abord effectuer un sondage, qui accuse 23 mèt. de profondeur absolument verticale. Il faut donc revenir pour préparer le matériel nécessaire.

Le lendemain, nous retournons à la grotte avec un menuisier portant une petite poutre. Nous franchissons tous la cheminée à l'aide d'une corde et d'une poulie disposée d'avance, et nous arrivons dans la salle supérieure, qui n'a que 7 mèt. de hauteur, mais est décorée de belles stalactites.

La salle suivante n'a pas grand intérêt ; le sol est couvert d'énormes éboulis, difficiles à traverser par endroits, et la voûte finit par s'abaisser beaucoup. Une pente rapide conduit à la *salle de Bal*, dont le sol, absolument uni, a été occupé autrefois par un lac, remplacé aujourd'hui par une couche stalagmitique régulière. Plus loin, un éboulis très incliné, qui mène jusqu'à la voûte, nous a paru être le ré-

sultat de l'obstruction d'un aven qui devait mener autrefois à l'extérieur.

Il ne reste plus à visiter que le puits, dans lequel les précédents explorateurs n'ont pas osé s'aventurer. Nous faisons fixer la poutre en travers de l'ouverture, et mon mari commence à se faire descendre.

Nous avons adopté pour la descente des à-pic un système assez commode, au moins jusqu'à la profondeur de 30 mètr. L'explorateur est assis sur une double sangle, qui le soutient également dans le dos et sous les bras, et dont le porte-mousqueton est fixé à la chape d'une poulie. Une corde est attachée par une de ses extrémités, soit à un rocher, soit à une poutre; elle passe dans la poulie, et de là entre les mains des hommes d'équipe, qui la laissent filer peu à peu. L'avantage de ce système est que le voyageur, emportant sa poulie avec lui, se trouve suspendu à une véritable moufle, qui exige assez peu de force pour que deux hommes suffisent à en remonter facilement un autre de 30 mètr. de profondeur. De plus, la corde, étant double, offre plus de sécurité et empêche l'explorateur de tourner sur lui-même comme il le ferait au bout d'une corde simple.

J'éprouvai de telles angoisses en voyant mon mari disparaître dans ce gouffre obscur, où nul être humain n'avait jamais pénétré, que j'aurai longtemps encore ce spectacle devant les yeux : ces trois hommes, filant la corde par petits coups, dans une demi-obscurité; au milieu de la salle M. É. Vitalis surveillant le déroulement régulier de cette corde, dont le grincement sinistre vient seul rompre le silence qui nous environne; au bord du trou noir, mon beau-père et moi écoutant anxieusement les signaux de l'explorateur, qui descend, descend toujours, pendant de longues minutes, faiblement éclairé par sa petite lanterne... Aussi ce fut avec un grand soulagement que j'entendis le coup de sifflet donnant l'ordre de le remonter, et ce n'est

que lorsqu'il fut de retour au milieu de nous que je me sentis enfin tranquillisée!

Le puits est cylindrique; il a 3 ou 4 mètr. de diamètre, aussi bien en bas qu'en haut. Les parois sont entièrement revêtues de stalactites blanches, mais le fond est formé par la roche vive, il se termine brusquement sans aucune trace de salle ni de galerie latérale. La grotte finissant là, et mon mari remonté, nous jugeons inutile de tenter à notre tour une pareille descente, toujours effrayante. Nous n'avons plus qu'à effectuer le retour, ralenti par la prise de quelques photographies.

En résumé, la grotte de la Vacquerie, par sa grande salle et ses belles stalactites, mérite certainement la visite des touristes, et n'exigerait que bien peu de travaux d'aménagement pour que l'exploration en devînt facile.

GROTTE DE LABEIL

La grotte de Labeil¹ ne ressemble en aucune façon aux autres cavernes que nous avons visitées dans les environs de Lodève. On pourrait la comparer à une galerie de mine horizontale, s'enfonçant directement dans la montagne, vers le Nord. L'intérêt réside dans le cours d'eau qui suit cette galerie.

Pour cette exploration nous avons suivi la route carrossable qui traverse le village de Lauroux, et qui s'arrête au bas de la côte de Labeil. Là un mauvais chemin en lacets nous conduit à ce misérable hameau bâti au pied de l'immense falaise qui borde le plateau.

Le cirque de Labeil mérite la visite du touriste amateur de la nature sauvage. Ces rochers lisses, de plus de 50 mètr. de hauteur, revêtent l'aspect de tours majestueuses et de

1. Exploration faite par M. et M^{me} J. Vallot, accompagnés par Randon et Brun.

forteresses imprenables, s'élevant au-dessus d'une végétation luxuriante, parsemée de noyers centenaires.

L'entrée de la grotte est presque à la base de ses escarpements, un peu au-dessus de la belle source de *Baume-*



Rochers de Labeil, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.

Bauède, à 667 mètr. d'altitude. Après avoir suivi sur une longueur de 100 mètr. une galerie de 3 mètr. de large sur 4 mètr. de hauteur, nous arrivons à la *salle des Draperies*, qui n'est qu'un élargissement de la galerie. Là coule une petite rivière, encaissée entre des rives escarpées et se perdant sur la gauche sous une voûte, avec un grondement

sourd de cascades. Au plafond sont suspendues les belles stalactites en forme de draperies qui motivent le nom de la salle. On peut suivre avec difficulté la rive droite sur une corniche à 2 mètr. au-dessus de la rivière pendant 60 mètr. environ, puis la galerie tourne à droite brusquement et la corniche devient impraticable. C'est là que se sont arrêtés la plupart des excursionnistes.

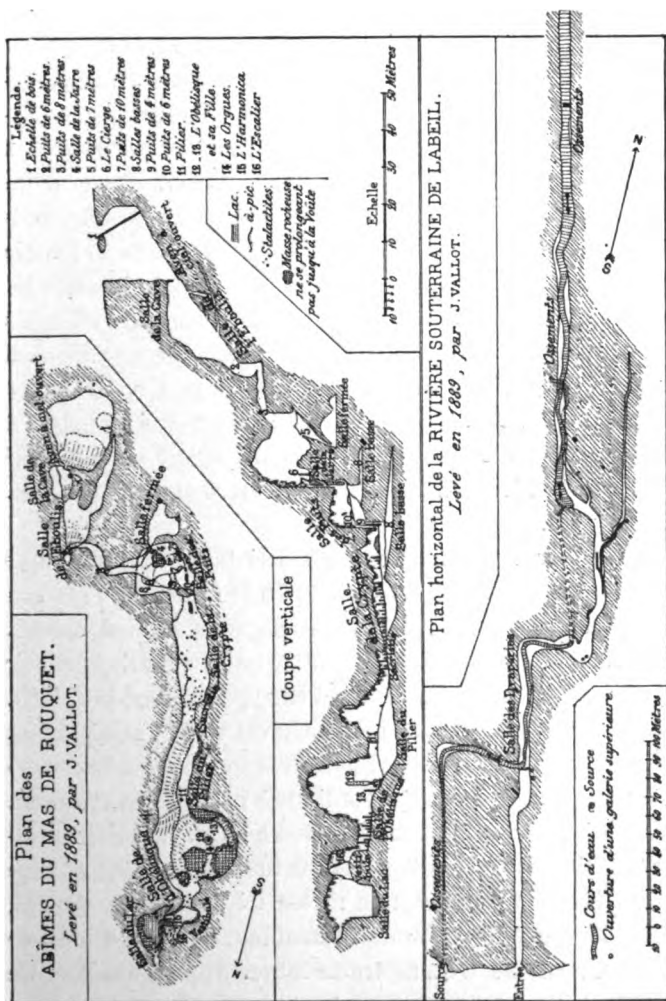
Dans le but de pousser plus loin l'exploration de la grotte, nous nous embarquons sur notre bateau de toile pour remonter le courant. Par malheur, quelques roches submergées s'opposent à notre passage; profitant du peu de profondeur de la rivière à cet endroit, Randon se met à l'eau jusqu'aux genoux et tire l'embarcation, qui passe, non sans quelques raclements. Cette manœuvre nous a conduits plus loin que le coude dont j'ai parlé, mais une pierre aiguë a percé la toile, et nous nous apercevons bientôt qu'une voie d'eau s'est déclarée. Dressant contre le bord une petite échelle que nous avions emportée, nous montons sur la rive élevée que, fort heureusement, nous pourrions suivre désormais.

Nous arrivons dans une petite salle remplie d'éboulis, au delà de laquelle la galerie reprend sa direction vers le Nord, mais cette fois à sec, car la rivière sort de l'éboulis. Deux trous, percés dans le plafond de cette salle, donnent accès dans une galerie supérieure.

Continuant notre exploration, nous rencontrons quelques stalactites sur la muraille de gauche, puis, à droite, une galerie d'où sort une petite source, et qui devient tellement basse et étroite au bout de 100 mètr. qu'il est impossible d'aller plus loin, même en rampant.

Nous revenons dans la grande galerie, qui a partout une largeur uniforme de 4 à 6 mètr., avec même hauteur; mais ici la voûte s'élargit, en s'abaissant si près de terre que nous sommes obligés de marcher sur les genoux. Ce passage franchi, la voûte s'élève brusquement, et nous re-

trouvons la rivière qui se perd en aval dans une étroite galerie. Nous la remontons, tantôt sur une rive, tantôt sur



l'autre. Après nous être arrêtés un instant pour visiter, par une ouverture élevée, une galerie supérieure qui va rejoindre en arrière celle que nous suivons, nous continuons

encore pendant une quarantaine de mètres. Nous nous trouvons ici à 400 mètr. de l'entrée. Jusqu'ici nous avons vu sur le sable des empreintes de souliers ferrés, mais les traces de cet explorateur solitaire s'arrêtent à cet endroit.

Pendant que nous nous reposons un moment, Brun découvre un fragment d'os humain ; nous en trouvions d'autres, lorsque Randon, qui était allé à la découverte, revient en nous disant qu'il en a trouvé « un cimetière ». En effet, la rivière en amont est parsemée d'ossements, mais 70 mètr. plus loin l'eau tient toute la largeur de la galerie et nous barre le passage. Comme le principal gisement est au delà, mon mari entre dans l'eau à son tour, et, après un passage difficile où la voûte touche presque l'eau, il arrive à un endroit où le sable est couvert de crânes et autres ossements. Un peu plus loin, la voûte s'abaissant de nouveau, il est obligé de revenir, ayant ainsi poussé l'exploration jusqu'à 550 mètr. de l'entrée et visité 900 mètr. de galeries.

Le retour s'effectue sans difficulté jusqu'au canot, que nous trouvons rempli d'eau. Là Randon me prend sur son dos pendant que mes autres compagnons suivent dans la rivière. Avant de quitter la grotte, nous voudrions savoir ce qui existe en aval du cours d'eau, qui, comme je l'ai dit, se perd sous une voûte. Le bateau est vidé et remis à flot. Mon mari s'embarque seul avec Randon, pour ne pas trop charger l'embarcation, qui continue à prendre l'eau ; 40 mètr. plus loin, ils peuvent mettre pied à terre. Le ruisseau reprend bientôt sa direction vers le Sud et la galerie change complètement de caractère : c'est ici une étroite fissure, dans le genre de celle de Bramabiau, de 7 ou 8 mètr. de haut sur moins d'un mètre de large. Après l'avoir suivie pendant 70 mètr. en marchant sur des cordons rocheux, et pour ainsi dire à cheval sur le ruisseau, les explorateurs sont arrêtés brusquement par l'étroitesse du passage. Ils ne sont plus qu'à une quarantaine de mètres de la

source extérieure de Baume-Bauède, qui donne issue au ruisseau. Après avoir recueilli quelques ossements qu'ils trouvent en cet endroit, ils reviennent par le même chemin.

Par quelle voie des ossements humains ont-ils pu être portés à un demi-kilomètre en amont de cette rivière souterraine ? C'est un problème difficile à résoudre. Divers fragments de crânes, soumis à M. de la Pouge, anthropologiste de Montpellier, lui ont paru appartenir à l'âge de la pierre polie ; l'absence d'ossements d'animaux fait supposer qu'il s'agit d'une sépulture antique entraînée par le cours d'eau. Nous avons l'intention de faire des recherches qui pourront peut-être amener la découverte d'une grotte sépulcrale à la surface du plateau.

ABÎMES DU MAS DE ROUQUET

La grotte du *Mas de Rouquet* ¹, appelée dans le pays *les Abîmes*, est un aven qui s'ouvre dans le plateau du Larzac, à quelque distance au-dessus du village de Soubès.

La salle à ciel ouvert était connue de tout temps. Un essai de cave à fromages, tenté autrefois dans la salle suivante, n'avait pas réussi.

Il y a une cinquantaine d'années, M. Soudan, le propriétaire d'alors, avait fait une tentative pour descendre dans les puits. Il y avait trouvé un bois de cerf. En 1884, M. Ernest Puech fit construire une échelle de 10 mètr. pour permettre d'atteindre facilement le fond de la salle à ciel ouvert, et faciliter ainsi l'exploration de la grotte. La même année, son gendre, M. Alexandre Vitalis, muni de cordages de couvreur et accompagné du fermier Frédéric Morin et d'un domestique, franchit les deux premiers puits, et arriva

1. Exploration faite par M. et M^{me} J. Vallot, accompagnés de Randon, Brun, Morin, fermier du Mas de Rouquet, et Antoine, cocher de M. Puech. — Voir le plan à la page 157.

à la *salle de la Jarre*. Depuis lors, Morin y a conduit plusieurs personnes, sans jamais aller au delà.

Établis au Mas de Rouquet pour quelques jours chez M. E. Puech, nous avons profité de notre séjour pour entreprendre l'exploration complète des Abîmes. Nous avons été assez heureux pour découvrir cinq grandes salles nouvelles et quatre petites.

L'aven à ciel ouvert est formé d'une grande salle de 29 mètr. de long dont les parois sont absolument à pic. Le sol, très incliné, est couvert de superbes fougères (*Scolopendrium officinale*). Une partie de l'ancienne voûte subsiste encore, et forme un pont au-dessus de la salle, dont la profondeur varie de 10 à 20 mètr. Nous descendons dans cet aven par la grande échelle de bois [3], et nous pénétrons dans la grotte.

La première salle est haute et étroite. On y voit encore des débris de poutres, qu'il faut enjamber, en prenant garde à un petit puits dangereux, qui s'ouvre sur la gauche; par deux fois, nous y avons laissé tomber un paquet de cordes qu'il a été difficile de ravoïr.

Au fond de la salle suivante, beaucoup plus large et pavée par un éboulis désagréable pour la marche, s'ouvre un *puits* vertical [2] de 6 mètr. de profondeur. Mon mari s'y fait descendre à l'aide d'une corde, et place une petite échelle de 4 mètr. que nous avons apportée. La corde nous permet de rejoindre l'échelle et d'arriver tous jusqu'au sol. Une galerie nous conduit à un second *puits* également vertical [3] où la sonde accuse 8 mètr. Ce second puits ne laisse pas de me déconcerter un peu; cette gymnastique, à laquelle je ne suis pas habituée, me fatigue, et je décide de ne pas aller plus loin avant de savoir si la beauté des salles doit récompenser mes efforts.

La corde attachée à une stalagmite, mon mari descend, suivi de trois de nos compagnons. Ils partent à la découverte, reviennent au bout de deux heures, enthousiasmés



L'Obélisque et sa fille (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier
d'après une photographie de M. J. Vallot.

des merveilles qu'ils viennent de découvrir. L'heure étant trop avancée, nous remontons, remettant au lendemain l'exploration complète.

Le jour suivant, nous repartons et, après avoir franchi les deux puits, nous arrivons à la belle *salle de la Jarre* [4], haute de 15 mètr. ; au milieu s'élève un petit monticule de débris sur lequel M. A. Vitalis avait trouvé une jarre vide, qui a donné son nom à la salle. Derrière ce rocher s'élève une gracieuse stalagmite blanche, le *Cierge* [6], de 3 mètr. d'élévation.

Le pourtour de la salle de la Jarre est creusé de quatre *puits*. L'un [5] est une sorte de fissure longue et étroite de 7 mètr. de profondeur, qui conduit à une salle fermée sans intérêt. Les trois autres conduisent à la salle suivante. Deux d'entre eux, étroits et sinueux, sont accessibles sans corde, mais la descente en est difficile et fatigante, et je choisis le troisième [7], vertical, et profond de 10 mètr., mais dans lequel un petit relais de rocher permet de descendre en deux fois avec une échelle.

La petite *salle des Puits*, où nous arrivons, n'a de remarquable que les stalactites suspendues à la voûte. Elle donne accès dans une salle extrêmement basse [8], située au-dessous de la salle des Jarres. Deux *puits* conduisent à la salle suivante, l'un [10] de 6 mètr., praticable pour un grimpeur exercé, et l'autre [9] de 4 mètr., vertical, mais commode lorsqu'on dispose d'une échelle. Nous le franchissons facilement.

Nous sommes ici à environ 75 mètr. au-dessous de l'entrée, nous en avons fini avec les puits, et le reste de la grotte est presque horizontal. La *salle de la Crypte*, où nous nous trouvons, mesure une trentaine de mètres de long, sur 3 à 6 mètr. seulement de hauteur. Le sol est couvert d'une quantité de stalagmites dressées en forme de colonnes. Derrière nous, entre l'ouverture des deux derniers puits, s'étend une draperie de stalactites imitant les orgues d'église : c'est

bien là une crypte. Une autre salle basse forme un troisième étage au-dessous de la salle des Jarres.

Suivant la crypte dans sa longueur, entre les colonnettes, nous arrivons à un passage étroit qui nous conduit, après



La Crypto (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.

avoir rampé sur les genoux pendant quelques mètres, à la *Sacristie*, où se dressent encore quelques colonnes, puis à la grande *salle du Pilier*, de 12 mètr. d'élévation. La voûte et la paroi qui s'étend à gauche sont couvertes de belles stalactites blanches ; vers le fond de la salle s'élève un pilier stalagmitique [11] d'une sculpture délicate. La voûte est

creusée au milieu d'un prolongement formant une sorte de salle supérieure sur les bords de laquelle se dressent plusieurs stalactites blanches, superbes cierges atteignant jusqu'à 3 mètr. de haut.



Les Orgues de la salle de l'Obélisque (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.

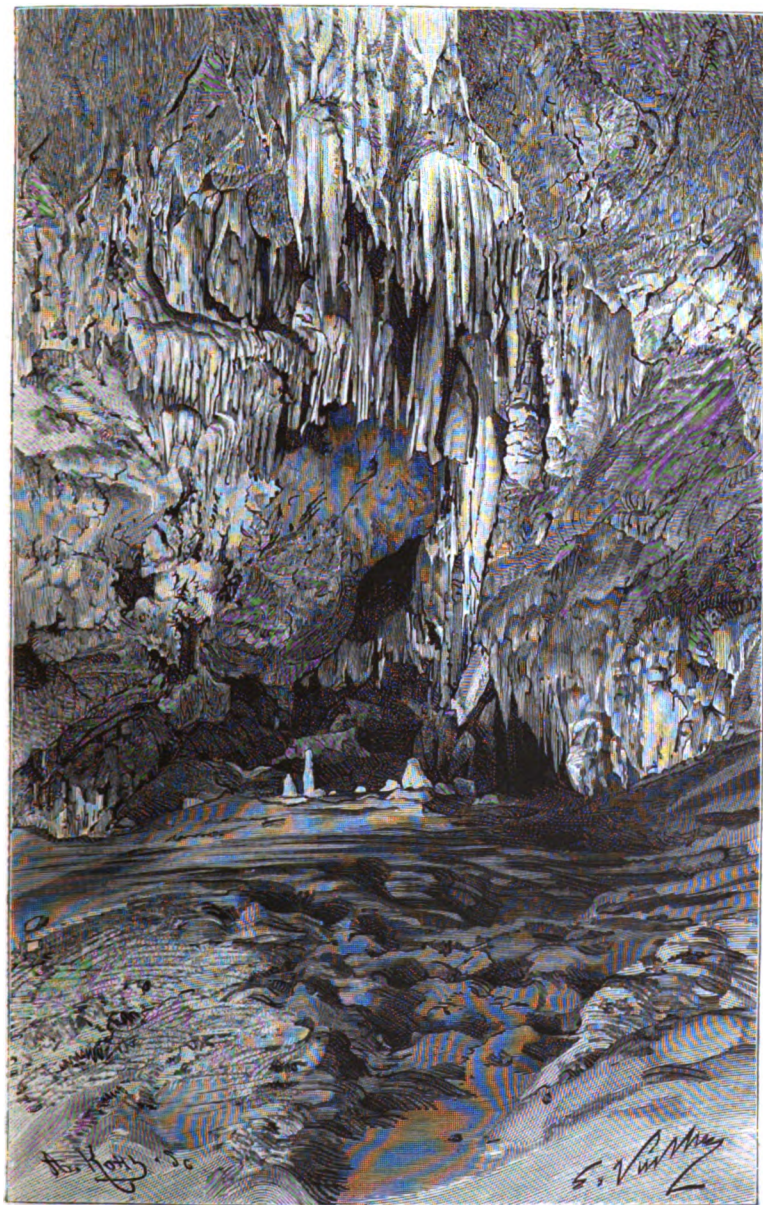
Une simple pente sablée nous conduit dans la *salle de l'Obélisque*, où nous restons frappés d'admiration devant le spectacle imposant qui s'offre à nos regards. Au milieu d'une belle voûte de plus de 20 mètr. d'élévation, à laquelle une multitude de draperies de stalactites, scintillant sous les lumières, forment une riche ornementation, s'élève

une mince colonne cylindrique, l'*Obélisque* [12], merveilleusement ouvragée et d'une blancheur admirable. Cette superbe stalagmite, de 10 mètr. de haut, n'a pas plus de 80 centimèt. de diamètre. Elle surgit du milieu d'une sorte de tulipe stalagmitique blanche, formée peu à peu par le rejaillissement de l'eau. Un filet liquide coulant sur le sommet en augmente constamment la hauteur. A côté de cet obélisque s'élève sa fille [13], réduction au quart de la colonne principale. Enfin, de magnifiques orgues de stalactites blanches d'une richesse incomparable remplissent le fond de la salle.

Après avoir payé un juste tribut d'admiration à ces magnificences, nous nous acheminons vers les dernières salles. Un couloir élevé, encombré de colonnes blanches, et suivi d'un petit à-pic s'élevant à 4 mètr. au-dessus du sol, où l'emploi de l'échelle est nécessaire, nous mène au *Vestibule* de la dernière salle, d'où part une sorte d'escalier [16] montant jusqu'à la voûte, parsemé de petites colonnes stalagmitiques. Les parois du *Vestibule* sont couvertes de lames de stalactites si minces qu'elles résonnent comme un harmonica [15] lorsqu'on les touche avec un fragment de bois. L'échelle nous conduit, au bas d'un autre à-pic de 4 mètr., dans la *salle du Lac*, d'une douzaine de mètres d'élévation. Stalactites et stalagmites y sont très nombreuses, mais paraissent moins remarquables après les magnificences du *Vestibule* et de la salle de l'*Obélisque*. Le lac, qui a environ 2 mètr. de profondeur, occupe presque toute la salle.

Ici nous sommes arrivés au fond de la grotte, aucune issue praticable ne nous fait supposer que la caverne se prolonge plus loin; nous n'avons plus qu'à retourner sur nos pas et à aller rendre compte à notre aimable amphitryon de notre belle trouvaille.

Les Abîmes du Mas de Rouquet ont environ 80 mètr. de profondeur. La longueur dépasse 250 mètr., sans compter les salles secondaires. Sans pouvoir lutter avec la grotte de



Le Vestibule (Abîmes du Mas de Rouquet), dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. J. Vallot.

Dargilan, une des merveilles de la France souterraine, cette grotte supporte avantageusement la comparaison avec celle de Vallon, dans l'Ardèche, et peut rivaliser, par la beauté de ses stalactites, avec la célèbre grotte des Demoiselles, qui offre une salle plus grande mais unique. Elle est malheureusement d'un accès particulièrement difficile, à cause de ses nombreux puits absolument verticaux, et il ne faudrait pas moins de 50 mètr. d'échelles de fer pour la rendre praticable aux touristes.

AVENS DES CATS ET DE LA BASTARDE

Après mon départ du Larzac, mon mari a visité deux avens, qui n'ont malheureusement pas donné lieu à la découverte de cavernes intéressantes. L'un d'eux, l'*aven des Cats*, est une sorte d'entonnoir profond de 15 mètr., conduisant par un petit à-pic à une petite salle basse, d'où part une galerie de 50 mètr. de long, se terminant en boyau étroit. L'autre, l'*aven de la Bastarde*, est une étroite fissure de 10 mètr. de long sur 2 mètr. de large, s'ouvrant brusquement, et de 30 mètr. de profondeur absolument verticale. Mon mari s'y est fait descendre par son procédé ordinaire, avec Randon; mais en bas le couloir horizontal par où s'écoulent les eaux devient tellement étroit qu'ils ont dû renoncer à le suivre. Ces deux avens s'ouvrent en plein Larzac, à côté de la ferme des Barasquettes. (Voir le plan de ces avens page 147.)

Ainsi s'est terminée notre campagne de 1889. Les résultats ont été assez fructueux pour nous engager à persévérer dans cette voie, et nous avons l'espoir que, l'année prochaine, nous pourrons rendre compte au Club Alpin de nouvelles découvertes.

GABRIELLE VALLOT,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Midi).

VIII

EN BARQUE SUR L'ARDÈCHE

Après le Dauphiné et la Savoie, le Vivarais, qui forme aujourd'hui le département de l'Ardèche, est sans contre-dit la province la plus pittoresque de la France. Compris entre la chaîne des Boutières, le massif du Mézenc et la vallée du Rhône, il présente à l'Est une pente considérable et, de son point culminant à sa base, une chute de 1,714 mètres. Sa surface est un véritable chaos de montagnes basaltiques, de plateaux ravinés, et de gorges profondes creusées dans le calcaire. On y trouve, comme dans la Lozère et sur les bords du Tarn, des chaussées et des pavés de géants, des colonnes, des tours et des murailles qui surplombent le lit des rivières, des cascades et des cavernes nombreuses, des labyrinthes inexplorés, des palais mystérieux, ruisselants de stalactites, hérissés de stalagmites, des couloirs obscurs, émus par le souffle harmonieux des vents ou les flots invisibles de fleuves et de lacs souterrains.

De larges coulées de lave, tombées des hauteurs du Mézenc, s'étalent dans le bassin de l'Ardèche, qui les a rongées, perforées, découpées en défilés superbes. Leur solitude et leur apreté ne les rendent pas moins solennels que les gorges les plus sauvages des torrents de la Palestine et de la Syrie. Ça et là des corniches, des chapiteaux et des vo-

lutes de basalte noir couronnent des fûts de granit rose et plus souvent des murailles grises de calcaire primitif. Ces murailles sont percées d'ouvertures inégales. C'étaient jadis les bouches et les avens des fleuves, durant la période glaciaire. Pour le pâtre et le poète, ce sont les fenêtres capricieuses que les fées ouvraient dans le marbre de leurs demeures enchantées.

Au-dessus de ces déchirures du sol, de ces plaies béantes de l'ossature terrestre, les siècles ont jeté les parures de la végétation. Des forêts de châtaigniers, de chênes verts, de sapins et de hêtres alternent avec des champs de vigne, des plantations de mûriers et d'oliviers, et leur verdure nuancée tranche avec les tons chauds ou tristes des roches dénudées.

Les explorations récentes de notre vaillant collègue, M. Martel, dans les causses du Gévaudan et les cavernes de Bramabiau, les descriptions qu'il en a données et ses conférences sur les gorges du Tarn et la grotte de Dargilan, m'ont inspiré le désir de visiter ces curiosités de la nature. Mais le temps me manque. Mon compagnon de route en Espagne, M. André Hébrard, de la Section de Lyon, me vante les défilés de l'Ardèche et le Pont d'Arc, qui se rattachent d'ailleurs au même système orographique et proviennent des mêmes causes géologiques. Il ne me demande que trois jours pour l'expédition et me promet des jouissances si vives que nous nous croirons encore sous le ciel fortuné de l'Andalousie. Ces considérations me déterminent.

Le 27 août, nous nous embarquons à Lyon sur le *Gladiateur*, qui fait le service du Rhône. La caravane comprend cinq personnes : M. Hébrard, sa fille, M^{lle} Fanny ; son amie, M^{lle} Chapeau ; moi et le garde-pêche de Miribel, dont les talents multiples nous seront d'un précieux secours.

M. Hébrard emporte sa périssière, en toile goudronnée, de la maison Berthon. Elle se plie comme un claue, mesure 3 mètr. de longueur et pèse, avec son enveloppe et sa

pagaie, 29 kilos. Pendant que nous descendons le Rhône, deux mariniers de Saint-Martin-d'Ardèche, Sarouille et Lyotard, prévenus d'avance, remontent la rivière avec une barque jusqu'à Vallon, où nous devons les rejoindre.

Partis à 6 h., nous touchons au ponton du Teil à 2 h. 30 min. Cette descente du Rhône est un enchantement perpétuel. Le ciel est d'une pureté absolue; le mistral souffle avec violence. Loin de nous incommoder, il accélère la vitesse du bateau et nous permet de rester aux rayons attiédés du soleil. Tandis que des nuages de poussière aveuglante tourbillonnent sur les routes riveraines, que les peupliers et les saules bruissent avec force et se tordent en furieux, l'air qui nous fouette le visage et dilate nos poumons est pur et rafraîchissant. Aussi l'appétit se déclare de bonne heure. Mais le maître d'hôtel tient son menu à la hauteur de nos exigences gastronomiques.

Toutes les conditions sont réunies pour rendre cette promenade agréable. Comment dire tous les sujets de distraction qui vous occupent? Il n'y a pas de place pour l'ennui. Nous glissons avec la rapidité de la flèche entre les deux rives, aux paysages toujours changeants et toujours beaux. Sans dévier beaucoup du méridien, le fleuve décrit pourtant, à droite et à gauche, des courbes allongées qui ménagent aux regards une perspective sans cesse renouvelée et des scènes imprévues.

Nous voyons défiler les quais de Lyon, les collines de Sainte-Foy, la cité industrielle d'Oullins, les coteaux de Vernaison et d'Irigny, avec leurs coquettes villas, encadrées dans des bouquets de verdure, et, sur l'autre rive, les hautes cheminées de Saint-Fons, le belvédère de Feyzin et de Serezin. Givors présente un ciel noir de fumée charbonneuse, des groupes compacts de maisons ouvrières et plusieurs trains haletants.

Au delà de Chasse, les bords du Rhône ont un autre aspect. L'horizon élargi profile sa silhouette sur les cimes

alpestres et le massif du Pilat, et les grands peupliers la découpent en mobiles tableaux. Quel gracieux panorama que ce cirque de Vienne aux collines concentriques comme les gradins d'un antique théâtre ! Les ruines du château féodal, la bordure de maisons que dominent les clochers de la cathédrale, la pyramide du tombeau de Pilate, le temple de Livie, le sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, qui couronne le Calvaire, n'éveillent pas moins de souvenirs que de sensations.

En face, Sainte-Colombe ne parvient pas à se cacher derrière sa ceinture de fleurs et de feuillage. Viennent ensuite les saulées aux sentiers ombreux de Notre-Dame-de-l'Isle, et les murailles sèches qui supportent des bandes de vignobles s'échelonnant sur les pentes abruptes de Côte-Rôtie. Condrieu ressemble à une petite ville orientale. Les bateliers y parlent encore comme au temps de saint Louis, et désignent la rive droite par le mot « royaume », la gauche par le mot « empire ». Le paysage lui-même affecte le caractère des pays chauds. Les champs sont moins boisés, les rochers plus blancs, le ciel plus lumineux, l'horizon plus large et plus austère. Je ne puis noter tous les détails. La plupart de mes lecteurs connaissent la vallée du Rhône. Mais s'ils ne l'ont parcourue qu'en chemin de fer, ils en ignorent la poésie, le charme et la beauté.

Des villes comme Vienne, Valence, Montélimar, Serrières, des villages comme Rochemaure, Andance, des usines, des ponts se succèdent le long du fleuve. On rencontre des remorqueurs, des bateaux et des barques, des baigneurs et des laveuses, dont la vague trouble la quiétude ou interrompt le travail. Des trains montent et descendent à toute vapeur sur les deux rives. Les noirs écueils, les digues transversales, les îles couvertes de saules et de viornes ; les bouches des rivières, encaissées entre deux collines, où le flot brille sous les rameaux croisés ; les berges, tantôt ombragées de grands arbres, tantôt sillonnées

seulement d'une route poudreuse, où cheminent de modestes attelages de laboureurs et les pesantes charrettes des rouliers, ne laissent reposer ni les yeux ni l'esprit. Quels souvenirs d'un passé récent encore évoquent les ruines croulantes des vieux manoirs, accrochés aux flancs d'un mamelon : la tour de Soyon, plus penchée que celle de Pise, les donjons altiers de Cruas et de Rochemaure ! Les promontoires rayés de sentiers en lacets, les profondes entailles faites dans le sol pour l'extraction du minerai de fer et qui ressemblent à des blessures par où s'échappe le sang de la terre, les hauts fourneaux de la Voulte et du Pouzin, les débris calcinés qui s'amoncellent dans les champs et jettent des reflets vitreux et mordorés, attestent que l'activité et les progrès de l'industrie remplacent les veillées d'armes, les luttes des tournois et les cours d'amour.

Par intervalles, de larges échancrures permettent d'apercevoir au sommet lointain des montagnes occidentales les cratères des anciens volcans. On les dirait rouges encore de leur revêtement de pierres brûlées. A l'Est, les cimes blanches et glacées des Alpes contrastent avec les ardeurs de la plaine ensoleillée et poudreuse.

Nous débarquons au Teillet nous avons près de deux heures pour traverser le pont et visiter la ville, avant le train de la ligne d'Alais. Cette ligne est très accidentée. Elle gravit une pente escarpée, coupe le lit de plusieurs torrents, qui ont creusé la roche de mille façons, et gagne le plateau de Saint-Jean-le-Centenier, où elle suit la Claduègne et puis l'Auzon. A Ruoms nous quittons la voie ferrée. Il nous reste 9 kilomèt. à faire en diligence pour atteindre Vallon. Il est plus de 6 h. On arriverait au même point en partant de Lyon par le train de 9 h. 40 min. Mais quelle différence dans le charme du voyage !

Le soleil incline à l'horizon et jette sa poudre d'or sur toute la campagne. A droite nous apercevons le vaste hé-

micycle de rochers que l'Ardèche a polis ; l'œil devine son passage à cette noire dépression que borde une muraille de pierres jaunies.

Les ombres seraient épaisses, si la lune ne tenait suspendu son croissant d'or aux cornes amincies. Nous descendons à l'hôtellerie du Louvre, tenue par Lorion. Nos mariniers, Sarouille et Lyotard, sont arrivés depuis une heure. Ils nous apprennent que les eaux sont basses et qu'ils ont eu quelque peine à franchir les rapides. Ils craignent d'avoir contre eux la bise, très dure dans les gorges, et nous engagent à partir de bonne heure. Cependant le mistral est tombé avec le jour et les lueurs du couchant promettent un splendide lendemain.

L'hospitalité du Louvre est patriarcale, comme au bon vieux temps. Les salles sont vastes, les chambres propres. Les fourneaux ronflent et la broche dore sur la braise la surface appétissante d'un poulet délicat. Les apprêts du souper ne sont pas trop longs et la gâté anime les convives.

Vallon compte 3,000 habitants ; la moitié sont catholiques ; les autres suivent la doctrine de Calvin. Les hostilités religieuses ne se manifestent plus que par les opinions et les rivalités politiques. Le château date de Louis XIII et sert d'hôtel de ville ; il possède de belles tapisseries des Gobelins. L'église est modeste, presque sans ornementation.

Ce qui est plus remarquable que les monuments, c'est le site. Il le cède néanmoins à celui du Chastelas. Figurez-vous une colline de calcaire, aux pentes abruptes et trouées de grottes, dont l'arête finit brusquement sur le bord de la rivière en un mamelon calciné. Là se dressent les ruines du castel, et tout autour des bouquets d'arbustes et des pans de muraille sont les seuls vestiges du vieux Vallon. Les seigneurs avaient choisi ce nid d'aigles, d'un accès difficile, pour mieux défier les attaques de leurs voisins et particulièrement de leurs rivaux de Salavas, toujours en vedette dans leur manoir, isolé sur l'autre rive.

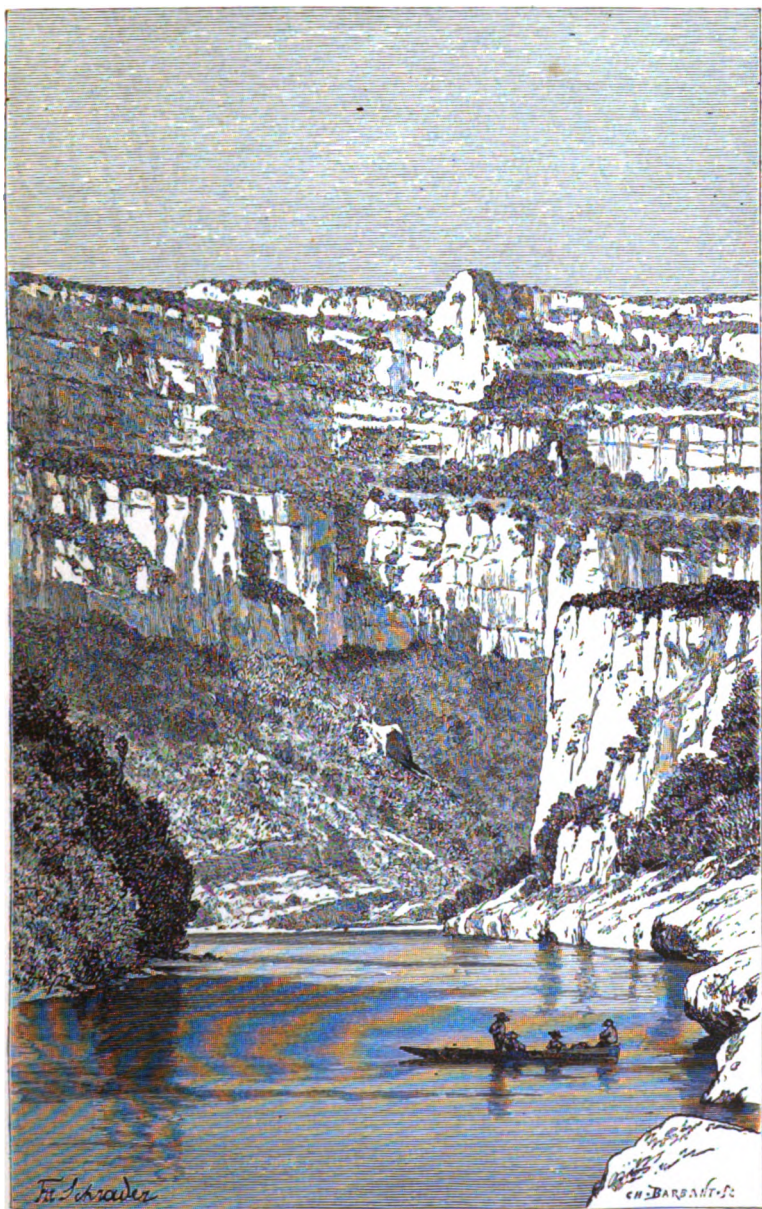
Dévasté pendant les guerres de religion, le village s'est reconstruit sur un emplacement plus conforme aux idées et aux convenances des temps modernes. S'il a perdu en pittoresque, il a gagné en prospérité et en richesses.

On repose tranquille à l'hôtel du Louvre. J'interromps mon sommeil pour contempler les splendeurs d'une nuit étoilée. L'atmosphère est d'une transparence complète, et les constellations, après le coucher de la lune, ont la vivacité et l'éclat du ciel andalou. Quel calme dans toute la campagne ! On dirait que les rochers sont endormis. Les souffles se taisent ; la vie paraît suspendue et la nuit verse des pleurs sur les herbes du vallon solitaire et sur les hêtres immobiles du coteau. Des décombres du Chastelas une orfraie seule lance son appel lugubre qui reste sans écho.

A 6 h. je trouve mes compagnons debout et les mariniers prêts. M. Hébrard frète une voiture pour mener à l'Ardèche les colis, la périssière et les provisions. Une tasse de café est vivement absorbée, et nous partons joyeux de l'air que nous respirons autant que des flots de lumière que nous promet un ciel sans nuage. A 7 h. nous atteignons la rivière ; la périssière, débarrassée de son enveloppe, est mise à l'eau. M. Hébrard s'y installe et la navigation commence.

Les mariniers n'ont pas de rames, mais de grandes gaffes qu'ils manient dextrement dans les passes difficiles, où il faut à la fois ne pas dévier pour éviter l'engrèvement et ne pas se laisser entraîner par la force des rapides contre un rocher à fleur d'eau ou contre les parois de la rive.

L'Ardèche a cela de particulier qu'en dehors des changements continuels du paysage, elle modifie sans cesse son allure et exige une attention presque soutenue. Ici, les eaux sont calmes comme celles d'un lac dans une cuvette de granit. Là, elles bouillonnent à travers des galets ou sur des bancs rocheux aux aspérités aiguës. Ailleurs la surface en est à peine ridée par le courant et les bords sont



Cirque sur les bords de l'Ardèche, dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. l'abbé Bauron.

nettement découpés. En maints endroits, le lit s'élargit et se divise en divers canaux. Il importe de connaître d'avance celui dans lequel il faut s'engager. Les graviers rendent les autres impraticables. Enfin dix-sept rapides et cascates se précipitent à travers des blocs propres à briser la barque du marinier inattentif ou maladroit. Nulle part la vie des navigateurs n'est en péril. Si vous chavirez, vous en êtes quitte pour un bain inopportun, sans crainte de noyade, à moins d'une bonne volonté rare. Mais si vous brisez votre barque, outre la perte que vous ferez, vous serez dans l'impossibilité de continuer la route. Il n'y a pas de chemin de halage. Vous devrez retourner en amont et coucher peut-être avec les renards dans une caverne du rivage.

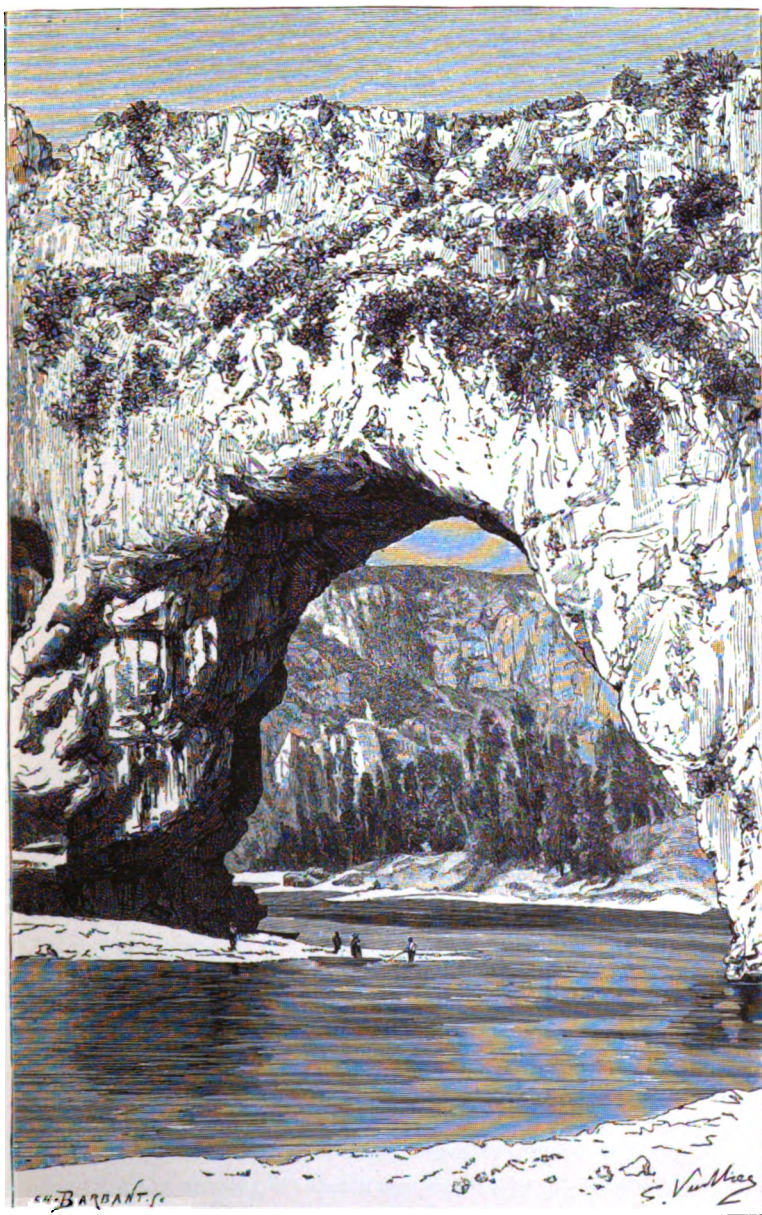
Dans les rapides, un coup de gaffe à contretemps peut tout compromettre. L'important est de ne pas contrarier la manœuvre des bateliers. On a la faculté de les aider dans le cours de la navigation et de goûter le plaisir d'un exercice fatigant et salutaire; dans les passes difficiles le repos est de rigueur.

L'eau est basse et nous touchons assez souvent. Lyotard saute volontiers dans la rivière pour soulever la barque et la conduire. Cette manœuvre est toujours prestement exécutée et ralentit à peine la marche. Quant à M. Hébrard, il voltige en amateur autour de notre embarcation. Sa périssoire est si légère, si sensible au moindre coup de pagaie, qu'elle glisse avec la vitesse de la flèche. Elle pourrait fournir un trajet triple du nôtre. Nous ne voulons pas nous séparer. Dès lors il devient intéressant d'inspecter tous les recoins de la rivière. Ce plaisir fait envie aux prisonniers de la grande barque. M. Hébrard consent à nous céder sa place à tour de rôle. Pour moi, j'ai l'avantage de conduire la nacelle pendant deux heures et je la déclare d'une commodité admirable. Il est vrai qu'on m'épargne le passage des rapides, à part celui des deux derniers qui

sont peu redoutables ; ils suffisent pourtant à me donner une certaine émotion.

Les méandres de la rivière nous procurent souvent l'illusion d'une impasse. Les rochers qui la bordent paraissent se toucher. De Vallon à Saint-Martin leur élévation varie entre 100 et 300 mètres. Tantôt ils s'écartent et forment une petite vallée, tantôt ils se rapprochent et, se dressant à pic, étranglent le torrent. Ici, ils se courbent en amphithéâtre et simulent des forteresses, des tours et des aiguilles ; là, ils s'aplatissent et s'allongent en chaussées gigantesques ou surplombent en donjons et belvédères. Ailleurs, ils sont découpés en dentelles, striés comme des franges, creusés en bénitiers, en vasques, en coquilles, en patères, façonnés en dômes, en voûtes, en corniches, taillés en colonnes, en fuseaux, en nervures, en pendentifs, ciselés en arabesques si compliquées et si bizarres que la plus riche imagination n'égalerait jamais ces caprices et ces jeux de la nature.

La merveille de toutes ces beautés est le *Pont d'Arc*. Nous y arrivons à 8 h., quand son arcade est en plein soleil. Une immense muraille de marbre grisâtre, haute de 60 mètr., toute parée de grottes fantastiques, unit la *Tête du Moine* aux remparts formidables de la rive gauche. L'Ardèche, arrêtée dans son cours, reflue au delà de Salavas et formait un lac, dont les eaux tombaient de l'autre côté de la barrière en cascade majestueuse et écumante. On reconnaît encore aux érosions de la montagne le niveau du lac. La poussée et le secret travail du torrent contre la base de cette digue finirent par la miner et ouvrir un passage. Les blocs qui en furent détachés gisent encore épars en un désordre diluvien, dans une anse inférieure. La trouée s'est élargie sous l'action de crues répétées. Elle présente aujourd'hui au-dessus de l'onde limpide une arcade gigantesque, d'une architecture presque régulière. Elle a 54 mètr. d'ouverture et 32 mètr. de



Le Pont d'Arc, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. l'abbé Bauron.

flèche. C'est le pont naturel le plus grandiose que l'on connaisse dans le monde entier.

On peut passer d'une rive à l'autre sur le tablier inégal de ce pont; mais le sentier est dangereux. Des arbustes et des chênes verts croissent dans les anfractuosités de la roche grise, dont ils adoucissent la teinte mélancolique. A la base de l'arc, des grottes, pleines de mystère et garnies d'un sable menu, permettent de s'abriter contre la pluie et les rayons du soleil, et, au besoin, fournissent au pâtre un gîte pour les nuits d'été.

Nous amarrons. Les mariniers font emplette d'herbes sèches et de bois mort. M. Hébrard et moi photographions la merveilleuse arcade. Pendant cette opération, une autre barque arrive, portant une dame, un collègue de la Section de Paris et M. Marc Sauzet, professeur à la Faculté de droit à Lyon.

La descente continue et les mobiles tableaux qui glissent lentement sous nos yeux grandissent en charme et en pittoresque. Sur certaines parois, de gigantesques figures d'animaux sont dessinées par les diverses couches du terrain et les variétés de la roche. Des aigles attirent notre attention et paraissent avoir choisi pour aire des crevasses qui surplombent le torrent à 200 mètres.

A 6 kilomèt. environ du Pont d'Arc, la rivière décrit au Nord-Est un lacet et revient sur elle-même de l'autre côté du promontoire qu'elle contourne. Nous sautons à terre, et, pendant que M. Hébrard et les bateliers mettent trois quarts d'heure à faire ce détour, nous franchissons le col en cinq minutes, à travers des genévriers, des arbousiers, des micocouliers et autres plants d'essences diverses. Le sommet du promontoire est semé des débris d'une construction. Il y avait là jadis un poste d'observation ou un coupe-gorge. Car rien n'y serait plus facile que de barrer en amont et en aval le passage de la rivière.

Les incidents de la route sont nombreux. Ne faut-il pas

songer aux apprêts du déjeuner? Un déjeuner sur l'Ardèche serait-il complet sans une matelote, que les mariniers désignent sous le nom topique de bouillabaisse? La matelote est-elle possible sans les poissons? Il faut donc en premier lieu chasser l'anguille et le barbeau. Or, voici une anse où le poisson doit se complaire. Les mariniers connaissent les goûts, les mœurs et les retraites des habitants des eaux. Après une demi-heure de pêche, six anguilles, deux barbeaux, une chevanne et trois barbillons frétilent à nos pieds. Le grand air ouvre l'estomac. J'émetts l'avis qu'il serait sage d'avancer le moment du régal. Ma proposition rallie l'unanimité des voix. En conséquence le fourneau est établi et la cuisine commence.

Un peu de sable sur le bord de la barque en guise de foyer, quatre galets pour chenets, et c'est tout. On allume du charbon de bois et la poêle est mise sur le brasier. On y verse de la bonne huile d'olive, garantie pure de tout mélange hétérogène. Quand elle est bouillante, on y jette les poissons, du vin, du sel, du poivre, de la lavande, du serpolet, un oignon, des tranches de lard et un verre de cognac. Toutes ces choses excellentes en elles-mêmes deviennent encore meilleures par leur mélange, et Lyotard en dirige la cuisson avec la dignité et la science culinaire d'un Albanais.

A midi, la bouillabaisse est à point. Les mariniers nous arrêtent à la fontaine d'Esclape, qui sourd au niveau de la rivière. Nous rencontrons, durant le trajet, un grand nombre de ces sources mystérieuses. Elles amènent par des canaux souterrains une eau limpide et fraîche, recueillie dans les profondeurs de la montagne. Le volume de quelques-unes est considérable. Nous débarquons sur un banc de calcaire où s'est déjà installée la compagnie de M. Marc Sauzet.

Les barques attachées, les mariniers étendent la nappe sur une table de marbre, déposent l'amphore où M. Hébrard emprisonne le suc enivrant de ses vignes du Pont-Saint-



Un des couloirs de l'Ardèche, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. l'abbé Bauron.

Esprit. Ils tirent des valises un jambon d'York, un poulet cuit à la broche, une terrine de foie gras, un pâté de venaison, des rigottes, des biscuits, des raisins et des poires. L'appétit est formidable. Mais la bouillabaisse est un plat de résistance et, par surcroît, d'un goût exquis. De gais propos assaisonnent le festin. La rivière qui glisse à nos pieds nous permet d'avoir des assiettes nettes à chaque mets. Le service est donc irréprochable et personne ne se plaint de la dureté de son siège.

A quelques mètres au-dessus de nos têtes s'ouvre un couloir souterrain que des moutons sans pasteur ont choisi pour étable. Rassasiés d'herbes fines, ils digèrent au grand air, couchés parmi les roches à l'entrée de leur palais ténébreux. Plusieurs en curieux tendent vers nous leurs museaux pacifiques et acceptent les caresses de M^{lle} Fanny.

Des oiseaux voltigent dans les broussailles. Bien que midi ne soit pas l'heure des chansons, ils pépient sur nos aventures; les geais couleur de cendre agitent la frange bleue de leurs ailes rousses et poussent des cris moqueurs; les margots noires se rengorgent dans leur col blanc, frappent à coups de bec le tronc des pins et caquettent au loin avec de petits airs de tête coquets et dédaigneux.

Lyotard, insensible à ces jeux des oiseaux qui me ravissent, allume, en homme pratique, un feu de branches mortes sur un plateau de pierre, et Sarouille nous prépare, à la mode arabe, un café délicieux, dont M. Sauzet veut bien accepter les prémices.

Après le repas, la sieste. Les demoiselles cueillent des fleurs et des tiges de lavande. Les messieurs fument et explorent les grottes. Moi, je fixe sur le cliché le tableau de ces heures charmantes.

A 1 h. 30 min. nous quittons la fontaine d'Esclape. La partie des gorges qui nous reste à parcourir ne le cède pas à la première en beautés agrestes et sauvages. Elles ont même un aspect plus grandiose. Les tons chauds de la roche, les

arbustes qui s'accrochent aux crevasses donnent au paysage une tournure orientale. Les brusques détours de la rivière laissent à la culture quelques arpents d'humus, qui, protégés contre les vents et échauffés non seulement par les rayons directs du soleil, mais aussi par la réverbération des roches, jouissent d'un climat tropical. L'œil s'étonne d'y trouver des arbres de Judée, des figuiers, des câpriers et autres essences de la zone méridionale.

La végétation disparaît; la rivière se rétrécit et ne forme plus qu'un lac aux eaux profondes, enserré dans un défilé de roches majestueuses. Plusieurs méritent une mention spéciale. Telle est la Pointe d'Angot, et la Grande-Aiguille qu'on pourrait comparer, avec ses dentelures, ses flèches et ses clochetons, à la cathédrale de Milan.

Une spatule sauvage s'amuse à nager devant la barque. Elle ne s'effarouche pas; quand nous la joignons de trop près, elle s'envole à tire-d'aile, plonge en aval et recommence son manège. Enfin elle passe sur nos têtes et retourne à son point de départ.

Les grottes les plus fameuses sont celles de Vallon et celles de Saint-Martin. Le temps nous manque pour les visiter.

La légende locale place sur les bords de l'Ardèche la retraite du perfide Ganelon, exilé par Charlemagne. Il vécut longtemps dans les grottes sous le voile d'un pseudonyme et les habits d'un moine. Elle note aussi le passage d'Esculape qui venait cueillir là des simples.

Nous redoublons de vitesse à partir de la maladrerie de la Magdeleine. Le soleil baisse, et ses derniers reflets éclairent seuls le beau site du vieux manoir d'Aiguèze, dont les remparts crénelés courent sur l'arête des rochers et se profilent sur le firmament, comme une résurrection des âges chevaleresques. La flèche du clocher semble rivaliser de hauteur avec les aiguilles des cèdres qui l'entourent. Les défilés s'arrêtent et la rivière coule librement vers le Rhône qui n'est plus qu'à 6 kilomèt. de distance.

Nous débarquons à 7 h. 15 min. au ponton de Saint-Martin-d'Ardèche. La physionomie du village rappelle les villes mauresques. Le patois qu'on y parle est un mélange de mots grecs, latins, celtes et arabes, qu'il est difficile de comprendre.

Notre promenade sur l'eau a duré douze heures. Elle peut être accomplie en moins de temps, surtout quand la rivière est plus haute. La voiture de M. Hébrard nous attend. Nous plions la nacelle ; nous serrons la main à nos braves mariniers, qui nous souhaitent de revenir, et à 8 h. 30 min. nous arrivons au Pont-Saint-Esprit. Le souper fait le digne pendant du déjeuner, bien qu'il soit pris dans des conditions moins rustiques. Un sommeil réparateur me rend insensible à la douleur des ampoules dont mes mains sont meurtries. Le lendemain, toute fatigue a disparu. Nous tirons plusieurs clichés de la ville, de l'église et du beau pont à trente-huit arches, qui depuis plus de six siècles fait la gloire des indigènes et le tourment des bateliers. Le soir du même jour nous sommes de retour à Lyon.

Cette promenade est relativement peu coûteuse. Le prix de la barque et des deux mariniers qui la remontent jusqu'à Vallon est de 20 francs, sans le pourboire et les vivres. Je suis surpris que la facilité, la beauté et le pittoresque d'une telle excursion ne la rendent pas plus fréquente. Je la conseille aux amateurs de sport nautique et même à toutes les personnes qui ont besoin de soleil, de grand air et d'exercice.

Si quelques lecteurs s'étonnent de mon enthousiasme, je leur dirai que le plaisir du voyage tient plus encore à nos dispositions intimes, à nos sentiments, à notre manière de voir et de juger, à la tournure de notre esprit, qu'aux spectacles et aux objets qui nous entourent. Le bonheur, la jouissance sont des faits et des états psychologiques, que les conditions extérieures favorisent et modifient, mais qu'elles sont par elles-mêmes impuissantes

à provoquer. *Regnum Dei intra vos est*. C'est en nous aussi que se trouve la source de la joie et de la bonne humeur. Il faut savoir mettre au point les éléments pour qu'ils donnent à nos facultés tout leur jeu et leur plein épanouissement. La différence des impressions par rapport à un objet vient surtout de la différence des esprits. Pour Thiers, Napoléon est le plus grand génie du siècle ; pour Taine, c'est un égoïste et un scélérat. Les deux historiens ont peut-être raison l'un et l'autre. Leurs thèses ne sont pas absolument contradictoires. Ils ont jugé le même homme ; ils ne l'ont pas vu sous le même aspect.

Il y a un art de voyager, comme il y a des règles à suivre pour la direction de la vie, de la famille et des États. Sachez à propos laisser dans l'ombre les détails qui heurtent trop vivement vos goûts, vos habitudes ou vos mœurs, et portez votre attention sur les choses qui instruisent, manifestent le génie de l'homme ou la pensée de Dieu et caractérisent l'objet de vos études. Avec un pareil état d'esprit et la paix de la conscience, vous répandrez autour de votre personne un reflet de gaieté, comme le soleil répand sur toute la nature l'éclat et la fécondité de ses rayons.

P. BAURON,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

IX

DIX JOURS EN PROVENCE

Le 4 janvier 1889, après un long voyage en chemin de fer, nous débarquions aux Arcs-sur-Argens, dans le département du Var, en pleine Provence, quittant avec plaisir un wagon étouffoir, heureux de jouir des derniers rayons d'un soleil resplendissant qui s'inclinait déjà sur l'horizon, et de respirer l'air pur du soir. Nous étions trois touristes convaincus, venus de Bourgogne pour visiter en détail un pays qui avait pour nous l'attrait du nouveau, et très désireux de mettre à contribution l'inaltérable complaisance d'un hôte que ne devaient rebuter ni nos exigences, ni notre curiosité excessive, ni même notre peu d'habileté à prononcer et à retenir les quelques mots de provençal nécessaires à l'intelligence de ses récits. Ce pays, nous l'avons trouvé beau. Ses sites enchanteurs, son soleil qui baigne toute chose d'une lumière intense et magnifique, la pureté de son air qui semble plus léger, ont charmé nos yeux; les mœurs, les coutumes de ses habitants, les traditions et les jolies légendes qu'ils conservent avec tant de soin, ont vivement piqué notre curiosité. Nos impressions ont été fortes et délicieuses à la fois, aussi avons-nous cru qu'elles pourraient intéresser nos collègues du Club.

I

Les Arcs sont la station du chemin de fer de Toulon à Nice où se détache la petite ligne de Draguignan. C'est un

bourg de 2,800 habitants, bâti sur les pentes d'un éperon calcaire adossé aux collines qui bordent au Nord la plaine de l'Argens. Il comprend deux quartiers bien différents. Celui qui occupe les pentes inférieures du mamelon et qui s'étend presque jusqu'à la ligne du chemin de fer n'a rien de particulièrement intéressant. Le vieux quartier, auquel on donne le nom de « Parage », est au contraire très curieux et très pittoresque.

C'est un dédale de petites rues étroites et sombres, bordées de maisons dont les murailles hautes et noires ne sont percées qu'à de rares intervalles par des ouvertures étroites et de formes variées. De distance en distance des voûtes réunissent les maisons d'un côté à l'autre, sortes de ponts de hauteur et d'épaisseur variables qui viennent encore assombrir l'aspect si triste des lieux. Tantôt ces ruelles montent droites vers le sommet du mamelon que couronnent les derniers restes du château ; alors, elles sont raides et encombrées de petits escaliers à moitié démolis ; tantôt elles tournent brusquement à droite ou à gauche, traversant sous un porche obscur et tortueux les murailles qui leur barraient le passage pour reprendre ensuite leur direction primitive. On se croirait ici dans le quartier arabe d'une ville de la côte africaine ; il convient d'ajouter que, pour compléter la ressemblance, le Parage, habité par les gens pauvres, est d'une propreté douteuse. Il n'y a pas bien longtemps encore, le pavé des rues était dissimulé sous un épais lit de myrte rarement renouvelé qui servait de réceptacle à toutes les ordures et devenait bientôt un fumier infect, foyer de pourriture ne contribuant pas à la salubrité.

Les restes encore bien conservés du château complètent cet assemblage pittoresque. On y voit la maison du bailli, une fontaine d'eau limpide et fraîche qui tombe dans un large bassin construit au fond d'une cave, puis une haute tour carrée dominant toute la bourgade dont elle assurait

autrefois la sécurité. Au temps des Sarrasins, le guetteur veillait nuit et jour sur sa plate-forme. Il interrogeait la plaine et les débouchés de la montagne. Bien souvent alors retentit le signal d'alarme renvoyé par les échos jusque dans la plaine où il annonçait l'approche d'un ennemi implacable. Malheur à l'imprudent qui s'attardait loin des murailles protectrices ou à celui qui par un hasard fatal n'entendait pas l'appel sauveur; un sort terrible l'attendait : il allait mourir esclave au service de quelque pirate sur la côte d'Afrique. Pendant longtemps la Provence tout entière, et en particulier les petites villes qui avoisinaient la forêt des Maures, eurent à souffrir du dangereux voisinage des pillards sarrasins. Leur action sur le pays fut si terrible que maintenant encore on en retrouve des traces profondes : la rareté des villages et l'étendue de leur territoire, le grand nombre de leurs habitants, leur disposition si curieuse autour d'un château aux solides remparts, tout montre que la préoccupation constante des anciens Provençaux était de se mettre à l'abri des incursions terribles d'un ennemi sans merci. Comprenant cette nécessité, les habitants des Arcs avaient groupé leurs demeures sur les pentes de ce mamelon qui portait le *Castéou*. A mesure que la sécurité fut rendue au pays, la bourgade, trop à l'étroit dans cette ceinture de murailles, s'étendit du côté de la plaine. L'ancien quartier fut peu à peu abandonné, et maintenant il est la demeure des pauvres.

Le *Castéou* n'était pas le seul refuge des habitants lors des incursions. On montre encore dans la partie basse du village un curieux monument, le *Columbarium*. C'est un énorme donjon aux murs épais qui n'avait autrefois ni porte ni fenêtre. On y pénétrait par une ouverture unique, située à une grande hauteur du sol. En cas d'alerte, les fugitifs se faisaient hisser dans une nacelle montée par des cordes. C'est encore ainsi que les moines de certains monastères grecs de Thessalie se mettent à l'abri du bri-

gandage. On signale aussi l'existence de ces ascenseurs primitifs en Asie Mineure et au couvent du Sinaï. Les mêmes dangers appellent les mêmes mesures de précaution.

Lorsqu'on descend du château par celle de ses faces qui regarde l'Ouest, on suit les flancs d'une petite vallée encaissée, dans le fond de laquelle coule le *Riaou*. C'est un torrent qui forme deux jolies cascades avant d'arriver aux Arcs. En ce moment, il roule ses eaux abondantes sur un lit de rochers. L'eau est une richesse en Provence. Partout où il y en a, la valeur du terrain est triplée. Aussi est-ce une véritable bonne fortune d'avoir une source ou d'être sur le parcours d'un ruisseau. On comprend que dans de semblables conditions la réglementation du cours du *Riaou* ait été l'objet de soins constants. En effet, à peine est-il sorti des Arcs qu'il est divisé en de nombreuses rigoles sillonnant la plaine. Son débit est régularisé et la répartition en est faite de telle sorte que chacun des riverains en ait sa part à une heure convenue. Ainsi tous peuvent profiter du maximum de son action bienfaisante.

Mais le *Riaou* a un rôle encore plus important à remplir. Il fait marcher plusieurs moulins à huile. Personne n'ignore que l'olivier est une des plus grandes ressources du pays. Malgré la diminution de son rapport, l'exportation de l'huile d'olive n'en constitue pas moins une des branches importantes du commerce provençal. Les champs d'oliviers s'étendent à perte de vue dans la plaine. On les voit aussi étagés sur le flanc des coteaux, où leur verdure poussièreuse tranche sur la couleur rouge brique du terrain et sur le vert foncé des petits bois de pins. On est en train de faire la cueillette, et l'on voit de nombreux groupes d'hommes et de femmes accroupis sous les arbres et ramassant le fruit mûr que l'on a fait tomber sur de grands draps étendus. L'olive arrivée à maturité est d'un noir violet ou bien encore rouge, suivant l'espèce ; elle est tendre

et s'écrase facilement au toucher, laissant échapper une liqueur noirâtre. Très amère, elle ne peut être mangée fraîche ; celle que l'on sert sur nos tables est cueillie verte et conservée dans l'eau salée. Après la récolte, les olives sont transportées au moulin dans de grands sacs ; puis on les place sous une meule qui les écrase et en fait une sorte de pâte épaisse. Cette première pression donne l'huile vierge. La pâte arrosée d'eau chaude est pressée de nouveau un certain nombre de fois, et le liquide provenant de ces opérations successives est recueilli dans une cuve. Le jus de l'olive se rassemble en dessus et l'eau reste au fond ; on la soutire et on a ainsi cette huile onctueuse, douce et parfumée dont la réputation est universelle.

Avec la vente de l'huile d'olive, l'exportation du vin était autrefois l'une des richesses du pays. La vigne, sans grand travail, produisait avec abondance ; mais le phylloxéra a passé par là, et l'on peut dire hardiment qu'il n'a pas épargné un cep ; de telle sorte que l'on vit en quelques années réduits à la plus grande misère des gens qui vivaient dans une honnête aisance. Cependant, à l'instigation de quelques propriétaires intelligents, on commence à replanter en plants américains. Cette opération donne naissance à des contrats intéressants. Certains terrains sont abandonnés pour neuf années au cultivateur, à la condition qu'il y plantera des vignes américaines. Au bout de sept ans, le propriétaire a droit à la moitié de la récolte. Dans le cas où les conditions n'ont pas été remplies par le locataire, il doit rembourser à la fin de son bail les fermages arriérés.

Au milieu des groupes d'oliviers et des vignes s'étendent de vastes espaces plantés de mûriers. Autrefois la feuille de cet arbre se vendait fort cher aux éleveurs de vers à soie ; mais depuis quelques années on débarque dans nos ports de la Méditerranée d'énormes quantités de feuilles de mûrier venant de Grèce et d'Asie Mineure. On conçoit

que cette rude concurrence ait fait considérablement baisser les prix. Cependant le mûrier de Provence est encore le plus estimé ; aussi les planteurs grecs et syriens commencent-ils à venir en foule pour chercher les plants dont ils composeront leurs pépinières.

Parmi tous ces produits dont la valeur diminue chaque jour davantage, il en est un cependant qui garde son prix : c'est celui des prés. Quiconque a quelques hectares de prés possède une petite fortune. Cela tient précisément à la grande difficulté d'en faire. L'eau, je l'ai dit, est rare en Provence, surtout en été, au moment où elle est nécessaire pour féconder le terrain et donner aux herbes fourragères l'humidité nécessaire à leur développement. Aussi faut-il voir avec quel soin minutieux l'utilisent pour l'arrosage les heureux propriétaires qui la possèdent. C'est un agencement merveilleux de fossés, de rigoles, qui la distribuent dans toutes les directions. Sous ce rapport, les Provençaux ne le cèdent en rien aux Vosgiens les plus habiles, quoique les difficultés à vaincre soient autrement sérieuses. Le Vosgien utilise l'eau toujours abondante de ses rivières, tandis que le Provençal voit souvent tarir les ruisseaux sur lesquels il comptait. Cette parcimonie avec laquelle la nature lui distribue le liquide fécondant, l'a rendu ingénieux à découvrir et à mettre à jour des sources cachées. Nous avons vu des galeries de près de 100 mètres de longueur creusées dans le tuf et au fond desquelles le travailleur patient et infatigable avait fini par découvrir des sources abondantes ; des rameaux, se détachant à droite et à gauche de la galerie principale, amenaient quelques sources secondaires. Au sortir du souterrain, un canal, soigneusement recouvert pour éviter l'évaporation, conduit l'eau jusqu'à un large bassin d'où elle est distribuée au fur et à mesure des besoins.

: A cette époque de l'année, les prés sont parcourus par des troupeaux de moutons descendus des Alpes pour l'hiver.

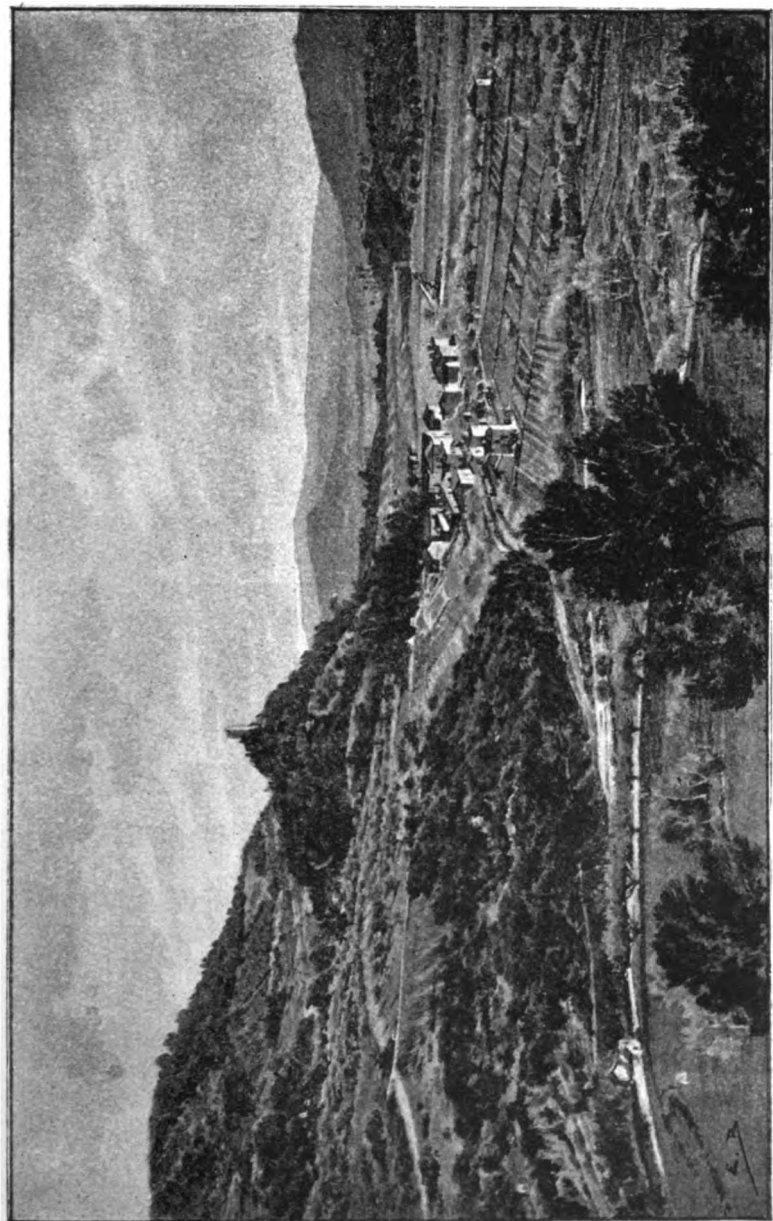
Lorsque vers la fin de l'automne la neige commence à envahir leurs montagnes, les bergers les conduisent dans la plaine de Provence, où ils trouvent un ciel plus clément et de gras pâturages. Avec le troupeau, toute la famille du berger émigre. Elle suit tous les ans la même route pour aboutir au même village, où elle trouve à louer une maison et quelques hectares de prés. Souvent même elle passe des marchés pour plusieurs années. Nous fûmes présentés par notre hôte à ceux qui depuis longtemps déjà passent l'hiver sur sa propriété. Pendant l'été, ils habitent Colmars, dans les Basses-Alpes. Leur physionomie est honnête et ouverte. Malheureusement ils ne parlent pas français ; nous ne comprenons rien à leur patois provençal, et sommes privés du plaisir de nous enquérir de leurs habitudes. Nous admirons la sagacité extraordinaire des chiens à longs poils qui sont leurs auxiliaires dans la conduite du troupeau.

Tous ces détails montrent combien la vie était autrefois douce et facile au Provençal. Il n'avait presque qu'à récolter les fruits produits en abondance par un sol qu'une légère culture suffisait à féconder. Sans grands besoins, très sobre, il avait toujours le nécessaire. L'exportation du vin, de l'huile d'olive, de la feuille de mûrier, faisait affluer en Provence un argent facilement gagné. La première de ces ressources est supprimée, et le pays ne produit pas assez de vin pour sa consommation. Les deux autres ont considérablement diminué d'importance ; malgré cela, on peut affirmer que les Provençaux trouvent dans leur sobriété et dans la gâté de leur caractère des moyens puissants à l'aide desquels ils résistent à la crise.

Voilà, bien imparfaitement esquissée, la silhouette de cette petite ville de Provence qu'on appelle les Arcs, si curieuse en elle-même et plus encore par ses habitants.

II

Lorsqu'on quitte les Arcs et que l'on se dirige du côté de l'Ouest sur la route de Toulon, on arrive bien vite à un pont de trois arches hardiment jeté sur l'Argens. En ce moment, ce fleuve impétueux roule avec fracas des eaux abondantes; resserré entre deux bancs de schiste rose, il bondit de rocher en rocher, bouillonnant et semblant menacer dans sa course furibonde les arches du pont qui entravent sa marche. On se figure difficilement, en contemplant ce spectacle, que pendant l'été l'Argens est presque à sec et qu'un mince filet d'eau remplace souvent cette masse imposante. Une crue est une bonne fortune pour les amateurs de cascades; aussi faut-il en profiter pour visiter les chutes de Saint-Michel-sous-Terre. Avant d'arriver aux Arcs, la rivière franchit une sorte de défilé étroit sur une longueur de 15 kilomèt. environ dans des forêts de pins et de chênes verts; c'est là, à quelque distance du moulin d'Entraigues, qu'elle se précipite perpendiculairement d'une hauteur de 25 mètr. en formant une magnifique nappe blanche sans qu'une aspérité de rochers en raie la surface. Un épais nuage de vapeur s'élève du pied de la cascade et le dérobe à nos yeux, puis monte, diminuant d'intensité, pour devenir une brume légère qui forme un voile transparent. Le soleil, déjà sur son déclin, éclaire de ses derniers feux ce spectacle imposant; il dore la verdure sombre des pins qui inclinent leurs branches pendantes jusque sur les eaux; ses rayons pénètrent la vapeur d'eau en lui donnant les miroitements d'une gaze flottante brodée d'or et frappent obliquement la nappe elle-même dont ils font ressortir les ondulations. Toutes ces innombrables gouttelettes tombant avec rapidité sur le sol, puis s'élevant doucement vers les cieux, brillent au soleil, lancent d'éclatants reflets: c'est comme une pluie de diamants. Un arc-en-



La tour de Taradeau, reproduction d'une photographie.

ciel, mêlant ses vives couleurs à la blancheur des eaux et à l'or du soleil, complète cet ensemble magnifique.

Après sa chute, l'Argens coule entre deux parois verticales de rochers calcaires en faisant un fracas épouvantable, puis disparaît dans une grotte sombre. C'est comme une sorte de pont jeté par la nature sur la rivière, qui coule ainsi sous terre sur un parcours d'une centaine de mètres. Elle en ressort plus loin par deux grottes d'où elle retombe en belles cascades de 15 à 20 mètr. de hauteur. Les parois du rocher forment en cet endroit un beau cirque où la verdure des sapins et des lianes pendantes se mêle au ton gris de la pierre. En ce moment, les eaux en remplissent la cuvette et coulent en bouillonnant, se heurtant dans leur course rapide à tous les blocs calcaires qui l'encombrent; elles envahissent toutes les anfractuosités des rochers et, entre autres, la grotte de Saint-Michel. La légende rapporte qu'aux premiers temps du christianisme, les fidèles y avaient élevé un autel et y venaient en foule pour célébrer sous terre les mystères de la religion nouvelle.

Du village des Arcs à Saint-Michel-sous-Terre, il y a une dizaine de kilomètres. On remarque sur le chemin la vieille tour de Taradeau, qui s'élève sur un promontoire dominant le village du même nom. C'était autrefois le refuge des habitants de la contrée en cas d'invasion. Bien qu'elle soit d'accès difficile, puisqu'on y parvient par un sentier fort raide, le cimetière est établi à ses pieds. Les Provençaux n'aiment pas le voisinage des morts; aucune distance ne leur paraît trop longue, aucun chemin trop rude, quand il s'agit de les éloigner de leurs habitations.

De là-haut, la vue s'étend au loin sur la plaine de l'Argens, avec ses innombrables *campagnes*. C'est par centaines qu'on pourrait compter ces petites maisons blanches semées comme au hasard au milieu des champs d'oliviers. Toutes, sans exception, sont entourées de cyprès à la verdure sombre, qui servent à rompre la violence du mistral. Tout

le monde en Provence a sa *campagne* ; on y passe quelques jours seulement au moment des cultures ou de la récolte, puis on retourne au village où se trouve l'installation principale. Nous l'avons déjà dit, les villages sont rares et très populeux ; le canton de Lorgues n'a que quatre communes, dont deux sont de petites villes : Lorgues et les Arcs. On comprend aisément que le territoire de ces communes soit fort étendu ; il était donc de toute nécessité pour les habitants, dont les propriétés se trouvaient très loin, de se construire un refuge pour le temps nécessaire aux travaux des champs. Voilà la raison d'être de toutes ces constructions que l'on appelle des *campagnes*. Lorsqu'elles sont afferchées, on leur donne le nom de *bastides*. Souvent elles sont simplement destinées à servir d'abri momentané contre la pluie ; dans ce cas ce sont des *bastidous*. Comment ne pas constater en passant l'analogie frappante qui existe entre les habitudes du Provençal et celles de l'agriculteur sicilien ? « En Sicile, dit Élisée Reclus, ils sont tous citadins et rentrent chaque soir à la manière antique dans l'enceinte de la ville située sur quelque hauteur ; il en est qui font un double trajet de 10 kilomèt. ou davantage pour aller visiter leur champ et revenir au gîte ; seulement, il leur arrive parfois de s'épargner la course du retour en passant la nuit dans quelque caverne ou dans un fossé couvert de branches. Pendant la moisson et les vendanges, des hangars élevés à la hâte abritent les travailleurs. »

Plus prévoyant que le Sicilien, le Provençal remplace la caverne ou le hangar par une campagne où il a un abri sûr pour lui et ses instruments de travail ; mais, à part cela, ses habitudes sont les mêmes. C'est que, pendant de longues années, en Provence comme en Sicile, le pays n'était pas sûr ; on y vivait constamment dans la crainte du pirate sarrasin et, comme je l'ai déjà dit, les mêmes dangers amènent les mêmes mesures de précaution.

D'ailleurs, le repaire de ces brigands n'était pas loin des Arcs; il est en ce moment devant nous, formant le fond du tableau : c'est le massif des Maures dont on embrasse l'ensemble de la tour de Taradeau. L'œil se repose des vivacités du soleil du Midi en se promenant lentement sur ce bel horizon où les tons verts des forêts de chênes-liège, adoucis par l'éloignement et la brume du soir, se confondent doucement avec l'azur du ciel.

III

Lorsque de la plaine des Arcs on jette les yeux du côté du Midi, la vue s'arrête aux montagnes des Maures. Ce sont d'abord les Rochers du Muy, qui se confondent dans le lointain avec les premiers contreforts de l'Esterel; puis, sur une grande étendue, toute une chaîne faiblement ondulée où s'enfoncent de distance en distance des ravins profonds. Combien de fois nos regards s'étaient-ils égarés de ce côté! Combien de fois, sondant les profondeurs de ces forêts quasi impénétrables, nos pensées nous avaient-elles conduits au travers de leurs fourrés jusqu'à la mer qui leur sert de limite! C'est qu'elles sont bien faites pour éveiller la curiosité du touriste, ces montagnes, dont on ne parle ici que sur un ton mystérieux. Cependant, elles n'ont pas ce qui attire le plus grand nombre : l'élévation. Leurs plus hauts sommets dépassent à peine 700 mèt. ; mais elles possèdent bien d'autres trésors capables de captiver l'ami de la nature.

La montagne des Maures, ou forêt des Maures, est un massif granitique qui s'étend entre la mer au Sud, la plaine de l'Argens au Nord et à l'Est, et la ville d'Hyères à l'Ouest. Entourée de tous côtés par des terrains calcaires, elle est comme un flot à part, tant la nature du sol et la végétation diffèrent de celles des pays avoisinants. On la prendrait pour un district détaché de la Corse qui serait venu s'ac-

crocher aux rivages de la France. Nulle part ailleurs, dans notre pays, on ne rencontre ces forêts magnifiques de chênes-liège et de pins, où se mêlent dans des taillis impénétrables les arbousiers aux fruits rouges, les genêts épineux, les myrtes, les bruyères gigantesques, etc. ; végétation puissante, fruit d'un soleil toujours clément qui l'embellit encore de l'éclat de ses rayons.

Que de souvenirs rappellent ces montagnes et ces forêts ! Autrefois, elles étaient habitées par les Sarrasins qui en avaient fait une citadelle imprenable. Ils en gardaient toutes les issues, tous les défilés ; de temps en temps ils se répandaient dans les plaines avoisinantes, pillant tout sur leur passage, puis rentraient dans leurs forêts, sûrs de l'impunité. Peu à peu, les pirates furent chassés de la montagne reconquise et la tranquillité rendue au pays ; mais ils ont laissé des traces profondes de leur passage. Les habitants des Maures ont conservé le type de leurs anciens maîtres et aussi certains traits de leur caractère. Il n'y a pas très longtemps, paraît-il, que les agents du fisc s'aventurent dans leurs villages. On raconte que dans certains hameaux de la montagne, chaque fois que la gendarmerie se présentait accompagnant les percepteurs, ils ne trouvaient à la maison que les femmes et sans un sou. Un beau jour, les bons pandores imaginèrent de camper dans le village et d'y attendre que les hommes fatigués et poussés par la faim rentrassent au logis. Dès que la nuit fut venue, ils allumèrent un grand feu et, se rangeant autour, ils se mirent en devoir de passer le temps joyeusement, en riant de leur idée ingénieuse. Mais à peine étaient-ils installés que, de tous les couverts placés à proximité, partirent des coups de feu ; le foyer était criblé de balles, sans qu'il en résultât d'ailleurs aucun mal pour les gendarmes. Ceux-ci, voyant que leur vie était à la merci des tireurs, jugèrent prudent de battre en retraite. Voilà comment les descendants des anciens Maures s'y pre-

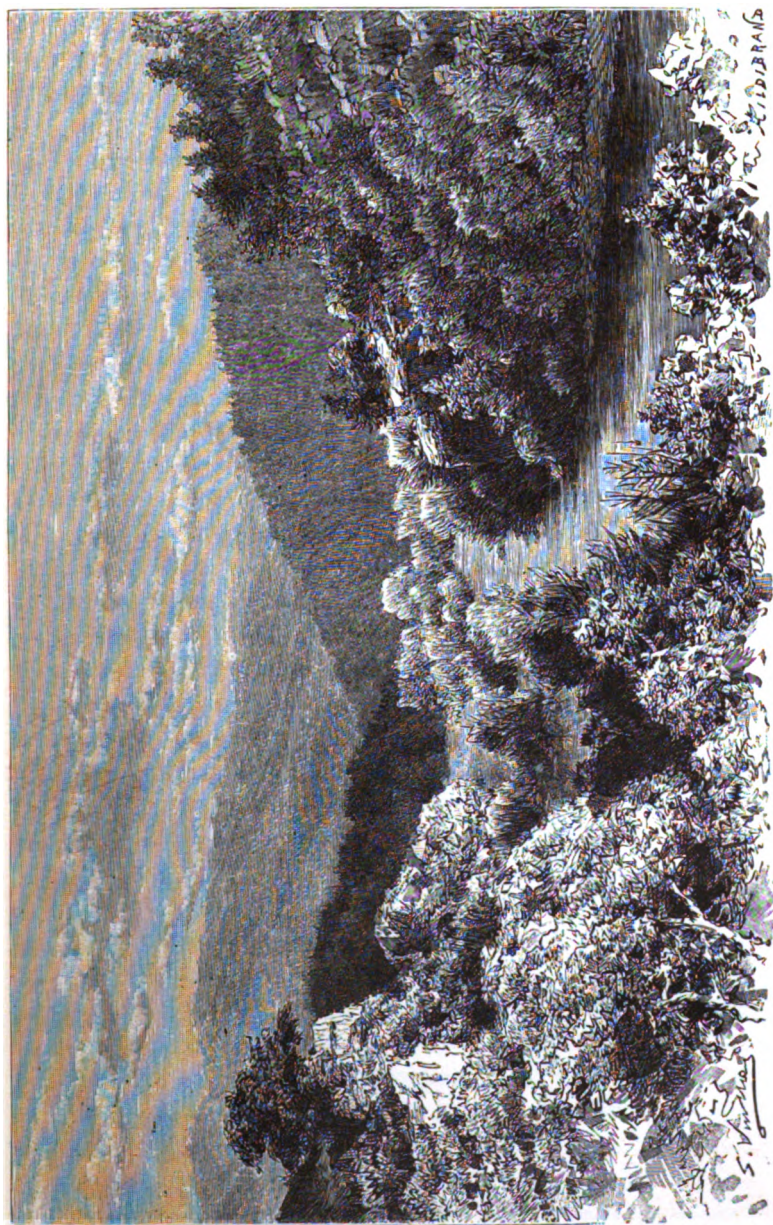
naient pour conserver leurs franchises. Maintenant encore, ils jouissent dans leurs montagnes d'une assez grande liberté d'allures. Dans les environs, on n'en parle qu'avec une sorte de respect mêlé de crainte. Les habitants des Arcs, bien qu'ignorant souvent l'histoire des Sarrasins, n'aiment pas à pénétrer dans ce pays qui autrefois abritait leurs ennemis. Malgré tout, je dois le dire, les montagnards des Maures nous ont paru les gens les plus doux et les plus complaisants du monde. S'il reste sur leur visage quelques traces de leur ancienne fierté, cela ne les empêche pas d'accueillir hospitalièrement ceux qui parcourent leur pays en curieux.

Notre intention était de traverser ces montagnes pour nous rendre à Saint-Tropez ; nous ne crûmes pas possible de le faire sans un guide. La carte ne donne que des renseignements incomplets, et les habitants, fort rares d'ailleurs, ne parlent pas le français. Il nous fallait donc tout au moins un interprète. Notre hôte se chargea de nous le procurer ; c'était un jeune homme, sorti du régiment depuis peu, et qui avait autrefois travaillé dans la forêt. A l'aspect vigoureux, bien membré, au teint mat, aux fortes moustaches, aux yeux noirs, gai, déférent et respectueux comme un bon soldat, Passerin — c'était son nom — fut pour nous un auxiliaire précieux. Il ne connaissait pas le chemin, et nous en avait prévenus ; mais avec une langue, disait-il, on peut aller partout. Le fait est que, ma carte aidant, il nous conduisit comme un vieux guide, et fut pour nous d'un grand secours.

Donc, accompagnés de Passerin portant l'appareil de photographie, et munis de provisions pour la journée, nous partîmes des Arcs un beau matin à 7 h., en route pour Saint-Tropez. Notre intention était de franchir le col des Bauquières et de nous diriger sur le Plan de la Tour pour gagner ensuite la mer. Au bout d'une heure de marche, nous pénétrâmes dans la montagne par un défilé étroit

où s'engage l'Argens. Il se produit ici un phénomène analogue à celui de Sargans en Suisse, où le Rhin abandonne une large vallée pour se frayer un passage aux travers de défilés difficiles. Arrêté par d'énormes bancs de grès rouge qui lui barrent la route, l'Argens quitte la plaine des Arcs, pénètre dans la montagne et franchit un passage étroit entre deux parois verticales de granit. Ses eaux rapides rongent la pierre et y creusent des excavations et des grottes curieuses que l'on peut visiter à l'étiage. Le chemin que nous suivons, après avoir longé les rives du torrent, s'élève insensiblement jusqu'à un point où l'on domine toute la vallée et le confluent de l'Aille avec l'Argens. Le soleil commence à montrer son disque par dessus les sommets et dissipe la brume du matin ; nous admirons pour la première fois ces belles montagnes dont les formes se rapprochent de celles des Vosges, ces magnifiques forêts de chênes-liège et de pins dont la verdure, brillant au soleil, surpasse en variété de tons et en beauté celle des sapins de Lorraine. Nos regards pénètrent jusqu'au fond de cette mystérieuse et sauvage vallée où l'Aille coule ses eaux tranquilles au milieu de fourrés impraticables. Les deux rives de l'Argens sont unies par un pont d'une seule arche ; bientôt il en sera de même de celles de l'Aille. Depuis quelques années, la commune des Arcs a fait de réels sacrifices pour améliorer les moyens de communication dans ses forêts. Elles sont riches et lui fournissent déjà de beaux revenus. La construction des ponts facilitera les transports et permettra l'exploitation de certaines parties d'accès très difficile jusqu'alors. On voit qu'il en résultera une grande augmentation de rapport.

Notre itinéraire nous conduisait sur l'autre rive de l'Argens, en aval du confluent de l'Aille. C'est à une bastide appelée la Tournavelle que nous franchissons la rivière sur un bac assez primitif, en compagnie de deux femmes qui se rendent comme nous aux Bauquières. La connaissance est



Vallée de l'Argens, dessin de Vuillier, d'après une photographie.

bien vite faite ; nous allons au même endroit, cela suffit pour que nous soyons immédiatement de bons amis. Elles ont une campagne aux Bauquières et vont faire la cueillette des olives. De temps en temps, elles y montent pour y passer quelques journées, puis redescendent dans la plaine pour la vigne et vont ensuite à leur maison des Arcs. Telle est leur vie. A notre tour de parler. Il nous faut alors leur dire qui nous sommes, d'où nous venons, le but de notre voyage. Quelle exubérance ont ces femmes du Midi ! quelle gaité ! quel désir de parler, de rire ! C'est à celle qui nous contera l'histoire la plus piquante, qui nous donnera le renseignement le plus intéressant. Tout en bavardant, nous entrons dans une forêt de pins et gravissons lentement les pentes de la montagne. Les arbres, de belle venue d'ailleurs, sont assez clairsemés ; quelques rayons de soleil pénètrent au travers de leurs branches jusqu'à la terre tapissée d'un épais lit de mousse et de plantes variées, parmi lesquelles nous reconnaissons des lentisques. De temps en temps, une éclaircie nous permet de contempler un panorama étendu. C'est d'abord la vallée étroite de l'Argens et les premiers contreforts des Maures, puis la plaine des Arcs et, dans le fond, au dernier plan, les montagnes rocheuses de Grasse avec les cimes neigeuses des Alpes. Lorsque nous arrivons à la crête, la vue change d'aspect sans rien perdre de sa beauté. C'est un vallon profond, planté de chênes-liège, qui s'étend jusqu'à l'Argens. Nous suivons pendant un certain temps la crête de la montagne qui forme la limite de la commune des Arcs, et arrivons aux Bauquières. Des oliviers et quelques chênes-liège au milieu de la forêt, une source d'eau pure, constituent les seules richesses de ce hameau, si l'on peut appeler hameau le groupement de deux ou trois masures. Après nous être informés de la route à suivre, nous prenons congé de nos gaies compagnes.

Le sentier s'engage de nouveau dans la forêt et descend

rapidement sur les flancs abrupts du coteau, au travers d'une épaisse forêt de pins, pour aboutir au bord du Marivallo, affluent du Couloubrier. Aux charmes de la solitude s'ajoutent ici ceux d'une nature incomparable. Que l'on se transporte par la pensée au fond d'une vallée profonde, dans une forêt mystérieuse, au bord d'un ruisseau d'eau claire et limpide, d'eau mauresque, comme l'appellent les gens du pays, qui court en formant de petites cascades au travers de blocs énormes de granit. Le lit de ce ruisseau forme dans les arbres une éclaircie où la vue, libre d'obstacle, s'étend jusqu'à une haute montagne dont les pentes boisées se terminent par des rochers imposants. Avec cela, une végétation luxuriante : des pins avec leur verdure d'émeraude, des chênes-liège avec leurs troncs rouges débarrassés de la précieuse écorce, quelques chênes verts ; sous ces arbres, et couvrant la terre d'un épais tapis, des lentisques, des myrtes, d'énormes bruyères ; tout cet ensemble enchanteur est baigné dans la lumière intense d'un soleil magnifique dont nous n'avons pas l'idée chez nous ; lumière qui rend la verdure plus brillante, donne aux tons rosés des rochers des reflets empourprés et fait le ciel d'un azur parfait. Rien ne vient troubler le silence de ces lieux, si ce n'est le murmure des eaux et le bruit de nos voix. Le souffle du vent lui-même semble respecter le calme de ces solitudes. C'est là que nous demeurâmes quelques instants, heureux de respirer un air si pur embaumé par les senteurs de la forêt.

Le sentier que nous suivons remonte le cours du Marivallo presque jusqu'à ses sources. Il sort bientôt de la forêt profonde pour s'engager dans une région dont l'aspect est bien différent. Les hautes vallées de tous les affluents de l'Argens sont larges, aussi les a-t-on défrichées en maints endroits. C'est toujours la forêt, mais avec de nombreuses clairières où sont bâties quelques maisons, et même des hameaux. La plus grande ressource du pays, c'est l'exploitation du chêne-liège. Les communes ont chacune leur

part de la forêt avoisinante et se font de beaux revenus par l'écorçage ; quant aux habitants, ils possèdent tous un certain nombre d'arbres, et c'est là leur gagne-pain. Ils ont bien quelques oliviers, un petit coin planté en vignes quand le phylloxéra l'a épargné, des mûriers, des figuiers ; mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'ils retirent du liège ? Notre guide, qui a travaillé dans la forêt, nous donne des renseignements intéressants sur son exploitation : chaque année, on détache l'écorce d'une petite partie de l'arbre en commençant par le tronc et en continuant vers les branches. Elle met assez longtemps à repousser, et ce n'est qu'après dix années de repos qu'elle reprend sa forme primitive. Le liège brut, tel qu'il est détaché de l'arbre, est fendillé, plein de crevasses, et très peu élastique. Pour le rendre souple et compact en même temps, on le fait bouillir dans l'eau ; alors il peut servir à fabriquer des bouchons. Malgré tout le développement qu'a pris dans cette contrée l'exploitation du liège, les habitants n'ont pas l'air riches, leurs demeures sont misérables ; d'ailleurs, les moyens de communication sont rares, et il faut souvent faire bien des kilomètres pour gagner la grande route d'où l'on est encore très loin des débouchés. Le transport absorbe donc une partie du bénéfice.

Nous avançons rapidement vers la crête qui marque la séparation du bassin de l'Argens et de celui de la mer. Laissant sur notre droite les Garandins, nous franchissons le ruisseau avant d'arriver aux Guiols pour passer au hameau des Pierrons. Une demi-heure après, nous étions au moulin de Valauris, d'où notre vue, libre d'obstacles, s'étend jusqu'à la mer. Un vaste cirque de montagnes arides aux rochers gris, au milieu desquels poussent quelques touffes de buis, limite la vallée du Plan de la Tour qui s'étale devant nous. Les maisons de Sainte-Maxime s'étagent sur les bords de la mer, que sillonnent au loin quelques voiles blanches. Nous descendons rapidement au travers d'un

bois de pins jusqu'à la route du Muy, qui nous conduit au Plan de la Tour où nous nous arrêtons quelques instants. C'est un grand et beau village à l'aspect riche, qui possède plusieurs fabriques de bouchons. De belles routes y aboutissent de tous côtés, facilitant la vente du liège et des produits variés de la campagne. Ici, nous ne sommes plus dans la forêt des Maures ; la plaine, avec ses vignes et ses vastes champs d'oliviers, rappelle celle des Arcs. Elle est abritée des vents du Nord ; l'eau y est rare ; aussi a-t-elle un aspect triste et grillé qui contraste singulièrement avec la fraîcheur de la forêt que nous venons de traverser.

Après quelques minutes de repos, nous reprenons la marche. Il est déjà 3 h. et il nous reste encore, au dire des habitants, 20 kilomèt. à faire pour gagner Saint-Tropez ; il faut donc se hâter. Une bonne route y conduit. Elle traverse d'abord le Préconiou, torrent profond qui se dirige vers Sainte-Maxime, puis s'engage dans une petite vallée et s'élève en lacet jusqu'à un col où elle franchit la chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Plan de la Tour du golfe de Grimaud. C'est là, tout près de la ferme de Reverdit, que pour la première fois nous apparaît la petite ville de Saint-Tropez, bâtie en étages sur le bord de la mer. Ses maisons et toutes celles du rivage, éclairées par le soleil couchant, se détachent sur les teintes bleuâtres de coteaux faiblement ondulés. Au loin et par-dessus cette bande de terre qui ferme le golfe, s'étend la haute mer dont l'azur se fond à l'horizon avec celui du ciel. Sans nous attarder, nous descendons vers la mer en longeant les flancs d'une vallée étroite, dominée sur la gauche par les rochers abrupts du signal de Saint-Pierre ; puis, laissant à droite la route de Grimaud, nous arrivons à Saint-Pons sur le rivage. La nuit vient ; les formes des montagnes deviennent indécises, pour s'effacer bientôt dans le vague. Nous traversons la Molle sur un pont de fer, et nous voici au château Bertaud que nous avons remarqué depuis Reverdit.

La noire silhouette d'un énorme pin pignon nous apparaît comme un fantôme préposé à sa garde. Quelques étoiles commencent à briller au ciel et leur lueur pâle éclaire notre chemin. De temps en temps, la route se rapproche de la mer et nous entendons le clapotement des vagues qui se brisent sur les galets de la plage. Quelques lumières brillent sur la plaine liquide; ce sont celles des bateaux de pêcheurs qui tendent leurs filets. Au loin, ces lueurs vacillantes qui apparaissent vaguement dans un horizon obscur, ce sont les lumières de Sainte-Maxime. Enfin, voici les feux rouges du phare de Saint-Tropez, le terme du voyage. Nous entrons dans la ville à 7 h., douze heures environ après notre départ des Arcs, ayant fourni une marche de onze heures et parcouru une distance de près de 50 kilomètres. Nous trouvons à l'hôtel Continental excellente table et bon lit pour nous remettre de nos fatigues.

IV

Saint-Tropez est dans une jolie position sur le bord du golfe qui porte son nom. D'après la tradition, la ville aurait été fondée par les premiers chrétiens sur l'emplacement où débarquèrent les restes de saint Tropez, soldat martyr. Un tableau de l'église retrace cet épisode. Au temps des Sarrasins, son port prit une importance considérable. C'était là que les navires des pirates embarquaient les captifs et le butin enlevés dans les expéditions. Plus tard le bailli de Suffren, originaire de la ville, en fit un port de guerre d'où partirent plusieurs expéditions importantes. Ses compatriotes reconnaissants lui élevèrent une statue sur le port même dont il était le créateur. Sans chemin de fer, et par conséquent sans débouché vers l'intérieur, le commerce de Saint-Tropez n'a pu prendre une grande extension; aujourd'hui, il est limité au liège et aux quelques produits des pays avoisinants. De ses anciennes for-

tifications, il reste la citadelle, dont la seule garnison est un garde du génie.

On peut quitter Saint-Tropez, soit par des diligences qui rejoignent les stations de Vidauban ou des Arcs en passant par la Garde-Freinet, soit en prenant les bateaux qui chaque jour se dirigent sur Saint-Raphaël. Ce dernier moyen de transport nous paraissant le plus agréable, nous le choisismes pour gagner la grande ligne. De là il nous était facile de rentrer aux Arcs.

A midi nous nous embarquions sur un petit bateau à vapeur. Le capitaine donne le signal du départ et nous filons rapidement vers Sainte-Maxime. La mer est très douce et nous sommes balancés mollement sur les flots, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour nos estomacs. A Sainte-Maxime, nous embarquons quelques comédiens en villégiature, pour reprendre ensuite notre route. La côte passe lentement sous nos yeux, verte, riante, mais déserte. Abritée des vents du Nord et du Nord-Ouest, elle offre de meilleures conditions climatiques que Saint-Raphaël, et cependant on n'y voit ni hôtel ni villa. Les terrains de la côte, achetés à vil prix par des spéculateurs, prirent à certains moments une valeur considérable ; mais, placés en dehors de la voie que suivent chaque année des milliers d'étrangers à la recherche du soleil, ils sont retombés à rien. On construit actuellement un chemin de fer qui, suivant le rivage, fera communiquer Fréjus avec Hyères en passant par Saint-Tropez. Dès que les communications seront faciles, ces coteaux jusqu'alors déserts se couvriront de villas, et on y verra bientôt des stations d'hiver rivales de Saint-Raphaël et de Cannes.

Mais nous voici près d'arriver ; les rochers rouges de l'Esterel se rapprochent insensiblement, nous distinguons déjà les villas blanches comme neige de la côte, entourées d'une verdure sombre. Dans la plaine de l'Argens, Fréjus, vieille ville romaine, s'étage en forme de pain de sucre sur

un petit mamelon. Par trois fois le sifflet de la machine annonce notre arrivée. Nous débarquons, enchantés de notre traversée et heureux d'avoir évité le mal de mer. Le tour de Saint-Raphaël est bien vite fait ; c'est un assemblage peu flatteur d'hôtels magnifiques et de vieilles masures, de coquettes villas et de terrains à bâtir où le linge sale sèche au soleil. Nous quittons vivement ces lieux soi-disant de délices, qui sentent par trop la civilisation moderne, pour nous diriger sur Fréjus. Cette ville nous offre bien plus d'attraits ; aussi y attendrons-nous le passage du train qui nous conduira aux Arcs.

Fréjus est bâtie en entier sur l'emplacement de la ville romaine. Il en reste encore de nombreux vestiges à l'intérieur et à l'extérieur de la ville : pans de murailles, fragments de tours, ancien aqueduc, une vieille porte, la porte Dorée, le théâtre, enfin les arènes qui sont encore fort bien conservées. Autrefois, Fréjus était port de mer, et l'on voit sur l'ancien quai les anneaux auxquels on attachait les galères romaines. Les alluvions de l'Argens firent si bien et si vite qu'actuellement la ville est séparée de la mer par une bande de terre de 2 kilomètres.

Tous les ans, les habitants de Fréjus se réunissent le jour de la fête de Saint-Vincent de Paul pour une cérémonie curieuse. Il s'agit de célébrer le débarquement du saint qui délivra la ville de la peste. Un bateau magnifiquement orné et porté sur quatre roues s'avance, poussé par des mains invisibles, jusqu'à la porte Dorée, où on l'amarre solidement. Le saint débarque ; il est conduit par toute la ville, au milieu d'une procession où se font remarquer tous les costumes du temps. Des environs, on accourt à l'envi pour contempler ce spectacle curieux. Notre guide nous en conte les moindres épisodes avec un entrain qui nous montre le grand intérêt d'une cérémonie aussi grandiose.

Mais l'heure s'avance, et nous quittons Fréjus en route pour les Arcs. En passant au Muy, nous remarquons une

vieille tour dont la légende est intéressante. Pendant l'invasion de la Provence par Charles-Quint, alors que les Provençaux luttaient victorieusement contre le puissant monarque, faisant ainsi preuve de la plus grande énergie, des gens du pays s'étaient embusqués dans cette tour avec l'intention de tuer l'empereur à son passage. Un grand personnage vêtu d'habits magnifiques fut pris pour le souverain et paya de sa vie l'honneur de lui ressembler.

Jusqu'à présent, toutes les tentatives de l'ennemi sur cette frontière de la France furent inutiles. La raison en est facile à trouver. Outre les obstacles semés sur sa route par la nature, l'ennemi ne trouvait sur son passage que quelques forteresses dont il devait faire le siège. Toutes les ressources du pays y étaient accumulées; en dehors de cela, la campagne inhabitée, déserte, sans autre récolte que les fruits laissés avec intention sur les arbres; pas de village où s'abriter pendant la nuit, pas de ferme aux greniers richement garnis où l'on trouve une nourriture abondante; rien que l'on ne soit obligé d'emporter à la pointe de l'épée. Et puis, quelque'une de ces forteresses enlevées, qu'avait-il? Des murs en ruine et les cendres des vivres convoités, brûlés par les habitants avant la prise de la place.

Dans les circonstances actuelles, il est intéressant de se demander si l'envahisseur se trouverait aux prises avec les mêmes difficultés. Celles qui proviennent de la nature accidentée du sol sont les mêmes; quant aux autres, elles subsistent, mais dans une plus faible mesure. Il sera toujours difficile à l'ennemi de vivre dans un pays qui ne produit que bien peu de céréales. D'un autre côté, pour cantonner ses troupes, il lui faudra étendre démesurément le front des colonnes. C'est alors que le chemin de fer et les différents ports du rivage lui seront d'un puissant secours, s'il peut s'en assurer la possession.

Mais laissons ces considérations, car, bien qu'intéres-

santes pour tous les Français, elles n'ont aucun rapport avec l'alpinisme. D'ailleurs, le train marche, et nous voici arrivés aux Arcs, où nous passerons encore une journée avant de reprendre notre route vers la Bourgogne.

Et maintenant que ce récit est terminé, il ne me reste plus qu'à en tirer la conclusion. Si le ciel gris du Nord vous pèse; si, vos membres transis par les brumes de novembre, engourdis par les froids de décembre et de janvier, vous sentez le besoin de revoir le soleil qui réchauffe et fait revivre; si, avec cela, vous êtes curieux de connaître les mœurs et les coutumes d'un pays différent du vôtre; si la belle nature vous enthousiasme, partez pour la Provence; explorez les montagnes des Maures, et vos vœux seront comblés au delà de vos espérances.

R. DE C.,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Vosges).

SIX JOURS AU PAYS DES KSOUR¹

(SUD ORANAIS)

Le seul mot de Sud Oranais éveillait dans l'esprit, il n'y a pas encore dix ans, le tableau d'une région difficile d'accès, inconnue, dangereuse, que les colonnes militaires et les véritables explorateurs pouvaient seuls se permettre.

Aujourd'hui, depuis la construction du chemin de fer d'Arzeu à Aïn-Séfra, il n'en est plus ainsi, et un voyage au pays des Ksour n'est plus qu'une affaire de quelques jours et d'un peu de fatigue. On ne regrettera ni l'un ni l'autre, car il est certainement peu d'excursions en Algérie présentant autant d'intérêt que celle dont nous avons l'intention de rendre compte. La région, dans son incessante variété, depuis la partie maritime jusqu'aux Hauts-Plateaux et à la chaîne saharienne, les mœurs, la mer d'alfa, les postes fortifiés établis pour réprimer les révoltes des indigènes, les Ksour, le désert, tout est sujet de curieuses études.

La ligne actuelle de pénétration part d'Arzeu, petite ville située sur la Méditerranée (35°, 51' de latitude Nord, 2°, 37' de longitude Ouest), et s'enfonce dans l'intérieur en passant successivement par Saint-Leu, le *Portus Magnus* des Ro-

1. *Ksour* est le pluriel de *Ksar*, nom générique des bourgs fortifiés de l'Algérie méridionale.

maines, les marais et les landes de la Macta, le domaine de Debrousseville, Perregaux, point d'attache avec le réseau de la Compagnie P.-L.-M., le barrage de l'Habra, Tizi, la plaine riche et fertile de l'Eghris.

A 8 h. du matin nous prenons à la gare d'Arzeu le train qui nous emporte à toute vapeur vers le Sud. La ligne est exploitée par la Compagnie franco-algérienne, qui l'a construite, en grande partie, à ses risques et périls, sans aucune garantie de l'État. Le type de voie adopté a été celui de 1^m,10 d'écartement, dit à voie étroite; il a donné d'excellents résultats, et l'expérience a prouvé qu'il suffisait pleinement pour les chemins de fer coloniaux. Les wagons ne sont que de deux classes et sont établis suivant le système français, à la différence de ceux de presque toutes les autres compagnies, où l'on a adopté le système américain ou suisse.

Après neuf heures de marche, nous arrivons à Saïda à 5 h. 25 min. du soir; c'est notre première étape. De cette partie de la route, nous ne dirons rien; c'est une région trop connue pour que nous en hasardions une nouvelle description après celle qui figure dans l'Itinéraire Plesse.

Aujourd'hui le train ne va pas plus loin que Saïda; aussi profiterons-nous de cet arrêt forcé pour visiter cette petite ville, située aux confins du Tell et des Hauts-Plateaux, par 34° 50' 5" de latitude Nord, 2° 10' 18" de longitude Ouest, et à une altitude de 880 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

La ville, qui date de 1854, est éloignée de la gare d'environ un quart d'heure; elle ne se compose guère que d'une grande rue partant de la station pour aboutir à la citadelle qui renferme, avec les bâtiments militaires, le noyau primitif des habitations, et autour de laquelle sont venues se grouper un certain nombre de maisons particulières.

Les nouveaux quartiers sont dessinés d'une façon géométrique, les places plantées d'arbres ont bon air, et, lorsque le terrain sera garni suffisamment, Saïda pourra soutenir

à son avantage la comparaison avec la plupart de nos petites villes de province.

Nous sortons de la gare, et, en montant vers la citadelle près de laquelle se trouve l'hôtel de la Paix, où nous espérons trouver un gîte, nous remarquons à droite un bâtiment servant de marché couvert, complètement construit en fer et zinc, et paraissant avoir été très bien compris et aménagé; plus loin, la poste, établie dans une maison particulière, et enfin, à gauche, sur une vaste place récemment dessinée, l'hôtel de ville.

En arrivant devant ce monument, — cette dénomination est pleinement justifiée, — on pourrait se croire transporté, grâce au bâton magique d'une puissante fée, sur les bords de la Seine ou mieux encore de la Loire, où le palais Renaissance de Saïda ne serait pas par trop déplacé. Les larges fenêtres à meneaux, le toit à pignon et à ornements en fer, la pureté des lignes et leurs dimensions, tout contribue à vous rendre rêveur devant cet hôtel de ville d'un bourg qui hier encore n'était pas sorti de terre! Les colons ont voulu faire grand du premier coup, et, s'il est permis de plaindre les pauvres contribuables qui seront obligés de payer une telle magnificence et un tel luxe, on ne peut s'empêcher d'admirer cet édifice, malgré la bizarrerie de trouver en Algérie un échantillon d'un semblable style. « Tous les matériaux employés viennent de France, » nous disait, non sans un certain orgueil, un habitant; aussi comprend-on l'amour que tous portent à ce monument, qui est pour eux le symbole et comme une partie intégrante de la mère patrie.

Nous employons la soirée à visiter l'enceinte primitive de la Saïda de 1854, dans laquelle se trouvent les casernes pour les différents services, l'hôpital, le pavillon des officiers et l'église. Ici rien d'intéressant à signaler.

Les Arabes habitent un quartier spécial, mais complètement bâti à l'européenne; ce sont, comme d'ailleurs la presque totalité des habitations, de petites maisons compo-

sées d'un simple rez-de-chaussée et construites en briques.

Sur la place du marché indigène, à côté de la prison, nous jetons un coup d'œil rapide sur une petite mosquée toute moderne, éclatante de blancheur, aux proportions harmonieuses, mais dans laquelle rien ne mérite d'être mentionné.

La fertilité des environs est très grande, grâce à la présence de nombreuses sources ; aussi la population de Saïda, qui est actuellement de près de 5,000 habitants, ne cesse-t-elle de s'accroître d'une façon satisfaisante.

Le lendemain, nous sommes sur pied longtemps avant le jour ; nous quittons l'hôtel dans la plus complète obscurité, et c'est précédés d'un indigène portant un falot que nous nous acheminons vers la gare. Il fait un froid glacial, et le jeûne forcé auquel nous a condamnés le cuisinier, qu'il nous a été impossible de réveiller, ne contribue pas peu à diminuer encore notre calorique intérieur.

A la gare, attente de près d'une heure ; c'était bien la peine de nous lever aussi matin ! Enfin le train se forme et nous montons en wagon. Nous nous installons de notre mieux dans notre compartiment avec force couvertures (en Algérie, n'est-ce pas un comble !), et le jour se lève lorsqu'un coup de sifflet nous annonce le départ : il est 5 h. 30 min. Le trajet d'aujourd'hui doit être long, car il faut aller d'une seule traite jusqu'à Aïn-Séfra : c'est une étape de quatorze heures de chemin de fer.

En sortant de Saïda, la ligne longe d'abord l'Oued-Saïda qu'elle franchit sur un pont assez haut, puis passe en vue d'un amas de ruines qui paraissent remonter à une haute antiquité. Il n'en est rien cependant, et les matériaux informes, les pans de murs, que nous avons sous les yeux, sont les restes de l'ancienne Saïda d'Abd-el-Kader, qui, pour mieux résister à l'armée française, avait établi en cet endroit une forteresse contre laquelle il pouvait appuyer ses forces et où il trouvait un véritable magasin d'appro-

visionnement en vivres et en munitions. L'émir avait là une habitation d'un goût exquis, du plus pur style arabe, artistement décorée, qui lui servait pour ainsi dire de lieu de retraite et de méditation entre deux expéditions. Que de plans ambitieux n'a pas vus germer ce sanctuaire du fils des Hachem ! mais aujourd'hui les projets d'avenir ont eu le même sort que la demeure du chef : des uns comme de l'autre il ne reste rien que le souvenir.

Il existe entre Saïda et les Hauts-Plateaux une dénivellation considérable de plus de 300 mètr., due à la présence en cette région d'une faille orientée de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest. Pour atteindre le niveau supérieur, le chemin de fer monte d'une façon très accentuée et forme un immense fer à cheval, dont une des branches est fortement relevée, et dont l'ensemble a reçu le nom de « la Lune ». Outre ces accidents du sol, la construction de la voie a rencontré d'autres difficultés dans la nature marneuse du terrain servant d'appui à la ligne, où les érosions et les glissements sont extrêmement fréquents.

On n'avance que très lentement, et la respiration hale-tante de la locomotive témoigne du travail qu'elle est obligée d'accomplir pour gravir ces rampes en lacets, qui rappellent en petit les célèbres courbes du Saint-Gothard.

Après avoir rencontré plusieurs exploitations importantes, nous arrivons enfin au sommet ; c'est le commencement des Hauts-Plateaux, qui s'étendent jusqu'aux environs d'Aïn-Séfra, sur une profondeur de plus de 285 kilomèt., et qui forment la région montagneuse intermédiaire entre la plaine méditerranéenne et le Sahara.

Aïn-el-Hadjar (*la fontaine des Pierres*), la dernière grosse agglomération du Tell en même temps que la première station des Hauts-Plateaux, est le chef-lieu d'une commune de 1,621 habitants. Les abords de la gare sont occupés par de nombreuses constructions servant de magasins pour l'alfa. L'alfa, arrivé en gerbes des Plateaux où il

est récolté et coupé, est livré, à Aïn-el-Hadjar, à un grand nombre de femmes qui le trient sur de grandes tables. La marchandise susceptible de l'exportation est alors portée sous de puissantes presses hydrauliques, qui la compriment en balles d'environ un mètre cube, que l'on cercle aussitôt avec des rubans de fer. L'alfa chargé sur wagons par des grues hydrauliques est prêt à être conduit à Arzeu et de là sur les places européennes, où il est mis en œuvre pour la sparterie et la fabrication du papier. Des cantines destinées au logement des huit cents ouvriers employés dans ces magasins, et dont la plus grande partie sont d'origine espagnole, constituent une véritable cité ouvrière, et, avec les établissements de commerce, ont l'air d'une bourgade.

Aïn-el-Hadjar sortait à peine de la période toujours incertaine de sa création, lorsque éclata l'insurrection de Bou-Amana en 1881, et l'on sait que les bandes du marabout de Moghar s'avancèrent en une pointe rapide jusqu'à ce village, où elles mirent tout à feu et à sang après avoir massacré un certain nombre d'alfatiers. La panique fut grande à Saïda lorsqu'on apprit ce désastre, et en un clin d'œil toutes les mesures furent prises pour prévenir une attaque, qui d'ailleurs n'eut jamais lieu. Aïn-el-Hadjar s'est rapidement rebâti, et aujourd'hui rien ne rappellerait l'insurrection, si quelque mesure incendiée ne venait témoigner de sa réalité.

Le pays que nous traversons était à peu près complètement désert il y a dix ans à peine; aucune voie de communication n'existait au travers de ces immenses déserts des Hauts-Plateaux, point de villages français, point de gourbis arabes. Le voyageur n'avait à son service, pour traverser ces plaines inhospitalières, que les caravanes indigènes et une piste entretenue seulement par leur passage répété, lorsque le vent ne l'avait pas fait disparaître sous le sable impalpable qu'il charrie sans cesse.

Aucun arbre ne vient rompre par sa présence la monotonie attristante de ces plaines sans fin et procurer une ombre bienfaisante au voyageur brûlé par le soleil; aussi pourrait-on croire à une aridité absolue, si de temps en temps le sol n'était recouvert d'une végétation herbacée vigoureuse.

La plante qui ose ainsi affronter ce soleil de feu, la sécheresse du sol, l'effort du vent, l'envahissement des sables, c'est l'alfa, dont les touffes serrées et innombrables forment l'unique alimentation de nombreux troupeaux de moutons et des chameaux des caravanes. L'alfa a donc toujours eu son utilité; mais qui eût pu naguère deviner que cette humble graminée presque inconnue devait être la cause de la transformation économique de ces immenses territoires, en les ouvrant à la civilisation et en constituant pour leurs possesseurs une richesse véritable? C'était pourtant le rôle providentiel qui lui était réservé.

L'alfa proprement dit (*Stipa tenacissima* L.), dont l'introduction dans la sparterie et la fabrication du papier devait produire pour ainsi dire une révolution industrielle, se partage les Hauts-Plateaux avec deux autres graminées voisines, la *Stipa parviflora* et le *Ligeum spartum*. Dès que la possibilité d'exploiter l'alfa fut entrevue comme pouvant être rémunératrice, les demandes en concession ne tardèrent pas à se faire jour. La Compagnie franco-algérienne, propriétaire des domaines de l'Habra et de la Macta, réussit dans ses démarches et obtint du gouvernement le droit exclusif de récolter l'alfa « au Sud de Saïda »; ces quelques mots suffisaient pour assurer à cette société une concession de plus de 70,000 hectares, un vrai royaume. Ce premier point acquis, il en restait un second, corollaire forcé du premier, et qui s'imposait à la Compagnie : l'établissement de voies de communication propres à réaliser en pratique les immenses richesses qui lui avaient été concédées. La construction d'une ligne de chemin de fer fut, de l'avis de tous,

le meilleur moyen d'arriver à un résultat satisfaisant, et c'est ainsi que fut décidée la création de ce réseau, qui, partant d'Arzeu sur la Méditerranée, devait s'enfoncer dans le Sud autant que le besoin s'en ferait sentir.

L'existence d'une ligne ferrée, il est à peine utile de le dire, devait avoir pour tout le pays une salutaire influence, tant au point de vue économique qu'à celui de la sécurité générale. La facilité des communications, et surtout leur rapidité, dans un pays autrefois si peu abordable, la possibilité des ravitaillements, constituaient pour l'autorité militaire un auxiliaire des plus précieux pour réprimer les insurrections qui, dans la suite, ne pourraient que devenir plus rares et plus courtes.

Au sortir d'Aïn-el-Hadjar, le chemin de fer s'enfonce dans d'immenses plaines incultes dont le sol superficiel est constitué par de puissantes alluvions quaternaires, et atteint un des points culminants à la station de Tafaraouna (1,150 mèt.). C'est un simple bâtiment en bois comprenant une salle pour les voyageurs et un logement pour le chef de gare et ses hommes d'équipe. Quelques maisons bâties à côté forment un commencement de village.

Un peu plus loin, nous apercevons pour la première fois une caravane indigène. Elle se compose d'un nombre respectable de chameaux pesamment chargés et de quelques conducteurs à pied; de chaque côté folâtraient de jeunes chameaux hauts comme des poneys. Ce convoi donne une faible idée des grandes caravanes du Sud qui, par exemple, se rendent chaque année dans le Gourara pour y échanger les produits du Tell, et qui, l'an dernier, comprenaient, pour sept groupes, un total de 3,411 hommes et 14,194 chameaux transportant des marchandises pour plus de 900,000 francs, à son retour en Algérie.

A Tafaraouna, on est au centre des Hauts-Plateaux, fortement déprimés dans la direction des Chotts pour former une immense cuvette relevée à ses extrémités.

La voie s'incline vers le Sud et gagne la région des lacs salés en passant par Khalfalla (1,109 mèl.), nouveau et triste théâtre des exploits de Bou-Amana dans les journées des 11 et 12 juin 1881. Un certain nombre d'alfatiers furent surpris en cet endroit et impitoyablement massacrés sur place. Ce métier d'alfatier est une rude profession ; le front toujours baissé vers la terre, le corps plié en deux, la tête fatiguée et mise en danger par l'ardeur du soleil, l'ouvrier qui s'adonne à ce genre de travail doit être doué d'une grande force morale et physique. Ajoutons à cela la plupart du temps le manque d'eau, l'obligation de vivre dans l'isolement et les privations, et vous aurez une idée de cette triste condition. Les Espagnols et les Arabes peuvent seuls y résister, les premiers surtout. Le « *spartero* » est sobre, économe, robuste, et demande beaucoup moins de confort que le plus misérable de nos compatriotes.

En s'éloignant de Tafaraouna, le paysage semble brusquement changer et le pittoresque faire place au désert. C'est un golfe aux proportions imposantes, bordé de hautes falaises contre lesquelles viennent se briser les vagues d'un océan azuré ! Nous avançons à toute vitesse vers ce site enchanteur... Nous devons en être tout près et nous voulons regarder de nouveau ; mais, ô déception ! tout a disparu, et devant nous ne s'étend plus que le sable brûlé du steppe ! Le mirage est le coupable. Sous ce soleil de feu, ses effets sont incessants et, paraît-il, nous sommes dans une région tout à fait favorisée à ce point de vue. Rien de plus curieux que ces illusions dues à l'échauffement inégal des couches de l'air et par suite à la réfraction inégale des rayons lumineux. La variété est la caractéristique du mirage ; rarement deux effets identiques se produisent successivement, et c'est ainsi que nous avons à peine eu le temps de regretter la disparition du golfe, qu'une vaste forêt nous apparaissait sur le bord d'un lac délicieusement ombragé ! Ailleurs les chameaux des caravanes semblent

marcher en l'air ou atteindre des proportions absolument gigantesques.

Ces distractions, nouvelles pour nous, sont bien nécessaires pour ne pas trop s'ennuyer durant le long parcours de cette plaine monotone.

Bordj de Moulaï-Abd-el-Kader (1,086 mèt.), El-Beida (1,005 mèt.), sont des stations insignifiantes et sans intérêt. Cette dernière a été jusqu'en 1881 la tête de la ligne d'Arzeu, et c'est de là que part l'embranchement de Mahrourm.

Le pays avait à peu près acquis une prospérité relative, grâce à l'industrie de l'alfa, lorsque éclata l'insurrection de 1881. A la suite de la pointe poussée sur Saïda, le gouvernement, sur les instances des généraux Saussier et Delebecque, comprit qu'il était temps, pour rendre le calme à la contrée et pour empêcher le retour d'une semblable agression, de prolonger le tronçon du chemin de fer déjà existant jusqu'à l'extrême frontière Sud de nos possessions oranaises et d'établir sur son parcours une série de postes fortifiés avec des garnisons permanentes. A la date du 29 juillet 1881, le Parlement autorisait l'établissement de cette grande voie stratégique de pénétration et assurait la garantie de l'État à la société concessionnaire.

Des pourparlers furent aussitôt engagés avec la Compagnie franco-algérienne, qui se chargea de la construction de la voie de Méchéria, et s'engagea à la livrer à l'exploitation dans un délai maximum de deux cent cinquante jours.

L'établissement de cette ligne, faite sous la direction de M. l'ingénieur en chef Fousset, directeur de l'exploitation, tient du prodige, et l'on peut dire que la Compagnie, secondée d'ailleurs par deux compagnies du bataillon de chemins de fer, a accompli un véritable tour de force. Les travaux, effectués par douze à quinze cents Marocains, commencèrent le 7 août, et le 27 septembre, la locomotive entra en gare du Kreider; c'est-à-dire qu'en quarante et un jours on avait réussi à poser d'une façon définitive plus de

34 kilomèt. de voie! On ne s'arrêta pas à ce premier résultat; l'activité continua, et le 13 décembre on parvenait à terminer le travail jusqu'à Bir-Sénia. Le mauvais temps survint et arrêta les ouvriers pendant plus de deux mois; mais, malgré ces circonstances défavorables, tout fut terminé dans le délai convenu, et le 2 avril 1882 le premier train sifflait à la station de Méchéria!

Lorsqu'on songe aux difficultés de toutes sortes auxquelles la Compagnie venait se buter, au manque d'ouvriers, au peu de sûreté du pays, aux approvisionnements énormes nécessités tout d'un coup, à la pénurie de ressources locales de vivres et d'eau, on comprend que le mot que nous avons employé pour qualifier cette œuvre ne soit pas exagéré. Si la Russie peut à juste titre être fière du général Annenkoff et de son Transcaspien, la France n'est pas en retard de son côté, et ce n'est pas sans orgueil qu'on a le droit de le constater.

A partir de Modzba-Sfid, la région est d'une monotonie encore plus grande, si c'est possible; à droite, à gauche, devant soi, aussi loin que la vue peut porter, de l'alfa et toujours de l'alfa; c'est, pour employer une expression locale, la « mer d'alfa », dénomination que justifie encore l'aspect que prend, sous le souffle incessant du vent, cette surface sans fin de tiges flexibles, qui en s'abaissant et se relevant successivement produit assez bien l'illusion des vagues et de leur mouvement.

Les douars font complètement défaut, et nous n'apercevons que quelques troupeaux de moutons broutant aux environs de la ligne, tandis que la route des caravanes est jalonnée par de nombreuses carcasses de chameaux dont les os blanchis par le temps témoignent des difficultés et des dangers du voyage.

En approchant de Tin-Brahim, notre attention est attirée par les coups de sifflet répétés de notre locomotive; nous mettons aussitôt la tête à la portière et tout s'explique : la

voie est obstruée par un de ces troupeaux dont nous avons déjà rencontré des échantillons, et qui ici n'a rien trouvé de mieux que de s'installer sur le remblai du chemin de fer. Quelques minutes d'arrêt suffisent pour permettre aux gardiens de faire circuler leurs moutons et pour nous laisser passer.

La ligne court ensuite fort longtemps sur un sol stérile, où même au printemps il est impossible de découvrir la moindre trace de végétation, et arrive en vue des Chotts et en particulier du Chott el Chergui, dont les eaux disparues en grande partie n'ont laissé comme preuve de leur existence qu'un dépôt superficiel de sel marin, dont l'éclatante blancheur ferait croire à un manteau de neige, si un soleil de plomb en donnait le loisir.

Nous arrivons au Kreider à 10 h. (985 mèt. d'altitude ; 34° 8' 17" de latitude Nord, et 2° 15' 26" de longitude Ouest). Avant l'établissement du chemin de fer, ce que les cartes désignaient sous ce nom n'était qu'un groupe de sources abondantes mais non régulièrement captées, auxquelles les caravanes s'alimentaient et où elles campaient quelques instants. Les environs des sources sans cesse bouleversés par les pieds des chameaux et où s'accumulaient des détritits de toute sorte étaient transformés en un véritable cloaque d'où s'échappaient des émanations fiévreuses. Le point d'eau du Kreider, situé au milieu des Hauts-Plateaux entre le Tell et les Ksour d'une part, entre Géryville et la frontière marocaine de l'autre, était connu de tous les nomades auxquels il était de la plus grande utilité ; aussi est-il facile de concevoir que sa possession ait dû être un des premiers objectifs de l'expédition de 1881. Le Kreider pris et occupé par nos troupes, c'était un pas énorme vers la pacification et presque la ruine des projets de Bou-Amana ; c'est ce qui eut lieu. On y installa, non sans résistance d'ailleurs, un poste permanent sous les ordres du commandant Jacquey, du 1^{er} tirailleurs, et on com-

mença aussitôt les travaux de construction de la redoute.

Ce petit coin du désert est aujourd'hui méconnaissable. Au lieu de cette source mal entretenue, nous visitons un bassin creusé avec soin et ombragé de saules pleureurs d'une belle végétation. Les eaux conduites par des rigoles artificielles traversent plusieurs réservoirs et sont ensuite utilisées dans des jardins récemment créés.

Le débit de l'eau est de 56 litres à la seconde ; sa saveur est légèrement saline et sa température de 27° centigrades. La chaleur au Kreider est tellement forte en été que l'eau, malgré sa température, semble froide et délicieuse à boire ! Le bassin principal est peuplé de petits poissons, de mollusques et de grenouilles hurlantes, dont les concerts nocturnes doivent procurer un grand agrément à la garnison du poste.

La gare est à quelques pas de la source ; c'est une véritable forteresse, où on a installé également la poste desservie par l'intendance et le télégraphe. A droite, et dominant tout le pays, se trouvent, sur un mamelon assez élevé, le fort proprement dit et les bâtiments militaires, comprenant une haute tour crénelée servant d'observatoire et de poste pour le télégraphe optique correspondant avec Saïda, Méchéria et Géryville, et des casernements pour une garnison permanente de 1,800 hommes. Au pied du monticule, quelques maisons et une auberge-cantine forment le premier noyau d'un nouveau centre européen.

Pour l'alimentation des troupes, on a créé de toutes pièces de magnifiques jardins potagers au milieu des sables et sur un terrain crayeux. Grâce à de persévérants travaux et à des irrigations habilement ménagées, on est arrivé à des résultats merveilleux, et c'est ainsi que les militaires ne manquent plus de légumes frais : petits pois, radis, haricots, melons, citrouilles, tomates, choux, carottes, aubergines, asperges et pommes de terre abondent et prennent un développement inusité dans ce potager

modèle de 9 hectares. Cinq mille pieds d'arbres d'essences diverses ont été plantés, et d'ici quelques années procureront une ombre que tous seront heureux de trouver.

Aucune source d'eau potable n'existe entre Khalfalla et le Kreider ; aussi est-ce à cette dernière gare que s'approvisionnent les wagons-citernes destinés à l'alimentation des petites stations.

Après avoir pris une légère collation dans l'établissement dont nous avons déjà parlé, nous remontons à la hâte en wagon et le train repart aussitôt.

Au delà du Kreider, l'alfa n'existe pour ainsi dire plus, ou du moins il ne paraît pas exploitable aux abords de la ligne ferrée. La chaleur est accablante, et c'est avec peine que nous pouvons croire que l'hiver dernier la neige est tombée en cet endroit !

Nulle part plus qu'ici ne brillent avec intensité les scintillements du sel ; la réverbération est fatigante et peut même être dangereuse pour la vue. Les effets de mirage continuent ; mais, à un tournant de la voie, il faut bien nous rendre à la réalité et reconnaître que devant nous, à quelques mètres, passe un détachement de militaires français ; c'est une batterie d'artillerie de montagne, qui se rend de Méchéria au Kreider. Les hommes portent le képi blanc avec le couvre-nuque, et ont bonne mine malgré la fatigue de ces longues étapes en plein désert et la difficulté de la marche.

La voie, après avoir suivi pendant 12 kilomètres la cuvette des Chotts, remonte insensiblement pour gagner Bir-Senia et El-Biod (1,037 mét.), en passant par Bou-Guetoub et Rezaïna ; à El-Biod où nous rencontrons le train qui vient d'Ain-Séfra.

Toutes ces stations constituent de véritables blockhaus imprenables pour des troupes non armées de canons. Les constructions, en forme de parallélogramme, sont flanquées d'une ou de quatre tours carrées et reliées entre elles par un solide mur d'enceinte percé de meurtrières. Au rez-de-

chaussée, sur la ligne, se trouve la gare proprement dite, et sur la face opposée le logement des employés ; dans le milieu d'une petite cour intérieure, un puits et un hangar couvert. Le premier étage se compose uniquement d'une plate-forme bastionnée avec des mâchicoulis de tôle en encorbellement, depuis lesquels il est facile de surveiller les abords du poste et d'accabler de projectiles les assaillants trop rapprochés du mur. Les fenêtres sont petites et garnies de lourds barreaux de fer, tandis que la porte d'entrée, solidement boulonnée, garantit complètement de toute invasion à l'intérieur.

Une disposition également commune à toutes ces gares, mais prise dans un but différent, est l'essai de plantations faites aux abords des quais. Les *gleditzia triacanthos* semblent être bien repris et résister à la poussière et au vent.

Le pays change peu à peu d'aspect depuis El-Biod ; le sol devient plus accidenté, et au loin nous découvrons la haute arête dolomitique du Djebel-Antar, au pied duquel se trouve Méchéria, où nous arrivons rapidement après avoir aperçu quelques mouflons.

Méchéria (1,158 mètr. d'altitude, 33°33'49" de latitude Nord, 2° 35' 23" de longitude Ouest) est le pendant du Kreider, et sa fondation date à peu près de la même époque ; jusqu'en 1887 cette station a été le point terminus de la ligne de pénétration. Méchéria n'était primitivement qu'un ancien ksardémoli, à la place duquel on a installé un poste pouvant renfermer une garnison permanente de 1,300 hommes avec tous les bâtiments nécessaires. Ici l'on a été plus loin qu'au Kreider et l'on a jeté les fondations d'une véritable petite ville européenne, avec un hôtel de ville et des écoles où il ne manque que des élèves ! La source, qui alimente la troupe, est assez abondante depuis les nouveaux travaux de captation entrepris dans ce but ; mais aucun avenir colonial ne paraît réservé à Méchéria, perdu au milieu des Hauts-Plateaux, dans une région où la terre végétale fait

complètement défaut, et qui restera, selon toutes les prévisions et pendant longtemps, un simple point stratégique. Sur les sommets du Djebel-Antar et du Djebel-Haneter sont installés les points lumineux du télégraphe optique correspondant avec Géryville, le Kreider et Aïn-Séfra.

Les dunes de sable, qui avaient fait leur apparition aux environs de Bir-Sénia, se montrent de nouveau au delà de Méchéria dans le steppe moucheté à de grands intervalles de quelques taches d'alfa et de chétifs jujubiers sauvages.

A Mékalis, la ligne atteint son altitude la plus considérable, 1,237 mètr. au-dessus du niveau de la mer; *nous nous trouvons sur la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Méditerranée et du Niger.*

La voie redescend ensuite assez rapidement vers le Sud en gagnant la pente méridionale des Hauts-Plateaux.

La végétation revient peu à peu, et vers Bou-Ghellaba les fleurs, et en particulier l'*Helianthemum virgatum*, égalaient de leurs brillantes couleurs un sol qui dans notre esprit était devenu synonyme de sable brûlant et aride. Que ces modestes plantes sauvages font plaisir à voir après la traversée de ce steppe désolé!

Le Djebel-Aïssa, couronné de son poste optique, qui de loin ressemble à une kouba blanchie à la chaux, ferme l'horizon; c'est derrière lui que se trouve Aïn-Séfra dans le fond de la vallée. Pour y parvenir, le chemin de fer est obligé de décrire de nombreux lacets. Le paysage devient grandiose : devant nous et à nos pieds la redoute et le ksar au milieu duquel émergent des bouquets de palmiers; au fond, dans la direction du Sud, le puissant massif du Djebel-Meckter; et plus bas, attirant immédiatement les regards, la longue dune de sable, le tout brillamment éclairé et illuminé par les derniers rayons d'un soleil couchant, qui semble inonder dans un bain d'or cette oasis, tandis que vers le Nord-Est la vallée est obstruée par de

hauts contreforts déjà envahis par la brume incertaine du soir et se détachant en bleu foncé sur ce tableau enchanteur. Rarement il est donné à l'homme de voir un plus magnifique spectacle et une richesse plus grande de coloris ; aussi ne peut-on se lasser de contempler un pareil décor, trop fugitif, hélas ! et que la nuit, qui s'avance, fait disparaître rapidement. Tout à coup un coup de sifflet suivi du traditionnel : « Aïn-Séfra, tout le monde descend ! » nous avertit que nous sommes arrivés au terme de notre voyage, et vient nous arracher à notre contemplation ; nous avons ainsi franchi 464 kilomèt. en deux jours depuis Arzeu ; c'est le terminus actuel de la ligne, qui doit dans la suite être prolongée jusqu'à Figuig et même au delà, en passant, soit par Tiout et les Moghar, soit par le col de Founassa, tracé qui nécessiterait le percement d'un tunnel assez considérable et l'établissement de nombreux travaux d'art.

Comme on le voit, il est facile d'arriver jusqu'à Aïn-Séfra, c'est une simple affaire de temps et d'un peu de fatigue ; mais cela ne suffit pas, et il faut pouvoir s'y loger : c'est là une affaire beaucoup plus difficile et un problème impossible à résoudre d'une façon satisfaisante. Saïda est la dernière localité où l'on trouve un hôtel convenable ; en abordant des Hauts-Plateaux on est obligé de dire adieu au confort et même au strict nécessaire. Au Kreider, à Méchéria et à Aïn-Séfra, on peut, à la rigueur et si l'on n'est pas difficile, ne pas mourir de faim ; mais il serait superflu de demander autre chose, et du logement il ne saurait être question. Coucher à la belle étoile, même en supposant une nuit idéalement resplendissante des feux de millions d'étoiles suspendues comme autant de lustres éternels à la voûte des cieux, prendre son repos sous le dôme formé par les longs et flexibles rameaux des palmiers, bercé par le bruit du ruisseau, peut assurément être très poétique ; mais enfin, il faut en convenir, ce n'est pas le rêve que fait le voyageur fatigué par quatorze heures

de route ! Notre embarras eût donc été extrême, si la Compagnie franco-algérienne ne nous eût offert l'hospitalité dans sa gare d'Aïn-Séfra, où elle nous avait installé quelques couchettes dans des chambres vides, mais propres et confortables. C'était plus qu'il ne nous en fallait ; aussi, en descendant de wagon, n'avions-nous que deux pas à faire pour trouver notre « hôtel ».

Les présentations de rigueur échangées avec le chef de gare, la glace fut rapidement rompue entre nous, et l'on peut dire que ce brave fonctionnaire, pendant notre séjour chez lui, nous a traités en véritables enfants gâtés ; nous ne saurions trop l'en remercier.

En sortant de la gare, nous poussons une pointe d'exploration vers le village européen, à la découverte d'une auberge où nous prendrons nos repas ; nous nous sentons immédiatement enfoncer dans le sable qui couvre absolument le sol et qui rend la marche très pénible. La nuit est venue, et c'est au milieu de la plus complète obscurité que nous nous livrons à nos investigations intéressées.

Grâce à une petite lumière, qui laisse échapper d'une fenêtre sa clarté indécise, et que l'on nous indique de loin, nous arrivons à l'établissement que nos estomacs à jeun réclament si impérieusement ; nous entrons et nous nous trouvons dans une méchante mesure d'aussi piètre apparence qu'on puisse se l'imaginer. Les murs non enduits sont nus et froids, le plancher est encore à l'état de projet ; deux ou trois tables bancales, une demi-douzaine d'esca-beaux de bois constituent le mobilier de la salle de débit, qu'est censée éclairer une lampe fumeuse suspendue à une poutre. L'hôtelier est dans le même style ; c'est, paraît-il, un vieil Espagnol francisé. Un immense chapeau de feutre noir à la mexicaine ne quitte jamais son chef chauve et frileux, et un tablier, jadis blanc, attaché sous les bras, dissimule aux regards trop curieux le surplus de son costume. Les manches de sa chemise relevées jusqu'au coude lais-

sent voir des bras musculeux que n'aurait certainement pas reniés un nègre du plus beau noir ; ajoutez enfin une forte boiterie accompagnée d'un déhanchement particulièrement prononcé, et vous aurez une idée de notre hôte.

Le tableau, il est vrai, était peu engageant ; mais nous mourions de faim, et d'ailleurs nous n'avions pas l'embaras du choix, et il fallait nous en contenter. Nous faisons ces réflexions, lorsque M. Gabriel Beulaygue (c'est son nom) se présenta pour se mettre à notre service, et nous le mîmes en joie en lui apprenant que nous comptions prendre pension chez lui.

Après le dîner, plusieurs officiers, avertis de notre arrivée, vinrent nous prendre pour nous emmener passer la soirée à leur cercle dont ils nous firent gracieusement les honneurs ; c'est un bâtiment assez bien installé, où nous rencontrâmes la plupart des officiers de la garnison, qui comprend des détachements d'infanterie légère d'Afrique, de tirailleurs algériens, de chasseurs d'Afrique, de spahis, de l'intendance et de l'administration.

La journée du lendemain devait être consacrée à la visite détaillée d'Aïn-Séfra, que nous avions à peine vue le soir à notre arrivée.

Aïn-Séfra, la *Source jaune* (1,057 mètr. d'altitude), chef-lieu d'une commune mixte de 19,281 habitants, est le premier ksar que l'on rencontre, en venant du Nord, sur les contreforts du versant saharien. Il se compose essentiellement du ksar ou village indigène, de la redoute avec les différents établissements de l'administration militaire, enfin d'une petite agglomération européenne à proximité de la gare.

La gare et le village, appuyés aux derniers gradins du Djebel-Aïssa, sont séparés par l'Oued-Séfra (la *Rivière jaune*) du ksar et de la redoute adossés au Djebel-Mekter et à la dune qui lui est parallèle.

Le ksar est bâti sur le plan de tous les autres ksour du

Sud Oranais, mais il est en meilleur état et a été élevé avec plus de soin. Il affecte sensiblement la forme d'un cercle ou d'un ovale. Les habitations ont leur façade d'entrée sur la périphérie, qui constitue un véritable chemin de ronde duquel partent d'étroites ruelles donnant accès dans l'intérieur. Les murs, faits de galets unis par un mortier sableux rougeâtre et de briques crues, ne sont pas enduits ni blanchis à la chaux, ce qui les rend complètement différents de ceux des maisons indigènes du Tell.

La façade intérieure de ces masures donne sur les jardins, qui forment le centre du ksar, et dans lesquels poussent quelques palmiers arrosés par l'eau d'un grand puits et par des sources du voisinage.

Les fenêtres sont fort étroites, et il en est de même des portes, dont le peu d'élévation oblige les visiteurs à se courber en deux pour pénétrer dans les maisons. Le chemin de ronde en partie couvert sert tout à la fois de promenoir où l'Arabe n'a pas à craindre les ardeurs du soleil, et de moyen de défense contre l'envahissement des sables et des ennemis du dehors ; pour ce dernier motif, des meurtrières ont été ménagées dans le mur d'enceinte, au moyen desquelles les habitants peuvent repousser toutes les attaques éventuelles.

La population indigène, autrefois assez considérable, a beaucoup diminué depuis une vingtaine d'années, et n'est plus guère actuellement que de 400 âmes. Les Ksouriens, qui appartiennent à la race des Berbères Zénatiens, et qui se prétendent tous marabouts, sont malingres, anémiés et d'aspect misérable. La scrofule est chez eux à l'état endémique, et les maladies d'yeux y comptent presque autant de victimes que d'habitants.

Les établissements militaires comprennent, outre le logement du commandant supérieur et des officiers : le bureau arabe, qui dispose de 20 spahis et de 30 goumiers ; l'hôpital, une cantine, le cercle, et des baraquements pour

les différentes troupes de la garnison. Un mur, en assez mauvais état d'ailleurs, constitue le seul moyen de défense établi à Aïn-Séfra.

Le village européen ne renferme encore que quelques maisons d'aspect peu engageant et occupées en grande partie par des Espagnols, qui vendent à la garnison les mille objets nécessaires à la vie de chaque jour.

Aïn-Séfra a cependant son monument : c'est sa maison d'école, à laquelle, comme à celle de Méchéria, il ne manque rien, si ce n'est des élèves !

Le climat du ksar est celui du Sahara, c'est-à-dire brûlant pendant le jour et en été, froid et glacial en hiver, et pendant la nuit. Le thermomètre y subit des variations extrêmes, et il n'est pas rare de le voir, dans la même journée, présenter des écarts de plus de 30 degrés. Pour fuir les chaleurs dangereuses de l'été, la garnison va séjourner pendant deux ou trois mois aux environs de Mékalis, dans le Djebel-Aïssa, où un véritable sanatorium a été installé à 1,830 mètr. d'altitude.

En hiver, la surface de l'eau de l'oued est souvent recouverte d'une mince couche de glace, qui fond dans la journée pour reparaitre le soir.

L'air est ici d'une incomparable pureté. Les hautes montagnes, le grandiose et la beauté du paysage donnent à Aïn-Séfra un cachet tout particulier et d'autant plus saisissant que, pour y parvenir, on est obligé de traverser un long et attristant désert. Cette région des Ksour, que l'on a décorée du nom de Suisse oranaise, laisse dans l'esprit du touriste une impression inoubliable de pittoresque et de charme.

Mais — car il y a toujours des mais ici-bas — un danger menaçait Aïn-Séfra d'une destruction complète et à brève échéance : l'envahissement des sables. La dune, contre laquelle sont établis le ksar et la redoute, s'avance, sous l'action du vent, d'une façon continue, et sans les mesures

prises pour en arrêter la marche, l'ensemble des constructions d'ici peu eût disparu pour jamais sous un linceul de sable. L'œuvre, qui a fait de notre part l'objet d'une étude spéciale¹, fut confiée au capitaine Godron, chef du bureau arabe du cercle ; et aujourd'hui, grâce à son activité et à ses efforts persévérants continués pendant quatre ans, la dune est arrêtée et le ksar sauvé. Un rédacteur d'un journal d'Oran, visitant le pays, ne pouvait s'empêcher de comparer ce travail à celui de Brémontier dans les Landes françaises, et il ajoutait : « Le pittoresque ksar est sauvé, il méritera de porter dans l'avenir le nom de celui qui l'a préservé d'un engloutissement certain. »

Après avoir ainsi complètement visité Aïn-Séfra, nous nous inquiétons de la question de l'excursion de Tiout, que nous aimerions à faire le lendemain. Pour franchir cette étape de 17 kilomèt., il nous faut trouver un moyen de locomotion, et ici ce n'est pas chose facile ; nous ne pouvons penser à une voiture, car le chemin, ou plutôt la piste, est absolument impraticable ; quant aux chevaux, ils sont rares dans le ksar, et d'ailleurs les Arabes, qui en sont propriétaires, se refusent à les louer, même moyennant une forte rémunération qui leur serait pourtant fort utile pour les aider à ne pas mourir de faim.

Dans notre détresse, nous avons recours au commandant supérieur du cercle pour obtenir de lui quelques montures militaires. Nous trouvons M. de Montholon à son bureau ; il nous reçoit avec une parfaite courtoisie et nous promet de faire tout son possible pour nous satisfaire, sans toutefois nous promettre des chevaux, qui, paraît-il, sont sur le flanc, très fatigués de l'inspection générale.

Satisfaits d'un accueil aussi obligeant, nous retournons à l'auberge pour préparer nos provisions pour le lendemain. Beulaygue a sans doute un vieux stock de conserves à nous

1. *Les dunes mouvantes d'Aïn-Séfra*, par Victor Riston. Paris, Baillière, éditeur, 1890.

céder, car, si nous l'écoutions, nous emporterions de quoi nourrir une compagnie entière, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous parvenons à modérer ce zèle par trop dispendieux !

Le nègre qui remplit près de nous le rôle de domestique et que la Compagnie a mis à notre disposition, est là qui nous attend pour servir notre dîner. C'est un homme magnifiquement bâti, bien découplé et d'une force herculéenne ; il parle fort bien le français, et avant d'occuper le poste d'homme d'équipe à Aïn-Séfra, il a été élève au collège de Mostaganem, d'où sa mauvaise conduite l'a fait renvoyer. Ce soir, il s'est mis en frais de toilette en notre honneur : petite veste de soie vert pomme à boutons d'or, gilet et pantalon à la zouave en toile blanche, bas blancs à côtes, souliers noirs vernis décolletés avec boucle d'argent, large écharpe de soie rose roulée à la taille, fez rouge sur la tête, tel est l'accoutrement de notre serviteur, qu'il fallait voir se redresser sous son brillant uniforme d'opéra-comique !

En retournant le soir à la gare, nous eûmes l'occasion d'entendre la musique indigène des tirailleurs algériens, la nouba. Les morceaux exécutés sont très peu harmonieux, mais de loin et pour une fois ils sont encore supportables et curieux dans leur originalité.

Le lendemain à 6 h. nous sommes sur pied, et, grâce aux mulets envoyés par le commandant de Montholon, nous pouvons nous mettre en route pour Tiout. Les montures qui nous sont amenées proviennent de la compagnie montée des tirailleurs ; ce sont de hautes bêtes, très solides et résistantes, mais qui paraissent vieilles et fatiguées. Pour satisfaire à la bureaucratie que l'Europe nous envie, et qui ne désarme pas, même dans le désert, nous signons un récépissé régulier au caporal qui nous a amené les trois mulets, et nous sommes prêts.

Nous nous joignons à un rédacteur du *Temps*, en tournée

d'étude dans le pays, et notre petite troupe se met en marche. En tête s'avancent El-Arbi, cavalier du goum, qui doit nous servir de guide, le grand moukala passé en bandoulière en travers du dos, et un ancien sous-officier de spahis, Abd-er-Rhamman, l'interprète de la bande. Un Marocain, Zamori, est à l'arrière-garde avec une partie des provisions.

Au moment de partir, un incident nous arrête quelques instants : El-Arbi se refuse énergiquement à recevoir, sur son cheval, la part de bagages qui lui revient ; il n'accepte pas ce rôle humiliant de porteur, et ce n'est que sur la menace formelle d'aller le dénoncer séance tenante au chef du bureau arabe, ce qui lui eût valu plusieurs jours de prison, qu'il se résigne et obéit en murmurant.

Nous sortons d'Aïn-Séfra en passant auprès de l'abattoir, puis nous nous engageons dans un chemin détestable au milieu de galets innombrables et de forte taille, où la marche est extrêmement pénible. Au lieu de suivre la piste ordinaire, notre gougier va droit devant lui sans s'occuper des obstacles ; aussi traversons-nous plusieurs fois le lit de l'Oued-Séfra et pendant 3 kilomèt. sommes-nous obligés de surveiller attentivement nos montures, qui butent à chaque instant d'une façon inquiétante. Nous regagnons enfin ce qu'on appelle la route militaire d'Aïn-Séfra à Tiout, bordée de jujubiers sauvages, de drinn et d'une végétation herbacée vigoureuse au printemps et nettement désertique.

La vallée où nous cheminons, sorte d'hamada rocailleuse, à une altitude moyenne de 1,000 mètr., est pittoresquement encaissée à gauche par le massif du Djebel-Aïssa et à droite par celui du Mekter. Des rochers bizarres, affectant la forme d'immenses sacs empilés les uns sur les autres, occupent le milieu de la plaine et atteignent une hauteur relativement considérable ; çà et là des bergers font paître tranquillement leurs troupeaux de moutons et d'ânes.

El-Arbi nous donne à chaque instant des échantillons de

ses talents équestres en se livrant à de véritables fantasias ; tantôt il pousse une pointe en avant, tantôt il décrit sur nos flancs d'immenses cercles en revenant sur nous au galop, toujours en lutte avec son petit cheval blanc d'écume et frémissant sous la main qui le guide.

A 10 heures environ, nous arrivons en vue de Tiout, où nous descendons en un instant après avoir traversé un grand cimetière arabe entourant une mosquée en assez mauvais état. Deux pierres brutes levées à la place de la tête et des pieds, et empruntées au premier rocher venu, constituent les tombes primitives de ce champ des morts, qui abrite depuis longtemps les restes terrestres de ces pauvres Ksouriens.

Nous pénétrons dans l'oasis en suivant de méchantes ruelles tortueuses, et, après l'avoir traversée complètement nous débouchons sur l'Oued-Tiout au milieu des roseaux, à la recherche du barrage et du groupe de palmiers où nous devons nous arrêter et organiser notre petit campement.

Notre guide — est-ce par ressentiment ? — nous a fait suivre une fausse route ; aussi force nous est de remonter la rivière pendant plusieurs centaines de mètres, au travers d'un fouillis inextricable de grandes herbes aquatiques, avant d'arriver à l'endroit convenu.

A peine sommes-nous descendus, que nos mulets se roulent immédiatement dans le sable sans s'occuper autrement de ce que pourront devenir les provisions dont nous les avons chargés. Nous rétablissons l'ordre de notre mieux et, après avoir solidement attaché nos bêtes aux palmiers, nous sommes libres et pouvons enfin visiter et admirer le pays.

Tiout, de l'avis unanime des voyageurs, est la plus pittoresque et surtout la plus riante des oasis du Sud Oranais. Bâti en amphithéâtre le long d'un cours d'eau abondant, dans lequel se mirent ses maisons et ses palmiers, noyé



Une rue de Tiout. reproduction d'une photographie de M. E. Gonet, de Saida.

dans un océan de verdure, au pied de hauts roches de grès rougeâtre, ce ksar mérite bien cette dénomination d'oasis, et répond à l'idée que ce seul mot éveille dans l'esprit. Ses maisons ne sont pourtant pas mieux construites que celles des autres ksour, ses ruelles sont aussi tortueuses, sa population aussi scrofuleuse, et, malgré tout, l'ensemble produit aux yeux un tableau plus attachant qu'ailleurs.

Le village est entouré d'une haute muraille protectrice faite en pisé, garnie d'une haie d'épines sèches à sa partie supérieure et flanquée de-ci de-là de tours en terre qui complètent ainsi son système de défense. La porte d'entrée principale dans le ksar, dédiée à Sidi-Ahmed-ben-Youcef, est originale; cette porte et la mosquée constituent d'ailleurs les seuls monuments de Tiout.

La population, groupée dans une soixantaine de maisons, n'est guère que de 300 habitants, dont la plupart sont de malheureux fermiers exploitant pour de riches propriétaires, appartenant à la tribu des Amours, qui les traitent durement et qui presque toujours ne leur laissent que ce qui leur est indispensable pour ne pas mourir de faim. Cette circonstance explique sans doute la difficulté que l'on a de se procurer ici la moindre chose, même à prix d'argent, ou du moins sans y mettre une somme absolument exagérée, ce dont nous eûmes l'occasion de faire l'expérience en cherchant à obtenir de l'orge pour nos montures.

La végétation est admirable à Tiout, et cette fertilité est due principalement à des irrigations sagement entreprises et bien combinées. L'eau est fournie en abondance par l'Oued-Messaoud ou Oued-Tiout, qui coule devant le ksar et sur lequel on a établi, en amont, un barrage d'où partent des canaux dans toutes les directions. La rivière poissonneuse, où le barbeau se plait et se reproduit à merveille, se jette plus bas dans l'Oued-Moghar, qui prend alors le nom d'Oued-Namaous.

La vigne, les grenadiers, les figuiers, couvrent les jardins de leur riante verdure, tandis que l'orge et des légumes de toutes sortes fournissent aux Ksouriens une alimentation fraîche et variée.

On compte dans l'oasis 5,000 dattiers environ ; quelques-uns se trouvent à l'intérieur même du ksar, mais le plus grand nombre occupent les jardins et les bords de l'oued.

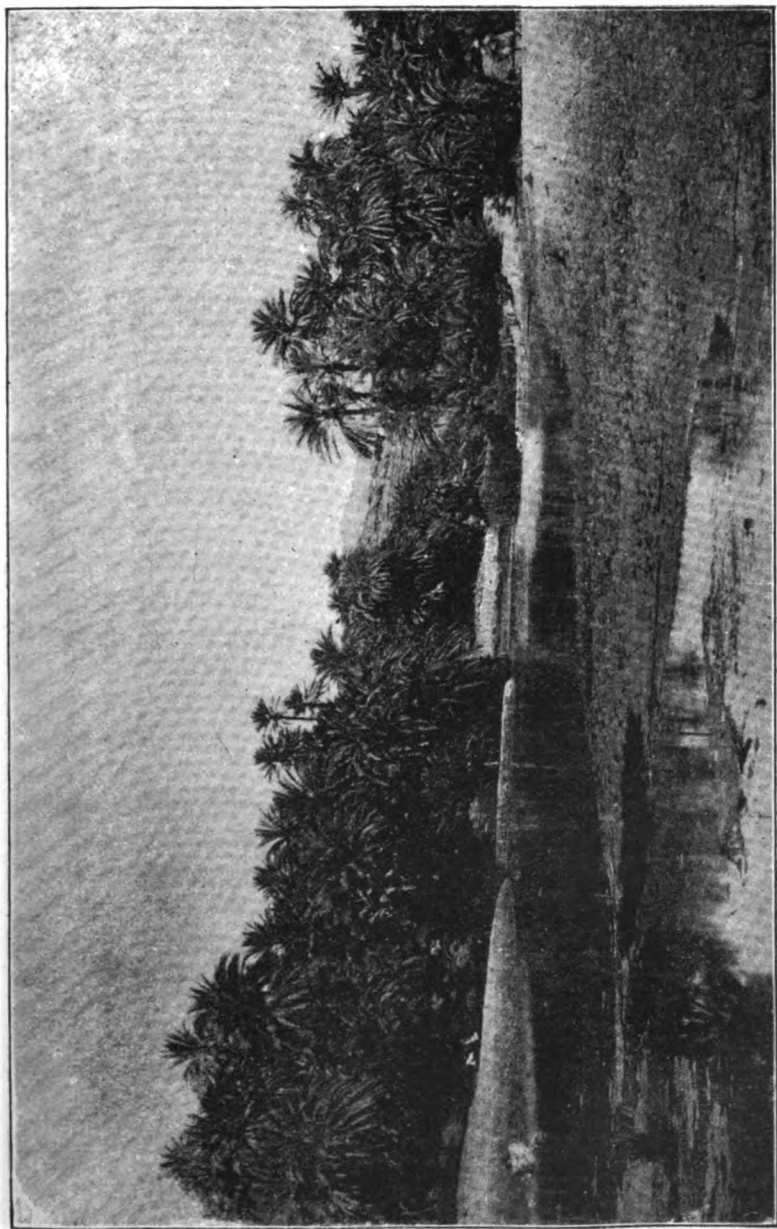
Après avoir parcouru le ksar, qu'aucune bâtisse européenne ne vient pour ainsi dire profaner en lui enlevant sa saisissante originalité, nous revenons à notre campement, où nous faisons honneur au déjeuner champêtre que nous a préparé Zamori, déjeuner auquel succède une délicieuse sieste destinée à laisser un peu passer, à l'ombre des palmiers, la trop forte chaleur de midi.

Lorsque la température est devenue plus supportable, nous choisissons un guide dans la bande d'enfants dégueuillés qui se presse autour de nous, pour nous conduire aux roches sur les parois desquelles se trouvent, paraît-il, de très curieux dessins, remontant à une haute antiquité.

Nous traversons l'oued, puis une partie de la plaine, avant d'aborder la masse des rochers, qui affectent, de l'endroit où nous sommes, l'aspect d'un immense escalier aux marches larges de plus de 2 mètres. Nous en faisons l'ascension ; la course est fatigante, et la chaleur considérable que nous subissons est encore augmentée par la réverbération du soleil sur la pierre complètement mise à nu par de violentes érosions. Nous arrivons enfin au sommet, où le rocher se dresse en une longue arête, à pic de notre côté ; c'est une sorte de falaise de grès rougeâtre ou d'immense tableau de pierre.

Les dessins frappent aussitôt nos regards ; ce sont des figures grossièrement faites et qui ressemblent beaucoup aux hiéroglyphes égyptiens, ou aux illustrations qui recouvrent si souvent les cahiers des bambins des écoles.

L'artiste à qui l'on doit ces représentations rupestres a



L'Oued-Tiou et son barrage, reproduction d'une photographie de M. E. Gonet, de Saida.

d'abord tracé au moyen d'un instrument pointu la configuration générale de ses sujets, et ce n'est qu'ensuite qu'il a relié d'une ligne continue le pointillé primitif.

Quant aux objets gravés sur le rocher, ils sont fort nombreux. Une catégorie d'animaux attire immédiatement l'attention, c'est celle des animaux disparus, ou qui n'existent plus actuellement dans cette partie de l'Afrique ; de ce nombre sont : l'éléphant, le sanglier, la girafe, l'autruche, l'antilope, le rhinocéros, etc. Parmi les espèces vivant encore actuellement dans la région ou dans les régions voisines, nous citerons : la gazelle, le lion, le bouc, le chien, le bœuf, différents oiseaux difficiles à reconnaître, probablement la perdrix. On ne rencontre pas, au contraire, certains animaux domestiques usuels, comme par exemple le cheval et le chameau.

Les représentations humaines sont aussi nombreuses. Le costume se réduit à fort peu de chose ou même à rien la plupart du temps ; quelques guerriers semblent avoir des plumes passées dans la chevelure à la manière des Indiens.

Comme armes, nous trouvons : l'arc, le bouclier rond et la lance. Quant aux scènes représentées, ce sont surtout des scènes de chasse, et aussi parfois, malgré ce que l'on en a dit, des scènes de la dernière obscénité, et dont il nous est impossible de donner la moindre description ; nous nous contenterons de dire que ces idées étaient chères aux populations primitives, et que nous en avons trouvé des preuves dans une foule de faits portés à notre connaissance. Les rapports de famille sont indiqués par un trait qui réunit le fils à son père ou à sa mère.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir par qui et à quelle époque ces gravures avaient été exécutées. Une chose est absolument certaine, c'est leur haute antiquité, démontrée tout à la fois par la manière de l'artiste, par les idées générales qu'elles représentent, enfin par la présence d'animaux qui depuis des siècles ne vivent plus dans le

pays ; car il est naturel de penser que leur auteur devait avoir sous les yeux les modèles des objets animés dont il voulait graver les traits. Si l'on compare les dessins de Tiout à ceux trouvés en France et remontant à l'époque du renne, on constatera que les premiers sont beaucoup plus grossièrement exécutés et bien moins artistiques. L'existence de ces figures fait partie intégrante des traditions locales, et les Ksouriens modernes en attribuent la confection à une race éteinte ou disparue qui les aurait précédés dans la région. D'après la liste des animaux que nous avons donnée et l'état de nudité des guerriers, on peut raisonnablement conclure qu'à l'époque où les dessins ont été gravés, la température était beaucoup plus chaude et plus humide que maintenant. Quant à préciser davantage, c'est une question délicate. Un point est pourtant encore certain et à peine utile à indiquer, c'est que les Arabes musulmans sont absolument étrangers à ces manifestations rupestres. Le docteur Jacquot, à qui l'on doit la découverte de ces intéressantes trouvailles, pense que les dessins sont l'œuvre des Touaregs ; mais cette opinion est inadmissible et il faut en reporter l'origine à une époque beaucoup plus reculée. Le docteur Armieux en fait honneur à quelque soldat égyptien appartenant à l'armée romaine, qui aurait employé ses loisirs à esquisser, à la mode de son pays, ces grossières images. Nous croyons que Rome n'a jamais pénétré dans cette partie du Sahara, et nous attribuons les gravures de Tiout à la population primitive autochtone, éthiopienne ou autre, qui occupait la région avant l'invasion musulmane. Nous ajouterons, pour terminer, que des figures analogues existent dans le pays à Moghar-Tahtani, à El-Hadj-Mimoum et au col de Founassa, et que les indigènes actuels en ont tracé quelques-unes sur les rochers mêmes de Tiout ; ces dernières d'ailleurs, qui ne présentent aucun intérêt, se reconnaissent facilement et ne peuvent être confondues avec les premières.

En revenant au barrage, nous faisons une ample récolte d'éclats de silex et de silex taillés; les enfants dont nous sommes entourés, nous voyant agir de la sorte, nous imitent et nous en apportent une grande quantité.

L'heure du départ a sonné, et c'est avec regret que nous quittons ce merveilleux berceau de verdure de Tiout, où, à notre avis, eût été bien mieux placé le poste important que l'on a établi à Aïn-Séfra. Nous eussions aimé à revenir dans ce dernier ksar en passant par les ksour de Moghar-Tahtani (25 kilomèt.), de Moghar-Foukani (12 kilomèt.), la petite redoute de Djenien-Bou-Resq (25 kilomèt.), le col de Founassa et le poste de Si-Sliman-Bou-Mouça (47 kilomèt.); mais le temps nous manquait pour cette excursion de 105 kilomètres. Le retour eut donc lieu par notre route du matin sans aucun incident, et à 6 h. nous avions regagné nos chambres à la gare d'Aïn-Séfra.

Le reste de la journée fut consacré à une petite exploration de l'Oued-Séfra et aux visites aux autorités pour les remercier de la complaisance avec laquelle elles nous avaient permis de réaliser notre visite à Tiout.

Le lendemain nous reprenions le train à 6 h. du matin, non sans avoir témoigné notre reconnaissance au chef de gare, qui nous installa dans notre compartiment et qui, au moment du départ, nous serra une dernière fois la main.

Nous passâmes la nuit à Saïda, et le lendemain, à 4 h. du matin, nous repartions pour Mascara. L'embranchement qui se dirige vers cette dernière ville quitte à Tizi la ligne d'Arzeu et a été inauguré le 20 novembre 1886. L'ancienne capitale de l'émir Abd-el-Kader n'est plus maintenant qu'une insignifiante petite sous-préfecture. Si Mascara, ville de 14,000 habitants, ne présente aucun intérêt pour le touriste, il n'en est pas toutefois de même au point de vue agricole et commercial. Le sol de la vallée de l'Eghis, qui s'étend en éventail autour de la ville, est d'une grande fertilité, et le climat y permet tout à la fois la culture de la

vigne, de l'olivier, du tabac et des céréales. Le vignoble, déjà ancien, occupe une superficie de plus de 1,400 hectares, et le vin blanc qu'on y récolte a une réputation méritée qu'il partage avec les crus de Médéa.

Les constructions arabes de Mascara n'ont aucun cachet artistique ; de la ville française il n'y a rien à dire ; aussi une heure est-elle suffisante pour parcourir les places et les rues et jouir du panorama, qui, sans contredit, est la chose la plus intéressante.

De Mascara, le train nous ramène en quelques minutes à Tizi, et de là à Perregaux, où nous changeons de compagnie pour retrouver le P.-L.-M. qui nous conduira à Alger.

VICTOR RISTON,

Membre du Club Alpin Français
(Section vosgienne).

XI

LES MONTAGNES DU TIROL

ASCENSION DE L'ORTLER (3,905 MÈT.)

Quelques touristes français, pour la plupart membres du Club Alpin, ont visité, dans ces dernières années, une partie des admirables montagnes du Tirol. Plusieurs ont publié, dans notre *Annuaire*, la relation de leurs courses ; tous ont vanté les beautés de cette pittoresque contrée, en invitant leurs collègues à la visiter à leur tour. Je viens aujourd'hui me joindre à eux pour engager mes amis du Club Alpin, qui ont arrêté leurs courses au Bernina et à la Haute-Engadine, à pousser leurs investigations plus loin et à passer le col du Stelvio pour gravir les montagnes du Tirol.

De Pontresina pour se rendre au Stelvio et descendre en Tirol, le chemin est connu. La diligence vous conduit à Tirano par le col du Bernina et Poschiavo. De là, en remontant la vallée de l'Adda, on gagne Bormio, pour franchir ensuite le col du Stelvio et descendre à Trafoi, au pied de l'Ortler, justement appelé le Mont-Blanc du Tirol. Disons tout de suite que la route de Bormio à Trafoi est incomparable, et que ceux qui l'ont parcourue en doivent garder un inoubliable souvenir.

Parti le matin des Bagni-Vecchi de Bormio, en compagnie de mon excellent ami M. Gallien, membre de la Société

des Touristes du Dauphiné, nous entrâmes bientôt dans la vallée de Braulio, dont l'aspect est particulièrement sauvage. A tout instant, on traverse des abris et des tunnels construits à grands frais pour protéger la route et les « cantoniere » sans cesse dévastées par les avalanches. A gauche de la route, dans la vallée, coule l'Adda qui semble sortir d'un rocher formant l'entrée du Val Fraele, plus sauvage encore que la vallée de Braulio. Avant d'arriver au Val Fraele, on a de magnifiques échappées sur Ceppena et sur l'extrémité Sud de la chaîne de l'Ortler. L'horizon ne tarde pas à être limité par les pics qui surplombent la route. En avançant vers le « Trou de Bormio », on est saisi par la désolation et la grandeur du défilé que l'on parcourt. Les cimes escarpées du mont Braulio se dressent à l'Ouest et semblent défier l'audace de l'alpiniste.

Nous arrivons à une cantoniera misérable où l'on ne trouve que des œufs et de la charcuterie. Il ne faut pas être difficile pour se contenter du repas qui est offert dans ce refuge ; mais, en revanche, on y est bien accueilli et on ne s'y ruine pas. La nature, en cet endroit, est dévastée ; la végétation y disparaît complètement. Ce n'est pas là que l'on peut faire ample moisson de ces admirables fleurs que la montagne fait éclore, et dont elle se montre souvent si prodigue. Cependant, si triste et si désolée que soit la nature, elle n'en est pas moins attachante ; il semble qu'elle vous supplie de ne pas l'abandonner trop vite dans son éternelle solitude.

En fait, le spectacle sort tout à fait de l'ordinaire et peut captiver les plus difficiles.

Avançons un peu ; voici que les pentes escarpées apparaissent et que les glaciers scintillent sous les rayons d'un soleil dont on apprécie les bienfaits au fur et à mesure qu'on s'élève. La cantoniera Santa Maria, où se trouve la douane, va se montrer : elle n'est distante du col du Stelvio que d'environ trois quarts d'heure. A gauche est le Piz Um-

brail, qui brille comme un vaste amas de métal et dont les éboulis semblent être en limaille argentée. La vallée de Münster se découvre, faisant face au mont Pressura, dont les rochers d'un rouge vif contrastent avec la coloration de l'Umbrail. A droite, la neige vient mourir aux abords de la route qu'elle couvre tout l'hiver.

Ce coup d'œil prépare admirablement le touriste à l'étonnant spectacle qui l'attend au col qui sépare le Tirol Autrichien de l'Italie. Là, au Stelvio, l'âme est saisie par la majesté du lieu, et le paysage grandiose qui s'offre aux yeux défie toute description. Du col, ou mieux de la cime qui s'élève à gauche de la maison des cantonniers (quinze minutes par un sentier), on découvre la longue chaîne de l'Ortler qui est immédiatement en face ; dans le bas, s'étend une gorge vaste et profonde sur le versant de laquelle serpente, en longs circuits, la route qui conduit à Franzenshœhe et, de là, à Trafoi. Partout, à droite, se montrent les pentes couvertes de névé et les pics neigeux ; ce sont le Livrio, le Negler, le Cristallo, le Tesoro et, comme l'a dénommé un des admirateurs passionnés du Tirol, « le prodigieux, le sublime Ortler, le plus beau des Titans », dont le dôme majestueux s'offre généreusement à l'admiration.

La route, qui a ainsi conduit le voyageur à 2,756 mètr. d'altitude, le descend par une série de lacets merveilleusement tracés à Franzenshœhe (2,183 mètr.), sorte d'auberge servant de relais de poste, très proche du glacier de Madatsch que dominant de noirs et gigantesques rochers.

C'est à cette auberge que les voyageurs et les touristes viennent se restaurer ; on y fait maigre chère, et tout naturellement on n'y entend parler que la langue allemande ou le patois du pays qui en est un dérivé. En quittant cette auberge, on laisse toujours à droite la colonne élevée à la mémoire de J. Pichler, qui, le premier, gravit l'Ortler ; les glaciers de l'Ortler et de Trafoi se découvrent avec leurs

énormes crevasses aux reflets bleus et irisés; quelques pas encore, et nous voici à Trafoi (1,548 mèt.), avec ses deux auberges hospitalières.

Parti à 8 h. du matin de Bormio-Bad, j'entrais à 4 h. 30 min. à Trafoi. Aussitôt, grâce à l'obligeance d'aimables compagnons de route qui voulurent bien nous servir d'interprètes, je fis chercher des guides pour savoir si l'ascension de l'Ortler était possible. Deux gars solides nous assurèrent que la route était parfaite et le temps très propice pour l'ascension; ils s'offrirent pour nous accompagner. On pouvait, d'après eux, en partant de suite, arriver avant 9 h. à la Payerhütte, cabane destinée au coucher des touristes, et qui est à l'Ortler ce que celle des Grands-Mulets est au Mont-Blanc. En un instant, mon ami et moi avions pris parti. Nous convînmes d'un prix, nous fîmes quelques provisions, nos guides s'apprêtèrent, et à 5 h. 15 min. nous partions pour faire l'ascension de l'Ortler. Mon guide était un petit homme solide, à figure souriante, et, chose singulière, portant le nom de la montagne que nous allions gravir. Il s'appelait Michel Ortler. Je ne pouvais souhaiter un meilleur guide; malheureusement, il ne savait pas un mot de français et j'ignorais l'allemand. Malgré cela, nous nous entendîmes fort bien et le langage des signes et des gestes nous suffit. C'est ainsi que le lendemain Michel, pour me féliciter, quand j'avais franchi un passage difficile, imagina de me donner des caresses sur l'épaule, en me faisant un sourire de manière à ne me laisser aucun doute sur sa satisfaction.

En partant de l'hôtel, on traverse des prairies, puis un pont; ensuite, on commence à monter dans un bois de sapins par un sentier assez raide, mais bien frayé. Après une heure d'ascension, une autre prairie nous conduit à un chemin tracé dans les éboulis. La végétation disparaît et on ne tarde pas à se rapprocher de petits glaciers couverts de neige durcie. Nous dûmes les traverser à la lan-

terne, la nuit étant venue. Nous marchâmes ainsi dans l'obscurité durant deux heures, très bien conduits par Michel qui éclairait la route et faisait résonner, de temps en temps, les échos de la montagne par des cris d'appel aigus et gutturaux particuliers aux guides du Tyrol. On nous répondit de la Payerhütte vers 8 h. 30 min. ; à 9 h. nous arrivions à ce lieu de repos que nos estomacs commençaient à désirer. Ce voyage de nuit à une altitude de 2,500 à 3,000 mètr. m'a causé une vive impression ; la nature endormie ne se révélait à nous que par les bruits des torrents et la chute des pierres ; la lune n'éclairait pas notre route et nous n'avions d'autres reflets que ceux qui venaient de la lueur des étoiles et de notre lanterne. Mon imagination trouvait, au milieu de l'obscurité, des satisfactions qu'il est inutile d'analyser, mais que comprendront tous ceux qui ont parcouru la montagne enveloppés dans les voiles de la nuit. Nous fûmes salués à notre arrivée à la Payerhütte par une assez nombreuse compagnie composée de guides, de plusieurs Allemands et d'un Suisse. La cabane étant très exigüe, la fumée du tabac aussi bien que l'odeur des vivres et des boissons l'avaient rapidement imprégnée d'une odeur peu agréable. Malgré cela, nous mangeâmes d'assez bon appétit. Personne ne parlant le français, nous ne pûmes échanger un mot avec les touristes qui, comme nous, devaient, la nuit écoulée, gagner la cime de l'Ortler.

La Payerhütte est à 3,066 mètr. sur le Tabarettakamm ; elle est bien installée, et nous trouvâmes au grenier des lits de montagne composés de planches assemblées et inclinées, sur lesquelles sont des couvertures et un traversin. Nos guides nous souhaitèrent la bonne nuit, nous assurant que nous aurions beau temps le lendemain.

Le soleil s'était bien couché et nous avait fait assister au spectacle toujours grandiose de sa disparition derrière les monts, sous un ciel rougi et empourpré par ses rayons à

deuxièmes. En quittant la montagne et les pics glacés qu'il avait dorés tout le jour, il avait promis de revenir le lendemain pour nous permettre d'assister à son lever du haut des cimes neigeuses qui abritaient notre sommeil. Il tint promesse; le lendemain à 3 h. du matin nos guides nous réveillaient et nous annonçaient que la journée serait belle, nous récompensant ainsi de nos fatigues.

Ne nous étant pas déshabillés, nous fûmes vite prêts. Le froid très vif nous engagea à nous lester en mangeant un peu et en buvant du café. Mon ami eut la malheureuse idée de prendre du mauvais thé qui l'indisposa plus tard. Vers 4 heures, nos guides déroulaient les cordes et nous attachaient solidement. Nous devions rester ainsi attachés durant sept heures, temps nécessaire pour gagner la cime de l'Ortler et redescendre à la Payerhütte. Nous nous mîmes en route, montant et descendant alternativement des rochers par un chemin qui laissait le précipice à droite.

Quelques passages assez difficiles s'offrirent à nous; j'en fus un peu préoccupé, craignant que le danger n'augmentât en avançant. J'interrogeai mon guide sur ce point, mais il ne put me comprendre. Voyant que deux Allemands assez lourds et de forte corpulence marchaient résolument, je considérai mes craintes comme chimériques et je tins bon. Je vis bientôt que j'avais eu raison de ne pas m'arrêter; bien que le chemin que l'on suit côtoie le précipice, il n'offre aucun danger du moment où on est exempt de vertige. Il y a plusieurs passages assez difficiles, en allant, qui deviennent faciles, au retour, à raison de l'habitude acquise de franchir les obstacles.

Lorsqu'on arrive au glacier, les guides ont soin de fixer sous les chaussures des crampons maintenus par des lanières de cuir. Ces crampons sont indispensables à raison de l'inclinaison très forte du glacier, qu'on gravit assez péniblement. Notre passage sur le glacier s'est effectué dans les



L'Ortler, dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie.

meilleures conditions ; peu de crevasses étaient visibles, et la neige durcie ne céda pas trop sous le pied. Le froid n'était pas excessif, le soleil éclairant les immenses champs de névé que nous parcourions.

A 7 h. 30 min. nous approchions de l'arête de glace qui conduit à la cime de l'Ortler, qu'elle semble vouloir protéger contre les invasions. Cette arête d'environ 15 mèt. de long est à pic sur le précipice ; son étroitesse la rend périlleuse. Mais, quand on y arrive, rien ne retient plus, on la traverse et l'on se trouve au sommet de l'Ortler.

Le sommet de l'Ortler, qui n'offre de place que pour sept ou huit personnes, surplombe le glacier et la vallée de Sulden à l'Est, les glaciers de Madatsch, de Trafoi et de l'Ortler à l'Ouest. A notre arrivée, les neiges et les glaces brillent de toutes parts sous l'action d'un soleil déjà ardent.

Les glaciers se déroulent à nos pieds en une pente rapide, cachant sous leurs lits glacés leurs immenses crevasses, dangereuses aux coureurs de montagnes. L'abîme est à nos pieds, attirant nos regards éblouis par la beauté grandiose du panorama.

Après le premier transport d'admiration, nous fûmes rappelés à la réalité par le froid qui était intense. Nous nous couvrîmes, puis nos guides nous aidèrent à faire le dénombrement des pics neigeux qui étaient en vue. Ils nous désignèrent : au Sud, le Confinale, le Pasquale et le Pizzo Tesoro ; plus loin, le Mantello et la Corne des Trois-Seigneurs formant l'extrémité méridionale de la chaîne de l'Ortler. Plus loin encore est le massif de l'Adamello et les Alpes du Trentin, avec des lacs aux eaux bleues comme le ciel de l'Italie. A l'Ouest, voici le petit groupe du Viola, puis l'imposant massif du Bernina avec ses admirables belvédères. A l'Est sont les Alpes Dolomitiques. Au Nord, l'Oetzthal domine, dans sa masse énorme, les délicieuses vallées dont la plus rapprochée est la vallée de Méran, baignée par l'Adige, au cours rapide et sinueux.

De tous côtés il faut admirer, et la confusion des cimes, des mers de glace et des abîmes met en l'âme un sentiment émouvant et profond qui la porte vers l'inconnu et l'infini. Les sensations qu'on éprouve sont de celles qui échappent à l'analyse : elles remuent tout notre être et nous donnent ces satisfactions intimes qu'on n'éprouve que là, au sommet des hautes montagnes. Tel est le privilège des grandes ascensions, qui ne méritent pas les critiques qu'on leur adresse trop souvent.

Une modeste collation nous rendit des forces pour opérer la descente, que nous fîmes par le même chemin, après être restés trois quarts d'heure au sommet de l'Ortler. Les guides avaient un peu hâté le retour pour éviter les dangers que pouvait présenter une neige progressivement amollie par un soleil brûlant.

La descente s'effectua à merveille et les mauvais pas furent franchis sans difficulté, même par l'un des gros Allemands qui, souvent, allait à reculons, en se cramponnant aux rochers, dans la crainte du vertige. La Payerhütte apparut bientôt ; nous y trouvâmes nos provisions pour le déjeuner. Après un court repos, nous descendîmes à Trafoi, où nous étions vers 1 heure de l'après-midi.

Notre ascension s'était ainsi heureusement accomplie par un temps favorable et dans les conditions les meilleures. Nous remerciâmes nos guides (Michel Ortler et Augerer), dont nous n'avons eu qu'à nous louer et que nous recommandons avec plaisir.

A 3 h., nous quittions Trafoi, dans une voiture d'extra-poste avec son postillon costumé à la façon du postillon de Longjumeau et portant en sautoir un petit cor dont il devait se servir pour annoncer son arrivée dans les villages, qu'il traversait en tirant de son instrument des sons aigus formant les airs d'une musique primitive et sentimentale. Nous traversâmes ainsi Gomagoi, Prad, Spondinig, pour suivre ensuite la vallée de l'Adige et coucher à Mals.

De là, nous gagnâmes Nauders pour joindre, le lendemain, la vallée de l'Inn et trouver le chemin de fer de l'Arlberg à Landeck.

Nous recommandons à tous ceux qui, se trouvant à Coire ou à Landeck, pourront disposer d'une dizaine de jours, de ne pas hésiter à entreprendre le petit voyage dont nous venons de faire la relation rapide. Ils verront que mon admiration n'est pas exagérée et que la route du Stelvio mérite tous les éloges dont elle a été l'objet.

EDGAR VATIN,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

XII

DE LISBONNE A RONDA

PAR RIO TINTO

A distance, les détails d'un paysage disparaissent et se fondent dans une impression d'ensemble ; et cette impression d'une nuance très précise qui se fixe seule dans la mémoire résume bientôt pour l'esprit, outre des étendues de ciel, de monts et de plaines, tout un ordre de pensées.

L'Espagne et le Portugal, quand j'y songe, m'apparaissent ainsi sous forme d'un certain nombre de tableaux précis, vibrants et diversement colorés.

De Burgos à Valladolid, c'est un effet de plein midi pauvre et morne, sous la crudité d'un soleil trop blanc : une plaine sans moissons, sans herbes, toute nue, aux tons neutres, terreux, passés ; des files d'arbres maigres et droits couleur poussière ; des lits de torrents à sec ; de pauvres maisons de pisé aux toits de tuiles pâlis ; à l'horizon quelques collines plates ; un ciel éblouissant, un éclairage intense ; et, faute de reliefs, pas d'ombres...

Le plateau de Madrid entre Avila et l'Escorial : des dômes de granite aux mamelonnements bleutés, aux revêtements fauves, aux grands bois sombres ; Avila, la fière cité castillane aux graves maisons de pierre armoriées, comme amaigrie et mourant de langueur dans sa trop large enceinte cré-

nelée; l'Escorial, immense, majestueux, rectiligne et froid comme une pensée de Philippe II, un ciel de pluie où roulent de gros nuages noirs, le vol bas des oiseaux, les flaques d'eau brillantes au creux des rochers, l'austère et religieuse pensée des gloires effacées, des jours enfuis...

Tolède, l'étonnante ville arabe aux murs délabrés, aux ruines jaunes, toute croustillante et lumineuse, avec ses portes en arc, ses ponts, ses églises barbelées de flèches, l'imprévu de ses maisons en désordre, ses escarpements de rochers déchiquetés et nus, beaux de la beauté des vieilles armes aux rudes cabochons grossièrement sertis, enlacée par le cours du Tage couleur d'ocre...

Puis, après l'aridité sévère et hautaine de l'Espagne, un matin, au lever du jour, l'impression claire et fraîche de l'entrée en Portugal comme dans une verte oasis du Sahara : Coimbre au loin, vaporeuse et légère silhouette sur sa colline gris tendre, au-dessus du large fleuve encadré de grands arbres touffus, d'eucalyptus, de chênes-liège, de roseaux deux fois grands comme un homme, les longues barques brunes au reflet précis, recourbées aux deux extrémités comme des gondoles, les haleurs, le mouvement joyeux des femmes à la taille svelte, noblement drapées, la prospérité, la vie...

Plus tard, les éblouissants couchers de soleil sur la rade de Lisbonne vue de Belem, cette rade semblable à la Corne d'Or, d'une si exquise douceur à cette heure des longues ombres colorées, des rayons bas dorant le miroitement des vagues, avec les navires noirs profilés sur l'horizon limpide, la ville en amphithéâtre, les coteaux bleus de l'autre rive, les vitres s'éclairant soudain d'un reflet rose aux fenêtres du palais...

Et le château de Cintra aux tours à créneaux, aux arcades moresques, aux coupoles de faïence jaune sur son pic rocheux ceint de verdure... Et, rentrant en Andalousie, Cadix la blanche entre le ciel bleu et l'eau bleue... la Vega

aux rians vergers... la divine Alhambra aux murs rouges au milieu de ses bois où chantent les sources...

Mais, lorsque je recherche ce qu'il y a eu de plus nouveau, de plus imprévu, de plus caractéristique, sinon de plus beau dans ce voyage, c'est aussitôt à cette excursion bizarrement accidentée de Lisbonne à Ronda par Rio Tinto que je songe, à ce coin d'Amérique féroce et industrielle encadré dans un reste de vieille et rude Espagne, encore vierge de touristes profanes : c'est aussi le seul épisode qui m'ait paru de nature à intéresser les lecteurs de l'*Annuaire*...

Un trajet compliqué que celui de Lisbonne à San Domingos et Rio Tinto, à la région des mines de cuivre. D'abord une courte traversée du Tage en bateau à vapeur jusqu'à Bareiro. Le panorama de Lisbonne est charmant au soleil levant ; avec quelques minarets en silhouette on jurerait Constantinople ; dans la lumière changeante du matin, sur l'eau virginalement bleue, les barques aux voiles orange ou blanches filent sous le vent, les sillages d'un vert glauque s'ouvrent dans l'azur troublé, les grands bâtiments à l'ancre se prolongent d'un reflet sombre. — A Bareiro, station en pays désert, posée au bord de l'eau, charivari épouvantable, embarquement de trois ou quatre cents ouvriers, remuants, gesticulants, affairés, avec des sacs, des outils, des machines ; — puis, de Bareiro à Beja, quelques heures de chemin de fer à travers des plantations d'oliviers ; et, sur les 2 heures, voici apparaît Beja, une de ces petites villes qui, vues de loin, séduisent sur le sommet de leur colline où quelques restes de remparts flanqués d'une tour crénelée se dessinent en amusante silhouette ; on rêverait peut-être de s'y arrêter si l'on passait devant emporté par quelque train express, on est près d'y mourir d'ennui quand on y est resté deux heures.

Après avoir fait connaissance avec les perdrix assaisonnées à l'huile, un plat essentiellement et, grâce à Dieu,

exclusivement péninsulaire, vers 5 heures du soir me voici juché sur le siège d'une patache et, au tout petit trot de quelques mules peu fringantes, traversant des plaines affreusement nues, sans une ondulation, sans un arbre. Les oliviers ont disparu ; pas une maison pendant deux heures de route ; autour de moi personne ne comprend même l'espagnol. La nuit tombe chagrine.

Un seul relais, une maison isolée au milieu du désert ; j'en profite pour descendre de mon siège où je ne me tenais en équilibre que par des efforts surhumains et, rentré dans la voiture, si peu rembourrée qu'elle soit, prosaïquement je m'endors.

Mertola ; minuit : la diligence s'est arrêtée sous une voûte de pierre surbaissée, dans les obscurités de laquelle les lumières des lanternes font briller des gouttes d'eau ; c'est l'entrée d'une auberge ; à droite, dans une salle enfumée, des hommes sont attablés à boire. On m'invite à me joindre à eux, — j'ai bien le temps, me dit-on ; — mais déjà j'entends siffler quelque chose quelque part dans l'ombre, sans doute le bateau à vapeur que je dois prendre. Je m'arrache des mains de l'hôte trop empressé, je confie mes bagages à un homme et, dans l'indécise clarté d'une nuit pâlement étoilée, trébuchant contre les pierres, enfonçant dans le sable, nous hâtant, nous descendons vers ce bateau à vapeur désiré, peut-être parti déjà : une petite angoisse bien banale, mais qui, à cette heure avancée, en ce pays inconnu, sur cette berge sombre où nous marchons à tâtons, ne manque pas d'un certain piquant.

Au bout d'un moment, sur le Guadiana qui coule sans bruit entre deux collines noires, on commence à apercevoir les feux du bateau qui miroitent ; nous le hélons, personne ne répond ; mon homme me fait signe d'attendre en m'asseyant sur le sable et, comme son portugais n'est plus qu'énigmatique, j'obéis passivement sans chercher à comprendre. Cela dure longtemps. Enfin une barque vient

à nous avec lenteur, nous grimpons à bord, et aussitôt le vapeur se met en marche.

Cette route nocturne, silencieuse et furtive, sur le fleuve sinueux, sous le ciel constellé, est charmante. Il semble que le navire soit conduit par quelque invisible puissance magique, au fond d'une grande coupé de ténèbres, entre les rochers escarpés que Mertola vaguement éclairé domine. Il y aurait à graver là, ce me semble, quelque symbolique eau-forte à la Rembrandt :

La nuit, un coin de pont sur un vaisseau vu de l'arrière ; à gauche des silhouettes, mal expliquées quoique précises, de câbles, de machines, de bastingsages ; à droite, au pied de la chaudière, des hommes endormis, étendus par terre dans leurs manteaux. L'obscurité est inquiétante ; à peine on voit assez de la côte pour la sentir hérissée de rochers, dangereuse ; et, seul éveillé à ce qu'il semble, debout sur sa passerelle, un peu vers le côté du tableau, le commandant, d'un geste qui observe, se détache carrément dessiné sur un ciel piqué de rares étoiles. Tous reposent tranquilles : n'est-il pas là pour reconnaître de loin et fuir les écueils du rivage ? et, du navire à la puissance brutale, aux engins compliqués, aux formes bizarres dans l'ombre, on sent que seul il représente l'âme...

Deux heures nous glissons sans bruit dans la mystérieuse sérénité de cette nuit du Sud tiède et discrètement lumineuse ; deux heures exquises ; rien n'est doux comme de passer ainsi invisible et muet, dans l'absolu silence de la nature, à travers un pays ignoré qu'on ne reverra plus, qu'on est prêt à aimer, qu'on imagine paré de l'indéfinissable poésie des choses irréelles...

Arrivée à Pomarao ; 2 heures du matin ; une barque vient me chercher ; on est prévenu, on me connaît, je ne m'explique pas très bien ce qui se passe, mais je me laisse faire : il est amusant dans la vie, entre deux énergiques coups de rame, de se livrer un instant au fil de l'eau. Un

grand dieu que le Destin ! On me conduit d'ailleurs tout simplement à un lit où je m'étends quelques heures.

Le lendemain, je vais revoir les rives du Guadiana dépouillées de leur vague beauté par le jour, mais encore d'un relief assez coquet et d'un beau ton, suivant les points, gris, jaune ou rose. Puis un petit chemin de fer industriel me conduit par des déserts aux mines de San Domingos. Des schistes et des schistes, gris, olivâtres, nus, aux débris épars comme des copeaux de bois sur les flancs des tranchées. Pas un pouce de verdure. Le torrent boueux qui suit la voie avertit seul de l'approche d'un centre métallurgique par la rouille de fer qu'il a déposée sur les rochers de son lit, comme une sanie.

A San Domingos pas de village, pas de hameau, seulement quelques grandes maisons, comme des casernes, pour loger les ouvriers de la mine, et des eucalyptus pour chasser la fièvre.

Je repars pour Lagunazo et Tharsis, la solitude reprend aussitôt. C'est un interminable maquis formé de broussailles à feuilles grasses jusqu'à hauteur d'homme, et planté à peine dans la première partie de la route de rares chênes-liège clairsemés. Au milieu de ces espaces vides paissent de place en place quelques troupeaux de maigres cochons noirs à longs poils, qui se sauvent en déboulant au grand galop comme des sangliers dès qu'on fait mine de les poursuivre. Aucune espèce de culture et bientôt plus un arbre. On traverse à gué deux ou trois petites rivières, dont l'une, le Rio Chança, forme la frontière de l'Espagne et du Portugal. Après cinq heures de cheval on aperçoit un premier groupe de maisons, la Puebla ; une heure après, à Lagunazo, on entre dans l'épais nuage de fumée sulfureuse qui couvre toutes les mines de ce pays-ci. C'est comme l'annonce brutale, la révélation rude d'une puissance, bien inattendue en cette région solitaire, l'industrie moderne. Deux heures après seulement on respire en dépassant Tharsis, et vite

un petit chemin de fer de mines vous descend à Huelva.

Là une impression étrange qu'on avait senti poindre à diverses reprises, de plus en plus persistante, à Pomarao, à San Domingos, à Tharsis, d'un changement brusque de temps et de civilisation, d'un saut de plusieurs siècles dans l'histoire du développement humain, bientôt prend forme, s'accroît et se précise.

Le chemin de fer est venu s'arrêter en pleine mer, à l'Ouest de l'embouchure de l'Odiel, à la *Punta de la Cruz*, au bout d'un long môle en treillis de fer construit par la Compagnie de Tharsis pour charger à la fois quatre navires de 2,000 tonnes. En face de soi, sur l'autre rive, on aperçoit, comme une grande pince noire prête à se fermer sur ce môle pour étreindre le fleuve, une autre jetée, celle de Rio Tinto et, d'un quai à l'autre, à travers un kilomètre de mer, une barque à voile vous emporte en un instant...

Huelva est né d'hier, c'est déjà un grand port, une ville au mouvement d'affaires intense; l'animation de ses rues étonne d'abord; mais son hôtel surtout, cette monumentale et luxueuse bâtisse dans son parc planté de palmiers, de mimosas et d'eucalyptus, stupéfie en ce coin de vieille terre espagnole où peut-être, il y a vingt ans, on eût eu peine à trouver une pauvre auberge. Il est impossible, je crois, en y pénétrant humblement, en s'entendant saluer en anglais, en trouvant sur les tables du *reading room* tous les derniers journaux d'Angleterre et d'Amérique, de ne pas se croire transporté en quelque-une de ces étonnantes cités des pays neufs, de Californie, d'Australie, de Panama: en l'une de ces villes à venir poussées du jour au lendemain, toutes semblables les unes aux autres, comme des champignons dans le sable, avec leurs mêmes cahutes de bois, leur même poste de police, leur théâtre, leur bar, leur église et leur hôtel-caravansérail dans le salon duquel se déroulent constamment, sur de longues bandes bleues, les dépêches du monde entier...

Cependant, sans m'attarder aux séductions de cette relative Capoue, j'ai repris un nouveau chemin de fer, celui de la mine de Rio Tinto, un chemin de fer où les employés à gilet rouge de la Société saluent très bas les « ingénieurs » qui se sentent décidément rentrés dans leur domaine ; et, par 80 kilomèt. d'une ligne hardie aux profondes tranchées, aux importants ouvrages d'art, le long du torrent, le Rio Tinto, je m'élève vers la mine fameuse, pris de respect déjà pour une industrie que je prévois colossale à ce mouvement de trains, à cette circulation hâtive sur cette voie coûteuse faite pour une seule entreprise.

Maintenant, à droite, à gauche, des ateliers commencent à se montrer sur des lignes d'embranchements ; de tous côtés, des locomotives sont en marche ; en ce pays montagneux et tout à l'entour si sauvage, on sent que l'homme moderne a passé, l'homme acharné à vivre vite et habile à extraire du monde physique tout ce qu'il peut contenir de forces cachées... La voie a fait un large coude sur la rive droite du torrent, tandis que, sur la rive gauche, à deux hauteurs différentes, courent deux trains de minerais. Soudain en face de nous se découvre quelque chose comme une grande ville ; ce ne sont que des ateliers de cémentation ; mais j'ai éprouvé instantanément ce petit frisson bien connu des arrivées tardives en gare de Paris, un soir d'hiver, au moment où les réverbères s'allument dans le brouillard : au sortir de la province sommeillante, après l'alanguissement morne des interminables heures vides et oisives en wagon, cette secousse électrique de l'immense ville bruyante, affairée, qui vous ressaisit, vous enveloppe, vous écrase, et, par la sensation réveillée de la mêlée où l'on va se replonger, met dans vos veines comme une fièvre... Autour de nous, en tous sens, à tous les plans, dans la vallée, le long des collines, se croisant, se bifurquant, se traversant, les lignes se multiplient ; sur chacune presque, un train est en marche ; sur les marchepieds des wagons qui filent, sans

attendre l'arrêt, des hommes grimpent, d'autres sautent à terre ; manœuvres, coups de sifflet ; à gauche, en haut d'une montagne, un rang de cheminées noires qui semblent sortir de terre soufflent de la fumée ; des choses rouges qui sont des scories déchargées luisent dans la pénombre et, derrière tout cela, formidable toile de fond à travers laquelle transparaissent à peine comme dans une vision apocalyptique quelques lambeaux de la ville réelle, de la ville qui n'est pas l'usine mais qui est le *home*, la fumée étend son épais voile blanc, la fumée lourde, sulfureuse, asphyxiante, mortelle aux poumons, constamment étendue ici sur l'enfer des tas de calcination, sur les créations grandioses de la métallurgie.

Une population de 13,000 ouvriers — 50,000 âmes en comptant les femmes et les enfants — attirée, concentrée en un désert, une ville prospère créée là où il y avait un maquis et des pierres, voilà un des coups de baguette de cette magicienne, poétique aussi quand elle a semblable largeur d'envergure, l'industrie.

C'est un curieux roman que toute l'histoire de cette mine.

D'abord, aux âges les plus reculés de l'humanité, à une époque où à peine on connaissait le bronze, où on l'adorait encore comme un métal sacré, de premiers ouvriers, des Celtibères, viennent s'établir là, extraire avec leurs outils de pierre, qu'on a retrouvés à Potosi, à la Cala, à la Sierra de Tejada, le métal précieux, le cuivre dont on fait le bronze, à la mystérieuse élaboration jalousement gardée secrète par les prêtres.

Puis, vers le *xr^e* siècle avant Jésus-Christ, les Phéniciens, grands commerçants en métaux précieux, grands navigateurs, découvrent ce Mexique, ce Pérou, aussi extraordinaire pour eux que l'Amérique, vingt-cinq siècles plus tard, pour les compagnons de Cortez et de Pizarre.

Dans la masse du gisement composée de pyrite de fer

cuivreuse, l'or, l'argent, maintenant considérés, vu leur rareté, comme de nulle importance, existent concentrés en certaines veines riches de cuivre noir, où toute l'antiquité, négligeant au contraire le reste, a péniblement fouillé. Les Phéniciens les reconnaissent, les exploitent. Rio Tinto, Tharsis, la province de Huelva, c'est — l'exégèse sacrée l'a bien montré — la Tharsis fameuse de la Bible qui, avec Ophir sur la mer Rouge, représentait aux yeux de ces peuples d'Orient ce qu'étaient il y a vingt ans pour un Européen la Californie, l'Australie ; Tharsis pour laquelle s'embarquait Jonas ; Tharsis d'où, tous les trois ans, les flottes de Salomon et d'Hiram, roi de Tyr, rapportaient les richesses destinées à être entassées dans le temple de Jérusalem.

Après Tyr vient Carthage, puis Rome ; le désir de s'emparer de la Bétique, de ces mines fameuses de Rio Tinto, de Carthagène, sur lesquelles les écrivains anciens, Strabon, Pline, Diodore de Sicile, sont pleins de détails enthousiastes, fut, on le sait, une des principales causes des guerres puniques.

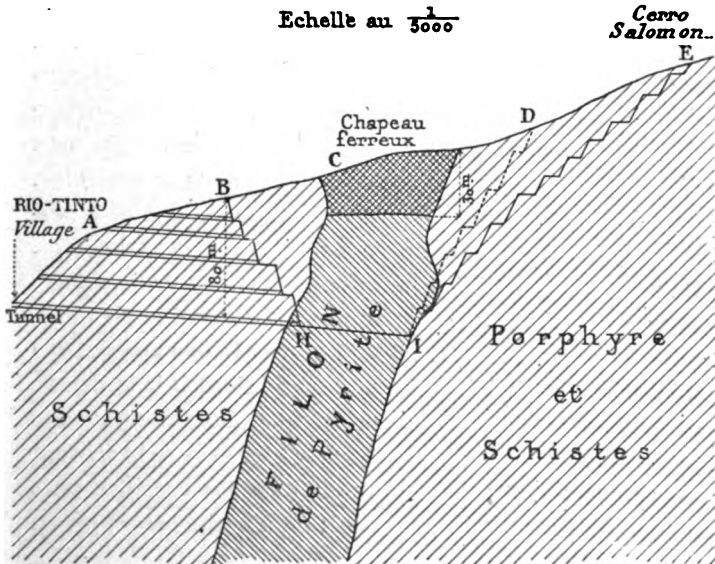
Les travaux romains furent considérables et nous en retrouvons des traces sans nombre dans toutes les mines du pays. Ce sont à Rio Tinto les amas de scories datés par des médailles de Nerva, de Théodose, de Trajan, d'Honorius, superposés à des scories phéniciennes moins habilement traitées ; ce sont des tombeaux d'esclaves, de pauvres gens, creusés dans ces scories mêmes ; puis, dans les profondeurs des amas pyriteux que les immenses excavations actuelles à ciel ouvert mettent peu à peu à nu, tout un système de puits, de galeries souvent étrangement exiguës, avec des inscriptions, des boisages, des câbles conservés par leur imprégnation de sulfate de cuivre qui cristallise à leur surface en efflorescences bleues. Il y aurait ici un beau champ d'explorations pour qui voudrait étudier l'exploitation des mines et la métallurgie dans l'antiquité. Un

exemple au hasard peut montrer quel en serait l'intérêt en nous prouvant l'habileté inattendue de ces fondeurs romains. Pour extraire l'argent du cuivre, on emploie dans nos usines un procédé détourné, dit par liquation, qui consiste à fondre l'alliage des deux métaux avec une certaine quantité de plomb. Le plomb, plus fusible que le cuivre, s'empare de l'argent ; après quoi on retire aisément l'argent du plomb en le chauffant dans une coupelle en cendre d'os où le plomb pénètre à l'état d'oxyde, tandis que l'argent reste sous forme d'un bouton brillant. C'est là une méthode qui semble n'avoir pu être découverte qu'assez tard, après une longue expérience. Cependant Pline l'Ancien la décrit. Diodore de Sicile en prête la connaissance aux Égyptiens et, à Rio Tinto même, on trouve la preuve positive que les Phéniciens la connaissaient dans les grenailles de plomb et les tronçons de coupelle imbibés de litharge (oxyde de plomb) retrouvés au milieu de leurs scories.

Après les Romains, pendant la durée des invasions barbares, puis sous la domination arabe, oubli complet de ces mines jadis si renommées. Vers 1550 seulement, des voyageurs passant par là, remarquant des amas de scories antiques, redécouvrent les gisements ; Philippe II se fait adresser des rapports sur la possibilité de les remettre en exploitation ; trois, quatre fois, la concession en est donnée ; mais c'est le moment où l'Espagne se précipitait vers l'Amérique et, laissant la mère patrie inculte, se ruinait en conquêtes ; il faut arriver en 1725 pour retrouver un essai réel d'exploitation.

A ce moment vivait pauvrement à la cour d'Espagne un certain Liébert Wolters, homme entreprenant qui s'était déjà fait connaître en recherchant les célèbres galions de la baie de Vigo. Il réussit à constituer une société, se fit concéder la mine de Rio Tinto, appela des ouvriers de Suède et d'Allemagne et, après bien des vicissitudes, fonda

une industrie qui depuis progressa lentement avec le temps, d'abord aux mains de particuliers, puis depuis 1783 sous la direction de l'État. Néanmoins l'affaire restait dans des proportions modestes et l'on se contentait d'exploiter souterrainement par la méthode employée dans toutes les



Coupe verticale en travers du filon de Rio Tinto. Échelle au $\frac{1}{5000}$

A B C D E, surface du terrain avant les travaux.

B H I D, tranchée projetée d'abord.

B H I E, tranchée actuellement exécutée.

grandes carrières de pierre ou de plâtre des environs de Paris, en traçant des galeries et laissant de place en place en damier des piliers de soutènement, quand, en 1875, une société anglaise acheta la mine et, presque aussitôt, résolut de transformer l'exploitation souterraine en une tranchée à ciel ouvert. L'exemple en avait été donné dès 1867 à San Domingos, remis en valeur huit ans auparavant par

un Français hardi, M. Deligny ; mais il est facile de se rendre compte que c'était, à Rio Tinto, plus que partout ailleurs, une décision grave.

L'amas de pyrite de fer cuivreuse qu'on y dépèce depuis trente siècles plus ou moins méthodiquement, figure en effet dans les épaisseurs de la terre quelque chose comme une colonne de minerai verticale, de profondeur encore inconnue et dont les dimensions de base seraient 550 mètr. sur 100 ; pour atteindre la pyrite à découvert¹, il s'agissait, au-dessus de cette colonne et sur cette section, d'enlever à la surface du sol un « chapeau ferreux » inutilisable d'environ 30 mètr. d'épaisseur qui couvre tous les gisements semblables, c'est-à-dire de faire sauter à la dynamite un bloc de 3 millions de mètres cubes. On se mit résolument à l'œuvre, travaillant nuit et jour, la nuit à la lueur de trois grands phares électriques, procédant par coups de mine gigantesques quand, au cours de l'exécution, en 1881, on s'aperçut que le travail prévu était insuffisant : la paroi Nord de la tranchée, se trouvant trop verticale, minait toute une montagne, le Cerro Salomon, qui risquait de s'écrouler dans ce trou béant un jour ou l'autre ; il fallait du haut en bas entailler cette montagne pour rectifier le profil ; on n'hésita pas et on en vint à bout.

Aujourd'hui les travaux de Rio Tinto ont la forme d'un immense trou elliptique, d'un amphithéâtre à gradins de 10 et 20 mètr. de haut, dont les parois, comme des coupes d'architecte, montrent encore les entrées noires de galeries, le réseau de puits creusés en profondeur depuis l'antiquité.

Le spectacle de cette tranchée, l'une des plus grandes qui soient au monde, est quelque chose de tout à fait surprenant, même pour les yeux les plus familiarisés avec les merveilles du travail humain.

1. Voir la figure plus haut.

L'excavation, taillée en pleine pyrite, a 80 mètr. de profondeur au-dessous de son bord Sud, 150 mètr. au-dessus du bord Nord ; à quatre étages différents, sur des gradins où travaillent les mineurs, sont des voies ferrées à largeur normale sur lesquelles circulent des trains qui, par quatre tunnels percés dans la paroi Sud de la montagne, s'en vont rejoindre la vallée où sont les usines. Au fond, d'autres tunnels servent, l'un à amener le minerai d'une partie souterraine de la mine nommée le filon San Dionisio, un autre à extraire celui qu'on abat sous terre dans deux étages en préparation au-dessous même de la tranchée, un dernier à conduire vers la vallée voisine tout ce minerai du fond.

Et cette immense masse dont on ne connaît pas encore, malgré des sondages, la terminaison en profondeur, quoiqu'elle produise depuis des années près du dixième de la consommation de cuivre du monde entier, est exclusivement composée de minerai, d'un minerai presque absolument constant d'un bout à l'autre dans sa composition, de pyrite de fer contenant en moyenne 3 pour 100 de cuivre avec un peu d'or, d'argent, de plomb et de zinc.

Pour abattre cette pyrite, on opère par coups de mine chargés à la dynamite. Quatre fois par jour, à 8 heures, à 10 heures, à midi et à 4 heures, tous les ouvriers, sur un son de trompe, quittent la tranchée qui se vide instantanément, et des mineurs spéciaux mettent le feu aux charges de dynamite préparées. Au bout d'un instant, des abris où l'on s'est réfugié, on voit alors, dans l'immense excavation dont la solitude étonne, jaillir de tous côtés des colonnes de pierre, de poussière et de fumée en même temps qu'une fusillade nourrie éclate de toutes parts. Quelques minutes se passent, un nouveau son de trompe retentit, et instantanément la tranchée se retrouve remplie d'hommes qui débitent les minerais ébranlés par l'explosion, les brisent à coups de masse, les trient et les chargent sur des wagons.

Le traitement métallurgique à Rio Tinto et dans toute la province de Huelva n'est pas moins curieux dans sa simplicité que l'exploitation proprement dite. Il permet en effet, par des opérations qui s'expliquent en deux mots, d'extraire le cuivre économiquement d'un minerai en somme très pauvre et d'utiliser le résidu pour en retirer du soufre et du fer.

Sans entrer ici dans toutes les modifications récentes qui compliquent le procédé, voici quel en est le principe : lorsqu'on arrose avec de l'eau pure la pyrite de fer cuivreuse, c'est-à-dire un composé de fer, soufre et cuivre, on dissout bientôt le cuivre à l'état de sulfate en laissant le fer et le soufre. Si l'on plonge alors dans la liqueur cuivreuse ainsi obtenue des barres de fonte, tout le cuivre se précipite aussitôt à leur surface en une poudre rouge dite cuivre de ciment ou cascara, tandis qu'une quantité correspondante de fer prend sa place dans la dissolution. Donc pas de main-d'œuvre, pas de combustible ; seulement du temps, de l'eau et du fer. Cet échange, cette substitution du cuivre et du fer, facilement explicables aujourd'hui pour un chimiste, parurent, lorsqu'on les découvrit d'abord à la fin du siècle dernier, si extraordinaires qu'un savant surintendant général de la Real Hacienda, don Pedro de Lerena, crut devoir faire un mémoire pour démontrer que le cuivre obtenu ainsi par cémentation n'était en réalité que du fer teint en cuivre et que cette falsification faisait le plus grand tort aux véritables cuivres espagnols.

En réalité, lorsqu'on passe à l'application, cette méthode est du reste infiniment moins élémentaire qu'elle ne semble d'abord, et il a fallu plus d'un siècle d'expériences, de tâtonnements, d'erreurs et d'écoles pour arriver à déterminer simplement la proportion d'eau à verser sur les amas de minerai (dits *terrerros*), la température à laquelle se faisait le mieux la dissolution, la pente et la longueur à donner aux bassins où l'on précipite ensuite le cuivre par le fer.

Aussi conçoit-on qu'on ne touche qu'avec respect et prudence à des pratiques sanctionnées par le temps. Cependant en Espagne, et en particulier à Rio Tinto, on a ajouté depuis longtemps à ces opérations simples, qui constituent la cémentation dite naturelle, un premier traitement par grillage qui facilite et hâte ensuite la dissolution du cuivre dans l'eau. Le procédé ainsi modifié et comprenant : 1° un grillage en tas dits *teleras*, 2° un arrosage sur de grandes aires plates dites *terrereros*, 3° une précipitation du cuivre par le fer dans les bassins, constitue la cémentation dite artificielle.

Il est plus économique, quoiqu'il fasse perdre en fumée tout le soufre, une des richesses du minerai. Mais le grillage préalable a un inconvénient grave qui l'a fait interdire en Portugal, c'est de verser dans l'air des torrents d'acide sulfureux, tuant toute végétation, provoquant des maladies de foie, de poitrine, rendant la vie intolérable à vingt lieues à la ronde.

Cette combustion de la pyrite (autrement dit, du soufre) se fait en effet par tas de 8 à 10 mètr. de côté sur 3 mètr. de haut (*teleras*) alignés dans la vallée en longues files. Étant données les proportions gigantesques dans lesquelles se multiplient toutes les opérations avec une extraction qui a atteint par an 1,300,000 tonnes de pyrite, on conçoit que ces petits tas mis à la suite les uns des autres occupent facilement des étendues énormes. Constamment une vapeur blanche, épaisse, asphyxiante, s'en dégage. Lorsqu'on a mis le pied dans l'un de ces champs de *teleras* où seuls quelques malheureux surveillants séjournent, on se sent la gorge brûlée, la respiration haletante ; pris d'angoisse, on presse le pas à travers un nuage de fumée opaque, et indéfiniment, à droite et à gauche, on voit se dessiner en silhouettes noires sous ce voile blanc des tas nouveaux, des tas encore, qui vous enserrent comme d'un cercle du Dante. Dans la ville même de Rio Tinto, lorsque le vent

vient à souffler de l'Est apportant avec lui ces fumées, l'air devient irrespirable dans les rues ; il faut se réfugier dans les maisons, tout fermer et attendre avec résignation.

Il est résulté de ces inconvénients trop réels, en février 1888, une grève dont la répression se fit brutalement, cruellement, paraît-il, par trois décharges des soldats à bout portant, sans sommation préalable, sur une foule inoffensive d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants. Les ouvriers, les paysans des villages environnants, étaient venus là sur la place du village et dans les rues avoisinantes au nombre d'une douzaine de mille, pour protester à la fois contre l'empoisonnement de l'air par les acides et contre la médication officielle par laquelle la Société anglaise prétendait les soigner mal à leurs frais. Le soir tombait ; la troupe était peu rassurée sans doute : elle tira. En un instant tous les grévistes eurent disparu, sauf les morts... « Et l'ordre fut rétabli dans la province. »

Le gouvernement, d'ailleurs, pour donner quelque semblant de satisfaction à l'opinion, rendit, trois semaines après, un décret qui, s'il était appliqué, supprimerait, à partir de 1891, tout grillage en Espagne (comme cela existe déjà en Portugal). Il en résulterait, pour la compagnie, la nécessité de modifier tout son traitement, de construire une immense pièce d'eau pour laquelle elle n'a, paraît-il, que deux emplacements possibles, l'un à 25 milles de distance, l'autre à un niveau inférieur à celui où elle aurait besoin d'eau. On insinuait, lors de mon passage dans le pays, qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que le décret vint à tomber dans l'oubli...

Quittons maintenant avec une respectueuse admiration cette Californie anglo-espagnole, et reprenons le train pour Huelva, puis Séville. On respire plus librement en sortant de cette civilisation à outrance. Voici Niebla, curieuse petite ville arabe, jadis capitale d'un royaume,

ayant, de sa splendeur passée, gardé une vieille muraille flanquée de tours au haut d'une colline rouge que contourne le Rio Tinto ; voici Moguer, port minuscule d'où partirent le 3 août 1492 les deux caravelles avec lesquelles Christophe Colomb allait découvrir le nouveau monde ; la brise de la mer rafraîchit nos poumons ; le fleuve étend à notre gauche sa belle nappe bleue frémissante sous le vent, avec ses barques aux voiles blanches et ses îlots noirs où dorment des hérons perchés sur une patte... Encore quelques heures de chemin de fer jusqu'à Jerez de la Frontera (entre Séville et Cadix), et nous allons reprendre la montagne.

Nous avons reculé de deux mille ans. L'étrange vision de l'Amérique, qui nous oppressait en nous émerveillant tout à l'heure, s'est évanouie ; nous revoici dans le bon vieux pays glorieux, noble et un peu fou, du Chevalier de la triste figure. Plus de chemin de fer, plus de Grand-Hôtel, plus même de routes ni d'auberges ; nous retrouvons, non sans quelque plaisir, l'originalité peu confortable des calesas, des mulets, des sentiers de sierra et des ventas.

C'est le soir vers 9 heures que je suis descendu de chemin de fer à Jerez. Une place, avec de grands palmiers, quelques rues où l'on vend le vin blond du pays ; rien de bien caractéristique.

Je loue une calesa pour Arcos, et fouette cocher ! La *calesa* — méfiez-vous de traduire « calèche » — est une sorte de charrette à deux roues sans ressorts, mais à laquelle une capote donne un air bien trompeur du luxueux cabriolet. Le cocher s'assoit entre les pieds du voyageur, les jambes pendantes dehors ; sur le chemin plein de fondrières, à travers les vignes, on saute, on bondit, on cahote.

Ce début de route est pénible ; bientôt une petite pluie fine, pénétrante, a commencé à tomber, risquant de compromettre, dans ma valise mal fermée, aquarelles, gravures, photographies : le reste, peu importe. Plongé dans les

réflexions les plus moroses, je commence à me demander ce que je suis venu faire dans cette galère. C'est tantôt seulement, au moment où j'allais partir pour Grenade, qu'un compagnon de voyage m'a dit : « Vous qui aimez la montagne, allez donc voir la Sierra, d'Arcos à Ronda, cela en vaut la peine. » Et sans plus hésiter, changeant soudain de destination, j'ai repris le chemin de fer. Aurais-je eu tort ?... Au très petit trot, mais avec de très grandes secousses, sur la route qui se détrempe, ma calesa se tortille péniblement. La conversation avec le cocher offre peu de ressources, je regarde la nuit avec mélancolie. « Arré ! acca ! » crie sans cesse le voiturier. Cela veut dire « hue ! » pour un cheval espagnol, qui d'ailleurs n'en tient pas plus de compte qu'un cheval de France... Deux heures du matin, Arcos : notre estimable calesa pénètre dans une grande écurie voûtée en forme de cave avec une entrée à chaque bout, où devant, derrière, presque en même temps, à la file, d'autres voitures pénètrent aussi. Tapage de chevaux, dispute de cochers. On attache les chevaux à des tibias ou à des fémurs de leurs prédécesseurs, encastés dans la muraille : sans doute pour leur inspirer des réflexions philosophiques. On dételle, on range, on déballe mes valises, avec lenteur ; j'attends passivement qu'on veuille bien me loger ; il ne faut jamais presser les Espagnols. Enfin, par un escalier dans le rocher, qui part d'un coin de l'écurie, l'on me conduit à une chambre assez misérable où, m'étant assuré que la pluie n'avait pas causé de désastres, je m'endors roulé dans mon plaid, pour plus de sécurité.

Le lendemain, sitôt levé, je me hâte de visiter Arcos. Elle a beaucoup de cachet, cette petite ville avec ses grilles en fer forgé devant toutes les fenêtres et son horizon de montagnes. Il y a là une église où je retrouve une particularité qui m'avait frappé à la chapelle de Belem à Lisbonne, quatre colonnes en forme de palmiers portant la voûte ; à

côté, un palais arabe aux murs crénelés. Je remarque également quelques costumes (chose rare en Espagne) : un cavalier à veste brune brodée, aux grandes guêtres de cuir, aux larges étriers arabes ; beaucoup de mouchoirs rouges, noués à l'andalouse sous le chapeau des hommes.

Néanmoins, après avoir couru un peu partout, quand nous repartons dans une autre calesa pour Bornos et Villa Martin, je m'aperçois avec surprise que je ne m'étais fait jusque-là aucune idée de la situation très pittoresque de la ville. Fort heureusement, la route que nous suivons pour quitter Arcos, — et par laquelle, du reste, j'étais déjà arrivé hier soir dans l'obscurité, — permet de l'admirer longuement sous toutes ses faces, d'autant plus que notre cheval, en dépit des insinuants « caballo ! » du cocher, va d'un trotinement désabusé, qui lasserait une patience de saint.

Arcos est bâti sur le bord d'une falaise jaune, absolument à pic, de 150 mètr. de haut, qui domine le Guadalete. Les eaux, en rongant la falaise, y ont découpé trois promontoires sur chacun desquels se dresse un palais ou une église, et les maisons, groupées autour de ces trois monuments comme en trois villes successives, se penchent tout au bord du précipice pour se mirer dans le fleuve. Une seule route donne accès à cette langue de terre, une route qui serpente au milieu des palmiers et des cactus géants ; à droite s'étend une plaine dont l'herbe verte est piquée de quelques oliviers sombres, et, dans le fond, on aperçoit les formes bleues de la Sierra de Bosque et de Grazalhema.

Petit trot de plus en plus somnolent à travers un plateau nu dont les seules saillies portant ombre sont quelques haies en figuiers de Barbarie chargés de fruits ou en agaves plus grands qu'un homme, avec leur fleur dressée comme un mât. Longtemps, très longtemps, on aperçoit Arcos autour duquel on commence par tourner pour rejoindre la

vallée du Guadalete ; à gauche un vieux castel avec deux tours orange ; puis, à une descente, au milieu de quelques arbres, une petite ville d'eau renommée, me dit-on, pour sa salubrité : Bornos ; et enfin, après une longue étape à travers une plaine dévorée de soleil où labourent d'innombrables paires de bœufs (jusqu'à dix-huit par champ), ma calesa vient s'échouer au bout extrême de la route réputée carrossable, à Villa Martin.

Villa Martin : déjeuner dans une fonda blanche et claire, une de ces jolies fondas des pays du Midi, où l'on jouit, dans l'ombre fraîche, en buvant un verre de vin blond, les coudes sur la table, rustiquement, auprès d'une hôtesse aux yeux noirs, de sentir l'atmosphère tout autour, couleurs, personnages, l'obscurité même, si joyeusement imprégnée de soleil : de ces fondas où l'on arrive ébloui de lumière, accablé de chaleur ; où, pour avoir un maigre fromage, il faut réveiller la patronne qui fait la sieste ; où les mouches affairées mettent un si gai bruissement, et où, par la porte entr'ouverte, on aperçoit le coin de route blanc, aveuglant, hypnotisant auquel on vient d'échapper, auquel paresseusement on tarde à se livrer de nouveau... Enfin, ayant loué deux mulets, qualifiés de chevaux (un pour les valises, un pour moi), je me remets en selle avec le loueur, un brave Andalou qui m'appelle à tour de bras *hombre* (l'homme), terme dont la familiarité égalitaire après les *señor caballero* sur lesquels je m'étais blasé, m'amuse comme un trait de couleur locale.

Ah ! je revis d'être descendu de cette guimbarde, qui me véhiculait ce matin ; d'avoir échappé, décidément, aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer, aux touristes ; de me retrouver un cheval entre les jambes, un petit cheval dont la large selle me rappelle l'Orient, et de repartir à travers la sierra, en pays ignoré et sauvage. D'abord, pas de pente bien abrupte, quoique le sentier soit à peine tracé. Mais quelle jouissance de retrouver des arbres, de vrais arbres ;



Sortie de La Sierra en face de Ronda, dessin de Vuillier, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.

car cette sierra est fort ombreuse et, en même temps, ce qui est extraordinaire pour l'Espagne, semble aussi fort peuplée.

Ce n'est plus cette désolation des immenses plateaux à l'aspect abandonné, mais, au contraire, des bois d'oliviers, des mulets qui passent, des chiens qui aboient, des troupeaux qui font tinter leurs clochettes ; des moutons bruns avec des agneaux tout noirs dont quelques-uns ont le bout de la queue drôlement blanc, comme s'ils l'avaient trempé dans du lait. Puis des fermes, des ruisseaux, et des bois de citronniers chargés de leurs gros fruits jaunes ; le soir tombant, les effets de lumière commencent à être d'une finesse charmante ; sur les premiers plans d'un rouge jaune se détachent de grands arbres vert sombre ; en dessous, par places, de minces pousses d'herbes mettent une nuance vert tendre ; au fond la sierra déchiquetée, bleutée par le lointain, tourne au violet avec le soleil couchant...

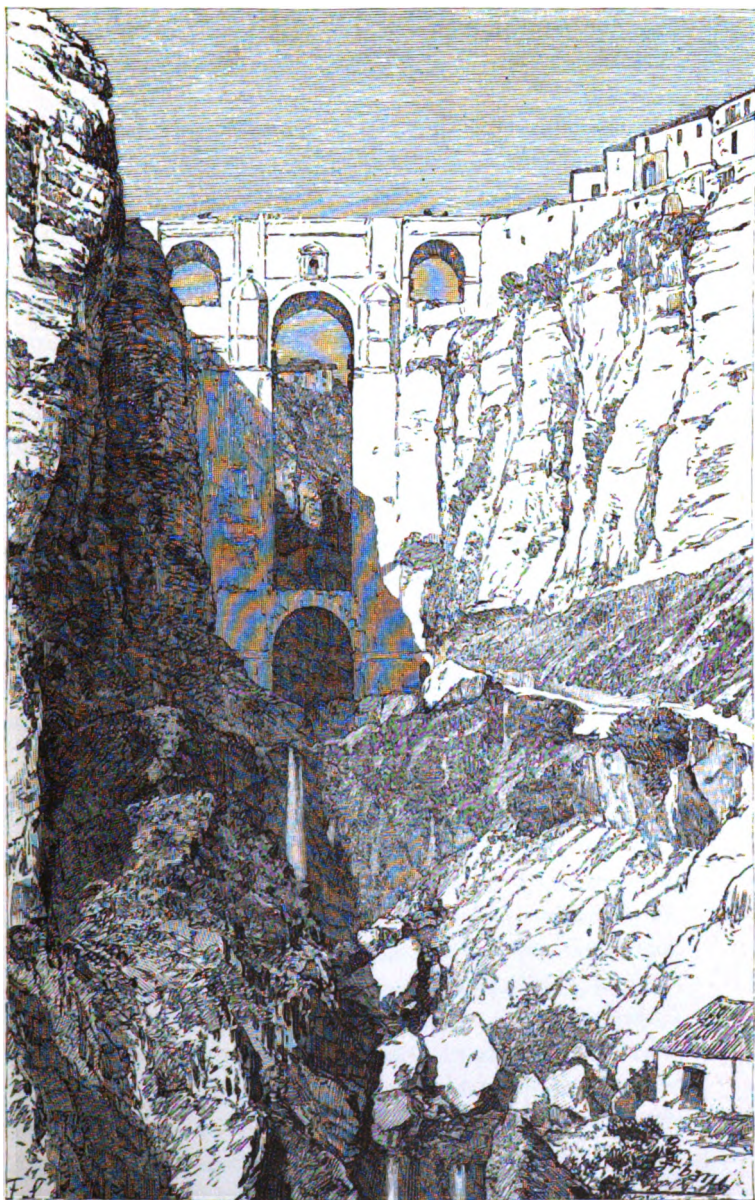
A 6 heures, une première *venta* (ferme, auberge). Y restons-nous pour coucher ? Non, on m'en annonce une autre à deux heures d'ici, et il va faire un merveilleux clair de lune, qui me séduit. Bien amusante, cette promenade de nuit par ce beau temps chaud, dans ces chemins accidentés. Nous descendons des pentes, nous passons à gué une, deux rivières qui miroitent. Une végétation fraîche, de pays du Nord ; beaucoup de peupliers, des chênes, et, d'un arbre à l'autre, des guirlandes de vigne sauvage. Un moment, nous rattrapons un tronçon isolé de grande route. A ce moment nous longeons une vallée assez large, bordée de rochers escarpés sur l'un desquels est nichée une jolie petite ville arabe, attirante ce soir comme une apparition de rêve, Zahara. Le clair de lune donne au paysage tant de douceur, de mollesse, de langueur et de mystère !...

La route cesse ; nous rentrons dans un sentier de montagne, au bord d'un torrent ; pas longtemps, car nous voici à la *venta* où nous devons dormir. Un tableau inoubliable que cette arrivée nocturne à la *venta* ; une de ces choses

qu'on ne serait assurément pas flatté de retrouver tous les soirs, mais qu'on est content d'avoir vues une fois. Au clair de lune, en pleine montagne, une maison isolée sur le bord d'un chemin ; devant, des ânes, des mulets, des chevaux chargés de leurs bâts, des bagages amoncelés ; une porte ouverte, une cuisine servant de chambre à coucher, où l'on entre mes chevaux pour les dételer ; à gauche, autour du feu, dans cette salle, des buveurs sont assis ; par terre en tous sens, des corps de dormeurs étendus pêle-mêle, hommes, femmes, enfants : au moins une trentaine de personnes, un vrai campement d'émigrés. Timidement, je demande un lit ; on me conduit à une petite soupente, ouvrant sur la salle, dans laquelle il y a plusieurs gamins couchés, dont on déloge un pour me donner sa place. Je sollicite aussi un dîner ; on m'apporte un bizarre composé, nommé *tortilla* (omelette), un bloc solide de nature indéterminée, avec une charpente de fromage, de pain, de pommes de terre, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, pas mauvais du reste. Un verre de vin de Jérès là-dessus, et, ma porte ouverte, au bruit des chevaux qui piaffent, des gens qui se disputent ou simplement entrent et sortent, placidement bercé par le tapage des voix, je m'endors.

... Soleil levant ; mon *arriero* (guide) vient me frapper sur l'épaule ; je saute du lit, je replie mon plaid ; on est vite levé quand on ne s'est pas déshabillé le soir ; un bout de toilette dans le Guadalete, un croquis rapide de Zahara merveilleusement rose sur un ciel pâle du matin, et nous reprenons le sentier.

Cette course de montagne est décidément bien jolie à travers ce pays verdoyant ; de grands bois de chênes-liège, des peupliers ; cela est si anormal, si inattendu en Espagne que mon *arriero*, qui me les fait admirer avec orgueil, me demande sérieusement s'il y a autant d'arbres en France. Nous avons rejoint la route en construction qui doit plus tard relier Arcos à Ronda, et nous descendons allégrement



Pont de Ronda, dessin de Fr. Schrader, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.

ANNUAIRE DE 1889.

en lacets dans un ravin encombré de verdure, laissant à notre droite une petite ville, curieuse, paraît-il, qu'on nomme Graza-lema.

Le ravin à son extrémité s'ouvre majestueusement comme une large porte, et l'on aperçoit au loin, dessinés largement par plans de plus en plus clairs, des plateaux jaunâtres où s'esquisse à contre-jour la silhouette d'une ville (voir la gravure de la page 285).

Une traversée en plein soleil, et nous entrons dans Ronda.

Là je commence par flâner un instant ; je n'ai pas besoin de me presser, semble-t-il : car, si la ville est gentille avec ses grilles de fer formant une logette saillante à chaque fenêtre, la situation ne me paraît pas tout d'abord aussi pittoresque que je me l'étais imaginé, et un pont — car c'est, paraît-il, un pont qu'on vient admirer à Ronda — ne peut manquer d'être une chose vite vue. Fort heureusement j'ai bientôt la même agréable surprise qu'à Arcos. Ronda, qui semble absolument en plaine du côté où je viens d'y pénétrer, est en réalité perché sur un rocher le plus originalement du monde, et c'est un de ces nids à aquarelles d'où l'on ne part plus, quand on y a commencé des croquis, que poussé par la plus impérieuse des nécessités.

Représentez-vous une ville bâtie sur un plateau que couperait la Via Mala ; entre deux pâtés de maisons un ravin de 160 mètr. de profondeur sur 60 à 80 mètr. de large, le Tajo, une entaille dans les grès absolument verticale, et, des deux côtés, les façades des maisons continuant à pic les parois de ce gouffre. Un torrent coule au fond, descendant par cascades successives de moulin en moulin jusqu'à la vallée ; des figuiers, des agaves, accrochés aux rochers, garnissent de végétation les assises de terrains coupées de larges incisions par les eaux. C'est le même genre de formations géologiques, qui, démantelé par les érosions, a produit en Thessalie les curieux bastions garnis de cou-

vents où je grimpais l'an dernier ¹, et l'effet, ici aussi, est analogue.

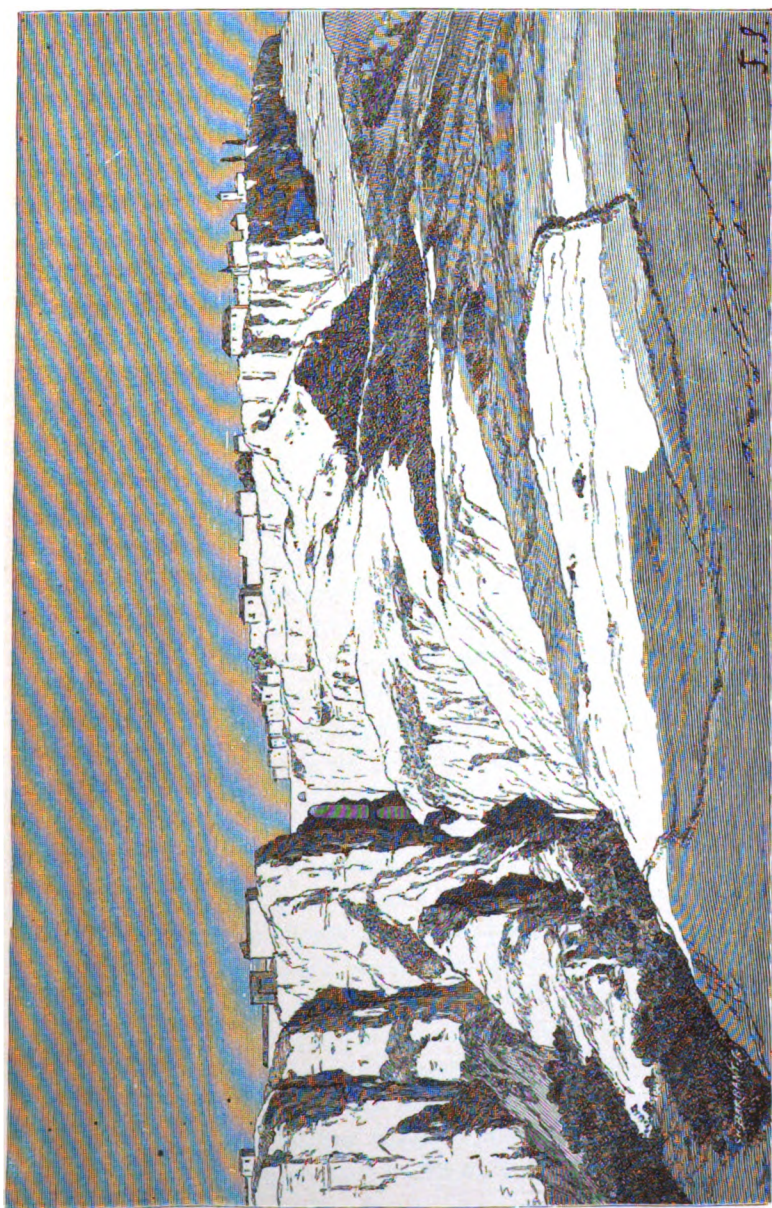
Des deux côtés du Tajo sont deux villes distinctes : au Sud, la ville arabe avec son enceinte de murailles ; au Nord la ville moderne, ville de marchands (*el mercadillo*). Pour les réunir on a jeté successivement en travers du ravin trois ponts de plus en plus hardis : le plus ancien à l'Est, presque au fond, le Puente Viejo ; un second plus haut ; le grand pont enfin, — si audacieux qu'il coûta la vie à son architecte, don José Martin de Aldehuela, mort en visitant les travaux, — tout à fait au niveau des rues de la ville.

De ce dernier la vue est à donner le vertige. Un usage veut que le 22 mai, anniversaire de la conquête de Ronda par les rois catholiques, à la suite des courses de taureaux données en cet honneur, tous les chevaux éventrés soient jetés par-dessus le parapet dans le torrent. On prétend que les aigles et les vautours, avertis dès la veille par les rumeurs de la fête, viennent planer au-dessus du pont, sur le gouffre, pendant des heures, jusqu'à ce que, leur proie leur ayant été livrée, ils puissent enfin s'envoler en emportant quelques lambeaux de chair sanglante. Les habitants du pays, fiers de ce pont qui fait leur gloire, affirment en outre que souvent on voit la pluie tomber dans les profondeurs du Tajo tandis qu'on a le soleil brillant sur la tête.

A l'intérieur de la voûte, au-dessus du grand arc et sous la chaussée, est une vaste salle qui a longtemps servi de prison. En outre un escalier souterrain, creusé, affirme-t-on, par les Romains, descend jusqu'au torrent.

Curieux d'aller voir de près les moulins que j'avais aperçus d'en haut, suspendus, semblait-il, de la façon la plus aventureuse aux flancs de cette colossale crevasse, et peu désireux pour y parvenir de m'enfoncer sous terre, je pris un petit sentier rapide qui dégringole en lacets le long de la pente. C'est

1. Voir *Autour de la mer Egée*, dans l'*Annuaire* de 1888.



Vue générale de Ronda, dessin de Fr. Schrader, d'après une aquarelle de M. L. De Launay.

là qu'il faut aller pour bien admirer dans tout son développement ce merveilleux pont orange avec ses fenêtres ouvertes sur le ciel bleu et les cascades au-dessous qui bondissent dans les pierres verdies, de chute d'eau en chute d'eau vers la vallée. En continuant plus loin, on découvre un aspect de la ville tout à fait nouveau et saisissant. De ce côté tout le plateau sur lequel est bâti Ronda se trouve sur plus d'un kilomètre de long coupé brusquement par un grand mur vertical de 200 mèt. de haut, comme si quelque éboulement gigantesque en avait emporté le reste. La ville avec ses remparts en ruines, ses clochers d'église, ses maisons blanches et jaunes et quelques pointes aiguës de cyprès, surgit alors tout en haut des grands escarpements de grès orange et rouges, le long desquels se dressent ici et là de minces aiguilles de rocher prêtes à choir. Au milieu, se détachant sur l'entaille profonde du Tajo, plongée dans l'ombre, apparaît le pont avec ses deux arcs superposés, les trois cascades au-dessous et, couronnant le tout, resplendit un ciel bleu intense. Malheureusement, le soleil qui baisse m'arrête dans mon excursion à travers champs. Je rentre par une brèche des murailles roses et, courant à travers la ville arabe, je me hâte de regagner par le plateau ce Tajo dont je ne connais encore que la moitié, dont le reste m'attire. C'est vers l'Est, à l'opposé du côté où j'étais parti d'abord, que se trouvent les deux autres ponts anciens avec leurs arcs plus simples étagés à des hauteurs diverses aux flancs du ravin. Il y a là le plus amusant fouillis de vieux murs dorés comme un pain d'Andalousie, nus, délabrés, dégradés à plaisir pour donner prise aux grappes de figuiers, de cactus accrochés dans tous leurs interstices ; une accumulation incroyable de détails artistement ouvrés ; des parois de rochers découpées en zigzags ; des blocs de poudingues éboulés sur lesquels écument les eaux ; des maisons blanches, roses ou jaunes aux toits de tuile pâlis qui s'éclairent sous le ciel bleu ; un désordre de végétation

et de ruines, de stratifications et d'incisions des roches, de mousse, de vignes et d'agaves à réjouir un cœur de peintre. Puis, si l'on se met à suivre les remparts par des chemins montants et descendants sur cet autre flanc du plateau, ce sont des chapelles, des tours, des poternes en travers du chemin, des maisons à balcons de bois, à fenêtres grillées d'où pend un bariolage d'étoffes, des rapprochements ravissants de tons, des saillies où s'accrochent des ombres fantasques, imprévues, chaudement teintées de mauve et largement découpées. Toute la soirée, comme un fou, j'erre en dessinant, laissant le soleil disparaître, continuant au clair de lune, et, le lendemain matin, j'y reviens encore, trouvant toujours quelque nouveau coin dont il me serait trop douloureux de ne pas emporter un souvenir.

A Ronda ma course de montagnes est finie ; il ne me reste plus qu'à descendre en diligence, lestement, au grand trot de sept belles mules fringantes, par Cuevas del Becerro et Peña Rueda, à travers les ondulations de la sierra dont les déchiquetures hérissées, grises et roses, se succèdent incessamment variées, jusqu'à la station de Gobantes. Là je retrouve l'encombrement des chemins de fer espagnols, les Anglais, les Anglaises ; je rentre dans la vie civilisée.

L. DE LAUNAY,

Membre du Club Alpin Français
(Section de la Lozère et des Causses).

XIII

DE TAMATAVE A TANANARIVE

(MADAGASCAR)

(325 KILOMÈTRES EN 6 JOURS)¹

NOTES DE VOYAGE (1888)

Tout d'abord (j'en demande humblement pardon à mes collègues), le présent récit est peu digne d'un alpiniste, car il s'agit ici, non pas d'une excursion à pied, pas même d'un trajet en voiture ou à cheval, mais d'un voyage en « filanzane », sorte de palanquin primitif particulier à Madagascar, où le touriste fainéant se fait porter sur les épaules de ses semblables. Il est vrai d'ajouter que lesdits semblables sont des nègres, mais la chose n'en est pas moins légèrement honteuse pour un membre du Club Alpin, et ce n'est pas, j'en avoue, sans un certain sentiment d'humiliation intime que je me suis assis pour la première fois dans ce

1. Je ne puis donner que sous réserves le chiffre de 325 kilomètres, la route ou plutôt le parcours suivi faisant de nombreux détours, et surtout n'ayant jamais été mesuré rigoureusement ni fixé jusqu'ici par aucun levé topographique. Ce chiffre m'a été donné par les officiers attachés à la Résidence générale de France, également à titre approximatif; mais il doit en tous cas, d'après les données actuelles, s'écarter peu de la vérité.

véhicule, en songeant à la vaillante société dont j'ai l'honneur de faire partie, et dont, membre encore pour longtemps ingambe, j'aime à l'espérer, je violais ainsi le premier et le plus important statut.

Malgré ces considérations, j'espère que mes collègues voudront bien m'accorder l'absolution en cette circonstance, d'abord pour l'excellente raison que le trajet dont je viens les entretenir, toujours accompli le plus rapidement possible, n'est jamais effectué à pied par un Européen, et ensuite parce que mes notes sur ledit trajet, sans aucune prétention au point de vue alpiniste, bien entendu, n'ont pour but que de leur donner, si possible, un modeste aperçu des curieuses régions que j'ai eu l'occasion de traverser, et une idée sommaire d'un voyage qui, je crois, n'est pas encore devenu banal.

Parti de Marseille le 4 avril 1888, sur le *Salazie*, un des magnifiques paquebots des Messageries maritimes qui font le service de l'Australie, et après une superbe traversée et une escale de trois jours à la Réunion, employée à visiter la ville de Saint-Denis et ses environs, à la végétation si belle et si luxuriante, je débarquai le 27 du même mois à Tamatave. Cette petite ville de 7 à 8,000 âmes, formée principalement du village malgache de Sainte-Marie, assemblage de cases ou paillottes assez misérables et de deux rues ou avenues de constructions en bois plus confortables occupées pour la plupart par des comptoirs et magasins enropéens, est le port principal de Madagascar et le centre du commerce de l'île. C'est là qu'arrivent presque tous les produits de l'intérieur : bois, cuirs, riz, café, cire, vanille, caoutchouc, bœufs vivants, etc., destinés à l'exportation, et que débarquent, en échange, les marchandises venant d'Europe ou de l'île Maurice : toiles de coton, rhum et autres boissons, vêtements, menus objets et tous articles d'importation ; la plus grosse part, comme d'ailleurs

sur tous les points du globe, a l'Angleterre pour origine.

Tamatave, situé sur une sorte de presqu'île ou promontoire plat et sablonneux et entouré de quelques maigres bois de cocotiers, portait encore, au moment où j'y arrivai, les récents et affligeants vestiges du terrible cyclone qui, le 22 février précédent, s'était abattu sur cette partie de la côte. Dans la petite rade, séparée de la haute mer par plusieurs bancs de récifs couverts à marée haute, une dizaine de carcasses de navires gisaient échouées, défoncées et désemparées sur le sable du rivage; et sur la terre ferme, ce n'étaient qu'arbres brisés, troncs arrachés et enchevêtrés les uns dans les autres, toitures effondrées ou emportées au loin, voire même maisons entièrement détruites et dont il ne restait pas, je ne dirai pas pierre sur pierre, ce qui serait ici impropre, mais planche sur planche. Quelle terrible et formidable puissance destructive que celle de ces cyclones des pays tropicaux, dont nos plus violents orages d'Europe ne nous donnent qu'une faible idée! Forêts, habitations, vies humaines même, tout cela parfois est anéanti en quelques instants. Tamatave a, paraît-il, été cruellement éprouvé par ce dernier ouragan, qui, en outre des dégâts matériels, a coûté la vie à plusieurs personnes. A l'heure qu'il est, néanmoins, tous les dégâts sont sans doute réparés et, sauf les beaux cocotiers, naguère encore élancés et dressant dans l'air leurs verdoyants panaches, aujourd'hui gisant pêle-mêle brisés et déracinés, le petit port a repris son calme et paisible aspect d'avant la catastrophe.

Je restai peu de jours à Tamatave, une semaine tout au plus, le temps de prendre les renseignements et de faire les préparatifs indispensables pour monter jusqu'à la capitale. Il y a trente ans encore, ainsi que nous l'apprend M^{me} Ida Pfeiffer, l'intrépide touriste, dans son *Voyage à Madagascar* effectué en 1857, c'était, pour un Européen, une entreprise sérieuse, pour ne pas dire téméraire, que d'affronter le voyage de Tananarive. Outre la longueur et la difficulté du trajet, il y

avait d'ailleurs, à cette époque, un obstacle plus redoutable encore : c'était S. M. la reine Ranavalô I^{re}, souveraine aussi peu avenante aux étrangers que cruelle envers ses propres sujets, dont elle envoya, pendant le cours de son trop long règne, un nombre fort respectable dans l'autre monde. Aujourd'hui, la route, hélas ! n'est guère meilleure qu'il y a trente ans, et l'administration des ponts et chaussées est encore à l'état de mythe à Madagascar ; mais du moins l'Européen, le « vazaha », comme disent les Malgaches, peut circuler aisément dans le pays et se rendre notamment, sans crainte aucune, à Tananarive, où le pavillon français, qui flotte fièrement au-dessus de notre Résidence générale, lui assure, à l'heure qu'il est, sécurité et liberté pleines et entières.

Toutefois, outre la nécessité préalable de réunir des porteurs ou « bourjanas » en nombre suffisant pour soi-même et pour ses bagages avant d'entreprendre cette longue étape, ce qui n'est pas toujours très facile ni surtout très prompt, reste encore la perspective peu agréable et l'ennui, pour le nouveau débarqué d'Europe, complètement ignorant de la langue du pays, de faire seul et sans interprète un voyage de plusieurs jours en pays demi-sauvage, voyage au cours duquel on peut avoir tant de fois, ne fût-ce que pour les choses les plus essentielles, besoin de se faire comprendre des indigènes. Ce fut donc avec une véritable satisfaction qu'une semaine environ après mon débarquement, j'acceptai l'offre aimable de trois de mes compatriotes : M. le docteur B..., médecin de la résidence générale, M. D..., agent du Comptoir d'escompte de Paris, et M. le commandant d'artillerie de marine R..., de me joindre à eux pour monter à Tananarive. C'était pour moi une vraie bonne fortune, car, outre l'agréable société de ces messieurs, la présence des deux premiers, qui parlent assez couramment la langue du pays, devait m'être en route d'un précieux secours.

5 mai. — Le samedi 5 mai, à midi, après avoir déjeuné, nous quittons le « Grand-Hôtel » de Tamatave (grand sans doute en raison des prix que l'on y paie, mais plus que modeste eu égard au confortable que l'on y trouve), et, escortée par quelques Français résidant à Tamatave, qui ont l'amabilité de nous faire la conduite un bout de chemin, notre petite caravane, voyageurs, vivres et menus bagages, s'engage au pas plus qu'accélééré sur la route de la capitale. Le gros de nos colis doit nous suivre de loin à une allure plus modérée. Jusqu'à Andovoranto, qui marque sinon la moitié, du moins la première partie du long parcours que nous avons à faire, le chemin (!), sentier à peine tracé et souvent même absent, suit la côte à peu de distance de la mer, d'abord à travers des prairies plates et des marécages, puis au milieu de taillis et de fourrés peu épais, dont la plupart nous offrent encore les tristes vestiges du cyclone, et parfois sur le sable même du rivage.

A 1 h. 30 min., malgré l'ardente chaleur, et grâce au train d'enfer de nos porteurs qui courent presque tout le temps (nous en avons chacun huit qui se relaient quatre par quatre toutes les deux ou trois minutes sans cesser de marcher ou de courir), nous sommes à Ivondro, où, après avoir serré la main de nos aimables compatriotes qui nous laissent ici pour rentrer à Tamatave, nous traversons en pirogue la large rivière de ce nom descendue des premiers contreforts de la grande chaîne de montagnes qui court du Nord au Sud à l'intérieur du pays, chaîne que nous apercevons à droite, à l'horizon de l'Ouest, et que nous franchirons bientôt. Puis nous repartons, entraînés par nos infatigables porteurs, dont la force, l'adresse et l'agilité sont vraiment merveilleuses. La route se poursuit à travers prairies, fourrés et marécages, sans rien de bien remarquable à signaler; à 4 h. 30 min., nous traversons le misérable village d'Ankaref'a, et à 6 h. 40 min., après avoir franchi environ 40 kilomèt., nous arrivons à celui

d'Ampaniran'o qui doit être notre gîte pour cette nuit.

Là, suivant l'usage, deux cases, dont l'une nous servira de salle à manger et l'autre de chambre à coucher, nous sont cédées par les habitants, moyennant une légère rétribution; pour tout mobilier, des nattes sont étendues sur le plancher : nous y dressons notre couvert. Les provisions et conserves de voyage, apprêtées par notre cuisinier malgache, et augmentées de quelques œufs et volailles réquisitionnés dans le village même, sont mises à contribution (c'est ainsi que nous devons procéder tout le long de la route); et après avoir satisfait notre appétit, nous nous installons pour la nuit sur nos lits de voyage, disposés de façon à nous soustraire le plus possible aux attaques des mille bêtes rampantes, sautantes, rongeantes, piquantes et suçantes qui, plus nombreuses et plus féroces cent fois sous ce climat de feu que dans les froids refuges ou chalets de nos Alpes, font ici leur proie de l'infortuné voyageur blanc, tandis que nos porteurs, rassasiés de riz, la base de tout repas malgache, cherchent un gîte çà et là, soit dans les cases d'alentour, soit à la belle étoile.

6 mai. — A 5 h. du matin, lestés d'une bonne tasse de café, nous sommes en route. Ici comme pour les ascensions alpestres, il faut partir de bonne heure si l'on veut fournir une longue traite et aller vite, et comme c'est l'intention bien arrêtée de mes compagnons déjà coutumiers de la route et désireux de la faire tout entière en six jours, il ne nous est pas permis de nous attarder au gîte.

Le chemin aujourd'hui est, sinon plus accidenté, du moins un peu plus pittoresque et plus intéressant qu'hier. Ce sont d'abord de jolis pâturages parsemés de bouquets de bois d'essences variées, où paissent de loin en loin les bœufs à bosse et à longues cornes pointues, originaires d'Afrique, qui sont, avec quelques moutons maigres, le seul bétail de Madagascar. Puis, après avoir passé Andranokoditr'a, nous suivons pendant deux longues heures le

sable brûlant de la plage. D'un côté, un rideau d'arbres, principalement de ceux appelés ici « filaos », qui rappellent vaguement nos pins maritimes de Provence, et aux troncs desquels se rattache de distance en distance le fil télégraphique de Tananarive, établi récemment par les soins du gouvernement français, nous cache presque entièrement, grâce aux taillis de broussailles qui entourent leur pied, les étangs ou lagons allongés, communiquant entre eux, qui, parallèlement à la mer et à très peu de distance de celle-ci, courent tout le long de la côte jusqu'à Andavoranto et même bien au delà ; de l'autre, c'est-à-dire à notre gauche, c'est la mer sans limites, l'Océan Indien, désert et profond, dont les puissantes vagues, sans cesse poussées par le vent d'Est, viennent se briser sur le sable jaune en formant plusieurs rangs d'énormes volutes frangées d'écume. Jusqu'à l'extrémité Sud de la grande île, cette côte droite se prolonge ainsi, inabordable aux navires, sauf en quelques points comme Vatomandry, Mahanoro, Mananjary, Fort-Dauphin, et n'offrant au voyageur que les ardeurs d'un soleil torride et l'aspect sauvage d'une mer écumante et presque toujours déchaînée.

Bientôt, pourtant, nous rentrons sous l'ombre bienfaisante des bois, où les palmiers, les cactus, les hautes fougères, les orangers et autres arbustes au vert feuillage nous offrent un riant parcours en même temps qu'un salutaire abri, et, après avoir dépassé le joli village d'Ampanatomis'a, agréablement situé au milieu d'une vaste clairière et animé par la présence d'assez nombreux troupeaux de bœufs, nous arrivons à 11 h. à Vavon'y, où le déjeuner est le bienvenu.

A 1 h. 30 min., nous repartons, et, comme d'ici jusque près d'Andavoranto s'étend un lagon très large et très navigable, nous en profitons pour varier notre voyage et ménager les forces de nos hommes en *piroquant* un peu. Trois ou quatre pirogues, grossières et primitives embarcations creusées dans un seul tronc d'arbre et longues d'environ

6 mètr., sont mises par nous en réquisition, non sans peine, car c'est aujourd'hui dimanche, et il ne faut pas moins que la menace d'une bonne volée de coups de bâton pour décider le chef du village à mettre lesdites embarcations à notre service. Cet argument, généralement irrésistible auprès des Malgaches, triomphe des résistances de l'indigène, et nous voilà embarqués, nous, nos bagages et nos porteurs transformés en rameurs et qui bientôt nous font voler à la surface tranquille de l'étang. Ils sont aussi bons payeurs que porteurs infatigables, et c'est plaisir de les voir, soi-même assis à la poupe, enlever d'un mouvement régulier et rapide, qu'ils accompagnent presque toujours en mesure de refrains d'une mélodie et d'un rythme des plus originaux, leur mince, frêle et peu confortable esquif. Les rives verdoyantes fuient sous les regards, le soleil, réverbéré par la nappe liquide, vous brûle et vous éblouit, tandis que la pirogue, s'inclinant d'une façon peu rassurante à la moindre impulsion d'un côté ou de l'autre, vole comme une flèche à la surface de l'eau, et vous entraîne dans sa course vertigineuse. Sauf la chaleur, c'est un vrai plaisir que de voyager ainsi, surtout grâce à l'attrait de la nouveauté, et pourtant, chavirer serait la chose la plus facile et aussi la plus *malsaine*, car, outre la profondeur de l'eau et la vase perfide qui en forme le fond, les caïmans qui y foisonnent ne laisseraient certes pas échapper l'excellente et rare aubaine de pouvoir ajouter à leur ordinaire un friand repas de chair blanche ou noire.

Grâce à Dieu, nous les privons pour aujourd'hui de cette bonne fortune, et au bout de deux heures et demie nous reprenons à Andevakmenaran'o la terre ferme et le « filanzane ». De là, une marche rapide de moins de deux heures, par un chemin délicieux à travers un verdoyant fourré qui forme naturellement le plus ravissant jardin anglais que l'on puisse voir, nous amène avant 6 h. à Andevoranto, gros village où nous devons trouver ce soir notre gîte, et

où, malgré les cris des caïmans, qui semblent avoir fait de cette localité et des eaux plus ou moins stagnantes qui l'entourent leur quartier général, nous nous endormons, après souper, du sommeil du juste. En un jour et demi, nous avons fait 100 kilomètres.

7 mai. — Avant l'aube, à 5 heures, branle-bas d'embarquement. Il s'agit, ce matin, de remonter l'Iarok'a, large rivière qui se jette ici dans la mer, et dont le courant modéré permet la navigation aux pirogues. Nous quittons, dès ce moment, la direction Nord-Sud pour prendre celle de l'Ouest, et fendons les eaux calmes d'une allure modérée, toujours au rythme des mêmes refrains, et en courant de fréquentes bordées d'une rive à l'autre pour éviter les remous ou les herbes aquatiques. Les rives, assez variées, présentent à l'œil, tantôt des cultures de manioc ou de maïs, tantôt des pâturages, tantôt des bouquets de bananiers et d'arbustes divers, et de loin en loin quelques rares et pauvres villages dont les habitants nous regardent passer avec curiosité, tandis que les martins-pêcheurs au brillant plumage et les cardinaux à la livrée de pourpre se croisent, se poursuivent et fuient devant nous en rasant la surface de l'onde tranquille. Bientôt quelques collines boisées commencent à se montrer, et, après maints détours occasionnés par les capricieux méandres de la rivière qui parfois se divise en plusieurs bras, nous pénétrons dans un de ces bras ou affluents, assez étroit et fort sinueux, et abordons à 9 heures à Maromb'y, village dominant la rivière du haut d'une petite éminence, où nous quittons nos embarcations, les membres légèrement ankylosés par une navigation peu confortable de quatre heures.

Une heure et demie de flanzane au pas de course, sous un ardent soleil, nous amène à 10 h. 50 min. à Manambonitr'a, où a lieu la halte obligatoire du déjeuner. A 1 heure, départ. Les collines commencent à s'accroître, et le sentier devient déjà tout à fait « malgache », c'est-à-

dire que, dédaigneux des tracés à flanc de coteau et en pente douce, il escalade les hauteurs tout droit, à la mode du pays, descend tout droit dans les ravins, et remonte tout droit encore pour redescendre de même. Rien de tout cela pourtant n'arrête la rapide allure de nos porteurs : monts et vaux, tout est franchi sans arrêt, presque toujours au pas de course, et cela pendant des kilomètres ! Il faut avoir vu la chose pour s'en faire une idée et pour y croire ! Un de nous, *non chargé*, fût-il bon marcheur, ne pourrait suivre à pied ces robustes nègres, qui courent, alertes et infatigables, causant, riant entre eux, et chantant même parfois sous leur fardeau absolument comme s'ils ne portaient rien !

La chaleur est étouffante, et le paysage peu varié : ce sont de petites collines arrondies, toutes pareilles, qui se succèdent et s'enchevêtrent, couvertes d'un maigre gazon, coupées de ravins boisés où domine le palmier « ravenal » aux larges feuilles, et qui ont fait comparer assez justement cette région de Madagascar, comme configuration de pays, à un amas d'oranges étendues sur une table et serrées les unes contre les autres. Comme aspect, c'est assez monotone, malgré la verdure et les quelques ruisseaux ombragés que l'on passe à gué. Monter et descendre, descendre et monter, telle est notre perspective désormais jusqu'au but du voyage. Aussi le modeste village de Bedar'a (altit. 320 mèt.), où nous arrivons à 4 heures, est-il salué par nous avec satisfaction. Souper et coucher, après les délices réconfortantes d'un bain froid dans l'eau courante d'un ruisseau clair et limpide.

8 mai. — Toujours même paysage, un peu plus boisé et plus varié pourtant. Insensiblement, et malgré les descentes qui succèdent aux montées, le relief du sol se redresse (il le faut bien, pour atteindre les 1, 300 mèt. d'altitude du plateau de l'Emyrne) ; la vue s'étend de plus en plus, et l'horizon de l'Est s'élargit à nos regards. Une der-

nière fois, du sommet d'une côte rapide, nous saluons des yeux la mer, qui, comme un mince ruban bleu, nous apparaît encore dans le lointain à une distance d'au moins 50 kilomètres. Matoaranan'a, Ambatoaranan'a, Mahel'a, villages peu importants, sont successivement dépassés. Celui d'Ampasim'bé, où nous nous arrêtons à 10 h. pour déjeuner, est assez agréablement situé dans une vaste clairière où les caféiers étendent en touffes vigoureuses leur feuillage lustré d'un vert sombre et leurs savoureuses baies déjà à demi mûres. Cette précieuse plante, acclimatée depuis quelques années à Madagascar, vient admirablement dans les régions moyennes de l'île, et fait déjà, outre sa consommation sur place, l'objet d'un trafic d'exportation qui, grâce à une culture bien entendue, ira sans doute toujours en augmentant. Le café malgache, sans jouir encore de la renommée de ses frères de Bourbon, de la Martinique et de Moka, n'est nullement à dédaigner, et son arôme, à mon avis, ne le cède en rien à celui des meilleurs cafés de nos colonies françaises.

Au delà d'Ampasim'bé, le pays devient réellement pittoresque. Les vallons et les ravins sont plus boisés, la végétation plus riche et plus touffue, de frais et limpides torrents, au cours sinueux et tourmenté, coupent la route, et s'enfuient en murmurant sur un lit de sable et de cailloux polis ou de petits rochers, au milieu d'un gracieux enchevêtrement de lianes et de feuillage. C'est, pour ainsi dire, la préface des magnifiques forêts que nous allons traverser demain : aussi l'étape, malgré la chaleur, me paraît-elle courte. Un seul village, Marzev'ero, se rencontre cet après-midi sur notre route, et à 4 h. précises, comme hier, nous faisons halte pour la nuit à Beforona (alt. 503 mètr.).

9 mai. — Le temps est toujours superbe et nous restera favorable jusqu'à la fin du voyage ; chose bien rare, paraît-il, sur ce long parcours, et dont nous devons nous estimer très heureux, car recevoir, comme cela arrive ici à maint

voyageur, la pluie sur le dos pendant des journées entières, et ne trouver à l'étape qu'un gîte aussi peu confortable que l'est une case malgache, ne doit être assurément ni des plus réjouissants ni des plus sains. Aussi, malgré une nuit à peu près blanche, due aux assauts acharnés d'une légion de rats qui, joints à toutes les bestioles variées et malfaisantes que recèlent lesdites cases, ont cherché jusqu'à l'aube à faire leur pâture de nos personnes, sommes-nous d'autant plus vite en route, que c'est aujourd'hui que nous devons traverser les sites les plus grandioses et les plus intéressants de tout le parcours.

Aujourd'hui, en effet, c'est à travers la vraie forêt que s'ouvre notre problématique sentier. Une côte raide, suivie d'une descente abrupte, nous amène au milieu de celle-ci, et alors les sous-bois les plus merveilleux, à mesure que nous nous enfonçons dans cette mer de verdure, se déroulent, trop rapidement, hélas ! à nos regards. C'est la vraie forêt vierge des tropiques : arbres géants, hautes fougères de toutes sortes et d'une charmante variété, lianes puissantes, orchidées aux longues feuilles pointues et aux jolies fleurs épanouies ; tout cela se mêle et s'entrecroise en tous sens, offrant à nos yeux toute la gamme des verts, depuis le vert tendre des fougères jusqu'au vert sombre des araucarias. Plus loin, c'est un torrent qui se précipite brusquement, coupant l'immense fouillis de verdure, et qu'il faut passer à gué sur quelques gros rochers semés d'un bord à l'autre ou sur le sable et les cailloux du fond, nos porteurs ayant souvent de l'eau jusqu'au-dessus du genou. Le torrent franchi, c'est une côte abrupte à escalader ; puis aux montées escarpées succèdent des descentes raides, étroites, glissantes, encaissées et presque à pic, véritables cheminées, qui rappellent par leur inclinaison celles de nos Alpes, moins la neige et le verglas, quoique pourtant le passage, quand le sol argileux est détrempé par la pluie, ne doive pas être des plus commodes. Et tout

cela néanmoins, nos hommes le franchissent d'un pied sûr et infatigable avec leur vivant fardeau, marchant et courant toujours, malgré des pentes où le filanzane s'incline parfois sous des angles de 45 à 50°, et où il faut se raidir, les jambes tendues, pour ne pas être projeté en avant. Jamais ils ne s'arrêtent, jamais ils ne tombent, ou si, par hasard, ce qui est rare, le pied vient à glisser à l'un d'eux, jamais il ne lâche le brancard qui pèse sur son épaule, et ce brancard, il le soutient, au besoin, un genou en terre, à bras tendu, au-dessus de sa tête, plutôt que de rompre l'équilibre et de laisser choir son voyageur.

Vraiment, notre trajet de ce matin est admirable, et le splendide aspect de la forêt qui se déroule à nos yeux nous fait oublier les heurts et les déclivités exagérées de la route. Sous la haute futaie des grands arbres, le soleil ne peut pénétrer, et c'est sous une ombre délicieuse que nous cheminons presque constamment. Les oiseaux au plumage varié se poursuivent devant nous de branche en branche, les « babakoutes », sorte de gros singes particuliers aux forêts de Madagascar, que l'on entend, mais que l'on n'aperçoit presque jamais, font retentir de tous côtés les profondeurs de la ramure de leurs cris aigus et sonores qui rappellent les vagissements d'un enfant ; les ruisseaux murmurants s'enfuient sous les branches ou dévalent sans bruit le long des ravins, et c'est ainsi pendant des heures, au cours desquelles le voyageur, bercé au pas égal et léger de son attelage humain et le corps pénétré des vivifiants effluves d'une molle et tiède atmosphère, se laisse entraîner machinalement, et ne songe qu'à jouir sans contrainte du charme de la course et de la calme et splendide beauté du paysage qui se déroule à ses regards.

A chaque instant, nous croisons de longs convois de porteurs qui descendent de Tananarive à la côte. Noirs, presque nus, les muscles tendus sous le poids de leur fardeau, et armés d'une sagaie qui leur sert à la fois d'arme

défensive et d'appui pour aider leur marche, ils défilent devant nous, chargés de peaux de bœufs, de riz et autres produits de l'intérieur, tandis que d'autres montent, portant des cotonnades, du vin et des caisses de marchandises diverses, leur charge toujours répartie également aux deux extrémités d'un gros bambou qu'ils maintiennent en équilibre sur l'épaule, et ce va-et-vient donne un peu d'animation à la route et au paysage. Que d'efforts et de fatigues pour arriver à opérer ainsi, par de pareils chemins, l'échange des produits du pays contre ceux du dehors; mais que d'obstacles aussi, si jamais la chose même s'entreprend, pour construire un chemin de fer ou une simple route praticable à travers un semblable pays! Que de difficultés naturelles à vaincre vu la configuration du sol, et, surtout, que d'argent à dépenser, sans espoir peut-être d'en obtenir jamais une rémunération suffisante, pour mener à bien une pareille entreprise et doter enfin Madagascar d'une voie de communication digne de ce nom!

Nous laissons derrière nous les villages d'Irihitra, d'Ambavanas'y et d'Anevok'o, perdus au milieu de l'immense forêt, et à 11 h., celui d'Analamazotre (alt. 900 mèt.), assis au centre d'une assez vaste clairière entourée de beaux caféiers, s'offre à nos regards et marque notre première étape de la journée.

En le quittant, nous cheminons quelque temps encore dans la forêt où, à chaque pas, nos hommes doivent emjamber d'énormes troncs d'arbres renversés par les orages en travers du sentier et dont jamais les Malgaches, peuple insouciant et paresseux entre tous, n'auraient même l'idée de débarrasser la route. Le chemin bientôt s'élève et s'éclaircit, puis la forêt cesse pour faire place à quelques champs cultivés; les petits villages d'Ampasim'fotsy et de Behen'a sont laissés en arrière, et, après un vallon marécageux suivi de quelques collines couvertes de gazon, rapidement escaladées, une courte descente nous amène,

à 5 h. 40 min., à Moramang'a (alt. 930 mèt.), le plus gros village de la route, situé à l'entrée d'une grande plaine que limitent à l'Ouest les premiers escarpements de la longue chaîne de montagnes qui court, sur une immense étendue, du Nord au Sud de la grande île.

10 mai. — En route à 4 h. 15 min. du matin, bien avant le jour, car notre étape d'aujourd'hui doit être longue, nous nous engageons dans la vaste plaine, presque déserte et couverte d'une herbe rare, qui s'étend d'ici jusqu'au fleuve Mangour'o et jusqu'aux premiers contreforts des montagnes qui ferment l'horizon de l'Ouest. Un brouillard peu épais, mais humide, flottant sur le sol, nous pénètre d'une impression de froid, d'autant plus que notre sommeil, cette fois encore, a été troublé, non seulement par les hôtes habituels de toute case malgache, mais encore par les cris répétés des veilleurs de nuit, corporation plus bruyante qu'utile, que nous rencontrons ici pour la première fois et que nous retrouverons à Tananarive, où ses membres, qui hurlent toute la nuit, de la façon la plus désagréable, dans les rues et sur les terrasses des maisons, sous prétexte de tenir les voleurs en respect, constituent la police nocturne de la ville. Aussi les plaids et manteaux de voyage ne nous paraissent-ils pas de trop jusqu'au lever du soleil. Ça et là, des fossés herbeux et quelques marécages rompent la monotonie du large plateau, dont la traversée est bien assurément la partie la plus fastidieuse de ce long parcours. Andranokobak'a est le seul village que l'on y rencontre, et à 7 h. 15 min. nous sommes à Andakan'a, au bord du Mangour'o, rivière assez importante, qui coule ici du Nord au Sud pour s'infléchir plus bas à l'Est et aller se jeter dans la mer à Mahanor'o, et qu'il faut passer en pirogue, ce qui, vu les basses eaux, est l'affaire de quelques minutes; sans avoir pu apercevoir l'ombre d'un caïman, dont pourtant, dit-on, les ondes du Mangour'o foisonnent, nous repartons pour franchir bientôt, au delà

d'Anjomakel'y et par une assez raide montée, l'Ifody, premier contrefort de la grande chaîne. Puis, descente non moins raide, qui nous donne accès dans un bassin plus riant qu'égaient quelques collines boisées et quelques cultures. Deux villages encore, Ambodinifod'y et Mahajine, sont franchis au pas de course, et avant 11 h. nous faisons halte à Sabotsykel'y, localité assez agréablement située sur une petite éminence que domine au Sud-Ouest le sommet en forme d'éperon de l'Angav'o (1,300 mèt. environ), presque à pic de ce côté sur la vallée.

Après deux heures de repos, nous repartons, et après avoir dépassé Ambodinangav'o, nous gagnons, en moins d'une heure, par un sentier fort escarpé, le col de l'Angav'o (alt. 1,240 mèt.), d'où, en quelques minutes, on atteint par une pente douce et gazonnée le sommet du même nom. De là, on jouit d'une vue fort étendue sur la vallée que l'on vient de quitter et sur la chaîne de l'Ifody, franchie le matin ; mais cette vue est, en somme, plus curieuse que vraiment belle, et, comme presque partout à Madagascar, grâce au bizarre relief du pays et à sa configuration tourmentée sans être grandiose, c'est une impression d'aridité et de tristesse qui s'en dégage pour le voyageur qui la contemple pour la première fois.

Le col de l'Angav'o nous fait pénétrer dans la province d'Émyrne (en malgache Imerina), la plus riche et la plus peuplée, sinon la plus pittoresque de l'île, et dont Tananarive est la capitale. Quelques descentes et montées en casse-cou nous font traverser une partie de la magnifique forêt d'Ankeramadin'ika, qui ne le cède en rien, comme beauté, à celle d'Analamazotre que nous avons franchie hier. Mais nous en sommes vite dehors, et à Ankeramadin'ika, gros village que nous atteignons vers 4 h., nous entrons décidément dans cette maussade et monotone région, dépourvue d'arbres et de verdure, dont l'aspect aride, bien qu'accidenté, caractérise toute cette portion du plateau central de Madagascar.

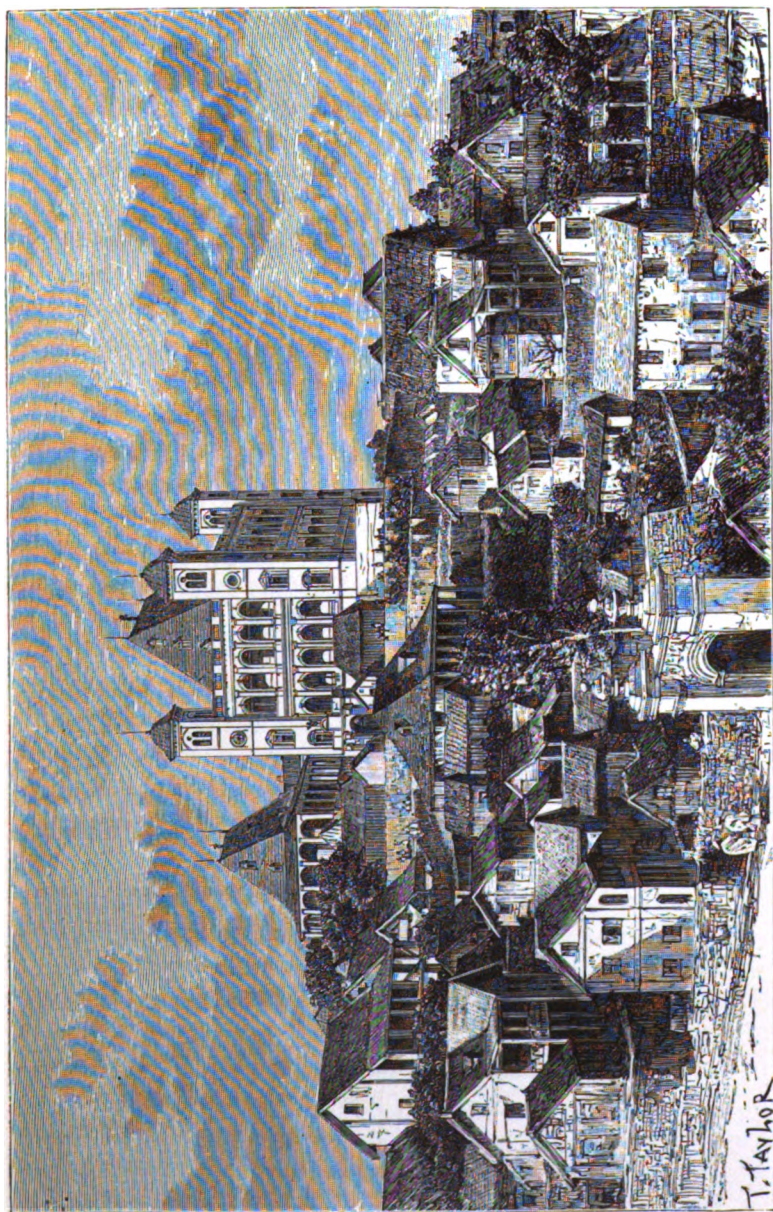
Déjà, à partir d'ici, les habitations sont plus nombreuses et dénotent plus d'aisance et de confortable : ce sont des maisons en terre, couvertes en tuiles, et ayant portes et fenêtres, au lieu des misérables cases en bois ou en paille rencontrées jusqu'ici. Toutes les ouvertures sont, autant que possible, tournées à l'Ouest, en raison des vents d'Est, souvent assez forts, qui règnent ici presque constamment.

Une suite de mamelons arrondis et peu élevés, rapidement franchis, nous amène à 5 h. 40 min. à Manjakandrian'a (alt. 1,405 mètr.), où nous allons passer la dernière nuit de notre voyage. Nous avons dû, grâce à l'infatigable jarret de nos porteurs, parcourir aujourd'hui plus de 65 kilomètres !

11 mai. — Enfin, voici notre dernière étape ! En route à 4 h. 30 min., il s'agit d'aller déjeuner à Tananarive, dont une trentaine de kilomètres au moins nous séparent encore. Mais, à l'approche de la capitale, les chemins deviennent meilleurs, d'autant plus que la configuration du pays, qui n'offre plus qu'une succession de collines arrondies et peu hautes, sans ressauts trop brusques, tantôt couvertes d'un maigre gazon, tantôt dénudées et parsemées çà et là de gros blocs de rochers, véritables blocs erratiques, dont pourtant il est peu vraisemblable qu'aucune période glaciaire préhistorique puisse expliquer ici la présence, leur permet d'être plus praticables. Mais quel triste aspect que celui de ce paysage où pas un arbre ne vient égayer la vue pendant plusieurs heures, et où, çà et là, une mare solitaire dormant dans un bas-fond, sous ses larges nénufars aux pâles fleurs étoilées, ajoute encore à la tristesse du décor et à l'impression de désolation et d'abandon qui s'en dégage ! Que d'immenses terrains perdus pour la culture, et à quels magnifiques résultats n'arriverait-on pas sous ce rapport, si l'industrie et l'activité européennes pouvaient et voulaient quelque jour se substituer, pour tirer parti de ce sol fécond, à l'indolence et à l'apathie malgaches !

Vers 7 h. nous dépassons le village de Maharodasa ; puis nous laissons à gauche le petit pic rocheux et pointu de l'Angavokel'y (petit Angave), et, un peu avant 8 h., nous passons près d'Isoavin'a, où s'élèvent, à côté d'un temple protestant et au milieu de quelques plantations bien entretenues, une suite de constructions régulières, occupées, m'a-t-on dit, par une colonie scolaire et agricole de jeunes Malgaches que dirige la Société des Missions de Londres.

Peu séduit par le coup d'œil environnant et fatigué de la monotonie de la route, je sommeillais à demi, quand tout à coup, au sommet d'une côte, les bruyantes exclamations de mes hommes m'arrachent brusquement à ma torpeur : « Tananarive ! Capitale, capitale ! » s'écrient-ils joyeusement ; et voici en effet la grande ville, but de notre voyage, qui, bien que distante encore de près de 20 kilomèt., nous apparaît dans le lointain, majestueusement assise sur sa haute colline. Cette vue donne des ailes à nos porteurs, et, comme des chevaux qui sentent l'écurie, ils descendent au galop les pentes qui se succèdent, se hâtant vers la cité dont le profil grandit là-bas et où les attend, comme nous-mêmes, un repos bien gagné. A 8 h. 30 min. nous atteignons le grand et beau village d'Ambohimalaz'a, berceau et résidence de plusieurs des plus riches familles du pays, et encore entouré, comme la plupart des villages de l'Émyrne, d'un fossé circulaire large et profond, destiné jadis à protéger ses habitants contre les attaques subites des pillards et des bandits, encore malheureusement trop nombreux, hélas ! Nous franchissons une dernière succession de collines et de ravins plus ou moins arides, dont l'aspect ingrat nous rend plus impatients d'arriver ; enfin, les habitations deviennent de plus en plus nombreuses et pressées, la route plus animée par le va-et-vient des indigènes ; partout des rizières étendent autour de nous leurs plaques d'un vert tendre ; partout des maisons, des murs, des enclos



Le palais de la reine à Tananarive, dessin de Taylor, d'après une photographie.

cultivés, des tombeaux affectant la forme d'un cube de grossière maçonnerie, plus ou moins élevé au-dessus du sol, et des boutiques en plein air, où l'on vend de la viande, du riz, du sel, des légumes et autres objets de consommation. Voici les derniers villages, Ambohimangokel'y et Andrisor'a. Enfin, un dernier mamelon au sol rougeâtre, teinte commune d'ailleurs à la terre de tout le pays environnant, et nous voici au pied de la grande ville.

Tananarive, peuplée d'environ 100,000 habitants, bâtie sans régularité aucune sur une immense colline rocheuse et escarpée qu'elle couvre tout entière, et dominée par les palais de la reine et du premier ministre, présente, lorsqu'on y arrive, un aspect des plus curieux et assez imposant. Ses maisons, bâties en terre rouge et fort petites pour la plupart, sont disséminées çà et là, et s'étagent, entremêlées de bouquets d'arbres, sur les flancs et du haut en bas de la vaste éminence. On y pénètre, en arrivant de Tamatave, par des ruelles en casse-cou qui n'ont rien à envier, comme viabilité, aux plus mauvais passages de la route que l'on vient de parcourir, la voirie, ici, étant encore chose inconnue ou à peu près. Nos porteurs exécutent donc une dernière gymnastique, et à 10 h. 30 min. nous débouchons sur la grande place d'Andohalo, centre de la ville, habitée par la noblesse et les hauts fonctionnaires, et qu'entourent les habitations des plus riches Malgaches. Là, mes compagnons de route franchissent la porte de leur commun domicile, et, sans m'arrêter, je descends au pas de course, — après avoir admiré en passant la belle cathédrale des Pères Jésuites, la grande rue d'Ambatovinak'y, la plus animée et la plus commerçante de la ville, ce qui ne l'empêche pas d'être, comme les autres, un invraisemblable chaos de rochers, — jusqu'à la porte de l'hôtel d'Europe (!), le seul et unique de Tananarive, où le père Salomon, un Français qui cumule les fonctions de boulanger avec celles d'aubergiste, m'offre, en attendant que j'aie trouvé un logement, une

hospitalité non moins dispendieuse, mais plus modeste encore, que celle du grand hôtel de Tamatave.

Parvenu au terme de mon voyage, et craignant d'avoir abusé déjà de la patience de mes lecteurs, je ne leur décrirai pas autrement, pour cette fois, Tananarive et ses édifices, les palais de la reine et du premier ministre, les habitations, les costumes, les lois et les mœurs de ses habitants, moitié catholiques et moitié protestants, et dont une bonne partie est esclave de l'autre, leur commerce, leur industrie et leur genre de vie, toutes choses qui, d'ailleurs, je dois le dire, à part un climat délicieux et éternellement tempéré auquel il faut rendre justice, m'ont paru assez peu originales et médiocrement intéressantes. Je ne dirai rien non plus de son gouvernement, ni de la situation nouvelle qui résulte, pour le pays, du protectorat français, et encore moins de l'avenir que cette situation lui réserve, autant qu'à nous-mêmes, relativement à la possession définitive de la grande île : tout cela est encore dans le domaine de l'inconnu et des choses que, seuls, les événements futurs peuvent déterminer, et sort, d'ailleurs, du modeste cadre des simples notes d'un voyageur.

En résumé, et pour en finir, et bien que ne pouvant porter ici un jugement complet sur Madagascar, dont je n'ai vu et parcouru qu'une faible partie, je déclare qu'à mon avis, et à part quelques beaux sites, notamment les admirables forêts que l'on traverse, c'est un pays que l'on s' imagine généralement de loin bien plus beau et plus pittoresque qu'il ne l'est en réalité, et que le sentiment qui m'est resté, au terme du voyage que je viens de décrire, est celui d'une assez notable désillusion. Ce qu'il y a de plus curieux, en somme, dans ledit voyage, c'est peut-être encore le moyen de locomotion que l'on y emploie.

Je n'ai pas parlé de la faune de l'île, dont il ne m'a été donné de voir en route que fort peu de spécimens. En fait d'animaux malfaisants, le caïman, le chat-tigre ou lynx et

le boa sont, je crois, les seuls que l'on trouve à Madagascar, et encore ne sont-ils pas fort à redouter et n'attaquent-ils presque jamais l'homme. Pour mon compte, je n'ai rencontré, dans tout le trajet, que quelques grosses couleuvres absolument inoffensives; mais, en revanche, les rats, moustiques, puces et autres insectes malfaisants sont ici, pour le malheureux Européen, des ennemis aussi innombrables qu'acharnés.

Enfin, au point de vue *alpiniste pur*, rien, hélas! absolument rien à signaler à Madagascar, et aucune ascension à faire qui mérite ce nom. A un jour et demi de Tananarive, dont il ferme l'horizon Sud, s'élève l'Ankaratr'a, le plus haut massif montagneux de l'île. M. le commandant R..., avec qui j'étais monté à la capitale, a été faire, à titre de curiosité, peu de temps après son arrivée, l'ascension du pic Tsiafajavon'a (alt. 2,650 mètr.), le plus haut sommet dudit massif, où l'on peut néanmoins arriver en filanzane presque jusqu'en haut, et comme il m'a dit que, malgré une vue assez étendue, la course était peu intéressante, il est plus que probable que je ne me dérangerai pas pour l'accomplir.

Plus je vois d'autres montagnes, plus je trouve nos chères Alpes superbes et incomparables !

GEORGES LOUVIER,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

XIV

AUTOUR

DE

LA MER DES ANTILLES

Larguant ses voiles comme le papillon ouvre ses ailes, l'avisoir le *Bisson*, de la division navale de l'Atlantique, vient pendant des mois de naviguer dans la mer des Antilles, de port en port, d'île en île, à l'instar de l'insecte ailé qui vole d'une fleur à une autre et rarement se pose.

Toujours en route ou prêt à partir, il laissait peu de loisir à ceux qui vivaient à son bord pour parcourir les pays visités, seulement entrevus. Aussi ne puis-je décrire que quelques villes au pourtour de cette mer plus bleue, plus chaude, plus mauvaise en ses fureurs que notre Méditerranée, comme elle ensermée entre deux continents. Ces villes sont de toutes nationalités : espagnoles, anglaises, françaises, danoises, hollandaises, créoles blanches et créoles noires. Elles offrent ainsi, pour qui les visite tour à tour, à peu de distance les unes des autres, de curieuses et brusques variations de langage, de mœurs, d'institutions, même de couleurs, comme les fragments de verre qui, dans un kaléidoscope, s'assemblent différemment d'un simple tour de main, charment l'œil par la diversité des combinaisons qui surviennent.

A nos nouveaux collègues du Club Alpin Français de la Guadeloupe, le soin et le plaisir de nous montrer les hautes altitudes tant de leur île que des Antilles avoisinantes.

Nous ne suivrons pas notre avis dans toutes ses allées et ses venues ; au lieu de cela, le laissant papillonner à son aise, adoptons un itinéraire purement géographique ; pénétrons dans la Méditerranée d'Amérique par la porte la plus méridionale, entre le tronçon extrême de la Cordillère orientale des Andes et la dernière de cette traînée d'Antilles qui, à l'Est de Cuba et d'Haïti, se recourbe vers le Sud comme une queue de scorpion. Ainsi, le vent nous poussera, le courant nous portera jusqu'à Colon ; puis, pour le retour, l'abri des îles facilitera cette navigation fictive jusqu'à l'arrivée à bon port, à Fort-de-France de la Martinique.

I

CÔTE NORD DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Dans l'île anglaise de la Trinité, Port-d'Espagne, la capitale, est bâtie sur la rive du golfe de Paria, à la base des montagnes du Nord ; nous y arrivons par les bouches du Serpent, étroits passages entre des rochers à pic de la cordillère immergée. Comme la plupart des cités maritimes anglaises ou américaines de ces parages, la ville, au premier abord, n'offre pas un joli coup d'œil ; car il n'y a pas de quais publics étendus, et chaque négociant possède un wharf particulier en communication directe avec ses magasins. Cet usage a pour effet d'encombrer le littoral de constructions lourdes et disgracieuses, et de supprimer ces façades et cette animation qui ailleurs donnent tout de suite à un port sa physionomie spéciale.

L'intérieur de la ville est au contraire fort agréable ; Port-d'Espagne a le grand air des belles cités coloniales

anglaises, avec de larges rues, de beaux magasins et beaucoup de gens circulant pour leurs affaires. Les plus jolies habitations, gracieux chalets entourés de jardins, se groupent dans la partie un peu plus élevée, autour de la Savane, qui est un vaste champ de course dont une route de voitures fait le tour et dont entre temps les pelouses servent à tous les jeux si chers aux Anglais : cricket, tennis, polo. Le palais du gouverneur fait face à la Savane ; des ses jardins dépend le jardin botanique qui est, je crois, surtout comme entretien, le plus beau des Antilles et de cette région de l'Amérique. En arrière s'élèvent les jolies pentes boisées de la montagne.

Au delà des Bouches du Dragon, sur le versant Nord d'un chaînon qui forme le rebord du continent, nous trouvons Carúpano, petite ville de 7 à 8,000 âmes, qui occupe une jolie vallée de la montagne ; cet endroit est intéressant au point de vue français, parce qu'on y trouve un groupe nombreux de compatriotes, tous Corses sauf deux, qui détiennent presque la totalité du commerce du lieu.

Les environs de Carúpano sont, m'a-t-on dit, fort accidentés et pittoresques ; sans les avoir parcourus, je conserve de cette petite ville un agréable souvenir, grâce à l'accueil tout particulièrement chaleureux qu'à deux reprises la colonie française y a fait à notre navire en cours de croisière.

Cumana, notre relâche suivante, mérite à peine une mention. Barcelona est plus importante ; elle est bâtie à quelque distance de la mer, dans la plaine alluvionnaire de la rivière Néveri, qui semble avoir fait progresser le rivage de 200 mètres depuis le début du siècle. Une route en droite ligne relie le littoral à la ville à travers des terrains à peine asséchés ; l'état d'abandon dans lequel cette voie est laissée ne paraît guère préoccuper les Vénézuéliens, qui ne circulent qu'à cheval, emboîtés dans leurs selles à

grand dossier ; on ne connaît dans le pays qu'une seule voiture, une abominable guimbarde, *el coche de la madama*. La *madama*, une vieille Corse, nous fit payer 20 francs l'honneur grand de faire 3 kilomètres dans son carrosse unique.

Le centre de Barcelona, devant l'église, est occupé par une place carrée plantée d'arbustes malingres. Là, chaque 31 décembre au soir, les personnes de la meilleure société viennent, en cherchant la fraîcheur, attendre la venue du nouvel an ; au premier coup de minuit à l'horloge de la cathédrale, jusqu'au dernier coup, bon gré mal gré tout le monde s'embrasse : c'est un usage admis. Hélas ! ce soir-là, divers motifs de service nous retinrent tous à bord.

Une compagnie française est venue récemment s'établir à Barcelona pour exploiter des mines de charbon ; la petite colonie de ses employés a déjà mis partout dans la ville notre gaieté nationale. Le minerais sera dirigé par un chemin de fer en construction vers la baie de Guanta, à 20 kilomèt. au N.-E., excellent port, enclos de hautes collines, encore protégé au large par l'archipel des Chimanas. Comme dans cette baie déserte, jusqu'à ce jour, aucun commerce ne se pratiquait, la Compagnie a dû tout d'abord élever à ses frais une maison de douane ; au Vénézuéla, quand une ville va naître, ce ne sont pas le temple et l'école qui, en premier lieu, surgissent du sol : c'est la douane. Les Vénézuéliens ont toutes les lois françaises, absolument ; une seule est bien appliquée, celle des droits d'entrée et de sortie des marchandises.

A l'Ouest de la grande courbe de la baie de Barcelona, les montagnes côtières reparaissent, beaucoup plus élevées que celles de la Trinité ou de Carúpano, et surtout beaucoup plus abruptes. Là commence l'une des plus belles côtes que je connaisse ; à travers l'atmosphère humide, les sommets surélevés apparaissent plus bleus que ceux d'autres montagnes bleues de l'Ancien ou du Nouveau Monde.

A la base de la Silla de Caracas, dont les 2,801 mètres se dressent devant les yeux depuis le fil de l'eau jusqu'au point le plus haut, la Guayra se blottit et étouffe; dans l'étroit espace entre deux contreforts se pressent ses maisons avec les clochers blancs de ses églises. Au-dessus d'elle, un vieux fort et l'arène des taureaux sont posés comme des nids sur une arête de terre rougeâtre à dévaler rapidement. Il semble qu'il suffirait d'un tremblement du mont pour tout jeter à la mer, comme d'un simple coup d'épaule. Le soir, du pont du navire, alors qu'on ne distingue plus les reliefs, on ne voit qu'une muraille énorme sur laquelle un essaim de lumières en pyramide signale l'emplacement de la ville; le faite dessine sa ligne sur le ciel constellé d'étoiles, et la base est tracée légèrement par la pâle phosphorescence des vagues qui viennent s'y briser en grondant. Tout en hauteur, le panorama de la Guayra, de jour comme de nuit, est majestueusement imposant.

La Guayra est le port de Caracas; un port mauvais, s'il en fut, qu'aucun avantage géographique, sinon la proximité d'une ville importante, ne désignait pour ce rôle. Caracas, qui doit à son altitude de plus de 900 mèt. de jouir sous les tropiques d'un climat tempéré, est, d'après les Vénézuéliens, un petit Paris; ayant été retenu au niveau de la mer, je dois m'en rapporter à leur dire, sans certifier la ressemblance; je constate seulement avec plaisir que tout paraît encore se faire dans ce pays beaucoup plus à la mode des nations latines d'Europe qu'à l'instar de la grande république des États-Unis, si envahissante aux Antilles.

Abordons en passant à la plus grande de ces petites îles qui s'alignent au large du continent. Curaçao est hollandaise, et port franc, au grand désespoir des douaniers vénézuéliens.

Dès l'arrivée, la vue est charmante; du large, on dirait quelque ville d'eaux étendue au bord de la mer. Le navire

s'engage entre deux bastions et traverse Willemstad pour aller mouiller dans un bassin intérieur qu'on nomme Schottegat et que parsèment de curieuses îles et presque îles horizontales faites de bancs de coraux soulevés de quelques décimètres au-dessus du niveau des eaux.

Le climat de Curaçao est très sec ; son sol, aride et mal arrosé ; malgré cela, les Hollandais, en souvenir de leur patrie sans doute, sont parvenus à y faire œuvre de castors. A Paramaribo, je les ai vus, dans leur élément, endiguer un grand fleuve et creuser partout des canaux pour drainer des eaux surabondantes ; ici, ils ont bâti dans la mer, sur les deux bords de la baie Sainte-Anne qui est le canal d'accès au Schottegat, sur la tête émergée du récif de corail qui précède la côte, et aussi tout autour de la lagune en arrière. Le long des quais du chenal d'entrée, les maisons se pressent et semblent s'effiler en hauteur jusqu'au pignon de leur toit ; le Gouvernement, le palais de justice, d'autres monuments sont construits sur le récif ; la cathédrale catholique vient d'être bâtie au bout de la lagune, sur un terrain rapporté. L'architecture est en général celle des Pays-Bas, sans aucune adaptation à la latitude du lieu.

Du haut du fort qui domine la ville, la vue est on ne peut plus colorée ; entre le pied du coteau broussailleux et la mer bleue d'au delà, autour de la lagune allongée en ellipse et de l'autre côté de la baie Sainte-Anne, toutes les maisons sont peintes en jaune paille avec contrevents verts ; leurs toits pointus, qui recueillent l'eau pour les citernes, sont couverts de tuiles reluisantes noires, rouges ou roses, avec toutes les lignes d'angle passées à la chaux bien blanche. Ce paysage d'aquarelle est brillant et harmonieux par la variété et la douceur des teintes, sans être éblouissant à la manière des villes arabes trop blanches ; il est surtout d'une exquise propreté, comme si tout, des perrons jusqu'aux pignons, eût été repeint ou revernissé le jour même.

II

ISTHME DE PANAMA

Après Curaçao, Colon : quel triste contraste ! Colon est bien la ville la plus répugnante que je connaisse ; elle a cependant, m'a-t-on dit, beaucoup changé à son avantage depuis sa reconstruction qui a suivi le grand incendie politique de 1885. Qu'était-elle donc alors, avant cette date ?

Colon fut fondée, pour les besoins de la cause, par la Compagnie américaine du chemin de fer interocéanique, dans une île marécageuse couverte de palétuviers, près de la grande baie de Limon qui a chez les marins une bien mauvaise réputation ; la compagnie couvrit le littoral Ouest de quais, gares et magasins, et la ville aligna ses constructions parallèlement aux rails de la voie ferrée.

Au delà de deux rues à l'aspect nord-américain, ce n'est qu'un fouillis de petites cases en bois sur pilotis, dans le marécage à peine débroussaillé ; les eaux croupissent tout autour ; les grenouilles coassent dans la vase verdâtre au travers de toutes sortes de débris, fers-blancs et bouteilles cassées, qui encombrent le sol à peine formé. Puis voici un sentier pour traverser l'île ; il est jalonné de carcasses d'animaux que chacun vient jeter là, sans scrupule, à la disposition des noirs urubus.

Ce qui répugne plus encore que les choses, au milieu d'une atmosphère chaude qui sent le whiskey et tremble la fièvre, c'est la population locale, méli-mélo de Colombiens, de blancs de bas étage, de noirs de toutes les Antilles, et même de Chinois qui, dans tout l'isthme, ne vivant qu'entre eux, font sans cesse argent de tout, par tout, et sur tous.

Les Européens, autant que possible, on le conçoit, se sont installés au dehors de la ville. Les Américains du chemin de fer de Panama ont choisi leur concession de terrain sur le littoral Nord, le mieux balayé par les vents, et ont réussi à donner à leur *Aspinwall* un aspect agréable et riant.

Le campement de la Compagnie du canal interocéanique, *Christophe-Colomb*, est à l'autre extrémité de la ville ; il occupe tout le large terre-plein qu'on a dû conquérir sur la mer pour protéger l'entrée et le port de la grande voie maritime projetée.

Aujourd'hui ce campement, comme tous les chantiers, doit être désert. Lorsque nous parcourûmes l'isthme, c'était aux derniers jours de l'activité, quand déjà la ruine était menaçante, le travail ralenti, mais l'œuvre encore intacte. La traversée de l'isthme offrait un spectacle imposant ; c'était véritablement une ruche gigantesque par ces milliers d'êtres humains en action, par cette suite ininterrompue d'engins si variés et de terres déplacées, d'ateliers de réparation et de maisons groupées en campement au-dessus desquels flottait notre pavillon aux trois couleurs.

En vapeur, nous avons suivi le canal achevé, depuis Colon jusqu'au kil. 16 ; puis de là en embarcation à l'aviron, jusqu'au kil. 22, à la première écluse. Nous avons visité presque tous les chantiers, toujours gracieusement reçus et pilotés par le personnel des sections ; nous avons franchi la célèbre tranchée de la Culebra, magnifique avec ses parois nues taillées dans la forêt vierge, avec ses six étages d'excavateurs en travail, de machines et de trains en marche qui sans cesse chargeaient et emportaient par cent voies ferrées divergentes les déblais arrachés à la montagne. Puis nous sommes descendus jusqu'au rivage du Grand Océan, jusqu'à Panama, vieille cité plus étouffée, et aussi plus fiévreuse que Colon, très modernisée dans le quartier de la cathédrale par la présence d'un nombre si grand de Français.

Et quand ensuite nous vîmes partir les uns après les autres tous les travailleurs, grands et petits, de cette œuvre gigantesque, nos cœurs se serrèrent douloureusement.

La route empierrée que les Espagnols, nos grands devanciers, avaient faite, avait pour point de départ Portobello, à 20 milles au Nord-Est de Colon, au fond d'une bonne rade dont l'accès était défendu par de nombreuses fortifications qui existent encore, mais délabrées; aujourd'hui, à quelques centaines de mètres du village, elle se perd dans les taillis de la grande forêt.

Je souhaite de grand cœur que tel ne soit pas le sort réservé à l'œuvre française du canal interocéanique.

III

GRANDES ET MOYENNES ANTILLES

Loin de ressembler, comme on l'a dit, à l'île à grands bras de Saint-Domingue, la Jamaïque, par son centre large et ses extrémités resserrées, est dotée d'une forme lourde et massive qui lui donne, sur la carte, l'aspect de quelque mammifère marin s'enfuyant poursuivi par le monstre haïtien.

Kingston, la capitale de l'île, est bâtie dans l'angle formé par la côte Sud de la région montagneuse de l'Est et le littoral de la région élargie; une étroite langue de terre, appelée *les Palissades*, partant des falaises à l'Orient de la ville comme une digue, limite la rade dont l'entrée est rendue difficile par des têtes de coraux et des flots éparpillés au large, semblables à des chevaux de frise devant l'entrée d'une citadelle. Et, de fait, Kingston est bien la citadelle de l'Angleterre dans la mer des Antilles.

On contourne, pour entrer, l'extrémité des *Palissades*, où est situé l'arsenal maritime de *Port-Royal*; le chenal

fait passer les navires tout près des forts nouvellement construits sur les passes, et l'on vient jeter l'ancre devant la ville précédée des mêmes appontements de bois que Port-d'Espagne.

J'ai été profondément déçu de l'idée que par avance, d'après mes souvenirs de Singapore ou de Hong-Kong, je m'étais faite de la capitale d'une aussi célèbre colonie. La ville, construite sur une pente doucement inclinée, est grande et bien percée, à angles droits ; elle a, il est vrai, de beaux magasins, beaucoup de monde dans ses rues, un assez joli jardin public, quatre statues de gouverneurs et une de lord Rodney, le vainqueur des Saintes, en habit romain. Mais elle n'a pas un seul monument remarquable, un seul hôtel privé qui rappelle même de loin les palais des princes marchands de l'extrême Orient ; en dehors du quartier commercial où les trottoirs couverts permettent une circulation commode, les habitations sont très surélevées au-dessus du sol et disparaissent presque derrière de hauts murs en avancée, fort disgracieux et bordant des rues atrocement poussiéreuses ; toute une vaste superficie incendiée reste en ruines depuis 1882. Et comme, à quelques exceptions près, on ne rencontre que des gens de couleur, on ne peut s'empêcher de trouver à l'ensemble un air quelque peu... haïtien.

Les environs immédiats de Kingston sont peu rians ; la végétation ne s'y montre ni haute ni verdoyante. Jusqu'à l'Upper Camp, où sont casernées les troupes noires dont le costume rappelle celui de nos turcos, la campagne est monotone ; le paysage serait laid sans l'arrière-plan des belles Montagnes Bleues. Grâce à sa position sur un terrain un peu au-dessus de Kingston, l'Upper Camp jouit d'une température légèrement plus fraîche ; aussi ses pe-louses sont-elles devenues le rendez-vous journalier des blancs et des blanches originaires de la vieille Angleterre. Sous les tropiques, les Anglais ont le bon esprit de ne pas

abandonner leurs jeux de plein air; ici, comme à Port-d'Espagne, comme à Singapore, Hong-Kong, ou dans tout autre lieu du globe où 'des fils d'Albion se rencontrent en nombre suffisant, les heures pénibles de la journée finies, on se réunit pour le tennis, le cricket et même le polo; c'est un usage excellent qui permet de supporter beaucoup mieux le séjour dans les pays chauds que si l'on vit dans une inactivité physique absolue, comme cela se pratique dans toutes nos colonies françaises.

Pour retrouver la belle nature, il faut s'avancer jusqu'aux gorges de la région montagneuse. Mon vif désir était d'aller au *Blue Mountain Peak*; deux jours suffirent pour cette excursion, rendue facile par la générosité du gouverneur sir Henry Norman, qui, à ses frais, il y a deux ans, a fait tracer un chemin praticable jusqu'au sommet et installer là-haut une cabane pourvue des ustensiles de cuisine indispensables. Il n'a pas dépendu de moi d'accomplir mon devoir d'alpiniste.

Je dus me contenter de monter à Newcastle, le camp de la garnison européenne dont les baraques blanches apparaissent là-haut comme du linge étendu au soleil. Du village de Gordon Town, à 9 milles de Kingston, nous nous élevâmes très rapidement par un étroit chemin à nombreux lacets accessible aux chevaux, mais impraticable pour des véhicules. La moins haut située des constructions du camp est à 1,158 mètr. d'altitude; le baraquement au-dessus a son plancher au niveau du toit de celui au-dessous, et ainsi de suite jusqu'au mess des officiers et au pavillon du commandant. A cette distance du niveau de la mer, dans une atmosphère fraîche et fréquemment nuageuse, tous, soldats et officiers, se portaient à merveille; mais jugez du spleen des uns et des autres, qui n'ont pour se distraire aucun endroit sur ces pentes raides où jouer au cricket ou seulement au tennis!

De Newcastle, en peu de temps, nous aurions pu attein-

dre la crête de la montagne afin de jeter un coup d'œil sur l'autre versant de l'île; mais la brume, qui d'abord n'avait formé qu'un nuage noir tout droit au-dessus de Kingston ensoleillé avec sa rade et les Palissades, vint à s'abaisser brusquement comme un rideau de théâtre et nous fit revenir en hâte sur nos pas.

Ce versant Nord des Montagnes Bleues est beaucoup plus beau que celui du Sud, grâce à son exposition directe aux vents chargés de pluie; c'est cette partie qui mérite presque seule d'être appelée *the land of streams and woods*.

Port-Antonio est un petit port de cette région, un nid de verdure posé sur les bords de deux baies. C'est tout à fait un village noir formé de nombreuses cases éparses dans le feuillage; ce n'est plus la petite, c'est la minime propriété qui règne ici. Les habitants se livrent tous à la culture de la banane, dont la production sans grand travail s'adapte à merveille à leurs goûts et à leur condition sociale.

A une dizaine de milles de Port-Antonio, dans l'intérieur des terres, il y a un village plus caractéristique encore; on le nomme Moore Town; autrefois refuge de nègres marrons, il est situé sur un petit affluent du Rio Grande, jolie rivière dont les eaux limpides viennent, par une vallée couverte de champs de bananiers, se jeter à la mer à l'Ouest de Port-Antonio. Dans un cirque de collines, une centaine de cases en clayonnage de bambous sont éparpillées, éloignées les unes des autres comme pour bien affirmer l'indépendance de chacun. Aux gens de l'endroit, que je soupçonne de travailler aussi peu que possible, il est resté du temps jadis une grande méfiance à l'égard des visages inconnus; je vis le moment où les femmes elles-mêmes allaient me prendre au collet parce que je me permettais, — voyez un peu la liberté grande, — sans avoir fait visite au *headman* qui était aux champs, de faire avec ma menaçante chambre noire quelque opération qu'elles n'avaient jamais vu faire!

Les Haïtiens sont certes moins soupçonneux. Il est vrai

qu'à la Jamaïque l'élément de couleur gagne tant et si bien du terrain sur les blancs que cette île bientôt ne sera plus qu'un petit Haïti en tutelle. Ah ! si seulement la République Noire était ce qu'est la Jamaïque ? — Mais passons d'abord à Cuba.

Santiago, la deuxième cité de cette grande colonie de l'Espagne, se cache au fond de l'une des baies profondes qui indentent la base méridionale de la chaîne de montagnes excentriques servant d'appui à toute l'île allongée vers le Yucatan.

Le goulet est un des plus étroits qui soient accessibles à de grands navires ; on frôle presque au passage le roc escarpé dont la tête et les flancs portent les vieilles murailles du fort du Morro, badigeonnées de couleurs autrefois voyantes, aujourd'hui fanées, atténuées, heureusement pour l'œil, par la patine du climat des tropiques.

Des clochers blancs, des maisons bleues, nous voici bien revenus en pays d'Espagne. Mais quoi ? dès les premiers pas à terre, cette avenue déserte qui longe le rivage, est-ce bien l'Alameda ? D'après des descriptions presque récentes, je m'attendais à voir une promenade sillonnée de beaux équipages, parcourue par de brillants cavaliers ; je n'aperçois que des bancs renversés et à peine de loin en loin une quitrine, les roues pleines de la fange des grandes routes ou des rues de la ville. Voilà bien l'Alameda ; et son aspect, m'assure-t-on, est celui de l'île entière, exploitée par la métropole comme une terre par un fermier à bout de bail, sans aucune dépense d'entretien.

Il n'y a qu'une petite partie de Santiago qui soit propre et bien tenue, sur le haut de la colline, autour de la place de la Reine, où se trouvent la cathédrale et le palais du gouverneur de la province. Là seulement on aperçoit la société cubaine au dehors ; après les ministres anglicans de la Jamaïque, voici venir les *padres* espagnols en man-

chettes de dentelles ; après les *misses* maniant la raquette du tennis, les *señoritas* et les duègnes à mantilles, qui en jouant de l'éventail circulent lentement le long des maisons. A pied, on ne sort guère de cette région privilégiée de la ville ; les premières rues ne sont que boueuses ; mais à mesure qu'on s'éloigne, entre les constructions basses, peinturlurées, munies aux fenêtres de grilles en gros bois qui rappellent les moucharabis arabes, la voie n'est bientôt plus qu'un cloaque où les eaux par endroits restent stagnantes avec mille détritits alentour.

Sortez de la ville, c'est encore pis. Les principales routes, aux portes mêmes de la cité, sont défoncées par les pluies à un point tel qu'on doit souvent chercher le gué pour franchir la mare de boue qui barre le passage. Pour de pareils chemins, on a dû inventer un genre de véhicule, la quitrine ou volante, inversable, comme certains canots sont dits insubmersibles. On ne peut autrement voyager qu'à cheval.

Cet état d'abandon produit une bien pénible impression ; il faut aller en Haïti pour se trouver en présence d'une situation plus abominable encore.

Au fond de la pince occidentale que forment deux des quatre chaînes de l'île de Saint-Domingue, au pied des derniers contreforts du morne La Selle, point culminant de la cordillère méridionale, est bâti Port-au-Prince. La position est réellement fort belle ; le morne de l'Hôpital au Sud domine immédiatement la cité, dont les maisons s'adossent à un petit contrefort transversal, ou bien s'étendent sur la partie plane à l'aisselle de ce bras, enchâssées dans une verdure magnifique qui escalade la montagne voisine jusqu'à son extrême sommet.

Hélas ! combien la situation intérieure de la ville est loin de ressembler à l'extérieure !

Port-au-Prince a conservé le tracé qu'il avait au temps

des Français : rues parallèles au rivage allant de la montagne à la plaine, rues perpendiculaires montant de la mer vers les hauts quartiers du Bel-Air ou de Lalue et vers le fort Alexandre. Ce qui frappe dès le premier abord, c'est la saleté des voies publiques ; les immondices s'accumulent en piles sur les places de marché, et les ruisseaux sont devenus de tels fossés que têtards et petits poissons y grouillent à l'envi ; il faut en vérité que le climat soit bien sain par nature pour qu'au milieu de tels tas d'ordures pourries toutes les maladies épidémiques des pays chauds ne soient pas devenues endémiques.

Il est vrai que de temps à autre le feu sert de purificateur ; j'ai vu, en juillet 1888, disparaître ainsi en deux après-midi tout un tiers de la ville. L'œuvre incendiaire est d'autant plus aisée que le plus grand nombre des maisons est en bois avec galeries couvertes ; rares sont les habitations en briques, vu le coût très élevé de la construction. Celles-ci ressemblent alors à de vraies forteresses, isolées des voisines pour éviter la flamme, cuirassées de fer aux portes et aux fenêtres pour résister aux balles et aux boulets dans les périodes si fréquentes de cataclysmes politiques.

En fait de monuments, il n'y a rien qui soit curieux au sens européen : le Palais n'est qu'un immense chalet ; la cathédrale, qui date du siècle dernier, un grand hangar ; d'autres édifices restent en ruines ou bien inachevés. Sur la place Pétion, l'Autel de la Patrie est un vulgaire bloc de maçonnerie aux couleurs haïtiennes, bleu et rouge, à côté duquel devrait se dresser, mais ne se dresse pas, l'arbre national, le haut palmiste au tronc lisse, droit comme une colonne. Je veux cependant signaler le collège des Pères du Saint-Esprit qui, avec son observatoire météorologique, est l'établissement le plus intéressant à visiter ; et la gentille église de Saint-Joseph, d'un style très moderne, objet d'admiration pour les paroissiennes d'Haïti.



Buvette sur la route du Cul-de-Sac, Haïti, dessin d'Armand Guéry, d'après une photographie de M. A. Salles.

Mais voyons les gens. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier l'état social ou politique de ce malheureux pays; regardons seulement les Haïtiens et les Haïtiennes au grand air, dans les rues et sur les routes.

Très aimables d'accueil, les dames de la ville s'efforcent de suivre la dernière mode de Paris; les hommes affectionnent comme vêtement civil la rigide redingote noire et le chapeau haut de forme, parfaitement insouciant des effets du terrible soleil de leur pays. J'aime mieux les généraux, et le nombre en est grand; c'est plus gai à l'œil; ils sont parfois à caracoler en brillants uniformes avec de beaux panaches neufs, mais souvent aussi leur tenue, comme celle de leurs soldats abandonnés à eux-mêmes sans aucune discipline, se trouve composée de parties civiles et de parties militaires, quand elle ne laisse pas autrement à désirer. On circule à cheval, ou en voiture; seuls les pauvres hères, ou les intrépides que n'effraient ni les inégalités du sol, ni les tas d'immondices, vont à pied.

Le samedi est jour de grand marché; sauf prévision de troubles dans la rue, l'affluence des gens des mornes ou des gens de la plaine est toujours très grande. Que le temps soit beau ou mauvais, les paysannes viennent dès la veille au soir occuper une place pour la vente de leurs produits.

En voici qui descendent de la Coupe; là-haut, plus haut encore, à Kinskoff, à Furcy, vers 1,000 ou 1,500 mètr., croissent les légumes d'Europe. Par files de quatre à cinq, elles marchent en se dandinant, les bras ballants, les jupes haut retroussées, leurs marchandises sur la tête dans des paniers à grands bords. Beaucoup portent leur petiot, leur *p'tit moun*, à cheval sur la croupe, retenu par des linges autour de la taille; s'il pleut, une peau de cabri, attachée par les pattes au cou de la mère, pend derrière elle afin d'abriter sa progéniture qui dort ou qui crie. Le costume et la coiffure des femmes, devenus très simples, ont perdu tout le cachet original qu'ils ont dans les gravures de Mo-

reau de Saint-Méry ; néanmoins, comme la coquetterie ne perd jamais ses droits, arrivées à la fontaine du morne Je-crois-en-Dieu, en un point du chemin d'où l'on découvre tout Port-au-Prince et sa rade, les paysannes s'arrêtent pour faire un brin de toilette : avec un peu d'eau dans le creux de la main on se rafraîchit la figure, on rabat ses jupes, et même, en pleine route, mais non sans pudeur, on remplace par du linge propre la chemise du voyage.

Le matin du marché, le mouvement est grand, surtout au portail Saint-Joseph auquel aboutit la route de la plaine du Cul-de-Sac qui fait communiquer la capitale avec le Nord et aussi avec la Dominicaine par la région des lacs.

Cette route, de même que toutes les voies en Haïti, sans une de plus, date de la colonisation française ; comme, depuis lors, on n'a pas dépensé une gourde pour son entretien, jugez de sa viabilité. Ce n'est plus qu'une large trouée à travers la forêt de la plaine, avec un réseau de petits sentiers tassés circulant entre des fondrières dans l'une desquelles j'ai vu un bourriquet embourbé jusqu'au cou. Par ici, paysans et paysannes sont généralement montés, juchés au sommet des sacs de charbon, des paquets de campagne ou des bottes énormes d'herbe de Guinée dont ils chargent leurs chevaux ou leurs baudets. Souvent, au passage, ils disent : « Bonjour, blanc » ; mais jamais, ah ! non jamais leurs bêtes, trottinant à la file indienne, ne se dérangent de l'étroit sentier ; c'est au cavalier qui va en sens inverse de faire tout le mouvement s'il ne veut pas heurter du genou quelque dur paquet ou jeter à bas quelque insouciant cavalière noire, avec tout son trône de pots de lait, de légumes ou de fourrage vert.

Au Pont-Rouge, chacun de mettre pied à terre pour payer l'octroi ; là, en effet, un groupe de soldats est posté pour recueillir de tout venant un peu de chaque produit apporté de la campagne.

Quand tout ce monde est entré, l'animation en ville de-

vient extraordinaire ; toutes les voies sont envahies. Mais aussi quelle bousculade lorsque survient une panique ! Chacun et chacune détalent au plus vite en abandonnant tout sur la place aux facétieux qui, tout simplement pour faire courir les gens et voler les bananes, ont organisé un *p'tit couri*, un *couri-banane*.

Ces perturbations, et d'autres beaucoup plus graves, sont malheureusement trop fréquentes dans ce beau pays, qui, tranquille et bien administré, retrouverait vite, grâce aux produits naturels de son sol si fertile et si riche, sa magnifique prospérité du siècle dernier.

Au delà de l'île d'Haïti, vers l'Est, San Juan de Puerto-Rico s'élève sur la côte septentrionale de cette Antille moyenne, sur le dos de ce couperet ébréché dont les îles Vierges forment le manche rongé de rouille. C'est une ville de tous points supérieure à Santiago de Cuba ; sise sur un flot dénudé qui appartient à une suite d'îlots placés là comme pour rectifier la côte et la mettre à un alignement prescrit, elle est propre, et, battue des vents, beaucoup plus saine. Quant à son aspect extérieur, on ne saurait mieux le décrire que le Parisien Quatrelles : « Sur des murailles carrées se dressent des tours carrées ; des bâtiments carrés, percés de fenêtres carrées, de portes carrées, laissent voir de grandes cours carrées ; » en effet, toutes les lignes des monuments, maisons ou fortifications concordent pour donner l'impression d'un assemblage de cubes juxtaposés ou empilés.

Malheureusement la rade de San Juan n'est pas d'un accès toujours facile ; l'entrée en est souvent interdite par la violence des lames de houle qui déferlent sur les récifs ; de même la sortie parfois est impossible. Aussi en général, de peur d'être pris dans une souricière, s'empresse-t-on de repartir dès qu'on a terminé ses affaires.

Parmi les Vierges, Saint-Thomas, qui est danoise, est la

plus importante à cause de son port si fréquenté, autrefois surtout. Elle n'a pas plus de 20 kil. de l'Est à l'Ouest, d'un bout à l'autre de la petite arête montagneuse qui la forme tout entière sans plaines et sans cours d'eau. Entre deux bras qui se dirigent vers le Sud s'ouvre la baie de Charlotte-Amalia, dont les maisons s'étagent sur les pentes de trois mamelons inférieurs et se détachent fort agréablement sur le fond de verdure du flanc de la montagne. Les teintes qui dominent dans les trois pyramides de constructions ainsi juxtaposées par leur base sont d'un ton assez doux : le rouge brique, le gris violet, le blanc, le jaunâtre entremêlés du vert des feuillages. A la moindre occasion officielle ou privée, chacun hisse son pavillon ; or, comme Charlotte-Amalia est essentiellement cosmopolite, toutes les étoffes bariolées qui flottent au vent ajoutent encore quelque chose à l'éclat du paysage.

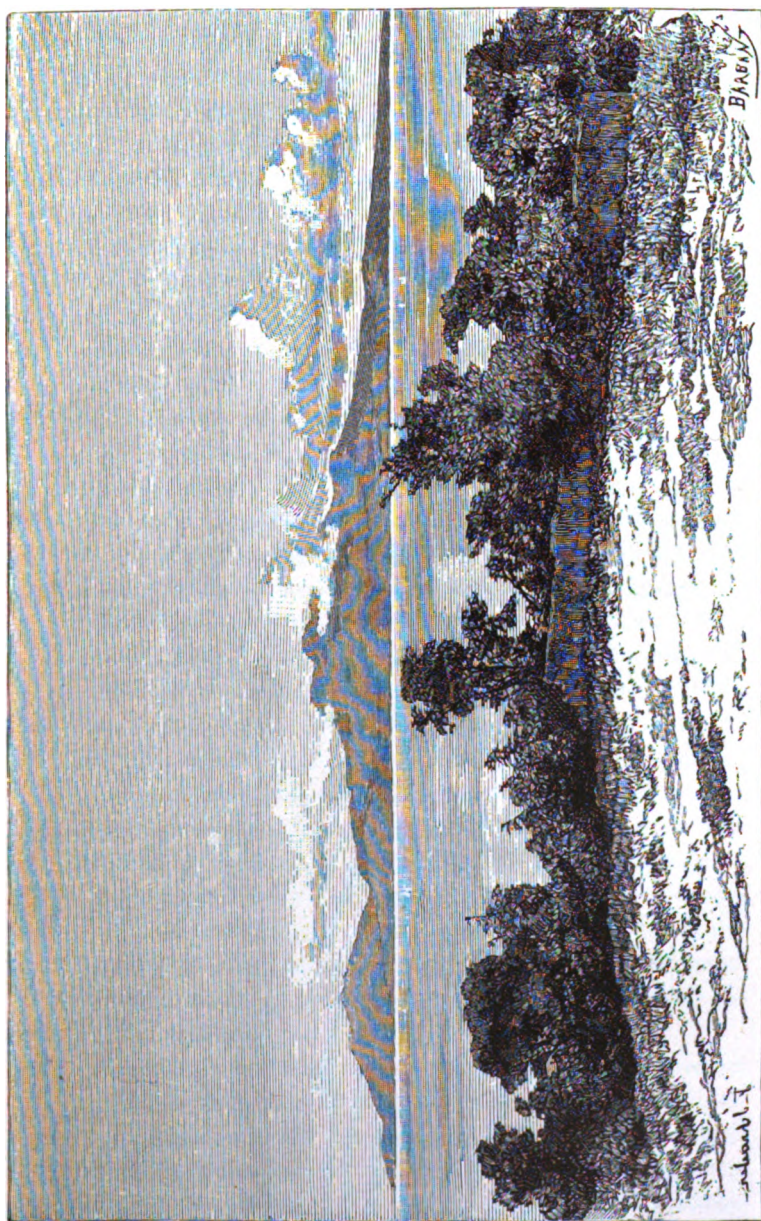
Hors la ville, il y a peu à voir. Des sentiers sillonnent l'île ; mais la végétation est loin d'égaliser celles d'autres colonies de ces parages ; les sommets toutefois sont couverts d'épais fourrés difficiles à traverser. Derrière la tour de Barbe-Bleue (*Blue Beard's Castle*) qui couronne l'un des trois mamelons, un bon chemin gagne la crête en quelques lacets ; on voit de là les deux côtes de l'île. Cette terre est si petite qu'on ne peut pas aller bien loin.

IV

PETITES ANTILLES

Parmi les Petites Antilles, les unes sont montagneuses et hérissées de hauts cônes volcaniques, les autres au contraire sont plates et seulement entaillées par des ravins.

La Guadeloupe, faite de deux parties bien distinctes, réunit ces deux caractères.



La Guadeloupe, vue des Saintes. dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. A. Salles.

La Basse-Terre est au pied de la Soufrière, sur le versant de l'île qui regarde la mer des Antilles. Les petits murs, gris de vétusté, des maisons qui bordent le rivage lui donnent dès l'abord un air vieillot que l'intérieur de la ville si calme ne corrige point. La première rue, celle des magasins et du marché, est assez mouvementée et gaie, grâce aux allées et venues pour les achats journaliers et aux costumes si voyants que les femmes des Antilles de langue française ont seules su conserver. Dès qu'on suit l'une des voies transversales qui montent rapidement, on voit l'herbe pousser dans les rues ; la grande place du Champ d'Arbaud, devant le Gouvernement, est déserte et triste.

La Pointe-à-Pitre contraste d'une manière frappante avec le chef-lieu de la colonie. Tout le mouvement de l'île vient converger au point où la région plate prend le contact de la région montagneuse ; c'est là que la Pointe étale son damier de rues au fond d'une rade sûre que ferment plusieurs flots et barres madréporiques. Le port est toujours garni de navires, de voiliers surtout, et les quais pleins d'animation.

Mais sur ce terrain sans relief, cette ville, où tout est tiré au cordeau, est dépourvue de pittoresque au suprême degré ; elle me faisait l'effet d'un Rochefort transporté sous les tropiques, avec beaucoup de ramoneurs dans les rues et de ramoneuses en tenue de carnaval. Si j'avais à vivre aux Antilles, je ne choiserais pas la Pointe de mon plein gré.

De l'un ou l'autre des sommets des Saintes, qui s'élèvent à trois lieues au Sud de l'extrémité méridionale de la Guadeloupe, le panorama est fort beau et surtout bien caractéristique pour qui veut un aperçu général du relief des Petites Antilles.

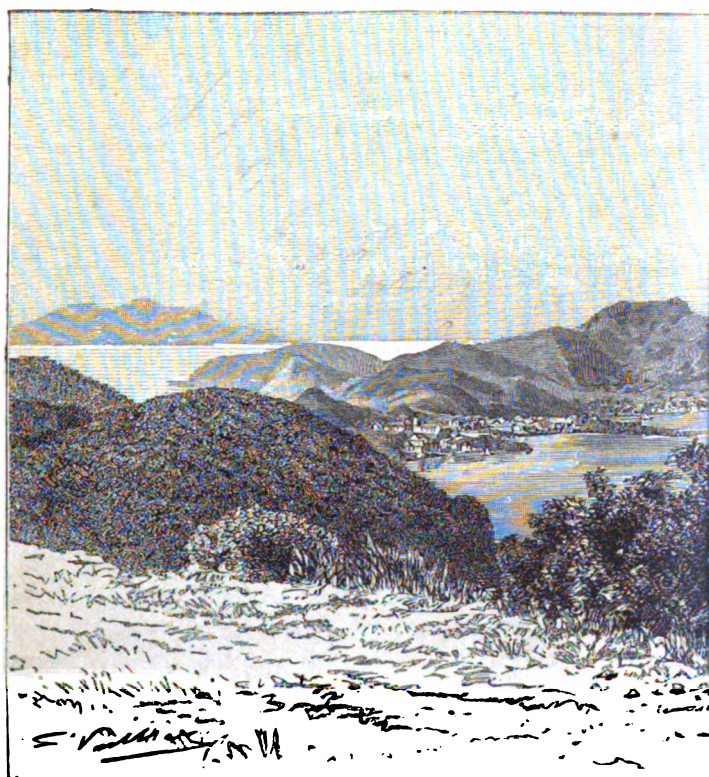
Du village des Saintes, qui s'étend tout en longueur au bord de sa rade, une bonne route monte vers le fort Napoléon où est casernée une compagnie de fusiliers disciplinaires de la marine. De là-haut, l'œil embrasse une vaste étendue de mer limitée au Nord par la Guadeloupe, assez

rapprochée pour qu'on puisse distinguer les diverses nuances des cultures, mais trop souvent encapuchonnée de gros nuages dont se couvre la Soufrière ; ensuite, par l'Est, se profilent le plateau bas de la Grande-Terre, effilée jusqu'à la pointe des Châteaux, le haut morne rectangulaire de la Désirade, le faite horizontal de Marie-Galante ; enfin, au Sud, la masse conique de la Dominique, et, lorsque le temps est exceptionnel, quelque lointain sommet de la Martinique.

Au-dessous de soi, on domine les Saintes, que je m'étais représentées comme des rochers presque nus et que je voyais maintenant accidentées, pittoresques et verdoyantes. Sur les pentes du morne croît un végétal dont le nom est bien connu de tous, mais dont l'aspect, la fleur, les propriétés sont tout autres qu'à la scène. Le mancenillier, isolé, a le port d'un grand lilas ; sa fleur est insignifiante ; son suc laiteux brûle la peau, mais c'est tout. Il affectionne les bas-fonds d'où il chasse tout autre arbre, et ne conquiert que les pentes déboisées ; aussi n'en ai-je pas vu un seul ni au morne Morel, ni au Chameau, où la végétation, sans avoir la puissance des pays tropicaux, est dense et vigoureuse.

Le mancenillier n'empêche pas qu'il y ait des habitants aux Saintes ; parmi eux, tous audacieux marins, on en voit un certain nombre, peut-être la majorité, dont la complexion blanche et les cheveux lisses semblent indiquer le sang conservé pur des premiers colons normands venus tôt aux Antilles. Blancs ou noirs, dans leurs *boats*, comme ils nomment leurs petites embarcations, ils affrontent sans peur les canaux souvent mauvais de la Guadeloupe jusqu'à la Dominique.

De même que toutes les villes des Antilles montagneuses, les deux centres de population de la Martinique se sont élevés sur le littoral qui regarde le couchant, celui que



l'alizé ne bat pas en côte et que les coraux ne hérissent pas de leurs dangereux récifs.

Pour n'être pas le chef-lieu de la colonie, Saint-Pierre n'en est pas moins de beaucoup la ville la plus importante. C'est elle qui fait presque tout le commerce, malgré le désavantage d'une mauvaise rade qui n'est qu'une incurvation de la côte correspondant à l'entre-deux de la montagne Pelée et des pitons du Carbet.

Saint-Pierre étage ses maisons suivant le contour de la baie. Du Sud, d'un angle de la route qui va vers Fort-de-France, le panorama est ravissant, les lignes courbes parallèles des navires à l'ancre, du rivage de la mer, des façades et des toits des habitations, lui donnent une grâce charmante qu'accroissent encore par la dissemblance les traits ondoyants des contours de la montagne Pelée dont l'imposante masse domine tout l'ensemble.

En ville, il n'y a rien qui soit digne de remarque; au dehors, en remontant le torrent du Fort, on atteint le Jardin des plantes qui occupe tout un étroit et magnifique ravin; bien entretenue, cette promenade mériterait sans peine le renom qui lui est fait, mais qui, en l'état, me paraît quelque peu usurpé.

Dans les campagnes de la Martinique, l'homme, le noir comme le blanc, le planteur aussi bien que l'excursionniste, est tenu de compter avec un ennemi redoutable, le serpent trigonocéphale. Sauf dans l'intérieur même des villes, on le rencontre partout : dans les hautes herbes, dans les taillis, dans les champs de cannes; les grandes routes sont dangereuses la nuit pour un piéton; les sentiers le sont à toute heure. Il est peut-être moins répandu que la terreur qu'il inspire ne le fait croire; néanmoins, les suites que peut avoir sa rencontre sont telles qu'on ne saurait jamais être taxé de trop de prudence.

Fort-de-France n'a pas le bel air de Saint-Pierre, loin de là; sur un terrain plat, au Nord de sa baie, il ne présente

à l'œil de l'arrivant qu'une rangée d'habitations grises qui lui donnent l'aspect d'un grand village. C'est pourtant une gentille ville, la plus agréable résidence des Antilles françaises; ses rues sont droites et d'une remarquable propreté; les maisons, mi-briques, mi-bois, ont une tournure assez coquette, et plusieurs petites places ou savanes, avec de l'herbe et des arbres, rompent la monotonie d'un tracé très régulier. A un bout de la ville coule au pied des coteaux la rivière Madame, petit cours d'eau canalisé qui descend du Carbet par une ravissante vallée et vient se jeter à la mer à l'ombre des cocotiers. A l'autre extrémité, vers l'Est, la Grande Savane est un vaste terrain carré qui sert de promenade publique; l'un de ses angles s'appuie sur le fort Saint-Louis dont les hautes murailles couvrent un long promontoire et abritent le mouillage du Carénage; une large avenue de vieux arbres fait tout le tour du quadrilatère médian, étendue couverte de hautes herbes au centre de laquelle s'élève une statue en marbre de l'impératrice Joséphine, entourée d'une couronne de magnifiques palmistes. Cette disposition est originale et éminemment décorative, avec le fort Desaix à l'arrière-plan, sur la première hauteur, et, dans le lointain, les pitons boisés du Carbet.

A l'heure de la musique, la Savane devient le lieu de réunion de tout Fort-de-France; c'est à ce moment qu'il faut y aller pour rencontrer, sous les arbres du bord de la mer, la plus nombreuse assemblée de Martiniquaises en robes et madras multicolores. A moins d'une très faible proportion de sang noir, la créole de couleur est loin d'être régulièrement jolie; mais ses yeux brillent comme des escarboucles; la vivacité de ses gestes et de son doux parler *c'éole* est plus que méridionale, tropicale à vrai dire. Avec cela, les étoffes à nuances dévergondées lui seyent à merveille; les jupes à larges raies violettes ou vertes, à grands carreaux rouges ou jaunes, les foulards de soie brillante, les gros bijoux en or à la coiffure ou aux oreilles,

relèvent à souhait le teint mat et sombre de sa peau. Aussi est-ce un régal vrai que la musique sur la Savane, non certes pas pour la musique même, — l'orphéon de Fort-de-France a trop de couleur locale, — mais pour la vue de ces *doudous* jeunes ou vieilles, toujours multicolores, comme les facettes changeantes du plus brillant kaléidoscope.

Après deux années de courses, c'est en face de cette bonne Savane de Fort-de-France que notre aviso est venu laisser tomber son ancre pour la dernière fois avec nous, en attendant de rouvrir ses ailes au vent pour recommencer, avec d'autres, ses croisières aux Antilles.

C'est une étrange existence, d'aller ainsi et de venir à toute vapeur pendant une longue suite de mois à travers des milieux si variés, avec de si brusques changements de décors. On perd pour ainsi dire la conscience de courir le monde ; on passe sans transition sensible de Colon à la Jamaïque, de Saint-Thomas à la Basse-Terre, et cela le plus naturellement qu'il soit possible, sans aucune surprise d'être ici plutôt que là, de voir une côte aride plutôt qu'une terre fertile, d'entendre l'anglais plutôt que le français ou l'espagnol.

La curiosité du début des voyages s'émousse ; la fréquence de ces changements à vue finit par devenir quelque peu monotone, voire même fastidieuse pour certains, qui, faute de réagir, n'éprouvent bientôt plus que de l'indifférence à l'égard de tout ce qui est nouveau devant eux. Ceux-ci en viennent à s'enfermer à bord dans une quasi-quarantaine volontaire, persuadés d'ailleurs que, sans plus de peine, ils acquièrent sur ces pays qui leur semblent tous semblables des notions aussi précises que celles des vieux résidents ; à cela il n'y a qu'un remède, l'amour du grand air, et sa pratique.

A. SALLES,

Sous-Commissaire de la marine,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

SCIENCES ET ARTS

I

EXTRAITS

DE LA

RELATION D'UN VOYAGE AU MONT-CENIS

FAIT EN 1787

[Le manuscrit que nous publions ci-après a été trouvé par M. Molin, avocat à Chambéry, dans les papiers de son oncle; il croit qu'il a été écrit par M. Pison Du Galland, avocat à Lyon, membre du Parlement de Grenoble, qui fut député à la Constituante et au Conseil des Cinq-Cents.

La Rédaction.]

J'ai commencé et continué le voyage avec M. Binelli, ancien directeur de la mine d'argent et de la Fonderie — alors Royale — de Chalanges¹, à Allemont dans l'Oisans, qui a bien voulu me donner place dans sa voiture, tirée par ses mules. — Nous avons ensuite été joints à Aiguebelle par M. Villars², docteur-médecin, et célèbre botaniste de Grenoble, accompagné de M. Prié, jeune homme fort instruit, et de M. Aribert, autre jeune élève estimé par M. Villars. — Le voyage s'est ainsi continué de compagnie.

1. Les mines argentifères de Chalanches, exploitées au xviii^e siècle, sont aujourd'hui abandonnées ainsi que la fonderie d'Allemont. La montagne de Chalanches est très riche en minéraux de divers genres.

2. Villars, célèbre botaniste auquel on doit de remarquables travaux sur la flore du Dauphiné. Ses herbiers sont au musée de Grenoble, et une des rues latérales à ce musée porte son nom.

Première journée. — En partant de Grenoble le 20 juillet 1787, dîner à Voyron. Auberge fort médiocre où l'on paye pourtant quarante-cinq sols, augmentation depuis quelque temps qui deviendra perpétuelle.

Nota. Que cette journée est forte et qu'il faut de bons chevaux, rafraîchis d'avoine aux Abrets, pour la fournir.

Coucher à Saint-Genis-d'Aost¹. Ce lieu assez gros est en Savoie; on y entre par un pont de pierre sur la petite rivière du Guiers qui sépare je crois les deux États. Ce pont est roide et serait dangereux si on versait en gravissant la chaussée qui le précède.

On ne trouve à Saint-Genis-d'Aost que d'assez mauvais gîtes de cabarets², où l'on couche comme il plait à Dieu, mais on y mange de bonnes truites et l'on n'est pas écorché pour le prix.

C'est de Saint-Genis-d'Aost qu'il faut partir pour se rendre à la cascade de Glandieu³...

Seconde journée. — Ici on ne repasse pas le pont qui vous remettrait en France, mais on suit un très beau chemin, dans un fort joli pays, en ayant toujours le Guiers à sa droite, et en le voyant souvent réduit dans un encaissement qui ne lui permet guère les ravages.

En une bonne heure on arrive au Pont-de-Beauvoisin...

On continue aussi de marcher, pendant environ une heure, dans un beau pays et un beau chemin ayant en vue à sa droite le château de Saint-Albin et quelques autres jolies maisons, au milieu des campagnes les mieux cultivées.

1. Saint-Genis-d'Aoste est l'ancien *Augustum* de l'Itinéraire de Peutinger.

2. Il y a maintenant un fort bon hôtel, l'hôtel Labully, connu par ses « gâteaux Saint-Genix » dont il se fait une grande exportation.

3. La cascade du Glandieu a deux chutes de 40 mètres de hauteur totale.

Nous supprimons le récit de la visite à la cascade. Les voyageurs, après avoir fort admiré cette pittoresque chute d'eau, dont la description occupe deux pages, reviennent à Saint-Genis-d'Aoste.

La scène change ensuite notablement : on entre dans le chemin nommé de Chaille à travers une gorge serrée et effrayante par la hauteur des rochers et des précipices. Là le chemin, dirigé sur divers contours et différentes inclinaisons suivant les dispositions de la gorge, ne laisse pas d'être très praticable et même très sûr. Il est bordé dans presque toute sa longueur par des parapets recouverts de pierre de taille... Il y a des passages qui, quoique égaux par la bonté du chemin, sont effrayants par la profondeur et la rapidité du précipice. Cependant la gorge est boisée à peu près partout, et quoique les bois soient entremêlés de grands quartiers de roches précipitées, ils rassurent les yeux, en même temps qu'ils servent à les récréer... En tout cette partie d'une route infiniment utile peut être regardée comme un des beaux morceaux d'architecture itinéraire qui soient dans le monde.

Bientôt après en être sorti, la plaine se rouvre et l'on arrive au bourg des Échelles¹... En général il est mal bâti, mais on y trouve un cabaret où il serait possible de coucher, et l'on y voit une maison assez apparente où logea le roi de Sardaigne en 1775, lorsqu'il vint recevoir la princesse de Piémont sa belle-fille.

Nous résolûmes de ne point coucher aux Échelles, quoique le jour fût fort avancé. On est en usage de s'y munir d'un troisième cheval qui coûte 30 sols pour sortir plus facilement de la Grotte ou Crotte dont il va être parlé et qui forme une partie de chemin moins longue mais plus curieuse encore que celui de Chaille.

En sortant du bourg des Échelles, on parcourt sur une chaussée peu élevée et en fort bon état une petite plaine

1. Le bourg des Échelles est l'ancien *Labisco* de l'Itinéraire de Peutinger, qui a soulevé beaucoup de discussions parmi les archéologues.

Voir pour les Échelles et pour tout ce qui concerne la « Crotte » dont il est parlé plus bas : J. MARTIN-FRANKLIN et L. VACCARRONE, *Notice historique sur l'ancienne route de Charles-Emmanuel II*, etc., 1887.

assez unie ; mais cette plaine est comme enceinte de hauts rochers, en sorte qu'on ne juge guères comment il est possible d'en sortir par le côté d'Orient vers lequel on marche. On arrive ainsi tout à fait au pied de la chaîne des rochers, en laissant à sa droite le Guiers, qui vient des montagnes de la Grande-Chartreuse située du même côté.

Au pied de la chaîne des hauts rochers se trouve d'abord une longue rampe, montante de droite à gauche et soutenue par un puissant mur qui s'élève avec elle sur une inclinaison assez rapide ; mais elle n'est nullement dangereuse pour les voitures, étant protégée par un haut et fort parapet. Au bout de cette rampe se présente, en tournant à droite, l'ouverture ou entrée de ce qui est proprement appelé la Grotte ou Crotte. Cette ouverture est taillée à pic et à jour dans toute la hauteur du rocher qui est fort grande. Rien n'est plus imposant que cette entrée qui offre nécessairement une certaine obscurité, mais qui néanmoins, étant ouverte par-dessus, laisse assez de jour pour y pénétrer avec la plus grande facilité. On y pénètre en effet par une continuation fort prolongée de la même ouverture, qui prend diverses inflexions, suivant que la position des rochers, dans leur épaisseur, l'a exigé. On ne parcourt point sans une espèce de saisissement, qui n'est troublé par aucune frayeur, cet antre long et tortueux qui dure au moins un quart d'heure, et qui ne prend une forme plus développée et plus éclairée que lorsque les intervalles des rochers se trouvent plus larges par la nature. On va au reste toujours en montant, quelquefois même sur une pente assez rapide ; c'est ce qui oblige à prendre un troisième cheval qui sert pendant une heure, jusqu'à ce qu'on soit entièrement sorti du défilé ; mais partout la voye est large et bien entretenue, en sorte que les plus grosses charrettes la parcourent sans accident.

Il ne faut pas omettre, en revenant vers l'entrée de la Crotte, qu'une inscription latine, gravée en très gros caractères,

lères sur un grand fronton de marbre, apprend que ce bel ouvrage, entrepris pour la commodité des voyageurs et du commerce, est dû au duc Charles-Emmanuel II, et qu'il a été achevé en 1666. Cette inscription est peut-être un peu pompeuse en disant entre autres : *Hanc viam naturâ obtrusam¹, Romanis intentatam, cæteris desperatam*, etc. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce grand ouvrage, qui, sans l'invention de la poudre à canon, fût demeuré peut-être toujours impossible, était bien capable d'inspirer, au moment de sa perfection, quelque vanité dans les idées et les expressions. On remarque encore à côté de l'inscription, et tout à fait à l'entrée de la Crotte, un morceau de rocher, entièrement isolé et détaché, et taillé en forme de grosse tour, qui forme un bel effet en cette place. Les rochers, d'une très grande hauteur et coupés à pic par la nature, qui bordent toute la rampe comme des murs que l'art ne peut fabriquer, et qui, çà et là, sont sillonnés par des sources qui les transpercent; ces rochers, dis-je, diversifiés par leurs couleurs, leurs physionomies antiques, leurs accidents mêlés de traits de caducité, et par d'autres variétés,

1. *Naturâ obtrusam* ne dit rien de trop. Avant l'ouverture de la Crotte, il n'y avait d'autre passage pour traverser la montagne dans cette partie qu'un trou caverneux, dont on voit encore l'entrée fort élevée dans le roc, à gauche de celle de la Crotte. On ne pouvait arriver à ce trou que par le moyen de longues « échelles », d'où est venu le nom donné au bourg ou village voisin. Une fois entré dans ce trou avec les marchandises qu'il était possible d'y voiturier d'une manière si incommode, on marchait et on continuait le transport dans toute la durée de l'obscur caverne qui venait à la suite, et qui allait aboutir à un point très scabreux de l'épaisseur de la roche, auquel point on recommençait à retrouver le jour et des sentiers pénibles pour pénétrer plus avant dans les défilés absolument indispensables à parcourir pour se tirer de l'épaisse masse de ces montagnes et roches accumulées. On voit encore en montant la Crotte et à la gauche le sentier d'issue qui venait de la caverne à échelles : on peut même s'y enfoncer jusqu'à un certain point, mais je n'ai pas ouï dire que l'on pénétre jusqu'au trou découvert, qui servait d'embouchure ou d'entrée du côté de la plaine des Échelles. — (*Note ajoutée au manuscrit, probablement par le copiste.*)

n'arrêtent pas moins la vue surprise du spectateur qui leur donne son attention.

... Letorrent reçoit à peu près vers le milieu du chemin de la Crotte à Chambéry une très belle cascade ¹, qui se fait voir à la droite du voyageur. Cette chute d'eau est considérable par sa hauteur et par son volume, et elle se détache tellement du rocher d'où elle tombe, tout à fait auprès de la route, qu'on peut passer entre elle et ce même rocher sans crainte d'être touché par l'eau.

On arrive enfin à Chambéry un peu tard, fort satisfait de la route vraiment extraordinaire qu'on vient de parcourir. — Cette journée est aussi un peu forte, à cause de la course détournée à la cascade de Glandieu.

Troisième journée. — Cette troisième journée est non seulement beaucoup moins longue, mais elle est même trop courte; la nécessité des gîtes supportables a seule donné lieu à son arrangement.

Dîner à Montmélian.

On voit de Montmélian à une distance de sept ou huit lieues vers le Nord-Est une partie des derrières du fameux Mont-Blanc dans le Faucigny ². La blancheur de ses neiges, qui le font nommer Mont-Nivoley à Montmélian, et sa hauteur dominante, le font facilement reconnaître; quoique sa forme, de ce côté, soit fort différente de celle qui se présente dans la vallée de Chamouni, au-dessus de laquelle il s'élève immédiatement. — Un bon habitant de Montmélian nous a assuré qu'en partant de là sur un bon

1. Cette cascade a maintenant beaucoup perdu de sa beauté : elle s'est frayé un passage 10 mètres plus bas et à gauche de l'ancien point où elle se détachait du rocher. En outre, elle a été masquée au couchant par d'énormes remblais de chemin de fer.

2. Le 22 juillet 1787, jour où nos voyageurs étaient sur le pont de Montmélian, d'où l'on aperçoit en effet le profil du Mont-Blanc, de Saus-sure était à Chamonix, occupé à préparer l'ascension qu'il fit le 3 août suivant.

Balmet et le Dr Paccard l'avaient faite le 8 août de l'année précédente.

cheval, ou mieux encore sur un bon mulet, on peut en six heures ou peu plus se rendre aux avenues de cette vallée de Chamouni, arriver ainsi jusqu'au pied du Mont-Blanc par une autre route que celle de Salenche, ce qui épargnerait une franche moitié du temps et du chemin ¹. Cette particularité ne saurait être indifférente pour ceux qui se trouvant à portée de Montmélian, ou à Montmélian même, voudraient faire une excursion jusqu'au fameux mont et aux grands glaciers qui en découlent.

Coucher à Aiguebelle. On y trouve une assez grande et bonne auberge, garnie de quantité de lits. On y arrive par une longue chaussée en ligne droite construite depuis peu sur ce même bord. L'Arc descend de la Maurienne qu'il parcourt dans toute sa longueur depuis sa source au Mont-Iseran. Il va se joindre à l'Isère à environ une lieue au-dessous d'Aiguebelle, et à cette jonction il perd son nom.

Aiguebelle n'est pas mal bâti, mais en total il paraît vieux. On y voit une assez belle fontaine qui court dans un grand bassin de forme ronde. Une espèce de halle se trouve à côté.

Un pont de bois sur pilotis sert à traverser l'Arc pour communiquer dans les montagnes et aux villages situés de l'autre côté. Mais auparavant on trouve dès qu'on a traversé le pont une église collégiale fort ancienne et actuellement desservie par sept ou huit chanoines, deux prêtres collégiés et trois enfants de chœur. Ce chapitre a été fondé en 1267 sous le titre de Sainte-Catherine par Pierre d'Aigueblanche, Savoyard d'origine, mais évêque d'Hereford en Angleterre. On voit au milieu de l'église, tout près du chœur, son mausolée en bronze. Il est représenté

1. En passant par Saint-Pierre d'Albigny, Albertville, Ugine, Héry, Flumet, Mégève, Saint-Gervais, le col de Voza ou celui de la Forclaz, il y a plus de 95 kilomètres pour aller de Montmélian à Chamonix; il est donc impossible de faire ce trajet en six heures à cheval ou à mulet: il en fallait sûrement quinze à vingt, c'est-à-dire plus d'une journée. Le « bon habitant de Montmélian » était donc un ignorant ou un farceur.

en habits pontificaux avec sa mitre et sa crosse, couché à la renverse, sur une table de même matière, soutenue par six pieds assez bas. Tout autour de cette table et sur son bord règne une ligne en anciens caractères qui fixe la mort du fondateur au 5 des kalendes de décembre 1268, année immédiate après la fondation. L'artiste du mausolée n'a pas oublié son nom : *Hoc opus fecit Henricus de Colonia*.

A gauche de la porte d'entrée de la même église se voit encore une vieille statue d'une sorte de marbre blanc, laquelle représente un chevalier pareillement couché à la renverse ; mais cette statue est entièrement dégradée, surtout dans la partie des jambes, ainsi qu'un petit lion placé au bout des pieds, de la tête duquel on voit à peine quelques restes. On voit aussi autour du lit de la statue quelques restes d'une ancienne inscription, d'après lesquels je n'ai pu former aucun sens. Plusieurs chanoines que je trouvais sortant du chœur au moment où je visitais leur église me dirent que cette tombe avait été celle d'un neveu du fondateur qui s'était illustré dans les armes.

Au surplus, l'église est assez grande, mais sans goût et sans décoration intérieure. On remarque au dehors deux grands et hauts clochers placés au bout de chaque croisée de l'église. La masse en est quarrée, terminée en flèche assez hardie et de pierre comme la masse. Une particularité des portes de cette église est qu'elles sont couvertes d'une peau d'élan sur laquelle sont clouées des lames entre-croisées de fer assez artistement faites. Les vitraux de couleur sont antiques aussi et estimables.

Le chapitre avait été fondé pour treize chanoines compris le prévôt, et pour autant de prêtres bénéficiaires ou vicaires. Ce nombre a été réduit insensiblement, et, à mesure que les canonicats vacquent, le Roi, seul nominateur, ne les remplit plus : ce qui fait présumer une extinction pour ne laisser subsister qu'un service vraiment paroissial. Ainsi se font les choses sous le gouvernement très attentif du

Roi de Sardaigne. — En attendant, un des chanoines nommé par le chapitre et pourvu par l'ordinaire est chargé de la cure d'Aiguebelle...

... La Lande dans son *Voyage d'Italie*, 1^{re} édition, observe que on voit de là les restes de l'église de Randan, renversée le 12 juin 1750 par des torrents descendus des montagnes du Briançonnais, et que cette église a été tellement ensevelie que le sol du terrain est actuellement au niveau du clocher où l'on entre par les fenêtres. Ce désastre eut lieu en effet à l'époque marquée, mais depuis le voyage dont il s'agit les éboulements de terrain ont entièrement fait disparaître les restes de l'église et du clocher. Cette église était sur le penchant rapide de la montagne au delà de l'Arc. Les torrents descendaient de cette montagne dont la longue chaîne sépare au Nord la Maurienne de la Tarentaise, et non des montagnes du Briançonnais qui sont dans une position et dans une direction tout opposée.

Il faut encore aller voir au delà de l'Arc une fabrique ou fonderie de cuivre...

Enfin on ne doit pas quitter Aiguebelle sans aller voir, si on en a le temps, la montagne ou le rocher tout à fait voisin, nommé de Charbonnière. Il se trouve en sortant d'Aiguebelle sur la grande route à gauche, et il y étrangle fort le vallon. L'Arc coule au pied de ce rocher de l'autre côté; il est ainsi isolé de toutes parts. C'était anciennement une forteresse fort importante qui barrait absolument le vallon. Il n'en reste que quelques fragments de vieilles murailles. Mais la citerne creusée dans le roc¹, au milieu d'une pelouse verte, a été conservée. C'est une espèce de large puits sans rien autour de son ouverture : il faut prendre garde d'y glisser en trop s'approchant. On dit ce creux très profond. L'eau s'y conserve pure et l'on ajoute que depuis environ dix ans elle s'est élevée d'environ quatre pieds, ce qui peut-

1. On voit encore cette citerne.

être est remarquable, cette citerne n'étant entretenue que par les eaux pluviales. On ajoute encore que ce grand rocher, couvert de quelque terrain et de cultures dans sa partie supérieure, présente aux botanistes beaucoup de plantes intéressantes...

Aiguebelle est la première paroisse de la province de Maurienne, dans laquelle on ne cesse plus de voyager jusques et inclus le Mont-Cenis.

Quatrième journée. — En sortant d'Aiguebelle on passe incessamment et en montant dans le défilé étroit entre la chaîne des montagnes à droite et le rocher de Charbonnière à gauche ¹... Après une petite demi-heure on passe l'Arc pour la première fois sur un pont de pierre... on traverse d'abord le petit village d'Argentine, — on trouve ensuite celui d'Épierre, et un peu auparavant, sur la gauche, un établissement reconstruit à neuf pour une fonderie de fer... et l'on arrive au bourg de la Chambre. La Chambre avec son district a formé autrefois un marquisat particulier...

On pourrait dîner à la Chambre si on le voulait, mais étant parti d'Aiguebelle de grand matin, on peut seulement s'y rafraîchir et y faire manger les chevaux, et pousser ensuite jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, où l'on dînera mieux mais un peu tard.

Dîner à Saint-Jean-de-Maurienne. C'est la capitale de cette province avec siège épiscopal; elle est située de l'autre côté de l'Arc, et on y arrive en passant un pont.

Quelques auteurs ont cru que le nom de Maurienne a été donné à la vallée peu large qui forme cette province à cause des Maures, ce qui supposerait qu'ils y ont eu un établissement permanent. Cette vallée était anciennement, suivant l'opinion commune, le pays des Brannovices dont

1. Actuellement, la route et le chemin de fer passent à droite du rocher de Charbonnière, entre l'Arc et le pied du rocher.

parle César dans ses *Commentaires*, mais Nicolas Sanson n'est pas de cet avis. Quoi qu'il en soit de ces antiquités historiques, la vallée de Maurienne en partant d'Aiguebelle se dirige d'abord du Nord au Sud, après quoi elle se replie de l'Est à l'Ouest, et ensuite plus au Nord vers Lansbourg jusqu'au mont Iseran ¹ qui est à son extrémité vers le duché d'Aoust, au vrai Nord, et qui fait toujours voir une sommité couverte de neige.

... L'Isère elle-même descend du même mont Iseran d'où il paraît qu'elle tire son nom, mais par une pente opposée du côté de la Tarentaise qu'elle parcourt aussi d'un bout à l'autre, en serpentant dans la vallée, et en passant par Tignes, Sext, Moustiers, Conflans, Montmélian, etc.

Une chaîne constante de hautes montagnes sépare la vallée de Maurienne de celle de Tarentaise. Cette chaîne court principalement de l'Est à l'Ouest avec différentes inflexions et sinuosités ; mais la portion commune de cette chaîne relativement à la Maurienne se trouve au Nord. Une autre chaîne vers le Sud et vers l'Ouest sépare la Maurienne du Dauphiné dans les parties du Briançonnais et du Graisivaudan.

... Quant à la ville même de Saint-Jean-de-Maurienne, capitale de ce comté, elle est fort ancienne. Ce fut là, suivant quelques auteurs, qu'Annibal, après avoir côtoyé l'Isère pendant dix jours, arriva l'an 219 avant Jésus-Christ *ad castellum*, dit Tite-Live, *quod erat caput ejus regionis*. Cette forteresse, suivant ces auteurs, ne pouvait être que ce qu'on appelle aujourd'hui Saint-Jean-de-Maurienne ; mais l'opinion commune est pour le Grand Saint-Bernard (on peut voir sur cela le t. VII de l'*Histoire romaine* des

1. On sait que le mont Iseran n'existe pas. Il n'y a qu'un « col du mont Iseran », comme il y a un col du Mont-Cenis, et point de Mont-Cenis, un col du Petit et du Grand Saint-Bernard, et point de montagnes de ce nom. C'est probablement la Levanna qui a été prise pour le mont Iseran : c'est la plus haute sommité située au fond de la vallée de l'Arc.

PP. Cotton et Rouillé, p. 139 et suivantes, précédées d'une carte gravée de la route suivie par Annibal).

La position de Saint-Jean est au pied de la montagne ; mais cette position est riante et éclairée ; une assez jolie plaine bien cultivée l'entoure de tous côtés, et laisse voir l'ouverture des différents vallons ou gorges qui y aboutissent...

L'église cathédrale n'offre rien de remarquable que les statues du chœur : c'est une ancienne menuiserie de noyer d'un assez bon travail en général ; mais une bizarrerie surtout est frappante : chaque stalle est séparée de l'autre par quelque figure grotesque d'homme ou d'animal. Ici ce sont deux polissons qui luttent de diverses manières ; là c'est un chat prêt à entrer en lice avec un chien ; là un singe faisant les plus étranges contorsions, etc. ; le tout en petites statues toutes fort expressives et fort comiques. Un chanoine nous assure que le chapitre n'avait aucun mémorial sur ces badineries rares dans les églises, mais on dirait que l'ouvrier avait voulu amuser les chanoines ennuyés du chœur ¹.

On a construit depuis quelque temps en forme de fronton devant l'église trois grandes arcades couvertes conduisant à autant de portes ; entre celle du milieu et celle de gauche, on a placé un monument relatif aux premiers comtes de Maurienne, de la maison de Savoye, qui anciennement avaient reçu la sépulture près de cette église. On lit sur ce monument, à son côté de la grande porte, une inscription qui apprend que les princes inhumés se nomment Humbert, Amédée de la Queue (*Amedeo Caudæ*), et Boniface, comtes de Maurienne et puis comtes de Savoye, *qui adeptæ rebus gloriosè gestis immortalitate hoc tumulo quiescunt*. Quelques lignes ajoutées apprennent encore que ce sont les

1. La cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne contient beaucoup d'autres curiosités artistiques non énumérées par notre voyageur.

chanoines de Maurienne qui ont fait ériger ce monument, sans énoncer aucune date, mais certainement l'ouvrage est tout moderne. Au-dessous de cette inscription sont encore gravés les vers latins suivants :

*Vix satis unus erat trinis viventibus orbis,
Trinorum est cineri una sed urna satis.
Vive ergo humanæ mortis memor, atque perennè,
Virtutes præter, disce manere nihil.*

Du côté opposé, derrière cette inscription, est un bas-relief en marbre blanc qui représente une investiture donnée par l'empereur aux comtes de Maurienne et de Savoye. Les figures sont tout au plus à tiers de grandeur naturelle ; c'est aussi un ouvrage moderne qui porte nom des frères Colin. On le regarde à Saint-Jean comme un chef-d'œuvre : il ne m'a point frappé par sa manière.

Le voyageur La Lande (t. 1^{er}, page 13) fait mourir près de Saint-Jean-de-Maurienne l'empereur Charles le Chauve revenant d'Italie en 877, âgé de cinquante-quatre ans et empoisonné par le juif Sédécias, son médecin, le 6 octobre ; mais d'autres écrivains placent cet événement à Briord en Bresse¹.

C'est aussi à Saint-Jean-de-Maurienne qu'en l'année 1548, au rapport du maréchal de Ville-Vieille, fut donnée au roi Henry II une singulière fête ou réception, dont une compagnie de 100 hommes vêtus de peaux d'ours, avec un tel déguisement qu'on les eût pris pour de véritables ours, fit la principale pièce². La Lande (page 14 et suiv.) a transcrit cette historiette dans le style naïf de l'original qui finit par

1. C'est à Avrieux, un peu en amont de Modane, que l'empereur Charles le Chauve fut empoisonné par le juif Sédécias.

2. J'ai parlé de cette historiette au chanoine qui nous conduisait, et il la nia, comme absolument fausse, et même invraisemblable. Il ajouta qu'on a conservé dans leur église une relation avec toutes les pièces, jusqu'aux compliments de la réception faite à Henry II, et qu'il n'y est fait aucune mention de la ridicule farce des hommes-ours. (*Note de l'auteur du manuscrit.*)

dire « que le roi confessa n'avoir reçu de sa vie autant de plaisir pour une drôlerie champestre, qu'il fit lors, et leur fit donner deux mille écus ». Cette historiette n'est guère connue à Saint-Jean-de-Maurienne.

On peut entrer, en sortant de la cathédrale, dans l'église paroissiale qui est tout auprès à droite en entrant...

... Après Saint-Jean on voyage pendant peu de temps dans un bon et joli pays, après quoi commence incessamment la Haute Maurienne, en entrant dans un pays plus étroit et montueux; on va ainsi, après avoir repassé l'Arc, coucher à Saint-Michel, ancien bourg dans une position fort élevée sur la croupe de la montagne. Il y a là au-dessus du bourg une fort grande et presque neuve auberge avec l'enseigne du Petit-Turin : on y boit un vin nommé de Saint-Martin¹ ou plus communément de Saint-Julien, du nom d'un village voisin où est le vignoble qui est assez bon. La Lande en fait mention.

Il a fait mention aussi des canardières que, pendant la guerre de 1742 à 1748, les Espagnols avaient faites dans un des murs de clôture du Petit-Turin, et d'une redoute qu'ils avaient construite. Il reste encore quelque chose de cette redoute dans la hauteur, mais les canardières ont été bouchées en crépissant à neuf les murs de l'enclos : on en aperçoit pourtant encore les contours.

Cinquième journée. — En quittant Saint-Michel de grand matin on va dîner à Modane; mais auparavant il faut remarquer :

1. Un vin du canton, nommé de Cressan¹, est plus estimé encore que celui de Saint-Julien, mais une circonstance assez remarquable, c'est qu'on voit d'un côté de la vallée, qui n'est pas large, de grands quartiers de vigne en pente, et du côté opposé des forêts de pins à la même hauteur et largeur. (*Note de l'auteur du manuscrit.*) — Le vin si renommé dont parle notre voyageur est celui de Princens, et non pas Cressan. On voit souvent en Savoie le versant exposé au midi de la vallée couvert de vignobles, tandis que celui exposé au Nord est peuplé de pins ou de sapins à la même hauteur.

1° Un peu au-dessus et presque vis-à-vis de Saint-Michel, à la droite, un passage entre deux montagnes, abaissées dans la chaîne, nommé le Passage du Galibier. Ce passage conduit à la montagne de l'Hautaret¹ dans le Briançonnais et abrège beaucoup la communication avec la Maurienne; mais il est peu commode, et ne peut se faire qu'à pied ou avec des mulets ou chevaux sûrs. Les Espagnols usèrent ainsi de ce passage pendant la guerre.

2° La montagne et le village de Saint-André, où l'on laisse l'Arc à la droite dans la profonde gorge qu'il parcourt. Toute cette montagne de Saint-André, rapide et difficile, est schisteuse ou talqueuse de la nature de l'ardoise.

3° Après Saint-André on passe de nouveau et incessamment l'Arc : on trouve une chapelle et quelques maisons d'un lieu nommé le Freney, et à quelque distance de là un autre lieu nommé les Fourneaux². On y voit en effet un grand fourneau, actuellement en exercice, où l'on exploite des mines de plomb et de cuivre qui contiennent un peu d'argent. Le voyageur La Lande rapporte une épreuve assez avantageuse faite à Paris sur un morceau de cette mine par lui apporté, mais en général la quantité d'argent qu'elle donne est trop petite suivant l'opinion qu'on en a dans le pays pour mériter que l'on s'y attaque. Les mines au reste sont dans une montagne peu éloignée du Fourneau.

Dès Modane et peut-être un peu auparavant on voit sur la gauche une très haute montagne terminée en roches de granit, nommée la Vanoise³; cette haute roche se fait constamment remarquer pendant le reste de la route por-

1. Actuellement le col du Lautaret. L'orthographe l'*Hautaret* nous paraît plus logique. C'est au col du Lautaret que Villars aimait à aller herboriser : il est riche en plantes alpines remarquables.

2. C'est au-dessus des Fourneaux que se trouve actuellement l'entrée du tunnel du Fréjus (appelé à tort du Mont-Cenis : le col du Mont-Cenis se trouve à 25 kilomètres plus à l'Est).

3. Cette montagne est la Dent-Parrachée, qui termine au Sud le massif des glaciers de la Vanoise.

tant de la neige ou peut-être d'antiques glaces sur sa sommité. Elle présente divers aspects suivant qu'on la tourne, mais plus ordinairement elle se montre pyramidale; on ne la perd plus de vue non seulement jusqu'à Lansbourg, mais même sur la partie antérieure du Mont-Cenis, où son aspect dans le lointain devient beaucoup plus frappant; on voit qu'elle se lie, en se prolongeant, avec la chaîne des montagnes qui appartiennent à la Tarentaise.

Modane parait pauvre, suivant La Lande; c'est un assez gros bourg sur la rive gauche de l'Arc; mais une autre partie, nommée le Petit-Modane, est à l'autre rive et l'on y communique par un pont de bois. Le vallon s'élargit en cet endroit; on y vit passablement pour des voyageurs et on vous fait payer médiocrement. Vis-à-vis de Modane, vers la droite, se trouve dans la chaîne des montagnes le col appelé de la Rouë¹ qui communique dans la vallée de Bardonnèche ou Bardonnache en Briançonnais.

Dès qu'on est sorti de Modane on recommence à monter assez vivement, en laissant l'Arc à sa gauche dans un lit encaissé de rochers assez éloigné. On passe bientôt dans une forêt de sapins et l'on traverse le village de Villard-Audin² affreusement laid; mais pour dédommagement on voit sur la gauche, à quelque distance de l'autre côté de l'Arc, la superbe cascade appelée de Saint-Benoît. Cette cascade a deux chutes, assez éloignées l'une de l'autre. La première, nichée dans un enfoncement profond de rochers, tombe de la chaîne des hautes montagnes qui séparent la Maurienne de la Tarentaise. Sa belle et abondante quantité d'eau forme ensuite, à superficie de sol, un ruisseau qui vient passer près de la grande chapelle, bien reblanchie, et

1. Le col de la Roue et le col de Fréjus font communiquer Modane avec Bardonnèche. Il en est de même du col de la Saume, situé plus à l'Ouest, au pied du Mont-Thabor.

2. Appelé maintenant Villarodin. Ici encore il nous semble que l'orthographe ancienne aurait dû être conservée.

des autres bâtiments du bénéfice de Saint-Benoît. Là se voit une vaste prairie qui, dans la belle saison, inspirerait l'envie d'y demeurer, mais incessamment le ruisseau tombe par une seconde cascade dans un lit profond et étroit entre deux rochers à travers lesquels il va se jeter dans l'Arc. On s'arrête plus d'une fois en parcourant le chemin élevé sur lequel on roule, pour jouir du spectacle de ces cascades et du pays environnant : on serait même tenté, avec un peu de temps, d'aller voir les choses tout à fait de près¹.

Après Villard-Audin on trouve Bramant, village ou bourg assez considérable, divisé en plusieurs hameaux. L'emplacement de l'église paroissiale est à peu près isolé : on voit à la suite et sur la droite une grosse chapelle de dévotion...

J'ai lu quelque part que Bramant avait été anciennement la capitale de la Maurienne : j'en douterais beaucoup sur son apparence, à moins qu'il ne fallût s'entendre tout à fait de la Haute Maurienne. Un fait actuel et plus constant, c'est que de Bramant on monte par un sentier à la droite au Petit Mont-Cenis, qui communique au Grand par un chemin plus court, en passant entre deux montagnes ornées de prairies.

Solliers ou Souillières, autre village où l'on passe après avoir de nouveau traversé l'Arc sur un pont de bois qu'on réparait à neuf en 1787. Solliers est passablement bâti, et il a, dit-on, quelques habitants riches ; c'est là, suivant Grosley, en supposant le passage d'Annibal par le Mont-Cenis, que ce général fut attaqué dans sa cinquième marche depuis Saint-Jean-de-Maurienne par les habitants des montagnes, et qu'il passa une mauvaise nuit. On laisse ici l'Arc sur la droite jusqu'à Lansbourg.

1. Entre Villarodin et Bramans se trouve actuellement le fort de l'Esceillon, construit après 1815 par le gouvernement sarde avec l'aide de l'Autriche. Il a été conservé, mais il offre une faible défense du côté italien.

Termignon¹, village très gros, tout auprès duquel on passe encore, et qui contient onze à douze cents habitants. Une rivière du même nom, qui descend des montagnes à gauche, vient s'y jeter dans l'Arc : elle n'est guère moins grande que l'Arc, et comme son cours est très rapide, on la prendrait même pour la dominante, mais l'Arc venant de plus loin dans toute la longueur de la vallée, c'est ce qui lui a conservé la prééminence. Le pont sur lequel on passe le Termignon n'est que de bois, mais proprement et solidement fait. C'est précisément dans l'angle entre les deux rivières que le village est situé, position avantageuse et fort éclairée. On assure qu'entre les habitants, plusieurs sont possesseurs de gros et vigoureux mulets, avec lesquels ils voient les marchandises qui passent en Italie jusqu'à la Novalèse ou jusqu'à Suze en Piémont, où recommencent les voitures roulantes. Les maisons de Termignon, comme toutes celles de la contrée, sont couvertes de grosses et grandes ardoises fort épaisses ; en sorte que quand on considère ces maisons de quelque lieu élevé, on les prendrait pour de grandes masses de pierre détachées de rochers voisins et réunies en forme de gros débris qui se sont mutuellement arrêtés et fixés en se rencontrant.

Dès qu'on est sorti de Termignon, la route se continue par une rampe rapide et en zigzag qui dure quelque temps et pour la formation de laquelle il a fallu employer de hautes murailles et d'autres ouvrages d'art. Il faut plus d'une grosse heure pour aller enfin coucher à Lansbourg, tout à fait au pied du Mont-Cenis. On a toujours sur la droite en faisant ce reste de route la rivière d'Arc, et au delà une belle forêt de pins et sapins d'une très grande profondeur en pente. Cette forêt est absolument nécessaire à la conservation du pays et de Lansbourg même. La route est ici fort montueuse.

1. Termignon, *inter amnes* ou *terminium*.

Lansbourg¹ est un gros village de sept à huit cents habitants entre l'Arc et la forêt d'un côté, et des terres cultivées en pente rapide de l'autre. On y trouve deux auberges principales où l'on est passablement au prix ordinaire de 35 ou tout au plus 40 sols de Savoye par couchée, compris le souper.

La vallée de Maurienne ne se termine pas à Lansbourg. Elle se prolonge encore ainsi que l'Arc cinq ou six lieues vers le Nord en inclinant à l'Est, et l'on voit constamment au fond le mont Iseran avec sa tête poudrée de neige d'où descend l'Arc. Quatre ou cinq villages à la suite les uns des autres sont distribués sur cet espace². Je suis allé jusqu'à Lans-le-Villar qui est le premier. La vallée va toujours en s'élevant et un peu en se rétrécissant. Le village de Bonneval est vers l'extrémité, et là se trouve un chemin qui, en se repliant à gauche, traverse en Tarentaise par la montagne qui la sépare de la Maurienne. Ce chemin rencontre bientôt l'Isère qu'il traverse, et tournant toujours à gauche il descend à Tignes et se réunit à la grande route de toute la Tarentaise.

Le voyageur La Lande a dit (p. 25) qu'à trois lieues de Lansbourg on apercevait la Roche-Molon, l'une des plus hautes sommités des Alpes³. Il s'est trompé : cette Roche-Molon ou Melon ne peut se voir qu'en montant sur quelques autres points élevés du Mont-Cenis même. Quelques voyageurs ont prétendu que cette roche est aussi haute que le Mont-Blanc, ce qui n'est aucunement vraisemblable. La Lande n'en indique point la position relativement à Lansbourg ; il faut qu'on lui ait donné le mont Iseran sous le nom de Roche-Molon. Ce mont Iseran est le seul haut

1. Actuellement Lans-le-Bourg.

2. Lans-le-Villard, la Madeleine, Bessans, Villaron, Bonneval.

3. Il y a en effet des points des environs de Bessans, à 10 ou 12 kilomètres au delà de Lans-le-Bourg, d'où l'on aperçoit la pointe de Rochemelon, qui n'est pas « l'une des plus hautes sommités des Alpes ».

rocher à plusieurs sommités et poudré de neige qu'on voit au fond de la vallée de Maurienne ¹.

Mais ce n'est pas ce chemin qu'il faut tenir pour se rendre sur le Mont-Cenis. Il faut pour cela sortir de Lansbourg en tournant directement sur la droite, vers l'Est déclinant au Sud, et en traversant l'Arc pour la dernière fois sur un pont de bois fort bien construit. Ici commence la montée immédiate du Grand Mont-Cenis.

Sixième journée. — Après l'Arc passé, on marche d'abord à gauche sur un chemin en pente et en ligne droite, assez commode et agréablement ombragé. Mais bientôt la rampe devient tortueuse et rapide. On laisse l'Arc derrière soi. La croupe de la montagne se présente en face, sous un aspect de prairie rocailleuse et inégale. On y voit çà et là quelques mauvais rejets de pins et quelques arbustes sauvages fort clairsemés. Le plan de cette croupe est un peu convexe, se rabattant de chaque côté en forme de ravins où descendent les eaux supérieures. Mais au delà de chaque ravin règnent des bois noirs, qui, à droite et à gauche, servent comme de bordure à la montagne. Elle est dominée par deux montagnes beaucoup plus hautes pareillement situées de chaque côté, et qui, sous une forme largement conique, terminée en rochers vers la sommité, sont comme les montants latéraux de cette grande porte des Alpes. La croupe placée entre deux peut être regardée comme l'Escalier par lequel on franchit l'espace. La montagne qui domine à la gauche offre l'aspect d'un glacier qui se termine à peu près comme les deux serres d'une écrevisse en se coulant dans deux sinuosités de cette forme. C'est, après l'avoir bien observé, un véritable glacier perpétuel, et non un dépôt accidentel de neige. On découvre ce glacier longtemps avant que d'arriver à Lansbourg, mais

1. C'est la Levanna qui est clairement désignée ici : elle a en effet trois sommités principales qui se détachent bien nettement au fond de la vallée de l'Arc au-dessus de Bonneval.

je l'ai observé d'assez près, en remontant la vallée de Maurienne jusqu'au village de Lans-le-Villar, une petite lieue au-dessus de Lansbourg.

Ce chemin, nommé dans le pays les Traverses du Mont-Cenis, est formé en effet par les traverses d'un côté à l'autre de la montagne, et plus ou moins rapprochées, suivant que la pente est plus ou moins vive. En général elle est très rapide. On arrive ainsi par ces grands zigzags jusqu'à l'endroit de la hauteur de la montagne nommé les Ramasses ou la Ramasse. Mais les zigzags ne sont pas du tout dangereux, le chemin n'y a jamais moins de huit pieds de largeur, et il est plat et solide; des murs le soutiennent lorsque la circonstance locale l'a exigé, et en divers endroits il est bordé par de hautes barrières en bois pour prévenir tous les accidents. Il faut environ une heure et demie, ou au moins une grosse heure, pour arriver aux Ramasses.

On donne ce nom à ce point de la hauteur du Mont-Cenis du côté de la Maurienne, parce qu'en hiver, pendant les neiges et les glaces, on commence à descendre de là sur des chariots à glace vulgairement nommés « ramasses ». Il y a quelques maisons, ou plutôt quelques cabanes dans cet endroit, et c'est là apparemment que sont en dépôt les chariots à glace ou ramasses. Je n'ai pu être, en été, acteur ni spectateur de cette sorte de voitures; mais il est constant qu'en six minutes elles parcourent en descendant le même espace qu'on ne fait qu'en plus d'une heure en montant, et qu'on ne fait aussi en descendant de toute autre manière qu'à peu près dans le même temps. On peut par là se faire une idée de la rapidité extrême de ces voitures à glace. Elles ont chacune un conducteur qui se place devant le conduit, et cette longue glissade se fait en toute sécurité, quoique quittant la route ordinaire des traverses en zigzag; elle se dirige en ligne beaucoup plus droite. Il est vrai que quelques personnes, perdant haleine, n'ont pas la force de la supporter. Mais les conducteurs peuvent

de temps à, autre en se rangeant de certaine manière, faire des pauses et remettre ainsi le voyageur. On m'a assuré avoir vu des femmes, surtout Anglaises, faire cette singulière course et la recommencer pour le seul plaisir d'essayer leurs forces et de montrer leur courage. C'est assez, je crois, de la faire pour abrégér.

On monte encore pendant quelque temps après avoir passé l'endroit des Ramasses. Ce reste de chemin montant se fait en différents sens suivant la disposition de la montagne; mais partout ce n'est que prairies à travers de petits vallons, dominés de droite et de gauche par de hauts rochers. On arrive enfin au point le plus élevé de ces prairies montagneuses, et dès lors on découvre ce qui forme la plaine ou le plateau du Mont-Cenis, et l'on y arrive en descendant insensiblement à travers de petits vallons tortueux comme ceux qu'on a parcourus en achevant de monter.

Tavernette ou la poste est le nom donné à deux ou trois maisons réunies qu'on trouve d'abord sur la gauche, à l'entrée de la vraie plaine du Mont-Cenis. La poste est établie dans la principale de ces maisons et au besoin on y prend gîte; j'y ai même vu un jeune homme qui s'y est établi dans la principale de ces maisons pour un mois, occupant une chambre à un seul lit et y ayant réglé sa pension à un écu par jour. De cette auberge on descend encore un peu pour se trouver tout à fait dans la prairie du Mont-Cenis.

La plus basse partie de cette plaine est occupée par un lac de très belle eau, et d'environ une petite lieue d'étendue dans sa longueur. Ce lac qui est à la droite du chemin de route se voit à découvert de tous les points de la montagne : il se dégorge du côté du Piémont par un gros ruisseau nommé la Petite-Doire qui va à Turin¹. Sur la

1. La Lande nomme ce gros ruisseau Cenise ou Cenisella, et le fait

rive opposée du lac, on voit quelques mauvais et petits sapins et quelques broussailles, ce qui ne laisse pas d'être remarquable, toute végétation, hormis celle de l'herbe et de quelques rhododendrons, cessant absolument sur le Mont-Cenis. Ce lac est très profond, on y a trouvé jusqu'à 66 toises dans quelques parties. L'eau paraît verdâtre comme celle de la mer, ce qui peut venir de la couleur réfléchie de toute la montagne environnante, disposée partout en pentes plus ou moins rapides. Il faut ajouter, pour n'avoir plus à parler du lac, que vers son commencement du côté de Maurienne, il renferme une isle de plus de 130 toises de longueur, sur une largeur beaucoup moindre; nous avons visité cette isle en y passant sur une barque de pêcheur. Elle est parsemée de différents petits monticules du plus élevé desquels on jouit de la pleine vue du lac et de tout le vaste bassin de la montagne. On trouve aussi dans cette isle plusieurs bouquets fort touffus d'arbustes sauvages, et une grande quantité d'herbe bien serrée et bien fleurie. Là les canards ont une espèce de demeure: nous trouvâmes trois mères canes sur leurs nids. Deux d'entre elles s'effrayèrent si peu qu'elles ne partirent point à notre approche, quoique nous fussions en assez grand nombre, et que nous marchassions sans discrétion; une poussa la confiance jusqu'à se laisser prendre et à demeurer à côté de son nid, lorsqu'on l'eut ôtée de dessus, avec l'air d'être plus surprise qu'épouvantée. Elle ne prit le vol que lorsqu'on la lâcha dans ce dessein. Bien entendu qu'on ne dérangerait rien dans l'économie de leurs couvées. On ne

tomber ensuite dans la rivière appelée la Petite-Doire ou Dora Riparia. Celle-ci, ajoute-t-il, prend sa source près du Mont-Genèvre, et va d'Exiles jusqu'à Suze où elle se joint à la Grande-Doire, Dora Baltea, qui vient du Petit Saint-Bernard dans la vallée d'Aost, et va tomber dans le Pô. (*Note de l'auteur du manuscrit.*) — La Lande a raison. La Dora Baltea ne passe pas à Turin et ne reçoit pas les eaux de la Dora Riparia, qui se jette dans le Pô un peu au-dessous de Turin.

doit pas omettre que le lac contient étonnamment d'excellentes truites; elles sont d'un rouge très vif; on y en a pêché, mais rarement, qui pesaient plus de dix livres de notre poids : celles de deux à quatre ou cinq livres sont communes.

Pour ne s'occuper plus que de la terre ferme, on ne donne pas moins d'une lieue et demie à toute la plaine du Mont-Cenis : mais pour cela il faut y comprendre depuis la sommité où l'on commence à descendre en arrivant de Maurienne, jusqu'à l'extrémité opposée, du côté du Piémont, laquelle porte le nom de Grand-Croix, et dont il sera parlé tout à l'heure.

La vraie plaine de plain-pied n'occupe qu'une partie de cet espace. On la trouve bientôt après avoir quitté l'auberge de Tavernette ou de la Poste. On remarque à gauche et à une petite distance de la route, et après avoir marché quelque temps : 1° La chapelle, nommée des Transis, parce qu'elle sert à l'exposition et à la sépulture de ceux que la mort surprend sur le Mont-Cenis, ou qu'on trouve gelés dans les neiges des environs pendant l'hiver. Cette chapelle et une caverne sépulcrale qui en est tout près n'ont de remarquable que cette destination. 2° Un peu plus avant et tout à fait sur la route, du même côté gauche, les bâtiments de l'Hôpital¹ et du Prieuré. Cette position est à peu près celle du milieu de la plaine, et les bâtiments se voient longtemps avant que d'y être. L'Hôpital sert à recevoir les pauvres passants, en donnant la couchée et une aumône de pain à ceux qui sont valides, et en accordant les soins charitables de quelques jours à ceux que leur état d'infirmité empêche d'aller plus loin. Cet Hôpital est peu considérable, mais l'espèce de fermier qui l'habite

1. L'hospice du Mont-Cenis a été considérablement augmenté par Napoléon, quand il fit construire la route qui de Lans-le-Bourg va à Suze sans passer par la Novalaise.

tient du bétail et peut fournir d'excellent lait. Le Prieuré est beaucoup mieux bâti. On y trouve un salon, suffisamment propre et meublé pour la montagne, avec une grande chambre à lit et deux autres de moindre grandeur ; sans compter celle du recteur desservant et d'un autre prêtre son coadjuteur. Ces deux desservants remplacent le service du vrai prieur, qui, comme une prodigieuse infinité d'autres, étant assez riche pour vivre à Turin ou à Chambéry, stipendie des hommes de peine au plus bas prix qu'il lui est possible. Le recteur, premier desservant, lorsque j'y passai, se nommait dom Tua. Il voulut bien me donner sa plus belle chambre pour y coucher deux nuits, et il m'apprit que si on voulait faire quelque séjour sur la montagne, il s'arrangerait volontiers pour fournir aussi la nourriture. Son second vit avec lui, et une seule servante fait leur service. Ils vont prendre chez le fermier de l'Hôpital les laitages et autres petites denrées qu'il peut leur fournir. Ce séjour m'a paru fort agréable en été, au milieu de la vaste prairie qui l'environne ; mais en hiver il doit y avoir des journées bien tristes et bien rudes, et souvent bien longues.

Entre l'Hôpital et le Prieuré, tous les bâtiments étant contigus sur la même ligne, il y a une grande chapelle proprement tenue où se fait le service divin.

Après ces bâtiments, on marche encore pendant une petite demi-heure dans la plaine, et l'on arrive à son extrémité vers le Sud-Est dans un endroit nommé la Grand-Croix.

Une grande croix est en effet plantée en cet endroit, mais on y trouve encore deux assez grands cabarets, dans l'un desquels on aurait gîte dans le besoin.

Ici finit la plaine du Mont-Cenis. En totalité c'est un long et large vallon parfaitement herbé sur son fond et dans ses parties latérales : aussi on y voit partout, durant la belle saison, des troupeaux de vaches, des mulets, des moutons, avec des chalets construits çà et là à différentes hauteurs, tant pour la retraite de ces animaux que pour

celle des hommes et femmes qui les gardent. On y voit aussi des quartiers de prairie bien conservée qui se fauchent et où j'ai remarqué une récolte fleurie fort abondante. Telle est en général cette belle plaine avec ses pentes immédiates, prolongées sous différentes formes d'enfoncements. Mais on voit aussi tout à l'entour et à des éloignements différents de hautes roches granitiques, qui, sous diverses configurations, s'élèvent de cinq à six cents toises au-dessus du sol de la plaine. Ces grandes roches ont leur nom particulier, et l'on remarque entre elles celle de Roncho ou la Ronche, qui est sur la gauche vers le milieu de la plaine. Outre son élévation qui la fait paraître dominante, elle recèle dans ses contours, où l'on accède avec beaucoup de peine, un grand nombre de plantes recherchées par les botanistes.

En général, toute la montagne du Mont-Cenis et ses environs sont extrêmement riches dans ce genre. La lithologie et la minéralogie auraient beaucoup aussi à s'y exercer. Il est notable que sur cette élévation de plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer on trouve de grands bancs de matière gypseuse et que peut-être la majeure partie de la plaine et de ses pentes en est composée.

Les rochers du Mont-Cenis sont presque tous d'une matière talqueuse où l'on aperçoit les paillettes brillantes du mica. Ils ne sont point par couches régulières et on n'y trouve ni parties animales ni débris de végétaux. Mais on a occasion d'y voir un grand et beau papillon blanc à taches rondes : le même papillon a été observé aussi sur les montagnes de Suède et nommé par Linné *Papilio Heliconius Apollo, alis oblongis integerrimis albis, posticis ocellis supra quatuor, subtus septem* (La Lande, p. 25 in fine et 26).

Deux rochers peu éloignés l'un de l'autre forment comme la porte de la descente du Mont-Cenis vers le Piémont; on y arrive bientôt après la Grand-Croix, et incessamment on commence à descendre très rapidement par des zigzags,

nommés pour cette raison les Échelles ¹. Ces zigzags à travers des rochers resserrés aboutissent à une petite plaine nommée de Saint-Nicolas. Là, au commencement de cette plaine, on voit à droite une très belle cascade formée par la rivière de la Petite-Doire qui, comme on l'a dit plus haut, sert de décharge au lac du Mont-Cenis. On voit à gauche un autre ruisseau venant des montagnes ou des rochers de ce côté. Toutes ces eaux ne tardent pas à se réunir, et font entendre leur murmure retentissant à travers tous ces rochers que l'on parcourt. Il ne faut pas omettre que, depuis peu d'années, le gouvernement a fait construire un chemin couvert d'une forte voûte pour mettre les voyageurs à l'abri de la chute des avalanches pendant l'hiver. Ce bâtiment de toute solidité est, à la droite, immédiatement fixé au rocher ; il a un pli vers son milieu en forme d'équerre fort ouverte ; il n'a coûté que 54 ou 56,000 francs de Savoie, ce qui suppose l'attention et l'économie du père de famille le plus exact. Combien eût-il coûté en France ?

Après la plaine de Saint-Nicolas, qui n'est pas longue, on recommence à descendre rapidement sur le petit village de Ferrère, hideusement situé entre deux rochers presque escarpés. Je n'ai pas su voir dans ce petit lieu une toise de terrain cultivé. Les maisons, par leur vétusté, leur couleur et leurs toits de pierre, s'y confondent avec les rochers environnants. On est obligé d'y passer deux fois la Doire dans un très court espace et sur deux ponts de bois solidement construits ; on sort avec plaisir de cette espèce d'ancre habitée de la nature.

1. Ce nom d' « Échelles » se trouve fréquemment employé en Savoie pour désigner un sentier escarpé où le sol est comme en larges gradins : nous citerons celui qui se trouve dans la Vallée-Étroite près du Mont-Thabor (Modane). Le bourg des Échelles près de Chambéry devait sans doute son nom à un passage de ce genre, et non pas à des échelles qui n'ont existé que dans l'imagination de certains auteurs.

On trouve aussi en Maurienne l'Esseillon, Échallion, dont l'origine est la même probablement. Il y a aussi Échallon dans le Jura.

Mais on recommence à descendre, très vivement, jusqu'à la Novalèze qui n'est guère éloignée que de demi-heure.

C'est une espèce de bourg que la Novalèze; on y trouve une auberge avec un vieux sofa pour se reposer, ce qui est fort rare, je crois, dans ces montagnes, et ce qui est quelque chose, lorsque, comme moi, on a fait à pied toute cette route d'environ deux heures. La Novalèze n'a rien d'ailleurs à remarquer, qu'un couvent de Feuillans, assez bien bâti pour le pays. C'a toujours été le sort des moines de se trouver bien placés partout. A peu de distance de la Novalèze on trouve encore une belle cascade qui étant sur la route ne détourne point pour l'aller voir.

Ici finit mon voyage du Mont-Cenis, et c'est aussi à la Novalèze que recommencent les voitures roulantes totalement interrompues par le passage du Mont-Cenis. Il n'y a de la Novalèze à Suze que deux petites lieues, et de Suze à Turin qu'une fort petite journée; je m'en retournai de la Novalèze, parce que j'étais allé autrefois à Turin par la petite route de Briançon et du Mont-Genèvre. Il ne me reste, pour compléter l'instruction du présent voyage, qu'à ajouter quelque chose sur les différentes manières d'effectuer le passage du Mont-Cenis.

Si l'on fait le voyage à cheval, il est tout simple de passer et repasser de même; il n'y a pas un seul pas dangereux; il est prudent seulement de mettre pied à terre dans les rampes les plus roides du côté de la Novalèze.

Mais si l'on voyage en voiture, il faut d'abord la faire démonter si on veut lui faire passer la montagne. Les grosses berlines à quatre roues et à grandes caisses se divisent en trois parties : 1° la caisse sur deux mulets en forme de litière; 2° les roues qu'on ajuste sur un mulet; 3° le reste du train dont on charge un autre mulet. Tout cela s'expédie fort adroitement et fort promptement, et tout cela s'en va de suite de Lansbourg à la Novalèze et réciproquement de la Novalèze à Lansbourg dans moins de cinq heures. Dès

que les pièces démontées de la voiture sont arrivées, on les remonte avec la même dextérité, et vous pouvez reprendre le roulage sans perte de temps.

On a moins à faire encore lorsque les voitures sont légères et montées sur deux roues seulement : j'ai vu de ces sortes de voitures dont la caisse parfaitement disposée en équilibre, et soutenue au besoin par le conducteur, était portée par un seul mulet. Le train venait ensuite, tiré aussi par un seul vigoureux mulet, sans en séparer les roues.

Le prix de chaque mulet, compris le conducteur, est fixé à cinquante sols de Piémont, ce qui fait trois livres de France, outre quoi il ya quelque chose à payer aux selliers pour démonter et remonter chaque voiture, ce qui n'est pas précisément connu, mais on n'a à craindre ni tromperie ni vexation. Chaque article est réglé par un tarif imprimé que tout voyageur a la liberté de voir et dont au besoin un directeur établi à Lansbourg et un autre à la Novalèze sont chargés de maintenir l'exécution. Ces directeurs sont chargés aussi de faire marcher par tour tant les mulets que les porteurs à bras, dont il reste maintenant à parler.

Ce qu'on vient de dire ne regarde que les voitures ; quant aux personnes, elles peuvent, si elles n'ont pas la force ou l'envie d'entreprendre le voyage à pied, se servir de mulets ou de porteurs. Le prix de chaque mulet, compris aussi le conducteur, est fixé comme pour voitures.

Mais si l'on préfère les porteurs, comme cela arrive à plusieurs, et surtout aux femmes, voici comment se passent les choses :

1° On examine la corpulence et le poids apparent de la personne à porter, et vous êtes obligé de prendre, surtout pour monter, depuis quatre jusqu'à huit porteurs. Les personnes légères n'en ont que quatre, celles d'un poids moyen et même un peu renforcé sont estimées à six, et les plus pesantes sont obligées d'aller jusqu'à huit.

2° Ce premier point réglé, avec l'intervention du directeur, s'il est nécessaire, vos porteurs arrivent avec un fauteuil à bras, découvert et garni de paille, dont les pieds sont réduits à sept ou huit pouces de hauteur. Vous vous placez là dedans, et pour que vos jambes ne soient pas pendantes, vous avez devant vous un bout de planche coupé en ovale, attaché au fauteuil par des cordes, contre lequel vous appuyez les deux pieds en forme d'arc-boutant.

3° Cet arrangement fait, deux porteurs, munis de bretelles, vous enlèvent fort lestement sur deux barres ajustées au fauteuil, et qui ne sont autres que deux menues branches de pin ou de mélèze, de force suffisante pour ne pas manquer.

4° Ces porteurs partent à l'instant, accompagnés de ceux qui doivent les relayer. Leur marche est fort vive, et elle se fait du ton le plus gai. Ces montagnards robustes et exercés ont à peine l'air d'être fatigués après avoir déjà beaucoup marché. Ils se relayent de temps à autre, et cela se fait en appliquant aux barres un côté de bretelles, et puis l'autre, sans même vous poser à terre. C'est néanmoins ce qu'ils font quelquefois, lorsqu'ils ont besoin de respirer un peu longtemps : mais la pause n'est jamais longue, et dans les montées même les plus rapides, on n'a pas à se plaindre d'avoir à languir.

5° Beaucoup d'hommes ne se font porter qu'aux montées de chaque côté et achèvent le reste du passage à pied. Voici, dans ce cas, comment se fait la division de ce passage : on compte pour la moitié depuis Lansbourg jusqu'à la Grand-Croix, en sorte que toute la plaine est comprise dans cette moitié. L'autre moitié se compte de la Grand-Croix à la Novalèze, soit en montant, soit en descendant ; la pente est beaucoup plus longue et souvent beaucoup plus pénible que celle de Lansbourg jusqu'au haut de la montagne du même côté : en sorte que, pour compenser, on a étendu le service de cette partie jusqu'à la Grand-

Croix, et que de là même on le fait cesser pour l'autre partie. Je n'ai usé moi-même des porteurs, au nombre de quatre, que pour monter de la Novalèse à la Grand-Croix. Cette traite fut comptée pour moitié de tout le passage, et elle se fit si commodément qu'étant deux, chacun dans notre fauteuil, nous vîmes presque toujours l'un à côté de l'autre, faisant la conversation comme dans une pièce d'appartement.

Le prix de cette voiture est fixé à trois livres de Piémont pour chaque porteur, ce qui fait trois livres douze sols de France, lorsqu'on fait le passage entier. Mais on ne paye que la moitié de ce prix lorsqu'on ne fait aussi que la moitié du passage. Il est aisé de compter, d'après ces données, que le passage entier, avec quatre porteurs, doit se payer quatorze livres huit sols de France faisant douze livres de Piémont; qu'avec six porteurs c'est un tiers de plus; et avec huit, pour les longues et grosses gens, vingt-huit livres seize sols. Mais, outre cela, il est d'usage de gratifier les porteurs de quelque chose, sur quoi néanmoins il y a défense bien expresse d'importuner. — La moitié du passage me coûta sept livres quatre sols de France avec une pièce de quatorze sols et demi de Piémont de bonne main. J'avais fait la montée de l'autre côté, en arrivant, sur une des mules de la voiture roulante que nous laissâmes à Lansbourg jusqu'au retour.

Nous avons séjourné trois jours sur le Mont-Cenis avec un assez beau temps; il n'en faut pas moins pour le visiter médiocrement. Les amateurs de la botanique et d'autres parties de l'histoire naturelle auraient besoin d'un plus long séjour, s'ils voulaient surtout connaître les sommités peu élevées qui sont à l'entour de cette montagne ou dans des distances peu éloignées. On distingue deux vents principaux sur le Mont-Cenis : la Lombarde, qui vient du côté du Piémont; cette Lombarde amène souvent la pluie et toujours au moins beaucoup d'humidité. Je l'ai éprouvé

très sensiblement pendant les nuits que j'ai couché au Prieuré; avec cela la Lombarde, qui régnait doucement, n'amena point de pluie, et ne nous fit éprouver que quelques passages de brouillards ou de nuages légers. L'autre vent, nommé la Tourmente, vient du côté opposé qui est celui de Savoye. Cette Tourmente est souvent de la dernière violence, et, loin d'apporter l'humidité, elle dessèche au contraire sensiblement. On l'appelle aussi quelquefois la Vanoise parce qu'elle vient du côté de cette haute sommité de roche, qui peut-être même contribue à sa violence. J'ai appris toutes ces particularités de M. le chevalier de Saint-Réal, intendant de la Maurienne, homme très instruit, d'un excellent esprit, et d'un non moindre caractère : il était, avec un de ses amis très habile dessinateur, campé depuis quinze jours au Mont-Cenis, sous une grande tente, et il se proposait d'y passer encore une quinzaine. Son objet principal était de lever de bons plans, de visiter tous les points environnants, même les plus hautes roches accessibles, et de rassembler tout ce que le pays peut fournir d'intéressant à l'histoire naturelle. Il était muni pour cela de tous les livres et de tous les instruments nécessaires. Il nous a constamment fait le meilleur accueil, et nous n'avons pas eu, pendant notre séjour, d'autre table que celle de sa tente. Elle était fort bonne pour le local, et nous y avons vécu fort gaïement sans rien négliger des instructions. M. de Saint-Réal nous a dit que, pour perfectionner les siennes, il avait dessein de venir encore pendant deux étés faire un semblable campement au Mont-Cenis. M. de Saint-Réal est petit neveu de l'abbé de Saint-Réal, auteur ingénieux très connu en France. M. Binelli était fort connu de M. de Saint-Réal, et c'est lui qui nous a valu son bon accueil et toutes les suites de sa connaissance.

Et ici finit ce voyage fort intéressant par beaucoup d'endroits. La route entière que l'on parcourt dans la Maurienne est elle seule un objet de curiosité, tant par la ma-

niere dont elle est faite et entretenue, que par tous les sites et les aspects qu'elle offre dans ses différentes sinuosités. Il n'est pas rare de rencontrer de gros quartiers de rochers partagés en deux pour l'ouverture commode du passage, et partout les diverses configurations des hautes montagnes que vous voyez toujours à droite et à gauche, avec les cultures extrêmement soignées qui tapissent leurs basses pentes, présentent un spectacle très attachant. Les petits villages que vous découvrez encore dans divers enfoncements, et les restes de quelques antiques châteaux aux tours ruinées, viennent ajouter de nouveaux accidents à cet intérêt. Joignez qu'à travers ce singulier pays il y a une poste bien établie et bien servie, et vous conviendrez que pour les personnes aisées le voyage devient aussi commode qu'agréable.

Il ne faut pas compter néanmoins sur les autres commodités. On ne meurt pas de faim dans les auberges, mais, en général, tout y est fort mal apprêté, et rarement vous y avez d'autres ustensiles de table que de vilains plats et de vilaines assiettes d'étain grossier et noir à peu près comme du vieux plomb. La cuiller est aussi de même et la fourchette de mauvais fer. On ne s'accoutume guère à tout cela qu'après l'usage forcé de plusieurs jours.

Les lits ne valent pas mieux que l'ordinaire : il est rare d'abord de trouver une chambre qui n'en ait qu'un, et, si les voyageurs abondent, il est difficile de ne pas avoir un compagnon de coucher dans la même chambre. Il est fort bon alors de se trouver deux de société de voyage : on dispose au moins d'une chambre. Mais dans tous les cas les lits n'ont qu'un matelas de dure fabrique, et les draps fort courts ne sont toujours que de la plus grosse toile. Je me suis du reste peu aperçu des punaises dans ces pays montagneux, et c'est un soulagement dont il ne faut pas laisser que de tenir compte.

Partout il y a bien et mal ; en somme totale il faut s'ac-

commoder de l'un et supporter l'autre ; sans cette disposition de corps et d'âme, point de voyage.

On peut prendre exemple sur les habitants de la Maurienne. Ils ne se croient point malheureux avec leurs mauvaises maisons, leurs cabanes, leurs petites possessions extrêmement divisées, leurs bestiaux, leurs mulets de voiture, et le commerce très borné qu'ils peuvent faire : joignez à cela la modération et la simplicité de l'impôt qui ne consiste que dans une taille immuable, avec une administration douce et paternelle de leurs affaires publiques ; et vous reconnaîtrez que ce n'est pas sans raison qu'ils sont attachés à leur gouvernement et à leurs demeures ; avec cela, quoique le plus pauvre ait quelque propriété, vous rencontrez quelquefois dans les villages des femmes et des enfants demandant l'aumône aux passants. Il n'en faut pas conclure un vrai et dernier besoin. Ils attrapent ce qu'ils peuvent par cette voie, et n'en ont pas moins leur pain et leur retraite dans leur *chézal*, et au grand besoin, point de paroisse un peu considérable sans son hôpital pour les véritables infortunés.

Mais ceci mènerait trop loin, et quoique j'aie pris de bons renseignements sur quelques détails, en voilà assez pour une direction générale dans un voyage ordinaire comme le mien.

Chemin le plus court pour le Mont-Cenis :

1° En partant de Grenoble, se rendre par la rive gauche de l'Isère à Goncelin, et de là à la Rochette, gros village de Savoie, ce qui peut se faire facilement dans un jour.

2° De la Rochette à Aiguebelle, qui est très près, et d'où, en ménageant la nourriture et les pauses des chevaux, on se rendrait, sans excès, à Saint-Michel.

3° Le lendemain dîner à Modane et coucher à Lansbourg.

4° On est dès le lendemain, à neuf heures du matin, pour le plus tard, au milieu de la plaine du Mont-Cenis.

Ce qui fait en tout trois jours et une partie de la matinée du quatrième.

On pourrait de même, en suivant la rive droite de l'Isère :

1° Se rendre à Montmélian et y coucher : mais cette journée est très courte : il serait utile en partant de grand matin, et en ménageant la nourriture et les pauses des chevaux, de pousser jusqu'à Aiguebelle d'où le reste du chemin se fait facilement en deux jours jusqu'à Lansbourg.

2° Et de là, montée du Mont-Cenis comme ci-devant.

Mais la voie la plus abrégée pour le temps serait celle de la poste. On pourrait, en partant de Grenoble très grand matin, et en s'arrêtant peu sur la route, aller coucher à Saint-Jean-de-Maurienne ; et de là le lendemain à Lansbourg, ou même encore monter la montagne ; ce qui ne ferait en tout que deux jours ; mais par cette manière on ne voit guère le pays, qui pourtant est intéressant ; il faudrait, pour le voir avec un peu d'attention, ajouter un demi-jour, et n'arriver au Mont-Cenis que le cinquième par la voie ordinaire, ou le troisième par celle de la poste.

(Les notes explicatives qui accompagnent la relation qu'on vient de lire ont été rédigées par M. J. MARTIN-FRANKLIN, président de la Section de Chambéry du Club Alpin Français. LA RÉDACTION.)

LE PIC DU GER

(2,612 MÈTRES)

GÉOLOGIE, FLORE, FAUNE

Le Ger est un massif, une sorte de forteresse, dont la tête s'allonge jusqu'au col d'Amoulat et les pieds s'appuient à la butte du Trésor, aux Eaux-Bonnes. A l'Ouest et au Sud, trois bastions en défendent l'approche : le Pas de l'Ours (1,000 mèt.), Montcoges (1,495 mèt.), Pembécibé (2,381 mèt.). Au Nord, les murailles de Bouye (1,583 mèt.) et les Cristaux (813 mèt.) l'isolent du ravin où serpente la route de Cauterets. A l'Est, il est à pic au-dessus de Pla-Ségouné. Au milieu de cette enceinte se dressent la citadelle dont les Coutchess (1,769 mèt.) appuient le Turon, cette tête de roc que les étrangers prennent presque toujours pour le pic lui-même ; le Salon avec son Passage, d'une longueur de 280 mèt., et enfin la cime, d'une altitude de 2,612 mèt. ; c'est elle qui tient le moins de place dans cet ensemble auquel on ne saurait donner moins de 15 kilomèt. de circonférence. Aussi la carte d'État-major l'appelle-t-elle : le mont du Ger. Et Jam, dans son panorama des Pyrénées vues de Pau, dit : « On voit le Salon du Ger au-dessus des crêtes de Hours et de Coos, comme les combles d'une cathédrale. »

Le pic du Ger, ou de Ger, est situé à 5 kilomèt., à vol

d'oiseau, du clocher des Eaux-Bonnes, dans la direction du Sud-Est. (Exactement à l'azimut topographique de 244 grades.)

Du sommet coté 2,612 mètr. se détachent quatre arêtes divergentes descendant : la première, dans la direction des Eaux-Bonnes, vers le point coté 1,904 mètr., à l'azimut de 31^{sr},85 ; qui doit être le petit pic de la Spada accolé à las Quintettes ; la deuxième vers Pembécibé (2,361 mètr.)¹, azimut 106 grades, la troisième vers Amoulat (2,595 mètr.), azimut 207^{sr},5 ; la quatrième enfin, vers un sommet coté 2,256 mètr., à l'azimut 361 grades, qui n'est pas indiqué sur la carte, et qui doit être probablement le Turon, cette protubérance que beaucoup prennent pour la cime du pic.

C'est un point géodésique du 2^e ordre dont la station a été faite en 1848, par le capitaine d'état-major Loupot.

Le signal qu'on y éleva était une simple pyramide tronconique en pierres sèches, dont je crois avoir vu les dernières traces en 1867. La base était une grosse pierre, à peu près carrée, sur laquelle Esterle avait fait monter une jeune fille de onze ans qui faisait la première ascension de cette année-là. La pierre a disparu depuis, précipitée par les amateurs qui croient n'avoir rien fait d'important s'ils n'ont poussé dans les abîmes les témoins de leur passage.

Ce signal n'avait, d'ailleurs, rien de comparable à la tour, avec logement, construite par les officiers géodésiens (colonel Corabœuf et capitaine Peytier) en 1825, au sommet du Bat-Laetouse², et où ils ont séjourné quelque temps.

1. La carte d'État-major donne 2,381 mètr. ; mais les chiffres que j'indique ici, ainsi que les renseignements techniques, viennent directement de M. le général Derrécagaix, directeur du service géographique, qui a l'obligeance de me les communiquer pour M. le ministre de la guerre et par son ordre ; ils voudront bien me permettre de leur en témoigner ici l'expression de ma reconnaissance.

2. Bat-Laetouse, orthographe du ministère de la guerre et, je l'avoue humblement, la mienne, appuyée sur tous les renseignements pris dans le pays et auprès des pasteurs.

Les coordonnées géographiques sont 47⁵¹,7094,9 latitude Nord et 2⁵¹,9920,1 longitude Ouest.

Le levé topographique au 40,000^e de cette région a été exécuté en 1851-1852 par le capitaine d'état-major Saget, un de nos plus brillants alpinistes (le mot n'était pas inventé alors), devenu général, aussi remarquable comme inspecteur général de la télégraphie militaire que charmant dans ses relations de vieilles amitiés.

Tout le monde connaît le Ger ; il apparaît de partout aux Eaux-Bonnes... Eh bien ! ce qu'il y a de certain, c'est que vous regardez le mont, et que vous ne vous doutez guère du pic, de la pointe extrême Sud-Est.

Quand, la nuit, la lune est derrière la masse du Ger, à l'Est, et qu'un grand cumulus de brouillard blanc couvre la Coume d'Aas, elle y projette l'ombre comme sur le drap d'une lanterne magique ; alors vous voyez dans les cieux, tout près des Eaux-Bonnes et bien plus haut que la réalité, le mont du Ger et le pic lui-même.

Mais pic ou mont, le Ger, surgissant des belles forêts de la Coume, de Gesque et de Pembécibé, dresse dans les airs sa tête de marbre avec une coquetterie de formes, une gaité de couleurs qui n'excluent pas une majesté imposante.

S'il n'a pas de glacier, son front chauve est entouré de neiges presque éternelles ; et ce contraste de verdure, de frimas, de stérilité un peu sauvage, lui prête un charme étrange. C'est la grande personnalité, l'objectif des Eaux-Bonnes. On le regarde avec envie, on s'en souvient avec ivresse. Il n'est pas assez difficile pour que jeunes ou vieux ne puissent y monter ; j'ai vu, au jardin Darralde, des enfants montrer, du doigt, le chemin aux pauvres malades, leur faisant suivre les grimpeurs, à l'œil nu, même jusqu'au sommet qui, à vol d'oiseau, n'est qu'à 5 kilomèt.

Mais, si le Ger n'offre pas l'attrait du danger, — cependant tout le monde ne franchit pas le *Passage*, — il promet à l'entomologiste les espèces les plus rares de la chaîne ; le

botaniste y trouve, rassemblée, presque toute la flore des Pyrénées, et le chasseur peut y tuer la perdrix blanche, le coq de bruyère, l'isard et l'ours. Je ne parle pas des grands rapaces : ils ne se cantonnent nulle part ; ils sont partout. En un mot, le Ger réunit tous les plaisirs, tous les intérêts de la montagne. C'est à ce titre, et aussi par reconnaissance du bonheur que je lui dois, que j'ai demandé pour lui l'hospitalité de l'*Annuaire*.

Il ne paraît pas qu'il ait été gravi avant 1815, et c'est au mois de juin de cette année-là que M. de Chausenque, ancien capitaine du génie, auteur d'un des ouvrages les plus intéressants qu'on ait écrits sur les Pyrénées, en fit l'ascension par la Coume d'Aas, Gesque, las Quintettes et l'Est du Caperan.

On parlait alors des *dangers* du Ger, et il passait pour inaccessible. Le naturaliste Léon Dufour ayant failli périr avec son guide au pic Amoulat (2,618 mètr.), on prétendait que c'était au Ger qu'il s'était trouvé en perdition, et le docteur Darralde, entre autres, fit tout ce qu'il put pour empêcher M. de Chausenque de mettre son projet à exécution. Le capitaine persista néanmoins.

Les neiges étaient fort abondantes cette année-là et il était parti un peu trop tard. Tant qu'il marcha dans l'ombre du pic, les premiers pas furent faciles ; « mais arrivé en face de ces gigantesques murs, semblables à une forteresse des Titans, là où le soleil de la veille, fortement réverbéré, avait pénétré la neige, il éprouva une difficulté inattendue ». Il enfonçait jusqu'à la ceinture. Bientôt il fut obligé de ramper. Il avançait cependant, mais moins que le soleil qui ramollissait déjà les neiges supérieures ; ce qui équivalait à l'impossibilité de les franchir. « Cette voie qu'il avait crue la seule lui étant ainsi fermée, il fut un moment découragé. » C'est alors qu'il aperçut les crêtes schisteuses qui montent jusqu'au Passage. Mais l'inclinaison en est si effrayante que le jeune chasseur qui l'accompagnait

ne pouvait plus le suivre : « Un faux pas les eût fait glisser comme une flèche jusqu'à la neige où ils se seraient ensevelis. » M. de Chausenque, arrivé au Passage et l'ayant déjà franchi, fut obligé de retourner pour prendre le havresac et le fusil. Libre et pieds nus, le montagnard parvint alors à passer.

Après deux heures d'observations, il descendit en quelques minutes par où il aurait dû monter, gagna Pembécibé par la crête du Clot-Ardoun et se laissa glisser dans Anouillasse.

Aujourd'hui, on suit la même direction jusqu'au Capéran ; mais, au lieu de prendre à gauche comme M. de Chausenque, on se dirige à droite des aiguilles, puis on revient subitement à l'Est après la première terrasse, pour escalader la chaussée qui réunit le Pembécibé au Ger. Le reste est raide, mais facile.

Par cette voie, on met cinq heures des Eaux-Bonnes à la cime, mais il ne faut pas s'arrêter à chaque pas pour collectionner, ou courir de tous les côtés.

On peut également faire l'ascension par la gorge de Balour et Anouillasse : c'est un peu plus long.

A cheval, on prend par le Gourzy, Gourziotte, les passes de Bréca, Anouillasse ; puis on monte jusqu'au Clot-Ardoun, d'où il ne reste plus qu'une petite heure d'ascension à pied.

Telles sont les grandes voies du Ger : elles sont à la portée de tout le monde et n'offrent pas le moindre danger. Il en existe d'autres plus pittoresques ; mais pour celles-là, il faut être sûr de son personnel, autrement on y risque ses os.

1° Suivez la route de Caunterets jusqu'à Gourette. Montez à Pla-Segouné par Besou. Arrivé au Pla où sont les tamis, le Salon est au-dessus de vous, à l'Ouest. Vous n'avez qu'à y arriver en vous tenant droit comme un I pendant 170 mètres. Mais il n'y a pas ici de crampons ainsi qu'au Pic du Midi : il faut être nu-pieds : on aurait beau mettre

de la bouse de vache ou du sable dans ses espadrilles, cela ne suffirait pas.

2° Continuant 200 mèl. plus au Sud de Pla-Ségouné, vous pouvez gravir, à droite, une raillère très raide : elle vous mènera à un petit col où vous trouverez un pointement d'ophite à grain très fin. Revenant au Nord, vous serez trente minutes après sur la cime du Ger.

3° Arrivé au Capéran, on peut monter au pic, sans passer par le Clot-Ardoun. Suivez la voie qu'a tentée M. de Chauzenque ; mais laissez le Capéran *assez fortement à droite*, et montez ensuite perpendiculairement sur son flanc. S'il y a beaucoup de neige, je crois que vous ne réussirez pas plus que lui. S'il n'y en a pas trop, méfiez-vous des Accenteurs Pegot et des Trichodromes-Échelettes (le grimpereau de murailles) : la roche qui surplombe est tellement vermoulue, qu'ils font tomber sur vous une pluie de pierres, rien qu'en se suspendant au plafond pour y becqueter les araignées et les insectes. A ces hauteurs, la présence de l'homme ne les effraie pas, ils voltigent autour de vous. Si vous aviez la cruauté, l'imprudence de leur tirer un coup de fusil, tout s'effondrerait, vous seriez assommé, enseveli sous les débris.

Ce qui est sans danger par exemple, fort amusant, et à la portée de tout le monde, c'est, en descendant du pic, au moment où vous passez sur ces voûtes, de vous jeter en bas à corps perdu. Ce ne sont pas les premières neiges du Capéran qui sont difficiles pour ce raccourci, ce sont les dernières ; le raccord avec la chaussée d'ascension. Comme elles sont presque toujours à l'ombre, elles sont souvent gelées, ou, au moins, très dures. Dans ce cas, on ne peut pas s'y tenir parce qu'elles sont trop verticales.

4° Quand vous êtes au Capéran, vous voyez le Salon au fond du cirque, à l'Est, et vous remarquerez que toutes les fois que les couches accusent une stratification régulière, elles sont inclinées au Sud-Est. Descendez 50 mèl.

au Nord-Est pour gagner les pentes praticables. Suivez, droit au Sud-Est, une muraille dont les strates sont horizontales, jusqu'à ce que les plans arrivent au niveau du terrain que vous montez ; tournez subitement au Nord-Est.

Ici, il faut abandonner les bâtons, fusils, tout ce qui peut entraver les mouvements, et ficeler autour du corps ce que vous voulez absolument emporter.

Otez vos chaussures ! Cette mesure est aussi indispensable qu'à l'escalade de Pla-Ségouné. Maintenant, suivez une espèce de sillon sur la crête de la muraille, jusqu'à ce que vous trouviez une fente qui monte au Sud-Est dans la direction du Salon. Alors, gagnez comme vous pourrez les gazons qui sont au-dessous de deux roches qui font saillie ?... C'est l'endroit le plus difficile !...

Ce mauvais pas franchi, vous pouvez à la rigueur remettre vos chaussures, et piquer au Sud-Sud-Est jusqu'au Salon où vous abordez contre la belle roche de marbre rose, blanc et lilas, qui s'avance comme une guérite de pierres précieuses. Même avec Soustrade pour guide, il faut être bien sûr de ceux qui vous accompagnent pour les faire passer là.

La difficulté de cette voie vient de ce que la roche, très verticale, est polie par les pluies et les vents d'Ouest : vous ne tenez pas sur ses parois. De l'autre côté, à Pla-Ségouné, à l'Est, c'est la roche qui ne tient pas sous vous. Le calcaire est composé de petites plaquettes qu'un rien détache. Jamais je n'y laisserais passer un des miens.

GÉOLOGIE

Tout le Ger est calcaire avec des grès dans le bas, des schistes argileux dans Coutchess et le commencement de Pla-Ségouné, des arêtes de schiste qui montent du Capéran au Passage comme les crêtes d'un dragon.

MINE DE ZINC DU TURON DEOUS CRISTAOUS (900 mèt.). — La grotte où l'on a fait des fouilles regarde le Sud ; elle a en-

viron 5 mètr. de profondeur. 25 mètr. plus loin, à l'Est, fouille incomplète où le fer domine. Quelques pas plus loin, galerie, source intermittente dans les concrétions calcaires et les pyrites de fer.

Les échantillons de smithsonite mamelonnée, de smithsonite pure, de blende laminaire, de sulfure de zinc, de plomb, d'oxyde et de pyrite de fer qui sont amoncelés devant les excavations, prouvent que le minerai était très abondant; mais M. Abel, à qui la concession avait été accordée, dut cesser ses travaux, parce que les administrations communale et départementale craignirent que les recherches n'eussent une influence quelconque sur la source thermale des Eaux-Bonnes.

MINE DE BALOUR. — Au milieu de la clairière qui précède le Clot de Débatch, prenez à l'Ouest-Nord-Ouest un sentier bien marqué. Après avoir monté 100 mètr., vous trouvez une première excavation encombrée de débris de minerai. La véritable galerie est à 35 mètr. plus loin, en appuyant légèrement à droite. Elle est parfaitement taillée à la poudre à travers bancs, dans le calcaire compact, ayant 1^m,50 de large, 2 mètr. de haut, et se terminant, au bout de 53 mètr. de profondeur, par un éboulement d'une marne argileuse très fine et très plastique, au delà duquel des débris de forts boisages et un courant d'air frais font soupçonner des travaux étendus. A l'extérieur, un éboulement considérable, formant le déblai de l'exploitation, ne contient que de la pyrite transformée en hématite brune, qui s'est quelquefois transformée elle-même, à la surface, en hématite rouge pulvérulente, un grand nombre de stalactites calcaires, et de galets d'un schiste satiné gris. Il y avait là un véritable filon exploité par des mineurs habiles. Mais rien, dans l'histoire du pays, n'indique à quelle époque la galerie fut ouverte, et quelle espèce de minerai on y a exploité ¹.

1. *Bulletin de la Société géologique* : Note de M. Descloizeaux.

Il existe, à 20 mètres au-dessus de cette galerie, un autre puits dangereux dont l'entrée est obstruée par les éboulements, et, tout autour, divers essais de sondage.

POUDDING DE GESQUE. — Quand on remonte le vallon de Gesque, toujours obstrué par les avalanches qui tombent de la Spada, pour aller au Ger, on laisse à gauche le sentier qui mène à Besou par *las quebas de Gesque*, en traversant des blocs énormes de poudding grossier composé de fragments anguleux, ou roulés, empâtés dans un ciment calcaire. Ces ruines sont considérables, elles rappellent les pisés de Mansourah et ceux de Toubiana à Tiemcen. Les pasteurs les ont utilisées pour abriter leurs troupeaux. Cette roche bréchiforme est composée de ses propres éléments. M. de Chausenque croit que ce sont des dépôts erratiques remaniés par les vagues.

Dans la *Rasure* du Ger, au-dessus des sapins et des hêtres de la forêt de Gesque, c'est-à-dire à 2,000 mèl., on trouve une certaine quantité de fossiles, surtout dans les roches usées par la fonte des neiges. Au-dessus du Cujalat, au Sud-Est, une grande roche polie, qui est descendue du Ger, est couverte de polypiers roses. Mais tout cela est indéterminable.

Si vous vous trouvez ici quand le soleil n'a pas encore sauté par-dessus le pic, regardez à l'Est. Les parois sont si minces que vous verrez le jour au travers par un trou de quelques centimètres qui, laissant glisser la lumière au milieu de l'obscurité, a l'air d'une petite lampe allumée.

Les aiguilles du Capéran s'aperçoivent du pont de fil de fer de Lescar, aux environs de Pau. Elles sont inaccessibles même aux isards, quoique peu élevées.

Surgissant isolées au milieu d'une plaine presque toujours couverte de neige, elles semblent un vaisseau pris par les glaces... Il ne manque plus que le 5^e hussards pour s'en emparer.

Il est vrai que les chevaux ne montent pas jusqu'ici...

Mais ils n'ont pas non plus l'habitude de galoper sur les flots du Texel. Et cependant, le 22 janvier 1795, un détachement composé des escadrons du 5^e hussards, du 3^e bataillon de chasseurs belges, commandé par le chef de bataillon Lahure, et d'un peu d'artillerie, y captura douze navires hollandais de 32 à 72 canons, prisonniers dans les glaces.

Les montagnes ne se laissent pas braver aussi impunément. Le propriétaire du Vignemale, le comte Russell, a déjà vu, cette année, disparaître ses deux premières grottes qui étaient à 3,200 mètres; le glacier les a englouties. On ne voit même plus les deux croix qui étaient au-dessus. Il faut qu'il monte plus haut ou qu'il descende plus bas. Il va en creuser une à 3,300 mètr. dans la roche même du sommet où la neige ne peut pas tenir. Il en a creusé trois nouvelles au-dessous du glacier à 2,500 mètres. Les paris sont ouverts pour savoir qui l'emportera, de la montagne ou de l'homme. Notre collègue a un bail de 99 ans pour lutter avec le glacier.

A deux pas d'ici, au Sud, les mineurs d'Ar ont construit un abri pour y passer l'hiver à 2,051 mètr. : une avalanche y a broyé dix-sept hommes d'un seul coup. J'ai ramassé, sur les rochers d'Herrana, les lambeaux des couvertures dans lesquelles on avait traîné leurs cadavres sur la neige pour les descendre à Laruns.

Le *Passage* du pic au *Salon* est une crête de 30 mètr. de long que l'on peut enfourcher jambe de-ci, jambe de-là. C'est ce qui en écarte tout danger. Autrement les à-pic de 150 mètr. à gauche et à droite sont intimidants.

Le Salon est plus présentable. On peut s'y étendre sur de grandes dalles de marbre blanc, gris ou lilas; s'y promener sur les pierrailles brisées par la foudre; s'asseoir dans les trous qu'elle a forés, pour y chercher des fulgurites; herboriser, dessiner, dégager de la roche les *Hippurites cornupastoris* caractéristiques du crétacé supérieur, les *Sphæ-*

rulites angeiodes, et les *Turbinolia uricornis* Michelin, et chercher dans le calcaire saccharoïde les dents de squalé et les empreintes de poisson!...

Où trouver, dans nos plaines, un salon qui offre autant de distractions, d'attractions?... Et je n'ai pas fini!... C'est d'ici que Satan a dû montrer au Christ les royaumes de la terre. Comme panorama, rien aux environs n'est comparable à celui qui se déroule à vos yeux. Les Eaux-Bonnes dans leur nid de verdure, Pau coupé en deux par la montagne de Louvie, Tarbes, Pénamédaa tout près de vous; puis à l'Est la Latte, le Gabisos, le Pic du Midi de Bigorre, Néouvielle, le Monné; et, tout à fait au Sud-Est, le Mont-Perdu et le Vignemale qui n'arrêtent qu'un instant les regards avides de découvrir, au Nord, les immensités indéfinies dans les brumes de l'après-midi. On croirait embrasser la terre entière dont les contours se perdent dans les nuances vaporeuses. Au Sud, l'Arcisette, Sourins et Cézy ne sont plus que des collines qui servent de repoussoir à Palas, au Bat-Laetouse, au Som de Séoube, à Cristail et au Pic du Midi d'Ossau. Enfin, à l'Ouest, le pic d'Anie, et Larhune¹ qui s'enveloppe dans les vapeurs de l'Océan, complètent ce magique tableau.

Malgré toutes nos recherches sous les murailles du Salon et du pic, à l'Ouest, nous n'avons trouvé que quelques cubes de spath très commun et des cristaux de chaux, ronds, laiteux, quelquefois assez purs ou affectant un clivage particulier; mais pas un fossile. Et cependant, je suis sûr que les neiges recouvrent des trésors. Malheureusement, je ne les ai jamais vues fondre.

1. Contrairement à la carte de Cassini et à celle de l'État-major qui l'écrivent en deux mots, la Rhune, je dis Larhune parce que ce nom est basque, et que les Basques l'écrivent ainsi. Le contraire est un contresens. *Lar* signifie pâturage et *hun* veut dire bon. Un Basque prononce « Larhounne ».

EAUX

Le régime des eaux, dans la montagne, est soumis à différentes lois. Le fond de réserve est constitué par les glaciers, les bassins souterrains ; celui de roulement, par les neiges et les pluies.

La roche en masse, la charpente des Pyrénées, est appuyée et souvent ensevelie sous les ruines d'une portion au moins égale de débris. Ce sont ces débris qui filtrent les eaux. Outre ces filtres, il existe sur les hauts plateaux (2,400 mètres environ) des dépressions, des trous, des puits où les neiges se tamisent pour alimenter les sources de la plaine. J'en ai parlé dans ma dernière étude sur les lacs des Pyrénées. Les pasteurs les appellent *pyes* ; ailleurs on dit *évents*. Le haut du bassin du Ger en présente de nombreux exemples.

On s'étonne de ce que les lèvres des fidèles usent les pieds de bronze de Saint-Pierre, dans la basilique romaine?... Regardez les puits du Ger... On dirait qu'on les a crénelés avec une gouge. Et cependant ce ne sont pas des torrents d'eau charriant du gravier et des cailloux qui les forment : ils ne font que boire la neige goutte à goutte. Seulement, une goutte d'eau qui travaille pendant des siècles est un habile ciseleur.

Les sources du Capéran, de Montcouples, les suintements insignifiants de Gesque se perdent presque aussitôt. Ce sont les neiges de Montcouples, de Pembécibé, du Ger, de la Spada qui alimentent, par des conduits que l'œil de l'homme n'a jamais suivis, les énormes sources de la promenade de l'Impératrice. Elles sortent de la roche comme un torrent. Une partie déverse dans Iscoo, l'autre est captée pour alimenter les Eaux-Bonnes.

La Soude qui traverse les Eaux-Bonnes a la même origine. Elle descend près de la butte du Trésor, et traverse

tout le jardin Darralde pour se jeter dans le Valentin vers la maison Sécula. Jadis, elle coulait à ciel ouvert. Non seulement on ne pouvait pas se promener, on ne savait où mettre le pied ; mais les sens les plus délicats étaient blesés par ce torrent tapageur qui emportait des choses sans nom. C'était intolérable ! On mit la main dessus. Il fut bel et bien enfermé dans un cachot de pierre. Pour plus de sûreté, l'administration lui plaça le bureau de police sur le dos et cacha sa tombe sous les arbres du jardin Anglais. Maintenant, il remplit, silencieux, ses fonctions municipales de grand égout de la ville, ne se réveillant qu'aux jours d'orage. Alors, gonflé par les eaux, sous ses voûtes sonores, il roule des rochers avec un tel fracas, qu'il fait rêver de tremblements de terre aux habitants des maisons dont il traverse les fondations.

Quant à la source de Laga, en haut d'Asperta, elle coule dans le Valentin, qui n'appartient pas au débit du Ger, et vient se jeter avec lui dans la cascade du Gros-Hêtre. On cherche vainement l'arbre qui a donné son nom à cette cascade : il a été roulé dans les abîmes. Le Valentin qui lui prête ses eaux vient des lacs de Lavedan, de Duzious, des Englas et de Louesque. Un pont passe par-dessus, et un lacet ingénieusement disposé se termine par une terrasse, presque à ses pieds. C'est la seule cascade que l'on voie d'aussi près se tordre dans les vasques qu'elle a taraudées, chercher une issue, s'arrondir gracieusement pour regarder le vide, et, prise de vertige, s'y précipiter comme une folle.

Enfin, il y a la source sulfureuse, qui ne doit rien au Ger, si ce n'est qu'elle sort au pied de la butte du Trésor, dernière limite, au Nord-Ouest, du massif que j'étudie. Elle doit prendre naissance sur le granite. La princesse Talèze, de la famille des vicomtes de Béarn, y venait déjà en 1356. Mais ce n'est qu'à dater de la nomination de Théophile Bordeu à la surintendance générale des eaux d'Aquitaine, que l'on voit se dessiner le grand mouvement qui entraîne à

cette station thermale les avides de santé comme les avides de plaisir. Bordeu mourut le 23 décembre 1776 d'une attaque d'apoplexie, ce qui fit dire « que la mort craignait si fort cet habile médecin, qu'elle l'avait surpris en dormant ».

C'est Gaston Phœbus qui, dans une de ses chasses, a baptisé la colline au pied de laquelle sort la source du nom de *butte du Trésor*. On ne connaissait alors que la source chaude dite *source vieille*. La source froide, appelée *source de la montagne*, vient du massif du Gourzy; bien qu'elle soit à deux pas de l'autre, elle n'entre pas dans mon cadre.

J'ai parlé de l'action des pluies dans le roulement des eaux. Cette action devient terrible quand elle s'exerce dans un bassin comme celui du Ger ou des montagnes de Laruns. Le 26 brumaire de l'an IX, le torrent de l'Arrioussé que vous voyez toujours à sec, grossi par les pluies, faillit submerger Laruns pendant la nuit. Surpris par un orage à la cascade de Cérès, il me fallut bien, un jour, le traverser ayant de l'eau jusqu'au cou.

En 1873, nous fûmes éveillés, aux Eaux-Bonnes, par un bruit extraordinaire. On eût dit que la mer, surgissant des flancs du Ger, se précipitait sur la ville. « Vous avez le temps de vous habiller, » disait charitablement le propriétaire de la maison Pommé à ses locataires; « mais l'eau envahit les chambres, il est prudent de s'en aller ! » On ne prit guère le temps de se vêtir. La place du Gouvernement, où circulaient des bougeoirs effarés, avait l'air d'une plage en costume de bain.

Nous courûmes à l'Impératrice : 15 mètres de la promenade étaient descendus d'un bloc avec les arbres debout : ils y sont encore. A peine étions-nous passés que le passage était devenu impraticable. Des torrents de terre jaune traversaient la descente à Iscoo : nous en avions jusqu'au ventre. Il était temps de revenir ! La route de Cauterets était déjà coupée, sur 40 mètres de long, par un amas de

houes glaciaires et de débris qui montaient à 2 mètres de hauteur.

BOTANIQUE

Le Ger est admirablement disposé pour nourrir toutes les plantes de montagne. Il a à leur disposition les abris du Nord-Est, de Montcouges et de Pembécibé, les expositions de l'Ouest depuis la Spada jusqu'au Salon, la Rasure avec ses pâturages, ses ruines désertes jusqu'au Clot-Ardoun, enfin le petit dôme du pic qui offre aux plantes alpines toutes les expositions et son altitude de 2,612 mètr.

L'*Adonis pyrenaica* DC., l'*Androsace ciliata* DC. et le *Ranunculus glacialis* L. manquent au Ger; du moins je ne les ai pas rencontrés. Et, à ce propos, qu'on le remarque bien : je n'ai pas la prétention de donner un travail complet. Je dis ce que j'ai vu, pas autre chose.

J'ai donné, il y a deux ans, l'herborisation du Pas de l'Ours que je regarde comme faisant partie du massif du Ger.

Je ne citerai, dans Montcouges, que les plantes les plus rares :

Ranunculus alpestris L. — *Aronicum Doronicum* RCHB. — *Aronicum scorpioides* DC. — *Lithospermum Gastoni* BEN. — *Daphne Cneorum* L. — *Gentiana acaulis* L. — *Dethavia tenuifolia* END. — *Draba aizoides* L. — *Leontopodium alpinum* WILL. — *Ranunculus parnassifolius* L.

Louctores possède les mêmes plantes, et en outre :

Anemone alpina L. — *Androsace pubescens*, var. *hirtella* DUF. — *Nigritella angustifolia* RICH. — *Valeriana montana* L. — *Rosa pyrenaica* GOUAN. — *Ranunculus Thora* L.

Voici la liste complète des plantes que nous avons récoltées, à partir des Eaux-Bonnes, et l'ordre dans lequel nous les avons trouvées.

On ne saurait passer sous silence la *Sulfuraire*, ce filament velouté et floconneux qui se dépose au fond du verre. lorsqu'on le remplit d'eau thermale. Douée d'une organisation déterminée, elle a été classée botaniquement par le docteur Fontan.

Anemone Hepatica L. — *Hieracium nobile* G. G. — *Daphne laureola* L. — *Sambucus racemosa* L. — *Meconopsis cambrica* VIG. — *Lilium Martagon* L. — *Erinus alpinus* L. — *Parnassia palustris* L. — *Alchemilla alpina* L. — *Aquilegia pyrenaica* DC. — *Helianthemum vulgare* GERTN., var. *B. virescens* G. G. — *Thalictrum macrocarpum* GREN. — *Iberis Bernardiana* G. G. — *Allium roseum* L. — *Spiræa aruncus* L. — *Hypericum nummularium* L. — *Pinguicula grandiflora* LAM. — *Potentilla alchemilloides* LAP. — *Primula farinosa* L.

Silene acaulis L. — *Salix pyrenaica* GOUAN. — *Horminum pyrenaicum* L. — *Teucrium pyrenaicum* L. — *Erigeron alpinus* L. — *Leontopodium alpinum* CASS. — *Pinguicula grandiflora* LAM. — *Saxifraga aizoides* L.

Saxifraga cæsia L. — *Helianthemum canum* DUN. — *Saxifraga longifolia* L. — *S. Aizoon* JACQ. — *S. umbrosa* L.

Agrostis pyrenæa TIMBAL. — *Alopecurus Gerardi* VILL. — *Lasiagrostis Calamagrostis* LINK. — *Meconopsis cambrica* VIG. — *Ranunculus Thora* L. — *Bupleurum gramineum* VILL. — *Betonica Alopecurus* L. — *Potentilla fruticosa* L. — *Anemone Hepatica* L. — *Lactuca muralis* FRESS. — *Veronica Ponæ* GOUAN. — *Dryas octopetala* L. — *Arctostaphylos officinalis* WIMM. — *Pirola minor* L. — *Sorbus Aria* CRANTZ. — *Angelica pyrenæa* SPRENG. — *Kernera saxatilis* RCHB. — *Globularia nudicaulis* L. — *Trinia vulgaris* DC. — *Dethawia tenuifolia* ENDL.

Thalictrum majus JACQ. — *Geranium silvaticum* L. — *Ribes alpinum* L. — *Rosa pyrenaica* GOUAN (var. du *R. alpina* L.).

Rhododendron ferrugineum L. — *Rhinanthus alpinus* BAUMG. — *Bupleurum ranunculoides* L. — *Aster alpinus* L. — *Nigritella angustifolia* RICH. — *Astrantia minor* L. — *Erigeron uniflorus* L. — *Androsace villosa* L. — *Gentiana acaulis* L. — *Gentiana verna* L. — *Gentiana verna* L. var. *alata* G. G. — *Gentiana verna* L. var. *y. brachyphylla* G. G. — *Allium fallax* DON. — *Sedum atratum* L. — *Asplenium viride* HUDS. — *Anthyllis Vulneraria* L. var. *y. rubiflora* G. G. — *Silene quadrifida* L. — *Allium ochroleucum* W. — *Aspidium Lonchitis* SW. — *Gentiana acaulis* L. var. *y. parvifolia* G. G.

— *Gypsophila repens* L. — *Sorbus Aucuparia* L. — *Tofieldia calyculata* WAHL. — *Dianthus monspessulanus* L. — *Alsine verna* BARTL. — *Campanula glomerata* L. — *Phyteuma spicatum* L. — *Pedicularis rostrata* L. — *Valeriana montana* L. — *Gentiana acaulis* L. var. *B. media* G. G. — *Sedum micranthum* BAST. — *Sedum dasyphyllum* L.

Campanula pusilla HENCKE. — *Saxifraga aretioides* LAP. — *Saxifraga muscoides* WULF. — *Saxifraga cæsia* L. — *Saxifraga ajugæfolia* L. — *Linaria organifolia* DC. — *Asperula hirta* RAM. — *Hieracium mixtum* FRÖEL. — *Saxifraga sedoides* L. — *Valeriana globulariæfolia* RAM. — *Avena montana* VILL. — *Carex sempervirens* VILL. — *C. atrata* L. — *C. rupestris* ALL. — *Selaginella spinulosa* AL. BR. — *Polygonum viviparum* L. — *Leontodon pyrenaicus* GOUAN. — *Alsine cerastiiifolia* FENZL. — *Festuca rubra* L. var. *stolonifera* TIMBAL. — *Festuca rubra* L., var. *glauca* TIMB. — *Linaria alpina* DC. — *Arenaria grandiflora* ALL. — *A. purpurascens* RAM. — *Antenaria dioica* GERTN. — *Betonica hirsuta* L. — *Hutchinsia alpina* R. BR. — *Crepis pygmæa* L. — *Veronica aphylla* L. — *Salix reticulata* L. — *Vaccinium uliginosum* L.

Primula intricata G. G. — *Daphne Cneorum* L. — *Viola biflora* L. — *Scutellaria alpina* L. — *Potentilla nivalis* LAP. — *Salix herbacea* L. — *Ranunculus alpestris* L. — *Pedicularis pyrenaica* J. GAY. — *Carex nigra* ALL. — *Plantago montana* LAM. — *Arenaria ciliata* L. — *Ranunculus Gouani* WILD. — *Veronica alpina* L. — *Bartsia alpina* L. — *Passerina dioica* RAM. — *Aronicum scorpioides* DC. — *Primula farinosa* L. — *Primula integrifolia* L. — *Veronica aphylla* L. — *Salix retusa* L.

Salix pyrenaica GOUAN. — *Paronychia serpyllifolia* DC. — *Globularia cordifolia* L., var. *B. nana* LAM. — *Jasione perennis* LAM. var. *B. pygmæa* LAM. — *Alsine recurva* WAHLEMB. — *Biscutella lævigata* L. — *Helianthemum canum* DUN. — *Arenaria serpyllifolia* L. var. *y. nivalis* G. G. — *Myosotis pyrenaica* POURR. — *Galium pyrenaicum* GOUAN. — *Veronica alpina* L. — *Epilobium montanum* L. var. *B. collinum* que MM. Grenier et Godron regardent comme une espèce légitime.

Sempervivum arachnoideum L. — *Leontodon pyrenaicus* GOUAN var. *B. aurantiacus* KOCH. — *Veronica nummularia* GOUAN. — *Daphne Cneorum* L. — *Aster alpinus* L. — *Aronicum scorpioides* DC., var. *B. pyrenaica* GAY. — *Valeriana globulariæfolia*, RAM. — *Leucanthemum graminifolium* LAM. — *Ranunculus montanus* WILD. — *Anemone narcissiflora* L. — *Gentiana nivalis* L.

Buplevrum ranunculoides L., var. *B. caricinum* DC. — *Pedicularis*

pyrenaica GAY. — *Onobrychis supina* L. — *Draba aizoides* L. — *Oxytropis pyrenaica* G. G. — *Scilla verna* HUDS. — *Sideritis hysopifolia* L. — *Solidago Virga-aurea* L. — *Jasione humilis* PERS. — *Antennaria dioica* GÆRTN. — *Antennaria carpatica* G. G. — *Kæleria setacea* PERS. — *Erysimum ochroleucum* DC. — *Campanula linifolia* LAM. — *Phyteuma orbiculare* L., var. *B. lanceolatum* G. G. — *Arabis stricta* HUDS. — *Sideritis incana* GOUAN. — *Carduus carlinoides* GOUAN. — *Scutellaria alpina* L. — *Galium montanum* VILL. — *Galium cæspitosum* RAM. — *Galium rotundifolium* L. — *Saponaria cæspitosa* DC. — *Euphrasia Soyeri* TIMBAL. — *Eryngium Bourgati* GOUAN. — *Paronychia serpyllifolia* DC. — *Campanula stolonifera* Miégeville.

Montée du pic après le Clot-Ardoun :

Anthyllis Vulneraria var. *Allioni* DC. — *Leontopodium alpinum*.

Salon et pic :

Arenaria purpurascens RAM. — *Sedum atratum* L. — *Gentiana nivalis* L. — *Saxifraga iratiana* SCHULTZ. — *Draba aizoides* S. — *D. pyrenaica* L. — *Hutchinsia alpina* Rb. — *Saxifraga oppositifolia* L. — *Galium verum*, var. *alpinum* L. — *Silene acaulis* L. — *Oxytropis montana* DC. — *Thymus serpyllum* L. — *Juniperus alpina* CLUS. — *Anthyllis montana* L. — *Salix herbacea* L. — *Leontodon pyrenaicus* GOUAN. — *Iberis nana* ALL. ou *spathulata* BERG. — *Potentilla nivalis* LAP. — *Saxifraga ajugæfolia* L. — *Asperula hirta* RAM. — *Valeriana globulariæfolia* RAM.

COLÉOPTÈRES

En 1843, Léon Dufour a publié, dans le Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, une excursion entomologique dans les montagnes de la vallée d'Ossau. Son catalogue descriptif contient 768 espèces. Depuis cette époque on a fait de nombreuses découvertes et la science a changé beaucoup de dénominations. J'en donne ici qu'une liste très abrégée des espèces les plus rares. C'est à M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut, que je dois mes déterminations.

CARABIQVES. — *Carabus pyrenæus*. — *C. splendens*. — *Cychrus spinicolis* (un des Carabes les plus rares de France). — *Zabrus obesus*. — *Patrobus rufipennis*. — *Pristonychus Pyrenæus*. — *Anchomenus lugubris*. — *Cymindis humeralis*. — *Nebria Jokischii*. — *N. Lafrenayi*. — *Pterostichus Dufourii*. — *P. Xatartii*.

CISTELIDES. — *Serropalpus striatus*.

SCARABÉENS. — *Odontacrus mobilicornis*. — *Gnorimus variabilis*.

ELATÉRIENS. — *Campylus denticornis*. — *Athous Titanus*. — *A. undulatus*. — *A. rombeus*. — *Byrhus Pyrenæus*.

CERAMBYCIENS. — *Rosalia alpina*. — *Aromia rosarum*. — *Hylecætus Dermestoides*.

BOSTRYCHIENS. — *Platypus oxyorvus*.

SILPHIENS. — *Necrodes littoralis*. — *Chrysomela limbata*. — *Peltis grossa*. — *P. ferruginea*. — *Rhysodes sulcatus*.

LÉPIDOPTÈRES

Je me suis servi del' *Index methodicus* de Boisduval, 1840, pour la détermination de mes espèces.

Parnassius Apollo; — *P. Apollo* var. *alis obscurioribus*; — *P. Mnemosyne*; — *Pieris Cullidice*; — *Colias Palæno*; — *Lycæna Dorylas*; — *Nymphalis Populi* (Grand-Mars); — *Argynnis Paphia* (Tabac d'Espagne); — *A. Adippe* (Moyen-Nacré); — *A. Aglaja* (Grand-Nacré); — *A. Lathonia* (Petit-Nacré); — *Vanessa cardui* (Helle-Dame); — *V. Io* (Paon de jour); — *V. Atalanta* (Vulcain); — *V. Antiopa* (Morio); — *V. urticæ* (Petite-Tortue); — *Erebia Cassiope*; — *E. Stygne* var. *Pyrene*; — *E. Evias*; — *E. Lefebvrei* (spécial aux Pyrénées); — *E. Euryale*; — *E. Gorgone*; — *E. Gorge* (spécial aux Pyrénées); — *E. Manto*; — *E. Dromus*; — *Syrichtus lavateræ*; — *Thyris fenestrina*; — *Deilephila lineata*; — *Zygæna exulans*; — *Z. trifolii*; — *Z. Anthyllidis* (spécial aux Pyrénées); — *Emydia Rippertii* (spécial aux Pyrénées); — *E. grammica* var. *alis posticis nigris* (spécial aux Pyrénées); — *Lithosia rubicunda*; — *L. quadra*; — *Setina Kuhlweini*; — *Callimorpha Dominula*; — *Nemeophila plantaginis*; — *Orgyia aurolimbata* (spécial aux Pyrénées); — *Bombyx Quercus*; — *Hepialus Carnus*, var. *Carna*; — *H. Pyrenaicus* (spécial aux Pyrénées); — *Psyche Plumela*; — *Triphæna Orbona*; — *Luperina furva*; — *Apamea Strigilis* var. *rubeuncula*; — *Torula equestraria*.

FORÊTS

Il y a encore quelques beaux sapins dans la Coume, Moncoges, Gesque et Bouye ; mais ces forêts ont l'air sacagées. Je doute que l'on trouve encore dans les Pyrénées un arbre comme celui qui est sorti d'Itseaux, au quartier de Balagué, en 1767. Il avait 1^m, 66 de diamètre à la culée et 32^m, 66 de service. Sa souche renfermait celle d'un autre sapin de 15 centimèt. qu'il avait enveloppée en croissant. On y reconnaissait encore les coups de hache qui l'avaient abattu à huit ou neuf cents ans de là, à en juger par l'âge du gros arbre, qui fut employé à Toulon pour un mât de misaine d'une seule pièce¹.

A Campbieil, il y a un hêtre qui fera dans quelques siècles l'étonnement de ceux qui le couperont. Il a englobé un sapin dont le tronc a déjà presque disparu. Ils doivent bien se gêner un peu ; mais enfin, ils vivent ensemble. Dans le même quartier, deux branches latérales d'un sapin se sont redressées contre la tige principale, et l'ont tellement étreinte qu'elles lui ont arraché la tête qu'elles portent dans leurs bras. Nous l'appelions Saint-Denis !

On trouve dans les forêts du Ger le hêtre, le sapin, quelques mélèzes, enfin le *Pinus uncinata* vers 2,000 mètr., quelquefois plus haut. Il y en a deux ou trois pieds lilliputiens dispersés dans la Rasure au-dessus de la végétation arborescente.

ORNITHOLOGIE

Les petites espèces ornithologiques ne sont pas nombreuses au Ger. Elles courent trop de danger dans les hauteurs où rien ne les garantit contre les oiseaux de proie à vol rapide, et où la neige règne au moins la moitié de l'an-

1. *Les Pyrénées*, par M. de Chausenque.

née. Ceux qui montent le plus haut, et j'en ai vu à 3,300 mètr., sont le *Pinson des neiges*, l'*Accenteur Pegot*, le *Trichodrome Échelette*, puis le *Rouge-Queue*, le *Traquet moteux*, le *Pipit spioncelle*, etc., — enfin, dans les forêts, la *Mésange huppée*, le *Bec-Croisé des pins*, le *Pic noir*. Je ne parlerai que de la perdrix blanche, de la perdrix grise de montagne, et du coq de bruyère.

Le Tétrás Ptarmigan (*Tetrás lagopus* Linn.), que l'on appelle communément perdrix blanche, gratte un trou dans la neige, s'y couche sur le flanc pour se couvrir de poudre étincelante, avec les mêmes mouvements que nos poules lorsqu'elles se baignent dans la poussière de nos basses-cours. Les montagnards le désignent sous le nom de *gariolle* ou de *poule sauvage*. Le mâle porte toujours une balafre noire sur les yeux. En hiver, il est complètement blanc. L'espace qui est au-dessus des yeux est terminé par une membrane dentelée, écarlate. Des plumes laineuses réchauffent ses pieds destinés à être en contact avec la neige. C'est bien l'oiseau des glaciers; il en porte la livrée. L'été, son plumage est d'un cendré roux, coupé de nombreux zigzags, qui ne reprend sa blancheur que pendant les frimas. Il se tient constamment hors des bois, dans la région des neiges, principalement sur les raillères les plus sauvages et les plus arides. Son nid, recouvert de quelques pierres en saillie, est fort rustique; ses œufs, de huit à quinze, oblongs, d'un jaune rosé, sont couverts de nombreuses taches brunes. La famille vit en compagnie; mais ces animaux sont si peu sauvages et tiennent si bien qu'ils restent rasés dans les débris, autour de vous, quand même un ou deux membres de la bande partent sous vos pieds. Leur vol est court et ne déconcerte pas le chasseur par le bruit comme font nos perdrix au départ. Leur principale chance de salut est dans le tir inaccoutumé auquel ils vous obligent. Si vous êtes sur le bord d'un précipice, et c'est ce qui arrive le plus souvent, le ptarmigan y plonge. Or beaucoup

de chasseurs sont déconcertés de tirer à pic entre leurs jambes.

Si l'emplacement ne se prête pas à cette évolution, il file sans bruit, descendant par un mouvement tournant qui rase la montagne à droite ou à gauche; au moment où vous croyez être certain de le tuer, il a donné un coup d'aile aussi rapide que gracieux qui l'a jeté derrière un rocher.

Ses ongles sont crochus, il piète lestement au milieu des chaos qui sont sa demeure, tandis que vous risquez de vous rompre les jambes si vous ne regardez pas à vos pieds. Cependant il est toujours à portée; vous l'avez à l'œil et le tireriez s'il ne disparaissait à chaque instant derrière quelque obstacle pour arriver enfin au but qu'il cherche et que vous ignorez. Alors tout est fini : il a disparu dans un abîme ou s'est caché sous une pierre.

Quand les pasteurs sont descendus de la montagne, il aime à s'installer dans leurs cabanes.

Il existe dans les Pyrénées une perdrix grise qui n'émigre pas, qui habite au commencement de la région alpine, hors des forêts, un peu avant les neiges permanentes, dans les buissons de *Juniperus*, de *Vaccinium*, de *Rhododendron* et d'*Erica*. Le plumage est différent de celui de la grise ordinaire, et ces nuances persistent. Je l'ai trouvée à Bouye, en compagnie. Elle est d'ailleurs parfaitement connue dans toute la chaîne Ouest de la vallée d'Ossau, au Gourzy, dans le quartier de Campbieil, les crêtes de Lestéré à droite de la vallée d'Aspe. Elle est également sur les contreforts du Monné, les crêtes dominant les cabanes du Lys, aux rochers de Peyrenère, à Cabiros, Viscos, etc. Celle du Ger n'est donc pas une individualité, une monstruosité. Est-ce une espèce complètement nouvelle?... Je n'oserais trancher la question... Voici sa description : face, gorge et sourcils d'un roux clair, ces derniers se prolongeant de 2 centimèt. en arrière et parallèlement entre eux; quelques

plumes blondes entre le bec et les yeux; tête, fond noir, parsemée de plumes rousses et blanchâtres; cou, poitrine et flancs, cendrés avec des zigzags comme la bécasse, et des larmes blanchâtres qui vont en s'élargissant et suivant la direction de la baguette, déteignant en clair aux abords de la gorge et du ventre; sur les plumes des flancs, des bandes transversales marron, encadrées d'écailles et de zigzags noirs sur fond fauve; chaque bande divisée par une étroite raie blanche qui court sur la baguette; une plaque blanchâtre rayée d'écailles allongées descendant en s'effaçant sur l'abdomen qui est gris sale avec des raies transversales; dos et ailes d'un cendré très brun, avec des bandes blanchâtres, brunes et noires, qui deviennent très marron sur les couvertures alaires; une plume blanche entre les épaules¹; sur les scapulaires et les couvertures alaires, une étroite raie blanche qui suit la direction de la baguette; rémiges brunes avec des bandes en zigzags d'un roux jaunâtre; latérales, roux foncé; 18 pennes à la queue dont les latérales sont rousses. Le *lorum* ne paraît pas. Bec d'un brun olivâtre; pieds bruns; longueur 30 centimèt., c'est-à-dire 3 centimèt. de moins que la perdrix grise ordinaire, *Perdrix cinerea* Lath.

Le *Tétras Auerhahn* (*Tetras urogallus*, Linn.), plus connu sous le nom de Coq de bruyère, — les montagnards l'appellent *Poulloye*, — est un type. Sans préoccupations de voyage, puisqu'il n'émigre pas, il ne songe qu'à lui, à son bien-être et à ses plaisirs. Quant à sa famille, il a plusieurs femelles qui obéissent à son appel, un cri strident et sec, au premier soleil de printemps; mais, après cette époque, il ne s'en occupe pas plus que de ses enfants; partant pas de soucis. Gros, bien campé sur ses pattes, le bec blanc jaune, les sourcils rouges, la gorge ornée d'un jabot de

1. Cette plume ne devait être qu'un accident.

plumes allongées et la poitrine verte à reflets, il est très fier de sa queue noire tachetée de blanc, quoiqu'elle ne porte pas la lyre du Rakkelhahn ou du Birkhahn. Il se pavane devant ses poules et fait la roue comme le dindon, en s'accompagnant d'un chant qui ressemble au grincement des sauterelles. C'est le moment favorable pour le surprendre. Mais si vous marchez quand il se tait, le concert est interrompu et la société s'enfuit. Vagabond pendant l'été, il se range en hiver, n'a plus qu'un gîte, sur une branche de sapin, un peu basse, qui le garantit de la bise, et où il revient chaque soir à la tombée de la nuit, non pas à pied, ses pas le trahiraient, mais toujours au vol.

Malheureusement, on ne pense pas à tout : comme il couche toujours au même endroit, les traces qui jonchent le sol trahissent sa présence et lui valent quelquefois un coup de fusil. Ces traces forment de petites éminences qui ont souvent jusqu'à 30 ou 40 centimèt. de haut.

Blessé, il ne se sauve pas en piétant, il bat des ailes et tombe dans quelque abîme où vous ne pouvez pas toujours aller le chercher. Si vous mettez la main dessus, il ne se défend pas.

Son départ est d'abord bruyant, mais il ne monte pas ; puis il étend et arrondit sa courbe descendante, à droite ou à gauche, suivant qu'un arbre ou un rocher se présentera le plus opportunément entre vos désirs et les siens. Une fois posé sur quelque branche touffue, il s'y rase et n'en bouge plus ; il faut monter sur l'arbre pour l'en faire partir.

La poule, généralement rousse, avec le bec brun, est, à l'inverse de ce qui a lieu pour les rapaces, d'un tiers plus petite que le mâle. Elle pond de six à seize œufs obtus, d'un blanc sale marqué de taches jaunâtres, non pas dans un nid, mais sur la terre qu'elle gratte un peu d'avance. Elle descend quelquefois jusqu'à Pau au mois d'octobre ; je n'ai pas vu le mâle dans la plaine ; sa longueur atteint jusqu'à 91 cen-

timètres. Cet oiseau est beaucoup plus commun en Russie, en Allemagne et dans le Nord de l'Asie qu'en France.

On en trouve dans la Coume, Montcoges, Gesque et jusqu'à la cascade du Gros-Hêtre.

MAMMIFÈRES

Il y a environ vingt-sept espèces de mammifères dans les Basses-Pyrénées, sans compter les petits rongeurs. Je ne parlerai que de l'isard et de l'ours. L'ours est rare dans le massif du Ger. L'isard est beaucoup plus commun qu'on ne croit.

Nous étions un jour, à 9 heures du matin, sur la route de Cauterets, à cheval et en voiture. Arrivés à vingt minutes des Eaux-Bonnes, nous aperçûmes quatorze isards qui paissaient tranquillement sur les lames impossibles de la Bayadue, à 600 mètr. de nous. J'avais une arme de précision qui pouvait parfaitement les atteindre : nous avons vérifié la hausse sur le rocher où ils étaient ; mais les chevaux auraient pu s'effrayer. Il valait mieux approcher autant que possible et donner aux dames qui nous accompagnaient le spectacle de la chasse. Courir, traverser le gave au pont de l'Artigao et nous glisser dans les buis de Ciel jusqu'à 150 mètr. des isards, fut l'affaire de quelques minutes. Je choisis les deux plus gros mâles de la bande et je tirai au moment où ils se trouvaient en face l'un de l'autre. Le brouillard était bas, l'air épais, de sorte que la fumée de mon coup m'enveloppa et je ne pouvais voir si j'avais tué. Au bruit de la détonation, les isards, acculés à une roche lisse, redescendirent sur nous pour défilér, un à un, sur des plaques qui devaient être bien difficiles, puisqu'ils allaient au pas. Il était impossible de l'avoir plus belle !... Malheureusement, dans notre précipitation, nous avions oublié les cartouches du Lefaucheur qui devint inutile.

J'étais tellement enchevêtré et suspendu dans les branches

d'un petit sapin, que mon second coup de carabine fut complètement risqué. Soustrade ôta ses souliers, se colla à la muraille comme une limace et fut voir ce qui s'était passé... Il y avait une rigole de sang sur l'herbe et le passage qu'avaient suivi les isards. Le blessé ne put remonter aux Cristaux avec ses camarades ; mais il fut perdu pour nous, ni homme ni chien n'osant se fier aux escarpements du bas et aux pentes du haut.

Les chasses à l'ours réussissent si rarement que l'on se figure souvent que ces animaux n'existent plus que dans l'imagination des guides qui cherchent à vous exploiter. Mais quand vous êtes devant la porte d'Excelsior, c'est-à-dire encore dans les Eaux-Bonnes, regardez, à 100 mètres de là sur la rive droite, cette raie blanche qui a l'air de la cascade d'un ruisseau tombant du Gourzy. Un ours est descendu par là, et a été tué à l'Espartille par M. le curé Cambus. On nomme Espartille la faille qui sépare Gourzy de Montcoges, et forme la gorge de Balour. M. le curé était posté à l'entrée, en face de la Pierre-Bigarrade.

Quand vous allez au Ger par la Coume, vous traversez l'avalanche de Louctores. Au mois de novembre 1866, Lanusse, qui chassait l'isard avec M. Oliver, aperçut ici les traces d'un ours. Il envoya deux traqueurs battre les bois qui montent à Gesque et vint se poster dans la prairie. L'animal ne se fit pas attendre : aux premiers coups de fusil que les traqueurs tirèrent en l'air, il sortit du bois, et vint droit sur M. Oliver qui lui envoya une balle en plein corps. Il ne tomba pas pour cela et descendit à l'avalanche de Louctores, galopant et bondissant de travers. Calculant qu'il allait traverser le ravin pour gagner Montcoges, Lanusse y courut et arriva juste au moment où il reparaisait de l'autre côté, en face de lui. Là, il eut la chance de lui loger, au défaut de l'épaule, une balle qui l'arrêta court.

Un 3 juillet, de grand matin, un jeune pâtre descendait

de la Quebottle d'Anouillasse. Au moment où il débouchait du Clot-de-Dessus, dans Balour, il aperçut, dans la clairière, un ours qui mangeait une génisse de deux ans. Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue dans les Eaux-Bonnes, ce fut un émoi général. On organisa une traque, et bientôt nous vîmes passer les hommes et les chasseurs dirigés par Lanusse. On espérait que l'ours, dérangé dans son festin, serait remonté par le Pas de l'Ours dans les bois de Montcoges ou de Louctores.

Ces sortes de traques sont assez dangereuses. Placés dans des mouvements de terrain escarpés, ne connaissant pas ordinairement le pays, les chasseurs peuvent envoyer une balle à leur voisin, malgré les meilleures intentions du monde. Je laisse donc passer les plus ardents, et, suivi d'une troupe beaucoup plus pacifique, je vais occuper un poste à découvert dans la prairie qui, en sortant de l'Atracão, mène à Louctores, pour jouir, sans péril, des péripéties de la chasse.

Quelques traqueurs nous précèdent avec un chien courant et un chien de montagne. Ils grimpent par le Pam-boula jusqu'au sommet de Louctores dont ils occupent les crêtes ainsi que celles de Montcoges. Leurs fusils ne sont chargés qu'à poudre.

Aussitôt qu'ils ont gagné, en silence, les postes convenus, la fusillade commence. C'est un spectacle saisissant que ces détonations, entrecoupées de cris sauvages, qui ébranlent les échos de la montagne au milieu de ces solitudes. Les grandes ombres des rochers et de la forêt nous dérobent les hommes ; mais leurs appels et le léger nuage blanc qui s'élève des sapins à chaque coup de fusil, nous aident à suivre leur marche.

Le cercle se resserre, les chiens ne rencontrent pas, la montagne reste muette... évidemment l'animal n'est plus ici ! Nous allons reconnaître les lieux...

En sortant du Clot de Débathe, nous apercevons, à dix

pas devant nous, la victime de l'ours couchée dans une fontaine. Le museau, le cœur et les mamelles sont mangés ; la croupe toute sanglante est déchirée, tailladée, le reste paraît intact.

En suivant les traces de l'ours, il est facile de se rendre compte de la manière dont les choses se sont passées... Il est arrivé par la montagne d'Yspe, où nous venons d'aller reconnaître son train. En glissant sur une couche de feuilles, ses griffes et ses quatre pieds se sont imprimés sur la terre humide qui a moulé les formes en s'enfonçant sous son poids. Il mesure près d'un mètre entre chaque patte, et on distingue parfaitement ses doigts armés d'ongles crochus. Parvenu au-dessus de la clairière où étaient les vaches, il s'est glissé dans les buis le long d'une caverne remplie de feuilles. De là, il descend sur le gazon avec précaution : sa trace légère ne porte que l'empreinte de l'extrémité des griffes. Puis, franchissant le petit ravin de la fontaine, il est monté jusqu'au bas de l'Escala de l'Artigue, où il a surpris les bêtes qui y étaient couchées.

La première lutte a eu lieu sur un espace restreint et profondément labouré. La génisse a tourné sur elle-même pour se défendre ; mais, dans les glissades qu'elle a faites, c'est le train de derrière qui s'enfonce le plus ; ce qui prouverait que c'est par la croupe qu'elle a été saisie, comme cela a lieu ordinairement. Elle n'est pas tombée, nous le verrions sur la terre humide ; mais, fatiguée par le combat, elle a dû céder par épuisement ou affolée de terreur ; et alors l'ours, debout, peut-être même accroupi sur elle, car ses talons ne suivent pas constamment ceux de la vache, l'a poussée jusqu'en bas du ravin, au-dessus de la fontaine, où elle a trébuché sur le rocher, la tête la première.

J'ai déjà dit plusieurs fois qu'il n'y avait aucun danger à rencontrer un ours si on ne l'attaquait pas : c'est parfaitement vrai ; mais il y a des exceptions...

Il y a quelques années, vingt-cinq hommes étaient en

battue dans la vallée d'Aspe, au bois Pi. Contrairement à ses habitudes, l'ours revenait toujours sur les rabatteurs. Cependant, en resserrant le rayon, on finit par le forcer à passer au poste de Lamazou qui l'abat d'un premier coup. Mais il se relève et ce n'est qu'après un second coup qu'il roule sur une pente de 50°. Aussitôt les traqueurs accourent pour le ramasser. Il n'était pas mort ; au contraire, il rebrousse sur le dernier rang des rabatteurs, vers le bas de la forêt.

Pierre Lamazou, neveu de Jean-Baptiste, grand et beau garçon de quatorze ans, se reposait au bord d'un ruisseau, croyant que tout était fini, quand l'ours se jette sur lui. Il cherche en vain à se défendre avec son bâton ; l'animal lui brise le bras que le pauvre enfant présentait en avant pour se garantir, puis il lui engueule la tête et la broie dans ses mâchoires. Enfin, d'un coup de patte, il le lance à douze pas de là, dans les branches d'un sapin où il reste suspendu au-dessus d'un précipice de 70 mètres, inondant de son sang les arbres et les rochers.

On peut se figurer les souffrances affreuses du malheureux que l'on descendit la nuit en le disloquant au travers des ronces et des abîmes... Il vécut encore quarante-huit heures.

Comte R. DE BOUILLÉ,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

III

L'ARDENNE

ESQUISSE DE GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

L'Ardenne n'est pas, à proprement parler, un pays inconnu, car elle est fréquentée chaque année par un grand nombre de touristes : touristes sédentaires, des Belges surtout, qui viennent depuis longtemps passer leurs vacances au même endroit; touristes vagabonds, des Anglais, en majeure partie, et aussi quelques Français.

Mais ces visiteurs, qui y viennent par habitude ou curiosité, ne sont pas de ceux qui iront de ville en ville, de revue en revue, vanter ses beautés : c'est pourquoi elle reste, dans l'esprit de la plupart des alpinistes, à l'état de notion vague; elle semble une terre inhospitalière qu'on n'aborde qu'avec crainte. La principale raison de cet oubli et de ce mépris d'un pays qui en vaut bien d'autres plus connus, c'est que les Ardennais n'osent pas parler de l'Ardenne dans des articles qui pourraient intéresser la gent voyageuse tout entière¹; et, en particulier, l'*Annuaire* du Club Alpin Français ne possède, à ma connaissance, aucune description de cette pittoresque contrée². Ceux de

1. Je citerai comme les meilleurs Guides : JEAN D'ARLENNE (Léon Dommartin) : *l'Ardenne*; EUG. VAN BEMMEL : *Guide de l'excursionniste*.

2. Voyez cependant, dans le *Bulletin* de la Section vosgienne, 1887-1889, quelques articles intéressant notre pays.

mes collègues qui se décideraient à la visiter peuvent être assurés d'avance de n'être pas déçus dans les espérances que j'aurais pu leur donner : les gîtes et la nourriture ne manquent pas plus que les sites à admirer. Pour moi, j'ai toujours eu, durant mes promenades, un grand nombre de surprises agréables. Peut-être l'amour du pays y est-il pour quelque chose ?

Tel est mon but : inspirer à mes collègues le désir de parcourir l'Ardenne, en jetant avec eux un coup d'œil général sur ce pays, certainement nouveau pour beaucoup de mes lecteurs.

I

D'abord, qu'est-ce que l'Ardenne, et quelles en sont les limites exactes ? A cette question autant de réponses, autant d'opinions. Les Français disent tous « les Ardennes », parce qu'il y a un département et une forêt des Ardennes. Cependant l'Ardenne est une, à moins qu'on ne veuille faire une Ardenne orientale, une Ardenne occidentale, etc. ; mais c'est toujours le même territoire. De plus, mes compatriotes comprennent sous ce nom la partie Nord du département des Ardennes, couverte de forêts et traversée par la Meuse. Pour les Belges, l'Ardenne est un « petit territoire du bon vieux temps » qui occupe les hauts plateaux froids et arides de la Belgique méridionale dans la province de Luxembourg : un territoire comme le Condroz, la Famenne, etc., que nous retrouverons souvent. Les Belges sont plus près de la vérité : ils oublient pourtant que la partie française dont je parlais ci-dessus présente tous les caractères de leur Ardenne. Réduite à ces deux parties, l'Ardenne proprement dite serait pour nous, touristes, une bien petite scène, où les sites abondent, mais où ils gardent tous un aspect commun.

Aussi les rares écrivains qui s'en sont occupés ont-ils étendu l'objet de leurs descriptions, et jusqu'ici le plus hardi, Jean d'Ardenne, s'est encore arrêté à mi-chemin. La base naturelle des limites de l'Ardenne, la géologie seule peut nous la donner exactement, et mes prédécesseurs n'ont pas assez compris cette vérité. D'un mot, je la définis : la pointe occidentale du massif primaire de l'Europe du Nord-Ouest, qui, répandu sur les deux rives du Rhin, s'appelle le Taunus, le Harz, le Hundsrück, l'Eifel. Cette pointe s'enfonce entre les terrains tertiaires de l'Allemagne, de la Belgique, de la France au Nord, et les terrains secondaires de la France et du Luxembourg au Midi. Les limites de l'Ardenne seront donc celles des terrains primaires et des terrains des âges postérieurs : elles sont ainsi faciles à établir et moins artificielles.

A l'Est, cependant, notre frontière doit être forcément conventionnelle : car l'Ardenne et l'Eifel ne sont que deux parties d'un même massif, et, désirant appuyer cette frontière entre l'Ardenne et l'Eifel sur une base exacte, je propose d'adopter la ligne de faite des affluents de la Meuse d'une part, de ceux du Rhin, directement ou par l'intermédiaire de la Moselle, de l'autre.

Cette ligne de faite pénètre dans les terrains primaires à droite de Niedeggen, sur la Roër, rivière qu'elle sépare de l'Erfst et de l'Ahr, affluent du Rhin ; plus loin, elle suit la ligne de partage des eaux de l'Amel ou Amblève et de son affluent la Warche (Meuse), de la Kill et de l'Our (Moselle) ; enfin l'Ourthe orientale descend du même plateau que la Woltz et la Wiltz, mais dans une direction opposée. Les plateaux d'entre Meuse et Rhin aboutissent au vaste plateau de Libramont-Recogne, le « toit » de l'Ardenne, de 500 mètr. d'altitude, d'où descendent deux des principales rivières ardennaises, l'Ourthe occidentale et la Lesse, et le seul affluent considérable d'une autre de ces rivières, la Vierre, qui se jette dans la Semoy. Enfin, la Sûre, qui reçoit

toutes les eaux du grand-duché de Luxembourg, tombe du versant occidental du même plateau.

Le reste de la frontière cesse d'être conventionnel et la géologie reprend tous ses droits.

Au Nord, partie de Niedeggen, elle passe par Eschweiler, Stolberg, au Sud d'Aix-la-Chapelle, coupe le territoire neutre, traverse le riche pays de Herve et rejoint la Meuse auprès de Visé. Jusqu'à Liège, elle côtoie la rive gauche du fleuve à quelque distance, puis elle s'éloigne dans la Hesbaye, traversant la Méhaigne, laissant Gembloux au Nord, et à la hauteur de Charleroi elle abandonne la distance qu'elle avait tenue depuis Liège pour, par un angle droit, suivre la Sambre à partir de Thuin jusqu'au confluent de l'Helpe Majeure vers Aulnoye : c'est la pointe extrême de notre territoire. De Thuin, elle décrit un demi-cercle et gagne Hirson par la vallée de l'Helpe Mineure, Etrœungt et Fourmies.

La frontière septentrionale et occidentale est celle des terrains primaire et tertiaire : elle présente des différences de pittoresque très caractéristiques, soit que l'on regarde à Aix-la-Chapelle du sommet du Lousberg, colline de 100 mèl. isolée au milieu de la plaine de la Wurm, la chute des extrémités brisées de l'Ardenne, soit que l'on vienne des fertiles pâturages du Brabant et du Hainaut rejoindre la Meuse à Liège, Huy, Namur ou Thuin. Du côté de la Flandre, le passage est moins sensible, car le sol de peu d'élévation est couvert de prairies et les rochers n'y percent guère : c'est une zone neutre qu'il faut franchir avant de jouir des paysages vraiment spéciaux à notre pays.

Au Sud, d'Hirson au plateau de Libramont-Recogne, l'Ardenne est limitée par les terrains secondaires : la ligne frontière suit la vallée de la Sormonne, coupe la Meuse à Charleville, passe au Nord de Sedan, remonte vers le Nord-Est, traversant plusieurs fois la Semoy en aval de Chiny,

et, auprès de Neufchâteau, aboutit aux sources de la Sûre.

En quelque point que l'on pénètre par la frontière méridionale, le changement de terrains est manifeste : descendez la Meuse ou la Semoy : les rochers jaunes à stratification horizontale des collines liasiques font place aux masses noires des schistes, bouleversées par des failles sans nombre. Et, si je ne laissais de côté le Luxembourg tout entier, je ferais remarquer dans la vallée de la Sûre le passage plus fantastique encore des roches bigarrées du trias aux couleurs sombres des roches primaires.

II

Telles sont les limites de l'Ardenne. Quelle en est la caractéristique géographique ?

L'Ardenne n'est pas, comme on pourrait le croire, une chaîne de montagnes avec pics ou ballons, cols ou défilés ; et le Botrange, qui en est le point culminant, n'est ni un petit Mont-Blanc, ni même un humble Ballon d'Alsace. L'Ardenne est un immense plateau qui s'élève graduellement depuis les bords de la Sambre et de la Meuse (altitudes : 50 mètr. à 200 mètr.) jusqu'au dôme des Hautes-Fagnes à près de 700 mètr. Le plateau est, en outre, incliné du Nord-Est au Sud-Ouest, ce qui détermine la longue suite de grandes hauteurs : commençant au plateau de Rocroi (390 mètr.), passant à Gedinne aux sources de la Houille (Croix-Scaille, 504 mètr.), la ligne de faite sépare les affluents de la Lesse de ceux de la Semoy, gagne Bertrix, le nœud de Libramont-Recogne, Bastogne (547 mètr.), Gouvy, dans une dépression de plus de 100 mètres où naît l'Ourthe Orientale, remonte alors à 570 mètr. et, en pente rapide, atteint le Botrange (695^m, 47), le sommet du massif des Hautes-Fagnes dont l'altitude moyenne dépasse 600 mètr.

Cette ligne de faite qui décrit un demi-cercle de Rocroi

au Botrange constitue une région à part, qui est l'Ardenne proprement dite ; elle projette une de ses branches entre les vallées de l'Ourthe et de la Salm : la Baraque de Fraiture (651 mèt.) en est le point le plus élevé. C'est dans l'Ardenne véritable que nous trouverons des sites caractéristiques, non pas en restant sur les hauteurs d'où la vue n'est bornée que par un horizon vaporeux, mais en parcourant les vallées qui s'y sont creusées profondément.

Ici, nous sommes dans la partie la plus ancienne, sous le rapport géologique : les autres territoires, l'Entre-Sambre-et-Meuse, la Marlagne, la Hesbaye, le Condroz, la Herve, qui occupent le plateau septentrional et que coupe la ligne Sambre-Meuse, la Fagne de Chimay, la Famenne qui forment le centre, ne sont que des gradins pour y accéder, d'altitudes moins considérables, dont la pente augmente en se rapprochant des Hauts-Plateaux. La Famenne et la Fagne sont déjà élevées de 300 à 550 mèt. en moyenne ; le Condroz ne dépasse pas 350 mèt., et la Marlagne 250.

Tous les territoires que nous avons réunis sous le nom général d'Ardenne constituent une unité géologique, qu'une ligne parallèle à la Sambre et à la Meuse (en prolongement de la Sambre depuis Namur) partage en deux zones à peu près égales d'étendue : cette ligne passe par Fourmies, Trélon, Chimay, Couvin, traverse la Meuse à Vireux, la Lesse à Rochefort, gagne Marche, Hampleau sur l'Ourthe, Harzé, Remouchamps sur l'Amblève, Pépinster, Verviers, Eupen, dans la vallée de la Vesdre, et finit à Stolberg. La partie située au Midi de cette ligne est entièrement formée de roches siliceuses (schistes, grès, grauwackes) appartenant au terrain dévonien inférieur dont les assises se sont déposées autour de quatre massifs cambriens : deux grands, ceux de Deville-Revin et de Stavelot ; deux petits, ceux de Givonne près Sedan et de Serpont, aux sources de la Lesse. Les calcaires sont rares dans cette zone, où domine le schiste.

Au Nord de la ligne séparatrice, l'étude du terrain pré-

sente des difficultés réelles qui n'ont guère été surmontées que par M. Gosselet¹. Le calcaire constitue la base des rochers que l'on rencontre dans la partie septentrionale de l'Ardenne, et cependant les schistes et les grès n'y sont pas aussi rares que le calcaire dans la première zone. On peut même dire que les roches siliceuses en occupent la moitié, tant dans les terrains dévonien moyen et supérieur que dans le terrain carbonifère ; la crête du Condroz, qui surplombe la Meuse et la Sambre, est formée de schistes siluriens.

A la fin des âges primaires, ou période paléozoïque, les couches sédimentaires qui devaient former l'Ardenne s'étaient déposées : les soulèvements successifs du sol avaient porté cette masse à une altitude considérable, celle des Alpes actuelles, disent les géologues belges ; et en même temps des failles s'étaient produites ainsi que des plissements nombreux sous des actions multiples. L'érosion des eaux postérieures en a fait un plateau, et les débris ont été amenés par ces eaux dans les plaines du Hainaut et du Brabant où les paysans les appellent « pierres de fagnes » ; de plus, un abaissement du sol diminuait encore l'altitude de l'Ardenne, de sorte qu'aujourd'hui elle est « une grande ruine », suivant l'expression de M. É. Reclus.

Au milieu du plateau ainsi formé, les eaux tertiaires et quaternaires, profitant de failles profondes, ont creusé d'étroites vallées, variant d'aspect suivant les régions, sauvages et encaissées dans la partie schisteuse, plus larges et plus vertes dans la partie centrale, aussi surprenantes et moins sombres dans la partie calcaire. Mais la caractéristique du pittoresque ardennais se retrouve partout : elle consiste dans l'opposition entre le plateau âpre, dénudé, aride, avec ses horizons sans fin, toujours les mêmes, et

1. *Esquisse géologique du Nord de la France et des contrées voisines* (premier fascicule : Terrains primaires) ; et surtout *l'Ardenne*, publiée par le ministère des Travaux Publics pour servir d'explication à la carte géologique détaillée de la France (Baudry, Paris).

les vallées aux aspects si divers, aux sites si variés. La vallée est plus attrayante : le plateau est plus monotone. Aux touristes gais, aimant le doux chant du torrent et les petits coins ombreux, la vallée ; aux marcheurs à qui platt la mélancolie, qui adorent la nature triste comme leur âme, l'horizon vaste comme leurs pensées, le plateau.

III

La caractéristique des plateaux ardennais est donc leur extrême monotonie : les rivières n'y sont encore que d'humbles ruisseaux sans pente, s'attardant dans les fondrières et les marais que l'on nomme des *fagnes* (sur le plateau de Rocroi, on dit des *rièzes*). Une grande partie de l'Ardenne orientale et méridionale s'appelle même les Hautes-Fagnes : c'est le pays de Bertrix, Libramont, Bastogne, et le massif du Botrange. Les bois y sont rares, car le paysan les défriche, brûle les herbes, remue le terrain avec les cendres et plante à la place des bois du seigle, la seule céréale que le rude climat permette de cultiver ; ce défrichement et ce mode de culture est l'essartage : on l'emploie beaucoup sur les rives de la Semoy. Les pâturages sont maigres ; les fougères, les bruyères, les genévriers égaient seuls le paysage : le fond argileux du sol, qui retient les eaux de pluie, détermine la formation de ces fagnes où poussent les mousses et l'herbe trompeuse où le pied s'enfonce dans la tourbe et dans l'eau, et, pendant les longues soirées d'hiver, par la neige ou le brouillard, la traversée en est dangereuse. Sous le nom de Hohe-Venn, les fagnes couvrent une étendue considérable du pays au Nord-Est de l'Ardenne, entre les vallées de la Vesdre, du Wayai et de l'Amblève, de la Warche et de la Roër. Le Hertogenwald, immense forêt, occupe la partie Est et Sud de cette région où l'altitude dépasse 600 mètr.

en moyenne. La pente est assez forte pour un pays comme le nôtre : ainsi, la route d'Eupen à Malmédy, qui traverse le Hohe-Venn (ou Hautes-Fagnes du Botrange), s'élève de 236^m,30 à 695^m,47 sur une distance de 15 kilomèt. ; puis elle redescend à moins de 300 mètr. sur la même longueur.

Sur les Hauts-Plateaux des deux rives de la Semoy les marais ont disparu, quoique existant encore auprès de la Croix-Scaille (504 mètr.), un des points culminants du plateau d'Entre-Meuse-Lesse-Semoy. Les landes de hautes bruyères et de genêts ont remplacé les fagnes. La culture y est aussi plus facile que dans les Hautes-Fagnes, où elle commence cependant à apparaître.

Les villes sont rares dans ces régions, si l'on veut donner le nom de villes à de gros bourgs, aux rues larges, aux maisons blanchies à la chaux, tels que Gédinne, Paliseul, Saint-Hubert, Neufschâteau, Bastogne. Dans les Hautes-Fagnes on ne rencontre plus que de pauvres villages bâtis en ardoises, couverts de chaume, et dont les maisons chétives et basses sont abritées contre les ouragans du Nord par une haie de charme et de sapin, montant jusqu'au toit. Jalhay, Sart-lès-Spa, Hockay, Sourbrodt sont les types des villages des Hautes-Fagnes. La Baraque-Michel (675^m,02) est une maison isolée qu'au commencement du siècle un nommé Michel Schmitz, égaré l'hiver dans les tourbières, promit d'élever en reconnaissance de son salut. Aujourd'hui la Baraque est agrandie : il y a une auberge fort convenable que tient un Schmitz de la troisième génération. A quelque distance de la Baraque se dresse le signal de Botrange, construit en bois, haut de 20 mètres environ, au point culminant de l'Ardenne.

Ce qui contribue à rendre la traversée des Hauts-Plateaux moins désespérante pour le touriste qu'il ne pourrait le croire d'après ma description, ce sont les immenses horizons que le regard embrasse. Du Botrange, quand le temps est clair, on découvre la vallée de la Meuse, Maestricht, Aix-

la-Chapelle, Liège et la vallée de la Salm. Vers la partie Sud des Hauts-Plateaux, le panorama est loin d'être aussi étendu : cependant l'horizon offre de beaux coups d'œil, et il faut contempler, au coucher du soleil d'automne, l'enchevêtrement des divers plans du tableau dont le fond disparaît en une brume gris bleuâtre : c'est surtout des hauteurs de la Semoy que le spectacle est merveilleux, car de cette rivière montent des brouillards épais que déchire à peine le pâle soleil du matin.

Descendant vers la Meuse, nous rencontrons la Famenne, l'antique pays des Pœmanes, large dépression qui s'étend autour de Beauraing, de Givet à l'Ourthe, et où manque déjà la grandeur triste des Hauts-Plateaux. La culture est ici plus facile : les prairies commencent, l'herbe abonde ; mais il s'y trouve encore des fonds marécageux parsemés de bouquets de bois. Les vues sur les vallées de la Meuse, de la Lesse, de l'Ourthe, sont dignes d'attention, et les plateaux des bords de la Lesse, les « tiennes », se font remarquer par leur aspect particulièrement désolé. Deux petites villes, Beauraing et son château, Marche, sont les seuls endroits à mentionner dans une étude générale.

Un étage plus bas, et nous sommes en Condroz, patrie des Condruses d'autrefois, nom que porte le plateau compris entre Dinant et Liège sur la rive droite de la Meuse : les côtes forment de longues bandes étroites et parallèles, que séparent entre elles de larges vallées coulant dans le même sens. Les bois de sapins couvrent les collines ; le plateau cultivé garde encore sa monotonie, et pourtant les sites charmants ne lui font pas défaut : tels les environs de Ciney et de Modave.

Le Condroz se prolonge au Nord par les riches pâturages de la Herve au laitage renommé : ici, la vieille Ardenne rocailleuse a perdu le reste de sa sauvagerie et le pays offre toute la grâce des coteaux fertiles de la Normandie.

A gauche de la Meuse commence la Hesbaye, et avec elle

la région des plaines : alors les vastes horizons ont disparu quand on se tourne vers le Nord ; la ligne de la Meuse met seule au Midi une note pittoresque dans le paysage. Quelle variété d'aspects, quelle diversité de nature depuis les Hautes-Fagnes jusqu'à la Meuse ! Malgré leur uniformité apparente, que de spectacles différents du Botrange à Namur !

L'Entre-Sambre-et-Meuse représente en petit cette suite de gradins que nous avons descendus jusqu'à la Meuse. Le plateau de Rocroi avec ses rizières et ses forêts ressemble aux Hautes-Fagnes : le froid y est aussi vif, la vue aussi étendue. Gagnant l'angle de Namur depuis ce plateau, on traverse d'abord la Fagne de Chimay où l'horizon, fermé sur les forêts de la Thiérache, et le sol argileux, couvert de prairies et de landes, sont pleins d'attraits, sans présenter le grandiose de l'autre partie de l'Ardenne. Les villes deviennent plus nombreuses : Chimay avec son magnifique château, Mariembourg, Philippeville, anciennes villes fortes aux rues droites partant toutes en étoile d'une place centrale. Plus au Nord, Walcourt possède une jolie église ; Florennes, un beau parc.

Quand on veut rejoindre le confluent de la Sambre et de la Meuse, le plateau de Marlagne, pointe extrême de l'Entre-Sambre-et-Meuse, offre encore moins d'intérêt : il n'a ni l'âpreté des Hauts-Plateaux, ni les tableaux plus intimes du Condroz : dans les rares bosquets des environs de Namur, il est difficile de reconnaître les traces de la forêt renommée des temps antiques. Tout cela donne idée de descendre dans les vallées et, précisément, nous y voici.

IV

Si les plateaux se caractérisent par une uniformité d'aspect presque complète, les vallées, au contraire, ont cha-

cune leur charme propre. Il faudrait les décrire une à une, les suivre dans leur cours tortueux, pénétrer avec elles dans d'étroits défilés et même sous terre, commencer la liaison sur le plateau et les quitter quand elles finissent. Le but que je poursuis est plus général : je voudrais simplement montrer comment se classent les vallées ardennaises, d'après les données géologiques des terrains qu'elles traversent. Car le rapport est grand entre la nature des rives d'un cours d'eau et son aspect pittoresque.

Dans les terrains schisteux qui forment la partie comprise au Sud de la ligne Fourmies-Vireux-Harzé-Stolberg, ma tâche ne sera pas difficile. L'unité des couches traversées par les rivières de l'Ardenne proprement dite rend la généralisation des caractères très aisée à trouver.

Au Nord de la ligne Fourmies-Stolberg, il semble que ce soit le chaos, et, de fait, les vallées directement creusées dans la zone contiguë à la ligne diffèrent totalement des vallées septentrionales de l'Ardenne. Le seul moyen de mettre un peu d'ordre au milieu de cette diversité apparente est de subdiviser la région calcaire en deux classes, et toujours avec l'aide de la géologie : le terrain carbonifère, et la partie supérieure du terrain famennien (dévonien supérieur), constituée par les psammites du Condroz, formeront une classe; la partie inférieure du famennien (schistes de Famenne) et tout le dévonien moyen seront de la deuxième classe. Les vallées qui coupent la première classe seront essentiellement des vallées calcaires et rocheuses : celles de la deuxième classe seront plutôt des vallées larges et herbeuses.

Pour bien vérifier l'exactitude de ma classification, je proposerais de descendre la Meuse : les trois sortes de vallées y sont visibles ; mais la dernière est trop réduite et la première a perdu de son intérêt depuis l'établissement de nombreuses localités industrielles. La seconde seule, qui s'étend de Hastière (entre Givet et Dinant) à

Visé (après Liège), reste le type des vallées carbonifères.

I. — Au premier rang des vallées schisteuses se place celle de la Semoy, qui pénètre dans l'Ardenne auprès de Chiny et rejoint la Meuse à Monthermé. C'est la mieux caractérisée de toutes les vallées de la première classe, et c'est comme touriste et comme auteur que je la recommande. Il y a là, sur un parcours d'environ 100 kilomèt., une foule de sites variés, des ravins qui ne voient jamais le soleil, des prairies assises au tournant de la rivière, et surtout des rochers sombres qui tombent à pic, au pied desquels l'eau forme un gouffre profond. Et au-dessus de cette variété plane la sauvagerie, qui est le caractère commun des vallées comme celles de la Semoy. Toutes se plaisent à se replier sur elles-mêmes entre les crêtes boisées, dont l'enchevêtrement détermine des plans sans fin : la Semoy exagère le méandre, pour employer l'expression de Jean d'Ardenne. Encaissée à plus de 200 mètr. au-dessous du plateau, elle se tortille en courbes nombreuses autour de presqu'îles boisées, hérissées comme de longues échinés, qu'il faut regarder des deux rives et parcourir ensuite à travers des sentiers de chèvre. L'une des plus remarquables de ces presqu'îles est celle de Frahan. Du reste, sur la Semoy, les endroits renommés abondent ; je citerai seulement : Herbeumont, Dohan, Bouillon et son château bâti sur le roc, Rochehaut, Orchimont dans un vallon latéral, Membre, les gorges de Phade près de l'embouchure. Le soleil ne visite guère le fond des vallées ardennaises et, loin de le regretter, comme M. O. Reclus, je trouve que les roches sombres que baigne la « perle de l'Ardenne » s'en accommoderaient fort mal, au point de vue pittoresque, c'est-à-dire au point de vue de la jouissance du touriste.

Les vallées creusées sur le type de celle de la Semoy sont nombreuses : celle de la Meuse après Charleville présente des analogies frappantes avec le modèle que j'ai pris ; mais les plateaux qu'elle sépare sont plus élevés, la vallée

est plus large, l'industrie l'a envahie et, s'il n'y avait pas à côté des chemins battus et rebattus quelques sites encore intacts, la superbe vallée de la Meuse aurait disparu de la liste de nos merveilles. Aux Dames de Meuse, près de Laifour, en remontant le ravin de la Commune, on oublie que plus loin frappe le marteau et siffle le chemin de fer.

Les hauts bassins de la Lesse et de l'Ourthe doivent aussi rentrer dans notre première classe : la Lesse et son principal affluent l'Homme traversent eux-mêmes des vallons sauvages ou verdoyants, et les ruisseaux tributaires de ces deux rivières renferment bien des surprises agréables que la majorité des touristes ardennais ignorent : les fonds de Daverdisse en sont un exemple. L'Ourthe est formée de deux branches, l'Ourthe occidentale qui naît sur le plateau de Libramont-Recogne, et l'Ourthe orientale qui vient de la dépression de Gouvy : l'Ourthe orientale, surtout depuis Houffalize, charmante petite ville, jusqu'à la rencontre de la deuxième Ourthe, coule dans une gorge profonde, sur un lit de cailloux, moins resserrée cependant, plus gracieuse que la Semoy. Après le confluent, la partie de son cours qui va jusqu'à Laroche, localité renommée au fond d'un entonnoir de rochers, est un idéal de sauvagerie : c'est le Hérrou ; la solitude n'y a pas été détruite par la main de l'homme, et le spectacle d'une rivière vierge, si rare dans notre pays, se révèle d'un coup au touriste, qui y pénètre avec une certaine difficulté. L'Ourthe occidentale est loin d'égaler en intérêt son homonyme de l'Orient : elle atteint vite les plateaux, et son cours n'est guère resserré que vers le confluent.

Le principal affluent de l'Ourthe, l'Amblève, et surtout la Lienne qui se jette dans cette dernière, sont encore des eaux sauvages : aux fonds de Quarreux, le chaos des roches éboulées que traverse l'Amblève, en aval, la remontée de la vallée de la Lienne, et aussi, en maints endroits, la masse des rochers qui surplombent la Salm, sont des ta-

bleaux qu'on ne se lasserait pas de contempler : je n'arrêtera pas si je voulais énumérer toutes les merveilles de l'Amblève, l'une des vallées les plus respectées de l'industrie humaine : je dois au moins citer le défilé sous la Gleize et Stoumont, la vallée du Roannay, la cascade de Coo, Stavelot et ses environs.

L'Amblève reçoit à droite une petite rivière, la Warche, qui mérite mieux qu'une simple mention : en amont de Malmédy, ville curieuse à bien des points de vue, la Warche pénètre dans un massif de grès triasique, qui constitue une île au milieu des schistes cambriens des Hautes-Fagnes ; la rivière détermine là des accidents de terrain inconnus aux autres vallées ardennaises, et dont le type est la vallée du Neckar à la traversée de l'Odenwald ; ce ne sont plus les roches sombres qui s'élèvent en pente raide, souvent à pic, ce sont des croupes boisées figurant des rondeurs régulières comme un cône, séparées entre elles par des gorges profondes, le tout s'entremêlant et forçant la rivière à décrire une courbe autour de chaque colline, pour apparaître, après chaque courbe, au pied des bois et des pentes vertes, et disparaître bientôt derrière une croupe suivante. La route du Botrange à Malmédy, qui descend en lacets, présente sur la Warche le plus agréable des tableaux ; cette route vient de traverser les Hautes-Fagnes et le spectacle est encore rehaussé par l'antithèse des contrastes.

L'Ourthe, au moment de finir dans la Meuse à Liège, reçoit la Vesdre, dont l'attrait naturel a disparu depuis longtemps, à la suite de la création de villes industrielles : Eupen, Dolhain, Verviers, Pépinster. La rivière est grossie de deux ruisseaux qui nous offrent une compensation bien méritée : la Gileppe et la Hoëgne grossie du Wayai. Tous deux descendent des Fagnes par une pente rapide, véritables torrents en hiver, desséchés en été et coulant une eau rare. La Gileppe resterait un ruisseau ignoré si

l'industrie de Verviers, souffrant du manque d'eau, n'avait résolu de la barrer par une digue énorme et n'avait ainsi, au milieu du Hertogenwald, fourni au touriste l'occasion de contempler un lac véritable de plusieurs kilomètres de longueur et du plus majestueux effet. Les bouleaux et les chênes du Hertogenwald lui font un cadre non moins grandiose que les forêts de sapins aux lacs des Vosges. Pour la Hoëgne, sa renommée bénéficie de la construction de la ville de Spa sur son affluent, le Wayai : Spa, ville d'eaux luxueuse, située au centre d'une ceinture de collines boisées, au pied même des Fagnes, dont l'exploration mérite autant que la ville et ses hôtes d'attirer les promeneurs.

A côté des trois grands affluents de droite de la Meuse, la Semoy, la Lesse et l'Ourthe, des vallées moins importantes, mais tout aussi intéressantes, se partagent l'admiration des visiteurs qu'elles reçoivent : celle de la Houille, auprès de Givet, type des rivières primitives sans routes ni villages sur un parcours de 20 kilomèt. ; et, au Nord de l'Ardenne, la sauvage vallée de la Roër (et celle de son affluent l'Urft), qui renferme le site romantique de Montjoie, avec son vieux château en ruines.

Les vallées qui se trouvent à gauche de la Meuse sont moins caractérisées que celles de la partie droite. L'Eau-Noire et l'Eau-Blanche, dont la réunion forme le Viroin, creusent dans le plateau de Rocroi nombre de passages solitaires et gracieux quand même. La Sormonne qui rejoint la Meuse entre Mézières et Charleville, mérite une mention, quoique peu visitée des touristes, qui lui préfèrent, je le comprends, la Meuse, la Semoy et l'Ourthe ; enfin l'Oise auprès d'Hirson ne doit pas être non plus oubliée.

II. — La deuxième zone que doivent traverser la plupart des rivières ardennaises et, en particulier, la Meuse, la Lesse et l'Ourthe, est la moins vaste des trois zones que j'ai admises. Elle comprend au point de vue géologique

les étages givétien, frasnien et famennien inférieur (schistes de Famenne) de M. Gosselet. C'est une zone de calcaires et de schistes d'une nature différente de ceux de la zone ardennaise proprement dite. Elle se caractérise parfaitement aux environs de Givet, sur la Meuse et le Viroin; de Rochefort, sur la Lesse; de Barvaux, sur l'Ourthe. La vallée y est large et riante; les collines affectent la forme de cônes arrondis: le Mont d'Haur à Givet, par exemple. Les roches calcaires grisâtres ou bleues commencent ici, et souvent les rivières les traversent dans d'étroits défilés ou souterrainement. La Meuse de Vireux à Hastière, le Viroin, l'Ourthe de Hampteau à Comblain-au-Pont, au confluent de l'Amblève, sont les principales rivières qui coupent notre zone. L'Eau-Blanche la franchit sous terre auprès de Couvin, et la Lesse profite de la perméabilité des roches calcaires pour s'épargner un détour et creuser les merveilleuses grottes de Han: du reste, les grottes abondent autour de Rochefort; mais aujourd'hui nous avons mieux, dans les Causses, depuis les belles découvertes de M. E.-A. Martel.

Les rochers magnifiques commencent à se montrer en grand nombre dans la seconde zone: je ne veux citer que ceux du Viroin à Dourbes, ceux de l'Ourthe qui enserrant Durbuy, et le massif de Sy sur la même rivière.

Les autres rivières de l'Ardenne ont une faible partie de leur cours à travers la zone des calcaires et des prairies: telles l'Amblève, la Hoëgne, la Vesdre, sur les rives de laquelle on trouve le joli site de Chaudfontaine. L'Hermeton, petite rivière qui se jette dans la Meuse entre Givet et Hastière, parcourt la plus ravissante des vallées secondaires qui arrivent au grand fleuve.

La Sambre supérieure, où la ville de Thuin est la seule curiosité, et quelques-uns de ses affluents, sont assez peu fréquentés. Et cependant l'Heure et l'Acoz renferment de charmants vallons, entre des coteaux riants qui tranchent

net sur les alentours de Charleroi, le pays de la houille.

III. — D'Hastière à Visé, longeant la Meuse, par n'importe quel moyen de locomotion, ce qui frappe, ce sont les longues crêtes de roches claires, déchiquetées par les eaux, abîmées, hélas ! aussi par l'exploitation des hommes. Ces masses de rochers qui forcent le fleuve à décrire de longues courbes, souvent couronnées de ruines des châteaux du moyen âge, sont caractéristiques de la troisième zone : la zone carbonifère, le règne du calcaire. Ici, on remplirait un volume (et d'autres que moi l'ont déjà fait) à raconter les sites que traverse le fleuve, à examiner une à une chaque masse de rochers gris ou blancs, percés de trous noirs, où nichent les corneilles, renfermant même de véritables cavernes que l'imagination populaire a peuplées de nains fantastiques, les « nutons ». Je ne veux pas reprendre l'œuvre de M. Jean d'Ardenne, en particulier, mais je ne puis me dispenser de citer quelques-unes des merveilles que l'on rencontre dans ce long parcours : ce sera d'abord Dinant, charmante petite ville au centre d'une foule de curiosités pittoresques ; la vallée inférieure de la Lesse, depuis Houyet jusqu'à Anseremme ; le château de Walzin, à pic sur la rivière ; l'aiguille de Chaleux, et le cirque de Furfooz avec les grottes fouillées par M. Dupont ; la Meuse en amont de Dinant, Freyr et Waulsort : en aval, les ruines de Montorgueil et de Crèvecœur, citadelles rivales ; celles de Poilvache, le ravin de la Molinee avec Montaigne ; puis plus bas, voici Yvoir et le Bocq, Godinne, Rivière ; il faudrait nommer chaque village et chaque crête : les rochers de Hun, de Chauveau, de Frêne, etc. Enfin, nous arrivons à Namur, ville importante au confluent de la Sambre, que je mentionne simplement. Mais autour de Namur, que de choses à voir : les rochers des Grands-Malades, de Marchelles-Dames, immense rempart qui barre le fleuve ; ceux de Samson, percés de cavernes, la vallée du Houyoux, et la vallée de la Sambre à suivre jusqu'à Thuin. Pour gagner

Huy, le voyage est loin de manquer d'intérêt : Sclayn, Andenne, les ruines de Beaufort coupent agréablement la route, et, une fois à Huy, il faut suivre les bords du Hoyoux, afin de saisir l'aspect caractéristique des vallées du Condroz, et ceux de la Méhaigne, qui traverse la Hesbaye. Après Huy, la suite de rochers continue ; mais, depuis Namur, l'industrie des pavés a gâté beaucoup de superbes massifs. Ceux d'Engis, d'Engilhoul, de Chokier sont célèbres dans les fastes de la préhistoire. Puis, à partir de Seraing, c'est le triomphe des usines métallurgiques. Enfin, Liège apparaît : encore une grande ville que je cite pour mémoire. Jusqu'à Visé, les plateaux des deux rives diminuent de hauteur et, finalement, la Meuse entre dans les plaines tertiaires.

La zone carbonifère est certainement la plus intéressante pour qui aime les roches aux tons gris, plus gaies, plus majestueuses quelquefois que les fonds schisteux ou les collines calcaires. Sur la Sambre, depuis Thuin, après avoir dépassé la fourmilière de Charleroi, il y a quantité de coteaux verdoyants, et la vallée inférieure de l'Ourthe est pleine d'attrait, quoique déchirée par l'abatage des pavés. La vallée de l'Amblève, auprès du confluent, présente le même aspect sans la mutilation.

Telle est l'Ardenne, en général : tels sont ses limites, ses caractères dominants, la conformation de ses plateaux et de ses vallées.

PAUL COLLINET,

Membre du Club Alpin Français,
(Section de Paris).

IV

LES MOUVEMENTS

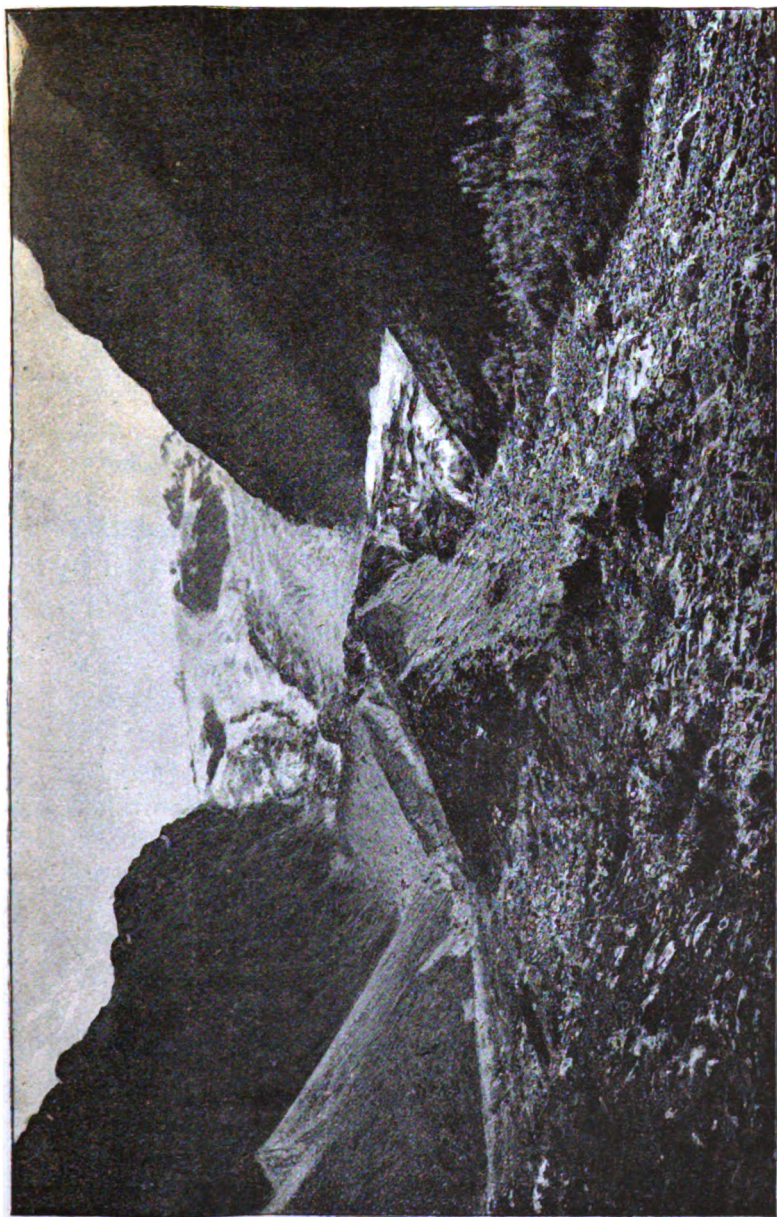
DES GLACIERS DE CHAMONIX

GLACIER DE TACONNAZ

M. le professeur F.-A. Forel écrivait il y a deux ans :
« M. J. Tairraz a eu l'obligeance de m'envoyer les superbes photographies du glacier des Bossons qu'il a exécutées à la demande de la Direction Centrale du Club Alpin Français. Une première série de quatre épreuves, prises exactement du même point de pose, depuis octobre 1884, et répétées au mois d'octobre de chaque année, montrent la progression énorme et rapide et les changements considérables du front du glacier qui s'est gonflé d'une manière étonnante. Ce sont là des documents précieux et importants pour l'histoire des glaciers ; nous avons à féliciter le Club Alpin Français et M. Tairraz lui-même du beau succès de la méthode qu'ils ont inaugurée, et nous exprimons le vœu qu'ils continuent régulièrement à la mettre en œuvre chaque année¹. »

L'approbation d'un glaciériste aussi compétent que M. le professeur Forel nous est un précieux encouragement à poursuivre la tâche que nous avons commencée, et

1. Professeur F.-A. FOREL, huitième rapport sur les variations périodiques des glaciers des Alpes, *Jahrbuch* S. A. C., XXIII, 1887.



Le glacier de Taconnaz en septembre 1889, reproduction d'une photographie de M. J. Tairraz.

M. J. Tairraz n'a pas manqué de nous adresser, en octobre 1889, deux nouvelles photographies prises en front des glaciers des Bois et des Bossons. Ces vues, sous le rapport de l'art, loin de le céder aux précédentes, sont, sans aucun doute, les plus belles et les plus saisissantes que nous ayons reçues de notre collègue. Nous n'avons pas cru pourtant devoir les reproduire ici, plus que nous n'avons fait pour les épreuves similaires de 1888. Elles ne révèlent, en effet, aucun changement notable au glacier des Bois, et ceux qui sont survenus au glacier des Bossons n'affectent guère ses dimensions en longueur et en largeur. Il semble que, depuis 1887, il y ait eu un temps d'arrêt, simple retard dans la *progression* très probablement, car une lettre de M. Tairraz en date du 16 avril 1890 nous apprend que « les glaciers avancement dans des proportions gigantesques ». Il va de soi, d'ailleurs, que, s'il nous a paru inutile de faire passer ces représentations, en quelque sorte négatives, sous les yeux des lecteurs de l'*Annuaire*, elles n'en gardent pas moins leur place dans la série que nous avons entreprise depuis 1884 et que chacun pourra consulter à la bibliothèque du Club.

À défaut des glaciers des Bois et des Bossons, nous avons donné l'année dernière les photographies des glaciers d'Argentière et du Tour. Nous donnons aujourd'hui celle du glacier de Tacconnaz, qui, pensons-nous, est reproduit *isolément* pour la première fois et qui vient compléter le tableau des cinq grands glaciers de la vallée de Chamonix (24 septembre 1889).

Le glacier est enserré, sur sa rive droite, par la montagne de la Côte, sur sa rive gauche par la montagne des Faus, entre lesquelles il fait une chute rapide, — plus rapide même que la débâcle du glacier des Bossons contre l'autre versant de la Côte. Un peu sur la droite et chargés de glaciers secondaires, on aperçoit les escarpements du Gros-Béchat qui forment la base de l'arête Nord du Dôme du Goûter.

Dans le fond, dominant la ligne des glaces supérieures qui relie le Gros-Béchat à la montagne de la Côte, apparaissent le rocher des Grands-Mulets et le rocher Pitschner.

On reconnaît aisément que le Tacconnaz est alimenté par deux grands affluents de glaces : le premier draine toute la région comprise entre le Dôme et l'Aiguille du Goutier ; le second, qui, vu de face dans la photographie, paraît plus large, mais dont l'apport est, en réalité, beaucoup moins considérable, déborde de la branche occidentale du glacier des Bossons. Il est remarquable, en effet, que cette branche, d'abord resserrée entre les parois du Dôme et la chaîne des Grands-Mulets, se trouvant bordée à son extrémité par deux courants de glaces de niveaux inférieurs, est amenée à se déverser de part et d'autre, à droite dans le ravin des Bossons proprement dits, à gauche dans celui de Tacconnaz.

Il est un point sur lequel il convient d'appeler l'attention. A droite de la montagne de la Côte on observe, dans la photographie de M. Tairraz, un gros rocher isolé en plein glacier. La carte de Viollet-le-Duc le figure à tort comme un simple promontoire de la Côte, mais il est très nettement indiqué, en bonne place, sous la cote 2,460, dans la carte de Mieulet. Au-dessous de ce rocher on distingue deux lignes de récifs qu'on peut suivre jusque dans la profondeur. Or, si l'on consulte certaines photographies prises du sommet du Brévent (notamment Ch. Soulier, n° 156), on constate que ce prolongement se présente sous des aspects assez variables. Il semble en un mot que cette double arête serait sujette, tantôt à émerger, tantôt à disparaître sous le glacier, et que son observation fournirait dès lors d'utiles renseignements sur l'accroissement des glaces. Les apparences relevées sur des photographies prises d'un point aussi éloigné que le Brévent, à des heures de jour différentes, peuvent, il est vrai, être trompeuses ; aussi ne prétendons-nous donner ici qu'une simple indi-

cation, mais le fait mériterait d'être vérifié avec soin.

Le Taconnaz est certainement le plus négligé des cinq grands glaciers de la vallée de Chamonix. On sait que Saussure a gagné les Grands-Mulets par la montagne de la Côte sur le versant du Taconnaz. Les premiers ascensionnistes ont suivi le même chemin, mais cette route a été depuis longtemps abandonnée pour celle de la Pierre-Pointue, et si quelques touristes l'ont tentée dans ces dernières années, le nombre doit en être très restreint, car aucun cas n'en est venu à notre connaissance. Cette variante serait pourtant fort désirable, mais nous ne savons quelle routine pèse sur la vallée de Chamonix. On conçoit que des voyageurs qui y viennent faire leurs trois jours réglementaires s'embottent le pas sur les sentiers du Montanvers et de Planpraz : ce qui se comprend moins, c'est que des alpinistes qui ont été plusieurs fois aux Grands-Mulets, voire même au Mont-Blanc, se soient obstinés à monter toujours par Pierre-Pointue et n'aient jamais eu l'idée de reprendre le vieux chemin *ancestral* de Jacques Balmat et de Saussure.

CHARLES DURIER,

Vice-Président du Club Alpin Français.

MISCELLANÉES

MISCELLANÉES

EN CORSE

Après les récits publiés par M. Édouard Rochat dans l'*Annuaire* de 1882 et par M. Raymond Gautier dans celui de 1886, il reste peu de chose à dire sur la Corse. Je crois, cependant, qu'il ne sera peut-être pas tout à fait hors de propos d'écrire quelques notes sur les courses que j'y ai faites dans l'été de 1888.

Mon récit s'adresse surtout aux personnes qui disposent de peu de temps. Ayant accompli moi-même un voyage assez complet dans un délai relativement court, j'espère que mes renseignements pourront être de quelque utilité à ceux de mes collègues que leurs occupations empêchent de prendre de longs loisirs.

Ajaccio et golfe de Sagone. — Parti de Marseille le vendredi 10 août 1888 à 5 h. du soir, par le *Bocognano*, de la Compagnie Morelli, j'étais à Ajaccio le lendemain à 10 h. du matin, après une traversée superbe sur une mer sans ride, sous un ciel sans nuage. Il n'en fallait pas moins pour faire oublier les installations défectueuses du *Bocognano*, excellent marcheur, mais bien peu confortable. Aussi est-il préférable, si on le peut, de prendre la Compagnie transatlantique dont le départ a lieu le lundi à 4 h. du soir.

Je ne sais rien de plus beau que le spectacle qu'on a devant les yeux en approchant des côtes de Corse, lorsqu'on a la bonne fortune de jouir d'un temps clair et d'une mer calme. Ce jour-là, quelques heures après le lever du soleil, l'atmosphère était si limpide qu'on distinguait à l'œil nu la terre de Nice, chose extrêmement rare, au dire des officiers du *Bocognano*.

Quant à l'entrée dans le golfe d'Ajaccio, d'autres l'ont dit avant moi, c'est merveilleux, et l'admiration ne fait que s'accroître quand on arrive en vue de la ville. Alors on tourne sur

la gauche, on perd de vue la haute mer et l'on se croirait dans un lac encadré de hautes montagnes dont quelques-unes ont leurs sommets tachetés de neige.

Il était dans mon programme de rester plusieurs jours à Ajaccio, afin de passer quelque temps avec mon beau-frère, commandant de la canonnière l'*Étendard*, chargée d'une mission hydrographique sur les côtes de Corse. Le service de la mission exigeant un séjour en rade d'Ajaccio, je suivis la destinée de l'*Étendard* et je ne quittai le chef-lieu de la Corse que le mardi suivant. J'y restai donc trois jours; mais je m'empresse de dire qu'il ne faut pas si longtemps pour visiter la ville et ses environs.

J'employai la matinée du dimanche à une promenade sur les crêtes qui ferment le golfe au Nord, entre la ville et les îles Sanguinaires. De ces crêtes, la vue est très belle sur l'ensemble du golfe jusqu'au cap Muro. Je m'arrêtai au point culminant (cote 529 de l'État-major). La mission hydrographique y a construit une pyramide peinte en blanc qui se distingue de très loin, et les ingénieurs ont baptisé ce sommet du nom de Scudo, emprunté à un point ainsi nommé sur la carte de l'État-major et situé au bas de la colline.

Parti de l'hôtel de France à 5 h. du matin, j'y étais de retour à 9 h. 30 min. après trois heures et demie environ de marche effective. Cette courte promenade est des plus intéressantes.

Le lundi 13 août, je consacrai la journée entière à l'ascension des deux sommets Pointe de Lisa et Pointe Pozzo di Borgo, au Nord des collines qui avaient fait l'objet de ma promenade de la veille. La position de ces sommets et leur altitude supérieure à celle des crêtes du Scudo permettent de contempler à la fois les deux golfes de Sagone et d'Ajaccio. La vue s'étend au Nord au delà de Cargese, point extrême du golfe de Sagone et, au Sud, l'horizon dépasse le cap Muro, limite du golfe d'Ajaccio; à l'Ouest, l'immensité de la mer et, à l'Est, une succession de montagnes étagées jusqu'aux plus hauts sommets aux formes étranges, qui semblent enchevêtrés les uns dans les autres. Le point le plus favorable pour jouir du panorama est Pozzo di Borgo d'où la vue plonge, au premier plan, sur une partie de la ville, le fond du golfe d'Ajaccio et les plaines environnantes. La Pointe de Lisa est surtout curieuse par l'amoncellement désordonné de blocs de granit qui en couronnent le sommet et forment des grottes, des chambres et des corridors d'un aspect bizarre.

Cette course m'a coûté six heures de marche environ, arrêts déduits, en passant par la fontaine de Vitullo, le Barrage, la Pointe de Lisa et Pozzo di Borgo par la crête ; descente par le pénitencier de Castelluccio. Je dois ajouter qu'un chemin carrossable aboutit presque au sommet de Pozzo di Borgo par le versant Est. On peut donc abrégér de beaucoup la marche en utilisant ce chemin, surtout si on renonce à la Pointe de Lisa d'où la vue est certainement moins belle que de Pozzo di Borgo.

Le mardi 14, je prends passage à bord de l'*Étendard*, qui part d'Ajaccio à 1 heure de l'après-midi, en route pour Sagone. Le temps est superbe. Nous suivons toutes les sinuosités de la côte, rasant la terre de très près. C'est une véritable reconnaissance qu'opère le bâtiment, afin de montrer dans tous ses détails la configuration du golfe à un ingénieur hydrographe arrivé de Marseille le matin même pour faire partie de la mission.

Nous visitons successivement le petit golfe de Lava, Port-Provençal, le golfe de la Liscia, l'embouchure du Liamone. La plupart des promontoires que nous doublons sont surmontés de vieilles tours génoises qui tombent en ruines. Vue de la mer, les villages étagés sur les coteaux, coquettement logés au milieu des arbres, avec leurs églises d'une éclatante blancheur, sont du plus gracieux effet. Calcatoggio surtout est admirablement situé. La côte s'abaisse à l'extrémité du golfe où Cargese ressemble de loin à une petite ville avec son amas de maisons blanches serré dans un repli de terrain dépouillé de verdure.

Dès que l'*Étendard* s'éloigne un peu de la terre, les hauts sommets du centre de l'île surgissent derrière ces premiers plans.

Bientôt les derniers rayons du soleil donnent aux montagnes une teinte rougeâtre qui tourne peu à peu au violet, passe par le lilas, puis s'évanouit doucement.

A 6 h., nous sommes au mouillage dans l'anse de Sagone. A ce point, nous nous trouvons dans l'axe de l'étroite vallée que suit la route de Vico. Au dernier plan de l'échancrure de cette vallée se dresse un pic élevé en forme de cône recourbé au sommet (*Tafonato* ou *Paglia Orba*), qui est encore inondé de soleil, tandis que le reste du paysage est dans l'ombre.

Je passai la journée du 15 août à bord de la canonnière, occupé à préparer mon programme pour l'excursion que j'avais projetée dans l'intérieur de l'île.

Après avoir relu les récits de mes devanciers, qui m'ont été d'une grande utilité, je m'arrêtai à l'itinéraire suivant : Vico et Bains de Guagno; Evisa, col de Vergio; Monte Cinto; gorges de Santa Regina et retour à Sagone par Evisa, Porto, Piana et Cargese.

J'avais reçu, en outre, de précieuses informations de M. Saëns, ingénieur des ponts et chaussées résidant à cette époque à Ajaccio, et il avait poussé l'amabilité jusqu'à me donner des lettres de recommandation auprès de tous les conducteurs et chefs cantonniers échelonnés sur ma route, ce qui m'a beaucoup facilité.

Je vais exposer aussi brièvement que possible le compte-rendu de mon voyage, et j'indiquerai, à la fin de mon récit, le résumé de l'itinéraire en prenant Ajaccio pour point de départ; car le trajet de cette ville à Sagone ne peut se faire qu'en diligence. Je n'ai dû qu'à une circonstance exceptionnelle le plaisir de m'y transporter par mer.

Vico, Bains de Guagno. — La route de Sagone à Vico est intéressante à faire à pied. Après une ligne droite de 3 à 4 kilomètres. en plaine, elle pénètre entre les deux massifs du Capo alla Cuma et du Capo alle Saltelle, puis elle s'élève en pente douce sur le versant Nord de ce dernier. Les flancs des collines sont recouverts de maquis au parfum pénétrant. Dans le fond de la vallée coule la rivière de Sagone, qu'on laisse bientôt à gauche. Les lacets de la route se rétrécissent peu à peu et, sur plusieurs points, elle est construite en corniche. On entrevoit à droite le hameau d'Apriciani enfoui dans les arbres un peu au-dessus de la route, puis on arrive en vue de Balogna, village situé sur le versant opposé.

Dans l'intention d'éviter la forte chaleur, j'avais quitté Sagone à 4 h. 30 min. du matin. Malgré cette précaution, j'eus à souffrir quelque peu de l'ardeur du soleil; mais je trouvai une ample compensation à cette fatigue passagère en arrivant à Fontana Bianca, endroit délicieux ombragé de châtaigniers et de chênes verts, où une eau fraîche et limpide coule d'une fontaine bâtie au bord de la route avec des rochers superposés. Cette fontaine n'est pas mentionnée sur la carte de l'État-major, mais j'étais muni d'une petite brochure intitulée : *Itinéraire des routes du département de la Corse*, que je conseille fort à mes collègues de se procurer à Ajaccio, à la librairie De Perretti, avant de se mettre en route pour l'intérieur. Cet ouvrage, dû à

l'administration des ponts et chaussées, a la forme d'un carnet de poche. C'est, pour ainsi dire, le commentaire des routes depuis leur point de départ jusqu'à leur terme, avec indication de tous les accidents qui se présentent à droite ou à gauche, c'est-à-dire les embranchements de routes ou de chemins muletiers et leur destination, et les sources et fontaines, même celles qui se trouvent à une certaine distance. Dans ce cas, le nombre de mètres qui les sépare de la route est indiqué exactement. Il est toujours agréable de savoir qu'à telle distance on trouvera de l'eau; cela aide à supporter les fatigues de la marche.

Fontana Bianca se trouve à 12 kilomèt. de Sagone. A 1 kilomèt. plus loin s'embranche à droite la route de Guagno, au col de Saint-Antoine de Vico. En arrivant à ce point, on se trouve en présence d'un panorama remarquable. Vico apparaît dans une situation des plus pittoresques. La ville, bâtie sur un des versants de la vallée du Liamone (rive droite), est entourée de coteaux plantés de vignes. On a devant les yeux, et dans un espace restreint, un curieux contraste de belle végétation, de culture travaillée et de montagnes d'un cachet alpestre, boisées jusqu'au pied de leurs crêtes rocheuses et accidentées. A droite, la Punta alla Cuma (dénomination qui se répète souvent en Corse) est un cône parfait, entièrement recouvert de bois touffus de la base à la cime. Sur le versant de ce cône est situé le petit hameau de Nesa et, un peu plus loin, le couvent de Saint-François, vaste construction dont la blancheur tranche agréablement sur la sombre verdure des arbres qui l'entourent.

Après avoir déjeuné à l'hôtel de France de Vico, confortable et bien tenu (autant qu'un hôtel de Corse peut l'être), je me mis en route à 3 h. de l'après-midi pour les bains de Guagno, par une chaleur accablante. Le chef cantonnier de Vico qui m'accompagnait me fit heureusement profiter de tous les raccourcis, petits sentiers qui serpentent au milieu des fougères, à l'ombre des châtaigniers.

Un de ces sentiers qui se trouve au delà de Murzo, à la borne 6 à gauche de la route, est particulièrement recommandable.

On arrive par là à un point d'où l'on domine d'une hauteur de 150 mètr., presque à pic, le Liamone qui descend d'une gorge profonde. Sur le versant opposé, le charmant village de Letia, assez haut perché, produit un bel effet. Ce site ravissant n'est pas visible de la route. Nous rejoignons celle-ci au col de Sorno

(cote 625), d'où on jouit d'une belle vue sur les deux vallées de Vico et de Guagno.

A 6 h. 30 min., nous arrivons à l'établissement de bains. Comme l'a dit M. Rochat, les touristes qui ne font que passer n'y sont pas reçus. Aussi je ne fis pas même l'honneur d'une visite à cette maison inhospitalière et je me dirigeai vers l'une des nombreuses maisonnettes qui font concurrence à l'établissement et logent des baigneurs. On dîne là fort bien, sous des tonnelles de fougères. C'est délicieux. Presque tous les baigneurs sont Corses. Les uns dansent, les autres chantent, quelques-uns se disputent sur un ton de fausset aigu. C'est un curieux spectacle. Quant au logement, je dus me contenter d'un lit improvisé à la hâte dans une sorte de vestibule, toutes les chambres étant occupées.

Le lendemain matin, à 6 h. 30 min., je prends la voiture publique qui, en deux heures, me ramène à Vico. J'ai entendu dire par tous ceux de mes compagnons de route qui étaient logés à l'établissement de bains qu'on y est indignement écorché. Je me fais un devoir de consigner ici ce détail et j'ajoute qu'on peut se dispenser, si l'on est pressé, d'aller jusqu'à Guagno. Une simple excursion au col de Sorno et retour à Vico donne une idée suffisante de l'aspect de la contrée.

Col de Sevi. Evisa. — De Vico au col de Sevi, la route s'élève de 600 mètr. environ sur une distance de 9 kilomèt. à travers des champs de fougères parsemés de beaux châtaigniers. Cette route est moins intéressante par elle-même que par l'horizon qui s'élargit progressivement à mesure qu'on s'élève. Peu à peu, on arrive à embrasser d'un coup d'œil le relief du terrain déjà parcouru, et la vue s'étend au Sud jusqu'aux collines d'Ajaccio (Pozzo di Borgo et Lisa). A l'arrivée au col (1,100 mètr. d'altitude), on se voit tout à coup en présence d'un nouveau chapitre. Rien de commun avec les sites vus précédemment. La route plonge plutôt qu'elle ne descend sur Cristinacce. Comparée aux pentes modérées qui mènent de Sagone au col de Sevi, la brusque déclivité du sol qu'on trouve sur l'autre versant produit l'effet du gouffre. D'ailleurs, l'originalité du bassin de Porto a été trop bien mise en lumière par M. Raymond Gautier pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce contraste.

A 3 h. de l'après-midi, je traversai Cristinacce. Jamais je ne vis un tel assemblage de mines patibulaires. Je ressentis une vive impression en passant entre une double rangée d'hommes

aux barbes incultes, noires comme le jais. Tous fixaient obstinément leurs regards sur moi sans dire un mot. C'était un étonnement silencieux, la taciturnité impassible du montagnard corse, sur trente ou quarante visages réunis. Peu ou point de femmes dans le village à cette heure. Celles-ci se rencontrent dans les environs, pieds nus dans les sentiers pierreux, portant sur la tête des fagots de bois.

Les hommes restent assis sur le seuil de leur demeure, fument, contemplent et causent politique. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de faire cette pénible remarque : l'homme flâne, la femme travaille et ne paraît pas s'en plaindre; c'est dans les mœurs. Tous deux, d'ailleurs, vivent sobrement.

A Evisa, je jouis du spectacle d'un coucher de soleil fantastique. Le temps avait été couvert depuis midi; mais au moment où l'astre baissait à l'horizon, les nuages se déchirent. Alors ces pics aigus et escarpés, cette succession de croupes enchevêtrées qui se trouvent entre Evisa et la mer, se détachent noirs sur un ciel d'un rouge sanglant. A droite et à gauche, près du village, les montagnes parsemées de pins reçoivent faiblement les rayons solaires à travers un mince rideau de nuages, et, sous cette lumière tamisée, le mélange d'arbres et de rochers de granit rose produit des teintes invraisemblables, défiant toute description.

Col de Vergio. Calacuccia. — La grande nature est belle par tous les temps, et la traversée de la superbe forêt d'Aitone m'intéressa malgré la pluie et les nuages courant à la cime des arbres qui les déchiraient au passage. Je regrettai cependant, en arrivant au col de Vergio, de voir mon horizon borné à un rayon de 50 mètr.; mais je me consolai de ce contretemps en pensant que mon itinéraire m'obligeait à repasser par là quelques jours plus tard.

Suivant les indications fournies par M. Rochat, ma première intention avait été de m'arrêter à Albertacce pour l'ascension du Monte Cinto; mais, sur les conseils de tout le monde à Evisa, je pris pour objectif Calacuccia, à quelques kilomètres plus loin sur la même route. Les gens de ce village, me disaient, connaissaient mieux la montagne, et j'y pourrais trouver un guide plus sûr que partout ailleurs.

A Albertacce, je fus vivement intrigué en voyant des mâts gigantesques ornés de drapeaux tricolores qui se dressaient joyeusement au-dessus des maisons. On m'apprit que c'étaient

des mâts électoraux. En Corse, parait-il; après chaque élection, le parti qui a triomphé plante ces mâts devant les maisons des chefs du clan politique victorieux. Ils y restent ainsi jusqu'au vote suivant. Si, à ce moment, la majorité se déplace, les vaincus baissent pavillon et le signe de victoire passe chez les adversaires. Les mâts électoraux sont donc permanents; ils oscillent seulement dans le faible rayon de l'étendue du village, suivant les fluctuations des votes.

Je devins quelque peu rêveur en voyant la passion politique planer ainsi sur ce pauvre village du Niolo. Cela s'accordait mal avec la calme grandeur des montagnes environnantes.

Parti d'Evisa à 7 h. du matin, j'arrivai à Calacuccia vers 5 h., après une étape de 35 kilomètres. Il n'y a dans ce chef-lieu de canton qu'une seule et unique auberge (maison Verdone), où on est assez bien traité. Je me trouvai à cette auberge en compagnie du juge de paix d'Evisa et du porteur de contraintes de Corte, en tournée de recouvrement dans le Niolo. A mon arrivée, ces messieurs me demandèrent mon heure pour le dîner du soir. Je fus très touché de cette courtoisie. C'est une coutume dans les auberges corses de se réunir pour prendre les repas en commun. On reste même à causer après dîner, autour d'une bouteille d'exquise eau-de-vie de marc, et, si quelqu'un veut se retirer aussitôt le repas terminé, il s'en excuse auprès de ses compagnons de table. Cet usage peint la sociabilité des Corses et fait honneur à leur caractère. Le voyageur étranger y trouve, de son côté, l'occasion d'entendre des histoires intéressantes sur les mœurs du pays, exploits de bandits, les uns féroces, d'autres chevaleresques. Les soirées se passent ainsi agréablement, et toutes ces conversations sur des sujets inédits, peu communs en France, viennent accentuer les impressions ressenties dans la journée devant les beautés étranges du paysage. J'ai passé trois soirées à Calacuccia sans m'ennuyer un seul instant. Il y a même un café où on trouve de la bonne bière, chez la veuve Geronimi, en face de l'auberge Verdone.

Scala di Santa Regina. — Le lendemain de mon arrivée, le soleil se leva radieux, et il ne restait plus de trace du mauvais temps de la veille quand je me mis en route, à 6 h. du matin, pour la Scala di Santa Regina, située à 13 kilomèt. de Calacuccia.

Une demi-heure plus tard, je pénétrai dans les gorges du

Golo, après avoir jeté un regard sur le Capo Tafonato, pic élancé que je laisse derrière moi et dont la masse de porphyre, couleur lie de vin, se dresse majestueusement sur le ciel bleu. On trouve à chaque pas en Corse des effets de couleurs inouïs.

Les gorges de Santa Regina sont d'un pittoresque achevé. Le Golo, ici à l'état de torrent, est étranglé entre deux lignes de rochers à pic. Au-dessus de la berge de la rive droite, les pentes presque verticales s'élèvent au delà de 1,000 mètr. d'altitude. La route taillée dans le roc au-dessus de la rive gauche suit les détours capricieux du défilé. A tous moments l'on se croirait enfermé dans une impasse, puis le chemin se fauille entre les passages les plus étroits et chaque tournant change l'aspect du paysage, sans qu'on ait jamais devant soi plus de 100 à 150 mètr. de route frayée. Un courant d'air frais circule constamment dans la gorge.

La route, qui est un travail d'art remarquable, n'était pas terminée à l'époque de mon voyage; il en restait 2 ou 3 kilomèt. à faire, pendant lesquels on suivait un sentier plus ou moins praticable à travers les blocs de rochers brisés par la dynamite. Aujourd'hui, cette interruption est certainement comblée.

A Santa Regina, je reçus un accueil des plus aimables de MM. Bianchini et Antonini, commis des ponts et chaussées. Ils étaient joyeux de me recevoir et de causer avec moi, exilés qu'ils étaient dans ce pays perdu.

Quelques mois plus tard, je fus navré d'apprendre par les journaux la mort de ces deux jeunes gens, après une longue agonie sous les décombres de leur maison engloutie par l'éboulement d'une partie de la montagne.

Vers 4 h. de l'après-midi, je reprends la marche pour rentrer à Calacuccia par la même route. A la solitude du matin a fait place une certaine animation. A cette heure, les bergers ramènent leurs troupeaux de la montagne et regagnent leurs demeures. Sur les pentes hardies des montagnes de la rive droite, de nombreuses cavernes sont étagées, quelques-unes fermées par des murs de pierre où une petite ouverture tient lieu de porte. C'est là qu'habitent les bergers Niolains, véritables troglodytes. Ces hommes à la mine farouche font entendre des coups de sifflet stridents que répercutent les échos; leurs chèvres noires gambadent dans les rochers, et le concert des clochettes se mêle au bruit sonore et monotone du torrent. L'impression est saisissante au milieu de ce site sauvage, théâtre de nombreux exploits de bandits.

J'arrivai en vue de Calacuccia juste à temps pour voir le soleil disparaître derrière les Cinque Fratti (les Cinq Moines). Cette montagne (altitude 2,026 mètr.) se compose de cinq dents rapprochées les unes des autres qui donnent à peu près l'illusion d'une main ouverte. Au coucher du soleil, les rayons passent en éventail dans les quatre échancrures.

A droite, le sommet et la chaîne du Cinto se détachent nettement sur un ciel sans nuages. Devant moi, l'immense vallée dénudée et grise. L'ensemble du panorama est empreint d'une sauvage grandeur.

Monte Cinto (2,710 mètr.). — Pendant mon excursion à Santa Regina, le chef cantonnier d'Albertacce avait eu l'obligeance de me retenir un guide à Lozzi, petit village situé dans la montagne, au-dessus de Calacuccia, à trois quarts d'heure de marche environ.

A 6 h. du matin, je me mis en route et je trouvai à Lozzi mon guide qui m'attendait : Étienne Aquaviva, réputé le premier chasseur de mouflons de toute la vallée du Niolo.

Par un bon chemin muletier, nous contourmons à mi-coteau une suite de croupes arrondies, en suivant une direction Nord-Ouest; à 8 h., nous arrivons sur la rive droite du ruisseau d'Erco, à une source qui se trouve en dessous de la bergerie d'Ascia indiquée sur la carte de l'Etat-major.

Après une demi-heure de repos, nous reprenons la marche et nous nous trouvons bientôt en face d'un large couloir orienté du Sud-Est au Nord-Ouest, conduisant directement au pied du rocher à pic qui forme le sommet du Cinto. Dans le milieu de ce couloir descend un mince filet d'eau provenant d'un petit champ de neige abrité au bas de la paroi verticale du sommet. Il faut faire fréquemment usage des mains, des coudes et des genoux pour s'élever à travers les amoncellements de rochers qui encombrant le couloir. C'est une gymnastique salutaire qui ne présente ni danger ni difficulté. Les hasards de l'escalade vous amènent souvent à portée du petit ruisseau et on n'a qu'à tendre les lèvres pour se désaltérer. On ne perd jamais de vue le point culminant qu'on voit s'approcher peu à peu.

D'après la description que M. Rochat a donnée de son ascension, je ne crois pas que ce soit là le chemin que lui a fait prendre son guide d'Albertacce.

Arrivés en haut du couloir, nous prenons une direction Nord-Sud, au-dessus du champ de neige, pour contourner le rocher

à pic, et, au bout de quelques instants, nous trouvons à notre droite une brèche qui nous donne accès sur le versant praticable.

A midi 30 min., nous atteignons une bande de neige à pente très inclinée, resserrée entre deux murailles de rochers. Le sommet, me dit mon guide, est tout près de là, et c'est la dernière neige que nous devons trouver avant d'arriver au but de notre ascension. J'en profite donc pour déjeuner rapidement à cet endroit. A 1 h. 30 min., j'arrivai à la pyramide dressée au sommet du Monte Cinto, après six heures et demie de marche depuis Calacuccia, arrêts déduits.

Je n'avais pas écouté les sages avis qu'on m'avait donnés au village. Tout le monde m'avait conseillé de partir la veille au soir pour aller coucher à la bergerie d'Ascia et partir de là avant le jour, de façon à me trouver au sommet au lever du soleil. Conflant dans la pureté d'atmosphère que j'avais remarquée la veille, j'avoue, à ma honte, que je préférerais le lit de l'auberge Verdone à la couche peu moelleuse d'une cabane de bergers, fort peuplée de vermine, me disait-on. Je reçus, au sommet, la juste punition de ma témérité. Tout le panorama au Nord de la grande chaîne du Cinto était plongé dans les nuages.

Poussées par un vent violent, les nues, semblables aux vagues de la mer, venaient se briser sur le versant Nord prodigieusement escarpé qui les arrêtait au passage. Quelques éclaircies laissaient entrevoir par instants des pics élevés, puis le rideau se baissait encore pour s'entr'ouvrir un peu plus loin. C'était beau, mais j'avais rêvé mieux.

Au Sud, en revanche, le temps est assez clair. Le massif du Rotondo tacheté de neige est majestueux, la vallée du Niolo triste et grisâtre, sauf la tache sombre de la forêt de Valdo-Niello; au Sud-Est, les plages d'Aleria et la mer; au Sud-Ouest, le golfe de Sagone et les montagnes de Porto. Cet horizon à lui seul vaut l'ascension.

A 3 h., mon guide donne le signal de la descente. Nous prenons un autre chemin que celui de l'ascension, laissant à notre gauche la brèche qui nous avait donné passage à la montée. La direction que nous suivons est à peu près Nord-Sud, puis elle incline peu à peu du côté d'Albertacce. C'est une suite d'étroites corniches et de cheminées qui me font penser que c'est probablement la route suivie par M. Rochat. Mon guide me dit, en effet, que c'est par là que passent habituellement les gens d'Albertacce. Peu après, nous arrivons à des pentes

d'éboulis qui accélèrent beaucoup la descente. Cette route, très favorable pour le retour, doit être très pénible pour l'ascension. Le sommet est invisible pendant toute la montée.

Après les éboulis, nous inclinons fortement à gauche et nous revenons sur le chemin parcouru le matin. Bientôt nous nous retrouvons en vue de la bergerie d'Ascia. Le jour tombe peu à peu et toutes ces pentes dénudées qui m'avaient paru, le matin, un vaste désert inhabité, se peuplent de feux étincelants autour desquels s'agitent des silhouettes noires. Quelques jeunes bergers à l'œil vif et intelligent passent près de nous. Ils sont tout fiers de nous montrer leur installation : un mur circulaire avec le ciel pour toiture, deux niches pratiquées dans le mur, dont l'une pour les couvertures, l'autre pour une vaste marmite destinée à faire la *polenta*. Telle est la vie des bergers du Niolo pendant l'été ; l'hiver, ils émigrent vers les plages de la côte orientale.

En passant à Lozzi, je quittai mon guide, enchanté de ses services. Il m'avait conduit d'un pas ferme et assuré, sans la moindre hésitation, à l'ascension comme à la descente.

Je répète ici textuellement l'adresse qu'il m'a donnée : « Etienne Aquaviva, fils de J. Agostino Delfu, chasseur de moulons. » Tous ces détails, me dit-il, sont nécessaires, car la moitié des habitants de Lozzi porte le nom d'Aquaviva.

A 7 h. 30 min., j'étais de retour à Calacuccia où on avait retardé l'heure du dîner en commun pour m'attendre. La descente, arrêts déduits, avait duré quatre heures.

Retour de Calacuccia à Evisa. — Le lendemain matin, pendant qu'on préparait le mulet qui devait me conduire jusqu'au col de Vergio, je fis une courte promenade dans ce pauvre village de Calacuccia avant de le quitter.

Les porcs et la marmaille grouillent ensemble dans les ruelles étroites. Les maisons sont recouvertes de planches noircies par le temps, sur lesquelles sont posées de grosses pierres comme autant de presse-papier. J'arrivai au cimetière. Un petit enclos qu'entoure un mur à hauteur d'appui démolí en plusieurs endroits, quelques carrés de terre fraîchement remuée, sans aucun signe commémoratif, c'est là le champ du repos de Calacuccia. Une seule croix à moitié brisée surmonte une des tombes. Combien dorment là couchés avant le temps par la main d'un ennemi !

Meurtriers et vengeurs se sont faits bandits ; traqués par les gendarmes, ils traînent dans le maquis une existence misérable

et les morts restent abandonnés. Devant ce navrant spectacle, le terrible fléau de la Corse, la *vendetta*, m'apparut dans toute son horreur.

A 8 h., je quittai le village et à midi j'étais à la maison des cantonniers de Castelaccio près du col de Vergio. Le muletier m'avait fait prendre, à la maison forestière de Popaja, un raccourci qui coupe en ligne droite tous les lacets de la route, à travers la forêt de Valdo-Niello. Nous arrivâmes par là à une clairière élevée d'où je dominaï toute la forêt. Valdo-Niello est uniquement peuplée de pins laricios et de pins maritimes. Cette vaste étendue d'arbres aux teintes d'un vert foncé tapisse tout le versant Nord du massif de la Punta Artica. L'ensemble de la forêt a un aspect sombre et sévère.

Après avoir déjeuné à Castelaccio, je renvoyai mon muletier et je me mis en route à pied pour le col de Vergio que j'atteignis en vingt minutes.

Ici se place la plus douce impression que j'ai éprouvée dans tout mon voyage. Après deux jours passés dans le triste pays de Niolo, la vue du col de Vergio est une délicieuse réaction; c'est chatoyant pour le regard et la pensée.

Le col est à 1,460 mètr. d'altitude, et la forêt d'Aitone descend de là jusqu'à Evisa. Longue de 10 kilomèt. et large de 4 environ, la forêt emplit dans une courbe gracieuse tout l'espace compris entre la chaîne du Capo alla Rufa et les rochers escarpés qui la séparent des bois de Lonca et Lindinosa. A gauche, elle enveloppe jusqu'aux sommets les formes arrondies de la montagne où elle paraît se reposer avec calme. A sa limite de droite, les arbres sont plus clairsemés devant le roc qui les arrête, et beaucoup sont brisés par des chutes de pierres. On sent là comme le déchirement d'une lutte entre la végétation et le rocher.

Le milieu de la vallée ressemble à une prairie, tant les arbres sont touffus et resserrés. Le mélange des hêtres pointillés de quelques sapins, au milieu des pins laricios et des chênes verts, produit l'effet d'une mosaïque. Tout cela est à la fois grandiose et charmant et, lorsqu'un souffle de vent passe sur la forêt, le voyageur, dont les oreilles bourdonnent encore des sifflets aigus des gorges du Golo et des appels retentissants des cors répercutés par les rochers nus des pentes du Cinto, croit entendre un andante mélodieux après une marche guerrière. Aitone, le nom lui-même, est empreint d'une douce harmonie.

En deux heures et demie, je descendis à Evisa, sans oublier

une visite au belvédère indiqué par M. Raymond Gautier (cote 975 de l'État-major), à droite de la route, d'où on jouit d'une vue superbe sur les gorges de la rivière de Porto. (Voir *Annuaire* de 1886, page 222.)

D'Evisa à Porto et Piana. — Je fis le trajet d'Evisa à Porto par la route forestière, dont les lacets sont tellement allongés qu'on va, pour ainsi dire, continuellement du Sud au Nord et du Nord au Sud tout en se dirigeant de l'Est à l'Ouest. Quant au paysage environnant, il a été décrit avec une exactitude remarquable par M. Gautier. (*Ibid.*, pp. 231 et suivantes.)

Je conseillerai seulement, en arrivant à Porto, une visite aux rochers d'Aja Campana, situés à 2 kilomèt. sur la route de Calvi. En cet endroit, la route est taillée dans le roc à près de 150 mètr. à pic au-dessus de la mer. C'est un curieux spectacle. On entend de là le bruit sourd des lames qui sapent le rocher, et on jouit d'une fort belle vue sur l'ensemble du golfe.

Pour la course de Porto à Piana, je me contente de renvoyer encore à l'*Annuaire* de 1886, pp. 236 et 237.

J'arrivai à l'hôtel des Calanche à Piana à 6 h. du soir, après une marche très lente et de fréquentes haltes, ne pouvant me lasser d'admirer les splendeurs du paysage, qui varie à chaque instant.

Comme l'a fort bien dit M. Raymond Gautier, cette course est merveilleuse et doit être faite deux fois. Je regrettai, pour ma part, que le temps ne me permit pas de revenir à Evisa, le lendemain, par Ota et la Spelunca.

Après souper à Piana, j'allai faire une promenade aux Calanche, un peu avant le lever de la lune. La nuit, les détails de ce chaos fantastique ne se voient plus, mais les plus hauts rochers prennent alors des formes qu'on ne soupçonnait pas à la lumière du jour. On se trouve véritablement devant une inspiration de Gustave Doré, taillée dans le granit.

A chaque pas, les formes bizarres qu'affectent les rochers changent d'aspect; c'est une suite de métamorphoses instantanées, et quelques-unes sont si grotesques qu'on ne peut s'empêcher de rire, même quand on est seul. Tous ces géants semblent vivre et s'agiter dans une sarabande infernale. Au milieu du silence de la nuit que troublent seuls les sifflements du vent, l'impression est étrange, incomparable.

Le lendemain matin à 6 h. je pris la diligence d'Ajaccio. A 8 h. 30 min., nous passions à Cargese, et à 11 h. je ralliais l'*Étendard* à Sagone après une absence de sept jours.

Une semaine m'avait suffi pour faire le trajet que je viens d'indiquer. Il est vrai que j'eus la bonne fortune de n'avoir qu'un seul jour de pluie, qui ne m'empêcha même pas de continuer ma route. Mais cet heureux hasard peut se rencontrer souvent pendant la belle saison.

J'ai causé avec plusieurs personnes connaissant à fond le pays et, à leur avis, l'itinéraire que j'ai suivi embrasse la région la plus pittoresque et les points de vue les plus variés de la Corse. C'est pourquoi j'ai cru qu'il n'était pas inutile de relater les impressions que j'ai retirées de mon voyage et de faire ressortir le peu de temps qu'il a exigé.

Depuis que la route de Santa Regina et la ligne ferrée d'Ajaccio à Bastia sont terminées, on peut encore gagner du temps tout en doublant la superbe course d'Evisa à Porto et Piana. On peut aller d'Ajaccio par chemin de fer jusqu'à Ponte Francardo en face des gorges du Golo et prendre l'itinéraire en sens inverse. De toutes façons, il est préférable, au point de vue esthétique, de ne pas visiter en dernier lieu le pays de Niolo, qui, malgré ses beautés, est le plus triste de toute la Corse.

L'itinéraire serait le suivant :

1^{er} jour, de Ponte Francardo à Calacuccia par la Scala di Santa Regina.

2^e jour, Monte Cinto (ascension 7 heures environ, — descente 4 heures, — *sans haltes*).

3^e jour, de Calacuccia à Evisa par le col de Vergio (35 kilomèt.).

4^e jour, d'Evisa à Piana par la Spelunca, Ota et Porto.

5^e jour, retour de Piana à Evisa par Porto et la route forestière (32 kilomèt.).

6^e jour, d'Evisa à Vico (25 kilomèt.); Bains de Guagno.

7^e jour, de Vico à Ajaccio (en diligence).

Enfin, les personnes qui disposent de quelques jours de plus peuvent aisément greffer sur ce programme des courses empruntées aux relations de MM. Rochat et Gautier, soit aux environs de Corte, soit dans le bassin de Porto.

Les frais de logement et de nourriture en Corse peuvent être évalués à 7 ou 8 francs par jour. Un mulet et son conducteur reviennent à 5 francs environ pour une demi-journée.

AMÉDÉE MATTON,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Provence).

LE COL DU GRAND-CORNIER OU DE LA DENT-BLANCHE
(3,544 MÈT.)

Pour passer du val d'Hérens dans la vallée de Zermatt, deux voies se présentent au marcheur qui ne craint pas ses peines. La première, assez longue, mais sans difficulté, est bien connue de nos collègues : c'est la route devenue classique du col d'Hérens. La deuxième est beaucoup moins fréquentée ; elle est d'ailleurs beaucoup plus ardue, mais elle offre aux grimpeurs des jouissances incomparables ; elle passe entre le Grand-Cornier (3,969 mèt.) et la Dent-Blanche (4,364 mèt.) pour aller rejoindre le col et le glacier du Trift au travers de l'immense glacier Durand.

Le col du Trift est assez fréquemment franchi de Zinal ou de Zermatt ; mais, depuis sa découverte en 1865, le col du Grand-Cornier, ou de la Dent-Blanche (selon certaines cartes), est assez délaissé ; c'est le seul que le peu de temps disponible m'ait permis de passer cette année, et je voudrais le réhabiliter aux yeux de nos collègues en alpinisme, confiants dans leurs jarrets et désireux de passer d'Évolena, soit à Zinal, soit, en couchant le deuxième soir à la cabane du Mountet, à Zermatt.

Le 8 août, après une journée de flânerie dans la belle vallée d'Évolena, nous quittons le village, les guides Pierre et Jean Beytrison et moi, vers les 4 h., pour aller dîner et coucher au chalet-hôtel de Ferpècle. L'hospitalité y est rustique, mais suffisamment confortable, et nous avons pour distraction le spectacle de trois Anglais qui reviennent de la Tête-Blanche et dont les figures, complètement brûlées par la réverbération du névé, sont passées à toutes les teintes du rouge pourpre et du cramoisi.

On dort peu la veille d'une grande course, et à 1 h. 30 min., nous nous engageons en trébuchant sur le sentier qui conduit à l'Alpe de Bricolla. Nous arrivons vers les 3 h. au misérable chalet qui est sur ce versant le dernier vestige humain ; mais l'orage, qui n'a cessé de gronder dans la vallée, semble devoir nous gagner : le jour tarde à paraître et, pour l'attendre plus confortablement, nous allons nous enfumer pendant une demi-heure auprès d'un feu que l'un des guides a allumé dans laasure abandonnée. Voici enfin les premières lueurs de

l'aube. Nous secouons tant bien que mal notre torpeur et l'engourdissement du froid, et nous laissons à notre droite le sentier du col d'Hérens pour nous diriger à travers des gazons et des éboulis sur le glacier qui descend en nappe éblouissante du versant Nord de la Dent-Blanche. Nous l'atteignons au bout d'une heure et suivons d'abord la paroi rocheuse du Grand-Cornier pour traverser ensuite le glacier en diagonale jusqu'au col. Tandis que, devant nous, la Dent-Blanche dresse sa majestueuse pyramide, son arête déchiquetée et ses flancs coupés de l'éternel verglas, l'Aiguille de la Za, l'Aiguille de Veisivi, le Mont-Brûlé, encore voilés par les vapeurs de la nuit, forment derrière nous le plus étonnant contraste à la blancheur de notre route.

Nous atteignons le col vers 7 h. 30 min., sans avoir rencontré une difficulté sérieuse. La pente du glacier de la Dent-Blanche est escarpée, mais la neige est bonne; à peine quelques marches à tailler et deux ou trois crevasses aisément franchies.

Il y a toujours une imposante surprise lorsqu'on atteint dans les Hautes Alpes le sommet d'un col ou la crête d'une arête; mais nulle part, sauf peut-être au « Sattel » du Mont-Rose, cette impression ne m'a paru plus puissante. Nous avons devant nous un immense cirque de sommets, du Gabelhorn au Weiss-horn, qui enserment tous les replis du glacier Durand et dont les arêtes ferment l'horizon à une hauteur qui n'est nulle part inférieure à 3,300 mètres.

Les difficultés vont commencer à la descente. Nous sommes séparés du glacier par une muraille de rochers de 200 mètr. environ, presque verticale et d'assez mauvais aspect. Il y a là quelques cheminées assez analogues à celles du Riffelhorn ou de la Pointe Dufour, mais le rocher est solide. Il y a partout place pour les mains et, grâce au concours de notre longue corde, la descente s'opère aisément.

Le rocher est, selon sa regrettable habitude, encore séparé du glacier par une large rimaye que nous voyons serpenter à perte de vue le long de la Dent-Blanche et du Grand-Cornier; c'est elle qui nous donnera le plus de peine. Trompés par d'anciennes traces de pas que nous voyons sur le glacier, nous l'abordons à sa plus grande largeur, remontons, et finissons enfin par la franchir sur les débris d'une avalanche récente, non sans avoir beaucoup peiné dans un petit couloir de neige fort glissant.

Jusqu'à la région des crevasses, la descente du glacier n'est

qu'une agréable promenade, en prenant toujours comme point de direction l'éperon que le Roc-Noir projette jusqu'à la jonction des deux parties du glacier. La partie tourmentée commence avec la large pente qui va s'inclinant à nos pieds en une superbe cascade de glace. Il faut toute l'habileté des guides pour se reconnaître dans ce labyrinthe de crevasses; les ponts de neige, ébranlés par la chaleur des jours précédents, doivent être chaque fois éprouvés, et la pente est assez raide pour obliger à tailler de fréquents degrés. Il y a là deux heures d'un labeur assez pénible, mais nous voici enfin à la partie inférieure du glacier où nous pouvons quitter la corde. Nous sommes à la hauteur de la cabane du Mountet (cette année pourvue, paraît-il, d'un restaurateur!) que nous laissons à notre droite, — et il n'y a plus maintenant qu'une promenade de trois heures jusqu'à Zinal, d'abord par l'interminable moraine du glacier Durand, puis par un sentier qui, suivant la rive gauche du torrent, nous ramène aux gazon de la vallée.

En résumé, le passage du col du Grand-Cornier, sans présenter de dangers pour les montagnards exercés, est une course de premier ordre, fertile en stimulants pour l'activité physique. Il offre en outre, par la situation particulière du col, des points de vue superbes sur un cirque de sommets presque sans rivaux et sur l'un des glaciers les plus tourmentés des Alpes. Ce sont, je crois, autant de titres pour le recommander à l'attention de nos collègues, trop peu nombreux, qui fréquentent chaque année les montagnes du Haut Valais.

Index.

D'Évolena à Ferpècle	2 h.
De Ferpècle à Bricolla.	1 h. 30 min.
Montée au col.	3 h. 30 min.
Descente à la partie inférieure du glacier ou à la cabane du Mountet.	3 h. 30 min.
Descente à Zinal.	3 h.

DURÉE TOTALE. . . 13 h. 30 min. (haltes
non comprises).

Chaque guide se paie 35 francs. A Évolena, les Beytrison sont recommandables.

Dans l'autre sens, le passage est plus aisé mais plus long, à moins de coucher à la cabane du Mountet. Dans les deux sens, le passage est à éviter après une chute de neige fraîche.

CHARLES MASSIN,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

UN PHÉNOMÈNE D'OPTIQUE

Le 17 septembre 1889, un peu après 6 h. du matin, nous nous trouvions, M. D^{***} M^{***} et moi, dans le vallon de Réallon, près du confluent des torrents de la Dublée (ou mieux *Doublée*) et de Charges (exactement : *le Chargé*) — feuille 200 de la carte de l'État-major français au 80,000^e. Nous nous dirigeons vers le Mourre-Froid, à l'ascension duquel le mauvais temps nous força d'ailleurs de renoncer quelques heures après.

Le ciel était déjà très couvert. A un moment donné cependant, les nuages qui, dans la direction de l'Est, coiffaient les crêtes et les sommets devinrent à demi transparents et s'éclairèrent, par derrière, des rayons du soleil levant, tamisés pour nous en une clarté diffuse.

En même temps se dessinait, sur cette brume peu compacte, une forme de montagne absolument semblable au cône terminal du Mourre-Froid, bien connu de nous, mais qui nous était alors caché par une des croupes inférieures de la montagne. L'illusion était complète : la ligne de falte était nettement arrêtée, une partie plus dense du brouillard figurait les roches, une autre partie presque blanche donnait l'impression de plaques de neige quelque peu *éteintes* par la brume. Il nous a fallu faire appel au raisonnement, à la carte et à la boussole pour nous convaincre que nous avions devant les yeux une apparence et non une réalité.

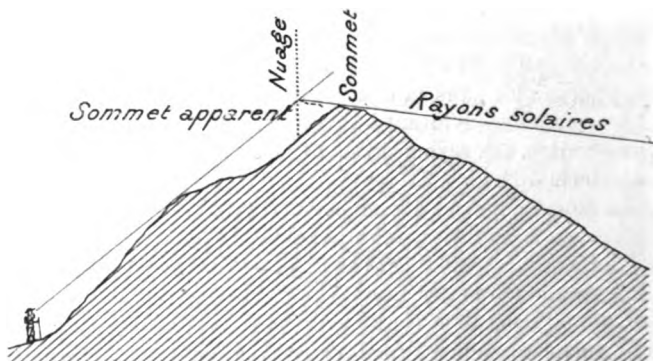
Répétons-le cependant, aucune erreur n'était possible : de l'endroit où nous étions, le Mourre-Froid n'est pas visible, quel que soit l'état de l'atmosphère.

Si mes souvenirs sont exacts, des touristes ont déjà observé, notamment au Mont-Blanc, des phénomènes, non pas identiques, mais analogues. Il s'agissait tantôt d'un effet de *réfraction* (mirage), tantôt d'une image vue *par réflexion* sur un nuage situé en arrière de l'objet réfléchi.

Ici nous avons vu, *par transparence*, non plus l'*image*, mais l'*ombre* du Mourre-Froid projetée sur un rideau de brouillards tendu entre nous et la montagne, en avant par conséquent de cette dernière. Ces brouillards formaient un écran translucide sur lequel se dessinait l'ombre du pic portée par le soleil levant. Celui-ci, en effet, s'il était à ce moment au-dessus de la ligne

idéale menée de nous à l'horizon à travers le massif, se trouvait au contraire bien au-dessous de la parallèle passant par le sommet du cône. Grâce à cette position, l'ombre du Mourre-Froid, qui en reproduisait exactement les formes et les proportions (la divergence des rayons solaires pouvant être considérée comme nulle), devenait visible pour nous, par-dessus le contre-fort qui nous cachait le pic lui-même.

Le croquis ci-joint rendra au besoin plus claire l'explication qui précède.



Les curieux phénomènes d'optique sont d'ailleurs assez fréquents en montagne. Je me souviens, puisque l'occasion se présente d'en parler, d'avoir observé : à Chaillol-le-Vieil, le spectre du Brocken, peu nettement accusé à la vérité, et un autre jour, vers midi, un arc-en-ciel circulaire (j'entends un cercle fermé), dessiné à mes pieds sur la face supérieure du brouillard montant de la vallée, par le soleil qui brillait au-dessus de ma tête ; — et, dans une promenade à la Salette, singulière coïncidence, l'apparition et la disparition graduelle d'un de mes compagnons au sein d'un nimbe semi-lumineux : autre effet de la brume.

S. J.,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Gap).

•

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

Chargé pour la seconde fois, par la bienveillance de mes collègues, de vous présenter le rapport annuel de la Direction Centrale en exécution de l'art. 19 des statuts de notre Société, j'ai accepté cette mission que je viens accomplir aujourd'hui.

Nous vous devons tout d'abord un exposé de la situation financière de notre association. Si l'argent est le nerf de la guerre, il est aussi le nerf de la paix et particulièrement du Club Alpin Français. Vous aurez bientôt toute satisfaction à cet égard. Notre trésorier M. Templier, envers qui nous avons épuisé toutes les formes des éloges sans en avoir diminué les causes, vous présentera tout à l'heure notre bilan. Vous y verrez avec quelle régularité et avec quels soins nos services financiers sont administrés, avec quelle prudence nos ressources sont ménagées, et avec quelle exactitude les prévisions budgétaires sont adoptées. Nous espérons que vous voudrez bien sanctionner par vos votes les projets qui vous seront soumis, et je n'en dis pas davantage sur ce point afin de ne pas empiéter sur un domaine qui n'est pas spécialement le mien.

Cependant l'examen de la situation financière m'a conduit tout naturellement à porter mon attention sur le nombre des

membres qui composent notre association. Il était l'année dernière de 5,431. Il est cette année de 5,356.

Ces chiffres appellent de notre part de sérieuses réflexions. Pour qu'une association comme la nôtre reste prospère, il faut de toute nécessité que le nombre de ses membres aille sans cesse et notablement en augmentant. Je n'ai pas besoin d'insister longtemps pour démontrer cette vérité qui me semble évidente.

Or il en est de notre recrutement comme de l'augmentation de la population en France. Quelque invraisemblable que cela soit, notre nombre va en diminuant. Ce n'est pas que je veuille, croyez-le bien, prolonger outre mesure le parallèle ou la comparaison entre la dépopulation de la France et le ralentissement dans le recrutement des membres du Club Alpin Français. Ces deux situations sont engendrées en effet par des causes toutes différentes, et les moyens à employer pour y remédier ne sont pas de même nature. Mais il y a pour nous dans ce fait une menace contre laquelle nous devons réagir avec vigueur.

Il ne faut pas que le zèle de nos adhérents se refroidisse. Permettez-moi de vous citer comme exemple une œuvre dont vous avez sans nul doute entendu parler, et à laquelle certainement beaucoup de dames ici présentes ont dû participer. Je veux parler de l'œuvre de la Boule de Neige, que je n'ai pas besoin de vous expliquer, ce serait un peu trop long.

Il importe que chacun de nous fasse tous ses efforts pour assurer au Club de nouveaux membres. Beaucoup de personnes s'imaginent que pour entrer dans notre association, il faut avoir fait des ascensions difficiles ou périlleuses. Vous savez qu'il n'en est rien. Nos rangs sont ouverts à tout ceux et à toutes celles qui aiment les montagnes, même de loin. Notre cotisation est trop modeste pour qu'elle soit un obstacle, et puis, il faut bien le dire, la perspective de se trouver en aussi bonne compagnie que celle qui m'écoute doit être une raison tout à fait déterminante pour venir à nous.

Permettez-moi donc d'insister tout particulièrement sur ce point. Nous avons beaucoup de subventions à donner, nous voudrions en donner davantage. Pour y pourvoir, il nous faut d'abondantes ressources, et le moyen de les avoir c'est l'augmentation des membres de notre association; laissez-moi croire que notre appel trouvera de l'écho parmi vous et que chacun se retirera tout à l'heure avec la ferme résolution de faire une propagande aussi vigoureuse qu'elle est nécessaire.

La situation de nos Sections en province et même dans les colonies nous fait d'ailleurs présager un avenir rassurant. Il s'en est fondé deux nouvelles, celle de Beaune et celle de la Guadeloupe. Nous faisons pour elles des vœux de prospérité qu'elles ont déjà presque réalisés du reste. Elles font preuve, comme les autres Sections leurs aînées, d'une vitalité à laquelle nous applaudissons de grand cœur, heureux quand nous pouvons les encourager d'une façon efficace !

Je voudrais les citer toutes à l'ordre du jour de notre association. Je vous parlerai seulement des Sections toutes nouvelles et de celles qui sont les plus éloignées. Les Sections d'Afrique font fréquemment des excursions dans leurs montagnes si intéressantes. Celles de la Drôme et du Léman parcourent sans cesse les massifs qui les avoisinent et dont la beauté est un perpétuel sujet d'admiration pour les touristes. Elles ont même organisé, avec plus de succès que nous n'en obtenons à Paris, des caravanes scolaires qui ont absolument réussi.

Ainsi la Section de l'Atlas a fait voyager en caravane scolaire les élèves du lycée d'Alger. La Section de la Drôme en a fait de même pour les élèves du lycée de Valence en Auvergne. L'école normale de Clermont continue ses excursions en caravane scolaire, encouragées par le président de la Section, l'infatigable M. Chotard dont je n'oublierai jamais l'aimable hospitalité pendant les fêtes d'Auvergne en 1882. Je citerai enfin la caravane scolaire de l'école d'Arcueil, qui, sous la conduite de M. l'abbé Barral, a parcouru les régions des Alpes Françaises, Suisses et Autrichiennes en poussant jusqu'au Monténégro.

Toutes les Sections rivalisent de zèle et d'entrain, et c'est avec une grande satisfaction que la Direction Centrale leur adresse dans ce rapport ses félicitations les plus cordiales et les plus sincères.

Mais leur activité ne se borne pas à faire des excursions. De nouveaux refuges et chalets ont été construits :

Dans les Pyrénées, le refuge de Tuquerouye.

Dans les Alpes, le chalet de la Pra.

Je ne vous les décrirai pas en détail, le *Bulletin* mensuel vous les a fait connaître et je ne veux pas m'exposer à des redites; mais puisque nous nous occupons en ce moment des refuges, permettez-moi de m'arrêter un instant sur cette question.

Elle est plus importante qu'on ne pourrait le croire. Les

dépenses faites par le Club, à ce sujet, atteignent presque le chiffre considérable de 100,000 francs. Il s'agit donc d'un chapitre qui intéresse nos finances au plus haut degré. Les dépenses faites pour les refuges sont de deux natures : celles destinées à la construction, celles destinées à l'entretien. Nos Sections que j'appellerai nos Sections de montagnes ont, indépendamment des frais à supporter pour leur quote-part, à vaincre toutes les difficultés matérielles résultant de la montagne elle-même et qui accroissent le travail d'édification. Elles ont toute la peine, et il n'est que juste de leur exprimer ici les sentiments de gratitude du Club Alpin tout entier. Nous leur adresserons seulement une prière, et cela dans leur intérêt même, ce serait de choisir désormais les emplacements des refuges de la façon la plus sûre et de telle sorte que des cabanes construites au prix de tant d'efforts ne soient pas exposées à n'avoir qu'une existence pour ainsi dire éphémère. Nous savons bien qu'en toute matière il faut faire son éducation et qu'il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas. Mais maintenant que depuis plus de quinze ans nous sommes constitués, l'expérience est venue, et nous espérons que nos vaillants collègues n'éprouveront plus de cruels mécomptes.

Il y a en outre la question d'entretien. Elle est aussi d'une importance sérieuse. Vous avez pu voir, par les communications insérées au *Bulletin*, que certaines Sections ont décidé que chaque année, au commencement de la saison, il serait fait une inspection des refuges, et même elles ont fait avec certains guides des conventions d'abonnement à un prix déterminé pour la remise des refuges en bon état. C'est là une excellente mesure à laquelle nous applaudissons et que nous proposons comme exemple à suivre par toutes les Sections. La Direction Centrale serait même toute disposée à l'encourager pécuniairement et même par le concours personnel de ses membres.

Le refuge de Tuquerouye et le chalet de la Pra, inaugurés cette année, donneront, je l'espère, à tous les touristes les satisfactions qu'on attend de leur bonne installation. Un mot encore sur le chalet de la Pra. Notre collègue Richard-Béranger, de la Section de l'Isère, nous apprenait avant-hier à la séance de la Direction Centrale que les autorités militaires avaient demandé l'autorisation d'y faire séjourner un groupe de chasseurs alpins pour y faire des études stratégiques ; il est inutile de vous dire avec quel empressement cette autorisation a été accordée. Nous ne laisserons jamais échapper les occasions de resserrer,

s'il est possible, les liens qui nous unissent à notre brave armée. Elle nous rend du reste avec usure la sympathie que nous avons pour elle. Nos bataillons alpins, que vous connaissez bien, sont fiers des piolets d'honneur que nous décernons aux soldats qui se sont le plus distingués dans la montagne; les généraux ont demandé la même faveur pour l'artillerie et le génie, et un officier supérieur nous écrivait que les lauréats ne quitteraient pas pour un empire leur piolet d'honneur dans leurs manœuvres, marches et revues, « le piolet et l'homme ne font plus qu'un »!

Nous sommes heureux de relater ici des faits aussi flatteurs pour notre association.

Notre bibliothèque s'est enrichie, cette année, d'ouvrages, d'atlas, de photographies et de cartes, et même de minéraux qui constituent maintenant la collection la plus complète en ce genre.

Nous devons à la générosité de donateurs que nous en remercions bien sincèrement :

L'Alpine Portfolio;

Les Alpes, par M. Levasseur, de l'Institut;

Les Cévennes, par notre collègue M. Martel;

L'Atlas forestier du ministère de l'agriculture;

De nombreuses et superbes photographies par MM. Jackson, Duhamel, Ferrand, Lemer cier et autres;

Les cartes du Haut-Dauphiné par MM. Duhamel, Coolidge et Perrin;

Enfin, la collection des minéraux que M. Coolidge avait envoyée à l'Exposition universelle de 1889.

Tous ces précieux ouvrages ou objets sont classés avec méthode par les soins de M. Martel, qui a bien voulu en accepter la charge, et sont à la disposition de tous les membres du Club.

J'en arrive à la partie pénible du rapport qui s'intitule la nécrologie. Quelque triste que soit notre tâche à cet égard, et quelque désir que nous ayons de la voir annulée, il nous est impossible de ne pas rendre hommage à la mémoire de nos collègues Lory, John Ball, Féminier, Ducret, ainsi que du duc de Montpensier, que nous avons perdus cette année.

M. Lory, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, avait consacré à l'étude de la montagne les éminentes qualités de son esprit supérieur; il laissera parmi nous un vide difficile à combler.

M. John Ball, membre honoraire de notre Club, avait été le premier, président de l'Alpine Club, et était un des plus fer-

vents initiateurs de l'alpinisme. Son souvenir restera gravé dans le cœur de tous ceux qui aiment la montagne.

M. Féminier était secrétaire du bureau de la Section du Gard, à laquelle il consacrait sa constante activité. M. Ducret était depuis longtemps le trésorier de la Section de Rumilly.

Le duc de Montpensier était resté notre fidèle collègue, même sur la terre étrangère.

Enfin, je rappellerai le pieux hommage rendu il y a peu de jours à notre fondateur Adolphe Joanne, par la ville de Dijon qui a voulu perpétuer son souvenir par une plaque commémorative si justement méritée, et en donnant son nom à une rue de la ville.

Je dois mentionner enfin, ne serait-ce que pour les féliciter une fois de plus d'y avoir échappé, le terrible accident dans lequel M. et M^{me} Gabet, nos si sympathiques collègues de la Section de Lyon, ont failli perdre la vie. Vous en avez lu la palpitante narration dans le *Bulletin* mensuel d'octobre. Que cette aventure nous serve d'enseignement! Elle m'autorise à vous rappeler encore, mes chers collègues, qu'il faut sans cesse dans la montagne prendre toutes les mesures que la prudence commande. Lorsqu'on fait des courses de premier ordre, il faut toujours s'assurer le concours de guides connus et sûrs. Mieux vaut renoncer à une course que de l'entreprendre avec de mauvais guides. Vous voyez à quels risques on s'expose, même par un beau temps, quand on ne forme pas une bonne caravane. Aussi nous saisissons cette occasion pour recommander de nouveau à tous nos collègues de se conformer absolument à toutes les règles prescrites par les alpinistes expérimentés. Les accidents sont presque toujours causés par des imprudences.

Le Congrès annuel du Club a eu lieu cette année à Paris à cause de l'Exposition universelle. Je ne vous en parle que pour mémoire, parce que les détails les plus complets vous ont été fournis dans le *Bulletin* mensuel d'octobre dernier, sur ses séances et sur ses charmantes fêtes auxquelles notre éminent président M. Janssen a donné tout le concours que son état de santé lui permettait.

Je ne puis terminer ce rapport sans vous parler un peu de l'Exposition universelle de 1889, une année exceptionnelle. Ce fut une année heureuse, une année ensoleillée! Quelle joie nos cœurs français ont ressentie en assistant au succès triomphal de cette fête des nations à laquelle nous les avons conviées, et à laquelle elles sont toutes venues, les plus voisines comme les

plus lointaines, pour glorifier par leur admiration unanime la merveilleuse vitalité de notre chère Patrie!

Notre Club Alpin Français a pris sa part dans l'œuvre commune, moins large peut-être que certains d'entre nous ne l'eussent désirée, et il en a été récompensé par une médaille d'or, qui honore tous les membres en général et en particulier ceux qui ont contribué spécialement à sa réussite.

Nous avons le droit aussi d'être fiers, dans la mesure qui convient, des récompenses décernées à MM. Roty, Schrader, Martel, J. Lemerrier et J. Vallot, et nous avons tous applaudi à la nomination de notre collègue Schrader au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

En terminant, mes chers collègues, permettez-moi d'adresser, au nom du Club Alpin Français tout entier, et de la Direction Centrale, quelques paroles de gratitude sincère à celui de nos vice-présidents qui nous consacre avec un dévouement inépuisable sa vie presque tout entière, — son nom est sur toutes vos lèvres, — je veux parler de notre excellent ami Durier. Pour lui, jamais d'obstacles quand il s'agit de notre association. Rien ne l'arrête, ni les saisons ni les fatigues. Il est partout et toujours, pour nous, à la campagne, en province, à Paris, à nos fêtes l'hiver comme l'été, et nous lui devons le témoignage public de notre reconnaissance.

J'ai fini; pardonnez-moi de vous avoir retenus si longtemps; faites des prosélytes pour notre Club, et donnons-nous rendez-vous dans les Gorges du Tarn.

ERNEST CARON,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

DIRECTION CENTRALE

- MM. Daubrée**, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, 254, *président d'honneur*.
Blanc (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, *président d'honneur*.
Janssen (Jules), membre de l'Institut, château de Meudon, *président*.
Lemer cier (Abel), rue d'Assas, 90, *vice-président*.
Durier (Charles), rue de Grefülhe, 7, *vice-président*.
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.
Pierre (colonel), rue de Varenne, 14, *secrétaire général honoraire*.
Blarenberghe (Henri van), rue de la Bienfaisance, 48, *membre honoraire*.
Goulier (colonel), rue d'Estrées, 6, *membre honoraire*.
Turenne (marquis de), rue Vézelay, 9, *membre honoraire*.
Caron (Ernest), rue Saint-Lazare, 80.
Guillemin (Paul), boulevard Saint-Germain, 38.
Guyard, rue Duphot, 9.
Joanne (Paul), rue Soufflot, 16, *secrétaire des séances*.
Laferrière, vice-président du Conseil d'Etat, rue de Florence, 3.
Lequeutre, rue Miromesnil, 8.
Levasseur, membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.
Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Nérot (James), rue de l'Université, 16.
Prudent (colonel), rue Notre-Dame-des-Champs, 73.
Puiseux (Pierre), rue Soufflot, 15.
Schrader (Franz), rue Madame, 73.
Chotard, *président de la Section d'Auvergne*, à Clermont-Ferrand, représenté par M. W. JACKSON, avenue d'Anin, 17.
Gautier, *président de la Section de Gap*.
Vagnat (Dr), *président de la Section de Briançon*, représenté par M. J. LEMERCIER, rue Bonaparte, 21.
N..., *président de la Section d'Embrun*, représenté par M. SALVADOR DE QUATREFOGES, président du tribunal de Coulommiers (Seine-et-Marne).
Viallet (Félix), *président de la Section de l'Isère*, à Grenoble, représenté par M. RICHARD-BÉRENGER, quai Voltaire, 29.
Perrin (André), *président de la Section de Chambéry*, représenté par M. BOCHET, rue de Rennes, 90.
Barbier, *président de la Section d'Aix-les-Bains*, représenté par M. le Dr HELME, rue d'Enghien, 1.
Dunant (Camille), *président de la Section d'Annecy*, représenté par M. CHAUMONTEL, sénateur, rue d'Assas, 124.
La Ravoire (Charles), *président de la Section de Rumilly*.

- MM. Mital** (Jérôme), *président de la Section de Lyon*, représenté par M. le colonel Arvers, sous-directeur de l'infanterie au Ministère de la Guerre.
- Lejeune** (Jules), *président de la Section des Vosges*, à Nancy, représenté par M. le comte de BIZMONT, boulevard Saint-Germain, 214.
- Vaffier** (Hubert), *président de la Section de Saône-et-Loire*, à Chalon-sur-Saône, représenté par M. le comte d'ESTERNO, rue de Grenelle, 122.
- Arnollet**, *président de la Section de Tarentaise*, à Moutiers, représenté par M. Carquet (François), député, avenue Bosquet, 65.
- Véxian** (Alexandre), *président de la Section du Jura*, à Besançon, représenté par M. LEFORT, rue Saint-Louis-en-l'Île, 52.
- Sénéque** (Henry), *président de la Section de Provence*, à Marseille.
- Benoist**, *président de la Section des Pyrénées Centrales*, à Toulouse, représenté par M. BELLOC, rue de Rennes, 105.
- Bayssellance** (A.), *président de la Section du Sud-Ouest*, à Bordeaux, représenté par M. Armand RACLUS, rue de Monceau, 91.
- Party**, *président de la Section de la Côte d'Or et du Morvan*, à Dijon, représenté par M. Félix VIONNOIS, rue du Faubourg-Poissonnière, 98.
- Fournier** (Dr), *président de la Section des Hautes-Vosges* (Epinal et Belfort), représenté par M. Emile Durier, rue Cambacérès, 3.
- Thévenet** (Joseph), *président de la Section du Mont-Blanc*, à Bonneville, représenté par M. J. VALLOT, avenue d'Antin, 61.
- Gide** (Charles), *président de la Section du Midi*, à Montpellier, représenté par M. H. VALLOT, place des Perchamps, 2.
- Faraut**, *président de la Section des Alpes Maritimes*, à Nice, représenté par M. J. RICHE, boulevard des Italiens, 1.
- Galland** (Charles de), *président de la Section de l'Atlas*, à Alger, représenté par M. LETELLIER, député, rue Rotrou, 4.
- Tarbouriech** (Joseph), *président de la Section du Canigou*, à Perpignan, représenté par M. J. ALAVAIL, rue Blanche, 77.
- N...**, *président de la Section de l'Ain*, à Bourg, représenté par M. LACRETTE, rue des Saussaies, 9.
- Leduc**, *président de la Section de Rouen*, représenté par M. CAYLA, avenue de Neuilly, 31, à Neuilly.
- Cheyland** (Louis), *président de la Section de la Madeleine*, à Roanne, représenté par M. E. DE SEVELINGES, place Percire, 7.
- Brunon** (A.), *président de la Section du Forez*, à Saint-Etienne, représenté par M. EVRARD, avenue de Courbevoie, 16, à Asnières.
- Alem** (Dr), *président de la Section de l'Aurès*, à Constantine, représenté par M. Forcioli, député, à Paris.
- Bouvard**, *président de la Section de la Petite-Kabylie*, à Bougie.
- Fabre** (Georges), *président de la Section du Gard*, à Alais, représenté par M. BÉNARDEAU, rue de Varennes, 76.
- Proust**, *président de la Section de Carthage*, à Tunis.
- Gros**, *président de la Section de la Lozère et des Causses*, à Mende, représenté par M. E.-A. MARTEL, rue Richelieu, 60.
- Bœrner**, *président de la Section des Pyrénées Occidentales*, à Pau, représenté par M. G. DEMANCHE, rue de la Victoire, 92.
- Tirloir**, *président de la Section du Rouergue*, à Rodez.
- Champmorin** (de), *président de la Section des Maures et de l'Esterel*, à Saint-Tropez (Var).
- N...**, *président de la Section du Var*, à Hyères, représenté par M. J. BOPARD, rue d'Assas, 16.
- Ruzan**, *président de la Section de la Drôme*, à Valence, représenté par M. Abel BERGER, avenue Malakoff, 123.
- Jovignot**, avocat, *président de la Section de Dôle*, représenté par M. L.-A. LEROY, rue Greuze, 29.
- Mudry** (Norbert), *président de la Section du Léman*, à Thonon, représenté par M. P. GIROD, rue Lafayette, 31.
- Rollin** (A.), *président du Conseil général de la Guadeloupe*, à Basse-Terre, *président de la Section de la Guadeloupe et dépendances*.

M. Duguey, substitut, *président de la Section de Beaune*, représenté par **M. Evg. DUVAL**, rue Nouvelle, 5.

M. De Jarnac (Adrien), *secrétaire de la Direction Centrale*, avenue de l'Observatoire, 3.

COMMISSIONS

BIBLIOTHÈQUE.

MM. Martel (E.-A.), *bibliothécaire*. **M. Margerie** (Emmanuel de).
Puiseux (Pierre).

FINANCES.

MM. Caron (Ernest). **MM. Millot**.
Durier (Charles). **Templier** (Armand).

RÉDACTION.

MM. Durier (Charles). **MM. Lequeutre**.
Goulier. **Millot**.
Guillaume. **Nérot**.
Guyard. **Schrader**.
Joanne. **Templier** (Armand).

REFUGES.

MM. Guillemin. **MM. Nérot**.
Guyard. **Puiseux** (Pierre).
Lequeutre. **Vallot** (Joseph).

CARAVANES SCOLAIRES.

MM. Durier (Charles). **MM. l'abbé Barral**.
Guyard. **Cayla**.
Demanche (Georges).

MEMBRES HONORAIRES

ANGLETERRE.

MM. Tyndall (John). **M. Packe** (Charles).
Tuckett (F.-F.).

SUISSE.

M. Favre (Alphonse).

ITALIE.

MM. Baretta (Martino). **MM. Palmieri** (Luigi).
Budden. **Giordano** (F.).

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Payer (Jules).**M. Déchy** (Maurice de).

SUÈDE ET NORVÈGE.

M. le professeur **Nordenskjöld**.

ESPAGNE.

M. le colonel **Coëlle y Quesada** (Francisco).

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Moreno (Francisco).

MEMBRES DONATEURS

- MM.** **Béthouart** (Emile). — Section de Paris.
Biollay (Paul). — Section de Paris.
Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.
Blarenberghe (Henri-Michel van). — Section de Paris.
Bornèque (Eugène). — Section des Hautes-Vosges.
Bourdon (Marcel). — Section de Paris.
Daubrée (Paul). — Section de Paris.
Delaporte (Amédée). — Section de Paris.
M^{me} Deroz. — Section de Paris.
MM. **Douville-Maillefeu** (comte de). — Section des Hautes-Vosges.
Fabre (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.
Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
M^{me} Genouville (Berthe). — Section de Paris.
MM. **Genouville** (Louis). — Section de Paris.
Genouville (Félix). — Section de Paris.
Gérard (Amédée). — Section de Paris.
Gibert (Edouard). — Section de Paris.
Gibert (Frédéric). — Section de Paris.
Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.
Guérin (E.-M.). — Section de Paris.
Guétal (abbé). — Section de l'Isère.
Hollande (Jules). — Section de Paris.
Jackson (James). — Section de Paris.
Jackson (William). — Section de Paris.
Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
Japy (Adolphe). — Section des Hautes-Vosges.
Japy (Jules). — Section des Hautes-Vosges.
Javal (docteur). — Section de Paris.
Jouffray (Antoine). — Section de Paris.
M^{me} Juglar (Joséphine). — Section de Paris.
MM. **Krafft** (E.). — Section de Paris.
Lamy (Ernest). — Section de Paris.
Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
Lemer cier (Abel). — Section de Paris.
M^{me} Lemer cier (Joseph). — Section de Paris.
M. **Lichtenberger** (Henri). — Section de Paris.
M^{me} Mahé. — Section de l'Atlas.
MM. **Marjollin** (Gustave). — Section de Paris.
Martin (William). — Section de Paris.

- MM. Maugin** (Albert-Louis). — Section de Paris.
Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
M^{me} Maugin (Gustave). — Section de Paris.
M^{lles} Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
Maugin (Lucie-Pauline). — Section de Paris.
MM. Meiner (Edmond). — Section de Paris.
Méquillet (Camille). — Section de Paris.
Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
Morin (Henri). — Section de Paris.
Mussy (Jean). — Section de Paris.
Paumier (Louis-Henri). — Section de Paris.
Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.
Riché (Alexandre). — Section des Alpes Maritimes.
Rochat (Ed.). — Section de Paris.
Rothschild (baron Edmond de). — Section de Paris.
Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
Templier (Armand). — Section de Paris.
Turenne (marquis de). — Section de Paris.
Vallot (Henri). — Section de Paris.
Vallot (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Vallot (Joseph). — Section de Paris.
MM. Vésignié (Henri). — Section de Paris.
Vésignié (Louis). — Section de Paris.
Vigier (Léon). — Section de Paris.
Wisme (Armand de). — Section de Paris.
Warnod. — Section de Paris.
Wartelle (Émile). — Section de Paris.
Yvart (Casimir). — Section de Paris.

BUREAUX DES SECTIONS

SECTION DE PARIS

Fondée le 2 avril 1874.

SIEGE SOCIAL : rue du Bac, 30, à Paris.

BUREAU

- MM. Daubrée**, *président d'honneur*.
Blanc (Xavier), *président d'honneur*.
Janssen (Jules), *président*.
Lemer cier (Abel), *vice-président*.

MM. Durier (Charles), *vice-président*.
 Templier (Armand), *trésorier*.
 Pierre, *secrétaire général honoraire*.
 Blarenberghe (Henri van), *membre honoraire*.
 Goulier (colonel), *membre honoraire*.
 Turenne (marquis de), *membre honoraire*.
 Caron (Ernest).
 Guillemin (Paul).
 Guyard.
 Joanne (Paul), *secrétaire des séances*.
 Laferrière.
 Lequeutre.
 Levasseur.
 Millot (Albert).
 Nérot.
 Prudent (Ferdinand).
 Puisieux (Pierre).
 Schrader (Franz).

M. De Jarnac (Adrien), *secrétaire*.

SECTION D'AUVERGNE

Fondée le 16 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : cité Chabrol, 2, Clermont-Ferrand.

BUREAU

M M. Chotard, doyen de la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand, *président*.
 Gaillard, député, rue de Rome, 21, Paris, *vice-président*.
 Lenoir, président du tribunal civil, Gannat (Allier), *vice-président*.
 Poupon, lieutenant-colonel en retraite, rue Victor-Hugo, Clermont-Ferrand, *vice-président*.
 Vimont, bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.
 Viallefond, rue des Gras, 23, Clermont-Ferrand, *secrétaire général*.
 Jusséraud, chef de bureau à la préfecture du Puy-de-Dôme, Clermont-Ferrand, *secrétaire des séances*.
 Reynard (Joseph), agent-voyer, à Riom, *archiviste*.
 Labourier, avoué, rue Pascal, 22, Clermont-Ferrand, *trésorier honoraire*.
 Pestel (Léon), place Thomas, 10, Clermont-Ferrand, *trésorier*.
 Dumas de Champvallier, général d'artillerie } *commissaires*.
 Julien, professeur à la Faculté des sciences }
 Laferrière, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
 Jackson (William), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE GAP

Fondée le 27 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

BUREAU

- MM.** **Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, Paris, *président d'honneur*.
Gautier (A.), directeur des postes et télégraphes, en retraite, à Gap, *président*.
Cardot, inspecteur adjoint des forêts, Pontarlier (Doubs) }
Jouglard (Sosthène), vice-président du Tribunal civil de Valence } *vice-présidents*.
Fiard, capitaine en retraite, rue Villars, Gap, *trésorier*.
Laty (A.), notaire, Gap, *secrétaire général*.
Roche (Achille), architecte, Gap, *secrétaire adjoint*.
Grimaud, conseiller général. }
Liotard (Alfred) } *administrateurs*.
Roche (Célestin) }
-

SECTION DE BRIANÇON

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Briançon.

BUREAU

- MM.** **Guillemain** (Paul), inspecteur général de la navigation, boulevard Saint-Germain, 38, Paris. . . } *présidents d'honneur*.
Vignet (Louis), Fontaines-sur-Saône (Rhône). . . }
Vagnat (Charles-Auguste), docteur en médecine, maire, conseiller général de Briançon, *président*.
Brun (Jules), conseiller d'arrondissement, Briançon. } *vice-présidents*.
Faure (René), ancien maire de Briançon. . . }
Hitzel (E.), capitaine à la 3^e batterie du 12^e bataillon d'artillerie de forteresse, à Briançon, *secrétaire*.
Challier (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Briançon, *archiviste-trésorier*.
Chabrand, avocat }
Izoard (Adolphe), capitaine en retraite }
Izoard (Hippolyte), conseiller d'arrondissement, au Monétier. } *administrateurs*.
Queyras (François), conseiller général, à la Roche. }
Rozan, docteur en médecine, conseiller général, au Queyras. }
J. Lemercier, rue Bonaparte, 21, Paris, *délégué près la Direction Centrale*.
-

SECTION D'EMBRUN

Fondée en juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

BUREAU

- MM. Gouget**, inspecteur des forêts en retraite, à Dôle, *président d'honneur.*
N..., *président.*
Guigues (Etienne), notaire, Embrun, *trésorier-bibliothécaire.*
Salvador de Quatrefages, *délégué près la Direction Centrale.*
-

SECTION DE L'ISÈRE

Fondée le 27 août 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue du Lycée, 5, Grenoble.

BUREAU

- MM. Richard-Bérenger**, quai Voltaire, 29, à Paris, *président d'honneur.*
Viallet (Félix), ingénieur-constructeur, avenue de la Gare, *président.*
Duhamel (Henry), Gières. } *vice-présidents.*
Revol, ingénieur en chef des ponts et chaussées. }
Comte (D^e), place du Lycée, 2, *secrétaire général.*
Lory, rue Pertuisière, 8, *secrétaire des séances.*
Thorant, commissaire-priseur, *trésorier.*
Allotte de la Fuye, commandant du génie, *archiviste-bibliothécaire.*
Giroud } *administrateurs*
Fernel } *honoraires.*
Blanchet (H.) }
Breton (André) }
Carrière } *administrateurs.*
Dunod }
Jacquier (Gaston) }
Kilian, professeur à la Faculté des sciences. }
Le Gall, avocat général. }
Maisonville }
Pocat (Jules). }
Richard-Bérenger, *délégué près la Direction Centrale.*

MEMBRES HONORAIRES

Les 12^e, 14^e, 28^e et 30^e bataillons de chasseurs à pied.

SECTION DE CHAMBÉRY

Fondée le 10 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Chambéry, rue des Portiques, 10.

BUREAU

- MM. Martin-Franklin** (Jean), à Chambéry, *président honoraire*.
Perrin (André), membre de l'Académie de Savoie, à Chambéry, *président*.
Bérard (Louis), avocat } *vice-présidents*.
Lapouge, commandant le 13^e bataillon de chasseurs à pied, Chambéry }
Richard (Joseph), avocat, rue Saint-Antoine, Chambéry, *secrétaire général*.
Faga (L.), architecte, *secrétaire adjoint*.
Despine (Paul), rue du Château, 1, à Chambéry, *trésorier*.
Gojon (Maurice), étudiant, *bibliothécaire adjoint*.
Briot (Félix) }
Descostes (F.) } *administrateurs*.
Durand (Charles) }
Engasser (commandant) }
Revel (Joseph-Samuel) }
Bochet, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'AIX-LES-BAINS

Fondée le 25 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : Aix-les-Bains.

BUREAU

- MM. Barbier**, villa Campanus, à Aix-les-Bains, *président*.
Gimet, adjoint au maire, à Aix, *vice-président*.
Pin, architecte de la ville, à Aix, *secrétaire*.
Mailland (Pierro), notaire, *trésorier*.
Mouxy de Loche (comte de) } *administrateurs*.
Blanc (Léon), docteur en médecine }
Helme (docteur), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : Annecy.

BUREAU

- MM. Dunant** (Camille), conseiller de préfecture honoraire, Annecy, *président*.
Boch (Louis), architecte, Annecy, *vice-président*.

MM. Nanche (Isidore), Annecy, *secrétaire*.
Grivaz (Louis), avocat, *secrétaire adjoint*.
Bovier (Ernest), greffier, Annecy, *trésorier*.
Maillard, conservateur du musée, *trésorier adjoint*.
Carron (Jacques), avocat
Crollard (Ernest), ingénieur civil
Ruphy (Auguste).
Cabaud (Paul), peintre.
Chaumontel, sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

} administrateurs.

SECTION DE LYON

Fondée le 1^{er} janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL : quai de Retz, 6, Lyon.

BUREAU

MM. Lortet (Louis), doyen de la Faculté de médecine, quai de la Guillotière, 1.
président d'honneur.
Mital (Jérôme), avocat, quai de la Charité, 4, *président*.
Sestier (Maximin), quai de Retz, 18.
Bravais (docteur), rue Victor Hugo, 15
Tavernier, avocat, rue de Jarente, 24
Gabet (F.), rue de la Bourse, 6, *secrétaire général*.
Barral (abbé), quai Fulchiron, 2, *secrétaire des séances*.
Premillieux, rue Victor-Hugo, 26, *secrétaire adjoint*.
Bonnamour (L.), avenue de Saxe, 69, *trésorier*.
Fouilliand (abbé), professeur aux Chartreux, *archiviste-bibliothécaire*.
Beau.
Benoist.
Berger (Jacques).
Bianchi, docteur en médecine.
Bonnet.
Carry.
Chappet (Prosper).
Coquet.
Courbet.
Denis.
Montaland (Joseph).
Pouzet.
Arvers (colonel), *délégué près la Direction Centrale*.

} vice-présidents.

} conseillers.

} conseillers.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Guillemin (Paul), président d'honneur de la Section de Briançon, boulevard Saint-Germain, 38, Paris.
Rabot (Charles), rue de Condé, 11, Paris.
 Le 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

SECTION DES VOSGES

Fondée le 21 février 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Nancy.

BUREAU

- MM. Lejeune** (Jules), membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 *bis*, à Nancy, *président*.
Miscault (Henri de), rue d'Alliance, 5, à Nancy. } *vice-présidents*.
N.
Metz-Noblat (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, rue de la Ravinelle, 27, *secrétaire*.
Maure (Marcel), avocat, cours Léopold, 5, Nancy, *secrétaire adjoint*.
Diot (Nicolas), rue du Montet, 9 *bis*, à Nancy, *trésorier-archiviste*.
N. , *vice-trésorier*.
Bizemont (comte de), *délégué près la Direction Centrale*.

MEMBRE HONORAIRE

- M. Lemercier** (Abel), vice-président du Club Alpin Français, rue d'Assas, 90, Paris.

SECTION DE SAONE-ET-LOIRE

Fondée en avril 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

BUREAU

- MM. Vaffier** (Hubert), au château de Volognat, par Maillat (Ain), *président*.
G. de Champeaux, ingénieur civil, Autun, *vice-président*.
Chenot (Léon), avocat, impasse de la Gravière, 1, Chalon-sur-Saône, *secrétaire*.
Ballivet (Eugène), à Autun, *trésorier*.
Canat de Chiry. } *membres*.
Montessus (de), docteur en médecine.
Poligny (René de).
Esterno (comte d'), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE RUMILLY

Fondée le 20 juin 1875.

SIÈGE SOCIAL : Rumilly.

BUREAU

MM. La Ravoire (Ch.), avocat, *président*.**Carlioz** (docteur). } *vice-présidents.***Ducret** (Léon).**Magnin** (Emile), *archiviste*.**Ducret** (Joseph), *trésorier*.

SECTION DE TARENTEISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Moutiers (Savoie).

BUREAU

MM. Arnollet (P.-F.), avocat, Moutiers, *président*.**Carquet** (Francis). } *vice-présidents.***Collin** (F.-M.), ancien notaire.**Belleville**, Moutiers, *trésorier*.**Reymond** (Ambroise), greffier au tribunal, Moutiers, *secrétaire*.**Trésallet** (Jean-Maurice), Moutiers, *sous-secrétaire*.**Richard** (René), notaire, Moutiers, *archiviste*.**Garçon** (Maurice).**Anselmi** (Jules).**Moris** (Eugène).**Jarre** (Charles-A.).**Moris** (J.-M.), notaire, Flumet (Savoie).**Seurre** (Louis).**Viallet**, notaire, Beaufort (Savoie).**Carquet** (François), député, *délégué près la Direction Centrale*.} *administrateurs.*

SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : rue Neuve-Saint-Pierre, 25, à Besançon.

BUREAU

- MM. Vézian** (Alexandre), doyen de la Faculté des sciences, Villas Bisontines, 1, Besançon, *président*.
Caron (Alfred), Châteauneuf, près Fraisans (Jura). } *vice-présidents*.
Sahler (Léon), Audincourt. }
N..., *secrétaire*.
Racapé (Maurice), rue du Clos, 24, Besançon, *trésorier*.
Boyer, percepteur, rue Proudhon, 6, Besançon, *archiviste-bibliothécaire*.
Lelort, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE PROVENCE

Fondée le 4 novembre 1875.

SIÈGE SOCIAL : rue Montgrand, 15, à Marseille.

BUREAU

- MM. Leuglay** (H. de), rue Saint-Jacques, 86, *président honoraire*.
Dupuy (Benoît), rue de la République, 14, *président honoraire*.
Sénèque (Henry), rue des Abeilles, 8, *président*.
Cézanne (Alphonse), avocat, rue Paradis, 17. } *vice-présidents*.
Barrême (Eugène), docteur en droit, boulevard de }
Rome, 64 }
Roland, rue Fongate, 31, *secrétaire général*.
Bonnefoy (Charles), ancien avoué, cours Belsunce, 27, *trésorier*.
Viguié, rue de Rome, 129, *secrétaire adjoint, bibliothécaire*.
Pélessier (A.), avocat, rue de la Darse, 8. } *conseillers*.
Amoureux (Marius), rue Barbaroux, 48 }
Gabalde de Casamajor, rue Dieudé, 21 }

SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : rue Sainte-Anne, 22, à Toulouse.

BUREAU

- MM. Benoist**, professeur à la Faculté des lettres, rue Monplaisir, 9, *président*.
Fontès, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue Romiguière, 3, *vice président*.

- MM. Batigne**, rue Sainte-Anne, 22, Toulouse, *secrétaire*.
Privat (P.), rue des Tournours, 45, Toulouse, *trésorier*.
Rey-Paillade (de), rue du Taur, 38, Toulouse, *archiviste*.
Martin } *assesseurs*.
Trutat }
Belloc, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU SUD-OUEST

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Conils, à Bordeaux.

BUREAU

- MM. Schrader** (Fr.), membre de la Direction Centrale, rue Madame, 75, Paris, *président honoraire*.
Bayssellance (A.), rue de Saint-Genès, 84, *président*.
Blaquière, architecte, rue Hustin, 9 } *vice-présidents*.
Lourde-Rocheblave, rue du Jardin-Public, 28 }
Rödel (Henri), avocat, juge suppléant au tribunal civil, rue de Condé, 1, *secrétaire général*.
Arné (Georges), rue Judaïque, 121, *secrétaire*.
Rosset, notaire, rue Mably, 20 *bis*, *trésorier*.
Gautier, 1, rue Poirier, *archiviste*.
Arlot de Saint-Saud (comte d'), *administrateur honoraire*.
Brulle, avocat, rue Saint-Emilion, 30, Libourne. }
Degrange-Touxin (A.), avocat, rue du Temple, 24 *bis*. } *administrateurs*.
Jaeggi, rue Turenne, 42 }
Levillain, professeur à la Faculté de droit, rue Montmé-
 jean, 9. }
Lory (Henri de), cours d'Albret, 17. }
Mestrezat, rue Saint-Esprit, 27. }
Roujol, juge au tribunal civil, rue Desfourniels, 27 }
Tisseyre, cours du Pavé-des-Chartrons, 59. }
Reclus (Armand), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA COTE D'OR ET DU MORVAN

Fondée le 24 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

BUREAU

- MM. Party**, vice-président du tribunal civil, rue de l'Arquebuse, 2, *président*.
Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres, rue Lenô-
 tre, 1 } *vice-présidents*.
Robelin, propriétaire, avenue des Chartreux. }

- MM. Darantière**, notaire, place Saint-Jean, 17, *trésorier*.
Lory, avoué, rue Buffon, 1, *secrétaire*.
Paupion, rue Chabot-Charny, 3, *bibliothécaire*.
Aubelle, rue des Novices, 1. }
Boch, place des Cordeliers, 1. }
Gareau, notaire, à Salmaise (Côte-d'Or) } *membres*.
Joliet, préfet de l'Ain, à Bourg }
Paulin, place Saint-Jean, 1 }
Rougé, avocat, rue Vannerie, 49 }
Vionnois (Félix), architecte, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES HAUTES-VOSGES

(ÉPINAL-BELFORT)

Fondée en juin 1876.

SIÈGE SOCIAL : 6, faubourg de Monthéliard, à Belfort,
 et 9, rue de la Comédie, à Épinal.

BUREAU CENTRAL

- MM. Durier** (Charles), *président d'honneur*.
Fournier (Alban), docteur en médecine, Rambervillers (Vosges), *président*.
Jundt, ingénieur en chef des ponts et chaussées, Belfort. } *vice-présidents*.
Diemer, notaire, Epinal. }
Bardy (Victor), docteur en médecine, Belfort. } *secrétaires*.
Gley (Albert), 5, rue de la Calandre, Epinal. }
Renault (Alphonse), à Belfort. } *secrétaires adjoints*.
Frœreisen, libraire, à Epinal. }
Dubail-Roy, Belfort. } *trésoriers*.
Pfléger, Epinal. }
Bornèque (Eugène) }
Devillers (Eugène) } *administrateurs*.
Knellwolff (A.) }
Metz-Juteau (Ad.) }
Romond (Paul) }
Welté. }
Durier (Emile), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU MONT-BLANC

Fondée le 8 mai 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

BUREAU

- MM. Mercier**, premier président honoraire à la Cour de cassation, Saint-Jeoire (Haute-Savoie), *président d'honneur*.
Wills (Alfred), juge à la Haute Cour de justice, Londres (Angleterre), *vice-président d'honneur*.
Thévenet (Joseph), avocat, Bonneville, *président*.
Tairraz (Joseph), Chamonix. }
Orsat (Léon), avocat et conseiller général, Bonneville. } *vice-présidents*.
Guy (Albert), avocat, Bonneville, *secrétaire général*.
Blanc (Angel), Bonneville. }
Simond (Antony), Bonneville. } *secrétaires adjoints*.
Abre (Philibert), Bonneville, *trésorier*.
Chardon (Edouard), Bonneville. }
Chavin (François), imprimeur, Bonneville. }
Galais (Léopold), docteur en médecine, Bonneville. } *conseillers*.
Orsat (Constant), Bonneville. }
Pachod (J.-M.), Bonneville. }
Warchex (François), avocat, maire de Bonneville. }
Dupont (René), *administrateur délégué pour le canton de la Roche*.
Tavernier (Hippolyte), *administrateur délégué pour la vallée du Giffre*.
Simond (Paul), *administrateur délégué pour l'arrondissement de Saint-Julien*.
Vallot (Joseph), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU MIDI

Fondée le 14 juillet 1879.

SIÈGE SOCIAL : chez MM. Bazille et Leenhardt, rue Saint-Guillem, 35, à Montpellier.

BUREAU

- MM. Rouville** (Paul de), doyen de la Faculté des sciences, Montpellier, *président honoraire*.
Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, rue Castillon, 5, *président*.
Cazalis de Fondouce, rue des Etuves, 18. }
Vitalis (Vincent), à Lodève. } *vice-présidents*.
Robert, professeur au lycée, *secrétaire général*.
Leenhardt (Pierre), rue Marceau, 15, *trésorier*.
Bazille (Marc), Grande-Rue, 21, *administrateur*.
Vallot (H.), *délégué près la Direction centrale*.

SECTION DES ALPES MARITIMES

Fondée en novembre 1879.

SIÈGE SOCIAL : rue Sainte-Clotilde, 1, à Nice.

BUREAU

- MM.** Brun, architecte, rue Saint-Etienne, 29, *président honoraire.*
 Faraut, avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, *président.*
 Lefebvre-Nailly, rue de la Paix, 10, *vice-président.*
 Gilly (M.), avocat, rue Meyerbeer, 48, *vice-président.*
 Fabre (Gaston), avocat, 15, rue Masséna, *secrétaire général.*
 Vigon, rue Foncet, 4, *secrétaire adjoint.*
 Béra (E.), banquier, descente de la Caserne, 1, *trésorier.*
 Garin de Coconato (E.).
 Dalmas (F.).
 Nœtinger (F.).
 Pommateau
 Bernard-Attanoux.
 Riché, *délégué près la Direction Centrale.*

} *conseillers.*

SECTION DE L'ATLAS

Fondée en mars 1880.

SIÈGE SOCIAL : rue Juba, 2, à Alger.

BUREAU

- MM.** Durando, professeur de botanique, rue Michelet, 33, à Mustapha
 Fau, premier président, Bourges.
 Martel (F.), inspecteur général de l'Université, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise).
 Galland (Ch. de), professeur au lycée d'Alger, rue des Tanneurs, 7, *président.*
 Broussais, avocat, 18, rue de Tanger.
 Quirot, vice-consul d'Haïti, rue Aubert, 9.
 Pressoir, professeur au lycée, *secrétaire général.*
 Gastu (G.), avocat, 55, rue d'Isly
 Béraud, professeur au lycée.
 Perrin, télégraphiste au télégraphe central, *trésorier.*
 Fredouille.
 Boudret.
 Jacques.
 Warot.
 Letellier, député, *délégué près la Direction Centrale.*

} *présidents d'honneur.*} *vice-présidents.*} *secrétaires adjoints.*} *membres de la commission des poteaux.*

SECTION DU CANIGOU

Fondée en mai 1881.

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

BUREAU

- MM. Ferrer** (Léon), rue des Marchands, 2, *président d'honneur*.
Tarbouriech (Joseph), avocat, rue de la Cloche-d'Or, 14, *président*.
Maderon (J.), professeur d'histoire, rue de la Tet, 46, *vice-président*.
Corrieu (Jacques), professeur au collège, 4, rue de la Pinte, *secrétaire*.
Bernadac (P.), place de la Banque, *trésorier*.
Lamer (Paul de), docteur-médecin, rue Saint-Jean, 10.. }
Vergès de Ricaudy, 4, rue du Quai. } *administrateurs*.
Viry (Amé de), directeur de l'établissement du Gaz . . . }
Alavail (Justin), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE L'AIN

Fondée le 1^{er} janvier 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Bourg.

BUREAU

- MM. Augerd**, rue Lalande, *président d'honneur*.
N..., *président*.
Cabanet (Louis), à Nantua, *vice-président*.
Morgon (J.), *secrétaire*.
Grandy, place Joubert, *trésorier*.
Ebrard. }
Lacretelle. } *conseillers*.
Loiseau. }
Pic (René). }
Lacretelle, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE ROUEN

Fondée en février 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

BUREAU

- MM. Leduc**, avocat à la Cour d'appel, rue Saint-Lô, 24, *président*.
Letellier, président de la Cour d'appel, rue Saint-Lô, 9, *vice-président*.
Valin (Lucien), avocat à la Cour d'appel, rue Rollon, 7, *secrétaire*.
Gadon (Emile), juge au tribunal civil, rue de Blainville, 2, *trésorier*.
Cayla, percepteur, *délégué près la Direction Centrale*.
-

SECTION DE LA MADELEINE

Fondée en juillet 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Roanne.

BUREAU

- MM. Verchère**, notaire, Saint-Germain-Lespinasse (Loire), *président honoraire*.
Cheyland (Louis), agent général de la Cie d'assurances l'UNION, quai du Bassin, Roanne, *président*.
Jotillon, avocat, place d'Armes, Roanne, *vice-président*.
Paire (Mathurin), banquier, rue de la Sous-Préfecture, *trésorier*.
Sifferlen (Albert), rue Marengo, Roanne, *secrétaire*.
Durand (Louis), à Pradines, par le Coteau (Loire) }
Leriche (Ernest), avoué, rue de la Paroisse, 2, Roanne. } *membres*.
Verrière (Marc), avoué, rue de Cadore, Roanne }
Sevelinges (E. de), *délégué près la Direction Centrale*.
-

SECTION DU FOREZ

Fondée en juin 1883.

SIÈGE SOCIAL : place Marengo, 5, à Saint-Etienne.

BUREAU

- MM. Brunon** (Ant.), rue du Coin, 2, *président*.
Brugnault (O.), secrétaire général de la mairie, rue |
 Sainte-Catherine, 14 } *vice-présidents*.
Michel (R.), rue de la République, 11. }

- MM.** Deville (J.-B.), rue de la République, 14, *secrétaire général*.
 Pitaval (J.-M.), clerk de notaire, rue Marengo, 21, *trésorier*.
 Durand (P.), architecte, rue du Coin, 16, *bibliothécaire*.
 Berne (S.) }
 Ballas } *conseillers*.
 Duplanil }
 Lamaizière }
 Vinzio }
 Bigel (Cl.) }
 Deville (J.-M.) } *conseillers*
 Deville (J.) } *suppléants*.
 Greilsamer }
 Evrard, *délégué près la Direction Centrale*.
-

SECTION DE L'AURÈS ET DU SAHARA

Fondée en janvier 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Constantine (Algérie).

BUREAU

- MM.** Mengardueque, préfet de Constantine. }
 Munier (général), à Constantine. } *présidents d'honneur*.
 Casanova (docteur), maire de Constantine. }
 Herse (M^{me}), à Constantine }
 Alem (docteur), conseiller municipal de Constantine, *président*.
 Jacquot, juge de paix, à Milah, *vice-président*.
 Vars, professeur au lycée, *secrétaire*.
 Pouill, professeur au lycée, *trésorier*.
 Forcioli, député, *délégué près de la Direction centrale*.
-

SECTION DE LA PETITE-KABYLIE

Fondée en janvier 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Bougie (Algérie).

BUREAU

- MM.** Bouvard, conservateur des hypothèques, *président*.
 Petin, notaire, *secrétaire général*.
 Segade, entrepreneur, à Bougie, *trésorier*.

SECTION DU GARD

Fondée le 23 mai 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Alais.

BUREAU

- MM.** Fabre (Georges), inspecteur des forêts, rue Menard, à Nîmes, *président*.
 Plantier (A.), docteur en médecine, rue d'Avejan, à Alais, *vice-président*.
 Oberkampf (E.), receveur des finances, à Alais, *trésorier*.
 N..., *secrétaire*.
 Benardeau, *délégué près la Direction Centrale*.
-

SECTION DE CARTHAGE

Fondée le 5 juillet 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Tunis.

BUREAU

- MM.** Bœrner, conseiller à la Cour d'appel, à Pau, *président honoraire*.
 Proust, directeur de la Compagnie algérienne, *président*.
 Rouquerol, banquier, *trésorier*.
 Dubourdieu, *secrétaire*.
-

SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

Fondée en avril 1885.

SIÈGE SOCIAL : à Mende.

BUREAU

- MM.** Lequentre, rue Miroménil, 8, à Paris. } *présidents d'honneur*.
 Malafosse (Louis de), rue Magc, 20, à Toulouse. . . }
 Gros, ingénieur en chef du département, à Mende, *président*.
 Paradan (J.), avocat, à Mende. } *vice-présidents*.
 Gasson, receveur des finances, à Millau. }
 Rimbaud (Paul), à Mende }
 Barrandon (Louis), conseiller général, à Sainte-Eni- } *secrétaires*.
 mie (Lozère) }
 Germer-Durand, architecte départemental de la Lozère, *trésorier*.

MM. Roussel, agent-voyer en chef, à Mende. }
Deuxdeniers, inspecteur des forêts, à Mende. . . . } *administrateurs.*
Carbon-Ferrière (de), inspecteur adjoint des forêts,
à Millau. }
Martel (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

Fondée en janvier 1887.

BUREAU

MM. Russell-Killough (Henry), rue **Marca**, 14, Pau, *président d'honneur.*
Bœrner (Gustave-A.), conseiller à la **Cour**, rue **Marca**, 15, Pau, *président.*
Labille (Alfred), avocat, rue **Porte-Neuve**, 17, Pau, *vice-président.*
Malan (Jules), rue **Serviez**, 2, Pau, *trésorier.*
Ritter, aux postes et télégraphes, rue du **Lycée**, Pau, *secrétaire.*
Lary, professeur au lycée, Pau. }
Monod (Frédéric), docteur, rue **Serviez**, 21, Pau. . . } *assesseurs.*
Russell-Killough (Franck), rue **Marca**, 10, Pau. . . }
Demanche (G.), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU ROUERGUE

Fondée en mars 1887.

SIÈGE SOCIAL : à Rodez.

BUREAU

MM. Tirloir (Albert), conseiller de préfecture, place du **Chapitre**, 4, *président.*
Pons (Henri), architecte départemental, *vice-président.*
Patouillot, commis principal des contributions directes, à Rodez, *secrétaire.*

SECTION DES MAURES ET DE L'ESTEREL

Fondée en avril 1887.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Tropez.

BUREAU

MM. Champmorin (de), commandant en retraite, Saint-Tropez, *président.*
Gérard (Albert), Saint-Tropez, *trésorier.*

- MM. Allard (Théophile), commandant en retraite. }
 Brun (Isidore), conseiller d'arrondissement, Saint- } *administrateurs.*
 Tropez. }

SECTION DU VAR

Fondée en janvier 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Hyères (Var).

BUREAU

- MM. N..., *président.*
 Dellor (Hippolyte), horticulteur à la Blocarde, *vice-président.*
 Riant (Alfred), ancien notaire, villa Eugénie, *secrétaire.*
 Giraud, banquier, route Nationale, *trésorier.*
 Décugis (docteur), }
 Barbaroux. } *censeurs.*
 Bompard, *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LA DROME

Fondée en février 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Valence (Drôme).

BUREAU

- MM. Ruzan, ancien avoué, Valence, *président.*
 Chalamet (Henri), avocat, Valence. }
 Roux (Paul), Valence } *vice-présidents.*
 Coze (Dr), Valence, *secrétaire.*
 Mellier, *archiviste.*
 Baudot, directeur du Crédit Lyonnais, *trésorier.*
 Chaptal (de) }
 Combier (Adolphe). }
 Courbis (docteur). } *administrateurs.*
 Peyrouse (Paul). }
 Romain (docteur). }
 Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE DOLE

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Dôle.

BUREAU

- MM. Jovignot, notaire, à Dôle, *président*.
 Courbe (Joseph), imprimeur, à Dôle. } *vice-présidents*.
 Briand (docteur), à Dôle. }
 Caruel (A.), banquier, à Dôle, *trésorier*.
 Ponsot (Félix), avocat, à Dôle, *secrétaire*.
 Pernet }
 Richenet } *conseillers*.
 Struver. }
 Leroy (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU LÉMAN

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Thonon-les-Bains.

BUREAU

- MM. Mudry (Norbert), avoué, à Thonon, *président*.
 Romanet (Aug.), agent-voyer, à Evian-les-Bains. } *vice-présidents*.
 Jacquier (Albert), avocat, à Thonon. }
 Vaudaux (Camille), à Thonon, *secrétaire*.
 Pinget (L.), avocat, à Thonon, *trésorier*.
 Genoud (Tony) }
 Degrange. } *administrateurs*.
 Duplaquet }
 Trombert (F.) }
 Girod (P.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA GUADELOUPE

ET DÉPENDANCES

Fondée en janvier 1890.

SIÈGE SOCIAL : Basse-Terre (Guadeloupe).

BUREAU

- MM. Rollin, président du conseil général, à Basse-Terre, *président*.
 Sébastien, au Lamentin. } *vice-présidents*.
 Pauvert (L.), à Saint-François. }

MM. De Lagarde , secrétaire du conseil général, à Basse-Terre, <i>secrétaire</i> .	
Ithier-Lavergneau , commis des ponts et chaussées, à Basse-Terre, <i>trésorier</i> .	
Cabre (A.)	} <i>administrateurs.</i>
Sylvie (L.)	
Blandin	
Feillet (P.)	
Guérin	
Aubin	
Gerville-Réache (E.)	
Elot	

SECTION DE BEAUNE

Fondée en février 1890.

SIÈGE SOCIAL : à Beaune.

BUREAU

MM. Duguey , substitut, à Beaune, <i>président</i> .		
Misserey , notaire, à Beaune.	} <i>vice-présidents</i> .	
David , ancien avoué, à Beaune.		
Talfumier , notaire, à Beaune, <i>trésorier</i> .		
Kroell , greffier du tribunal de commerce, à Beaune, <i>secrétaire</i> .		
Duval (Eug.), <i>délégué près la Direction Centrale</i> .		

LISTE DES SECTIONS

AU 1^{er} JUIN 1890

	MEMBRES		
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
Paris.	1120	61	1181
Auvergne.. . . .	220	3	223
Gap.	63	3	66
Briançon	87	0	87
Embrun.	30	0	30
Isère.	192	17	209
Chambéry.	80	1	81
Aix-les-Bains.. . . .	69	6	75
Annecy.. . . .	96	3	99
Rumilly.. . . .	20	2	22
Lyon.. . . .	489	25	514
Vosges	238	9	247
Saône-et-Loire.	21	0	21
Tarentaise.	108	5	113
Jura.	68	0	68
Provence.	125	8	133
Pyrénées Centrales.	41	11	52
Sud-Ouest.	204	17	221
Côte d'Or et Morvan.	160	11	171
Hautes-Vosges	91	14	105
	269	16	285
Mont-Blanc.. . . .	157	3	160
Midi.	35	7	42
Alpes-Maritimes.	175	6	181
Atlas.. . . .	127	17	144
Canigou.	49	3	52
<i>A reporter.. . . .</i>	4334	218	4582

	MEMBRES		
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
<i>Report.</i>	4 334	218	4 582
Ain.	31	0	31
Rouen.	29	3	32
Madleinc.	21	2	23
Forez.	83	0	83
Aurès-Sahara.	16	10	26
Petite-Kabylie.	53	0	53
Gard	29	3	32
Carthage.	5	0	5
Lozère et Causses.	38	31	69
Pyrénées Occidentales.	21	5	26
Rouergue.	8	1	9
Maures et Esterel (Saint-Tropez).	22	0	22
Var.	38	0	38
Drôme.	112	37	149
Dôle.	27	3	30
Léman.	50	9	59
Guadeloupe et dépendances.	0	61	61
Beaune.	0	26	26
TOTAUX.	4 917	439	5 356
TOTAL GÉNÉRAL des membres au 1 ^{er} juin 1890.			5 356

STATUTS

TITRE I. — But et composition de l'Association.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite Club Alpin Français a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes, principalement par les moyens suivants :

- Excursions soit isolées, soit faites en commun;
- Organisation de caravanes scolaires;
- Publication de travaux scientifiques, littéraires ou artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes;
- Construction ou amélioration de refuges et de sentiers;
- Encouragements aux compagnies de guides;
- Réunions ou conférences périodiques;
- Création de bibliothèques et de collections spéciales.

Art. 2. — Le siège du Club Alpin Français est à Paris.

Art. 3. — Le Club se compose des sections locales qui peuvent être constituées, avec un nombre de 10 membres au moins, après que la Direction Centrale du Club en aura autorisé la formation et approuvé le règlement.

Les sections nomment leur bureau et fixent la cotisation spéciale que leurs membres auront à payer à la caisse locale.

TITRE II. — Administration.

Art. 4. — Le Club est administré par un conseil, qui prend le nom de Direction Centrale.

Art. 5. — La Direction Centrale se compose de dix-huit administrateurs, élus en Assemblée générale et renouvelés par tiers chaque année; le sort désigne les deux premiers tiers sortants. Les membres sortants sont rééligibles.

Est en outre membre de la Direction Centrale le président de chaque section. Il peut être suppléé par un délégué, membre ordinaire ou à vie, nommé par la section. Ce délégué a voix délibérative.

Chaque année, la Direction Centrale choisit dans son sein, pour former le bureau :

Un président, des vice-présidents, des secrétaires et un trésorier.

Le trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

Art. 6. — La présence du quart des membres de la Direction Centrale est nécessaire à la validité des délibérations.

Les décisions sont prises à la majorité absolue des membres présents. En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Les délibérations relatives aux acquisitions ou échanges d'immeubles et aux acceptations de dons et legs ne sont exécutoires qu'après l'autorisation du gouvernement.

Art. 7. — La Direction Centrale se réunit sur la convocation de son président. Elle peut être convoquée extraordinairement sur la demande de trois de ses membres.

TITRE III. — Membres du Club.

Art. 8. — Toute personne désirant faire partie du Club Alpin Français doit se faire présenter, par deux membres ordinaires ou à vie, au président de la section à laquelle elle désire appartenir¹. L'admission est prononcée suivant le règlement de la section.

Les étrangers sont admis après ratification de leur nomination par la Direction Centrale. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles.

1. Les personnes âgées de moins de 15 ans ne peuvent faire partie du Club.

Art. 9. — Tout membre ordinaire ou à vie peut faire partie de plusieurs sections, mais il ne peut voter que dans l'une d'elles.

Art. 10. — Sur la demande d'une section, transmise au moins un mois à l'avance à la Direction Centrale, celle-ci peut proposer à l'Assemblée générale d'admettre des correspondants ou de nommer membres honoraires les personnes qui se sont signalées par des travaux relatifs aux montagnes.

Il ne sera pas nommé de membres honoraires français.

Art. 11. — Chaque membre ordinaire est tenu de verser à la caisse de sa section :

1° Sur avis de sa réception, un droit d'entrée de 10 fr.

2° La cotisation annuelle de 10 fr. due, comme le droit d'entrée, à la caisse centrale et indépendante de la cotisation de section 1°.

En versant à la caisse centrale une somme de 200 fr., les membres ordinaires deviennent membres à vie. Ce rachat de la cotisation centrale annuelle n'affranchit pas de la cotisation de section.

Quelle que soit l'époque de l'admission, l'engagement des membres part du 1^{er} janvier, et les démissions n'ont d'effet que pour l'année qui suit celle où elles ont été données.

Art. 12. — Les membres ordinaires ou à vie, les membres honoraires et les correspondants reçoivent gratuitement les publications de la Direction Centrale. Les membres ordinaires ou à vie n'ont droit qu'à celles qui sont attribuées aux années pour lesquelles ils ont payé leurs cotisations. Quand ils appartiennent à plusieurs sections, s'ils ne payent qu'une cotisation centrale ou s'ils n'ont fait qu'un seul rachat de cotisations, ils ne reçoivent qu'un seul exemplaire des publications.

Art. 13. — Aucun membre ordinaire ou à vie ne peut exercer ses droits s'il n'a acquitté les cotisations auxquelles il est tenu. En cas d'un retard dépassant une année, il cesse de figurer sur la liste des membres du Club; il peut toutefois y être réadmis en remplissant les conditions exigées pour l'admission, et en payant un nouveau droit d'entrée.

Les 200 fr. versés par le membre à vie qui se laisse rayer, faute d'avoir payé sa cotisation de section, sont acquis au Club; mais, si le membre se fait réadmettre, il n'a plus à payer que la cotisation de section.

Art. 14. — Toute section peut prononcer, à la majorité des deux tiers de ses membres, la radiation de celui d'entre eux dont la conduite aurait mérité cette exclusion. Elle en prévient immédiatement la Direction Centrale.

TITRE IV. — Ressources et Comptabilité.

Art. 15. — Les ressources de l'Association comprennent :

- 1° Les revenus des biens ou valeurs lui appartenant;
- 2° Les droits d'admission;
- 3° Les cotisations annuelles;
- 4° Les rachats des cotisations annuelles;
- 5° Les subventions qui peuvent lui être accordées par le gouvernement, les départements, les villes et les sociétés savantes;
- 6° Les dons et legs, dont l'acceptation doit être autorisée par le gouvernement, conformément à l'article 910 du code civil.

Art. 16. — Le trésorier est chargé de la perception des recettes et du paiement des dépenses. Il fournit tous les trois mois un bordereau constatant l'état de la caisse et la situation financière de l'Association. Il justifie de sa gestion à la fin de chaque exercice, et il ne peut assister à la séance dans laquelle se fait l'apurement de ses comptes.

Art. 17. — Les fonds libres sont placés dans une caisse publique jusqu'à leur emploi définitif.

1. La cotisation de la section de Paris est de 10 francs.

Les excédents de recettes qui ne sont pas nécessaires aux besoins du service sont placés en rentes sur l'État, en actions de la Banque, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations des compagnies de chemins de fer français dont le minimum d'intérêt est garanti par l'État.

TITRE V. — Dispositions générales.

ART. 18. — Un règlement intérieur, arrêté par la Direction Centrale, détermine les conditions de l'administration intérieure de l'Association, l'organisation des caravanes, le mode de publication des travaux de l'Association, les rapports de celle-ci avec les sections locales et des sections locales entre elles; enfin toutes les dispositions de détail propres à assurer la stricte exécution des statuts.

ART. 19. — Chaque année, au mois d'avril, tous les membres de l'Association sont convoqués en Assemblée générale par les soins de la Direction Centrale; la lettre de convocation, faisant connaître l'ordre du jour de l'Assemblée, est adressée à chaque sociétaire, au moins quinze jours avant la réunion.

Cette Assemblée a pour bureau celui de la Direction Centrale.

Ce conseil expose la situation morale et matérielle de l'Association, présente le compte de l'exercice clos, le budget de l'exercice suivant, et un état de la situation financière.

L'Assemblée statue, à la majorité des membres présents, tant sur les opérations de la Direction Centrale que sur les propositions qui lui sont soumises.

Aucune proposition ne peut être discutée, en dehors de l'ordre du jour, si elle n'est signée par quinze membres au moins, et si elle n'a été adressée au moins cinq jours à l'avance au président de la Direction Centrale.

Dans la même séance, l'Assemblée procède à la nomination de membres de la Direction Centrale pour remplacer ceux dont les fonctions sont expirées.

ART. 20. — Une Assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par la Direction Centrale, soit d'office, soit sur la demande du huitième au moins des membres ordinaires ou à vie du Club; le motif de cette convocation est communiqué à chaque section un mois à l'avance. Si l'Assemblée générale extraordinaire avait pour objet la revision des statuts de l'Association, ou sa dissolution, les convocations devraient être faites deux mois avant la séance.

La dissolution ne peut être votée que par une Assemblée générale composée des deux tiers des membres en exercice.

ART. 21. — En cas de dissolution de l'Association, les biens, meubles, immeubles et les capitaux lui appartenant recevraient telle destination que déciderait l'Assemblée générale, sauf l'approbation du gouvernement.

ART. 22. — Aucun changement ne peut être apporté aux présents statuts qu'après délibération d'une Assemblée générale prise à la majorité des deux tiers des membres présents, et approuvée par le gouvernement.

Le Président,

X. BLANC, Sénateur.

Le Secrétaire général,

Col. A. PIERRE.

Paris, le 31 mars 1882

RENSEIGNEMENTS DIVERS

La Direction des Chemins de Fer de l'État, les Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans, du Midi, de l'Est de Lyon, et celles qui exploitent le réseau algérien, ont bien voulu accorder une réduction de 50 pour 100 aux membres du Club qui voyagent par groupe de cinq au minimum¹. La même faveur est accordée par la plupart de ces compagnies aux *Caravanes scolaires*, composées au moins de dix personnes et voyageant sous le patronage du Club.

Le Club procure à ses membres, avec une réduction de 25 pour 100, les *Guides-Joanne* et les publications de la maison Hachette relatives aux voyages et aux sciences géographiques.

La même réduction est accordée par la librairie Ollendorff pour les *Guides-Baedeker*, et par les librairies Delagrave et Berger-Levrault.

Une réduction de 25 pour 100 est obtenue sur le prix des cartes de l'État-Major et de 15 pour 100 sur celui de la carte géologique détaillée de la France éditée par la maison Baudry.

La Direction Centrale publie un Annuaire et un Bulletin mensuel.

Le prix des Annuaires parus est de 18 fr. par exemplaire pour les étrangers au Club, et de 10 fr. pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement.

L'Annuaire de 1874 est épuisé.

Les collections d'Annuaire se vendent au prix de 5 francs le volume.

Le prix du Bulletin mensuel (9 numéros par an) est de 3 francs (prix d'un numéro, 35 cent.) pour ceux des membres du Club qui n'y ont pas droit gratuitement. Le prix d'achat ou d'abonnement pour les étrangers au Club est de 5 francs (ou de 60 cent. par numéro).

Toutes les demandes de livres et de cartes doivent être adressées à M. le Secrétaire de la Direction Centrale, 30, rue du Bac, à Paris.

Une réunion générale des sections du Club a lieu tous les ans ordinairement en été.

Les sections organisent des excursions et réunions auxquelles tous les membres du Club sont invités à prendre part².

Des refuges, des poteaux indicateurs, etc., ont été établis par les soins de la Direction Centrale et des sections dans les différentes régions montagneuses fréquentées par les touristes.

Au 1^{er} juin 1890, le nombre des sections ou des sous-sections du Club est de 44, et celui des membres de 5,356.

Le siège social est fixé, 30, rue du Bac. Toutes les communications et les versements doivent y être adressés.

La salle de la Bibliothèque est à la disposition de MM. les membres des sections de Paris et de la Province tous les jours (excepté les dimanches et les jours fériés) de 10 heures à 5 heures. Ceux qui résident à Paris peuvent emprunter les volumes.

1. Le bénéfice de cette réduction ne peut être accordé que pour des excursions collectives et non pour des déplacements motivés par des intérêts de famille, d'affaires, de santé, etc. (Circulaire de la Direction Centrale en date du 15 mai 1884.)

2. Pendant les mois de mai, juin, juillet, la section de Paris organise des excursions de un ou plusieurs jours.

Des réunions et conférences ont lieu tous les mois de novembre à avril.





HW 297

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

